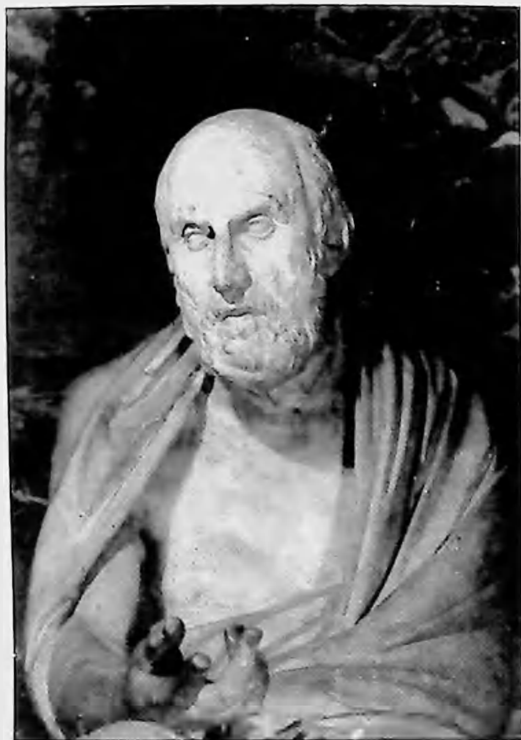
PROSPER ALFARIC

Professeur d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg

Origines Sociales du Christianisme

PUBLICATIONS
DE L'UNION RATIONALISTE
24, rue des Grands-Augustins, PARIS-6e.

Origines Sociales
du Christianisme



Cliché Archives Nationales.

Le Chrysippe du Louvre, IIIe siècle.



Sarcophage de Sainte-Marie-Antique (Rome), fin du IIIe siècle
Au centre, le « Christus philosophicus ».

PROSPER ALFARIC

Professeur d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg

Origines Sociales du Christianisme

Ouvrage inédit présenté par
JACQUELINE MARCHAND
Agrégée de l'Université

Préface de M. Jean SARRAILH
Recteur de l'Université de Paris

PUBLICATIONS
DE L'UNION RATIONALISTE
24, rue des Grands-Augustins, PARIS-6e.

PRÉFACE

Si je n'ai pas eu le privilège de vivre dans l'intimité de Prosper Alfaric, j'ai eu du moins la satisfaction de le rencontrer plusieurs fois et de bénéficier de sa conversation et de ses écrits. Je ne peux oublier l'impression que j'avais ressentie lors de sa première visite, au cours de laquelle j'avais été frappé aussi bien par le rayonnement de son sourire que par la sagesse de ses propos. Son air doux et timide, sa sérénité inébranlable, abritaient une âme forte et vaillante; la bonté indulgente qui se lisait sur son visage, et que l'on ne pouvait confondre avec de la faiblesse, s'accompagnait d'une ardeur et d'une fermeté qui ne se démentirent jamais.

Comment en eût-il pu être différemment, si l'on se rappelle l'existence d'Alfaric, humble et rude, chargée dès son adolescence d'un drame le plus douloureux qui soit pour une conscience pure et un cœur loyal, celui de voir clair en soi, d'être en accord avec sa pensée exigeante, pour finalement rompre une tradition longtemps aimée, et accueillir la clarté découverte lentement et douloureusement conquise ? Si nous songeons à l'enfance de Prosper Alfaric vécue à Livinhac-le-Haut au sein d'une famille modeste et croyante, dans une petite maison à l'ombre de l'église, bercée comme celle de Chateaubriand par les sonneries des cloches qui enchantaient son âme rêveuse et poétique, confiée à des maîtres congréganistes qui entretenaient le mysticisme du jeune garçon et que déjà, devinant sa facilité à apprendre, ils songeaient à orienter vers la prêtrise, nous mesurons aisément la force des liens qui l'enchaînaient à la religion catholique. Aussi, ne saurait-on rester insensible à son grand livre De la Foi à la Raison, *histoire d'une intelligence privilégiée qui se peut conserver intacte malgré les déformations et les servitudes qu'on lui impose de l'extérieur et qui patiemment, obstinément, arrive à disperser les ténèbres pour s'épanouir dans la lumière de la science et de la vérité. « Ma vie — a heureusement écrit Prosper Alfaric —, fut un long cheminement vers les clartés de la raison », mais ce chemine-*

ment se fit au milieu d'angoisses et d'incertitudes avant d'arriver au but radieux de la libération totale. Déjà au Grand Séminaire de Rodez, Alfaric avait connu les affres de l'insatisfaction spirituelle. Lui-même a noté que « tout en étant très attaché à la foi catholique et très décidé à en faire la règle de sa vie, il éprouvait un malaise vague et indéfinissable, mais persistant et parfois obsédant ». Que sera-ce plus tard, quand, jeune professeur au séminaire de Bayeux, affamé de connaissances sérieuses il dévore les grands livres philosophiques et ne contient plus son enthousiasme pour Descartes, pour Spinoza, plus pour son traité Théologico-politique *que pour son* Ethique, *pour Kant, plus que pour Leibnitz, même pour Condillac, et surtout pour Herbert Spencer qui, dit-il, lui donna une « secousse décisive ». C'est que dans ses* Premiers Principes, *Spencer posait sur un plan très élevé le problème des rapports de la science et de la foi que le jeune abbé n'avait jamais vu aborder d'une façon aussi nette et aussi incisive. C'était bien là en effet la question qui hantait l'esprit d'Alfaric, et qui devait l'obséder désormais alors que tous les soucis de rénovation de l'Eglise catholique, qui s'étaient manifestés chez de grands esprits comme Loisy, Turmel et bien d'autres, étaient solennellement condamnés par Rome. La proscription du Modernisme allait confirmer Alfaric dans son besoin de vérité. La pression externe s'ajoutait à l'exigence de la raison. Alfaric maintenant se sentait libéré de ses anciennes croyances auxquelles devait se substituer, à la suite de ses premières et déjà importantes études sur l'histoire des religions, une incroyance radicale.*

Mais une fois la victoire assurée, la sérénité de l'âme recouvrée, Alfaric n'allait pas pour autant se retirer dans une confortable et paisible existence de professeur à l'Université de Strasbourg. Il y avait en lui trop d'énergie et trop d'ardeur pour ne pas, à son tour, proclamer les résultats de sa longue et douloureuse expérience et en faire profiter tous ceux qu'il pourrait atteindre par la parole ou par la plume. Il semble qu'il ait fait sienne cette parole du grand Romain Rolland datée d'octobre 1894 : « Je ne voudrais point garder pour moi seul le bonheur et la vie qui m'emplissent le cœur. » N'oublions pas, en effet, qu'Alfaric avait un tempérament de missionnaire, une âme d'apôtre. Déjà, quand il était encore jeune séminariste, il avait été volontaire pour l'œuvre des missions étrangères, et s'il n'avait pu réaliser son dessein, c'est que le devoir d'aider sa famille l'en avait détourné. Mais sa déception avait été grande alors de ne pouvoir partir pour les pays lointains et les évangéliser. Plus tard, il se félicitait humoristiquement de n'avoir pas perdu son temps à remplacer des religions fondées sur la magie et le

fétichisme par une autre croyance dont il mesurait maintenant l'inanité.

Ainsi, sa croisade se voua au progrès et au bonheur des hommes sur cette terre, telle celle de Voltaire, auteur du Mondain, *et donc, au premier chef à proclamer inlassablement la nécessité de la pensée libre. Aussi, consacrait-il tout son enthousiasme et son dévouement à développer l'œuvre de Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'Enseignement, en créant à Strasbourg avec son collègue Rothé, de la Faculté des Sciences, un cercle d'études et de conférences, auquel il donna le nom de Cercle Jean Macé, et qui connut un très vif succès. Ce n'était point suffisant. « Comme en Alsace l'école restait obstinément confessionnelle, écrit Alfaric, je devins un propagandiste opiniâtre de la laïcité scolaire qui, imposée jusqu'à Nancy et Lunéville, restait réprouvée au delà de l'ancienne frontière. » Et dans toutes les villes principales, Alfaric fonde des cercles, à l'image de celui de Strasbourg, dont un* Bulletin Jean Macé *rassemble les efforts et les initiatives. Une telle activité devait valoir à Prosper Alfaric, auteur du* Problème de Jésus, *d'abord l'excommunication, puis, quelques mois après, la Légion d'honneur...*

Certes, nous ne portons pas tous un nom wisigothique et fort rare comme celui d'Alfaric, qui permettait à notre président, ayant retrouvé dans des documents que quelques Alfaric avaient été torturés au moment de la guerre des Albigeois, d'écrire : « Je suis issu d'une semence d'hérétiques échappés à grand peine au bûcher de l'Inquisition. » Mais point n'est besoin d'avoir de si glorieux ancêtres pour demeurer fermement attachés à nos convictions fondées sur la raison, et pour défendre de toutes nos forces l'école laïque, fondement de la véritable démocratie.

Pour cela, Prosper Alfaric est un modèle que nous devons tâcher d'imiter et dont la leçon de courage intellectuel et de valeur éthique demeure précieuse.

Jean Sarrailh.

21 avril 1956.

INTRODUCTION

« Je rêvais alors de reprendre... le programme des sept volumes d'Ernest Renan sur les origines du christianisme... Au rôle individuel de personnalités fictives, ou mal connues, ou systématiquement déformées, je substituerais celui des grands courants religieux d'où le christianisme procède, auxquels il est associé, contre lesquels il s'est heurté. Je présenterais ainsi un panorama des « origines *sociales* du christianisme », où celles-ci seraient tour à tour envisagées, en cinq volumes, selon les divers milieux qui leur ont servi de théâtre, sous leurs formes palestiniennes, syriennes, égyptiennes, grecques et romaines. »

Ainsi s'exprime Prosper Alfaric, à la fin de son livre « De la foi à la raison »[1]. Il reconnaît ensuite que la guerre, l'âge, d'autres tâches l'ont détourné de ce travail qui pourtant lui tenait à cœur, et pour lequel il avait « noirci de nombreuses pages ». Que ce travail lui ait été cher, j'en peux témoigner; durant les nombreux entretiens que j'ai eus avec lui pendant les dix dernières années de sa vie, il m'en a parlé bien souvent, et m'a laissé l'impression qu'il le tenait pour son œuvre capitale. Mais, à sa manière modeste et légèrement ironique, cela donne seulement : « Au cours de ma longue carrière, je me suis complu dans une foule de projets littéraires que je n'ai pu mener à bonne fin. Nul ne m'a captivé autant que celui-là. »[1].

Quand je déplorais qu'il n'eût pas terminé cette grande œuvre[2], je ne savais pas l'importance du manuscrit qu'il laissait inachevé. C'est ce manuscrit, incomplet évidemment, que l'Union

1. *De la foi à la raison*, p. 290. Dans toutes les notes de ce volume, j'appellerai « tome I » ce premier ouvrage de Prosper ALFARIC publié par l'Union Rationaliste en 1955; « tome II », le volume « A l'école de la raison », publié en 1956; « tome III » le présent ouvrage.

2. Tome II, pp. 35-36.

Rationaliste, en accord avec la famille de Prosper Alfaric, a décidé d'éditer, et qui constitue, non pas les cinq volumes annoncés, mais le présent ouvrage. Nous avons longuement hésité avant d'entreprendre cette publication : n'est-ce pas nuire à la mémoire d'un savant que de livrer au public une expression de sa pensée, un résultat de ses recherches auxquels il n'a pas mis la dernière main ? N'allons-nous pas, ce faisant, contre la volonté même de Prosper Alfaric ? Fermement convaincu de l'importance capitale de l'essénisme dans l'élaboration chrétienne, il a vécu assez pour connaître les découvertes de la mer Morte, et pour y voir une éclatante confirmation de sa thèse. Mais il comprenait en même temps « l'impossibilité pratique de procéder à un travail d'ensemble d'un intérêt durable tant que n'auront pas été édités, traduits, et analysés avec la méthode minutieuse qui s'impose en pareille matière tous les textes exhumés à Qumrân »[1]. Il pensait d'autre part « qu'un ouvrage massif qui aurait la prétention de donner au public une vue assez ample et précise du gros problème des origines du christianisme risquerait fort de manquer son but. En raison de sa masse, il n'atteindrait que des érudits, convaincus de n'avoir plus rien à apprendre »[2].

Nous n'avons pas pensé que ces objections fussent décisives. Le style de Prosper Alfaric est assez solide, sa pensée assez sûre pour supporter une publication incomplète. D'autre part, il se passera longtemps encore sans doute avant qu'on puisse tirer des découvertes de la mer Morte des conclusions définitives et qui feraient l'accord (presque) général : les pages consacrées par Prosper Alfaric à l'essénisme gardent tout leur intérêt. Enfin, le présent ouvrage est un volume maniable, et la publication par l'Union Rationaliste lui assure ce public non spécialisé que Prosper Alfaric souhaitait pour lui. Non que les spécialistes n'y puissent trouver leur compte: mais j'ai attaché tous mes soins, comme je sais que l'auteur l'eût souhaité, à rendre le texte facile à lire, en multipliant les sous-titres, en faisant précéder chaque chapitre d'un sommaire qui est reproduit par la table des matières, en ajoutant un index et des cartes. Pour la même raison, j'ai rejeté les références à la fin des chapitres; je sais que Prosper Alfaric le désirait ainsi, non par goût personnel, mais pour obtempérer au vœu de ses plus modestes lecteurs.

Le manuscrit se présente sous la forme de cinq volumineux dossiers, qui correspondent aux cinq parties de l'ouvrage projeté: origines palestiniennes, syriennes, égyptiennes, grecques et romaines. Je disposais en outre de fragments isolés, de notes, de

1. T. I, p. 291.
2. *Id.*, pp. 291-292.

traductions; de deux cahiers sur lesquels Prosper Alfaric avait indiqué les grandes lignes de quelques-uns de ses cours destinés à la Faculté des Lettres de Strasbourg; de trois cahiers renfermant les notes prises à ces cours par un de ses élèves.

Aucune des cinq parties n'est absolument achevée. La première est la plus complète, et en même temps la moins neuve, car Prosper Alfaric y a puisé abondamment pour ses conférences, pour les publications de l'Union Rationaliste et du cercle Ernest Renan. D'autre part, c'est dans ce domaine surtout que l'étude des manuscrits de la mer Morte a chance de renouveler les problèmes. Je n'ai pas cru pourtant devoir écarter ces chapitres; que serait une étude des origines chrétiennes où manquerait la Palestine ? D'ailleurs les textes publiés ici sont beaucoup plus complets que ceux qu'on trouvera dans le volume « A l'école de la raison ». Je n'ai renoncé qu'au dernier chapitre de cette première partie, qui sortait du cadre de la Palestine et faisait double emploi avec les chapitres suivants.

Le second dossier, « Origines syriennes », renferme un manuscrit mis au net, que j'ai cru d'abord pouvoir publier tel quel. Mais une « nouvelle rédaction », à l'état de brouillon, est certainement postérieure, puisqu'elle recommande en note l'insertion à tel endroit d'une partie du manuscrit précédent. Il m'a donc fallu utiliser les deux textes, choisir entre eux quand ils se répètent, compléter l'un par l'autre. Pour le plan, et en cas de conflit, j'ai préféré le texte le plus récent.

Le dossier des origines égyptiennes est de beaucoup le plus mince. Ce n'est pas seulement parce que le christianisme égyptien est le plus mal connu. C'est aussi, visiblement, parce que le chapitre est resté inachevé. C'est un brouillon assez court, accompagné de quelques notes dont la teneur même montre que Prosper Alfaric entrevoyait d'autres recherches, qu'il n'a pu mener à leur terme [1].

Le dossier des origines grecques est triple. Trois brouillons très raturés portent trois titres différents : origines grecques, origines helléniques, origines asiates (il s'agit de l'Asie Mineure). Le même sujet y est traité, de trois manières différentes, avec des répétitions sans doute, mais chaque rédaction a ses traits originaux. Là plus encore que pour les origines syriennes, j'ai dû combiner les différents textes, sans même pouvoir avec certitude les dater les uns par rapport aux autres. J'aurais voulu ne rien écarter. Mais j'ai lu, justement dans ce chapitre, une petite phrase à peine ironique sur ce copiste de l'Apocalypse, qui se permit « d'ajuster bout à bout les deux finales pour ne rien laisser per-

1. Voir ci-dessous, p. 212, note 24.

dre »[1]. Je n'ai pas voulu mériter le même sourire, et j'ai fait de larges coupures, évitant autant que possible les répétitions. Tel qu'il est, je crois que ce chapitre se tient, mais je ne peux pas affirmer que mon plan eût été celui de Prosper Alfaric. Je me suis, bien entendu, absolument interdit de changer un seul mot à son texte. Les quelques points de suture qui ont été nécessaires — dix ou quinze mots en tout — sont indiqués entre crochets droits.

Pour les origines romaines, l'aspect du manuscrit est très différent. Il comprend un premier chapitre (ch. IX) soigneusement mis au point, qui comporte même des indications typographiques. Un second chapitre (la crise gnostique, ch. X) est un brouillon visiblement inachevé. Il est court, et s'arrête net, bien avant d'avoir épuisé les sujets indiqués au sommaire. Ces deux chapitres figurent ici intégralement et tels quels.

J'ai dit que j'avais cherché à éviter les répétitions. Je n'y suis pas toujours parvenue, et il me semble qu'elles étaient inévitables dans le cadre géographique choisi par Prosper Alfaric. On peut croire qu'il y aurait peut-être finalement renoncé, bien qu'aucun indice ne vienne appuyer cette opinion. Ce plan géographique, en effet, n'est simple qu'en apparence, et les données du problème se chevauchent inévitablement. A peine, aux deux bouts, la Palestine et Rome sont-elles distinctes. Mais saint Paul, juif de Tarse, prêchant des Grecs, doit être étudié à la fois, au moins, en Syrie et en Grèce. La gnose est égyptienne et grecque, puis romaine. Les dieux sauveurs sont surtout syriens; mais Osiris n'est-il pas le plus ancien d'entre eux ? Pour éviter de reprendre les mêmes idées, il aurait fallu refondre tout l'ouvrage. Prosper Alfaric l'aurait fait; je ne pouvais pas me le permettre. J'ai préféré laisser des passages — sur saint Paul en particulier — qui se reproduisent presque exactement, plutôt que de voir l'un d'eux manquer au développement qui le comportait. Je me permets donc de conseiller au lecteur de considérer chacune des cinq parties comme un tout, qui a évidemment sa place dans l'ensemble, mais qui, achevé ou non, doit se suffire à lui-même.

La rédaction des notes a posé pour moi de gros problèmes. J'avais entre les mains de longues pages de références (plus de quatre cents) — inutilisables, ou à peu près, car je me suis vite aperçue qu'elles renvoyaient à un état primitif du texte qui a dû être détruit. Elles ne concernaient que les deux premières parties (Palestine et Syrie) qui portent l'une et l'autre en sous-titre « nouvelle rédaction ». Pour un seul chapitre, le chapitre III, j'avais des références mises au net et à peu près complètes. Ailleurs des

1. Voir ci-dessous, p. 268.

notes ou des embryons de notes se trouvent un peu partout : entre parenthèses dans le texte, au bas des pages, au dos des pages, dans les marges, voire sur des feuilles volantes. Souvent les références étaient incomplètes; jamais inexactes. Les compléter, les mettre en ordre, ce fut la partie la plus longue de mon travail. Dans quelques cas où je n'ai pu trouver la solution du problème, je l'ai indiqué. J'ai ajouté de mon propre chef quelques notes qui m'ont paru indispensables; elles figurent en italique. Dès qu'elles dépassent la simple référence, elles sont signées J.M. Il n'appartient pas au restaurateur qui refait le nez cassé d'une statue de souligner le raccord en rouge pour que nul n'en ignore; mais il lui appartient de faire en sorte que l'amateur ne puisse attribuer son plâtre à celui qui tailla le marbre.

Je ne pouvais pas envisager de mettre ces notes au courant des derniers travaux consacrés aux origines chrétiennes. Cela eût probablement dépassé ma compétence, et en tout cas éloigné une publication qui n'a déjà que trop tardé. Mais quand j'ai eu connaissance d'un ouvrage récent qui m'a paru pouvoir être utile au lecteur, je ne me suis pas interdit de le signaler. Je pense en particulier aux textes de Pline, de Philon, de Josèphe traduits par M. Dupont-Sommer pour la revue *Evidences*, où ils sont plus faciles à trouver et plus maniables que dans les éditions antérieures.

Tel qu'il était, l'ouvrage manquait d'une introduction et plus encore d'une conclusion. J'ai cru pouvoir les trouver dans les papiers de Prosper Alfaric. J'ai placé en tête de l'ouvrage, et baptisé « chapitre I », le texte de l'étude rédigée par lui en 1935 pour le congrès d'histoire des religions qui s'est tenu à Bruxelles. Il m'a semblé que ce travail, achevé dans sa forme et destiné à des spécialistes, posait bien le problème que traite le reste de l'ouvrage. Pour conclure, j'ai donné le texte d'une conférence ou d'un article — inédit à ma connaissance — intitulé : « Du messianisme juif à l'église chrétienne ». C'est ici le chapitre XI. Travail ancien, sans doute — antérieur assurément aux découvertes de Qumrân — mais parfaitement mis au point et qui m'a paru constituer une harmonieuse synthèse.

Il va de soi que vingt personnes eussent été plus capables que moi de faire ce travail. Si pourtant l'amitié et la confiance des enfants de Prosper Alfaric, celles aussi du comité directeur de l'Union Rationaliste me l'ont confié, c'est sans doute parce que n'ayant en ces matières nulle doctrine personnelle, je ne risquais pas de trahir la pensée de l'auteur. Mais du temps que je discutais histoire des religions avec Prosper Alfaric, du temps, plutôt, que je l'écoutais respectueusement en parler, je n'aurais jamais pensé que le redoutable honneur de publier ses manuscrits devait

un jour m'échoir. Si je l'avais pensé, que de questions ne lui aurais-je pas posées ! De combien de problèmes aurait-il pu, d'un mot, me donner la solution ! Mais on perd un temps précieux à des choses secondaires, et l'on néglige de s'instruire auprès de ses maîtres de ce que, la mort venue, ils ne peuvent plus nous dire.

Je sais donc très bien les insuffisances de mon travail; je ne dirai pas que je l'ai entrepris dans le même état d'esprit que ce tailleur dont parle Anatole France, et qui faisait une prière avant de lancer ses ciseaux à travers l'étoffe; non, entre le tailleur et moi, la différence métaphysique est trop évidente. Mais j'ai la conscience très vive des responsabilités qui m'incombent. Qu'on veuille bien avoir pour moi la même indulgence que la bonne Mme Nozière avait pour le tailleur, et considérer la qualité de l'étoffe. Mais combien les choses eussent été différentes, si Prosper Alfaric avait pu mettre lui-même la dernière main à son ouvrage ! La conception en est profondément originale; il utilise évidemment les travaux de ses devanciers, mais nul n'avait avant lui, il me semble, envisagé ainsi les origines chrétiennes à travers les milieux sociaux qui les ont vues s'épanouir. Sans doute, sur nombre de points, les documents font cruellement défaut, et il arrive que Prosper Alfaric, cherchant à étudier un *milieu*, en soit réduit à n'exposer qu'une *doctrine*, parce qu'il n'a pas autre chose. Mais nulle absence de documents n'est définitive en histoire, comme le montre la découverte même des manuscrits de la mer Morte. Des perspectives nouvelles sont ici ouvertes, où s'engageront de nouveaux chercheurs.

Prosper Alfaric savait bien que ses idées sentaient l'hérésie — le fait en particulier qu'il ne croyait pas à l'existence historique du Christ — et cela, non seulement pour l'Église avec laquelle il avait rompu, mais pour nombre d'érudits qui trouvaient excessive la hardiesse de sa pensée. Certaines critiques le peinaient; les autres, il les supportait allègrement. Je n'en veux pour preuve que cette lettre du 23 août 1954, que je dois à l'obligeance de son destinataire, M. Georges Cerf, professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, et qui montre bien ce que Prosper Alfaric a voulu faire. Le point de départ de cette lettre est la publication d'une brochure, « Le problème de Jésus »[1], qui traite d'une question largement reprise dans ce volume :

... « [L'appréciation] de X... disant que je fais la synthèse de Marx et de Couchoud montre qu'il connaît fort mal Marx et Couchoud. La remarque concernant le genre littéraire de l'*Apocalypse*, qui n'a rien à voir avec l'histoire, ne fait qu'amener de l'eau à mon moulin. Je sais fort bien que ce genre, comme celui du qua-

1. Voir t. II, p. 145.

trième évangile, est mythique et symbolique. Mais ceci montre justement que le christianisme primitif s'est nourri de mythes et de symboles, car le genre littéraire dont il s'agit a joui d'une grande faveur dans le christianisme des premiers temps.

« En ce qui regarde l'absence de preuves établissant les interpolations signalées par moi dans la soi-disant *Epître aux Hébreux*, il est facile de répondre qu'une telle démonstration — que j'ai depuis une quinzaine d'années manuscrite[1] — eût été déplacée dans ma brochure. Mais, en donnant la numérotation précise des dites interpolations, j'ai donné au lecteur averti le moyen de se faire une conviction personnelle... En ce qui concerne Y..., il est exact, non pas que ses idées ont changé, mais que son attitude à l'égard des gens d'église et des rationalistes s'est sensiblement retournée. Il vit dans un entourage de croyants qui s'appliquent à le capter et dont, matériellement, il dépend. Nous avons là un cas typique de matérialisme historique... Je viens de recevoir le Cahier Ernest Renan n° 3 en placards. Cela donnera une brochure d'environ 48 pages qui sortira sans doute vers le 15 septembre et s'intitulera : « Comment se fait un pape : courte histoire d'un long passé »[2]. Je crois qu'elle vous intéressera ainsi que tous ceux à qui vous pourrez la faire lire... Tâchez de nous recruter des abonnés parmi vos collègues et amis, pour que nous ayons les moyens matériels de continuer. X... verrait sans doute en ceci un nouveau signe de marxisme. »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer cette lettre, d'abord parce que tous les amis de Prosper Alfaric y retrouveront le ton familier de sa voix, ensuite parce qu'elle pose des problèmes de méthode. Le travail fourni par lui pour la rédaction des pages qui suivent est en effet considérable. Certains passages ont été refaits quatre fois. Aucune affirmation qui ne soit étayée de références nombreuses et personnelles. Il m'est arrivé, retrouvant tel détail dans l'ouvrage d'un autre érudit, d'y voir à tort la source d'un paragraphe des « Origines sociales du christianisme ». Chaque fois, une référence plus complète, une précision supplémentaire, m'ont amenée à conclure que la source était non pas seulement Franz Cumont, mais saint Augustin, non pas seulement Guignebert, mais Epiphane. Je pourrais multiplier les exemples. Mais cette minutie, dont il est question dans la lettre à M. Cerf à propos de l'*Epître aux Hébreux*, est toujours l'appui et la démonstration d'une thèse, comme celle qui est exposée dans cette même lettre au sujet de l'*Apocalypse*. Fidèle à sa méthode car-

1. Voir ci-dessous, p. 108.

2. Le titre définitif devint : *Comment se faisaient autrefois les papes*, voir t. II, p. 273.

lésienne[1] Prosper Alfaric ne cesse de couronner les « dénombrements entiers » par un puissant esprit de synthèse. Comment il concevait cette synthèse, nous pouvons le voir, il me semble, dans ce fragment, feuillet isolé, qui a peut-être appartenu à une esquisse de préface : ...« n'admet que des faits bien établis, et qui tient à se les expliquer. C'est à des lecteurs animés de ce double souci d'une information exacte et d'une interprétation judicieuse que s'adresse l'exposé qui va suivre. Ecrit d'un point de vue étranger à la foi, mais avec la préoccupation d'une constante bonne foi, il procède, dans sa critique des textes sacrés, avec la même rigueur et la même objectivité que s'il s'agissait des œuvres d'Hérodote ou de Xénophon, de Tite-Live ou de Tacite. Qu'on veuille bien le lire avec le même détachement de soi, la même absence de parti-pris. Ici comme ailleurs, le doute méthodique est la condition première de la recherche scientifique. On n'arrive à connaître le vrai qu'en lui sacrifiant ses préjugés comme ses préférences. »

Il me reste à remercier M. le Recteur Sarrailh, qui a bien voulu, en souvenir de Prosper Alfaric, présenter ce volume aux lecteurs; Mme Mouton, professeur honoraire, dont la générosité a joué un rôle décisif au moment où se sont posées les questions matérielles; Mlles Loch et Arnaud, filles de Prosper Alfaric, qui nous ont confié les manuscrits de leur père; M. V. Daumer, secrétaire de l'Union Rationaliste, qui a lu l'ensemble du manuscrit et approuvé ensuite ma présentation des « Origines grecques »; Mlle Jeanne Lévy, professeur à la Faculté de Médecine, qui m'a donné le point de vue de l'amateur éclairé; M. Raynal, professeur au lycée Michelet, qui a dessiné les cartes indispensables à la compréhension du texte, enfin tout le Comité directeur de l'Union Rationaliste et son président le doyen Châtelet, sans qui cette publication n'aurait pas été possible.

Jacqueline Marchand.

1. Voir t. I, p. 134.

CHAPITRE PREMIER

LE CHRISTIANISME NAISSANT

(Vue générale)

I

C'est surtout par l'action personnelle de Jésus, de ses disciples et de l'apôtre Paul que l'on a tenté jusqu'ici d'expliquer la genèse du christianisme. Mais les efforts faits en ce sens n'ont abouti qu'à des résultats décevants. En pareille matière, d'ailleurs, les facteurs individuels ne peuvent jouer qu'un rôle secondaire. Ils ne font que donner une forme appropriée aux tendances confuses, aux besoins impérieux de la foule. Pour se répandre et pour durer comme il l'a fait, le christianisme a dû avoir des causes complexes d'ordre social, tenant aux milieux divers dans lesquels s'est opérée sa formation.

La première de ces causes sociales est à chercher dans les tendances révolutionnaires qui s'affirmaient parmi les masses juives de Palestine au début de notre ère. Le peuple était alors exploité, pressuré, opprimé par une aristocratie puissante. Il en était ainsi depuis longtemps. De nombreux témoignages l'attestent. Mais la situation s'était aggravée sous Hérode dont les dépenses somptuaires avaient épuisé le pays. Elle devint encore plus tendue quand le pouvoir impérial s'installa en Judée. Une fiscalité rigoureuse fut organisée sans retard et ne put qu'aggraver la misère. Elle souleva d'autant plus de rancœurs qu'elle était l'œuvre des goïm et tournait à leur profit. Josèphe raconte comment, à cette occasion, sous la conduite d'un certain Juda, surnommé le Galiléen, un parti nationaliste se forma, celui des Zélotes. Ces gens avaient un programme très net. Ils soutenaient qu'on ne doit reconnaître d'autre maître que Iahvé. Ils voulaient instaurer le règne de Dieu prévu par les prophètes. Sans doute leur chef apparaissait-il comme le Messie prédestiné qui instaurerait au nom du Très-Haut la justice parfaite. Leur propagande électrisa la foule et se déchaîna non seulement contre les Romains

mais contre l'aristocratie juive accusée de pactiser avec la domination étrangère. C'était le prélude d'une révolution sociale où la masse des prolétaires se dressait contre les riches et les puissants. Ses suites allaient se faire sentir pendant plusieurs générations. Josèphe y voit la cause première des troubles qui devaient aboutir à la grande révolte. Nous pouvons y discerner au même titre comme une annonce lointaine du christianisme.

Dans cette forme d'émancipation du peuple juif, soucieux de voir s'instaurer le régime idéal prédit dans les anciens oracles, un des grands ancêtres hantait surtout les imaginations. C'était Josué, en hébreu Jehoshua, que la traduction grecque de la Bible appelait Iesous ou Jésus. Il avait consommé l'œuvre de Moïse en assurant le triomphe d'Israël. Son nom signifiait « Iahvé Sauve ». Dans l'esprit des messianistes, le libérateur attendu devait être son image vivante. Plusieurs textes de Josèphe le donnent assez nettement à entendre, bien que lui-même masque autant que possible cet aspect religieux d'un mouvement qu'il désapprouvait.

Sous Tibère, au temps du procurateur Pilate, nous est-il raconté, « un homme... qui mettait tout son art à plaire au bon peuple », réussit à mener avec lui vers la montagne sainte de Gerizim une troupe nombreuse de gens armés en leur promettant d'exhumer devant eux le dépôt sacré qui avait été caché là par Moïse [1]. C'est dire qu'il se présentait comme un héritier tardif du grand législateur, comme un autre Josué ou Jésus, qui conduirait à la victoire le nouvel Israël en se faisant accompagner lui aussi par le Tabernacle et par l'Arche d'Alliance.

Un peu plus tard, sous Claude, pendant que Fadus était procurateur de Judée, un certain Theudas, qui se donnait comme un prophète et s'adressait, nous est-il précisé, « à la grande masse », réussit à recruter de nombreux associés en les invitant à le suivre au Jourdain, dont les eaux, sur son ordre, se fendraient devant eux [1]. Il se flattait donc de renouveler le célèbre miracle accompli autrefois par le successeur de Moïse, pour libérer à nouveau la Palestine et y instaurer le royaume de Dieu.

Plus tard, encore, sous le gouvernement de Félix, de nombreux imposteurs persuadaient à la foule de les suivre dans le désert, en lui promettant de réaliser avec l'assistance divine des prodiges éclatants. Sans doute voulaient-ils renouveler l'histoire des anciens Israélites qui après avoir erré dans la région du Sinaï avaient été introduits à coups de miracles, dans la terre promise. Un d'eux, venu d'Egypte, engageait la populace à le suivre jusqu'au mont des Oliviers d'où il ferait crouler devant

1. Voir les notes à la fin du chapitre.

eux les murs de Jérusalem et d'où il irait à leur tête vaincre la garnison romaine et gouverner le peuple. Il réussit à enrôler ainsi jusqu'à trente mille hommes. Que voulait-il et qu'attendaient ses crédules adeptes sinon le renouvellement du prodige accompli jadis à Jéricho ? Là encore c'est sur Josué, sur le Jésus des Septante, que se modelait le nouveau Sauveur. Ce messianisme martial qui se représentait la libération finale d'Israël comme un renouvellement du geste héroïque du début a inspiré de bonne heure toute une littérature très abondante et particulièrement appréciée, celle des *Apocalypses*. L'annonce de la grande lutte qui assurerait le salut du peuple élu y prenait les formes les plus amples. Elle englobait dans sa perspective la terre entière et le ciel lui-même, tout l'univers connu. On y voyait les ennemis de Dieu partout ligués contre ses serviteurs, se heurtant soudain à ses légions et tombant dans un abîme ténébreux et brûlant, tandis que les fidèles victorieux allaient prendre possession du royaume attendu et goûter en paix un bonheur sans mélange.

Pour voir combien ces perspectives ont influé sur la préparation évangélique, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*Apocalypse de Jean*, qui clôt le Nouveau Testament mais qui devrait plutôt l'ouvrir, car elle représente en son fond un christianisme très archaïque. C'est un spécimen remarquable et particulièrement réussi de cette littérature de combat qui annonce le triomphe des élus d'Israël avec l'effondrement de la Rome impériale et qui associe le monde entier à ce grand drame. Le rôle central y revient à Jésus. Mais ce Jésus ressemble beaucoup plus au Josué biblique qu'à l'humble artisan de Nazareth. Encore a-t-il une figure plus divine qu'humaine. C'est au ciel qu'est sa demeure. Il s'y tient près du trône de Dieu sous la forme d'un agneau immolé dès l'origine du monde. Il ne prend une apparence de Fils de l'homme que pour descendre sur la terre armé d'une faucille tranchante, et faucher et vendanger et remplir la cuve de la colère divine jusqu'à ce que le sang en déborde [3]. Nous restons, là encore, loin de l'Evangile. Nous n'en sommes pas moins sur le chemin qui y mène. L'idée du royaume de Dieu tendait par sa nature même à dépasser le cadre étroit d'Israël, à s'élargir en une Société de justes appartenant à toutes les races et à tous les pays. Celle du roi idéal appelé à la régir n'impliquait pas seulement une puissance irrésistible, mais une infinie bonté, toujours secourable aux malheureux. Cette logique interne du messianisme ne pouvait se développer qu'en un milieu propice, moins étroitement et moins farouchement nationaliste que celui des Zélotes. Mais elle trouva en Palestine même le terrain favorable à son éclosion.

Si certains, parmi les gens du peuple, rêvaient d'une révolution sociale qui se ferait par le fer et par le feu dans le cadre de la

nation, d'autres avaient un idéal plus pacifique et plus humain. Pauvres, honnêtes et foncièrement pieux en face de maîtres opulents qui méprisaient la Loi ou s'en souciaient fort peu, ils en étaient venus à considérer la pauvreté comme une vertu et la richesse comme la source de tous les maux.

Ainsi faisaient les Esséniens, que Josèphe nous montre solidement organisés dans toutes les villes, et jusque dans les petites bourgades où beaucoup se livraient aux travaux des champs. Les adeptes de cette société professaient une sorte de judaïsme gnostique où les Anges jouaient un très grand rôle mais dont la destinée humaine formait le centre. Ils disaient notamment que les âmes étaient spirituelles par nature, qu'elles se trouvaient emprisonnées dans la chair pour avoir cédé jadis à la concupiscence, mais qu'elles retrouveraient leur liberté première et le parfait bonheur en s'appliquant sur terre à éviter le mal et à faire le bien. Pour eux point de salut sans une observation très stricte de la Loi mosaïque. Ils étaient en opposition ouverte avec le sacerdoce officiel, qui, bien pourvu, opulent et avide, formait avec eux un contraste complet. Mais ils avaient leurs prêtres à eux qui intervenaient dans leur vie quotidienne, qui bénissaient leurs repas et les transformaient en de saintes agapes. Or, ces gens faisaient profession de pauvreté. Toute propriété privée leur était interdite. Les vrais Esséniens étaient voués au célibat. Surtout ils mettaient en commun l'ensemble de leurs biens, non seulement leurs maisons et leurs terres, mais encore les vivres et même les habits. Encore leur était-il prescrit de garder une extrême simplicité dans leur costume, dans leur nourriture, dans les soins de leur corps.

C'est d'une tendance analogue et sans doute étroitement apparentée que procédait la secte chrétienne des Ebionites. Le nom dérive de l'hébreu « ébion » qui veut dire pauvre. Il donne à penser non seulement que ces gens étaient peu fortunés, mais encore qu'ils se complaisaient dans leur indigence, qu'ils en faisaient étalage.

Or ce groupe représente une forme très archaïque du christianisme. Le livre canonique des *Actes* nous décrit l'Eglise naissante de Jérusalem comme une communauté d'ascètes qui ont renoncé à toute propriété personnelle et mis tous leurs biens en commun. L'apôtre Paul qui a vu ces premiers chrétiens groupés autour de trois notables, Jacques, Kephas et Jean, nous les présente comme une assemblée de « pauvres ». Il les appelle aussi les « saints de Jérusalem » ou simplement les « saints ». Ce qualificatif équivaut à celui de « Nazaréens », qui leur fut d'abord appliqué, et qui venait apparemment de l'hébreu « nazir », en grec « nazaraios », par lequel on désignait les gens voués ou con-

sacrés à Iahvé. Ces vieux croyants étaient d'humbles Israélites, foncièrement pieux, qui se représentaient le Christ Jésus à la fois comme un homme du peuple et comme un Fils de Dieu. Sans doute lui appliquaient-ils le passage de la prophétie de Jacob, où on lit au sujet de Joseph, dans la traduction des Septante, qu'il est « Nazaréen entre ses frères », comme aussi que l'assistance de son père a fait de lui « le berger, le rocher d'Israël » [1].

Josèphe nous dit que les Esséniens lisaient beaucoup la Bible et qu'ils l'interprétaient allégoriquement. C'est leur propre idéal qu'ils devaient y chercher. Les Ebionites ou Nazaréens faisaient de même. Soyons sûrs que leurs lectures portaient de préférence sur les pages des livres saints qui exaltaient les humbles. Sans doute se complaisaient-ils dans les tirades d'Amos, d'Osée, d'Isaïe, contre le luxe et la rapacité des grands. Mais un recueil surtout était fait pour leur plaire : le psautier qu'on a pu appeler « le livre des pauvres d'Israël ». Ils y trouvaient leur propre image agrandie et embellie, comme nimbée d'une auréole. C'était un de leurs frères qui parlait là, qui disait sa misère profonde et son espérance infinie. « Opprobre des humains et rebut du peuple », dépouillé, traqué, voué à la mort par les puissants qui perçaient ses mains et ses pieds, qui comptaient tous ses os et se partageaient jusqu'à ses vêtements, il s'adressait à Dieu comme à un père, il criait vers lui jour et nuit, il lui demandait dans son agonie, de l'arracher à la mort, puis, soudain, sa prière s'achevait en une action de grâces, il remerciait Dieu de l'avoir arraché au schéol, de l'avoir exalté dans la mesure même de son abaissement.

Sur des lecteurs pieux, qui lisaient la Bible avec une foi naïve, de pareils textes devaient faire une impression profonde. Ils se présentaient comme l'expression sincère des sentiments d'un juste idéal, d'un fils de Dieu, tombé parmi des hommes pervers, qui avait courageusement accepté la souffrance et la mort, qui avait ainsi mérité de revivre et de prendre place à la droite du Père. Cette vision mystique, élargie et complétée par divers passages de livres prophétiques ou sapientiaux, contenait comme en germe, toute la théologie chrétienne.

Pour voir combien elle a contribué à la former, on n'a qu'à lire un texte particulièrement curieux du Nouveau Testament, celui de l'*Epître aux Hébreux*, qui, quelles que soient sa date et sa destination, présente un caractère très archaïque. Il est constitué dans son premier fond par des considérations didactiques, d'un caractère spéculatif; une conception spécifiquement juive du christianisme y est exposée à grands traits. Or elle est construite de toutes pièces avec quelques passages des *Psaumes* que viennent renforcer d'autres morceaux bibliques. Dieu, lisons-nous, ayant

parlé jadis par les Prophètes, l'a fait, en cette fin des jours, par son « Fils ». Ce rejeton divin était supérieur aux Anges, mais il a été mis pour un temps un peu au-dessous d'eux. Il est devenu semblable aux hommes pour libérer les hommes de l'empire du mal. Il peut compatir aux communes misères car il les a connues. Il a passé par toutes sortes d'épreuves. Dans les jours de sa chair, il a présenté, avec grands cris et larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort. Il a été exaucé à cause de sa piété. Ayant appris, bien qu'il fût Fils, à obéir, il est devenu, pour ceux qui lui obéissent, l'auteur d'un salut éternel. Qualifié par Dieu « pontife selon l'ordre de Melchisedech », il réalise la figure prophétique de ce prêtre du Très-Haut, roi de Salem, qui n'avait ni père, ni mère, ni commencement, ni fin. Autant son précurseur l'emportait sur Abraham, qui fut béni par lui et lui paya la dîme, autant lui s'élève au-dessus des chefs du judaïsme. Le Grand-Prêtre de Jérusalem entre une fois par an avec le sang purificateur d'une victime, dans la partie la plus retirée du temple. Lui a porté, une fois pour toutes, dans le sanctuaire céleste, son propre sang, dont la vertu supérieure purifie nos âmes. Il a établi la nouvelle alliance prédite par le Seigneur à Israël.

Ce détail vise une prophétie célèbre de Jérémie; l'allusion est significative. Elle fait penser à la communauté juive de la Nouvelle Alliance, dont les statuts, conservés en partie par un papyrus, ont été publiés en 1910, et qui paraît avoir été fondée en Palestine au début de notre ère [4]. Le titre même que cette association s'était donné suffit à montrer qu'on y considérait le judaïsme traditionnel comme périmé. Divers passages des statuts attestent que le sacerdoce y tenait une grande place, mais que ce n'était pas celui du Temple, et qu'on s'y réclamait d'un Messie personnifiant et prêchant la justice, qui était issu d'Aaron et n'avait rien à voir avec Juda. Ces coïncidences prouvent combien on aurait tort de ne voir dans le christianisme archaïque exposé par l'*Epître aux Hébreux* qu'une libre spéculation d'un docteur isolé dont les vues personnelles auraient eu la bonne fortune de lui survivre. Nous avons ici l'expression d'une croyance collective née des espoirs et des misères de tout un peuple.

C'est la foi qui convient à une communauté de saintes gens, pénétrés de la tradition juive, mais très détachés de ses représentants officiels, dont l'âme paisible se console des misères présentes par de pieux souvenirs mêlés d'espérances grandioses en de mystiques conventicules organisés hors de la synagogue. Si Josèphe eût lu ce morceau théologique adressé « aux Hébreux » il n'y eût vu sans doute qu'un spécimen caractéristique de l'exégèse allégorique relevée par lui dans la secte essénienne. Il ne

se fût point douté qu'il avait devant lui une religion nouvelle qui allait s'opposer à celle d'Israël.

Cette religion d'ailleurs, si elle se fût renfermée en Galilée ou en Judée, y eût été vite étouffée par le messianisme nationaliste. Elle n'y groupait en face de lui qu'un nombre assez restreint d'adhérents, trop modestes et trop paisibles pour s'imposer à l'attention. C'est pour cela que l'auteur a dû passer près d'eux sans les apercevoir et que chez lui leur signalement nous échappe.

II

La situation était tout autre dans les nombreuses juiveries disséminées hors de la Palestine. Les Israélites s'y trouvant comme déracinés s'y intéressaient beaucoup moins que leurs coreligionnaires galiléens ou judéens au rêve national. A vouloir s'y complaire, à faire trop preuve d'ambitions patriotiques, ils eussent d'ailleurs soulevé contre eux tout leur entourage païen. Ils avaient trop de défiances à dissiper, trop de railleries à braver, trop d'inimitiés à vaincre. Dès cette époque un fort courant d'antisémitisme se faisait sentir autour d'eux. L'image du juif souffrant, du Fils de Dieu méconnu par les hommes, soumis par eux aux plus dures épreuves, répondait mieux à leur propre destin que celle du roi guerrier triomphant de tous ses ennemis. Ils gardèrent le thème initial, mais en le transposant. La figure du Christ glorieux fut projetée par eux dans un avenir indécis, tandis que celle du Saint idéal victime de l'injustice commune leur apparaissait toute proche, comme une projection idéale de leur vie quotidienne.

Cet état d'âme était plus accusé encore parmi leurs prosélytes. Une propagande active était faite au début de notre ère pour amener au judaïsme les gens du dehors, les goïm. Beaucoup se laissaient attirer par l'idée du Dieu unique et par l'élévation de la morale juive. Beaucoup aussi étaient heureux de profiter des privilèges octroyés à la synagogue. En cet Empire autoritaire où le droit d'Association n'était accordé que dans des cas très rares, avec des clauses très restrictives, les Israélites, bénéficiant de la faveur qui leur avait été jadis accordée par César, avaient le droit de tenir de grandes assemblées et d'y discourir à leur gré, de constituer par des dons, des legs, des cotisations, une caisse commune dont bénéficiaient les indigents, de posséder en toute propriété des bâtiments corporatifs où chacun était sûr de trouver un asile, des cimetières où les morts les plus abandonnés avaient leur part des prières communes. Les petites gens appréciaient grandement ces avantages collectifs. C'est surtout parmi eux que s'opé-

raient les conversions. Cette clientèle adoptive répugnait plus encore que les vrais juifs à l'idée d'un Christ belliqueux triomphant par la force de toute opposition. Mais elle se complaisait plus qu'eux encore dans l'image du Juste méconnu, que Dieu avait exalté dans la mesure de ses abaissements, et qui devait apparaître un jour prochain pour juger les vivants et les morts. Elle s'accrocha d'autant plus à cette espérance qu'elle y trouvait un dédommagement de ses misères, un remède providentiel à l'injustice du sort.

Partout où l'influence juive prédominait, ces humbles croyants se représentèrent la foi chrétienne dans le cadre de la tradition mosaïque à laquelle ils avaient adhéré. C'est ce qui advint en Transjordanie. Le pays était soumis aux Arabes nabatéens dont la domination s'étendait du sud de la Palestine jusqu'à la région voisine du Liban où ils furent quelque temps les maîtres de Damas. Les Israélites y étaient très nombreux. Ils y représentaient une culture plus élevée que celle des indigènes; aussi le christianisme qui s'y installa de bonne heure y garda plus qu'ailleurs la marque de son origine palestinienne. Ses adeptes s'y distinguèrent par leur attachement à l'orthodoxie juive. Tous les témoignages que nous avons sur eux s'accordent à nous dire qu'ils font le plus grand cas du Code mosaïque et qu'ils tiennent sa stricte observation pour une condition essentielle du salut. Des adeptes de cette Eglise judaïsante qui, croyant au Christ, gardent tous les préceptes de la Loi, sont signalés encore au IV[e] siècle dans la région de Damas[1].

C'est là, dans ce milieu bien attaché aux vieilles traditions, que l'apôtre Paul s'est converti au christianisme dont il avait été d'abord un adversaire passionné. Il est allé aussitôt le prêcher en Arabie sans éprouver le besoin de monter à Jérusalem pour s'entendre avec ses principaux représentants. Ce n'est pas qu'il ait eu rien contre eux. Rien alors ne le séparait d'eux. Il n'est entré en conflit avec eux qu'assez longtemps plus tard, quand il a quitté l'Arabie pour passer en Syrie. Son attitude nouvelle a été déterminée par ce nouveau milieu. C'est que la situation y était très différente. Des tendances nettement contraires s'y faisaient jour.

Les Juifs étaient moins fortement établis sur la côte syrienne que dans les pays situés en bordure du Jourdain. Leur nombre allait en décroissant à mesure qu'on montait vers le nord. Leurs attaches avec la métropole s'y faisaient forcément plus lointaines. Surtout ils ne représentaient plus, comme en Transjordanie, une élite dont les croyances et les pratiques en imposaient. L'hellénisme y avait été développé d'une manière intense. Antioche notamment, où siégeait le légat impérial, était une ville de haute culture où les philosophes et les artistes grecs étaient en grand

honneur. Les Juifs faisaient là figure d'étrangers, presque d'intrus. Ils ne s'en livraient pas moins à un prosélytisme très actif. Mais leur propagande, pour avoir des chances de succès, devait se faire plus accommodante qu'ailleurs. Des gens qui avaient été initiés à la sagesse de Platon ou de Zénon, pouvaient bien être attirés par l'idée d'un Dieu unique qui a fait le ciel et la terre, par celle d'un juge équitable qui récompensera ses fidèles et châtiera les impies, ou par celle d'un juste idéal supportant sans défaillir toutes sortes d'épreuves imméritées. Il leur répugnait de laisser imprimer sur eux la marque de la circoncision, qui les exposait à toutes sortes de railleries, ou de se soumettre dans leurs repas et dans leur vie sociale aux observances minutieuses qu'impose le *Lévitique*. Fatalement, devant leur résistance, les prescriptions les plus rigides s'atténuaient, une casuistique se créait.

En Syrie, la foi messianique des pauvres d'Israel trouva de bonne heure un terrain favorable, autour des synagogues où se joignaient aux Juifs authentiques de nombreux prosélytes d'une condition très modeste. Elle y fit de multiples recrues. Mais à cause de la situation inférieure où ses adeptes se trouvaient par rapport aux Hellènes, elle dut se départir du mosaïsme intransigeant qu'elle affectait en Palestine et en Transjordanie pour s'adapter aux exigences de ce nouveau milieu.

Nous le voyons par l'exemple de Paul. Prêchant en Syrie la foi nouvelle, il ne demanda point aux convertis de se faire circoncire, ni de s'abstenir des viandes immolées aux idoles ni d'éviter la fréquentation des gens impurs. Mais une campagne passionnée fut menée contre lui de Jérusalem par le groupe organisé autour de Jacques, de Kephas et de Jean. Il ne céda pas un seul instant. Il se plaît à le faire observer dans le récit initial de sa lettre aux Galates. Mais ses adversaires restèrent aussi sur leurs positions, et Kephas qui semblait se rallier une fois à sa façon de voir changea très vite d'attitude parce qu'il fut intimidé par l'intervention d'émissaires de Jacques.

Le conflit eût pu se perpétuer. Les deux partis se faisaient équilibre. L'un avait pour lui la force de la tradition, le prestige d'un passé lointain et merveilleux. L'autre pouvait faire valoir le brillant avenir qu'assurerait au judaïsme un nombre sans cesse accru de prosélytes. Un fait social d'une grande importance vint faire pencher la balance en faveur du second. La révolte palestinienne de l'an 66 qui entraîna la répression violente des armées impériales et la ruine totale de Jérusalem et du Temple eut d'immenses répercussions dont l'effet se fit sentir dans tout l'Empire et même au-delà, partout où existait quelque colonie juive. Les sacrifices légaux qui ne pouvaient avoir lieu que dans le sanctuaire de Sion et qui avaient été présentés par Dieu lui-même comme la

condition indispensable du maintien de son alliance avec le peuple élu, ne pouvaient plus se faire. L'alliance devenait donc caduque. La Loi se trouvait abrogée. Pourquoi les articles qui réglaient les rapports avec les étrangers se seraient-ils imposés plus que ceux qui dictaient les devoirs envers Dieu ? Pourquoi la circoncision devait-elle survivre aux holocaustes ? L'effondrement du judaïsme eut pour contrepartie l'émancipation légale du christianisme.

Beaucoup de prosélytes optèrent dès lors pour la religion nouvelle, par crainte de se compromettre avec l'ancienne. Ils s'étaient ralliés à la synagogue parce qu'ils la voyaient officiellement reconnue et même protégée par l'autorité romaine. Ils s'écartèrent d'elle après la rébellion pour ne pas être enveloppés dans la réprobation dont elle était l'objet. Le christianisme en s'émancipant leur offrit un moyen opportun de se dégager eux-mêmes sans renier leur foi. Mais il fit, dès lors, figure de concurrent. Issu du judaïsme il devint, par la force des choses, plus ou moins antijuif.

Cette situation nouvelle tenait à des causes sociales, non doctrinales. Mais elle avait besoin d'être justifiée par une doctrine qui fût à sa mesure. Le christianisme avait jusque-là vécu sur un fond d'idées juives. Une fois détaché de la vieille orthodoxie à l'école de laquelle il s'était formé, il avait besoin d'une théologie nouvelle qui expliquât sa sécession.

III

La secte samaritaine des Simoniens, qui avait avec lui beaucoup d'affinités, lui en fournit les éléments. Elle professait une gnose analogue à celle des Esséniens, mais plus détachée du judaïsme et même foncièrement hostile à la loi mosaïque, très éclectique par ailleurs et toute pénétrée d'hellénisme. Un personnage transcendant, Simon, qui passait pour son premier auteur, y occupait une place analogue à celle que Jésus tenait chez les Chrétiens. Il avait enseigné que nul ne peut se sauver par l'observation de la Loi, car les prescriptions légales n'ont été établies que par les Anges, et elles ne servent qu'à maintenir les hommes en esclavage. Les bonnes œuvres ne servent donc de rien. L'âme ne peut être libérée que par la foi. Il faut croire en la bonté divine. Simon en donna une preuve sensible en se soumettant pour l'humanité déchue aux plus dures épreuves. Ainsi doivent faire ses disciples. Qu'ils marchent à sa suite. Qu'ils s'assimilent à lui jusqu'à ne faire qu'un avec lui. Par là ils triompheront des puissances mauvaises et de la mort. Ils trouveront la vie éternelle et le bonheur sans fin [1].

Cette doctrine très cohérente, très homogène, était professée

non seulement dans la région de Samarie mais encore en Syrie, notamment à Antioche, au centre même de la propagande chrétienne. Elle répondait aux besoins de l'Eglise naissante et comblait opportunément ses premières lacunes. Aussi influa-t-elle grandement sur son évolution.

C'est ce qu'atteste clairement le recueil des *Epîtres* de Paul. Il restait de cet apôtre un certain nombre de lettres qui montraient les efforts faits par lui pour gagner à la foi nouvelle de nombreux prosélytes sans les astreindre à toutes les prescriptions du Code mosaïque. Des gloses importantes y furent introduites où s'affirmaient des tendances beaucoup plus radicales. Ce n'était plus une partie plus ou moins importante, mais la totalité de la loi juive qui était écartée. L'exemption n'intervenait plus seulement en faveur des païens convertis, elle s'étendait aux Juifs eux-mêmes. Jésus ne se bornait plus au rôle de Christ, il apparaissait comme un être divin appelé à réparer l'œuvre néfaste des archontes rebelles, qui ne voulut point comme eux s'égaler au Très-Haut, mais se mit à son service, prit la forme d'un esclave, se rendit semblable aux hommes et poussa l'obéissance jusqu'à la mort. Il était appelé la Puissance de Dieu et la Sagesse de Dieu. Il prenait donc le titre de Simon et même celui de sa compagne. La première femme disparaissait de la scène où elle avait joué un rôle trop scabreux, mais à sa place venait le premier homme dont le péché originel rendit tous les hommes pécheurs. La Loi, était-il expliqué, fait de nous des esclaves. Notre libération ne peut se faire que par une foi confiante au Christ Jésus. Elle n'est pas due à nos œuvres, mais à la grâce de Dieu, qui a montré en lui les trésors de sa bonté, qui par lui nous a rendus « riches d'intelligence et de science », ou plus exactement, de « gnose »[4].

Ces considérations, visiblement inspirées par la doctrine simonienne, qui sont présentées par le pseudo-Paul sous une forme polémique, se retrouvent sur le plan historique dans certaines parties du *Quatrième Evangile* et dans la première *Epître aux Philippiens*. Ici comme dans le nouveau recueil des *Epîtres* de Paul, Jésus joue le rôle de Simon, de la grande Puissance venue au secours de l'âme pécheresse. Le christianisme a définitivement rompu avec le judaïsme. Il est devenu une religion de salut ouverte à tous les hommes de bonne volonté, où il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni barbare, mais où tous ne font qu'un dans le Christ.

Ainsi dégagé de ses vieilles attaches, il sortit du monde étroit des Juifs et des prosélytes, il se tourna librement vers les païens.

Ce fut même vers eux que son effort se porta presque exclusivement. Les tenants de la Loi ne lui pardonnaient pas les critiques formulées contre leurs traditions les plus sacrées. Ils combat-

tirent âprement ses adeptes, et les frères de la veille devinrent d'irréductibles ennemis.

Mais si la propagande chrétienne se heurta d'ordinaire à une opposition farouche des synagogues, elle trouva le meilleur accueil dans les cercles païens. Elle leur offrait les mêmes avantages que le prosélytisme juif, la foi en un Dieu unique, la seule qui convînt en un empire soumis à un unique maître, une règle de vie bien nette imposée au nom de ce Dieu comme la loi civile au nom de l'empereur, surtout la grande espérance du royaume de Dieu prédit par les prophètes, qui instaurerait partout la justice et la paix. Le christianisme présentait par ailleurs aux âmes religieuses ce que le judaïsme n'avait point, l'image concrète d'un fils de Dieu venu parmi les hommes, souffrant et mourant pour assurer le triomphe de cette foi transcendante, de cette vie exemplaire, de cette ultime espérance qui prenait avec lui une forme plus personnelle et plus mystique.

L'idée d'un sauveur divin allant au-devant de la mort pour reprendre ensuite une vie nouvelle et plus parfaite, à laquelle tous les gens de bonne volonté pouvaient participer en se joignant à lui, était très répandue. Elle répondait aux besoins du temps. Par suite de l'effondrement des anciens États qui s'étaient fondus l'un après l'autre dans le monde romain, les individus se trouvaient isolés et même désemparés. N'ayant plus à compter sur le corps social par qui avaient vécu et pour qui s'étaient sacrifiés leurs ancêtres, ils ne se préoccupaient plus que d'eux-mêmes et de leur propre destinée. L'avenir qui avait été refusé à leur groupe, ils le voulaient désormais pour eux-mêmes. Ils cherchaient le moyen de surmonter la mort et de s'assurer une éternité de bonheur.

Les Syriens se réclamaient d'Adonis, les Phrygiens d'Attis, d'autres Asiates de Mithra, comme les Grecs de Dionysos et les Egyptiens d'Osiris. Mais Jésus offrait les mêmes garanties que tous ces dieux, et il avait sur eux plusieurs avantages. Tandis que leurs figures se perdaient dans le lointain des âges, lui se présentait comme un contemporain. Il représentait une morale bien plus sévère. Or la foule, d'instinct, donne sa préférence aux maîtres les plus rigides, quitte à ne point les suivre jusqu'au bout dans la voie qui mène au sacrifice. Les concurrents de Jésus, formés au sein du polythéisme, étaient très tolérants et faisaient entre eux bon ménage; lui, au contraire, pur produit du monothéisme juif, était un Dieu jaloux et ne voulait point de partage. Les adeptes d'Adonis, d'Attis, de Mithra, d'Osiris, de Dionysos, ne risquaient rien à le suivre; ils pouvaient tout perdre à l'ignorer. C'est donc vers lui que les hésitants devaient finir par se tourner.

Dans ce milieu païen comme dans les juiveries qu'avaient évangélisées ses premiers missionnaires, ce furent surtout les gens de condition modeste qui allèrent à lui. Un texte tardif de la première *Epître aux Corinthiens* le fait remarquer avec force : « Considérez, frères, y est-il dit, que parmi vous qui avez été appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi dans le monde des êtres dépourvus de sagesse pour confondre les forts, des êtres vils et méprisés qui ne sont rien, pour réduire à néant ceux qui sont quelque chose »[9]. Rien n'est plus naturel. C'étaient surtout ces pauvres gens qui s'intéressaient à la Révolution sociale qu'on leur prêchait au nom du Christ. Paysans et artisans se reconnaissaient en cet homme du peuple qui avait partagé leurs travaux et leurs souffrances. Ils reportaient sur lui leur idéal de justice et de fraternité. Esclaves et affranchis se passionnèrent plus encore pour ce Sauveur de rang divin qui avait pris la forme d'un esclave pour affranchir les adeptes de la tyrannie des Puissances du Mal : or ils étaient extrêmement nombreux et ils exerçaient une influence beaucoup plus considérable que l'infériorité de leur condition ne le donnerait à penser. Beaucoup allaient se faire les apôtres de la foi nouvelle, non seulement parmi leurs frères, mais auprès de leurs maîtres. Plus grande encore fut l'attraction que le christianisme exerça sur les femmes. Il les traitait à l'égal des hommes et leur reconnaissait les mêmes droits au royaume de Dieu. Aussi souleva-t-il de très vifs enthousiasmes. Beaucoup d'humbles croyantes s'éprirent du jeune Dieu qui leur apportait le salut, et elles se livrèrent pour lui à un prosélytisme ardent.

A peu près tous ces néophytes ignoraient complètement la Bible et se trouvaient étrangers à la gnose. Il n'eût servi à rien de leur prouver par les écritures que Jésus avait été prédit par les prophètes, ou par la raison que sa doctrine représentait la pure sagesse. Il fallait leur donner de lui une image vivante qui fût à leur portée, qui tout en faisant ressortir sa nature divine rendît son humanité saisissable.

C'est de ce besoin collectif que procède l'*Evangile selon Marc*[10], le plus ancien des synoptiques. Il exploite largement la tradition des judéo-chrétiens qui se représentaient la vie du Christ d'après un certain nombre d'oracles messianiques ou censés tels, dont ces croyants à l'âme simple s'étaient fait une sorte de protévangile. Il utilise aussi d'une façon très libre le drame gnostique du Dieu Sauveur, parti à la recherche de l'âme pécheresse, et il se montre à sa suite nettement antijuif. Mais judaïsme et antijudaïsme passent chez lui au second plan. Son but est d'offrir aux païens convertis que les querelles théolo-

giques intéressent fort peu, ce qui jusque là faisait défaut et dont la nécessité urgente s'imposait, une vie de Jésus concrète et précise, pleine de faits miraculeux et de sages propos, où se révèle sous des apparences humaines un être transcendant, un vrai Fils de Dieu venu ici-bas pour relever l'humanité déchue.

C'est du même souci que s'inspirait d'une manière plus nette encore et plus accentuée l'*Evangile selon Luc* en sa forme première, celle qu'a connue Marcion. Il atténuait maint détail de la polémique antijuive qui subsistait encore dans l'*Evangile selon Marc*. Il éliminait quelques invraisemblances, comblait quelques lacunes, donnait une biographie plus cohérente et plus complète. Aussi eut-il tant de succès qu'il fut adopté par les plus grands gnostiques. Basilide s'en servait à Alexandrie pour établir sa doctrine et Marcion faisait de même à Rome.

IV

Basilidiens, Marcionites et autres adeptes de la gnose interprétaient ces récits populaires comme l'expression naïve d'une sagesse cachée, sur les modalités de laquelle ils étaient d'ailleurs loin de s'entendre. Quelles que fussent leurs divergences, tous s'accordaient à voir en Jésus, comme le Pseudo-Paul, comme le premier rédacteur de l'*Evangile* johannique, un être divin qui avait pris une apparence humaine, qui avait paru ici-bas comme un fantôme pour apprendre aux hommes à se libérer de leurs maux pour y avoir été lui-même assujetti. Mais la masse des croyants prenait à la lettre ce qui lui était raconté à son sujet. Tout en le regardant comme un authentique Fils de Dieu, elle se le représentait comme un homme véritable en chair et en os, qui avait mangé et bu et participé à toutes les misères humaines. Le malentendu qui divisait l'Eglise tenait à des causes sociales. Les gnostiques appartenaient aux classes cultivées où l'on pouvait fréquenter les écoles et se faire initier à la sagesse, où d'autre part on n'eût point voulu se mêler à la tourbe des travailleurs, si ce n'est en passant et pour la diriger, pour lui donner la conscience de ses devoirs. Ils se faisaient un Sauveur à leur image, qui jouait bien le drame du salut, mais sans s'y compromettre. Les gens du peuple, au contraire, aimaient à le sentir, lui très grand et très bon, tout proche d'eux, tout pareil à eux. N'ayant point discuté sur la nature de Dieu, ni sur celle de l'homme, ils ne s'embarrassaient point des difficultés que pouvait soulever l'idée de leur union; ils les voyaient intimement fondues en la personne de Jésus.

Un véritable conflit se produisit entre ces deux tendances. Il prit à Rome une forme particulièrement aiguë parce que la différence des conditions y était plus accusée qu'ailleurs. Pour quelques beaux esprits on y comptait une masse énorme de gens dépourvus de culture. C'étaient eux qui décidaient finalement des sujets litigieux, car l'Eglise alors était une démocratie mystique où la majorité faisait la loi. La conception populaire du christianisme l'emporta donc sur celle des gnostiques. En l'an 144, Marcion fut exclu de la communauté, bien qu'il lui eût apporté en entrant une très grosse somme.

Les troubles suscités par cette controverse avaient montré la nécessité d'une direction plus ferme et plus centralisée. Le besoin s'en fit d'autant plus sentir que les Romains avaient par tradition un goût très vif pour la discipline et pour la hiérarchie. Jusque là c'était l'ensemble des anciens, des *presbuteroi* qui parlait et agissait au nom de l'Assemblée. Ils faisaient fonction de surveillants, d'*episcopoi*; à partir de cette époque, nous les voyons se subordonner graduellement à l'un d'entre eux qui fait fonction de chef. Le presbyterat se soumet à l'épiscopat. Or la première tâche des évêques consiste à garder intacte, comme un dépôt sacré, la tradition religieuse des masses, à la défendre contre la fausse science des lettrés.

Un moyen d'y réussir était de ne laisser lire aux fidèles que des livres d'une doctrine très sûre, exempts de toute erreur. Marcion avait utilisé le texte initial de l'*Evangile selon Luc*, et l'édition gnostique des *Epîtres* de Paul. Le Proto-Luc fut corrigé et complété dans un sens antimarcionite, ou pour mieux dire antignostique, comme le récit de Marc devait l'être bientôt d'une manière plus radicale encore dans l'*Evangile selon Matthieu*, comme celui de Jean le fut aussi dans notre *Quatrième Evangile*. Il y fut raconté comment Jésus avait été conçu, comment il était né, comment il avait grandi à Nazereth, pour bien montrer qu'il n'était pas un pur fantôme mais un homme pareil à nous. Une courte esquisse des missions de Paul, qui faisait ressortir le rôle de cet apôtre, subit des modifications et additions analogues, qui tendaient à réconcilier l'apôtre des Gentils avec Pierre, son ancien adversaire en ce dyptique, analogue aux vies parallèles de Plutarque, qui s'appelle les *Actes des Apôtres*. Les *Epîtres* pauliniennes eurent une troisième édition aussi différente de la seconde que celle-ci l'était de la première. Aux dix lettres qu'avait connues Marcion, trois autres furent adjointes, qui s'adressaient non plus à des Eglises, mais aux Evêques Timothée et Tite, et qui exposaient la nouvelle conception de l'Eglise. La Missive « aux Hébreux » eut le même sort et la gnose archaïque qu'elle exposait au sujet du « Pontife selon

l'ordre de Melchisedech » aboutit à un éloge enthousiaste de la foi catholique. Ainsi se préparait un nouveau recueil des Ecritures qui devait faire pendant à celui des Juifs et constituer la règle authentique, le « canon » de la nouvelle foi.

La Bible hébraïque avait été énergiquement répudiée et violemment combattue par Marcion. Ce regain d'antijudaïsme tenait sans doute pour une large part à la réaction provoquée par les sursauts de révolte qui s'étaient produits en Israël à la fin du règne de Trajan et sous celui d'Hadrien, et qui avaient provoqué des répressions sanglantes. Mais le calme était revenu. Le judaïsme épuisé, désemparé, semblait agonisant et ne pouvait plus susciter d'inquiétude. D'autre part, l'Eglise de Rome s'étant constituée de bonne heure devait contenir une forte proportion de juifs et de prosélytes accoutumés à lire avec respect la Loi et les prophètes, ainsi que les livres pieux qui leur faisaient cortège. Pour eux, l'ancienne Alliance et la nouvelle ne s'opposaient point, elles se complétaient. Les livres sacrés du judaïsme étaient comme la préface de l'Evangile et méritaient d'être lus avec un respect religieux. Avec la défaite du marcionisme, ce fut cette opinion qui s'imposa.

Le programme général du christianisme s'en trouva grandement modifié. Il se rapprocha davantage de l'ordre établi. La pauvreté volontaire et le célibat furent bien maintenus, mais comme un idéal lointain, accessible seulement à un petit nombre d'élus. Il fut officiellement admis que le commun des chrétiens pouvait avoir des maisons, des terres, des esclaves, se marier et avoir des enfants. Licence lui fut donnée de manger de la viande et de boire du vin. En revanche il lui fut strictement recommandé d'obéir en tout aux pouvoirs établis comme à Dieu lui-même. Ce conformisme social contrastait étrangement avec le messianisme révolutionnaire du Voyant de l'*Apocalypse* et avec le gnosticisme antilégal du Pseudo-Paul. Il rendait le christianisme plus souple et plus viable. Or l'Eglise romaine avait une situation privilégiée qui lui permettait de le faire prévaloir. Placée au centre de l'Empire, elle pouvait entretenir des relations suivies avec toutes les régions où avait pénétré l'Evangile. Elle jouissait d'un prestige et d'un crédit exceptionnels dus à sa situation, à sa fortune, à son influence, aux services rendus. Elle tendit très vite à se poser en gardienne suprême de la foi et des mœurs. La Rome païenne avait l'amour du commandement et aspirait traditionnellement à la conquête du monde. Celle des chrétiens eut le même goût et la même ambition. Elle se donna comme la fille et l'héritière du premier des apôtres et à ce titre comme la patronne de toutes les Eglises. Sous son impulsion et sa direction avisée les communautés de

croyants disséminées un peu partout, qui n'avaient entre elles d'autres liens que ceux de la foi et de la charité, allaient se grouper en une sorte d'Empire mystique, calqué sur celui des Césars et appelé à lui survivre.

Notes du Chapitre I

1. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVIII, 4-1.
2. Id., *ibid.*, XX, 5-1.
3. *Apocalypse*, XIV, 14-20.
4. *Genèse*, XLIX, 28.
5. *Prosper Alfaric fait ici allusion à l'« Écrit de Damas ». Il faut rappeler que ces pages ont été rédigées dix ans au moins avant la découverte des grottes de Qumran et des fameux manuscrits dits de la mer Morte. Cf. t. II, p. 309 (J.M.).*
6. *Onomasticon*, éd. Klostermann, pp. 172-173.
7. Cf. t. II, p. 183 et suiv.
8. *I Cor.*, 1-5.
9. *I Cor.*, I, 26-28.
10. *Cf. Prosper Alfaric, La plus ancienne vie de Jésus, l'évangile selon Marc, Paris, Rieder, 1929. Pour comprendre la vie de Jésus, examen critique de l'évangile selon Marc, Paris, Rieder, 1930 (J.M.).*

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES PALESTINIENNES

CHAPITRE II

LE MILIEU PALESTINIEN

SOMMAIRE

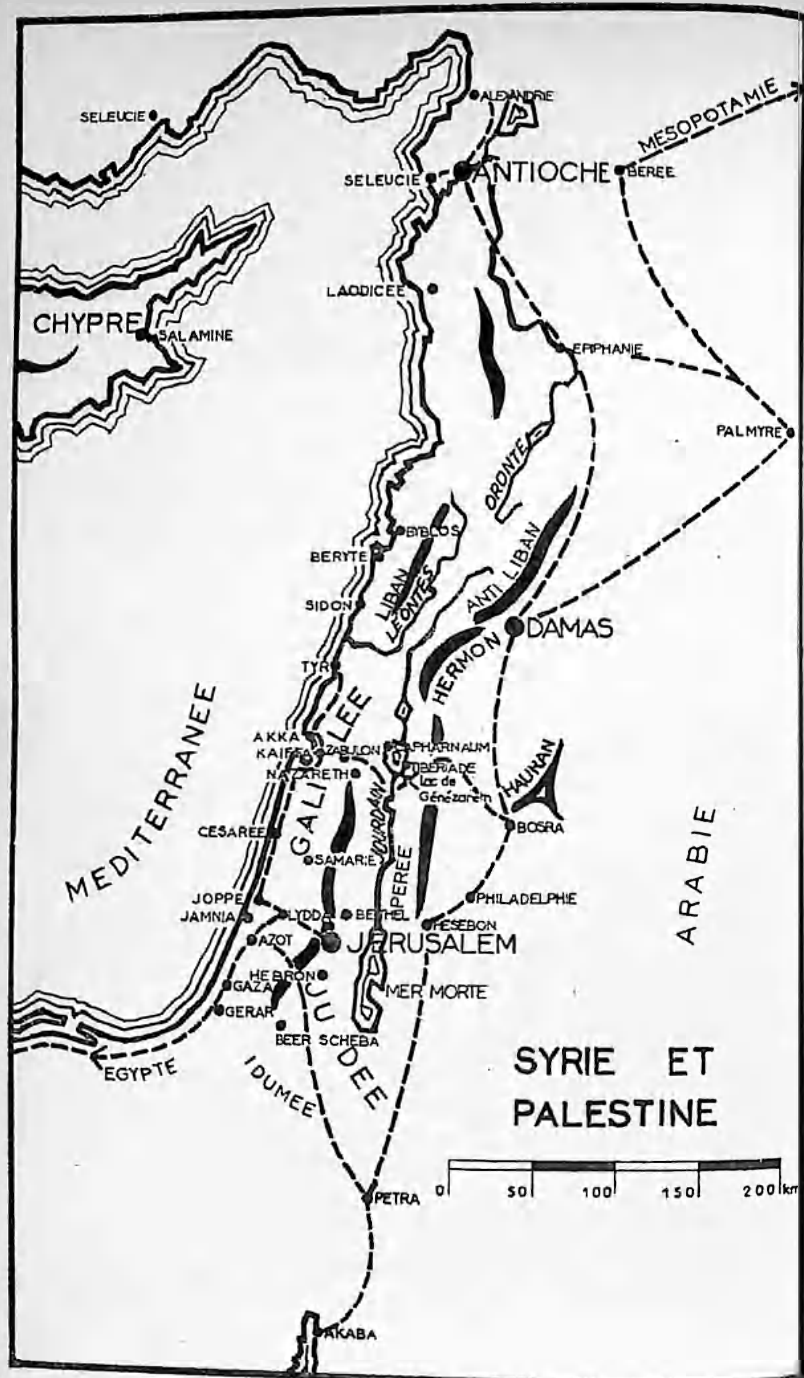
I. — *La Palestine.* Le sol palestinien. Les routes palestiniennes. « Dans les jours du roi Hérode. »
II. — *Transjordanie et Galilée.* La Transjordanie du Nord. La Pérée. La Galilée.
III. — *Samarie et Judée.* La Samarie. La Judée.
IV. — *Jérusalem.* Le temple. Les pèlerins.

I. — LA PALESTINE

Le sol palestinien.

La Palestine du temps de César et d'Auguste était vouée, par sa configuration même, à une culture intense de la vie religieuse, d'où allait sortir un nouveau culte. Le Jourdain, qui la coupait, dans toute sa longueur, en deux tronçons égaux, constituait comme l'axe du plan merveilleux sur lequel devaient se projeter les scènes évangéliques.

Qu'on se représente un énorme fossé, le « Ghor » d'une longueur d'environ 250 kilomètres, où s'engouffre le fleuve, et qui, partant des pentes de l'Hermon, à 563 mètres au-dessus de la Méditerranée, s'étale au niveau de la mer avec le lac Huleh, puis à 208 mètres au-dessous avec le lac de Tibériade et jusqu'à 394 mètres avec la mer Morte. Cette vallée profonde et par endroits assez étroite est bordée, en ses deux côtés, par deux grandes chaînes de montagnes d'une hauteur à peu près égale, coupées de gorges et de torrents, dont l'une prolonge, à l'ouest, le Liban, et l'autre, à l'est, l'anti-Liban. La chaîne occidentale, ou cisjordane monte en pente douce pour s'étendre à travers les massifs de Haute et Basse-Galilée, de Samarie et de Judée, puis descend en terrasses successives vers la plaine côtière, d'abord un peu étroite, qui va en s'élargissant au sud-ouest. La chaîne orien-


SELEUCIE
ALEXANDRIE
MESOPOTAMIE
SELEUCIE
ANTIOCHE
BEREE
LAODICEE
CHYPRE
SALAMINE
EPIPHANIE
PALMYRE
ORONTE
BYBLOS
BERYTE
LIBAN
LEONTES
ANTI LIBAN
SIDON
DAMAS
TYR
HERMON
MEDITERRANEE
GALILEE
AKKA
KAIFFA
ZABULON
CAPHARNAUM
NAZARETH
TIBERIADE
lac de Génézareth
HAURAN
JOURDAIN
CESAREE
BOSRA
ARABIE
SAMARIE
PEREE
JOPPE
JAMNIA
LYDDA
BETHEL
PHILADELPHIE
HESEBON
AZOT
JERUSALEM
HEBRON
GAZA
MER MORTE
GERAR
JUDEE
BEER SCHEBA
EGYPTE
IDUMEE
SYRIE ET PALESTINE
0
50
100
150
200 km
PETRA
AKABA

tale, ou trans-jordane s'élève plus brusquement et se prolonge en un vaste plateau, très large, vers le nord-est, où il va rejoindre le Hauran, de plus en plus réduit vers le sud-est où il s'amincit progressivement au voisinage de la mer Morte.

Au-delà, sur toute la lisière orientale, en direction de l'Euphrate, s'étend une nappe pierreuse parsemée çà et là d'oasis. Mêmes surfaces incultes avec quelques vallées habitables, au sud de la Judée, à travers les steppes du « Negeb » ou « pays desséché » qui fut autrefois l'Idumée. A l'ouest, la côte presque absolument unie, n'offre que quelques petites rades plus ou moins ensablées. Au nord, les montagnes de l'Hermon dressent une haute barrière, d'une traversée difficile.

Les routes palestiniennes.

Quelques vieilles routes s'alignaient, il est vrai, sur le pourtour des frontières. L'une d'elles, partant de Tyr, descendait « le long du littoral » par Akka ou Ptolemaïs, Kaïffa, Cesarée, Joppé, Lydda, Azot, pour gagner le delta du Nil. Une autre, se greffant sur celle-là, partait de Kaïffa et traversait tout le nord de la Palestine jusqu'à Bosra dans le massif du Hauran. Une troisième venant de Damas, et passant par Bosra coupait la Transjordanie, et gagnait la ville arabe de Petra, pour se diriger de là vers le port d'Akaba, à l'entrée du golfe de même nom, qui s'ouvrait sur la mer Rouge. Enfin, au sud de la Palestine, une quatrième voie reliait le port d'Azot, au centre commercial de Petra, d'où elle continuait vers la Basse-Mésopotamie et le golfe Persique.

Mais toutes ces routes étaient plus ou moins infestées de brigands. Par suite des guerres continuelles et des discordes intestines qui sévissaient partout, des bandes souvent considérables de pillards couraient les grands chemins. Tout voyage au long cours devenait un danger.

Ainsi la Palestine se présentait comme un monde fermé replié sur lui-même. Les pays de ce genre sont, par essence, conservateurs. Ils ont le culte de leurs traditions. Or celles qui touchent à la religion sont entre toutes les plus sacrées et les plus persistantes. C'étaient celles auxquelles les Juifs palestiniens tenaient le plus passionnément. Rien n'égalait le respect professé par eux à l'égard des rites ancestraux et des croyances qui leur servaient de base.

« Dans les jours du roi Hérode. »

Gardons-nous pourtant de croire que ce traditionalisme entraînait l'immobilité doctrinale ou culturelle. Les gens qui se croient

les plus conservateurs sont souvent les plus hardis novateurs, parce qu'ils se représentent le passé non tel qu'ils auraient pu le voir, mais tel qu'ils l'ont rêvé. Les réformes les plus audacieuses ont été faites au nom d'une prétendue tradition, qu'on voulait restaurer. Les vieilles pratiques et les vieux mythes n'ont d'attrait pour la masse que dans la mesure où ils répondent à ses préoccupations vitales. Ils ne survivent en des situations nouvelles qu'en prenant eux-mêmes un sens nouveau. Ils évoluent tout naturellement, et d'ordinaire inconsciemment, dans la mesure même où se transforme l'état social auquel ils sont incorporés.

Or la situation de la Palestine s'était modifiée au cours des dernières décades qui précédèrent l'entrée en scène du christianisme. Le gouvernement nationaliste et théocratique qui s'était constitué, en réaction contre l'hellénisme, sous la forte impulsion des Macchabées, et qui s'était maintenu et même consolidé sous leurs successeurs Asmonéens, venait de s'effondrer sous la poussée brutale de Pompée [1]. Au temps de sa puissance il avait conquis plusieurs pays voisins, notamment l'Idumée, et il y avait imposé de force le judaïsme. Ce fut un Iduméen, ainsi rallié à la cause israélite, un demi-Juif, Antipater, qui eut la succession. Il avait donné un concours très actif à César, durant la campagne d'Egypte. La récompense ne se fit pas attendre, car il reçut bientôt l'administration de la Judée. Son fils Hérode eut celle de la Galilée. Il s'y distingua en purgeant le pays de ses nombreux brigands. Déjà s'affirmaient en lui les qualités de chef qui allaient lui mériter le surnom de « Grand ».

A la mort d'Antipater, Hérode recueillit l'héritage paternel. Sa politique très souple lui permit d'entretenir de bons rapports avec Cassius, le meurtrier de César, avec Antoine vainqueur de Cassius, enfin avec Octave, quand celui-ci eut triomphé d'Antoine et pris le titre d'empereur et d'Auguste. Son attitude déférente à l'égard de ce dernier lui valut l'octroi de la Samarie, dont la capitale reçut le titre de « Sébaste », et dont le port, appelé auparavant la « Tour de Straton » porta désormais le nom de « Césarée ». Il se vit attribuer de même la région du Haut-Jourdain, avec la ville de Panées, proche de la source de ce fleuve, où il fit construire, en l'honneur d'Auguste, un temple magnifique. A cela vinrent bientôt s'ajouter les vastes territoires de la Transjordanie, en récompense des efforts heureux qu'il avait faits pour y rétablir l'ordre troublé par les brigands. Quand il mourut en l'an 4 avant notre ère, il était le maître de toute la Palestine.

Ainsi regroupé sous une main vigoureuse et doté d'une assez large autonomie, le judaïsme prit une nouvelle conscience de sa force. Hérode lui-même, qui n'ignorait pas la puissance des traditions religieuses, s'appliquait à les ménager. Pour se donner,

aux yeux des vrais Israélites, la légitimité qui lui manquait, il avait épousé, en 37, la petite-fille du roi Asmonéen Hyrcan II, Mariamne ou Marie. En 19, il avait entrepris de rebâtir le vieux temple de Jérusalem, sur un plan somptueux, avec une magnificence qui ne reculait devant aucun sacrifice. Les travaux devaient durer longtemps. Ils entretinrent dans le pays une sorte de fièvre religieuse, d'où allait résulter, au début de notre ère, une forte poussée de mysticisme [1].

Mais Hérode était, avant tout, soucieux de complaire aux maîtres du jour. Dès le temps d'Antoine, il avait fait ériger, au nord du sanctuaire, une haute tour, nommée par lui « Antonia », d'où l'on dominait les saints parvis. Plus tard, il dressa, au-dessus d'une porte du temple, un grand aigle d'or, qui symbolisait aux yeux de tous la puissance impériale. C'est dans le style officiel de l'époque qu'il fit restaurer l'ensemble de l'édifice. Il bâtit à Jérusalem un théâtre, et dans une vallée voisine, un amphithéâtre et un hippodrome où furent donnés des jeux splendides, pareils à ceux qui se célébraient dans tout l'Empire. Dans diverses villes du royaume furent construits, en l'honneur d'Auguste, des temples magnifiques. Tel fut celui de Panéas, fait d'une belle pierre blanche, en un site imposant dans la gorge escarpée d'où naissait le Jourdain. Tel aussi celui du port de Césarée, qui offrait de loin aux regards des marins une statue de l'empereur et une autre de Rome. Ce ne furent pas seulement des villes palestiniennes qui bénéficièrent de ces faveurs du souverain. Tyr, Sidon, Beryte, Byblos, Tripoli, Antioche, Rhodes, Athènes même et Lacédémone en sentirent les effets. Partout des ruines réparées, des sanctuaires instaurés, des monuments érigés en l'honneur de César clamaient la munificence d'Hérode et son loyalisme éprouvé. L'accord du judaïsme et de la culture occidentale, que plusieurs monarques séleucides avaient tenté en vain, et qui avait provoqué la réaction nationaliste des Macchabées, semblait devoir s'opérer sans heurts, sur l'initiative du gendre et héritier d'Hyrcan [2].

Pourtant de sourdes résistances s'affirmaient. Les traditionalistes, déjà peu satisfaits de se voir gouvernés par un Iduméen, qui n'était pour eux qu'un demi-Juif, se lamentaient d'un tel rapprochement, qu'ils considéraient comme une sorte de reniement du passé d'Israël. Ils n'osaient protester trop ouvertement, car ils savaient que les représailles seraient terribles. Mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour manifester leur opposition. Un jour où Hérode, atteint d'une maladie grave, passa pour mort, l'aigle d'or, qu'il avait fait placer sur une porte du Temple, fut abattu à coups de hache en plein midi. Le vieux roi montra qu'il était encore bien vivant. Les coupables furent arrêtés et brûlés vifs [4].

La politique césarophile déplaisait d'autant plus qu'elle chargeait lourdement les finances publiques. Les constructions somptuaires coûtaient fort cher. Elles provoquaient une augmentation rapide des impôts. Le luxe officiel s'accompagnait d'une grande misère. Il en résultait un profond mécontentement des masses, qui, sans se cantonner dans le domaine religieux, exerçait sur lui une grande influence. Les Juifs pieux appelaient de leurs vœux un ordre nouveau, où Dieu régnerait en maître et veillerait sur ses élus.

Ainsi la Palestine était secouée et comme déchirée par des courants contraires. Soumise à une domination à demi-étrangère, qui la poussait à se rapprocher des Païens, elle semblait disposée à se plier aux circonstances, à se donner une culture plus large, une religion plus dégagée des traditions racistes. Froissée par ailleurs dans son amour-propre et dans ses préjugés, elle était portée à se raidir en une attitude défensive, à se hérisser contre toute atteinte du dehors, à se claquemurer en un vaste ghetto. De ces impulsions contraires, qui se renforçaient en s'opposant, l'une devait conduire à l'Évangile, l'autre au Talmud. L'une comme l'autre procède du régime établi par Hérode. Ce n'est point un pur hasard, que le nom de ce roi se trouve inscrit en tête du Nouveau Testament, au début du récit de la naissance du Christ. L'on peut dire, en dépassant la lettre du texte, qu'il y a là un certain rapport de cause à effet. C'est en partie de l'orientation imprimée au pays par la politique du chef iduméen qu'est né le christianisme.

II. — TRANSJORDANIE ET GALILÉE

Toutes les régions riveraines du Jourdain ne se prêtaient pas de la même manière à l'élaboration de la nouvelle foi. Des différences notables existaient entre elles depuis des siècles. Elles ne firent que s'accentuer après la mort d'Hérode par suite du partage qu'il avait fait de ses États entre ses fils.

La Transjordanie du nord.

L'un des héritiers, Philippe, eut le nord de la Transjordanie. Son domaine montait jusqu'aux sources du Jourdain. Il comprenait la région du Haut Jourdain et le territoire adjacent de l'Iturée. Mais il était surtout constitué par le bassin plus méridional de

l'Yarmok, l'Hieromax des Grecs, qui recueillait par de nombreux affluents les eaux du sud de l'anti-Liban et de l'ouest du Hauran, et qui débouchait un peu en aval du lac de Génésareth. Cette dernière contrée comprenait administrativement quatre circonscriptions : à l'ouest, la Gaulonitide, qui tirait son nom de son ancienne capitale, Gaulana ou Gaulon; au nord, la Trachonitide, ainsi appelée du mot grec « Trachon » qui désigne un sol pierreux; à l'est, l'Auranitide formée par le massif du Hauran; vers le sud, la Batanée, forme grécisée du mot « Basan », qui avait désigné jadis l'ensemble du pays. Mais les quatre provinces formaient un tout géographique. Elles offraient la même alternance de montagnes boisées et de vallées fertiles et bien cultivées, où Grecs, Syriens, Arabes, Juifs et Romains se mêlaient en proportions variées.

Les cités les plus importantes, Séleucie, Gamala, Hippos, Gadara, Abila, étaient foncièrement helléniques ou fortement hellénisées. Elles formaient avec plusieurs autres centres des régions avoisinantes, une fédération de dix villes, appelée la « Décapole » qui avait été détachée par Pompée de la Palestine et qui, après avoir été incorporée dans l'Etat de Philippe garda une certaine autonomie.

Les Juifs ne représentaient qu'une minorité par endroits assez faible. La petitesse de leurs effectifs leur imposait de se conformer à l'ordre établi. Cela leur était d'autant plus facile que le tétrarque était un des leurs. La dynastie d'Hérode jouissait d'ailleurs d'un prestige bien mérité, car elle avait rétabli l'ordre dans le pays en mettant fin au brigandage qui en était la plaie.

Philippe continuait à cet égard la tradition de son père. Il pratiquait aussi la même politique d'entente avec le monde gréco-romain. Nous avons de lui un certain nombre de monnaies à l'effigie de l'empereur. Ayant restauré le bourg de Bethsaïde, à la jonction du Haut Jourdain et du lac de Génésareth, il l'appela Julias, en l'honneur de la fille d'Auguste. La ville de Panéas, agrandie par ses soins, reçut de lui le nom de « Césarée » qui devint « Césarée de Philippe » pour éviter toute confusion avec son homonyme du littoral samaritain. Cette tendance romanisante prévalut d'autant mieux que grâce à la sage politique du souverain, dont le règne dura jusqu'en l'an 34, le pays jouit d'une longue paix, et d'une grande prospérité; Juifs, Syriens et Hellènes oubliant leurs anciennes querelles fraternisaient en un même sentiment de loyalisme à l'égard du pouvoir officiel.

Un tel milieu était très favorable à l'éclosion de la foi chrétienne. D'après les Evangiles, la parole du Christ s'est fait entendre dans la Décapole dès les premiers temps de sa prédication, avant même d'être portée à Jérusalem. C'est à Bethsaïde que Jésus ouvre les yeux d'un aveugle et à Césarée de Philippe qu'il

est pour la première fois appelé le Messie. Il y a dans cette présentation une vérité profonde qui dépasse la lettre du récit. A l'époque où furent écrites les premières biographies du Christ, le nord de la Transjordanie était une terre d'élection de la nouvelle foi.

La Pérée.

La partie méridionale des terres situées au-delà du Jourdain avait été donnée par Hérode à un autre de ses fils, Antipas. Elle formait ce qu'on appelait en grec la Pérée, c'est-à-dire justement l'« au-delà ». Elle correspondait à l'ancienne « terre de Galaad » souvent mentionnée dans la Bible. Moins élargie vers l'est que la tétrarchie de Philippe, elle était, en revanche, plus allongée vers le sud, où elle arrivait jusqu'au milieu des côtes de la mer Morte. Elle avait un relief analogue. Ses montagnes boisées étaient particulièrement traversées par de nombreux cours d'eau qui allaient se jeter dans le Jourdain. La culture et l'élevage y alternaient de même.

Ici encore la population était très mélangée et se composait des mêmes éléments. Comme dans les régions du nord les Grecs formaient des groupes très compacts. Ils dominaient même nettement un certain nombre de localités: par exemple, dans le nord, à Pella, fondation d'Alexandre, qui l'avait ainsi appelée en souvenir de sa patrie macédonienne, vers l'est, à Géras, aujourd'hui Djerasch, où subsistent encore des ruines majestueuses, plus loin à Philadelphie, l'ancienne Rabbah Ammon foncièrement hellénisée.

Dans l'ensemble c'étaient les Juifs qui formaient la grande masse de la population. Ils étaient de ce fait plus remuants que dans la tétrarchie de Philippe. Plus proches de Jérusalem, ils avaient subi davantage l'empreinte de la domination asmonéenne et ils entretenaient des rapports plus étroits avec la Ville sainte. Pourtant, là encore, ils pratiquaient le même conformisme à l'égard du pouvoir établi. Ce n'était pas seulement parce que le tétrarque Antipas était un coreligionnaire mais aussi parce que l'union de tous ses sujets s'imposait devant les menaces du dehors.

Les Arabes nabatéens constituaient pour la Pérée un danger permanent. Fortement établis au-dessous de la mer Morte, autour de Petra, leur capitale, ils commandaient de là toutes les routes commerciales qui allaient au nord vers Damas, à l'est vers la Chaldée, au sud vers le golfe d'Akaba, à l'ouest vers le delta égyptien. Ils rançonnaient lourdement toutes les caravanes et pillaient sans scrupule toutes celles qui tentaient d'échapper à leur

contrôle. Après avoir soutenu les Juifs contre les Grecs au temps de la puissance des Séleucides, ils s'étaient retournés contre eux, dès que la dynastie asmonéenne leur avait fait une concurrence sérieuse. Leur rêve était de s'approprier la rive gauche du Jourdain pour s'assurer la maîtrise complète de la route du nord, qui allait par Hésébon, Philadelphie et Bosra vers Damas. Ils étaient au début de notre ère, plus forts et plus entreprenants que jamais avec le roi Hareth ou Aretas IV dont le règne dura un demi-siècle, jusqu'en 40. Antipas s'était efforcé de s'entendre avec ce dangereux voisin, et il avait cru y réussir en épousant sa fille. Mais, ayant ensuite divorcé, il fut attaqué et battu par son beau-père. Devant le péril commun, Israélites et Hellènes faisaient cause commune. Le judaïsme perdait ainsi de son intransigeance. Il s'ouvrait à un idéal plus large, plus détaché du racisme traditionnel.

Les Evangiles expriment, à leur façon, les rapports de la Pérée avec le christianisme naissant, quand ils nous montrent Jésus passant à travers ce pays à son départ, soit de la Galilée, soit de Jérusalem. Un témoignage analogue ressort d'un passage de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (III, 5) où l'on voit les premiers chrétiens quittant la Ville sainte au début de la guerre des Juifs, pour se retirer à Pella. Cette rive gauche du Jourdain, qu'on se représente souvent comme une région déshéritée, sans aucune importance, eut aussi sa part, qui n'est pas négligeable, dans la genèse du christianisme.

La Galilée.

La tétrarchie d'Antipas ne comprenait pas seulement la Pérée mais aussi et surtout la Galilée. Cette dernière province avait moins de surface, mais elle était beaucoup plus fertile et plus riche. Limitée à l'est par le Jourdain, à l'ouest par la Méditerranée, elle était constituée par deux massifs dont l'un plus élevé s'adossait vers le nord au Liban, l'autre séparé de lui par la petite plaine d'Asochis ou de Zabulon (aujourd'hui Sahel-el-Battaouf) s'abaissait vers le sud en direction de Samarie et se perdait dans la large et belle plaine d'Esdrelon qu'arrosait le Cison. Josèphe, qui connaît le pays pour y avoir organisé la lutte contre les Romains, en vante le climat; chaud sur la côte, frais sur les hauteurs, tempéré dans les vallées, il permet les cultures les plus variées et assure aux habitants une très large aisance. Josèphe présente cette contrée comme un vrai paradis. Mais il vante surtout la région de Gennesar ou Genesareth voisine du lac de même nom, qui réunit les avantages et les agréments des pays les plus

divers; et il attribue une partie de son extraordinaire richesse à une source du nom de Kapharnaüm. A l'en croire, l'ensemble de la province compte 15 villes fortifiées et jusqu'à 204 bourgs, dont le moindre a plus de 5.000 habitants.

Cette population était brave et laborieuse. Etrangère au monde juif jusqu'au début du Ier siècle avant notre ère, elle y avait été incorporée de force sous les règnes d'Aristobule et d'Alexandre Jannée. Depuis lors elle ne s'en était pas écartée. Son attachement à la loi de Moïse était pourtant moins strict que celui qu'on pouvait observer à Jérusalem. Placée loin de la Judée, que la dissidence des Samaritains rendait encore plus distante, vivant au contraire dans le voisinage des « Goïm » de la Syrie, avec qui elle avait beaucoup d'affinités, elle se préoccupait assez peu des subtilités doctrinales et juridiques qui avaient cours dans la Ville sainte.

La politique du tétrarque ne pouvait que la confirmer dans ces dispositions. Antipas professait le Judaïsme à la façon de son père Hérode et de son frère Philippe. Tout en témoignant un grand respect à l'égard de la Thora, il était avant tout préoccupé de complaire aux Romains et il entreprit pour cela de belles constructions dans le style du temps. C'est ainsi que, pour faire la cour à Tibère, il fit construire à grands frais sur les bords du lac de Génésareth, une grande et somptueuse ville à laquelle il donna le nom de Tibériade. Pour se procurer l'emplacement nécessaire, il n'avait pas hésité à déplacer une nécropole. Il n'hésita pas davantage à se faire bâtir un magnifique palais orné de figures animées. De telles œuvres étaient contraires à la loi. Elles choquèrent plus tard les rigoristes de la Judée. On ne voit pas qu'elles aient causé beaucoup d'émotion en Galilée. Le milieu était plus ouvert, plus libéral. Pour cette raison, il était plus perméable à la foi chrétienne.

C'est dans cette contrée que les Evangiles font commencer la prédication du Royaume de Dieu. Ils situent la famille de Jésus dans « une ville de Galilée appelée Nazareth » et ils le font résider lui-même dans une autre du nom de Kapharnaum. Malheureusement, ces deux localités ne sont mentionnées dans aucun texte préchrétien. Elles n'apparaissent ni dans la Bible juive, ni dans aucun des écrits de Josèphe, où pourtant l'on relève le nom d'une foule de bourgs et même de villages galiléens. Elles risquent de n'être que des fictions géographiques dont une topographie complaisante a plus tard assuré le succès. Il n'en est pas moins vrai que l'ensemble du pays, surtout la région voisine du lac de Génésareth, offrait un terrain particulièrement favorable à la semence évangélique.

En somme, la Galilée, la Transjordanie du nord et la Pérée

avaient des traits communs qui les prédisposaient à une conception nouvelle, moins ritualiste, moins strictement raciale, du judaïsme traditionnel. Trop éloignées du temple pour pouvoir s'y rendre couramment, elles se concentraient autour des synagogues où les livres sacrés étaient lus et expliqués chaque semaine, au saint jour du Sabbat. L'on s'y préoccupait assez peu des sacrifices et des rites divers qui devaient s'accomplir à Jérusalem. Toute l'attention se portait sur les règles de vie qu'il fallait suivre pour plaire à Dieu. Vu sous cet angle, considéré comme une école de formation morale, de discipline des âmes, le judaïsme n'était plus une affaire purement juive. Il n'intéressait pas les seuls fils d'Abraham, mais tous les hommes de bonne volonté qui devenaient leurs frères adoptifs. Il tendait à devenir une religion universelle.

III. — SAMARIE ET JUDÉE

Tout autres étaient les tendances qui prévalaient en Samarie et en Judée. Les deux pays avaient tenu bien plus de place que leurs voisins dans l'histoire d'Israël. L'un représentait l'ancien Royaume du Nord, l'autre celui du Sud. Longtemps séparés par suite des événements politiques, ils avaient été unis par la conquête romaine. Quand Hérode mourut, il les laissait en héritage avec l'Idumée à son fils Archélaüs qu'il avait eu de la samaritaine Malthace. Mais cette part était d'une administration plus difficile que celle dont bénéficiaient Philippe et Antipas. Les Juifs se montraient ici moins maniables. La sourde opposition qu'ils avaient faite au vieux monarque, et qui n'avait été tenue en respect que par une répression implacable, reprit de plus belle et avec une ardeur d'autant plus vive que le nouveau souverain n'avait ni la vigueur de son père, ni son habileté. Au bout de dix ans, en l'an 6 de notre ère, Archélaüs, accusé à Rome par un groupe de notables, fut destitué puis exilé en Gaule, dans la ville de Vienne. Les territoires administrés par lui furent régis par un procurateur romain siégeant à Césarée sous la haute direction du légat impérial qui gouvernait la Syrie et siégeait à Antioche. Les deux provinces étaient désormais indissolublement liées. Entre elles n'en existait pas moins une inimitié foncière qui allait influer non seulement sur la destinée du judaïsme mais encore sur celle du christianisme.

La Samarie.

La Samarie, nettement séparée de la Basse Galilée par la Grande Plaine d'Esdrelon, ne faisait qu'un géographiquement avec la Judée. Ici et là, même enchevêtrement de montagnes s'élevant d'abord vers Jérusalem pour s'incliner ensuite vers l'Idumée, de cours d'eau torrentiels se frayant un chemin vers le Jourdain ou vers la mer, de vallons étroits et sinueux s'étalant le long des rives. Même alternance de forêts, où le chêne, le pin, le térébinthe se mêlaient, de pâturages, où vaches, chèvres, moutons paissaient en liberté, de vignes rampant au sol ou grimpant sur des figuiers, avec leurs tours de garde et leurs murs en terrasse, de champs plantureux où poussaient d'abondantes moissons.

La Samarie devait son individualité à des raisons purement politiques qui remontaient très haut. Après la mort de Salomon, des villes de la région qui n'avaient pas voulu reconnaître la suprématie de Jérusalem, s'étaient groupées autour de Béthel, un ancien centre religieux, et avaient formé un Etat indépendant opposé à celui de Juda. Le royaume du Nord, écrasé par les Assyriens, avait été vidé d'une partie de ses habitants et repeuplé par une masse de prisonniers, venus de l'est, qui ne frayèrent pas avec leurs voisins du sud. Des transplantations nouvelles se produisirent sous la domination des Perses, puis sous celle des Grecs. La population de la Samarie se trouva ainsi de plus en plus mélangée, de plus en plus fermée au judaïsme.

Sans doute, une forte proportion d'indigènes avait subsisté, en dépit de ces bouleversements, et pour ne pas se laisser déborder par l'afflux des immigrants elle avait maintenu un certain contact avec les Judéens. Mais elle avait fini par rompre presque entièrement avec eux. Son attachement aux vieilles traditions d'Israël n'avait point faibli. Seulement elle ne voulait rien savoir des nombreux compléments qu'y avait introduits la Judée au cours des derniers siècles. Les cinq livres de Moïse, complétés par ceux de Josué et des Juges, constituaient son code dogmatique moral et rituel. Par contre, elle ignorait systématiquement le recueil des Prophètes qu'on y avait adjoint. A plus forte raison, répudiait-elle les apports plus tardifs, tels que les *Psaumes* et les *Proverbes*. Jérusalem restait toujours une rivale haïe. On se faisait un point d'honneur de ne célébrer le culte traditionnel que sur la montagne de Garizim, voisine de Sichem au sommet de laquelle un temple important avait été construit vers la fin de l'époque persane. En vain un des monarques asmonéens, Jean Hyrcan, avait-il ravagé ce sanctuaire. Les Samaritains, au début de notre ère, continuaient

d'y faire leurs dévotions. Ils rendaient la vie dure aux Galiléens qui se rendaient à Jérusalem pour y fêter la Pâque, de sorte que, pour les éviter, beaucoup de pèlerins faisaient un long détour et passaient par la Pérée.

Un milieu si fanatique et si arriéré n'était guère favorable à l'éclosion du judaïsme nouveau et spirituel que représentait, à ses débuts, la foi chrétienne. L'*Evangile selon Matthieu* reflète cette situation quand il fait dire par Jésus aux Apôtres de ne pas entrer dans les villes de Samarie [5]. Chez Luc, cette défense ne se lit point, le Maître passe à travers le pays, avec ses disciples, mais il rencontre une résistance très nette. Un jour, il envoie dans un bourg plusieurs de ses compagnons lui préparer un logement. Les gens refusent de le recevoir, parce qu'il se rend à Jérusalem. Il ne s'irrite pourtant pas contre eux, comme son entourage qui voudrait faire tomber sur eux le feu du ciel. Il déclare, au contraire, être venu pour les sauver. Plus loin, il oppose, dans une parabole, la dureté de cœur d'un prêtre et d'un lévite qui passent près d'une victime des brigands sans lui porter secours, à la bonté d'un Samaritain, qui bande les plaies du malheureux, le met sur sa monture, le transporte dans une hôtellerie et y prend soin de lui.

Ces derniers traits donnent à penser que le pays, malgré son mauvais renom, n'était pas totalement réfractaire à l'Evangile. En fait, certains centres se montraient plus perméables. C'étaient ceux où dominait l'élément hellénique. Les Grecs étaient venus en nombre dès l'époque des Séleucides. Ils se livraient, par les ports du littoral, à un trafic intense avec la côte syrienne. Quand Antiochus Epiphane voulut imposer aux Juifs le culte de Zeus, à qui le Temple de Jérusalem fut dédié par lui au grand scandale des orthodoxes, des gens de Sichem, se donnant comme des « Sidoniens » immigrés en cette ville, prirent les devants pour demander au roi que leur sanctuaire eût la même destination. Tout en restant le centre religieux de la région, Sichem devint une ville nouvelle, à la mode grecque. Elle fut appelée, en conséquence, « Néapolis » d'où lui est resté le nom de Naplouse. Sous Hérode le Grand, la cité de Samarie, capitale administrative du pays, fut pareillement et encore plus foncièrement hellénisée, sous le nom de « Sébaste ». Ces centres de culture étrangère étaient plus adaptés à la propagande chrétienne que les cercles fermés des mosaïstes intransigeants. Grâce à eux la foi nouvelle trouve dans le pays un terrain favorable.

L'Evangile selon Jean reflète cette situation quand il nous montre Jésus passant à travers la Samarie en compagnie de ses disciples. Il s'assied près du puits de Jacob. Une femme vient puiser de l'eau. Il s'entretient avec elle et lui parle d'une eau

bien meilleure qui procure la vie éternelle. Les gens du lieu, prévenus, viennent l'entendre et beaucoup croient en lui. Même perspective dans le livre des *Actes*, où l'on voit l'apostolat chrétien débuter avec Philippe par la Samarie et y convertir en masse « hommes et femmes »[1]. Apparemment, à l'époque assez tardive où ces textes furent écrits, le pays était en voie de se rallier à l'Evangile. Les narrateurs transposent dans un passé déjà lointain ce qui s'accomplit de leur temps.

La Judée.

La Judée offre le même contraste de forces favorables et hostiles à la nouvelle foi. D'abord resserrée, depuis le retour de l'exil, en d'étroites limites, elle s'était élargie, sous les Macchabées et leurs successeurs asmonéens, vers le nord, jusqu'aux villes de Lydda, Ramathaïm, Ephraïm, tenues jusque-là par les Samaritains, vers le sud, jusqu'aux frontières de l'Idumée, son ancienne ennemie, vers l'ouest, jusqu'à la plaine côtière de la Sephela, vieux fief des Philistins où se trouvaient de riches cités : Joppé, aujourd'hui Jaffa, Jamnia, Azot, Ascalon, Gaza, Césarée. Partout les pratiques juives avaient été strictement imposées. Mais la conquête romaine avait relâché leur emprise. Les nouveaux Territoires du nord et du sud restaient acquis au judaïsme. Il en fut de même, à l'ouest, pour Joppé et Jamnia. Mais les villes plus méridionales de la Séphéla qui n'avaient subi qu'à contrecœur la domination asmonéenne, furent peuplées de Goïm. Les Grecs y étaient particulièrement nombreux et y donnaient le ton. Ascalon, par exemple, était tellement gagnée à l'hellénisme qu'elle lui avait donné, dès la première moitié du I[er] siècle avant notre ère, un philosophe de grand renom, un chef d'école, Antiochus, qui s'était appliqué à concilier les doctrines de la Nouvelle Académie avec celles des Stoïciens, du Platonisme et du Pythagorisme. Hérode le Grand avait tenu à honorer cette cité grecque en la gratifiant de bains, de fontaines et de colonnades splendides. Gaza, que les exploits légendaires de Samson avaient rendue si populaire aux Juifs, était si peu judaïsée, elle avait tant d'affinités, par sa culture païenne, avec la Syrie, qu'elle avait été rattachée à ce dernier pays après la mort d'Hérode[2]. C'est justement sur la route qui va de Jérusalem à cette ville que les *Actes des Apôtres* font aller le missionnaire Philippe, aussitôt après l'évangélisation de la Samarie, sur l'invitation d'un « Ange du Seigneur ». Ils le montrent ensuite portant la bonne nouvelle du Christ Sauveur, depuis Azot jusqu'à Césarée, à toutes les villes du littoral qui s'offrent sur son chemin[3]. Image bien expressive des facilités qu'offraient la propagande chrétienne en terres helléniques.

En revanche, les centres peuplés de purs Israélites étaient dans l'ensemble nettement réfractaires. Ils représentaient le judaïsme le plus intransigeant, le plus fermé aux nouveautés. Tout, chez eux, rappelait un passé lointain et révéré. C'est à Hébron, dans la caverne de Macpéla, qu'était le tombeau d'Abraham, à Beer-Schéba qu'avait séjourné Isaac, à Béthel que Jacob avait eu sa célèbre vision. Jéricho était célèbre par les prodiges qu'y avait accomplis Josué, Rama par la sépulture de Samuel, Bethléem par la naissance de David. Les habitants de tous ces lieux sacrés avaient le culte des grands ancêtres. Ils se considéraient comme leurs seuls héritiers directs et n'auraient voulu s'écarter en rien de ces vénérables modèles. Chacun leur apparaissait à travers les commentaires des Docteurs de la Loi établis à Jérusalem. Proches de la capitale, qui était l'unique centre où ils pouvaient s'instruire, ils suivaient en tout ses directions. Or, celles-ci étaient forcément conservatrices, hostiles à toute modification du statut légal qui liait Israël à son Dieu.

IV. — JÉRUSALEM

Le Temple.

Jérusalem était la Ville sainte par excellence, la gardienne des traditions, la forteresse de l'orthodoxie. Tout s'y subordonnait au Temple. Tout y vivait de lui et par lui. Dressé sur les hauteurs du mont Sion, l'édifice dominait les autres constructions à l'exception de la tour Antonia, qui surplombait les parvis. Symbole caractéristique de la force que gardait le judaïsme, même en sa servitude.

Une foule nombreuse allait et venait constamment dans l'enceinte extérieure. Les non-Juifs pouvaient y circuler librement. Mais une inscription en grec et en latin leur interdisait d'aller plus loin. Seuls les Israélites étaient admis dans la cour intérieure. Encore les laïques n'avaient-ils pas le droit de pénétrer dans le sanctuaire proprement dit. Les prêtres seuls y avaient accès pour l'exercice de leurs fonctions. Eux-mêmes s'arrêtaient devant le Saint des Saints, demeure réservée de Iahvé. Le Grand-Prêtre seul était autorisé, par privilège exceptionnel, à en franchir le seuil, une fois l'an, avec d'infinies précautions.

Tous les rites qui s'accomplissaient devant cette résidence sacrée avaient, pour les croyants, un intérêt primordial. D'eux dépendait la vie du pays, de la terre entière. Leur rôle apparaissait si essentiel que lorsque, en 70, dans la disette de la ville assiégée, les

sacrifices quotidiens durent cesser, il y eut une consternation générale, il sembla que la fin du monde était proche. Dieu lui-même n'avait-il pas menacé des pires catastrophes pour le cas où sa Loi serait violée ? Des discussions subtiles s'élevaient souvent sur l'interprétation qu'il convenait de donner à telle prescription de l'*Exode*, du *Lévitique*, du *Deutéronome*. Mais il était toujours bien entendu que chacune de ces ordonnances, prises en son vrai sens, s'imposait pour toujours. Pas un détail n'en devait être omis ou négligé. Une assemblée de 70 notables choisis parmi les « anciens », le « Sanhédrin », veillait au maintien intégral des vieux règlements et à leur application rigoureuse. C'était une sorte de sénat conservateur qui se transformait, quand les circonstances le demandaient, en Haute Cour. Il ne pouvait qu'être l'ennemi juré du christianisme.

Les Evangiles traduisent cette situation sous une forme dramatique quand ils nous montrent Jésus montant à Jérusalem avec la claire vision de sa mort prochaine, plusieurs fois prédite à ses disciples, tombant entre les mains d'une troupe de sicaires, grâce à la trahison de Judas, comparaissant devant le Sanhédrin, pour y être accusé de blasphème et condamné à mort, puis expirant sur une croix, devant une assistance haineuse qui insulte à son agonie. Là encore, là surtout s'affirme une vérité profonde qui dépasse la lettre du récit : l'opposition irréductible qui existait entre le judaïsme officiel du début de notre ère et le christianisme naissant.

Les Pèlerins.

Il y avait, pourtant, jusqu'en ce monde fermé des courants intérieurs qui faisaient circuler une certaine vie. Les fêtes religieuses en fournissaient l'aliment. Celles de Pâques et de la Pentecôte, qui étaient célébrées avec le plus d'éclat, jouaient à cet égard un rôle exceptionnel. De pieux Israélites venaient alors, non seulement de la Judée, de la Galilée, de la Transjordanie, mais de tout le monde connu. Longtemps ces pèlerinages avaient été entravés par les guerres incessantes qui déchiraient l'Orient et par l'insécurité des routes, où l'on risquait toujours d'être assailli par des brigands. Mais depuis les conquêtes romaines, qui avaient mis fin aux guerres et aux pillages, l'on voyageait beaucoup. Les Juifs dispersés aux quatre vents tenaient à reprendre contact avec la Terre Sainte où reposaient leurs pères. Un passage du livre des *Actes* [14] fait une énumération suggestive de tous ces revenants. On y voit défiler « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, les cantons de la Lybie, près de Cyrène, et les

romains résidents ». Ces gens venaient pour satisfaire leur dévotion envers les lieux saints. Ils n'étaient donc certes pas des révolutionnaires. Mais ils apportaient avec eux l'air de leur pays d'adoption, son esprit, ses coutumes.

Ceux qui appartenaient à la région du Nil avaient contracté un souci obsédant de leur destinée d'outre-tombe et du voyage périlleux que l'âme devait accomplir après la mort dans les régions de l'au delà. Certains avaient fréquenté les écoles d'Alexandrie, ils avaient lu Philon, ils portaient dans les parvis du Temple des vues spiritualistes qui contrastaient singulièrement avec le ritualisme officiel. Tous lisaient la Bible dans la traduction grecque des Septante, qui avait été présentée jadis par l'un d'entre eux, dans une prétendue « Lettre d'Aristée » comme une œuvre inspirée par Dieu, et qui, grâce à cette légende, avait fini par faire autorité en Palestine. Ils avaient, en outre, des livres sacrés d'origine égyptienne, par exemple la « *Sagesse de Salomon* » qui tendait à prendre place dans le recueil biblique, à côté des *Proverbes* et de l'*Ecclésiastique*, et des textes sibyllins dont la vogue était déjà très grande dans tout le monde juif et qui devait s'étendre à l'Eglise chrétienne.

Les pèlerins venus de l'Euphrate apportaient des nouveautés d'un autre ordre. Vivant dans un milieu tout imprégné de traditions « chaldéennes » ils s'en faisaient tout naturellement les colporteurs. D'après ces doctrines, réputées pour leur haute antiquité, les Astres, ou, plus exactement, les Princes de l'Air, Anges ou Démons, dont ils n'étaient que l'image visible régissaient le cours des choses humaines qui se trouvaient ainsi soumises aux lois rigoureuses d'une inflexible fatalité. Le Soleil, étant le maître suprême du ciel, était aussi l'arbitre souverain des destinées. Les sept planètes présidaient au cycle incessant des sept jours de la semaine. Les douze constellations du zodiaque assuraient la succession régulière des douze mois. Celles des autres régions du firmament, sans avoir la même puissance, exerçaient aussi une action décisive, tantôt bonne, tantôt mauvaise, sur ce bas monde. Qui connaissait les positions respectives de ces Vertus célestes, le caractère de chacune et leurs conjonctions variables, pouvait prédire l'avenir. Beaucoup de gens ne s'en faisaient pas faute et tiraient de savants horoscopes ou disaient sans façon la bonne aventure. Toutes ces croyances et ces pratiques avaient pris, parmi les Juifs d'Orient, une forme à demi orthodoxe. Elles pénétraient avec eux dans la Ville sainte et elles y donnaient lieu à toutes sortes de spéculations et de recettes magiques sur le culte des Anges.

Non moins suggestifs pour la foi juive étaient les thèmes religieux dont les pèlerins venus du nord de la Syrie, de la Cappa-

doce, des montagnes syriennes, pouvaient entretenir leurs coreligionnaires de la mère patrie. Partout ils avaient vu représenter, sur les places publiques, aux carrefours des grands chemins, dans les maisons privées, des Fils de Dieu aux noms divers mais aux visages assez peu dissemblables, qui passaient pour avoir vécu jadis parmi les hommes. Ils avaient entendu prôner leurs exploits miraculeux et aussi les épreuves endurées par eux dans leur existence terrestre. Ils avaient assisté de loin aux cérémonies annuelles par lesquelles, vers le temps de la Pâque juive, les fidèles commémoraient leur fin tragique. En s'associant, pour le banquet pascal, à leurs frères de Palestine, ces gens, nourris de souvenirs bibliques, ne durent-ils pas évoquer souvent l'« Ebed-Jahvé » « serviteur » ou « enfant » de Dieu qui dans le recueil d'Isaïe est « conduit comme un agneau à la boucherie », mais qui est ensuite d'autant plus exalté qu'il a été d'abord humilié et meurtri[11] ? Dans la pensée de l'auteur, le texte s'appliquait par figure à Israël. De bonne heure il dut être pris à la lettre, comme il l'est dans un épisode singulier du livre des *Actes* où un prosélyte, « venu à Jérusalem pour adorer » se l'entend expliquer par le dogme chrétien du Fils de Dieu fait homme.

Plus importante encore était l'action exercée par les pèlerins de Rome. Ceux-là se trouvant au centre de l'Empire, sentaient mieux que d'autres la grandeur et la force de cette vaste agglomération, qui tendait à englober tout le monde connu. Ils voyaient mieux la place qu'y tenaient leurs coreligionnaires dispersés à tous les coins du ciel, sous les climats les plus opposés, parmi les peuples les plus divers. Aussi rêvaient-ils d'une sorte d'impérialisme religieux qui rallierait la terre entière au seul vrai Dieu, celui d'Israël. D'autre part, ils avaient pris dans leur nouvelle patrie le sens de la discipline. Ils étaient pour l'acceptation loyale du pouvoir établi et le préconisaient d'autant plus qu'ils connaissaient mieux la force de l'Empire et les bienfaits de la paix romaine.

Ainsi Jérusalem était le centre d'une vie intense et débordante où les tendances les plus opposées s'affrontaient sans se heurter, et finissaient par s'harmoniser sans jamais se confondre. Le Judaïsme officiel y imposait sa Loi, en se prévalant d'une tradition fort ancienne. Mais une sorte de préchristianisme s'y préparait dans l'ombre, sous la pression de circonstances nouvelles et de nouveaux besoins. L'un vivait comme replié sur lui-même. Il voulait que le monde entier vînt à la Palestine. L'autre s'ouvrait plus largement aux influences extérieures. Il alliait aux traditions d'Israël celles bien plus riches de l'Egypte et de la Chaldée, de la Grèce et de Rome. Par là il devait arriver à satisfaire les tendances les plus divergentes et à réaliser la conquête spirituelle d'une partie du monde.

NOTES DU CHAPITRE II

1. FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, livre XIV.
2. ID., *ibid.*, XV, XI.
3. ID., *ibid.*, XV, VIII et XVI, V.
4. ID., *ibid.*, XVII, VI.
5. *Matthieu*, X, 5.
6. *Luc*, IX, 6-56 et X, 30-35.
7. *Jean*, IV, 4-42. — *Actes*, VIII, 8.
8. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XVII, XI, 4.
9. *Actes*, VIII, 6 et 40.
10. *Actes*, II, 9-10.
11. *Isaïe*, XLII et LIII.
12. *Actes*, IX, 27-35.

CHAPITRE III

LES PALESTINIENS [1]

SOMMAIRE

I. — *Les Sadducéens.* Position sociale. Situation économique. Attitude politique. Doctrines religieuses. Sadducéisme et christianisme.

II. — *Les Pharisiens.* Position sociale. Situation économique. Attitude politique. Doctrines religieuses. Pharisaïsme et christianisme.

III. — *Les Zélotes.* Position sociale. Situation économique. Attitude politique. Doctrine religieuse. Zélotes et chrétiens.

IV. — *Les Esséniens.* Leur importance. Position sociale. Situation économique. Attitude politique. Doctrines religieuses. Essénisme et christianisme.

Pour bien comprendre comment le christianisme a pu naître en cette Palestine, qui semblait figée en un monoïsme rigide, une connaissance détaillée des virtualités multiples de sa terre natale ne suffit pas. Il faut y joindre un examen attentif des éléments divers dont se formait sa population. L'on se représente trop souvent le monde israélite du début de notre ère comme un bloc homogène, où n'apparaissent guère que des dissemblances très rares et très superficielles. Il semblerait que tous les Juifs indigènes pensaient, parlaient et agissaient de même. En réalité des divisions profondes existaient entre eux sur le plan social, d'où elles devaient se répercuter sur la vie religieuse.

Josèphe nous donne à ce sujet des renseignements fort précieux. Il distingue chez ses compatriotes, au temps de l'occupation romaine, trois grandes « sectes », celles des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, auxquelles, une fois, il en adjoint une quatrième, celle de Zélotes [2]. Toutes lui sont bien connues. Il a personnellement fréquenté les trois premières dès l'âge de seize ans, pour se mettre en état de choisir la meilleure, qui lui a paru être celle des Pharisiens [3]. Plus tard, au cours de la Guerre des Juifs, il s'est trouvé en contact direct et parfois en lutte ouverte avec la quatrième. C'est donc en connaisseur qu'il parle de chacune. Son

rapport n'est pas exempt de parti pris, mais il abonde en précisions qui s'imposent. On y relève un visible souci de présenter ces sectes selon le sens direct du mot comme des sortes d'écoles philosophiques, analogues à celles qui existent dans le monde romain. C'est que Josèphe cherche avant tout à se faire comprendre par ses lecteurs, peu familiers avec le monde juif. Mais certains détails de son exposé laissent clairement entrevoir que les dissonances doctrinales signalées par lui relèvent plutôt de la théologie et qu'elles ont des causes profondes d'ordre social. Elles s'expliquent par les intérêts divergents et souvent opposés des diverses couches de la population israélite. Elles correspondent à des différences de classes.

I. — SADDUCÉENS

Position sociale.

Les Sadducéens s'imposent d'abord à l'attention, parce qu'ils occupent, socialement, le premier rang. « Leur doctrine, nous est-il expliqué, n'est adoptée que par des gens peu nombreux, mais qui sont les premiers en dignité »[1]. C'est dire que ce groupe représente l'aristocratie juive.

Plus précisément il se rattache à la classe des prêtres. C'étaient eux, en effet, qui se trouvaient « les premiers en dignité ». Le judaïsme était devenu, avec le temps, une théocratie. Le Temple y tenait lieu de Palais Royal et les ministres du culte constituaient, même sous l'occupation romaine, la seule autorité agréée par le peuple. Les Sadducéens se présentaient comme leur porte-parole. C'étaient les doctrinaires du groupe.

Leur nom, en grec Saddoukaioi, dérive de celui du prêtre Saddok, intronisé par Salomon, dont les descendants sont présentés par Ezéchiel comme seuls légitimes[2]. L'ascendance sacerdotale remonte plus haut encore, jusqu'au frère de Moïse, Aaron, jusqu'à Lévi, fils de Jacob. Une telle origine assure à ses bénéficiaires un grand prestige. Aussi chaque famille tient-elle à en fournir la preuve, en dressant la liste des ancêtres dont elle se réclame. C'est ce que fait Josèphe au premier chapitre. Matthieu et Luc ne feront que suivre cet exemple, en dressant au début de leur Evangile l'arbre généalogique du Christ.

Mais le prestige du clergé ne lui vient pas seulement de sa naissance. Il tient tout particulièrement à ses fonctions. Les prêtres sont les ministres du Temple. C'est par eux qu'on accède à Jahvé, qu'on lui présente ses suppliques et qu'on obtient sa protection.

Ce sont eux qui offrent les sacrifices quotidiens, par lesquels est assurée la vie du pays.

Les plus élevés en dignité ont une autre mission. Ils sont chargés de veiller à l'exécution des lois, de citer à leur barre quiconque s'en écarte, de châtier les coupables. Ils font partie du Sanhédrin, sorte de Sénat et de Haute Cour, où se tranchent sans appel les plus graves litiges.

Le Grand-Prêtre surtout apparaît comme le premier représentant de la nation. C'est lui qui préside ce Conseil suprême où siègent les grands chefs. Lui seul a la direction générale du Temple. Seul il peut pénétrer une fois l'an dans le Saint des Saints, demeure réservée du Très-Haut. L'auteur de l'*Ecclésiastique* parle avec enthousiasme de l'impression que faisait sur la foule ce souverain pontife dans l'éclat des cérémonies liturgiques : « Qu'il était majestueux au milieu du peuple assemblé, quand il sortait de la maison du voile, comme l'étoile du matin à travers le nuage... ! Alors il paraissait comme un cèdre majestueux sur le Liban et les prêtres l'entouraient comme des troncs de palmier... Lorsqu'il avait achevé le service sur les autels..., il étendait la main sur la coupe des libations et répandait le sang de la grappe..., parfum d'une odeur agréable au Très-Haut... Alors les fils d'Aaron poussaient des cris, ils sonnaient de leurs trompettes... et tout le peuple tombait la face contre terre... Alors le Grand-Prêtre... élevait sa main sur toute l'assemblée des enfants d'Israël pour donner de ses lèvres la bénédiction du Seigneur[1]... » Ne dirait-on pas un reporter catholique, rendant compte d'une cérémonie papale ?

Situation économique.

Les honneurs du sacerdoce n'étaient pas sans profit. Les prêtres bénéficiaient d'avantages exceptionnels, reconnus par les lois mosaïques et amplifiés par la dévotion des fidèles.

C'est ainsi qu'ils avaient droit à une partie des « prémices ». On entendait par là les premiers produits du sol, soit naturels, comme froment, orge, raisins, figues, grenades, olives, soit préparés, comme farine, pâte ou pain, vin nouveau et huile. La proportion n'avait pas été fixée par la Loi mais elle était pratiquement d'au moins un soixantième et variait selon la générosité des fidèles. Les premiers nés des animaux, soit purs, veau, agneau, chevreau, soit impurs, poulain, pourceau, chameau leur revenaient aussi. Les uns devaient être offerts en sacrifice, les autres étaient rachetés à prix d'argent ou en nature. Le premier-né de la femme était lui-même « consacré au Seigneur ». On le libérait

moyennant cinq sicles d'argent, imposés aux pauvres comme aux riches.

A cela s'ajoutait la dîme. Les prêtres percevaient un dixième « soit des récoltes de la terre, soit du fruit des arbres », soit aussi « du gros et du menu bétail, de tout ce qui passe sous la houlette ». Le prélèvement se faisait en nature. Si quelqu'un tenait à racheter sa part, il devait majorer le prix réel d'un cinquième, sans doute pour compenser les frais de transport, dont il s'exonérait ainsi, ou la plus-value qu'il pouvait escompter [6].

Les sacrifices étaient, en outre, d'un excellent rapport. Dans beaucoup d'entre eux, l'ensemble de la victime appartenait à l'officiant. Dans d'autres une partie était brûlée, mais l'autre lui revenait. Dans les holocaustes eux-mêmes, où toutes les viandes étaient rituellement consumées, la peau lui était réservée, et cette dernière part, quoique modeste, finissait par constituer un revenu très appréciable [7].

Des oblations de toutes sortes intervenaient aussi à tout moment. Certaines accompagnaient les sacrifices. D'autres se produisaient séparément. Il y en avait d'obligatoires qu'on faisait en conclusion d'un vœu. D'autres s'effectuaient librement, pour l'obtention d'une faveur céleste. Dans l'ensemble, elles représentaient un casuel précieux.

Un supplément notable était fourni par l'impôt personnel d'un demi-sicle, que tout Juif majeur devait payer chaque année, non seulement en Palestine, mais au dehors, pour l'entretien et le service du Temple [8]. Le montant de cette collecte formait en certains pays, par exemple en Babylonie et en Asie Mineure, une somme assez considérable pour tenter la cupidité de certains brigands, celle même de gouverneurs romains [9].

En somme, les ressources de la nation se trouvaient drainées de mille manières par le clergé. Mais elles étaient très inégalement réparties parmi ses membres. Ici se réalisait le proverbe évangélique : « A celui qui a il sera donné, mais à celui qui n'a pas, même le peu qu'il croit avoir sera ôté. » Le grand-prêtre prélevait sur les oblations et les prémices la part du lion. Les subordonnés immédiats faisaient de même. Les ministres inférieurs se voyaient réduits à la portion congrue [10]. Ils percevaient la dîme, mais ils devaient en payer un dixième. Encore la part qui leur restait n'était-elle pas bien garantie. Des voleurs venaient souvent la leur ravir, cognant sur quiconque osait leur résister et laissant derrière eux la misère. Or c'étaient parfois des prêtres de haut rang, et même des grands-prêtres qui organisaient le pillage. Josèphe donne à ce sujet des détails typiques, qui montrent combien les membres du haut clergé étaient avides et rapaces.

C'est parmi ces grands profiteurs que les Sadducéens recrutaient leurs principaux adeptes. Selon le même témoin « ils ne

parviennent à convaincre que les riches »[11]. L'aristocratie qu'ils représentent n'est pas seulement celle de la naissance et de la profession, mais celle de la fortune. Par là s'expliquent fort bien les tendances qui les caractérisent.

Attitude politique.

Les privilégiés sont, par essence, conservateurs. Ils tiennent jalousement au pouvoir qui garantit leurs privilèges. Aussi les Sadducéens faisaient-ils montre d'un parfait loyalisme à l'égard du pouvoir établi.

Sous les Asmonéens, une telle attitude s'imposait d'autant plus que le souverain, étant d'origine sacerdotale, s'intéressait tout particulièrement au sort de sa caste. Lui-même, d'ailleurs, exerça longtemps les fonctions de grand-prêtre. C'est seulement lorsqu'elles furent confiées à un autre membre de la famille et quand la discorde se mit entre les frères ennemis qu'il arriva au clergé de prendre parti contre l'autorité civile en faveur de son chef religieux. Il ne s'agissait là que d'une situation exceptionnelle et transitoire.

Une telle fusion des pouvoirs civils et religieux n'était plus possible sous la dynastie iduméenne, qui ne pouvait se réclamer, comme la précédente, d'une ascendance lévitique. Mais Hérode se réserva la nomination du grand-prêtre, qu'il eut soin de choisir parmi les candidats les plus dociles et qu'il pouvait toujours révoquer à son gré. Par là il le tint, et tout le clergé avec lui, sous son entière dépendance. Un spécimen très représentatif de ces créatures sacerdotales fut un certain Simon, fils de Boethos, que le monarque fit grand-prêtre, afin de pouvoir épouser sa fille, qui était remarquablement belle. Sa famille fut longtemps influente. C'était encore un de ses fils qui faisait office de grand-prêtre quand la Judée fut annexée à l'Empire et il s'appliquait à complaire au nouveau régime, quand il fut destitué par lui.

Sous les procurateurs romains, dont la poigne fut encore plus dure que celle d'Hérode, l'asservissement du haut clergé ne fit que s'aggraver. Un homme le personnifia surtout. C'est Anan, l'« Anne » de nos Evangiles, qui fut longtemps grand-prêtre et dont les cinq fils le devinrent aussi. L'un de ceux-ci, qui s'appelait comme lui Anan, ou Ananias, est qualifié par Josèphe de « Sadducéen ». Le même qualificatif doit s'appliquer à tous les membres de la famille. On peut même dire que c'étaient eux qui avaient la haute direction du parti. C'étaient des chefs de clan dont tout l'effort visait à sauvegarder la situation privilégiée de leur caste[12].

Doctrines religieuses.

Cette tendance conservatrice ne s'affirmait pas seulement sur le plan politique. Elle était plus sensible encore dans le domaine religieux.

« Les Sadducéens, nous dit Josèphe, rejettent toutes les règles qui ne sont pas inscrites dans les lois de Moïse. » Pour eux, « il ne faut tenir comme légal que ce qui est écrit[12] ». L'« Ecriture », ici, s'identifie avec le Pentateuque, et plus précisément avec la législation de l'*Exode*, du *Lévitique* et du *Deutéronome*, celle surtout qui concerne les cérémonies cultuelles. Les *Prophètes* semblent exclus. S'ils ne l'étaient pas expressément, ils devaient être fort peu goûtés, car ils faisaient trop peu de cas du vieux ritualisme, qui constituait la raison sociale du sacerdoce juif. Les livres sapientiaux ou édifiants qui avaient paru à des époques plus récentes étaient écartés pour la même raison, comme des nouveautés négligeables ou même dangereuses.

Ce rétrécissement de l'Ecriture se répercutait dans la dogmatique. Le *Pentateuque* ne professait point l'immortalité de l'âme ni la résurrection de la chair. La caste sacerdotale rejeta l'une et l'autre. Josèphe le constate expressément. Selon ses propres termes, « la doctrine des Sadducéens fait évanouir les âmes en même temps que les corps ». « Ils suppriment la survivance de l'âme et les châtiments et les récompenses dans l'Hadès. » En d'autres termes, il n'y a pour eux que la vie présente. Dès lors la fortune est le grand signe de la faveur divine. Les vrais élus de Dieu sont ceux qui mènent une existence heureuse. Idée fort ancienne, qui pouvait se réclamer d'un grand nombre de textes scripturaires.

Un dernier trait achève de caractériser les Sadducéens : « Ils suppriment complètement le Destin et n'admettent pas que Dieu intervienne quand on fait du mal ni quand on s'en abstient. Ils disent que le bien et le mal sont proposés au libre choix des hommes et que l'un ou l'autre découle de la décision de chacun. » Pour eux, « tout dépend de nous-mêmes, de sorte que nous sommes cause des biens qui nous adviennent et que nous recevons des maux par suite de notre imprudence ». Le « Destin » n'intervient ici que pour rendre cette doctrine intelligible aux lecteurs grecs et romains, pour qui notre sort est réglé d'avance par la « Tychè » ou le « Fatum ». En langage chrétien Josèphe dirait que les Sadducéens suppriment la « prédestination », que pour eux on évite le mal et on fait le bien par ses propres mérites, par la vertu de ses œuvres, non par l'intervention d'une grâce divine qui nous dirigerait ou nous prêterait son concours. Doctrine fort peu mystique, très naturelle dans un cercle de privilégiés repus et satis-

faits, très portés à juger que cette situation exceptionnelle leur était bien due et que chacun a ici bas le sort qu'il mérite. Elle convenait surtout en ce milieu ritualiste, où l'on attribue aux pratiques cultuelles une efficacité magique. Pour que tout aille bien, ne suffit-il pas de recourir aux cérémonies prescrites par la Loi ? Les prêtres par qui elles se font ne sont-ils pas dès lors en droit de penser que les avantages exceptionnels dont ils bénéficient sont la juste récompense de leurs bonnes actions ?

Sadducéisme et christianisme.

Un tel état d'âme diffère beaucoup de celui des chrétiens. Il en est même l'opposé. Le christianisme est fondé sur le sentiment de la misère humaine et du besoin d'un Sauveur divin, qui vienne y remédier. Il préconise, en conséquence, l'humilité, la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu, la prière. Il fait peu de cas des biens de ce monde et veut qu'on les sacrifie pour ceux, tout spirituels, dont les justes jouiront après leur mort. Le Christ, s'immolant comme une victime de propitiation pour le salut des hommes, puis sortant du tombeau pour monter au ciel à la droite du Père, où ses élus le rejoindront, est l'antithèse vivante du grand-prêtre juif, qui mène une existence heureuse, comblé d'honneurs et de richesses, sans souci de la vie future et des pauvres gens qui s'accrochent, dans leur infortune, à cette ultime espérance.

Aussi l'Evangile nous montre-t-il le Souverain Pontife du judaïsme se dressant au milieu du Sanhédrin pour accuser Jésus et demander sa mort [14]. Les prêtres qui l'entourent font chorus avec lui. Bientôt ils insulteront leur victime agonisante au Calvaire. Quelques jours auparavant les Sadducéens lui ont posé des questions captieuses au sujet de la résurrection, et ils se sont attiré cette réplique : « Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. » Anecdotes symboliques qui reflètent l'opposition des doctrines. Ce n'est assurément pas de ce monde revêche, figé dans son archaïsme cultuel, qu'est sorti l'Evangile.

II. — LES PHARISIENS

Position sociale.

Selon le témoignage de Josèphe, les Pharisiens étaient nettement opposés aux Sadducéens et ils avaient le peuple pour allié. C'est dire qu'ils n'appartenaient ni à l'aristocratie, ni au prolé-

tariat. Ils formaient, en d'autres termes, une classe moyenne. Ils représentaient la bourgeoisie palestinienne.

Par là s'explique l'opposition qu'ils faisaient au clan sacerdotal. Le bourgeois est l'ennemi naturel de l'aristocrate, qui occupe par privilège de naissance les plus hautes fonctions, tandis que lui-même n'y parviendra jamais, quel que soit son mérite. L'inimitié prenait ici une forme particulièrement vive, parce qu'elle se recouvrait de motifs religieux. Les Pharisiens reprochaient aux Sadducéens de minimiser la Loi, de trop la réduire aux observances cultuelles, de ne pas tenir un compte exact des prescriptions morales qui règlent la conduite journalière. C'était les accuser de mener une vie déréglée. Aussi surgissait-il entre eux, à tout propos, « des controverses et de grandes disputes », dont nous retrouvons un écho lointain mais encore tumultueux dans le Talmud et dans les écrits rabbiniques plus tardifs.

C'est à l'occasion de ces querelles que les Pharisiens avaient la foule pour alliée. Les bourgeois ont une tendance naturelle à s'appuyer sur le peuple pour mener la lutte contre les grands. Ceux de la Palestine montraient à son égard, dans l'interprétation des lois pénales, une indulgence habituelle, qui contrastait avec la sévérité de l'aristocratie, plus hautaine et plus dure. Ils en imposaient surtout par une moralité plus stricte et plus exigeante. La masse donne volontiers ses préférences aux meneurs les plus austères, alors même qu'elle se soucie peu de suivre leurs exemples. Les Pharisiens avaient su gagner tellement sa faveur que les Sadducéens eux-mêmes se voyaient obligés de les ménager. Ils disputaient bien contre eux dans le privé, mais, quand ils avaient des fonctions publiques à remplir, ils se réglaient sur leurs avis, « autrement le peuple ne les aurait pas supportés ».

Pourtant cette classe moyenne, si proche de la foule, tenait beaucoup à garder les distances. Ses représentants avaient une conscience aiguë de leur supériorité. L'esprit de caste n'était pas moins accusé chez eux que dans le haut clergé. Ils évitaient avec soin de se compromettre avec les gens du commun et se seraient crus souillés par leur contact. C'est de là que doit venir leur nom. Dérivé de la racine *pharash*, il veut dire « les séparés ».

Situation économique.

L'origine première de ce séparatisme hautain des Pharisiens est à chercher dans leur situation de fortune. Sans se classer parmi les « riches », qui professaient les doctrines sadducéennes, ils les approchaient d'assez près pour pouvoir à l'occasion leur tenir tête et même pour « résister à un roi ». Or, tandis que les grandes

familles sacerdotales tenaient leurs richesses de leur naissance et de leurs fonctions héréditaires, eux les devaient à leur propre énergie.

Ces bourgeois palestiniens s'étaient faits eux-mêmes. Ils avaient derrière eux un long passé d'efforts personnels, de libres initiatives. Leur activité prenait les formes les plus variées. La plupart exploitaient des domaines ruraux, qu'ils faisaient travailler par des ouvriers agricoles. Certains dirigeaient des industries rudimentaires, de bois, de métaux, de tissus, de transports, pour lesquelles ils recrutaient et entretenaient des équipes d'artisans. D'autres se livraient au négoce: ils organisaient la vente des produits indigènes, ou de ceux qu'amenaient de loin les caravanes ou les bateaux.

Ces professions demandaient une certaine instruction, pratique, précise, minutieuse. Elles exigeaient aussi un effort soutenu, l'esprit de suite, le sens des traditions familiales représentées par les anciens, par les pères. Il y fallait enfin de l'ordre, de la méthode, une discipline morale assez forte, avec la maîtrise de soi qu'elle implique. Ces qualités, qui distinguent partout les représentants de la classe moyenne, furent par excellence celles des Pharisiens. Josèphe écrit à leur sujet : « Ils méprisent les commodités de la vie, n'accordant rien à la mollesse. Ils règlent leur estime des biens sur le jugement que leur a transmis la raison, estimant qu'ils doivent s'attacher à observer ce qu'elle a dicté. Ils cèdent à l'autorité de ceux qui sont avancés en âge et aucun audacieux ne s'élève pour contredire ce qu'ils ont établi [14]. »

Cette appréciation vient d'un partisan. Mais elle cadre dans l'ensemble avec tout ce que nous savons des Pharisiens. Elle explique le rôle joué par eux dans la vie du pays.

Attitude politique.

Les représentants du groupe les plus anciens que nous puissions atteindre sont sans doute ces gens « pieux » ou « Hassidim » qui, au temps d'Antiochus Epiphane, alors que le paganisme hellénique déferlait sur la Palestine, se rangèrent, pour la défense de leurs traditions, sous la bannière des Macchabées et assurèrent, avec l'indépendance de la nation, la sauvegarde du judaïsme.

Quand ils virent les rois Asmonéens, héritiers des grands libérateurs, dévier des coutumes ancestrales, ils se tournèrent résolument contre eux. C'est ainsi que le fils de Simon Macchabée, Jean Hyrcan (135-104), s'entendit reprocher en termes amers

de s'être proclamé grand-prêtre en même temps que chef de la nation des Juifs, alors que sa mère avait été esclave. Son propre fils, Alexandre Jannée (103-76), fut pris encore plus vivement à partie. Il se vengea en faisant massacrer un grand nombre de Pharisiens. Mais le parti restait très influent. Ses chefs revinrent en faveur après la mort du roi. Ils furent les meilleurs conseillers de sa veuve, la reine Alexandra (76-67), qui les fit entrer dans le Grand Conseil, à côté des principaux prêtres. A partir de ce moment, dans tous les cas litigieux, ce fut leur jurisprudence qui fit autorité.

La situation se tendit à nouveau après la disparition de la dynastie asmonéenne. Les Pharisiens ne se rallièrent que malgré eux et avec la plus grande réserve aux nouveaux maîtres, qui avaient le grand tort de n'être que des Iduméens, des demi-juifs. Six mille d'entre eux, nous est-il dit, refusèrent de prêter serment à Hérode[10].

Ce fut bien pis lorsque les Romains eurent pris en main le pouvoir. Les Pharisiens se tinrent systématiquement à l'écart de ces Goïm abhorrés. Mais ils se bornaient d'ordinaire à une sourde opposition, qui n'aboutissait qu'occasionnellement à une lutte ouverte. En 66, le vase déborda. Les plus calmes firent cause commune avec les insurgés et l'on vit Josèphe lui-même prendre la tête de l'armée du nord et guerroyer quelque temps contre les Romains, dont il n'adopta finalement la cause qu'en rompant avec tout son parti.

Doctrines religieuses.

L'attitude protestataire du groupe s'explique par ses doctrines religieuses. Ces bourgeois laborieux et rangés, fidèles à la consigne reçue de leurs parents, étaient les hommes de la Loi, de cette sainte « Thora », qui avait été donnée par Dieu lui-même au Sinaï et qui réglait leurs rapports avec lui. Leur attention ne se portait pas seulement ni principalement sur les préceptes cultuels, qui absorbaient la sollicitude intéressée du clan sacerdotal. Ils se préoccupaient surtout des règles de vie qui s'y trouvaient adjointes et qui tendaient à faire d'Israël un peuple saint. Pour être sûrs de n'en négliger aucun détail, ils recueillaient avec soin les traditions que les anciens avaient léguées à leur sujet. Les prescriptions les plus simples se surchargeaient ainsi de précisions multiples, qui en compliquaient singulièrement la pratique.

La Loi ordonnait, par exemple, de ne se livrer à aucun travail au septième jour de la semaine, appelé pour ce motif « sabbat » ou « repos ». Les Pharisiens s'évertuèrent à établir quels étaient

les actes qui tombaient sous cet interdit et ils en dressèrent une telle liste, avec de tels considérants, que l'ensemble de leurs avis suffit à remplir tout un traité compact et volumineux du Talmud. L'Evangile nous les montre indignés contre Jésus, qui guérit un malade, et contre les apôtres, qui arrachent dans un champ quelques épis de blé, en un jour de sabbat, sans souci du repos légal [17].

La Loi distinguait des objets impurs, dont il fallait éviter le contact pour ne pas se souiller. Les Pharisiens, se basant sur des analogies plus ou moins subtiles, en accrurent démesurément le nombre. Ils en vinrent à une véritable phobie des impuretés. Certains rites de purification avaient été prévus. Ils allèrent en se multipliant et finirent par devenir des usages courants, auxquels tout honnête homme devait se conformer : « Les Pharisiens, dit l'*Evangile selon Marc*, ne mangent pas sans s'être lavé les mains à fond, retenant la tradition des anciens, et, au retour de la place publique, ils ne mangent pas sans s'être baignés, et il y a bien d'autres choses qu'ils ont tradition d'observer, ablutions de coupes et de cruches et de vases d'airain [18]. »

La loi proscrivait l'approche des personnes qui, pour quelque raison que ce fût, se trouvaient en état d'impureté. C'est ainsi qu'elle interdisait celle d'un lépreux, d'une femme qui perdait son sang, d'un homme qui avait touché un cadavre. Les Pharisiens renchérissaient. Ils ne voulaient pas de contact avec les Païens, parce que ceux-ci n'ayant aucun souci de souillures légales, en contractaient à tout propos [19]. Ils évitaient même de s'asseoir à la même table que les gens du commun et de les fréquenter. C'est par là, tout particulièrement que s'affirmait le séparatisme hautain qui les caractérise et d'où provient leur nom.

Un tel souci de prescriptions légales exigeait une étude minutieuse des textes sacrés. Les Pharisiens s'y adonnèrent avec passion, sous la conduite des « Scribes ». Ceux-ci étaient primitivement de simples copistes. Ils mettaient une application scrupuleuse à transcrire les livres saints. Mais leur importance avait crû avec le temps, comme celle des Ecritures, dont ils s'étaient fait les conservateurs. Ils étaient devenus des « Docteurs de la Loi », dont les décisions faisaient autorité. En parlant à l'un d'eux, on disait cérémonieusement : « Mon maître », « Rabbi », d'où est venu le nom de « rabbin ». Or la plupart d'entre eux appartenaient au groupe des Pharisiens qui était le plus nombreux et le plus influent, le plus exclusivement voué à l'étude du *Code mosaïque*. Ils étaient l'âme du parti. Leur action s'exerçait surtout à la synagogue, comme celle du sacerdoce au temple. Chaque sabbat, partout où se trouvait un oratoire qui pouvait

recevoir une assistance juive, un texte de la Loi était lu à l'assemblée, et quelque docteur se trouvait là pour l'expliquer conformément à la tradition des Anciens. C'est ainsi que les Pharisiens en étaient arrivés à supplanter les prêtres au regard de la masse.

Si attachés qu'ils fussent au Code mosaïque, ils n'avaient pas les mêmes raisons que les Sadducéens d'en faire leur seul guide. Plus soucieux des règles de vie que des observances cultuelles, ils trouvaient en d'autres textes un aliment moral plus approprié à leurs besoins. Hommes de tradition, ils donnaient leur préférence aux plus anciens, à ceux surtout qui se réclamaient des plus grands noms. Ainsi s'était constituée pour leur usage une bibliothèque sacrée, qui allait devenir la Bible juive et dont Josèphe nous donne un bref aperçu[20]. Aux cinq livres de la Loi, considérés comme l'œuvre de Moïse, s'en adjoignaient treize autres attribués aux « Prophètes » et comprenant, outre les textes proprement prophétiques, les récits historiques qui leur servaient de prologue et d'épilogue. A la fin venaient quatre recueils d'« hymnes » et de « maximes », dont faisaient partie les *Psaumes* et les *Proverbes*. Le total de ces Ecritures correspondait à celui des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu.

Les Pharisiens s'appuyaient sur certains passages des livres en question, interprétés en fonction des tendances du groupe, pour soutenir comme révélée par Dieu une doctrine des fins dernières que les Sadducéens rejetaient comme étrangère à la tradition mosaïque : « Pour eux, nous est-il dit, tout âme est impérissable, mais seule celle des bons passe dans un autre corps[21]. » Allusion manifeste au dogme de la résurrection, présenté assez inexactement, pour les lecteurs non initiés, comme une variante de la métempsychose. « Ils croient, nous est-il encore expliqué, à des récompenses et à des peines décernées sous terre à ceux qui, pendant leur vie ont pratiqué la vertu ou le vice, ces derniers étant voués à une prison éternelle, tandis que les premiers ont la faculté de ressusciter. »

Ces bourgeois palestiniens raisonnent ici en comptables très stricts. Ils dressent le bilan de leurs bonnes actions, qu'ils opposent à celui des dérèglements de la masse. Autant les gens de leur sorte doivent être récompensés, autant il convient que les autres soient punis. Comme la rétribution divine reste précaire et imparfaite au cours de cette vie, la justice demande qu'elle s'exerce d'une façon meilleure et permanente au cours d'une existence nouvelle où le sort de chacun sera fixé pour toujours. Comme d'autre part, l'âme est faite pour vivre avec le corps et ne peut que souffrir d'en être séparée, le bienfait de la résurrection sera refusé aux pécheurs. Il est l'apanage des justes.

Un dernier trait achève ce tableau. « Les Pharisiens, dit Josèphe, croient que toutes choses se font par l'ordre du Destin. Ils ne dépouillent cependant pas la volonté humaine de toute action sur elles, car ils pensent que Dieu a tempéré la décision du Destin par la volonté de l'homme, pour que celui-ci se dirige vers la vertu ou vers le vice [22]. » Disons plus clairement, en langage chrétien, que Dieu prédestine les justes à un bonheur sans fin et les pécheurs aux peines éternelles, mais qu'il dépend de nous d'être parmi les premiers ou avec les seconds, que nous sommes, en d'autres termes, les arbitres de notre destinée. Doctrine naturelle chez de pieux bourgeois, qui ne doivent leur situation sociale qu'à leur propre labeur et qui ont conscience de leur force.

Pharisaïsme et christianisme.

Les remarques qui précèdent nous permettent de voir en quoi les Pharisiens s'opposent aux Chrétiens.

Cette marque distinctive n'est pas à chercher dans le respect absolu qu'ils professent pour la Loi de Moïse. Les premiers disciples de Jésus la regardaient eux aussi comme dictée par Dieu. Si des païens convertis l'ont parfois répudiée hors de la Palestine, ils ont été réprouvés de ce fait par la grande masse de leurs coreligionnaires et rejetés comme hérétiques. Il est vrai qu'une partie notable des prescriptions légales a été considérée comme une réglementation provisoire, qui devait être providentiellement abrogée à la venue du Christ. Mais cette interprétation est propre aux Chrétiens de la Gentilité. Pour ceux de la Palestine, qui sont les plus anciens, « il ne disparaîtra pas de la Loi un seul iota ni un seul point ». C'est ce qu'affirme le Christ lui-même dans l'*Evangile selon Matthieu*, qui est ici un écho fidèle de ces premiers Chrétiens judaïsants. Non moins caractéristique est le propos suivant qu'il tient un peu plus loin : « Sur la chaire de Moïse sont assis les Scribes et les Pharisiens. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent. »

Le texte ajoute, il est vrai : « ...mais n'agissez pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas, ils lient des fardeaux pesants et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt ». Sur quoi le Christ formule par huit fois cette malédiction : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! » « Vous ressemblez, dit-il dans l'une de ces tirades, à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés [23]. » Ces invectives s'expliquent par le conflit existant sous une forme aiguë, à l'époque où le texte a été rédigé, entre

les tenants du judaïsme officiel et ceux de l'Evangile. Il se peut que, parmi les premiers, certains les aient méritées. Mais on ne pourrait les appliquer à tous sans injustice ni sans invraisemblance. L'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu et ne se conçoit pas sans elle. Nul ne songerait à feindre l'honnêteté, s'il n'y avait pas autour de lui des braves gens qui jouissent de l'estime commune. Le parti des Pharisiens n'eût pas compté des Tartuffes s'il n'avait eu ses saints. Tout semble montrer qu'il se composait, dans l'ensemble, de gens très respectables, parfaitement sincères. On ne s'expliquerait pas autrement le prestige dont il jouissait au regard de la foule, toujours très soupçonneuse à l'égard de ses guides.

La vraie différence entre les deux groupes vient d'ailleurs. Elle tient à la nature même de leurs conceptions religieuses. Le Pharisien a une grande confiance en lui-même. Il a conscience de sa valeur et compte sur ses propres mérites. Il considère Dieu comme un juste juge, qui doit rendre à chacun selon ses œuvres, qui ne peut donc manquer de le récompenser pour sa bonne conduite. Le Chrétien, au contraire, se voit en état de péché, passible de lourdes peines. Il se défie de lui-même et ne compte pas pouvoir échapper par ses propres moyens à son malheureux sort. Seulement il met toute sa confiance en Dieu, qui lui apparaît comme un Père infiniment bon, dont l'intervention miséricordieuse est seule capable de le sauver.

L'opposition des deux états d'âme se reflète en un épisode bien suggestif de l'*Evangile selon Luc* : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était Pharisien et l'autre Publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : « Ô Dieu, je te rends « grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, « qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce « Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de « tous mes revenus. » Le Publicain, se tenant à distance, n'osait pas même lever les yeux au ciel. Mais il se frappait la poitrine en disant : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, « qui suis un « pécheur. » [34]

Ce Publicain préfigure le Chrétien selon l'Evangile. Il a un sentiment trop vif de sa misère pour ne pas éprouver le besoin d'un Sauveur qui l'en délivre. Le Pharisien, au contraire, est trop satisfait de lui-même pour chercher un tel libérateur et même pour accepter son offre. Il répudiera la religion du salut, pour s'en tenir à celle de la Loi pure et du libre effort. Dans le récit de la Passion, son parti se joint à celui, pourtant détesté, des Sadducéens, pour demander la mort de Jésus. Ce n'est pas de là, non plus, qu'est sorti l'Evangile.

III. — LES ZÉLOTES

Position sociale.

Le parti des Zélotes est plus récent que ceux des Pharisiens et des Sadducéens. Il n'a été fondé qu'en l'an 6 de l'ère chrétienne, lorsque le pouvoir échappa, en Judée, à la dynastie d'Hérode, pour passer tout entier aux Romains, et c'est pour réagir contre cette mainmise de l'étranger qu'il s'est constitué [33].

Il occupe, d'autre part, sur l'échelle sociale du Judaïsme, une position moins éminente que celle des deux autres groupes. Ce n'est pas un clan d'aristocrates, ni même de bourgeois. Son fondateur, un certain Judas, né à Gamala, dans la partie de la Gaulanitide qui confine avec la Galilée, et surnommé « le Galiléen », nous est présenté comme un « sophiste », fondateur d'une secte philosophique, ce qui suppose une certaine culture, celle des classes libérales. Il s'adjoignit, nous dit-on, un Pharisien du nom de Saddoq, qui, d'après le parti qu'il représente, devait être du même milieu. Mais l'un et l'autre appartenaient sans doute à la petite bourgeoisie, toute proche du prolétariat palestinien, car c'est à ce dernier qu'ils s'adressèrent. « Ils appelaient le peuple, nous dit Josèphe, à revendiquer sa liberté. » C'est chez lui qu'ils recrutèrent leurs adeptes. Plus précisément, c'est parmi les jeunes prolétaires qu'ils trouvèrent les partisans les plus nombreux et les plus enthousiastes.

Les deux meneurs n'avaient directement en vue que la liberté politique, l'affranchissement de la domination romaine. Seulement on ne pouvait l'obtenir qu'en prenant position contre les grandes familles, qui, pour défendre leurs intérêts, s'étaient faites les alliées de Rome. Le mouvement était ainsi appelé à prendre une forme sociale, nettement démocratique. C'était la révolte des petits contre les grands, des pauvres contre les riches. L'affaire prit par moments le caractère d'une véritable jacquerie. On vit des bandes d'affiliés, de condition obscure, piller les maisons des « principaux citoyens » et y mettre le feu, après avoir tué les propriétaires. Ils ne reculaient pas devant « le meurtre des hommes les plus importants », même d'un grand-prêtre [34]. Ces gens sortis des plus basses couches de la nation, étaient la terreur des hautes classes.

Situation économique.

La révolte des Zélotes s'explique, dans une large mesure, par la situation économique du peuple juif. Pour saisir sa vraie nature,

il faut se rappeler combien dure était en Palestine, au début de notre ère, la situation des petites gens. Toutes les autorités s'accordaient pour les exploiter et les pressurer à outrance.

Le dixième du bétail et des produits du sol allait au Temple. Une seconde dîme devait être dépensée en pèlerinages à Jérusalem. A cela s'ajoutait la remise aux prêtres des prémices réglementaires et des multiples offrandes prescrites par la Loi [21]. Si pieux qu'il fût, le travailleur palestinien ne pouvait voir sans une sourde irritation les membres du haut clergé vivre grassement du fruit de son labeur, tandis que lui-même se trouvait acculé à la plus grande gêne.

Les impôts d'État venaient aggraver notablement ses charges. Ils avaient été très lourds et arbitraires sous Hérode le Grand, dont la politique fastueuse avait réduit le peuple à la misère. Ils le devinrent encore davantage sous le gouvernement des procurateurs romains. Contribution foncière et cote personnelle constituaient une grosse charge pour les petites bourses. C'est à l'occasion du recensement ordonné en l'an 6 par l'autorité romaine en vue de la fixation de ces impôts directs que Judas le Galiléen avait appelé le peuple à la résistance [22]. La rigueur très stricte avec laquelle les agents du fisc exigeait leur dû ne faisait que maintenir et accroître le mécontentement. A ces impôts directs s'ajoutaient, d'ailleurs, des contributions indirectes fort onéreuses. De ce nombre étaient les droits de douane ou de péage perçus à l'entrée des villes, des ports, des carrefours, par des « publicains » intraitables, à la profession mal famée [23].

Pour s'acquitter de ces diverses charges, maintes familles étaient forcées de recourir à l'emprunt. Mais ce n'était pas chose facile. Les grosses fortunes se dérobaient. On ne pouvait trouver crédit qu'en gageant ses biens, et l'on restait ensuite à la merci du prêteur. Beaucoup finissaient ainsi par aliéner tout leur avoir. Ils ne vivaient plus que d'aumônes. La mendicité sévissait partout. Une infinité de gens se demandaient avec angoisse de quoi demain serait fait, ce qu'ils auraient à manger et à mettre sur eux. Ainsi s'expliquent certaines recommandations mises dans la bouche de Jésus, qui appartiennent à la tradition évangélique la plus ancienne et qui révèlent un état de profonde misère : « Quand tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être glorifiés par les hommes... Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi... Ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi serons-nous vêtus ? Ne vous inquiétez pas du lendemain [24]. »

Il faut se représenter cette inquiétude quotidienne, qui torturait

la masse des pauvres gens pour comprendre le succès que la propagande des Zélotes a obtenu chez eux et l'âpreté des luttes qui ont suivi.

Attitude politique.

Quand le peuple souffre, c'est contre les pouvoirs publics que se tourne sa colère, parce qu'il voit en eux les premiers responsables de ses maux. La masse juive était d'autant plus mal disposée à l'égard de l'autorité romaine que celle-ci représentait à ses yeux le paganisme abhorré. La situation était à peu près la même que celle qui s'était présentée au II[e] siècle avant notre ère, au temps d'Antiochus Epiphane, quand ce dernier avait soumis la Palestine et pris possession de la Ville Sainte. Aussi aimait-on à se rappeler comment, à l'appel de Mattathias et de ses fils, le peuple s'était levé soudain et avait, au cours d'une lutte héroïque, chassé l'envahisseur et assuré l'indépendance du pays. On lisait avec une émotion patriotique les deux livres des Macchabées qui contaient cette geste héroïque, le second surtout, plus récent et très romancé, qui a dû être écrit vers le temps où Judas le Galiléen fondait sa ligue et qui reflète en partie son programme. Les imaginations s'excitaient au spectacle du courage et de la fermeté d'âme dont avaient fait preuve les héros du vieux temps. On rêvait de renouveler contre les Romains l'entreprise qui avait si bien réussi contre les Grecs, de montrer la même énergie dans l'action, la même ténacité dans l'épreuve. C'est du zèle apporté à la préparation de l'œuvre libératrice que les « Zélotes » ont tiré leur nom, synonyme de zélateurs.

Leurs adversaires les désignaient par un autre vocable. Ils les qualifiaient de « sicaires », parce que tous étaient munis d'un poignard à lame courte et recourbée qu'on appelait la « sica »[1]. C'étaient les chevaliers du glaive. Ils employaient la méthode habituelle des opprimés. Ne pouvant, d'emblée, engager une lutte ouverte contre des ennemis nombreux et puissants, ils se faisaient la main en se débarrassant furtivement de ceux qui s'offraient à leurs coups. Les plus faciles à atteindre étaient les Juifs opulents qui, pour sauvegarder leur fortune, pactisaient avec Rome. Il était d'autant plus tentant de commencer par eux que leurs biens constituaient un beau butin de guerre. Aussi les Zélotes en firent-ils leurs premières victimes. Un peu partout ils envahirent leurs domaines, commencèrent par se débarrasser d'eux, puis prirent tout ce qui pouvait s'emporter et brûlèrent le reste. « Ils assassinaient en plein jour, au milieu même de la ville. Ils se mêlaient surtout à la foule dans les fêtes, cachant sous leurs vêtements de

lourds poignards, dont ils frappaient leurs ennemis, puis, quand la victime était tombée, le meurtrier s'associait bruyamment à l'indignation de l'assistance, inspirant ainsi une confiance qui le rendait insaisissable [32]. »

Josèphe s'exprime à leur sujet en termes amers et très durs. Il les traite de brigands, de pillards, d'assassins, d'hommes sans foi ni loi. C'est que lui-même a été accusé par eux de félonie et de traîtrise, pour être passé en pleine guerre du côté des Romains. une fois même, il a été frappé par eux, à la tête, d'un coup de pierre qui l'a étendu sans connaissance. Son jugement n'est pas celui d'un témoin impartial. Il reconnaît d'ailleurs que leur parti comptait « de nombreux adhérents », qu'il avait « la faveur de la jeunesse », et que ses membres ont montré une « fermeté inébranlable » au milieu des tourments qu'on leur a fait subir.

Au fond, les Sicaires ne faisaient que suivre l'exemple proposé à leur admiration par le livre de *Judith*, qui semble fait pour eux et qui a dû paraître vers le temps où les nationalistes entrèrent en lutte ouverte contre Rome. L'héroïne du livre, dont le nom signifie la « Juive », et qui apparaît ainsi comme la personnification de la race, use de tous ses charmes pour séduire Holopherne, le général en chef de Nabuchodonosor, qui a envahi son pays, et, quand elle a obtenu la faveur de passer une nuit avec lui, elle le tue en plein sommeil et provoque ainsi la déroute de l'armée entière dont il est fait un grand massacre. Ce roman de cape et d'épée est, à sa façon, un livre de piété. Il présente Judith comme une femme exemplaire, qui n'accomplit son acte qu'après avoir rempli minutieusement ses devoirs religieux et imploré l'assistance divine. Le Sicaire qui guettait sa victime et la frappait dans le dos ne devait le faire qu'après s'être acquitté du même cérémonial. Il agissait d'accord avec le Ciel et se considérait comme une sorte de justicier du Très-Haut.

Doctrines religieuses.

Les Zélotes formaient, en effet, un parti essentiellement religieux, une Sainte Ligue. Le premier principe de leur doctrine, posé dès l'origine par Judas le Galiléen, consistait à dire que « Dieu est le seul Chef et le seul Maître », qu'on ne saurait en admettre un autre sans lui faire injure. Pour le reste, ils s'accordent d'une manière générale, déclare Josèphe, avec la doctrine des Pharisiens [33]. C'est dire qu'ils admettent tout au moins les dogmes essentiels du groupe, savoir le caractère intangible de la Loi, telle que l'ont comprise les anciens et que l'interprètent les docteurs, la nécessité des sanctions d'outre-tombe, d'une félicité sans fin pour

les justes ressuscités, d'un châtiment éternel pour les âmes des pécheurs, enfin le concours de la prédestination divine et de la volonté humaine pour la fixation de notre sort final.

Pourtant, le même témoin a déjà noté que cette secte n'a « rien de commun avec les autres ». Quelle est donc la marque essentielle qui la distingue si foncièrement des précédentes ?

Le principe initial : « Dieu est le seul Maître » ne suffit pas à expliquer un autre passage de Josèphe, à cet égard, révélateur. Parlant de la folle aventure dans laquelle les partisans de la lutte à outrance contre Rome se sont engagés, il fait cette remarque : « Ce qui les avait surtout excités à la guerre, c'était une prophétie ambiguë, trouvée dans les Saintes Écritures et annonçant qu'en ce temps-là un homme sorti de leur pays deviendrait le maître de l'Univers [34]. »

L'oracle en question pourrait bien être celui qui se lit dans la célèbre bénédiction de Jacob mourant :

Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda,
Ni le bâton de commandement d'entre ses pieds,
Jusqu'à ce que vienne Schilo,
Et que les peuples lui obéissent [35].

Les Chrétiens ont vu de bonne heure dans ce texte une annonce du Christ qui ne pouvait manquer de paraître à partir du moment où l'autonomie judéenne a pris fin [36]. Les Zélotes auront raisonné de même.

Quelle que fût la prophétie invoquée par eux, ils étaient persuadés que de leur temps devait paraître un homme de leur race, qui serait le maître, c'est-à-dire le roi de l'Univers. Pour les Juifs la royauté se conférait par une onction d'huile sainte, consacrée à cet usage. Tout souverain était un « Oint », c'est-à-dire, en hébreu un Maschiah ou Messie, en grec un Christos ou Christ, car les trois termes sont synonymes. Celui qui devait régner sur l'univers entier était donc le Messie ou le Christ par excellence.

Comme les Zélotes n'admettaient d'autre Maître que Dieu, ce Roi du monde ne pouvait être, à leurs yeux, qu'un représentant du Très-Haut, délégué par lui pour mettre ici bas toutes choses dans l'ordre. Pour ces chevaliers du glaive, il ne devait s'imposer que grâce à la force surnaturelle dont il serait investi et aux exploits miraculeux qui en témoigneraient. Maints passages de la Bible, tout spécialement des *Prophètes* et des *Psaumes*, étaient sans doute exploités dans ce sens.

On peut aller plus loin et entrevoir que ce Christ des Zélotes était conçu par eux comme un nouveau Josué, qui ferait une nouvelle conquête de la Palestine sur les Païens. Ainsi s'explique la

forme que prirent certaines insurrections, visiblement inspirées par leur programme, qui nous sont rapportées par Josephe.

Voici, par exemple, un épisode signalé sous Claude, en l'an 45 ou 46 : « Pendant que Fadus était procurateur de Judée, un magicien nommé Theudas persuada à une grande foule de gens de le suivre, en emportant leurs biens, jusqu'au Jourdain. Il prétendait être prophète et pouvoir, à son commandement, diviser les eaux du fleuve, pour assurer à tous un passage facile. Ce disant, il séduisit beaucoup de gens [37]. » Sans doute le mouvement partait-il de la Transjordanie et allait-il vers le Jourdain en direction de la Judée. Theudas, au nom prédestiné, car il signifie « don de Dieu », se mettait, à la tête du peuple, dans la situation de Josué avançant vers la terre de Canaan, et il promettait à ses troupes de leur faire traverser lui aussi le Jourdain à pied sec par un nouveau miracle.

Des tentatives analogues eurent lieu sous Néron. Au temps du procurateur Felix, nous est-il dit « des individus vagabonds et fourbes, qui ne cherchaient que changements et révolutions, sous le masque de l'inspiration divine, poussèrent la multitude à un délire furieux et l'entraînèrent au désert, où Dieu, disaient-ils, devait leur montrer les signes de la liberté prochaine ».

Ces mouvements collectifs, quoique durement réprimés, furent suivis par un autre, que Josephe juge encore plus funeste, celui de « l'Égyptien » : « Il parut sous ce nom dans le pays un charlatan, qui s'attribuait l'autorité d'un prophète et qui sut rassembler autour de lui 30.000 dupes. Il les amena du désert, par un circuit, jusqu'à la montagne dite des Oliviers. Là il était capable de marcher sur Jérusalem et de s'en emparer de force, après avoir vaincu la garnison romaine, puis d'y régner en maître sur le peuple, avec l'appui des satellites qui l'accompagnaient dans son invasion. »

L'affaire tourna mal pour le prétendant messianique, qui dut fuir précipitamment devant les fantassins et cavaliers romains. Elle reprit, pourtant, un peu plus tard, sous le procurateur Festus: « Un imposteur avait promis aux gens le salut et la fin de leurs maux, s'ils voulaient le suivre au désert. » Il fallut envoyer contre lui de nouvelles troupes pour en avoir raison [38].

Remarquons l'insistance avec laquelle ces Messies en herbe veulent partir du « désert » pour accomplir l'œuvre de libération. Qu'on ne croie pas que c'est par simple souci d'y mieux former leurs troupes. Il était, au contraire, bien plus difficile de les amener là sans attirer l'attention, de les ravitailler et de les équiper loin de tout centre urbain. Au fond, les meneurs messianistes, qui se réclamaient de « l'inspiration divine » et qui poussaient la foule à un « délire furieux », se préoccupaient fort peu des questions de stratégie ou d'intendance. S'ils entraînaient les gens au

désert, c'était pour les faire assister aux miracles par lesquels Dieu « devait leur montrer les signes de la liberté prochaine ». Sans doute pensaient-ils qu'une nouvelle manne leur viendrait du ciel et qu'une eau miraculeuse coulerait encore du rocher. A ces indices providentiels chacun verrait qu'on allait assister à une reconquête de la Palestine. C'est au désert que le successeur de Moïse s'était formé à son rôle futur [illegible]. C'est de là qu'il était parti avec son peuple pour foncer sur les idolâtres qui détenaient la terre de Canaan. C'est donc du désert que devait venir le prophète attendu, qui allait recommencer son œuvre. La mission qui lui était échue exigeait qu'il réglât sa conduite sur son premier modèle. Aussi n'est-ce point sans doute par un simple hasard qu'un des prétendants au rôle messianique, dont le succès a été particulièrement vif, est présenté comme un « Egyptien ». L'antique épopée de la guerre libératrice avait commencé en Egypte, pour se continuer à travers le désert et s'achever en Canaan. Celle des temps nouveaux devait avoir le même début et suivre la même voie pour aboutir au même résultat. La Providence divine, en sa haute sagesse, suit un plan uniforme.

En somme, le Messie des Zélotes semble avoir été conçu par eux comme un nouveau Josué. Or ce dernier nom, qui n'est qu'une contraction de l'hébreu Iehoschoua, est toujours remplacé, dans la Bible grecque des Septante, par celui de Iesous, ou Jésus, qui n'en est qu'une forme hellénisée. Les deux ne font qu'un. Le Sauveur attendu par les Zélotes avait donc le même nom que celui dont les Chrétiens annonçaient la venue.

Zélotes et Chrétiens.

Les deux groupes ont incontestablement un certain nombre de traits communs. Tous deux se recrutent dans le peuple. L'un et l'autre espèrent un avenir meilleur. L'un et l'autre ont foi en un Sauveur. Trop d'affinités existaient entre eux pour qu'il n'y ait pas de nombreux contacts, des influences réciproques. Au temps où les Zélotes étaient à l'apogée de leur force, ils n'ont pu manquer d'exercer une certaine attraction sur leurs voisins. Inversement, après le lamentable échec de leur entreprise libératrice, les rares survivants de la folle équipée durent être heureux de se replier au sein de l'Eglise, où ils trouvaient le calme après la tempête. Parmi les douze apôtres nous voyons figurer un certain Simon, surnommé dans l'*Evangile de Luc* « le Zélote », et dans celui de Matthieu « le Cananéen », simple transcription de l'araméen « qananaia », qui a le même sens. Ce détail ne présente, au point de vue biographique, aucune garantie. Mais il est caracté-

ristique des rapports d'interdépendance qui ont dû exister entre les partisans de Judas le Galiléen et ceux du Christ.

Peut-on en conclure, ou tout au moins conjecturer, que les Chrétiens proviennent des Zélotes ? Assurément non. Entre les deux groupes existent des différences essentielles.

Le Messie dont les Zélotes escomptent la venue est un chef de troupes qui doit, comme le Josué biblique, chasser les Goïms de la Palestine et de là étendre sa domination sur l'univers entier, dont Jérusalem sera désormais le centre. Il ne fera que généraliser l'usage du glaive, auquel ses adeptes recourent si volontiers. D'autre part, le Royaume de Dieu qu'il est appelé à instaurer sera aussi matériel que les moyens mis en œuvre pour l'établir. Il ne différera des précédents que par une meilleure répartition des biens de la terre. Les fidèles zélateurs de la Loi y prendront la place et les biens des Païens abhorrés, qui seront à l'avenir leurs humbles serviteurs.

Tout autre nous apparaît le royaume dont les Chrétiens escomptent la venue. Celui-là est d'ordre spirituel. La chair et le sang n'y auront point accès. Les trésors qu'on s'y partagera ne sont point de ceux que la rouille et les vers détruisent ou que les voleurs découvrent et emportent. On ne peut les voir ni les toucher. Aussi n'est-ce point par la force brutale qu'on les atteint, mais plutôt par la pratique de la patience et du renoncement, c'est-à-dire par les méthodes opposées à celles des Zélotes.

Le premier Evangile prend nettement position contre ces chevaliers du poignard quand il fait dire par Jésus à un disciple belliqueux : « Remets ton épée à sa place, car tous ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée [10]. » C'est avec la même intention que l'évangéliste a mis dans la bouche du Christ ce propos initial : « Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu. » Le livre des *Actes* est encore plus formel. Il rappelle la campagne de Theudas et celle de Judas le Galiléen, mise par erreur à sa suite. C'est pour noter que c'étaient des entreprises humaines, par conséquent caduques, tandis que celle des Apôtres, étant inspirées par Dieu, ne pouvaient échouer [11].

Au fond, Zélotes et Chrétiens représentent des mouvements tellement opposés qu'il serait vain de vouloir expliquer l'un par l'autre.

IV. — LES ESSÉNIENS

Leur importance [1].

Si l'Evangile ne peut se rattacher à aucun des trois grands rameaux du judaïsme sur lesquels a porté notre enquête, le quatrième, celui des Esséniens, qui reste seul à étudier, présente, de ce fait, un très vif intérêt. Les conclusions négatives auxquelles nous venons d'aboutir pour les autres créent à son égard un préjugé nettement favorable.

L'importance du groupe est attestée par les longues notices que Philon et Josèphe lui ont consacrées. Le premier présentait les Esséniens comme des modèles de liberté spirituelle, dans son traité « Que l'homme vertueux est libre » [2]. Il mettait en relief leur conduite exemplaire dans un passage, conservé par Eusèbe [3] d'une *Apologie des Juifs* qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. Sans doute décrivait-il leurs occupations journalières dans un livre perdu *De la vie active*, auquel se réfère le début de son traité *De la vie contemplative* [4]. Josèphe donne sur eux des détails encore plus nombreux et plus précis, en un long chapitre du second livre de la *Guerre des Juifs*, et il revient sur le même sujet au début du dix-huitième livre de ses *Antiquités judaïques* [5] et en divers autres passages. Lui-même raconte, dans son autobiographie [6], qu'il a, dans sa seizième année, vécu quelque temps auprès d'eux, ce qui donne à son témoignage une valeur particulière. Sans doute utilise-t-il, comme d'ailleurs Philon, des renseignements fournis par l'historien Nicolas de Damas, secrétaire et biographe d'Hérode le Grand, auquel il se réfère expressément sur d'autres points et dont l'œuvre, malheureusement perdue, devait faire une assez large place aux sectes juives. Enfin Pline l'Ancien leur consacre une notice très courte mais très dense, au cours d'une brève description de la Judée [7].

L'importance que ces divers auteurs accordent aux Esséniens ne tient pas à leur nombre, bien que Philon et Josèphe s'accordent à dire qu'ils sont « plus de quatre mille ». Elle s'explique plutôt par la puissante originalité du groupe, par le rayonnement de ses idées et de sa vie, et aussi par un certain air d'exotisme, qui l'isole de ses voisins et le met comme en marge du judaïsme.

Le nom que portent ces gens est déjà singulier. Philon les appelle « Essaioi » ou Esséens. Josèphe fait de même en six endroits. Mais le plus souvent il les qualifie plutôt d' « Essenoi » ou Esséniens. Ce dernier mot ne paraît être qu'une forme latinisée du premier. D'autre part, le grec « Essaioi » dont on a donné des

étymologies diverses, vient sans doute de l'araméen « hasaa », qui veut dire « pieux »[49]. Philon dit que les gens à qui on l'applique sont ainsi dénommés « à cause de leur sainteté[50]. »

Position sociale.

Comme les Zélotes, les Esséniens se distinguent des Sadducéens et des Pharisiens en ce qu'ils n'appartiennent ni à l'aristocratie ni à la bourgeoisie. Certains de leurs adeptes peuvent en venir. Mais, du jour où ils sont entrés chez eux, ils se sont classés parmi les prolétaires. C'est ce que montre la nature, très matérielle, des occupations auxquelles tous les membres se livrent. Certains s'adonnent à l'agriculture, d'autres à l'élevage, d'autres à des métiers divers, mais seulement à ceux qui sont destinés à satisfaire des besoins naturels. Ils s'abstiennent en effet de tous ceux qui n'ont d'autre but que le lucre, comme le commerce, ou la guerre, comme la fabrication des armes, ou la vanité, comme les industries de luxe. Ils vivent du travail de leurs mains. Nul ne peut s'en dispenser et demander que d'autres travaillent à sa place. L'esclavage, en effet, n'existe point chez eux. Ils sont tous libres et égaux[51].

Les Esséniens ne diffèrent pas moins des Zélotes. Ceux-ci ont femme et enfants. Leur vie courante se passe dans leur famille. Ils n'ont entre eux que des rapports plus ou moins passagers. Leur situation, à cet égard, est la même que celle des Pharisiens et des Sadducéens. Ils sont simplement associés. Les Esséniens, au contraire, font profession de célibat. Ils vivent donc en commun et forment entre eux comme une grande famille. Plus exactement ils rappellent par un certain nombre de particularités suggestives, selon une remarque très juste de Josèphe[52], les communautés mystiques des Pythagoriciens, dont le rayonnement paraît s'être étendu, quelque temps avant l'ère chrétienne, jusqu'à la Palestine[53].

Les affinités entre les deux groupes sont tellement étroites qu'il est bien difficile de ne pas conclure à une parenté. D'autre part il n'est guère vraisemblable que des Juifs palestiniens se soient réglés sur un modèle grec après la grande crise qui, sous Antiochus Epiphane, opposa si vivement le Judaïsme et l'Hellénisme. Il semble donc bien probable que l'Ordre essénien ne sera constitué à une époque antérieure, sans doute vers le début du second siècle avant notre ère, alors qu'un rapprochement sensible était en train de s'opérer entre les deux cultures. Il a, quand le christianisme se forme, une existence déjà longue et il se présente comme une institution fort vieille. Philon, dans son *Apologie*, le déclare

fondé par Moïse, et Pline, renchérissant, dit qu'il s'est perpétué « pendant des milliers de siècles ». Exagérations évidentes, auxquelles l'Ordre aura donné lieu en cherchant à s'attribuer des ancêtres lointains.

Ses membres ne sont pas concentrés en un seul lieu ni en une seule région. « Ils habitent beaucoup de villes et de bourgs de Judée et forment des groupements étendus et nombreux. » On en trouve, tout particulièrement, comme il est naturel, à Jérusalem. Une porte de la ville, qui s'ouvre sur le premier mur d'enceinte, est dite « des Esséniens », apparemment parce qu'ils sont établis dans le voisinage et que c'est par là qu'ils vont et viennent. Un passage de Josèphe nous montre l'un d'eux, du nom de Judas, se tenant près du Temple « au milieu de ses compagnons et de ses familiers, qui l'entouraient comme des élèves »[33]. Nous savons par Pline qu'un autre centre se trouve à Engaddi, petite localité située vers le milieu de la côte occidentale de la mer Morte, à quelque distance du rivage. L'endroit semble fait pour des moines. Il est isolé de tout le pays environnant par de hautes montagnes, qui l'enserrent au nord, à l'ouest et au sud et qui en rendent l'accès très difficile. A l'intérieur du vallon s'étale une oasis, agrémentée de beaux palmiers, où coule une abondante source d'eau thermale. Les Esséniens auront choisi cet endroit parce qu'il est propice aux ablutions. Pour la même raison, ils se seront fixés de préférence sur les bords du Jourdain, tout particulièrement sur la rive gauche du fleuve, dans les régions boisées de la Pérée et de la Batanée, qui abondent en cours d'eau[34].

Situation économique.

Quel est le régime économique de l'ordre ? On peut le définir en deux mots. C'est un communisme mystique.

Entre les Esséniens tout est commun, jusqu'à la nourriture et au vêtement. Ils mangent à une même table. Ils s'habillent à un même vestiaire. Le produit intégral du travail quotidien doit être remis à un administrateur délégué, qui l'emploiera au mieux des intérêts de tous. La subordination de l'individu au groupe y est totale.

Gardons-nous pourtant d'établir aucun rapport entre les Esséniens, et nos modernes communistes. Ceux-ci ne s'intéressent qu'à la vie présente. Ils regardent la croyance à la survie de l'âme comme un opium dangereux, qui assoupit l'intelligence et lui fait perdre de vue les réalités matérielles. Les Esséniens, au contraire, songent avant tout au sort qui leur sera fait après la mort. Celle-ci leur apparaît comme une simple étape.

Pour eux le monde présent n'est qu'une ombre qui passe. Les seules réalités qui comptent sont celles de l'esprit[16]. Fidèles à leur principe, nos communistes font tout pour accroître la somme des richesses. Les Esséniens s'en désintéressent et ne veulent rien posséder au-delà de ce qui suffit à leurs besoins. Il ne souffrent pas de la pauvreté. Ils la recherchent plutôt et s'y complaisent, parce qu'ils y voient le gage d'un avenir meilleur.

Par là, s'explique le succès de l'essénisme. Les humbles travailleurs qui manquaient de tout et qui vivaient dans l'angoisse du pain quotidien étaient heureux de s'entendre dire que leur indigence était un titre à la faveur divine et leur vaudrait une éternité de bonheur. Ils regardaient avec sympathie ces compagnons d'infortune qui partageaient leurs peines et leurs travaux et qui, loin de s'en plaindre, s'en faisaient un mérite. Ils voyaient en eux des frères qui suivaient volontiers leurs conseils. Ainsi se formait autour de l'Ordre une zone d'influence très large, qui, sans être soumise à sa règle, s'ouvrait à ses directions et où se recrutaient ses membres.

Attitude politique.

Le détachement général dont les Esséniens faisaient profession s'imposait particulièrement à l'égard des pouvoirs établis. N'ayant pas de situation privilégiée à sauvegarder comme les Sadducéens, ils n'avaient pas à rechercher comme eux la faveur de l'État. N'étant pas mêlés aux affaires publiques comme les Pharisiens, ils ne rencontraient pas les mêmes occasions de se quereller avec lui. Ils recherchaient trop les privations pour s'indigner, comme les Zélotes, de celles que leur imposait le fisc. Ils pouvaient donc s'accommoder de tous les gouvernements. Ils leur accordaient d'ailleurs, de leur point de vue mystique, trop peu d'importance pour s'en soucier. Qu'importe la conduite de ce monde pour qui s'y sent étranger et ne songe qu'à l'au-delà ? Une autre raison leur imposait un strict loyalisme. Selon les principes de leur théologie, tout se déroule ici-bas conformément aux plans d'une Providence très sage. « Personne n'obtient de commander, si ce n'est par la volonté de Dieu[17]. » Les gens pieux doivent donc obéir en conscience.

Cette attitude déférente leur gagnait d'autant plus la sympathie des chefs que la dignité de leur vie imposait le respect. Philon le constate avec une certaine emphase. Non seulement, observe-t-il, les gens du peuple, mais même de grands rois se sont épris d'eux avec une admiration stupéfaite et les ont entourés d'honneurs et de faveurs. Il s'agit, apparemment, d'Hérode le

Grand. Philon aura pris le renseignement chez son biographe Nicolas de Damas. Josèphe, qui puise à la même source, constate que ce roi « honora particulièrement tous les Esséniens ». « Il les tenait en haute estime et leur témoignait plus de considération que n'en mériteraient de simples mortels. » Aussi les dispensa-t-il du serment d'allégeance, qu'il exigeait impérieusement de tous ses sujets[18]. Il savait que leur règle défendait de jurer et qu'il n'en pouvait pas moins compter sur la fidélité de leur loyalisme.

Doctrines religieuses.

Au fond, toute la vie des Esséniens s'explique par leurs doctrines religieuses. Josèphe en expose avec insistance le principe générateur. Pour eux, dit-il, « le Destin est maître de tout, rien n'arrive aux hommes qui n'ait été décrété par lui ». Mettons, ici encore, à la place du « Destin », terme trop vague, adopté à l'usage des lecteurs païens, un mot plus précis et adéquat, la « prédestination », et nous aurons le secret de leur dogmatique. Tandis que les Sadducéens font tout dépendre de notre libre arbitre et que les Pharisiens font intervenir à la fois la volonté de l'homme et les décrets divins, les Esséniens « ont une doctrine qui se complait à tout remettre à Dieu »[19]. C'est le triomphe du mysticisme.

C'est aussi celui du spiritualisme. Pour les Esséniens, l'homme, venant de Dieu et fait à son image, est un esprit, qui se trouve en un corps comme en une prison. Quand la mort survient, le corps se dissout. Mais l'âme lui survit. Elle est immortelle par nature et sera éternellement heureuse ou malheureuse, selon qu'elle se sera bien ou mal comportée en sa première vie.

De ce spiritualisme découle un ascétisme rigoureux. Puisque l'âme se trouve comme une captive au sein de la matière, le devoir essentiel pour elle est de travailler à s'en dégager, à devenir un pur esprit. C'est pour cela que les Esséniens mènent une vie si simple et si frugale, qu'ils renoncent à toute propriété individuelle, qu'ils font profession de célibat.

Essénisme et christianisme.

Le simple exposé des caractéristiques générales de l'Ordre suffit à montrer combien elles cadrent dans l'ensemble avec celles de l'Eglise naissante. Ici et là nous trouvons les mêmes conditions sociales, économiques, politiques, religieuses. Comme les Essé-

niens, les premiers Chrétiens ne se recrutent ni dans les rangs de l'aristocratie, ni dans ceux de la bourgeoisie, mais parmi les gens du peuple. Comme eux, ils vivent du travail de leurs mains, sans être guidés par un esprit de lucre, avec le seul souci d'une assurance à prendre pour la vie éternelle. Ils affichent la même soumission, teintée d'indifférence, à l'égard des pouvoirs établis. Leurs doctrines sont inspirées par un mysticisme, un spiritualisme et un ascétisme analogues. Ils sont de la même famille.

La parenté semble d'autant plus nette que certains traits communs aux deux groupes constituent des singularités au sein du judaïsme. Telle est la continence. Les Juifs, dans leur ensemble, ne l'admettent qu'à titre exceptionnel et pour un temps très court. Qu'ils appartiennent à l'aristocratie, à la bourgeoisie, à la masse, qu'ils soient Sadducéens, Pharisiens ou Zélotes, leur idéal est toujours celui du chef de famille, dont la femme est « comme une vigne féconde à l'intérieur de sa maison » et les enfants « comme des plants d'olivier autour de la table ». Tel est, pour eux, le premier signe de la bénédiction du ciel. La pauvreté ne leur répugne pas moins. Leur conviction est que tout réussit à celui qui craint Dieu et qui marche en ses voies[10]. Si, d'aventure, un juste tel que Job est réduit à la misère, ce ne peut être que par suite d'une épreuve passagère, d'où il sortira plus riche et plus heureux. L'accord des premiers Chrétiens avec les Esséniens sur ces deux points cruciaux ne saurait être l'effet d'un pur hasard. Impossible d'en donner une explication normale si l'on n'admet que le christianisme procède de l'essénisme, qui se trouve lui-même influencé par la tradition du vieux pythagorisme. Nous sortons ainsi des cadres du judaïsme officiel. C'est par l'exemple déterminant d'une secte déjà dissidente que nous arriverons à comprendre la dissidence foncière de la primitive Eglise.

On peut objecter que l'Evangile attribue si peu d'importance à l'essénisme qu'il ne le nomme même pas. Mais ceci témoignerait de leur accord foncier. Si les Chrétiens n'éprouvent pas le besoin de se distinguer des Esséniens, n'est-ce pas plutôt qu'ils pensent en substance comme eux ? Est-il bien vrai, d'ailleurs, que les récits évangéliques ne le mentionnent pas ? Les plus anciens d'entre eux présentent déjà comme un précurseur du Christ un certain Jean « le baptiseur ». Ces textes ne sont pas à prendre à la lettre, comme des souvenirs historiques. Eux-mêmes se présentent comme la réalisation de vieux oracles d'Isaïe et de Malachie concernant un messager qui préparera le chemin du Seigneur[11]. Mais les prophéties en question ne parlent pas du tout d'un baptiseur. Pourquoi celui-ci intervient-il ? Tout s'explique fort bien si l'on voit en lui une personnification des Esséniens. Ceux-ci étaient, en effet, des baptistes. Ils se livraient chaque jour à des bains rituels

et ils leur attribuaient tant d'importance que le pagne destiné à cet usage était un des insignes de l'Ordre, qu'on remettait, dès le début, au récipiendaire. Le récit mythique de l'entrée en scène du Christ baptisé par Jean sur les bords du Jourdain, nous apparaît ainsi comme une représentation figurée des origines esséniennes du christianisme.

Notes du Chapitre III

1. *Pour tout ce chapitre, voir t. II, p. 37 et suiv.*
2. Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, VIII, 119 et suiv. *Antiquités judaïques*, XIII, 5, 9; XVIII, 1, 2 et suiv.
3. *Vita*, 2, éd. C. Dindorf, t. II, pp. 793-794.
4. *I Rois*, II, 35. Cf. I Chron. XXIV, 6. *Ezéchiel*, XL, 46; XLIII, 19, etc.
5. *Ecclésiastique*, L, 5-21.
6. *Lévitique*, XXVII, 30-32; VII, 7 et 30-36; VII, 8. *Antiq. jud.*, III, 9, 2.
7. Philon, *de praemiis sacerdotum*, 4.
8. II *Esdras*, X, 32-39.
9. *Antiq. jud.*, XVIII, 9, 1. Cicéron, *pro Flacco*, 28.
10. *Luc*, VIII, 12. *Dict. de la Bible*, art. Oblation, IV, 2, col. 1731.
11. *Antiq. jud.*, XIII, 10, 6.
12. *Antiq. jud.*, XV, 9, 3; XVII (exact), 4, 2; XVIII, 1, 1; XX, 9, 1.
13. *Antiq. jud.*, XIII, 10, 6; XVIII, 1, 4; *Guerre des Juifs*, II, 8, 14.
14. *Marc*, XIV, 55-66; XV, 31-32; XII, 24.
15. Pour tout ce passage, *Antiq. jud.*, XVIII, 1 et XIII, 5-10.
16. *Antiq. jud.*, XVII, 2, 3.
17. *Marc*, II, 23-28; III, 1-5.
18. *Marc*, VII, 3-4.
19. *Lévitique*, XI-XV. *Nombres*, V, 1-4. Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 18, 7. *Contre Apion*, II, 28.
20. *Contre Apion*, I, 8.
21. *Guerre des Juifs*, II, 8, 14.
22. *Antiq. jud.*, XVIII, 1, 3.
23. *Matthieu*, V, 18; XXIII, 2-3 et 27.
24. *Luc*, XVIII, 10-13.
25. *Guerre des Juifs*, II, 8, 1. *Antiq. jud.*, XVIII, 1, 1.
26. *Guerre des Juifs*, II, 13, 6. *Antiq. jud.*, XX, 8, 10; XVIII, 1, 1.
27. *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, art. *Dîmes et Prémices*.
28. *Antiq. jud.*, XVI, 5, 4. *Guerre des Juifs*, II, 8, 1.
29. *Matthieu*, V, 46; IX, 10-11; XI, 19; XVIII, 17; XXI, 31-32, etc.
30. *Matthieu*, XVIII, 23-30; V, 42; VI, 2, 31.
31. *Antiq. jud.*, XX, 8, 10.
32. *Guerre des Juifs*, II, 13, 2; V, 9, 4; V, 13, 3.
33. *Antiq. jud.*, XVIII, 1, 6.
34. *Guerre des Juifs*, VI, 5, 4; voir *Tacite*, Histoires, V, 13. *Suétone*, Vespasien, 4.
35. *Genèse*, XLIX, 10.
36. Justin, I *Apol.*, XXXII, 1-4. *Dial.*, LII, 4; CXX, 3-5. Irénée, *Haer.*, IV, 20, 2. Cf. Prosper Alfaric, le Jésus de Paul, *Revue d'histoire des religions*, t. XCV (1927), pp. 12-13.
37. *Antiq. jud.*, XX, 5, 1. *Guerre des Juifs*, II, 18, 4 et 5.
38. *Antiq. jud.*, XX, 8, 10.
39. *Exode*, XI, 9; XXIV, 13; XXXII, 17, etc.

40. *Matthieu*, XXVI, 51.

41. *Actes*, V, 37-38.

42. *Il faut rappeler ici encore que ce passage a été rédigé plus de dix ans avant la découverte des manuscrits dits de la mer Morte. Cf. t. II, p. 309, et Introduction du présent volume, p. 2 et 3 (J.M.).*

43. Ed. Cohn et Reiter, t. VI, traduction française chez M. J. Lagrange, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, pp. 308-310. *Autre traduction : Dupont-Sommer*, « *Évidences* », janv.-fév. 1956, p. 22 (J. M.).

44. Migne, *Patrologie grecque*. *Trad. Dupont-Sommer*, *ibid.*, p. 24.

45. Ed. Cohn et Reiter. Trad. française chez Ferdinand Delaunay, « Moines et Sibylles », p. 89.

46. *Guerre des Juifs*, éd. Dindorf, t. II, pp. 96-99. Trad. René Harmand, *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, t. V, pp. 159-166. *Trad. Dupont-Sommer*, « *Évidences* », *mars 1956*, *p. 27*. *Antiquités judaïques*, éd. Dindorf, t. I, pp. 693-694. Trad. dans *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, t. IV, pp. 135-136. *Trad. Dupont-Sommer*, *ibid.*, p. 33.

47. *Vita*, 2. Éd. Dindorf, t. II, pp. 793-794.

48. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, V, 17, 4. *Trad. Dupont-Sommer*, « *Évidences* », *mars 1956*, *p. 34*.

49. Voir L. Marchal, art. « Esséniens », dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, t. II, c. 1110.

50. *Apologie*, chez Eusèbe, *Praep. Evang.*, VIII, 11. *Quod omnis probus*, 75-91. *Trad. Dupont-Sommer*, « *Évidences* », *janv.-fév. 1956*, pp. 23 et 24.

51. Philon, *Quod omnis probus...*, 76-78-79; *Apologie*, chez Eusèbe, *op. cit.*, VIII, 11. Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 8, 2. *Antiquités judaïques*, XVIII, 1, 5. *Tous ces textes sont traduits dans les articles cités de Dupont-Sommer.*

52. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, 10, 4.

53. Cf. Isidore Lévy, *La légende de Pythagore de Grèce en Palestine*, p. 235 et suiv., p. 264 et suiv.

54. Philon, *Apol.*, chez Eusèbe, *op. cit.*, VIII, 11. Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 4, 2. *Antiq. jud.*, XIII, 11, 2.

55. M. J. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 330.

56. *Guerre des Juifs*, II, 8, 11.

57. *Ibid.*, II, 8, 7.

58. *Antiq. jud.*, XV, 10, 5 et 4.

59. *Antiq. jud.*, XIII, 5, 9; XVIII, 1, 5.

60. *Psaumes*, CXXVII, 3, et 1-2.

61. *Marc*, I, 13.

CHAPITRE IV

LES FACTEURS DU CHRISTIANISME

SOMMAIRE

Comment s'est formée l'idée d'un Christ intemporel, issu de Dieu et siégeant près de lui, qui, à un certain moment, est venu ici-bas partager notre vie ? Le détail de cette évolution nous échappe, faute de documents. Mais nous pouvons entrevoir assez bien les facteurs principaux qui sont intervenus dans cette première étape de la pensée chrétienne. Ils se répartissent d'eux-mêmes en trois groupes distincts qui forment, autour de la nouvelle foi, comme trois cercles concentriques, en raison de leur généralité décroissante. [Les facteurs païens de cette évolution seront étudiés dans les chapitres suivants[1]. Dans le cadre de la Palestine, il faut distinguer des facteurs juifs, puis des facteurs esséniens, enfin des facteurs chrétiens (J. M.)]

I. — FACTEURS JUIFS

Les Israélites trouvaient dans leur propre tradition la réponse au problème du salut qui se posait pour eux.

Littérature prophétique.

Le recueil des livres saints contenait de nombreuses prophéties qui leur ouvraient des perspectives consolantes et qui excitaient

vivement les imaginations. Elles avaient été écrites en des moments critiques, où Israël courait un grand danger. Elles lui annonçaient que Dieu allait venir à son aide, que le salut était là tout proche, que le Sauveur arrivait. Les pieux lecteurs du début de notre ère n'avaient pas l'état d'âme d'un historien. Ils ne se reportaient pas à l'époque de l'auteur, aux circonstances qui l'avaient inspiré. Les textes sacrés ne représentaient pas pour eux une œuvre humaine, mais celle de Dieu même. Ils les lisaient dans le même esprit que les croyants de tous les âges qui les considèrent comme rédigés pour leur propre instruction. Ils les appliquaient donc à leur temps, laissant de côté ce qui ne leur convenait pas, mettant au contraire en relief ce qui leur agréait, multipliant les contresens. Les oracles en question se prêtaient aisément à ces malentendus. L'hébreu ne fait pas de distinction bien nette entre le passé, le présent et le futur. Il prend volontiers un temps pour un autre. Les flottements du texte original subsistaient dans la version grecque des Septante, dont les Juifs et les Chrétiens des premières générations ont fait un grand usage. Ils s'observent jusqu'en nos traductions. Souvent, au cours d'une lecture, on se demande si l'auteur parle d'événements anciens ou contemporains, ou de ceux qui vont suivre. L'avenir se fond dans le présent, souvent même il glisse dans le passé. On voit les prédictions déjà réalisées. Ce mirage rétrospectif, qui se continue en notre siècle de réflexion critique, fut certainement bien plus sensible dans les milieux moins exigeants où s'élabora l'Evangile. Grâce à lui devait se dégager peu à peu des vieilles prophéties concernant Israël la foi en la venue récente du Christ Sauveur.

Prophétie de Jacob.

Prenons la célèbre prophétie de Jacob mourant, qui se lit dans la *Genèse*[1] et dont nous avons vu les Zélotes se réclamer pour leur cause nationaliste[2].

Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda,
Ni le bâton de commandement d'entre ses pieds
Avant que n'arrive ce qui lui est réservé
Et que les peuples lui obéissent.

Il s'agissait là de Juda, ancêtre éponyme ne faisant qu'un avec la tribu de ce nom. Le commandement devait lui rester jusqu'à ce qu'il eût acquis tout ce qui lui était échu en partage et que les peuples voisins, qui lui en disputaient la possession se fussent soumis à son autorité. Mais la formule « ce qui lui est réservé »

ou, plus littéralement, « *ce qui* (est) *à lui*, SCHE LO », était vague et énigmatique. On crut qu'il s'agissait là d'un personnage mystérieux, qui devait venir au bout d'un temps fixé par les décrets divins. C'est ainsi que l'entend déjà la version des Septante. Elle traduit : « jusqu'à ce que vienne *celui à qui* (cela est réservé) », c'est à dire, à qui doit échoir finalement « le sceptre » ou la domination. D'autres exégètes ont pris « Shelo » ou comme ils ont lu « schilo » pour un nom propre. C'est ce que font les plus réputés des traducteurs, soit catholiques, soit protestants. A leur sens, il faut entendre : « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda, jusqu'à ce que vienne Schilo ». Ce dernier mot serait dérivé de la racine *schalah*, qui veut dire « envoyer ». Il signifierait « l'Envoyé ».

C'est bien dans ce sens individuel que les Zélotes ont entendu le texte. Ils voyaient dans le personnage en question un Messie guerrier, qui devait prendre la tête de leur mouvement et faire de la Judée un royaume puissant et riche, appelé à dominer tous ses voisins, puisqu'il fallait « que les peuples lui obéissent ».

Les premiers chrétiens ont également cru qu'il s'agissait là d'une haute personnalité. Mais c'est un rôle tout spirituel qu'ils lui attribuaient. La version des Septante, utilisée par eux, les orientait dans ce sens. Ils y lisaient, non pas que les nations lui obéiront, mais que « lui il est l'attente des nations ». Ces derniers mots invitaient à voir en lui le Sauveur mystique, vers qui se portaient les vœux de tous les gens pieux, et qui ne viendrait que pour arracher les âmes à l'étreinte du mal. Aussi les plus anciens auteurs ecclésiastiques entendent-ils ce passage du Christ [1].

Certains s'en servent même pour prouver qu'il devait naître quand l'indépendance juive prit fin. Les premiers représentants du christianisme auront sans doute raisonné de même. Au début de notre ère, le sceptre n'appartient plus à Juda. Le dernier roi de Jérusalem a disparu avec Archélaus. Les Romains sont les seuls maîtres. Ne faut-il pas en conclure que la grande annonce s'est accomplie, que le Christ est venu ?

Les Zélotes, nous l'avons vu, se représentaient cet envoyé divin comme un nouveau Josué, Jehoschua, Jeschua, ou Jésus, qui arracherait, comme jadis, la Palestine aux ennemis du peuple élu. Les chrétiens auront accepté cette dénomination courante, sans y attacher le même sens. L'étymologie du mot, dont la signification première est « Jahvé sauve », ne convenait-elle pas aussi bien et même beaucoup mieux à un salut d'ordre spirituel qu'à celui, tout matériel, qui était procuré par les armes ?

Isaïe.

Le thème initial suggéré par l'oracle de Jacob s'enrichissait, pour les croyants, de données nouvelles chez le premier des grands prophètes.

Dans une scène très vivante, Isaïe montre Achaz, roi de Juda, pareil à la feuille agitée par le vent, parce que les Syriens, alliés aux gens de Samarie, marchent contre lui et campent déjà en Ephraïm : « Demande en ta faveur, lui dit-il, un signe à Jahvé. » Sur le refus du roi, qui ne veut point tenter Dieu, il reprend :

« Le Seigneur lui-même vous donne un signe : voici que la jeune femme concevra, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel [1]. »

Ce dernier mot veut dire « Dieu avec nous ». Un pareil nom donné à l'enfant était, dans la pensée du prophète, un signe sensible du secours promis par Dieu à son peuple, de la défaite prochaine des Syriens et de leurs associés. Mais les pieux lecteurs du Iᵉʳ siècle se préoccupaient fort peu d'Achaz et de ses adversaires. Ils s'appliquaient l'oracle à eux-mêmes. Ils se disaient donc que Dieu leur donnait comme « signe » de son assistance fidèle la venue d'un enfant mystérieux autant que merveilleux en qui la divinité s'alliait à notre humanité et qui devait triompher des puissances mauvaises. Cette interprétation se lit en toutes lettres dans l'*Evangile selon Matthieu* [2] et en d'autres textes archaïques. Elle aura joué un rôle considérable dans l'élaboration de la nouvelle foi.

Au cours d'une autre scène, le prophète ajoute, en parlant du sort réservé au territoire d'Ephraïm, où campent les ennemis.

Si les temps passés ont couvert d'opprobre
le pays de Zabulon et le pays de Nephtali,
Les temps à venir couvriront de gloire
le chemin de la mer... le district des Goïm.
Le peuple qui marchait dans les ténèbres
voit une grande lumière
Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre et de la mort
une lumière resplendit...
Car un enfant nous est né,
un fils nous est donné.
La domination repose sur ses épaules
et on lui donne pour nom :
Conseiller admirable, Dieu fort,
Père éternel, Prince de la Paix [3].

Ce tableau fait pendant à celui de la naissance d'Emmanuel. Il a la même origine et tend au même but. Mais il a été également détourné de son sens primitif par les lecteurs chrétiens. Ceux-ci, ne voyant le passé qu'à travers le présent, n'ont pas remarqué le rôle que joue le symbolisme dans l'œuvre d'Isaïe. Ils ont entendu à la lettre des appellations figuratives, qui n'étaient que de simples signes du secours promis à Israël. L'enfant aux noms prestigieux : « Dieu fort, Père éternel », est devenu pour eux le Christ Sauveur, engendré par le Très-Haut, et venu ici-bas pour mettre fin à nos maux. Le pays d'Ephraïm ou Galilée, « chemin de la mer » pour les Orientaux, et « district des Goïms » pour les Palestiniens du sud, cette région « couverte de ténèbres » sur laquelle resplendit une « grande lumière » est ainsi apparue comme la patrie prédestinée de Jésus. Cette interprétation du texte d'Isaïe s'affirme déjà dans l'*Evangile selon Matthieu* et en d'autres textes contemporains[a]. Sans doute remonte-t-elle aux premiers temps de la pensée chrétienne.

On lit un peu plus loin chez le même prophète :

Un rameau sortira du tronc de Jessé
et de ses racines naîtra un rejeton.
Sur lui reposera l'Esprit de Jahvé,
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de connaissance et de crainte de Jahvé...
Il ne jugera point sur l'apparence,
il ne prononcera pas sur un ouï-dire.
Mais il jugera les petits avec justice.
Et il prononcera selon le droit sur les humbles...
Il frappera la terre de la verge de sa bouche,
et du souffle de ses lèvres, il tuera le méchant.
La justice ceindra ses flancs ;
et la fidélité sera la ceinture de ses reins...
Les nations se tourneront vers lui,
et sa demeure sera glorieuse[a].

Il est clair que le prophète a en vue un futur roi de Juda, issu de la dynastie régnante, qui remonte à David, et, par lui à Jessé. Son imagination le pare des qualités et des vertus qui font le souverain idéal, de celles surtout dont le besoin se fait le plus sentir à son époque. Comme les monarques judéens ne comptent guère en comparaison de leurs puissants voisins d'Egypte et de Babylonie, il fait de leur grand héritier un maître tout-puissant, dont la parole sera pareille à une verge et tuera les opposants. Comme la justice est loin de régner à la cour, il la voit désormais

triomphante. Tandis qu'Achaz n'a pas osé demander un signe à l'Eternel, l'Oint du Seigneur qui viendra dans la suite sera tout pénétré de son Esprit. Les beautés du prochain avenir sont une juste compensation des misères du présent. Mais le tableau est tellement idéal qu'il a paru difficilement applicable à un simple roi de Judée. Les premiers Chrétiens l'ont entendu de la personne du Christ, et c'est de cette conception que s'inspire déjà le récit initial des Evangiles où l'on voit l'Esprit Saint descendre sur lui pour le conduire ensuite dans le désert [10].

Le second Isaïe.

Plus excitante encore pour les pieux messianistes étaient certaines pages du grand anonyme de la fin de l'exil qu'on désigne sous le nom de *Second Isaïe* et dont le texte a été joint à celui du prophète.

Déjà l'attention était fortement attirée par le début.

Consolez, consolez mon peuple,
dit votre Dieu.
Parlez au cœur de Jérusalem
et criez-lui
Que sa servitude est finie
Que son iniquité est expiée.
Une voix crie :
Frayez dans le désert le chemin de Jahvé.
Monte sur une haute montagne,
toi qui portes à Sion la bonne nouvelle,
Elève la voix avec force,
toi qui portes à Jérusalem la bonne nouvelle...
Dis aux villes de Juda :
Voici votre Dieu.
Voici que le Seigneur vient avec puissance...
Comme un berger, il fera paître son troupeau... [11].

Dans la pensée de l'auteur, il s'agit là du retour triomphal des Juifs exilés en Babylonie et libérés par Cyrus. Mais pour des gens qui n'avaient aucune idée précise de cette vieille histoire, et qui pensaient bien plus à leurs propres misères qu'à celles des anciens déportés, ce texte ne pouvait signifier que la venue du Christ Sauveur. C'était la « bonne nouvelle » qu'il apportait aux âmes en détresse. De là, justement est venu le nom d' « Evangile », et le début de cette grande annonce a été mis en tête du plus ancien de nos récits évangéliques, qui en décrit la réalisation [12].

Un autre passage du *Second Isaïe* était de nature à frapper les imaginations et à les orienter vers la foi chrétienne. Dieu lui-même y introduit un mystérieux personnage chargé de le représenter sur terre :

Voici mon serviteur que je soutiens,
mon élu en qui mon âme se complaît.
J'ai mis mon Esprit sur lui,
il annoncera la justice aux nations.
Il ne criera point, il n'élèvera point la voix,
il ne la fera point entendre dans les rues.
Il ne brisera point le roseau froissé,
il n'éteindra point la mèche expirante.
Il annoncera la justice en vérité.
il ne faiblira point et ne se relâchera point,
jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre.
et que les îles espèrent en sa loi[13].

D'après d'autres passages de la même œuvre, ce Serviteur de Dieu n'est autre qu'Israël, qui a été choisi par Jahvé, initié à sa Loi et transporté, humble et soumis, au milieu des Goïms avec mission d'y répandre et d'y faire triompher la vraie foi. Mais une telle interprétation suppose un certain rapprochement des textes et une certaine dose d'esprit critique, dont la moyenne des lecteurs ne s'embarrasse guère. Pour les pieux Israélites, qui lisaient la sainte Bible avec une foi naïve et dans un simple but d'édification, le Serviteur de Dieu ne pouvait être qu'une personnalité supérieure, appelée à régénérer les hommes par son exemple comme par sa parole. Les Chrétiens ont vu en lui une figure anticipée du Christ.

De tous les textes d'Isaïe, le plus suggestif, celui qui a le plus influé sur la formation de la nouvelle foi, est bien sans aucun doute le suivant, qui apporte sur le même sujet des détails nouveaux, d'un relief saisissant :

Voici que mon Serviteur prospérera,
Il grandira, il sera exalté, souverainement élevé.
De même qu'il a été pour beaucoup un sujet de stupeur,
de même, il sera pour beaucoup un sujet de joie...
Il s'est élevé devant (Dieu) comme un frêle arbrisseau,
Comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée.
Il n'avait ni beauté ni apparence pour attirer les regards
et son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé et abandonné des hommes;
homme de douleur et habitué à la souffrance,
Pareil à celui dont on détourne le visage

en butte au mépris, de qui nous ne faisons aucun cas.
Cependant il portait nos maladies,
il s'est chargé de nos douleurs...
Il a été blessé pour nos péchés,
brisé pour nos iniquités.
Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui,
et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.
...Jahvé l'a frappé pour l'iniquité de nous tous.
Il a été maltraité et opprimé;
et il n'a point ouvert la bouche,
Semblable à un agneau qu'on mène à l'abattoir,
à une brebis muette devant ceux qui la tondent...
Il a été retranché de la terre des vivants,
et frappé pour les péchés de mon peuple.
On a mis son sépulcre parmi les méchants,
son tombeau parmi les orgueilleux,
Quoiqu'il n'eût point commis de violence,
et qu'il n'y eût point de fraude en sa bouche...
Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché,
il verra une postérité et prolongera ses jours...
Par sa sagesse le juste, mon Serviteur,
justifiera beaucoup d'hommes... [11].

Ici encore, ce que l'auteur a en vue, c'est la destinée providentielle d'Israël, victime innocente des Goïms, qui souffre par leur faute, qui est maltraité par eux, honni, blessé, immolé mais qui, par ses souffrances, amène leur salut, car il leur fait connaître le vrai Dieu, et qui se voit, en conséquence, appelé à une vie nouvelle et glorifié, dans la mesure même de ses humiliations. Mais, ici encore, la foi naïve des lecteurs a donné au texte un sens tout autre. Elle l'a entendu d'un saint homme, qui a été en butte, malgré son innocence, à toutes sortes d'opprobres et de tourments, qui s'est vu finalement mis à mort, comme vil scélérat, mais a été ensuite rappelé à la vie, exalté par Dieu, et promu à la dignité de Sauveur, car c'est par ses souffrances que les pécheurs obtiennent le salut. Ainsi compris, le tableau est comme un portrait anticipé du Christ. C'est bien ainsi qu'il a été entendu par les premiers Chrétiens.

Cette interprétation leur a paru d'autant plus naturelle que le texte n'a pas été connu de la plupart d'entre eux dans sa langue native mais dans la traduction grecque des Septante. Or celle-ci a rendu l'hébreu *ebed*, « serviteur » par le grec « *païs* », qui veut dire aussi « enfant » ou « fils ». Le « serviteur » de Jahvé se trouvait ainsi mué en un être divin, qui s'est fait homme et a pris sur lui toutes les misères de notre condition, nos pires souffrances,

même nos fautes, et qui, par sa mort méritoire, nous a ramenés à la vie. Il renouvelait, à de nombreux siècles d'intervalle, le geste tragique et salutaire d'Osiris, d'Attis, d'Adonis.

Malachie.

D'autres scènes typiques, où semblait se profiler l'image du fils de Dieu fait homme, pourraient être relevées à travers les écrits des prophètes. Retenons seulement celle-ci, qui se lit à la fin du recueil :

Voici que j'envoie mon messager,
et il préparera le chemin devant moi.
Et soudain viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez,
L'Ange de l'Alliance que vous désirez.
Voici qu'il vient, dit Iahvé Sabaoth [39].

Il s'agit là du Sauveur attendu par la masse qui doit venir dans l'éclat de sa puissance, pour rétablir l'ordre et faire régner la justice en Israel. Le texte ajoute en effet :

Qui pourra soutenir le jour de sa venue ?
Qui restera debout quand il paraîtra ?
Car il sera comme le feu du fondeur...
il s'assiéra, fondra et purifiera l'argent.

Mais au début de notre ère, ce Messie triomphant n'est toujours pas là. Or Malachie disait : « Voici qu'il vient. » Qu'en conclure sinon qu'il est déjà venu au cours des derniers temps, mais sous une forme très humble, de sorte qu'il n'a pas attiré l'attention, et que son action purificatrice s'est faite sans bruit, dans le mystère ?

Livres sapientaux.

Les livres sapientiaux confirmaient et complétaient les suggestions du recueil des prophètes. Chez tous, les sages propos qui en formaient la trame, se complétaient d'un portrait de la Sagesse divine, considérée comme leur source première. Or chez tous, cette personnalité transcendante venait sur terre pour instruire les hommes.

L'ecclésiastique.

Un écrit particulièrement caractéristique de ce genre littéraire est celui qui a reçu dans les communautés chrétiennes le nom

d'*Ecclésiastique*, parce qu'il était d'un usage courant dans les églises, et qu'on désigne aussi sous le vocable de *Siracide*, parce qu'il s'intitule lui-même : « Sagesse de Jésus, fils de Sirac ». Composé en Palestine vers l'an 190 avant notre ère, il fut traduit de l'hébreu en grec par le petit-fils de l'auteur venu en Egypte vers 132, il exprime donc des idées qui avaient cours dans le monde juif bien avant l'apparition du christianisme.

Dès le début, la Sagesse y est présentée comme venant de Dieu, qui l'a « créée avant toutes choses ».

Vers le milieu du livre, elle entre en scène et s'y explique elle-même sur les rapports qui l'unissent à lui :

Avant tous les siècles, dès le commencement, il m'a créée,
et jusqu'à l'éternité je ne cesserai pas d'être.
Je suis sortie de la bouche du Très-Haut,
et, comme une nuée, je couvris la terre.
J'habitai dans les hauteurs,
et mon trône était sur une colonne de nuée.
Seule, j'ai parcouru le cercle du ciel,
et je me suis promenée dans les profondeurs de l'abîme.

La Sagesse est donc divine par nature. Comme Dieu elle est éternelle. Comme lui, elle domine le monde et le pénètre. Or elle se plaît à résider parmi les hommes. C'est elle-même qui le dit :

Dans les flots de la mer et sur toute la terre,
dans tout peuple et toute nation, j'ai exercé l'empire.
Parmi eux tous j'ai cherché un lieu de repos,
et dans quel domaine je devais habiter.
Alors le Créateur de toutes choses me donna ses ordres
et celui qui m'a créée fit reposer ma tente.
Il me dit : Habite en Jacob,
aie ton héritage en Israël...
J'ai exercé le ministère devant lui dans le saint Tabernacle,
et ainsi j'ai eu une demeure fixe en Sion...

Sur quoi la Sagesse conclut :

Venez à moi, vous tous qui me désirez
et rassasiez-vous de mes fruits...
car ma possession est plus douce que le rayon de miel[14].

Tout le morceau est d'une belle envolée. Mais il reste dans la sphère de la poésie pure. Nous avons là une simple personnification de la sagesse, analogue à celle de la philosophie, qu'on lit chez maints auteurs. Les pieux croyants du Ier siècle n'en jugeaient pas ainsi. Trop respectueux du texte sacré pour ne pas prendre

à la lettre toutes ses affirmations, ils ont vu dans la Sagesse une personnalité véritable, consubstantielle à Dieu. D'autre part, l'idée de son séjour parmi les hommes, entendue à la lettre les amenait à croire qu'elle avait paru chez les Juifs en une forme humaine. Cette interprétation menait tout droit au dogme du Verbe incarné, qui allait devenir le centre vital de la pensée chrétienne. Elle s'affirme déjà en certains textes du *Nouveau Testament* et a dû jouer un rôle direct dans la formation initiale de la nouvelle foi.

Les Proverbes.

Les mêmes remarques s'appliquent à un texte analogue du livre des *Proverbes*, qui se donne comme l'œuvre de Salomon, mais qui paraît avoir été rédigé à une époque bien plus tardive. Dans une première section, qui a été composée après les autres parties, assez disparates, du recueil pour lui servir d'introduction et de ciment spirituel, l'auteur présente la sagesse des hommes comme une émanation de celle qui est en Dieu, et il fait tenir à celle-ci le langage suivant :

Jahvé m'a créée la première de ses œuvres,
avant ses œuvres les plus anciennes,
J'ai été établie depuis l'éternité,
dès le commencement avant l'origine de la terre.
Je fus enfantée quand il n'y avait point d'abîme
point de sources chargées d'eau.
Avant que les montagnes fussent affermies
avant que les collines existassent, je fus enfantée.
Il n'avait encore fait ni la terre, ni les plaines,
ni les premiers éléments de la poussière du monde,
J'étais là lorsqu'il disposa les cieux,
lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme...
J'étais à l'œuvre auprès de lui,
me réjouissant chaque jour,...
jouant sur le globe de la terre,
trouvant mes délices parmi les enfants des hommes.

Ce dernier détail est à noter. La Sagesse vit en rapports familiers avec les fils d'Adam. Aussi continue-t-elle en les exhortant à l'entendre :

Maintenant, mes fils, écoutez-moi;
écoutez l'instruction, pour devenir sages.
Heureux celui qui m'écoute,

qui veille chaque jour à mes portes...
Celui qui me trouve a trouvé la vie,
ceux qui me haïssent aiment la mort.

Dans la suite du texte, l'auteur montre cette fille du ciel installée sur terre, ouvrant à tous son logis hospitalier :

La Sagesse a bâti sa maison,
elle a taillé ses sept colonnes;
elle a égorgé ses victimes, mêlé son vin
et dressé sa table.
Elle a envoyé ses servantes, elle crie
sur le sommet des hauteurs de la ville :
Venez manger de mon pain,
et buvez le vin que j'ai mêlé.
Quittez la simplicité et vous vivrez
et marchez dans la voie de l'intelligence[11].

Ceci encore est pure poésie. L'auteur songe si peu à présenter la sagesse comme une personnalité véritable qu'il esquisse, un peu plus loin, un portrait analogue de la folie. Il la présente comme une femme bruyante et stupide, qui s'est assise à la porte de sa maison, sur les hauteurs de la ville, et qui invite les passants à boire en cachette de ses eaux, à manger en secret de son pain, les engageant ainsi dans les voies de la mort. Nul ne s'avisera de prendre ces derniers détails à la lettre. Les précédents sont du même ordre. Mais ceux-là ont paru plus consistants, parce qu'ils exprimaient une idée plus noble et plus attirante. Le texte des *Proverbes* a été entendu, comme celui de l'*Ecclésiastique*, d'une personnalité divine, venue parmi les hommes afin de les instruire. C'est l'interprétation qu'en donne, vers le milieu du second siècle, l'apologiste Justin. Sans doute ne fait-il en cela que reprendre une tradition déjà vieille, qui remonte aux sources du christianisme.

La Sagesse de Salomon.

Au livre des *Proverbes* il convient de joindre celui de la *Sagesse*, qui se réclame pareillement de Salomon. Le premier était d'un Palestinien, écrivant pour ses compatriotes et en hébreu. Le second est d'un Juif d'Egypte, d'une époque plus récente, qui s'adresse à ses coreligionnaires de la région du Nil et en grec. Aussi porte-t-il la marque bien plus nette de l'hellénisme. Il témoigne même d'une certaine connaissance des grandes écoles philosophiques, particulièrement du stoïcisme.

L'auteur s'exprime plus nettement encore que celui des *Proverbes* et de l'*Ecclésiastique* au sujet de la Sagesse. Tandis que ses devanciers se bornaient à en esquisser une personnification assez vague, elle se présente chez lui comme une véritable personnalité, comme une hypostase divine, identique à la Raison suprême ou au Logos qui, chez les Stoïciens, organise et dirige le monde.

« Elle est un Esprit intelligent, saint, unique, multiple, immatériel, actif, pénétrant, sans souillure, infaillible, impassible, aimant le bien, sagace, ne connaissant pas d'obstacle, bienfaisant, bon pour les hommes, immuable, assuré, tranquille, tout-puissant, surveillant tout, pénétrant tous les esprits, les intelligents, les plus purs et les plus subtils. Car la sagesse est plus agile que tout mouvement, elle pénètre et s'introduit partout à cause de sa pureté.

« Elle est le souffle de la puissance de Dieu, une pure émanation de la gloire du Tout-Puissant. Aussi rien de souillé ne peut tomber sur elle. Elle est le resplendissement de la lumière éternelle, le miroir sans tâche de l'activité de Dieu, et l'image de sa bonté.

« Etant unique, elle peut tout, restant la même, elle renouvelle tout, se répandant à travers les âges, dans les âmes saintes, elle en fait des amis de Dieu, et des prophètes... La Sagesse atteint avec force d'un bout du monde à l'autre et dispose tout avec douceur [1]. »

En d'autres passages, l'auteur nous montre une des manifestations de cet Esprit Saint qui sanctifie les âmes. Il s'agit d'un homme de bien victime innocente d'êtres pervers, qui ont juré sa perte. Ces méchants ont dit :

« Traquons le juste, puisqu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière d'agir, qu'il nous reproche de violer la Loi.. Il prétend posséder la connaissance de Dieu et se nomme fils du Seigneur... Sa vue seule nous est insupportable, car sa vie ne ressemble pas à celle des autres et ses voies sont étranges... Il proclame heureux le sort final des justes et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons donc si ce qu'il dit est vrai... Car si ce juste est fils de Dieu, Dieu prendra sa défense, et le délivrera des mains de ses adversaires. Soumettons-le aux outrages et aux tourments... Condamnons-le à une mort honteuse... »

Voilà le complot et en voici les suites :

« Le juste, lors même qu'il meurt avant l'âge, trouve le repos. Etant agréable à Dieu, il était aimé de lui, et, comme il vivait parmi les pécheurs, il a été transféré... Arrivé en peu de temps à la perfection, il a fourni une longue carrière... Le juste qui meurt condamne les impies qui survivent... Ils verront la fin du sage...

et se moqueront. Mais le Seigneur se rira d'eux.... ils seront détruits jusqu'au dernier. Ils viendront, pleins d'effroi à la pensée de leurs péchés... Alors le juste sera debout en grande assurance, en face de ceux qui l'ont persécuté... A cette vue, ils seront agités d'une horrible épouvante, ils seront dans la stupeur devant la révélation du salut. Ils se diront pleins de regrets : « Voilà donc « celui qui était autrefois l'objet de nos moqueries et le but de « nos outrages. Insensés, nous regardions sa vie comme une « folie et sa fin comme un opprobre. Comment est-il compté « parmi les enfants de Dieu ?... »[18] ».

Nous n'avons là qu'un développement nouveau d'un vieux thème, celui du juste persécuté, que nous avons déjà rencontré chez le *Second Isaïe* et que nous retrouvons sous des formes variées chez Platon, chez Sénèque et bien d'autres. Mais beaucoup de lecteurs, à qui de tels rapprochements étaient fort étrangers, ont vu dans ce sage idéal une personnalité réelle en qui s'est incarnée la Sagesse. C'est ce que font, par exemple, l'apologiste Justin, et, avant lui l'auteur de la soi-disant *Epître de Barnabé*. Pour l'un et pour l'autre le juste persécuté, honni et mis à mort n'est autre que Jésus. Les évangélistes s'inspirent visiblement de cette idée dans le récit de la Passion[19]. Bien avant eux, avant même la destruction du Temple de Jérusalem, le premier rédacteur de la prétendue *Epître aux Hébreux* calque sa définition du « Fils » de Dieu sur celle de la Sagesse, qui se lit dans le livre du même nom[20]. C'est dire combien ce dernier écrit a dû contribuer à la formation de la foi chrétienne.

Les Psaumes.

Les psaumes dits « de David » n'ont pas joué un rôle moins décisif. Eux aussi ont contribué dans une large mesure à fixer les premiers traits de la figure à la fois divine et humaine du Christ.

Psaumes pour l'intronisation du roi.

Certains ont été composés pour l'intronisation du roi. Sans doute étaient-ils chantés à l'anniversaire de son avènement et dans toutes les grandes circonstances où son intervention s'imposait. Ils exaltaient, naturellement, sa puissance et célébraient en lui l'« Oint » du Seigneur, son messager sur terre, son premier assistant, son « fils » adoptif. Plus tard, quand le souverain eut disparu, le chant composé en son honneur subsista, mais il prit un sens nouveau. Les titres décernés à son premier destinataire

étaient si transcendants, qu'ils ne furent plus entendus d'un monarque éphémère, mais du roi idéal, de l'« Oint » en d'autres termes du Messie ou Christ, par excellence, qui devait restaurer l'ordre ancien et faire régner sur terre la justice et la paix.

Psaume II.

Voici par exemple, le second psaume du recueil, qui peut être considéré comme le premier, car le précédent est une sorte d'introduction :

Pourquoi les nations s'agitent-elles
et les peuples méditent-ils de vains projets ?
Pourquoi les rois de la terre se soulèvent-ils
et les princes se liguent-ils entre eux
contre Jahvé et contre son Oint ?...
Celui qui siège dans les cieux sourit...
Puis il leur parle dans sa colère... :
« Et moi j'ai oint mon roi
sur Sion, ma montagne sainte... »

Brusquement l'Oint lui-même prend la parole :

Je publierai le décret :
Jahvé m'a dit : Tu es mon Fils,
je t'ai engendré aujourd'hui.
Demande-moi, je te donnerai les nations en héritage
les extrémités de la terre en possession.
Tu les briseras avec une verge de fer,
tu les mettras en pièces comme le vase d'un potier [illegible].

C'est la réplique à la coalition des Goïms, en un temps de patriotisme ardent, comme celui des Macchabées. Mais une fois calmée l'agitation exceptionnelle de cette époque enfiévrée, il était difficile d'appliquer des propos si grandiloquents, à un simple roi de Juda. De pieux lecteurs, détachés du vieux nationalisme et confits en dévotion, se sont dit que l'Oint engendré par Dieu et préposé par lui à toutes les nations devait être un vrai Fils du Très-Haut et que son autorité, pour s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre, ne pouvait qu'être d'ordre spirituel. Ils ont vu en lui le Sauveur des âmes par qui l'humanité sera régénérée. Cette interprétation s'affirme déjà dans la première rédaction de l'*Épître aux Hébreux* : « Après avoir autrefois, y lisons-nous, à maintes reprises et de maintes manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, en la fin de ces jours, nous a parlé par

son Fils, qu'il a établi héritier universel... Devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom supérieur au leur, car auquel des anges Dieu a-t-il dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui »[11]. » Nous avons là un exemple typique des facteurs scripturaires qui ont contribué à la genèse du christianisme. Comme le psaume s'exprime au passé, notre théologien ne doute pas que le Messie dont il y est parlé ne soit déjà venu, et, comme cette foi est de fraîche date, il en conclut que le fait est tout récent.

Psaume CX.

La même leçon se dégage du *psaume CX :*

> *Parole de Jahvé à son Seigneur :*
> *Assieds-toi à ma droite...*
> *Jahvé étendra de Sion le sceptre de sa puissance,*
> *domine au milieu de tes ennemis...*
> *Jahvé l'a juré et il ne s'en repentira pas :*
> *Tu es prêtre pour toujours*
> *à la manière de Melchisedek.*

Il s'agit là de Simon Macchabée dont le nom est donné en acrostiche par les initiales des premiers vers, et qui joignit en sa personne, comme jadis Melchisedek, la royauté et le sacerdoce[12]. Mais après que l'État instauré par Simon eut sombré et qu'Israël fut devenu le vassal des Romains, le texte fut entendu au sens métaphorique d'un chef spirituel appelé à soumettre les Puissances mauvaises et à rendre au vrai Dieu le culte légitime. Lui aussi semblait viser dès lors un fait récent. Aussi voyons-nous le premier rédacteur de l'écrit « aux Hébreux » l'appliquer résolument au Christ Sauveur et l'invoquer avec insistance pour montrer que Jésus a inauguré un nouveau sacerdoce, dont il est le grand-prêtre[13].

Psaumes pour le juste en détresse.

D'autres psaumes ont un sujet plus humble. Ils exposent la détresse d'un pieux Israélite, qui implore le secours de Jahvé. Sans doute étaient-ils chantés au cours des prières publiques, ou récités en des offices privés au profit de pauvres gens venus au Temple pour obtenir l'assistance du ciel. Aussi dressent-ils un étalage impressionnant des maux dont se trouve accablé le serviteur de Dieu. La mise en scène est très conventionnelle. Destinée

à l'usage courant, elle est faite de lieux communs analogues à ceux qu'on peut relever dans les cantiques chrétiens du même genre qui se chantent de nos jours dans les églises ou dans les temples. Mais certains détails présentent un tel relief qu'ils donnent l'illusion de la vie. Aussi ces textes, comme ceux du second Isaïe concernant le Serviteur de Jahvé, ont-ils été pris au sens individuel et appliqués plus précisément au Christ souffrant et mourant pour le salut des hommes. Comme ils ne parlent point d'un avenir plus ou moins éloigné, mais d'un passé tout proche, qui se prolonge dans le présent, le pieux et candide lecteur a été tout naturellement porté à croire que le Sauveur est déjà venu, que les prophéties le concernant sont désormais accomplies.

Psaume XXII.

Prenons le *Psaume XXII*, un pauvre Israélite y lance vers le Très-Haut un appel de détresse :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné
et t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mes plaintes ?
Mon Dieu, je crie le jour et tu ne réponds pas,
la nuit et je n'ai pas de repos
Pourtant, tu es le Saint...
et moi, je suis un ver et non un homme,
l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.
Tous ceux qui me voient se moquent de moi,
ils ouvrent la bouche, secouent la tête :
« Recommande-toi à Jahvé, Jahvé te sauvera.
« Il le délivrera, puisqu'il l'aime ! »...
Ne t'éloigne pas de moi, quand ma détresse est proche,
quand personne ne vient à mon secours...
Je suis comme l'eau qui s'écoule,
et tous mes os se séparent...
Ma force se dessèche comme l'argile,
et ma langue s'attache à mon palais...
Car des chiens m'environnent,
une bande de scélérats rôdent autour de moi.
Ils ont percé mes mains et mes pieds,
je pourrais compter tous mes os...
Ils se partagent mes vêtements,
ils tirent au sort ma tunique.

Le début de cette supplique a été mis par l'*Evangile selon Marc* dans la bouche de Jésus en croix[28]. C'était dire que tout le morceau se rapportait au crucifié. En fait les détails décrits ici se

retrouvent dans la scène du Calvaire. Là, en effet, le patient, nu comme « un ver », est l'objet des railleries de l'assistance, qui, secouant la tête, l'engage ironiquement à se sauver. Il est abandonné de tous, il souffre de la soif. Ses vêtements sont partagés au sort. Pour qu'on ne puisse s'y méprendre, le *Quatrième Evangile* a soin de noter que ces derniers détails se sont réalisés « afin que l'Ecriture s'accomplisse »[27]. Disons plus exactement que c'est d'après la Bible juive qu'a été rédigé le récit.

Psaume LXIX.

Un autre psaume a beaucoup aidé à fixer l'image du drame évangélique. C'est le **LXIX**e où se fait entendre aussi la voix d'un juste en détresse :

Sauve-moi, ô Dieu,
Car les eaux menacent ma vie...
Je m'épuise à crier, mon gosier se dessèche...
Ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête
Ceux qui me haïssent sans cause...
Je suis devenu un étranger pour mes frères,
un inconnu pour les fils de ma mère.
Car le zèle de ta maison me dévore,
et les outrages de ceux qui t'insultent tombent sur moi.
... J'attends de la pitié, mais en vain,
des consolateurs et je n'en trouve aucun.
Ils mettent du fiel dans ma nourriture,
et pour apaiser ma soif ils m'abreuvent de vinaigre.
Que leur table soit pour eux un piège !...
Que leur demeure soit dévastée !
Qu'il n'y ait plus d'habitants dans leur tente.

Tous ces détails reparaîtront dans les Evangiles. Nous y verrons le Christ entouré d'ennemis qui cherchent à le perdre, méconnu par ses « frères » qui viennent avec sa mère lui imposer silence, rempli de zèle pour la maison de Dieu et d'indignation contre ceux qui la profanent, abandonné de tous au moment de l'épreuve, abreuvé dans sa soif avec du vinaigre, mais vengé après sa mort par le châtiment qui s'abat sur celui qui l'a trahi[28]. Plusieurs fois le narrateur dira que le fait a eu lieu afin que l'oracle s'accomplît[29]. Disons plutôt qu'il a été conté pour montrer que l'oracle s'est réalisé. Quoique le texte du psaume ait, en réalité, un sens tout autre, le récit évangélique s'accorde si bien avec lui, du point de vue purement littéral, qu'il a été visiblement influencé par lui. C'est une simple transposition sur le plan histo-

rique d'un texte scripturaire considéré à tort comme une vision anticipée du Christ.

Au fond, toutes les parties de la Bible juive ont servi à former la geste mystique du Sauveur divin, venu à la fin des temps sur la terre pour le salut des hommes. L'auteur du *Quatrième Evangile* l'affirme à sa façon quand il fait dire par Jésus aux Juifs incrédules « Vous scrutez les *Ecritures*, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle: ce sont elles qui rendent témoignage de moi [30]. » Luc s'exprime dans le même sens. D'après la fin de son récit, Jésus, étant ressuscité, apparut sur le chemin d'Emmaüs, à deux disciples que sa mort avait bouleversés, il leur montra que cette fin tragique avait été prédite, et, « commençant par Moïse et les prophètes, il leur expliqua ce qui le concernait dans les *Ecritures* » [31]. Il se manifesta ensuite aux apôtres assemblés et leur tint des propos analogues : « C'est bien là ce que je vous ai dit quand j'étais avec vous : il faut que soit accompli tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, dans les *Prophètes* et dans les *Psaumes*. » Après quoi il leur ouvrit l'esprit pour leur faire comprendre les *Ecritures*. Sans avoir été tenus par Jésus, ces propos s'appliquent excellemment à lui. Ils traduisent fort bien l'idée que se faisaient de lui ses premiers disciples. C'est d'une conviction de ce genre qu'est né le christianisme.

II. — FACTEURS ESSÉNIENS

Le vrai problème.

Si importants qu'aient été les facteurs bibliques dans la genèse de la nouvelle foi, ils ne suffisent pas à l'expliquer. Ils n'ont jamais pu jouer qu'un rôle secondaire. Un fait suffit à le montrer : c'est l'opposition dont la plupart des Juifs ont fait preuve à l'égard des Chrétiens. Tous connaissaient fort bien l'*Ecriture*, qu'ils entendaient lire et commenter, chaque sabbat, dans leur synagogue. Tous la considéraient comme l'expression authentique de la pensée divine et ils en faisaient la règle de leur foi et de leur vie. Or un petit nombre d'entre eux seulement l'a interprétée dans le sens chrétien. La plupart se sont montrés obstinément réfractaires à l'Evangile. Maints écrits du *Nouveau Testament* le constatent avec amertume. Or, il faut bien le dire, dans ce grand conflit qui dure encore, si l'on se place à un point de vue purement scripturaire, ce sont les tenants du judaïsme qui ont raison. Les Chrétiens n'ont pu se réclamer de la Bible qu'en multipliant les

coutumes. Les preuves qu'ils tirent de la Loi et des *Prophètes*, des livres sapientiaux, et des *Psaumes*, attestent une profonde méconnaissance de la signification originelle des textes. Ce n'est pas l'*Ecriture* qui a dicté leur foi, car elle en est plutôt la négation. C'est au contraire leur foi initiale qui a inspiré leur exégèse, souvent déconcertante.

Le vrai problème qui se pose est donc celui de savoir d'où vient cette foi elle-même. Quelle est, en d'autres termes, la cause déterminante qui a conduit un groupe de croyants à tirer de textes usagés, familiers à tous leurs coreligionnaires, une religion inédite dont ils se sont trouvés les seuls protagonistes.

Cette raison est à chercher dans les tendances mystiques qui animaient ces Chrétiens de la première heure. Chaque groupe avait sa façon particulière de concevoir la Bible et de l'interpréter. Chacun y cherchait une règle de vie et se trouvait ainsi amené à projeter sur elle son propre idéal. Son attention ne se fixait que sur les passages qui répondaient à ses préoccupations, et il ne les comprenait qu'en fonction de ses besoins. La détermination du facteur décisif de la nouvelle foi se ramène donc à celle du groupe qui aura été particulièrement attiré par les textes générateurs du christianisme et qui les aura entendus dans le sens de l'Evangile.

Vers la solution.

Ce que nous savons des grands partis entre lesquels le judaïsme se divisait au début de notre ère délimite singulièrement le champ de nos recherches. Nous avons constaté que les Sadducéens, les Pharisiens et les Zélotes affichaient des tendances contraires, sur bien des points, à celles qui devaient inspirer les premiers Chrétiens. Cette opposition est particulièrement sensible en ce qui concerne le Christ Sauveur. C'est surtout ici qu'éclate le désaccord.

Dans la mesure où les Sadducéens étaient en état de concevoir la foi messianique et de s'y associer, comment pouvaient-ils bien se représenter l' « Oint » idéal du Seigneur ? Comme un nouveau Saddoc ou un nouvel Aaron, qui donnerait au culte traditionnel une splendeur sans égale, qui assurerait ainsi la prospérité du Temple et, par une heureuse conséquence, celle de ses ministres. Là se bornait en effet leur horizon. Une telle perspective était trop bornée pour laisser aucune place au Serviteur de Dieu meurtri et immolé pour le salut des nations, au jeune sage honni, traqué et mis à mort par une troupe d'insensés, au juste souffrant abandonné des siens et environné de scélérats qui le dépouillent

de ses habits et le battent sauvagement. Si ces pauvres figures se profilaient parfois en bordure du champ visuel, c'était comme une triste réalité dont on détournait les regards, non comme un idéal auquel on s'attachait. Le monde sacerdotal, qui vivait grassement de l'immolation des victimes, ne tenait aucunement à prendre rang parmi elles et à s'offrir lui-même en sacrifice. L'idée ne lui serait pas venue qu'un des siens, et le meilleur, devînt une sorte de bouc émissaire, chargé de tous les péchés du monde.

Une telle conception n'était pas moins étrangère au clan des Pharisiens. Ces bourgeois honnêtes et laborieux avaient trop conscience de leur valeur morale pour sentir le besoin d'un Sauveur qui vînt travailler à leur relèvement. Ils comptaient sur leur effort personnel plutôt que sur les mérites d'un intercesseur obligeant. Tout ce qu'ils demandaient à la Providence, c'était un régime d'ordre qui leur permît de s'appliquer en paix à la pratique de la Loi. Leurs préférences allaient à un saint roi, craignant Dieu et soutenu par lui, assez bon pour ne vouloir que le bien, assez puissant pour en imposer par sa seule parole non seulement à l'intérieur de la Palestine mais au-dehors. Comme ils gardaient un mauvais souvenir des monarques asmonéens, qui s'étaient montrés assez mal disposés envers eux et qui avaient fini par se tourner du côté des Païens, ils appelaient de leurs vœux un « fils de David », un nouveau Salomon, en qui se réaliseraient excellemment les promesses faites autrefois par Jahvé au fondateur de la dynastie. En lui résiderait l'Esprit Saint, qui lui communiquerait la sagesse et l'intelligence, la force et la justice. Par lui Jérusalem serait purifiée de la présence des Païens, et tous les Juifs dispersés à travers le monde y viendraient rendre hommage au seul vrai Dieu. Tel est le programme messianique qui s'affirme dans un recueil de dix-huit Psaumes, dits de Salomon, mais composés seulement en l'an 60 avant notre ère, et surtout dans le dix-septième, consacré au Christ Roi, où l'on peut voir la conclusion de tout le livre [12]. L'auteur y applique à l'Oint du Seigneur maints détails scripturaires qui font ressortir son excellence. Mais, quelles que soient les vertus ou les grâces dont il le pare, il le présente toujours comme un simple mortel, et, d'autre part, il ne dit rien qui permette de voir en lui, à aucun moment de son existence, un juste persécuté.

C'était aussi un chef sorti du milieu d'Israël, qu'attendaient les Zélotes, et ils le concevaient également glorieux. Ils le faisaient même plus proche du commun des mortels mais plus rebelle aussi à toute humiliation. Tandis que les Pharisiens le voulaient pacifique, comme Salomon, triomphant de tous les obstacles par la seule vertu de sa parole, eux rêvaient de le voir, comme l'antique Josué ou Jésus, marcher à la tête d'une

armée intrépide, foncer sur les Goïms et les pourfendre. Ils étaient donc aussi peu disposés que possible à confondre son image avec celle du Serviteur de Jahvé conduit comme un agneau à l'abattoir, du jeune sage, voué par des fous à une mort honteuse, du juste des Psaumes traqué, bafoué, roué de coups par une troupe de malfaiteurs. A leurs yeux, c'était plutôt lui qui devait abattre ses adversaires et leur infliger une fin ignominieuse.

Sadducéens, Pharisiens, Zélotes représentent le judaïsme national tel que le concevaient respectivement l'aristocratie, la bourgeoisie et le prolétariat. L'élimination de ces trois groupes nous amène à nous retourner vers le quatrième, celui des Esséniens. Celui-là est plus mystique, plus dégagé du vieux nationalisme. C'est en lui qu'a pu et dû se former l'idée chrétienne du Fils de Dieu fait homme, souffrant et mourant pour le salut de ses frères. L'esprit général de ses doctrines l'orientait en ce sens.

Le Christ-Sauveur des Esséniens.

Les Esséniens, rapportant tout à Dieu, le considéraient comme le seul maître de leur destinée. Ils lui attribuaient tout le bien qui pouvait se trouver en eux, et se considéraient comme incapables de faire par eux-mêmes, aucune action méritoire[14]. Ils sentaient donc très vivement le besoin d'une intervention divine qui se produisît en leur faveur et qui mît fin à leur misère. Ce sentiment devait être chez eux d'autant plus vif que leur ambition n'était pas seulement de mener une vie honnête mais de réaliser la justice parfaite. Or le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, était bien plus distant qu'à l'époque de ces anciens Patriarches, qui avaient conversé avec lui. Au cours des siècles, il s'était affiné, spiritualisé, presque volatilisé. Il était devenu le Très-Haut, l'Inaccessible, l'Invisible. On avait pour lui un tel respect qu'on allait jusqu'à s'interdire de prononcer son nom. Il dominait tellement la pauvre humanité qu'on n'estimait pas qu'il pût jamais se compromettre en ces bas-fonds. Sadducéens, Pharisiens et Zélotes, n'ayant pas le même sentiment de la faiblesse humaine, ni le même élan vers un idéal surhumain, pouvaient prendre aisément leur parti de cet éloignement. Tous n'aspiraient qu'à voir surgir un homme supérieur, Pontife, Roi ou Chef providentiel, qui les représenterait auprès du Très-Haut. Il fallait aux Esséniens une médiation plus haute venant de Dieu lui-même en la personne d'un substitut qui participerait à sa nature et disposerait de son pouvoir. Les Anges répondaient, dans une certaine mesure, à ce besoin. Voilà pourquoi ils étaient en grand honneur auprès du groupe, qui leur faisait

jouer un rôle important ici-bas. Certains d'entre eux, Michaël, Gabriel, Raphaël, étaient particulièrement invoqués. Le premier surtout, apparaissait comme l'assistant officiel de Jahvé, le patron attitré d'Israël. Mais les Anges eux-mêmes sont de simples créatures, des ministres du Très-Haut, qui entourent son trône, prêts à exécuter ses ordres, sans siéger avec lui. D'autre part ils sont d'une autre nature que les hommes et ne frayent qu'exceptionnellement avec eux. Les Esséniens ont conçu au-dessus de ces Esprits célestes un Etre hors série, qui réaliserait excellemment le type du Médiateur rêvé, en ce qu'il associerait dans sa personne la divinité à l'humanité, se posant ainsi comme un moyen terme entre ces deux extrêmes.

Le portrait de ce personnage idéal se trouve ébauché à diverses reprises dans l'œuvre la plus représentative du groupe, dans le recueil d'*Hénoch*, et, plus précisément, dans le livre des *Paraboles*, qui constitue la partie centrale de cette anthologie [34]. Les esquisses qui se succèdent là, n'ont pas la même origine. Elles dérivent de compositions assez dissemblables, qui remontent en substance aux premiers temps de l'Essénisme et dont le compilateur final n'a guère fait que juxtaposer des extraits. Elles proviennent notamment des anciens récits de voyages d'Hénoch, de son livre sur les Anges prévaricateurs, de son annonce du jugement final des justes et des pécheurs. Aussi peut-on y relever de multiples redites et de brusques transpositions, qui, souvent, déroutent le lecteur [35]. Le groupement de ces morceaux choisis en un recueil tardif, assez proche des débuts de notre ère, montre que le Médiateur providentiel des Esséniens tenait alors une place importante dans leurs préoccupations doctrinales. Il nous permet aussi de dégager ses marques distinctives.

1. La plupart des textes qui le mettent en scène le présentent comme « L'Elu » de Dieu. C'est sous ce nom qu'il apparaît d'abord. Le Patriarche, transporté par un tourbillon à l'extrémité des cieux, le voit habiter « sous les ailes du Seigneur des Esprits ». Devant lui se tiennent une foule d'autres « élus », dont il est le chef, car en lui résident « la justice et la fidélité ». Une voix s'élève du groupe des quatre Esprits supérieurs, de « ceux qui ne dorment pas », pour le bénir. Au jour du jugement, lisons-nous plus loin, il siégera sur « un trône de gloire » et il triera les justes, qui se rangeront autour de lui. « En lui habite l'esprit de sagesse, ...de science et de force... C'est lui qui juge les actions secrètes et personne ne peut prononcer de paroles vaines devant lui, car il est l'Elu en présence du Seigneur des Esprits, selon son bon plaisir [36]. » « Tous les secrets de la

sagesse sortiront des sentences de sa bouche, car le Seigneur des Esprits l'a gratifié de ce don. » Devant lui des montagnes de métal, rencontrées par le Patriarche au cours d'un voyage vers l'ouest, fondront « comme de la cire devant le feu ». Lui seul, prononcera la condamnation finale contre « Azazel et tous ses compagnons et toute son armée » c'est-à-dire contre l'ensemble des mauvais Anges qui ont jadis prévariqué. Assis sur son trône de gloire, « il jugera toutes les œuvres des saints » qui, d'une seule voix, le béniront. Alors, « les rois et les puissants... le verront et ils le reconnaîtront..., ils seront terrifiés, ils baisseront la tête... ils l'adoreront et ils le supplieront... » Mais « le Seigneur des Esprits les pressera pour qu'ils se hâtent de sortir de devant sa face... il les livrera aux Anges pour le châtiment... [11]. »

2 Par endroits, la mention de l'« Elu » disparaît pour faire place à une autre qui s'accompagnera des mêmes commentaires. Le Patriarche vient d'arriver, en son voyage à travers le ciel, au lieu où siège l'Eternel : « Là, dit-il, je vis quelqu'un qui avait une tête de Jours... et avec lui quelqu'un qui avait l'apparence d'un homme, et sa figure était pleine de grâce, comme un des Anges saints. J'interrogeai l'Ange qui était avec moi : « Qui « est-il, et d'où vient-il et pourquoi marche-t-il avec la Tête des « Jours ? » Il me répondit : « C'est le *Fils de l'homme* qui « possède la justice et avec qui la justice habite. Il révélera « tous les trésors des secrets, parce que le Seigneur des esprits « l'a choisi et son sort a vaincu par le droit devant le Seigneur « des esprits pour l'éternité. Le Fils de l'homme que tu as vu « fera lever les rois et les puissants de leur couche et il brisera « les dents des pécheurs. Il renversera les rois de leur trône... « parce qu'ils ne l'ont pas exalté et qu'ils n'ont pas confessé « humblement d'où leur venait la royauté. »

« Avant que le soleil et les signes fussent créés, lisons-nous un peu plus loin, avant que les étoiles du ciel fussent faites, son nom fut nommé devant le Seigneur des esprits. Il sera un bâton pour les justes, afin qu'ils puissent s'appuyer sur lui et ne pas tomber. Il sera la lumière des peuples, et il sera l'espérance de ceux qui souffrent dans leur cœur. Tous ceux qui habitent sur l'aride se prosterneront et l'adoreront et ils béniront et ils glorifieront et ils chanteront le Seigneur des esprits. C'est pour cela qu'il a été élu et caché devant lui avant la création du monde et pour l'éternité. La sagesse du Seigneur des esprits l'a révélé aux saints et aux justes, car c'est par son nom qu'ils seront sauvés, et il est le vengeur de leur vie. »

Plus loin, ce « Sauveur » des élus exerce ses fonctions de

« Vengeur » à l'égard de leurs adversaires : En ce jour tous les rois et les puissants et ceux qui possèdent la terre se tiendront debout... La moitié d'entre eux regardera l'autre et ils seront terrifiés, ils baisseront la face et la douleur les saisira quand ils verront ce Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire.. Et tous les rois et les puissants, et les grands et ceux qui dominent l'aride tomberont devant lui sur leur face, et ils adoreront, et ils espéreront en ce Fils de l'homme, et ils le supplieront et ils demanderont miséricorde. Mais ce Seigneur des esprits les pressera pour qu'ils se hâtent de sortir de devant sa face... et il les livrera aux Anges pour le châtiment... Mais les justes et les élus seront sauvés... Et le Seigneur des esprits demeurera sur eux, et avec ce Fils de l'homme ils mangeront, ils se coucheront et se lèveront pour les siècles des siècles. »

Nouvelle scène du même genre en un autre fragment par lequel se termine la troisième parabole : « (Les justes) ont loué et béni et exalté le Seigneur, parce que leur avait été révélé le nom de ce Fils de l'homme... Il s'est assis sur le trône de sa gloire, et la somme du jugement a été donnée au Fils de l'homme, et il s'éloignera et il détruira de devant la face de la terre les pécheurs et aussi ceux qui ont séduit le monde. Ils seront attachés avec des chaînes et dans le lieu où ils auront été réunis pour la destruction, ils seront enfermés, et toutes leurs œuvres disparaîtront de la face de la terre. Et dès lors il n'y aura rien de corruptible, car ce Fils de l'homme a paru et s'est assis sur le trône de sa gloire, et tout le mal s'éloignera, et s'en ira de devant sa face, mais la parole de ce Fils de l'homme restera devant le Seigneur des esprits [29]. »

3. Un troisième vocable apparaît occasionnellement comme bien connu des lecteurs, celui de *Christ*. Après la présentation du « Fils de l'homme », « élu avant la création du monde pour le salut des justes », Hénoch ajoute, au sujet des « rois de la terre » et des « puissants » qui ne pourront se sauver : « Il n'y aura personne pour leur tendre la main et pour les relever, parce qu'ils ont renié le Seigneur des esprits et son Messie. » Ailleurs, l'Ange qui accompagne le Patriarche lui dit, à propos des montagnes de métal rencontrées vers l'ouest : « Tout ce que tu as vu servira au pouvoir de son Messie, pour qu'il soit fort et puissant sur la terre... Ces montagnes seront devant l'Elu comme de la cire... [30]. »

Il est clair que l'« Elu », le « Fils de l'homme » et le « Christ » ne sont qu'un seul et même personnage. Il n'est pas moins évident que ce personnage idéal, modèle et soutien des gens de bien, méconnu par les pécheurs, qui auront à répondre devant lui de

leurs actes, présente beaucoup de traits communs avec Jésus. Les formules même employées à son sujet reparaissent souvent à travers le Nouveau Testament.

Les ressemblances sont telles qu'on a parfois prétendu qu'il ne faut voir dans les textes cités que des interpolations chrétiennes. Mais cette thèse est jugée intenable jusque dans le camp des exégètes les plus soucieux de sauvegarder l'originalité du christianisme. Ils font remarquer très justement qu'un disciple du Christ n'eût pas manqué de faire prédire par Hénoch les thèmes essentiels de l'Évangile, la prédication de Jésus et ses miracles, sa Passion, sa mort et sa résurrection[40]. Le silence que l'auteur garde à leur sujet nous est un sûr garant qu'il n'a pas dépassé le stade du judaïsme.

En fait, tous les textes concernant l'Assistant divin, même ceux qui se rapprochent le plus du christianisme, ont une origine authentiquement juive, et s'expliquent fort bien par la pure tradition d'Israël.

Les deux courts passages où ce haut personnage est qualifié de « Messie » ou de « Christ » sont un simple décalque du second des *Psaumes* de David, où l'on voit les « rois de la terre » et les « chefs » conspirer contre le « Seigneur » et son « Oint », et où ce dernier, reconnu par Dieu comme son Fils, se trouve investi par lui d'une autorité souveraine, qui lui permettra de frapper ses adversaires avec une verge de fer et de les briser comme un vase de terre.

Les passages concernant « l'Elu » ont une origine analogue. Ils s'inspirent de ceux d'Isaïe, où ce thème est déjà exploité : « Voici... mon Elu en qui mon âme se complaît... Il jugera les pauvres avec équité... Il frappera la terre de sa parole comme d'une verge... La justice sera la ceinture de ses flancs...[41]. » Le pseudo-Hénoch n'a eu qu'à gloser ces textes pour en tirer son portrait de l'Elu.

Quant aux morceaux qui font apparaître le « Fils de l'homme » en compagnie de la « Tête des jours », ils procèdent visiblement d'un tableau de Daniel qui met en scène les mêmes personnages. Dans ce dernier passage, on voit défiler d'abord quatre grands animaux, un lion, un ours, un léopard, un monstre à dix cornes, figurant quatre grands royaumes qui ont successivement dominé le monde. Puis « l'Ancien des jours » s'assied en habit blanc sur un trône brillant, d'où jaillissent des flammes. Devant lui s'avance sur les nuées « quelqu'un de semblable à un fils d'homme », et il reçoit une souveraineté qui s'étend sur tous les peuples et qui ne finira point[42]. Ce personnage qui fait pendant aux quatre animaux, est évidemment symbolique comme eux. Il figure le peuple juif, qui, dominé tour à tour par les

Babyloniens, les Perses et les Grecs, va prendre sa revanche et dominer désormais tous les peuples jusqu'à la fin des temps. Mais le rôle qui lui est dévolu paraît tellement individuel que beaucoup d'interprètes s'y sont mépris. Le pseudo-Hénoch leur a donné l'exemple. Il a vu en lui une personnalité transcendante, et il l'a identifié avec l' « Elu » ou le « Christ » que Dieu appelle à juger les nations.

Nous restons ici en plein judaïsme, mais nous sommes sur une voie qui mène tout droit au christianisme. Mettons-nous à la place des pieux Israélites qui ruminent sans cesse les livres saints pour s'en assimiler la doctrine salutaire. Les pages d'Hénoch ont beau leur présenter un personnage transcendant, quasi divin. Comme elles s'inspirent de textes qui se rapportaient primitivement à de simples mortels, elles suggèrent l'idée d'un Etre composite, qui tout en étant l'associé du Très-Haut, appartient à la lignée d'Adam. Le « Fils de l'homme », si haut placé qu'il soit, ne mérite ce nom que si, à un certain moment, il a fait partie de notre humanité. L'« Elu » de Dieu ne justifie son titre que s'il a mené ici-bas une vie sainte, qui le distinguait des pécheurs. L'« Oint » du Seigneur n'a pu recevoir l'onction qu'en vue d'une mission à exercer sur terre. Ainsi, de chacun des portraits ébauchés dans les *Paraboles* d'Hénoch se dégage la figure, encore confuse mais très vivante, d'un Dieu fait homme.

Le juste persécuté des Esséniens.

L'idée d'un juste persécuté, qui triomphe, par sa patience, de l'épreuve où il devait sombrer, est absente de ces textes. Mais elle s'affirme avec force en d'autres écrits qui ont la même origine. Elle ne pouvait qu'être très familière aux Esséniens. Leur conception générale de la destinée humaine les orientait en ce sens. Pour eux, en effet, nous l'avons vu, l'âme, spirituelle par nature, se trouve dans le corps comme en une prison, d'où elle ne peut se dégager que par la mort [41]. D'autre part, elle se voit entourée de Puissances mauvaises, qui ne cherchent qu'à la séduire et à la perdre, car les Anges prévaricateurs, qui ont jadis dévoyé la race humaine et attiré sur elle la catastrophe du déluge, continuent ici-bas leur œuvre malfaisante. La vie présente du juste est donc un combat incessant contre des forces ennemies. Or cette lutte doit aboutir à une victoire totale, car Dieu aide les siens. Le juste persécuté, s'il persévère jusqu'au bout, triomphera de tous les obstacles, et jouira du bonheur réservé aux élus.

1. Ce thème dogmatique se traduit sous une forme imagée dans le *Testament des douze Patriarches*. Une figure y domine toutes les autres. C'est celle de Joseph, trahi par ses frères et vendu à des Madianites, puis par eux à un Egyptien, qui, sur la dénonciation calomnieuse de sa femme, l'a fait mettre au cachot. Ces contradictions n'ont abouti qu'à montrer combien il était aimé de Dieu. Autant il avait été maltraité par le sort, autant il a été ensuite comblé de biens et d'honneurs. Investi de la confiance du souverain, qui lui a confié l'administration de l'Egypte, il a sauvé de la famine tous ses sujets et ses propres frères, ceux-là même qui avaient tramé sa perte.

Lui-même, dans son *Testament*, fait ressortir l'heureuse issue de ses multiples épreuves : « J'ai vu, dit-il, dans ma vie, la jalousie et la mort, pourtant je ne me suis jamais écarté de la vérité. Mes frères me haïssaient, mais le Seigneur m'aimait. Ils voulaient me frapper, mais lui me garda. Je fus vendu comme esclave, il me donna la liberté. Je fus emprisonné, sa main puissante me délivra. Je fus torturé par la faim, lui-même me nourrit. J'étais seul, Dieu me consola; malade, il me visita; je fus mis au cachot, il me témoigna de l'indulgence dans mes peines, et il me libéra. Je fus calomnié, il s'occupa de moi; âprement combattu par une Egyptienne, il me dégagea; envié par mes compagnons de captivité, il me releva [1]. » Ce souffre-douleur de la perversité humaine est un protégé du Très-Haut.

Dans un livre qui raconte son mariage avec *Aseneth*, et qui a dû voir le jour sur les rives du Nil, mais dans un cercle apparenté aux Esséniens de Palestine, Joseph augmente encore en dignité. Celle qui est appelée par la Providence à devenir sa femme, ayant commencé par tenir à son sujet, sans le connaître encore, des propos irrespectueux, le voit arriver, un jour, avec une pompe royale, une robe blanche d'une qualité rare, une couronne sertie de douze diamants, un sceptre à la main droite, un visage rayonnant. Bouleversée, elle s'écrie : « Où fuir ? Où me cacher ? Comment Joseph, ce Fils de Dieu, me regarde-t-il, moi qui ai si mal parlé de lui ? Il voit tout ce qui est caché, il sait tout, et aucun secret ne lui échappe, à cause de la grande lumière qu'il porte en lui... N'ai-je pas dit que ce fils de berger est venu de Canaan ? Voici qu'il vient à nous semblable au Soleil sur son char, il entre dans notre maison et brille sur elle comme la lumière sur la terre. J'ai été assez sotte et effrontée pour le mépriser... Je ne savais pas qu'il est un Fils de Dieu. Quel homme, en effet, engendrerait une telle beauté ? Quelle femme enfanterait une telle lumière ? » Plus loin le Pharaon, s'étant fait présenter Aseneth, lui dit : « Le Seigneur t'a choisie pour fiancée de Joseph, qui est comme un Fils du Très-Haut. »

Nous avons là un exemple typique de la haute situation à laquelle pouvait atteindre, dans la mythologie essénienne, le juste persécuté.

2. Un cas du même genre nous est offert par le *Testament de Job*, qui a vu le jour dans le même cercle que celui des douze Patriarches, à une époque plus tardive, proche du début de notre ère. Déjà le livre canonique de Job, auquel il se rattache, présentait son héros comme un juste fortuné, que Satan avait fort malmené. Mais le récit de ses épreuves ne servait qu'à introduire le grave problème discuté dans la suite : Pourquoi Dieu permet-il que les gens de bien soient soumis aux atteintes du mal ? Dans le *Testament*, l'accessoire devient le principal. Le récit l'emporte sur la discussion. Nous apprenons, par une foule de détails concrets et pittoresques, comment Job, au temps de sa prospérité, employait ses journées à célébrer les louanges de Dieu et à faire du bien autour de lui, comment la malveillance du Diable lui a fait perdre ses enfants, ses biens, sa santé, ses amis, tout ce qui faisait le charme de sa vie, comment couvert d'ulcères sur un tas de fumier, il a été guéri, relevé, glorifié, remis en possession de ses biens, doté d'une famille nouvelle, comment enfin son âme, détachée de son corps, a été recueillie par un chœur angélique, sur un char brillant, vers la région du Paradis, où ses enfants et sa femme l'avaient déjà précédé[1].

Nous sommes là au seuil de l'Evangile. Les épreuves de Job préludent à celles de Jésus, et son ascension finale est du même ordre que celle qui couronne la carrière du Christ.

3. Ce monde essénien, où l'on avait une si haute idée du rôle salutaire de la souffrance bien supportée, devait particulièrement s'intéresser aux pages mystérieuses du livre d'Isaïe, du traité de la *Sagesse* et du recueil des *Psaumes* où l'on voyait un juste idéal, « Serviteur » ou « Fils » de Dieu, outragé, frappé, torturé jusqu'à l'agonie par une troupe de scélérats, puis arraché à la mort, exalté, glorifié, en proportion de la patience méritoire dont il avait fait preuve. Autant ces textes étaient déconcertants pour les Sadducéens, les Pharisiens, les Zélotes, qui comptaient sur une récompense immédiate de leur attachement pieux à la Loi, autant ils pouvaient plaire aux pieux ascètes, qui avaient renoncé à leurs biens, aux plaisirs de la vie, à leur volonté propre pour obtenir après leur mort un bonheur éternel. Ces saintes gens trouvaient là un encouragement et un modèle. A force de revenir sur ces mêmes tableaux et de fixer sur eux leur regard intérieur, ils étaient naturellement amenés à s'en former une image composite, où les traits communs se renforçaient, où les différences s'estompaient. Ainsi se dessina et se grava dans leur esprit la figure mythique d'un Fils de Dieu, exemplaire

accompli de toute perfection, souffrant et mourant par la faute des hommes et pour leur bien, puis ressuscitant et associant ses adeptes à sa nouvelle vie.

D'autre part, ce Salut idéal se rapprochait trop, par certains côtés, du « Fils de l'homme », de l' « Elu », « Oint » du Seigneur, mis en scène dans les *Paraboles* d'Henoch, pour ne pas se confondre plus ou moins avec lui. Par leur jonction achevait de se constituer, au regard de la foi, la personnalité complexe du Sauveur divin, dont le besoin se faisait sentir aux âmes religieuses. C'est de ces éléments divers, combinés en doses variables, qu'est formée la physionomie du Christ, qui se dégage des écrits du Nouveau Testament. Or c'est dans le monde essénien qu'un travail de ce genre a pu et dû se produire, car il répondait aux aspirations du groupe et ne faisait que traduire son idéal sous une forme aisément saisissable.

L'épître aux Hébreux.

Une grande espérance ne peut rester stérile. Elle tend à se réaliser. Elle crée, au besoin, son objet. Attendez-vous quelque être cher ? A certains moments, si loin qu'il soit, il vous semble l'entendre. Que les milliers de gens partagent votre attente, beaucoup s'imagineront l'avoir vu. Les foules en quête d'un sauveur ne tardent pas à s'en forger quelqu'un, dont souvent elles seront les dupes. C'est ce qui advint aux Zélotes. Escomptant la venue d'un libérateur d'Israël, ils crurent le trouver en divers aventuriers et ils n'en renièrent certains que pour se rabattre sur d'autres. Comme leurs espoirs se tenaient sur un plan très matériel, une expérience brutale venait bientôt les détromper. Les mystiques échappent à ce danger. Ils se meuvent dans un monde purement idéal. Ils n'ont donc pas à craindre les démentis de la réalité. Ce n'était pas un chef de troupes capable d'en imposer aux Romains que les Esséniens appelaient de leurs vœux. C'était plutôt un guide providentiel qui leur donnât l'exemple d'une sainteté accomplie et leur montrât le chemin du ciel. Ils n'avaient pas besoin de le voir pour se le figurer, ni de l'entendre pour recevoir ses ordres. Il leur suffisait de scruter à son sujet les Ecritures. En les lisant ils projetaient inconsciemment sur les pages sacrées l'idéal qu'ils portaient en eux-mêmes.

Certains arrivèrent ainsi à se former le portrait d'un homme exemplaire, qui avait vécu en parfait essénien et s'était révélé par ses paroles et par ses actes comme un vrai Fils de Dieu. C'est sous cette forme qu'ils se représentèrent l' « Oint » du Seigneur, le « Messie » ou le « Christ » dont les Zélotes atten-

daient l'avènement mais en se l'imaginant sous les traits d'un guerrier. Ils le désignèrent par l'antique vocable de « Jésus », forme grecque du nom de Josue, Jehoshuah, qui, en hébreu veut dire « Dieu Sauveur » et qui par là lui convenait excellement. C'était pour eux le Josue des temps nouveaux, appelé à continuer Moïse et même à le surpasser, en introduisant le peuple de Dieu dans la terre promise. L'annonce de sa venue était, au plein sens du mot ce qu'on appelait en grec un « euangelion » ou « évangile », c'est-à-dire une « bonne nouvelle ». Pour bénéficier de cette faveur, il fallait d'abord y croire, faire preuve d'une foi confiante. Cette vertu nouvelle s'ajoutait à celles dont les Esséniens donnaient déjà l'exemple. Elle était la marque distinctive du nouveau groupe, de ce qu'on appela de bonne heure l' « Eglise », c'est-à-dire l' « Assemblée ». Il fallait aussi annoncer partout l'heureux message. Des « apôtres », apostoloi, en d'autres termes des « envoyés » s'acquittèrent spécialement de ce message. C'est surtout grâce à eux que la foi nouvelle se propagea.

Les premiers que nous puissions atteindre par un témoignage direct sont Jacques ou Jacob, Kephas (nom araméen de « Pierre ») et Jean, qu'un missionnaire syrien, Paul « apôtre du Christ Jésus », nous présente comme ses devanciers dans l'apostolat, et comme les notables, ou, selon sa formule, les « colonnes » de l'Eglise de Jérusalem, où il les rencontra vers le milieu du Ier siècle. C'étaient, d'après ce qu'il laisse entrevoir, des Juifs très pieux, fort attachés aux traditions ancestrales. D'autre part, le groupe qu'ils présidaient fut présenté et recommandé par eux à leur collègue syrien comme une communauté de « pauvres », en hébreu « ébionim », d'où est venu le nom d' « Ébionites » (*Gal.* II, 1, 10). De loin ces gens nous apparaissent à travers son rapport, comme de bons Esséniens qui croyaient à la venue du Christ Jésus.

Comment s'était formée leur foi ? Nous pouvons nous en faire quelque idée par le curieux écrit intitulé « aux Hébreux », qui vient à la suite des *Epitres* de Paul. Un examen attentif montre que certains passages tranchent nettement avec le contexte et lui ont été surajoutés pour le transformer en une missive paulienne et lui infuser un esprit nouveau (II, 1, 4; III; IV; V, 11; VI, 12; IX, 19; fin). Si nous laissons de côté ces additions tardives, nous avons devant nous, non une lettre mais une dissertation théologique, qui a été écrite avant l'an 70, car il y est parlé des prêtres qui « *entrent* en tout temps » dans la première partie du Temple et du Grand Prêtre qui « entre seul une fois par an » dans le Saint des Saints (IX, 6, 7). Le but direct du texte est de montrer que les Chrétiens n'ont pas à offrir les sacrifices sanglants demandés par la Loi parce qu'ils ont une victime bien plus parfaite et

un sacrificateur bien plus éminent dans la personne du Christ Jésus. Mais autour de ce thème central se groupent des textes bibliques et se brodent des commentaires dont la trame nous révèle la tournure intellectuelle de l'auteur et celle du groupe auquel il s'adresse.

Le faux Henoch empruntait sa présentation de l'« Elu » au recueil d'Isaïe (XLII, 1 suiv.), celle du « Fils de l'homme » au livre de Daniel (VII, 13, 14). Notre théologien s'appuie plutôt sur l'œuvre du psalmiste, où s'exprime l'idéal des pauvres d'Israël. Il part du *Psaume II*, où un « Oint » anonyme déclare : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils. » Il retrouve ce Fils de Dieu dans cet autre passage du *Psaume CII* : « C'est toi qui, au commencement, Seigneur, as fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de tes mains. » Il le reconnaît encore en ce « Fils de l'homme » au sujet duquel le *Psaume VIII* dit à Dieu : « Tu l'as abaissé pour un peu de temps au-dessous des Anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as tout mis sous ses pieds. » De cet abaissement providentiel, prélude d'une exaltation prodigieuse, il voit l'acceptation simple et franche dans le *Psaume XL*, où l'intéressé dit à son premier auteur : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps... Alors j'ai dit : je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Il revoit ce même personnage dans le *Psaume XXII* où un juste souffrant, méprisé, rebuté, dépouillé de ses vêtements, les mains et les pieds transpercés, clame au ciel sa détresse : « C'est lui, dit-il, qui, dans les jours de sa chair a présenté, avec de grands cris et des larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort. » Il lui applique, en conséquence, dès le début, cette déclaration du *Psaume XLV* : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. C'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons. » Surtout il inscrit à son compte le texte crucial du *Psaume CX* où le Seigneur dit à son associé divin : « Assied-toi à ma droite... Tu es prêtre pour toujours à la manière de Melchisedech. » C'est, explique-t-il, la réalisation d'un oracle de Jérémie (XXXI, 31, 34), où Dieu annonce une « alliance nouvelle » dont les clauses seront gravées non plus sur la pierre mais dans les cœurs.

De tous ces textes, ainsi rapprochés par une exégèse imprévue et singulièrement déconcertante, se dégage une théologie nouvelle et très hardie : Dieu, qui se manifesta jadis par les prophètes, a parlé, dans ses derniers temps, par son Fils, « reflet de sa gloire et expression de sa substance », par lequel il a créé le monde et soutient toutes choses. Ce Fils de Dieu, qui était bien au-dessus des anges, s'est mis pour un temps en dessous d'eux en devenant fils de l'homme semblable en toutes choses à ses frères, souffrant, ago-

nisant comme eux et clamant sa détresse pour implorer l'assistance divine. Il a été préfiguré par Melchisedech, ce roi de Salem prêtre du Très-Haut, dont parle la *Genèse* (XIV, 18, 20), « qui est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement de jours ni fin de vie » et de qui nous lisons qu'il offrit devant Abraham du pain et du vin. Lui aussi a offert à Dieu une oblation pure, celle d'une vie vouée à la pratique de la justice. Il a porté devant l'autel céleste non le sang des boucs et des veaux mais son propre sang. Aussi a-t-il été couronné de gloire et placé à la droite de son Père céleste, où le rejoindront ceux qui auront suivi son exemple ici bas. Il est son « Oint » ou son Christ, parce qu'il a reçu en récompense de ses mérites « l'huile de joie » qui le consacre roi et Grand Prêtre pour l'éternité, nouveau Melchisedech d'un culte tout mystique. Il s'appelle Jésus parce qu'il est « le Prince du Salut », parce qu'il a purifié les hommes de leurs péchés et obtenu pour eux une « rédemption éternelle ». Ces dernières explications sont dans l'esprit du document sans y être formulées en termes explicites. C'est qu'elles sont déjà couramment admises par l'ensemble des croyants. Elle se fondent sur la même méthode d'exégèse biblique, qui consiste à chercher dans les vieux textes la figure anticipée des temps nouveaux : « La Loi dit l'auteur, a une ombre des biens à venir [44]. »

Une telle interprétation des textes scripturaires est conforme à l'esprit et à la tradition des Esséniens. Eux ausi répudient les sacrifices sanglants. Eux aussi interprètent dans un sens symbolique les textes qui en imposent la pratique. Par là eux aussi sont conduits à l'idée d'un sacerdoce spirituel, où prêtre et victime se confondent sur un plan idéal. Ce sont eux, enfin, qui ont, les premiers, vu dans la Bible juive l'annonce des temps nouveaux.

La perspective générale du message « aux Hébreux » n'en diffère pas moins, d'une façon très nette, de celle des vieux Esséniens et tout particulièrement de celle qui s'affirme dans le livre d'Hénoch. L'idéal religieux mis au compte du patriarche antédiluvien se rapportait à un avenir considéré sans doute comme prochain, ou même imminent mais non encore réalisé. Ce n'était qu'une grande espérance. Au contraire celui qui se dégage de l'*Epître aux Hébreux* apparaît comme ayant déjà pris corps en la personne du Fils de Dieu fait homme, sur qui ses disciples n'ont qu'à régler leur vie pour devenir eux-mêmes les enfants adoptifs du Père céleste. Il appartient au passé, à un passé d'ailleurs récent, car il s'est manifesté, selon la formule de l'auteur, « en cette fin des jours ». Là est le trait distinctif du christianisme. Rien ne montre qu'il faille y voir un souvenir concret, une interprétation mystique de faits récents. Aucun détail du drame religieux qui ressort de ce texte ne donne l'impression d'une scène vécue,

d'une tradition historique. Tous les traits, même les plus précis, sont empruntés à la Bible juive et surtout au recueil des *Psaumes* qui la clôture. L'auteur prend à la lettre tout ce que le psalmiste dit — ou semble dire — de lui-même, de sa filiation divine, de sa venue au monde, des souffrances qu'il y a endurées, du sacrifice qu'il a fait de sa propre personne, de son ascension à la droite du Père. Pour lui et pour les croyants de la même famille, ces faits étant attestés par Dieu lui-même en une écriture inspirée, sont plus sûrs que les mieux garantis de ceux qu'on admet sur la foi d'un simple mortel. Comme, d'autre part, le livre où on les lit vient après ceux de Moïse et des prophètes, en conclusion de la Bible juive, c'est après la clôture de l'ère prophétique, en « cette fin des jours » prédits par les oracles, que le Fils est venu accomplir sa mission. Cette affirmation essentielle, sur laquelle se fonde le christianisme, est née de la foi confiante d'humbles Israélites scrutant sans cesse les écritures pour y trouver leur idéal mystique.

C'est une croyance de ce genre, issue d'un même état d'âme, que devait professer l'Eglise de Jérusalem lorsque Paul la connut, vers le milieu du Ier siècle. Nous ne voyons pas qu'il l'ait considérée comme la gardienne privilégiée de souvenirs concrets des actes et des paroles de Jésus, qu'auraient gardés jalousement les témoins de sa vie. Il l'envisageait si peu sous cet aspect qu'il ne montra aucun souci de se documenter près d'elle après sa conversion. D'après le fragment d'autobiographie que nous lisons dans sa *Lettre aux Galates* (I, 18), il ne monta que trois ans après à Jérusalem et seulement « pour faire la connaissance de Képhas ». Encore n'est-ce là qu'une glose apocryphe et tardive. Selon le récit initial, c'est seulement « au bout de quatorze ans » qu'il fit ce voyage et il ne l'entreprit que pour défendre contre les notables de la métropole sa propre conception de la propagande chrétienne (II, 1). Comme la foi se fondait sur la Bible, chaque lecteur des textes sacrés se jugeant en mesure de les comprendre estimait en savoir autant que les premiers chefs de l'Eglise.

L'Apocalypse.

La révolte de l'an 66, qui aboutit au désastre de 70, accentua la tendance mystique des groupes piétistes et leur donna une forme nouvelle. Comme l'ensemble des Esséniens, les premiers chrétiens étaient trop pacifistes pour prendre une part active à la guerre. Tous ceux qui purent s'échapper sortirent en hâte de la fournaise. Selon une tradition très acceptable, beaucoup se retirèrent au-delà du Jourdain, notamment à Pella. D'autres

avaient un accès plus facile au nord vers la Syrie, au sud vers l'Arabie Pétrée, à l'ouest, par la mer, vers les côtes lointaines où ne grondait pas la tempête. Tous ces fugitifs, ainsi arrachés au sol natal et dispersés aux quatre vents, sans abri stable et sans ressources assurées, se dirent de plus en plus qu'ils étaient seulement de passage ici-bas, que leur vraie patrie était ailleurs. Plus que jamais ils mirent tout leur espoir en Dieu. Ils n'en gardaient pas moins un attachement profond à la terre où reposaient leurs pères, à la Ville sainte, centre de leur vie sociale, au vieux Temple où ils avaient fait souvent leurs dévotions. Quand tout cela eut été occupé, saccagé, ruiné, une âpre rancœur les envahit. Le fond de nationalisme, mitigé mais tenace, qui subsistait en eux s'exaspéra en une sainte colère. Ils se sentirent solidaires de leurs coreligionnaires, morts pour la cause sacrée de la patrie et de la Loi. Beaucoup se mirent à souhaiter l'extermination de cette Rome maudite qui avait foulé aux pieds les serviteurs de Dieu. En même temps ils appelèrent de leurs vœux ardents le retour de l'antique splendeur du peuple élu. Comme les gens qui vivent dans l'Idéal en viennent très vite à prendre leurs désirs pour des réalités, certains prédirent hardiment l'imminence de l'intervention divine qui remettrait toutes choses dans l'ordre.

De ce bouillonnement confus d'amers ressentiments et d'espoirs indomptables jaillit l'*Apocalypse* : « Révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt et qu'il a notifiée par l'envol de son ange à son serviteur Jean. » Rien n'empêche d'admettre qu'il s'agit du compagnon de Jacques et de Kephas, qui, comme eux avait été apôtre avant Paul et fut rencontré par lui à Jérusalem vers le milieu du Iᵉʳ siècle. Lui-même présente son livre comme le résultat d'une vision qu'il eut « dans l'île appelée Patmos » à quelque distance d'Ephèse. Son apostolat a pu le conduire jadis dans cette direction. Il y sera revenu à l'occasion des événements de Judée. En tout cas l'esprit de l'œuvre est nettement palestinien.

Ici encore le texte a été visiblement remanié. Une large interpolation a été introduite dans les premiers chapitres (I, 4, 8, 11, 20; II, III), où il n'est pas question de « ce qui doit arriver bientôt » mais de la situation présente des Eglises, et où c'est Jésus lui-même qui parle et non « son Ange ». En contrepartie, la finale de la première édition (XVII; XXI, 8) a été provisoirement supprimée et remplacée par une conclusion bien plus courte (XXI, 9; XXII, 21) qui laisse tomber des détails devenus gênants [17].

Prenons le livre en sa teneur initiale. Nous y trouverons

l'écho vibrant des sentiments qui agitaient les Chrétiens originaires de Palestine au cours des années qui suivirent l'effondrement de la nation juive et de sa Ville sainte. C'est un long cri de vengeance contre Rome, la « grande prostituée qui a siégé sur sept montagnes », qui « domine sur d'immenses eaux » et « avec qui les rois de la terre ont forniqué », la nouvelle « Babylone, ivre du sang des saints ». C'est aussi un appel ardent pour l'instauration d'une « Jérusalem nouvelle », que l'auteur voit descendant du ciel « comme une épousée parée pour son époux » et près de laquelle « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu »[44].

La revanche prochaine des élus et la ruine finale de leurs adversaires sont annoncées et décrites par avance en des tableaux d'un relief vigoureux dont l'inspiration est nettement apparentée à celle des « exhortations et malédictions » du livre d'Hénoch, ou de ses « paraboles ».

Nous avons ici un nouvel exemple de cet amour des oracles développé par la méditation assidue des prophètes, que Josèphe présente comme un trait caractéristique des Esséniens.

Certains détails typiques portent d'ailleurs la marque de ce groupe. Ici comme là les Anges jouent un rôle considérable. C'est par eux que Dieu se manifeste et qu'il exécute ses volontés. Les élus qui ont échappé à la grande tourmente, et qui sont au nombre de douze mille par tribu d'Israël, au total cent quarante-quatre mille, portent des « robes blanches », comme dans les communautés décrites par Josèphe. Eux aussi sont des célibataires. Le prophète insiste sur ce point : « Ce sont eux, dit-il, qui ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges... ils sont immaculés. » C'est dire que les rapports sexuels sont mauvais par nature. A noter encore cette malédiction prophétique sur Rome : « Malheur, malheur à la grande ville, vêtue de linon, de pourpre, d'écarlate, parée d'or, de pierreries, de perles, parce qu'en une heure a été anéantie sa grande richesse. » C'est un « pauvre » qui parle, un pauvre qui a les riches en horreur et qui aime à penser que tout leur luxe va périr[45].

Nous sommes ici en plein essénisme. Mais c'est un essénisme chrétien, dont le christianisme reste d'ailleurs fort archaïque. Il est dominé par l'idée du juste idéal qui a souffert et qui est mort par la faute des hommes et pour leur bien, qui a été ensuite exalté par Dieu et glorifié dans la mesure même de ses humiliations. Plus précisément l'auteur s'inspire d'un passage célèbre du *Recueil d'Isaïe* (LIII, 2, 12) où le « serviteur de Iahvé », devenu dans la traduction grecque un « fils de Dieu », est comparé à « un agneau qu'on mène à la boucherie ». Ce thème symbolique lui en suggère un autre. Il songe à la Pâque

juive, qui est restée la grande fête des Chrétiens. Un agneau d'un an, sans tache et sans défaut, est immolé pour ce jour solennel entre tous, selon un vieux rite que l'on dit remonter à la sortie d'Egypte. « On prendra de son sang, dit Iahvé dans l'*Exode* (XII, 7, 13) et on en mettra sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons... Je le verrai et je passerai au-dessus de vous, et il n'y aura point de plaie qui vous détruise quand je frapperai le pays. » L'*Apocalypse* exploite ce vieux thème. La figure centrale du livre est celle de « l'Agneau » qui se tient, « comme immolé », « au milieu du trône » où siège le Très-Haut, et dont le sang purifie et sauve les élus. Il s'agit si évidemment d'un juste souffrant et finalement glorifié qu'il nous est présenté en même temps comme « le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David » et qu'il est dit que lui seul est digne d'ouvrir le livre des destinées scellé de sept sceaux. D'autre part l'idée qu'on se fait de lui reste encore si vague et si confuse, si nettement mythique, qu'il nous est présenté comme ayant « sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre ». A la fin de la prophétie, dans une image encore plus osée, il est parlé des noces de l'Agneau et de son « épouse » prédestinée, qui n'est autre que la nouvelle Jérusalem, venant du ciel toute parée pour sceller avec lui une parfaite union[50].

Nous sommes loin, ici encore, de nos récits évangéliques. Visiblement l'auteur n'en soupçonne pas l'existence. Il n'en rappelle, même sous forme d'allusion, aucun détail précis et caractéristique, alors que beaucoup répondraient parfaitement à son programme et pourraient lui fournir d'utiles matériaux. Une fois seulement, dans une assez longue tirade concernant deux prophètes qui seront martyrisés par une « Bête » venue de l'abîme et dont les cadavres seront exposés sur la place d'une grande ville, d'une nouvelle « Sodome », le texte ajoute, tout à fait incidemment : « là même où leur Seigneur a été crucifié ». Mais ce petit membre de phrase a tout l'air d'une interpolation, car il constitue une lourde surcharge et il ne cadre pas avec le contexte, où il n'est point question de Jésus et où le mot « Seigneur » s'applique plutôt à Dieu[51].

Il est d'ailleurs à noter que « l'Agneau » qui figure le Christ nous est présenté comme ayant sauvé les hommes par « son sang ». Il l'a versé si abondamment que les élus, venus de la grande tribulation, ont lavé leurs robes dans ce bain purificateur et, détail singulier, les ont ainsi « blanchies ». C'est une conception analogue, en une forme également imagée mais plus cohérente, que nous trouvons dans l'*Epître aux Hébreux* au sujet du « grand-prêtre », des temps nouveaux. Sur ce point les deux

documents sont en parfait accord. Leur témoignage n'en est que plus concordant contre le thème du « Seigneur crucifié ». Le crucifiement se fait normalement sans effusion de sang. L'idée du Christ mis en croix n'appartient donc pas aux premières couches de la pensée chrétienne. Sans doute ne se sera-t-on représenté d'abord que d'une manière assez vague et flottante le drame théologique du Fils de Dieu mourant pour le salut des hommes.

La naissance du christianisme.

Où et quand ce Sauveur mythique a-t-il été conçu ? La question est de celles qui ne comportent pas de réponse bien ferme. Ce n'est pas seulement parce que les renseignements nous manquent. C'est aussi et surtout parce qu'une œuvre de ce genre n'est pas susceptible de localisation ni de date précise.

Comme l'idée du Fils de Dieu fait homme, souffrant et mourant pour ses frères, répondait à un besoin collectif des Esséniens, c'est sous la pression commune de ce besoin, par un effort également collectif, qu'elle se sera ébauchée. Dans ce monde pieux, confit en dévotion, devait s'opérer une fermentation intense. Chacun s'y appliquait à comprendre les Ecritures et chacun les voyait à sa manière, selon ses réfractions personnelles. Les trouvailles des uns, celles qui étaient dans l'esprit du groupe, se communiquaient aux autres de proche en proche, par une sorte d'osmose morale. Comme les vivres et les habits, les idées constituaient un bien commun, qui résultait du travail de chacun et que chacun s'efforçait d'élargir. Impossible dans ces conditions, de dire où la foi chrétienne a vu le jour. Est-ce à l'ombre du Temple, dans une localité de Judée, comme l'oasis d'Engaddi, en deçà ou au-delà du Jourdain ? On peut dire seulement que c'est en Palestine, dans le terrain de culture si favorable que lui offrait l'essénisme.

Il est également vain de vouloir assigner une date exacte à ce fait capital, qui devait ouvrir une ère nouvelle et décisive dans l'histoire de l'humanité. La genèse des idées religieuses est plus lente encore et plus obscure que celle de l'organisme humain. Elle s'opère dans la région de l'inconscient et n'apparaît au grand jour qu'après une longue période d'incubation. Chacun a pu s'en rendre compte par sa propre expérience. Sa vision du Christ n'a pris une forme vivante et personnelle qu'à la suite d'un travail mystérieux qui s'est insensiblement opéré en lui-même. Il ne s'agit là pourtant que d'une sorte de répétition intérieure du drame originel. La croyance initiale au Christ Sauveur a dû s'élaborer d'autant plus lentement qu'elle est

l'œuvre commune d'un groupe complexe, qui a ainsi donné corps à ses aspirations et fixé son idéal. Elle résume les lectures et les méditations pieuses, les expériences et les rêves mystiques d'une foule d'anonymes, dont la vie s'est fondue en celle de leur groupe et s'est prolongée avec lui. Qui pourrait dire au juste quand cette foi commença de germer ? Serait-ce sous Hérode le Grand, sous son fils Archélaüs, sous les premiers procurateurs romains ? Contentons-nous de dire que ce fut vers les débuts de notre ère. Le premier germe, d'ailleurs, importe peu. Le christianisme ne compte qu'à partir du moment où il apparaît au grand jour comme un organisme nouveau et plein de vie. Il ne débute pour nous qu'avec l'entrée en scène des premiers chrétiens.

III. — PREMIERS FACTEURS CHRÉTIENS

La foi ne se nourrit pas d'abstractions. Il lui faut des images concrètes, fermes et substantielles. Tant que le christianisme vécut obscurément au sein du judaïsme, il ne sentit ce besoin que d'une façon confuse et subconsciente, parce qu'il bénéficiait du large afflux de la tradition israélite. Après la ruine de Jérusalem et la destruction du temple, qui semblait entraîner celle du judaïsme, il commença de vivre par lui-même et prit peu à peu conscience de son individualité. Il chercha dès lors à fixer sa propre tradition en se définissant à lui-même la vie et l'œuvre du Sauveur.

Le juste souffrant de la Bible juive.

Il n'eut pour cela qu'à continuer de scruter les *Ecritures*, celles du moins d'où émergeait l'idée du juste souffrant. Les événements récents donnaient à ces vieux textes un sens nouveau. Dans le recueil d'Isaïe, le serviteur de Iahvé, où, selon la traduction grecque, le fils de Dieu apparaissait sous la figure d'un « homme de douleur » honni de tous, traité comme un vil malfaiteur, devenu un « sujet d'effroi ». Le livre de la « Sagesse » faisait tenir aux impies le langage suivant : « Traquons le juste... Il se vante d'avoir Dieu pour père... Soumettons-le aux outrages et aux tourments... Condamnons-le à une mort honteuse. » D'autre part le *Psaume XXII* faisait dire par le juste lui-même : « Je suis un ver de terre et non un homme, l'approbe

des hommes et le rebut du peuple... Une bande de scélérats rôdent autour de moi. Ils ont percé mes mains et mes pieds... [11] »
Pour le chrétien de la génération postérieure à la ruine de Jérusalem, le supplice le plus infâme et le plus horrible était bien certainement celui de la croix. Il n'était pas dans les usages juifs. C'étaient les Romains qui l'avaient introduit en Palestine. Ils le réservaient pour les esclaves, les brigands et voleurs de grands chemins, les ennemis de bas étage. Ils l'appliquèrent en masse aux juifs révoltés. Josèphe raconte comment il vit d'innombrables files de ses compatriotes se tordant lamentablement sur le sinistre gibet aux abords de la Ville sainte. Ce souvenir lugubre hantait les imaginations. Pour se représenter au vif la fin tragique du Christ, les chrétiens ne pouvaient mieux faire que de se le figurer sous les traits d'un crucifié agonisant sur le bois infâme. Fidèles à leur méthode, ils groupèrent autour de ce thème tous les textes bibliques qui semblaient s'y rapporter et qui pouvaient servir à l'expliquer et à le préciser.

Quand avait eu lieu le grand événement ? D'autres passages de la Bible juive, interprétés en fonction du Messie, permirent de l'établir. La *Genèse* faisait dire à Jacob mourant dans la traduction grecque des Septante, qui s'éloigne sensiblement du texte original : « Il ne manquera pas de chef issu de Juda et de commandant sorti de ses membres avant que n'arrive ce qui lui est réservé [12]. » Le mot de la fin, signifiant « ce qui lui est réservé », en hébreu « Schilo », fut pris pour un nom propre et entendu d'un personnage transcendant qui prendrait en main les destinées du peuple de Dieu. Pour les Chrétiens, ce ne pouvait être que le Christ. C'est ainsi que l'entendent les auteurs ecclésiastiques les plus anciens. Or la royauté disparut en Judée avec la dynastie d'Hérode dont le dernier monarque juif mourut en 44. C'était donc un peu avant cette date que le grand drame devait se situer. La catastrophe de l'an 70 fournissait un autre point de repère. Elle représentait l'aboutissement final de la plus grande épreuve qu'eût connue le peuple d'Israël. Les Chrétiens, habitués à voir dans la Bible la figure anticipée des temps nouveaux, se rappelaient à ce propos les quarante années passées jadis dans le désert, où tous les vieux Israélites avaient finalement péri. C'est au début de cette période qu'avaient eu lieu la sortie d'Egypte et l'institution du rite de la Pâque, symbole prophétique de l'immolation du Christ. Ils étaient ainsi amenés à placer quarante ans avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire en l'an 30, la mort du Fils de Dieu fait homme. Cette date pouvait sembler d'autant plus assurée, qu'elle coïncidait avec l'époque approximative de l'apostolat des premiers chefs connus de l'Eglise de Jérusalem, Jacques, Kephas et Jean.

qui apparurent ainsi comme les premiers témoins du drame évangélique.

Quelle fut la patrie du Christ Sauveur ? L'*Épître aux Hébreux* déclare en passant : « Il est notoire que notre Seigneur est sorti de Juda[14]. » C'est sans doute en souvenir de ce qui est dit du mystérieux « Schilo » dans la bénédiction de Jacob sur Juda. L'*Apocalypse* professe la même croyance dans le passage déjà cité où elle parle du « lion de la tribu de Juda », présenté aussitôt après comme un « agneau immolé ». Le texte se réfère à la même bénédiction de Jacob, où nous lisons, immédiatement avant la phrase relative à « Schilo » : « Juda est un jeune lion. » Mais d'autres textes suggéraient une autre interprétation. Certains parlaient d'un « consolateur » (Nahum) providentiel, en qui se voyait le Messie. N'était-il pas, dès lors, bien naturel, de placer sa patrie au nord de la Palestine, à Kapharnahum, dont le nom signifie « bourg du Consolateur » ? Ne lisait-on pas d'ailleurs, en *Isaïe* (VIII, 23) au sujet de la Galilée : « Le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ? » Ces derniers mots, pour des croyants, ne désignaient-ils pas évidemment le Christ ?

Les « Logia ».

La réflexion chrétienne s'est longuement exercée sur ces textes et sur tous ceux où elle croyait découvrir des allusions au Fils de Dieu fait homme. Elle les a patiemment ruminés et, à force de les triturer, elle en a modifié la substance. Elle en a tiré les éléments d'une *Vie de Jésus*. De bonne heure, au cours des années qui suivirent la destruction du Temple, dut circuler un recueil de témoignages messianiques des fragments bibliques de même nature, sur lesquels se fondait la foi nouvelle. Ainsi s'expliquent les longs tissus de citations scripturaires, qui abondent dans la littérature chrétienne des premiers âges. Dans cette œuvre, qui n'est pas arrivée jusqu'à nous mais dont nous avons des imitations plus ou moins tardives dirigées « contre les juifs », il était établi, avec grand renfort de preuves scripturaires, que le Christ devait paraître dans les derniers temps et en terre juive, qu'il aurait en lui l'Esprit de Dieu et qu'il le montrerait par la sagesse de ses paroles et la puissance de ses actes, qu'il donnerait l'exemple de la pauvreté, de la modestie, de la bonté, qu'il serait méconnu par ses proches, traqué par ses ennemis, immolé à l'approche de la Pâque comme un agneau, puis rappelé à la vie, élevé au-dessus des Anges, placé pour des siècles à la gloire de Dieu. Tout l'idéal de ses fidèles se concentrait en lui à la lumière convergente des textes de la Loi, des Prophètes, des *Psaumes*.

C'est sans doute en une compilation de ce genre que devait consister un recueil, depuis longtemps perdu, de « Logia » ou « Oracles » du Seigneur qui a fait couler beaucoup d'encre et au sujet duquel on s'est notablement mépris. Un des plus anciens auteurs ecclésiastiques, Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, lui avait consacré cinq livres de commentaires, depuis longtemps perdus. C'est dire que cette œuvre jouissait d'une très grande autorité dans l'Eglise primitive et qu'elle dut exercer une influence considérable sur la formation de la pensée chrétienne. Le titre du livre montre qu'il ne contenait pas, comme on l'a cru, des paroles du Christ mais des « prophéties » formulées à son sujet par le Dieu des Juifs, que la Bible grecque désigne couramment sous le nom de « Seigneur ». Cette anthologie d'oracles messianiques était comme une anticipation, une préfiguration de l'Evangile. Il suffisait d'en transposer les données sur le plan historique pour obtenir une *Vie de Jésus*.

Une biographie d'un Dieu Sauveur circulait, dès cette époque, dans un groupe voisin, celui des Simoniens, très répandus dans la région de Samarie. Ces gens offraient beaucoup d'analogie avec les Esséniens. Eux aussi faisaient profession de mépriser les richesses et les plaisirs, de pratiquer la continence et l'abstinence. Eux aussi estimaient, en effet, que l'âme est dans le corps comme en une prison. La Sagesse divine, expliquaient-ils, étant un « Esprit », commit un jour la faute de se pencher vers la matière. Elle ne put ensuite s'en dégager et se trouva enlacée dans les liens de la chair, se « transvasant » d'une génération à l'autre en divers corps de femmes et provoquant par sa beauté fatale la concupiscence des Princes de ce monde qui se livrèrent pour elle à des guerres meurtrières. Le Fils de Dieu, appelé aussi « la Grande Puissance », vint la dégager, sur l'ordre de son Père, et reçut, à cause de sa soumission à la volonté divine, le nom de « Simon », qui veut dire « obéissant ». Ayant traversé les sphères célestes, il parut sur la terre comme un homme. Le dernier avatar de la Sagesse déchue s'offrit à lui en la personne d'une femme de mauvaise vie du nom d'Hélène. Comme un « bon Pasteur », il l'arrêta et ramena cette brebis égarée, en lui rappelant son origine céleste et en lui montrant le chemin du paradis perdu. Avec sa compagne transfigurée il poursuivit sa tournée salutaire, tenant des discours d'une sagesse transcendante et accomplissant des prodiges d'une puissance souveraine. Poursuivi par les puissances du mal, qui avaient cru l'abattre, il triompha de la mort et remonta au ciel, montrant jusqu'au bout le chemin que chacun devait suivre.

Cette histoire mythique était contée tout au long dans un écrit simonien, le « livre des quatre coins du monde », signalé

plus tard par un auteur syriaque. Certains détails de son contenu donnent à penser qu'elle existait déjà au début de notre ère. Sa vision singulière du rôle joué par la beauté féminine dans le déclenchement des guerres ne peut s'expliquer par une simple réminiscence de l'Hélène d'Homère, pour laquelle les Grecs luttèrent contre les Troyens. Elle doit procéder d'un souvenir vivant des aventures de la reine Cléopâtre qui mit aux prises Antoine et Octave, l'Orient et l'Occident. Toute cette mythologie est donc bien antérieure à la fondation de l'Église.

Le Christ était pour les Chrétiens ce que Simon était pour les Simoniens. Une œuvre du même genre s'imposait donc pour lui. Le besoin s'en faisait d'autant plus sentir que la secte nouvelle avait à se distinguer des vieux partis, pour ne pas être englobée en leur ruine. Elle devait affirmer tout particulièrement son autonomie en face du pharisaïsme des rabbis, qui, survivant à la tourmente, se réorganisait au nord de la Palestine et s'efforçait de rallier à son orthodoxie tous les éléments nationaux. A l'idéal archaïque des docteurs de la Loi, il convenait d'opposer celui des nouveaux maîtres. C'est du sentiment de cette nécessité que naquit la première vie de Jésus.

Un tel écrit basé sur des textes prophétiques, ou censés tels, ne pouvait voir le jour que chez des chrétiens de vieille observance très attachés au judaïsme traditionnel. Il se conçoit fort bien dans l'une de ces Eglises de Transjordanie où des croyants de Palestine, échappés aux horreurs de la grande guerre, maintinrent leurs traditions avec leurs espérances. Les fidèles de ces contrées se firent longtemps remarquer par leur esprit conservateur. Ils ne voyaient dans le christianisme qu'un prolongement, ou, pour mieux dire, l'épanouissement final de la religion d'Israël. Un auteur du IVe siècle, Epiphane, qui les a fréquentés, les signale sous le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes de « Nazaréens ». Le mot vient de l'hébreu « nazir », devenu en grec « nazaraios », qui désigne un homme voué au service de Dieu. Il fut appliqué de bonne heure aux Chrétiens et devait désigner déjà vers la fin du Ier siècle ou au début du IIe ceux d'entre eux qui vivaient au-delà du Jourdain.

L'Evangile des Nazaréens.

Justement Epiphane mentionne un « Evangile des Nazaréens » appelé aussi « des Hébreux » ou « des Ebionites », dont certains détails particulièrement archaïques l'ont beaucoup offusqué[36]. Il y a bien des chances pour qu'il faille voir en cette œuvre la plus ancienne des *Vies de Jésus*. Un tel document serait pour

nous du plus vif intérêt s'il n'était depuis longtemps perdu. Mais nous pouvons nous en faire quelque idée par les citations ou allusions de divers auteurs ecclésiastiques qui s'en sont occupés.

Le récit était présenté au nom des douze premiers disciples du Christ, personnification chrétienne des douze tribus d'Israël. Aussi est-il appelé parfois « l'Evangile des douze Apôtres ». Plus précisément il se donnait comme rédigé par l'un d'eux, Matthieu, qui aurait fait fonction de publicain et à ce titre aurait su tenir la plume. Pour ce motif il est appelé aussi « Evangile selon Matthieu », quoiqu'il soit à distinguer de celui que nous possédons sous ce nom. C'est sans doute à ce premier récit de la *Vie de Jésus* que s'applique la remarque suivante du vieux Papias : « Matthieu coordonna les Oracles ».

La scène s'ouvrait « aux jours d'Hérode roi de Judée », sous le grand-prêtre Kaïphe. Comme le premier était mort un peu avant notre ère, tandis que le second vivait sous Ponce-Pilate, ce détail témoigne à lui seul d'une chronologie fort chaotique. Pareille confusion ne se comprendrait pas en un Evangile tardif. Elle s'explique, en un premier essai, par l'absence de toute tradition historique et les tâtonnements inévitables d'une légende en voie de formation.

En ce temps-là donc, « vint un homme du nom de Jean, qui baptisait du baptême de la pénitence dans le fleuve Jourdain ». Ainsi se réalisait un oracle de Malachie (III, 1) concernant un « messager » appelé à « préparer la voie du Seigneur », car, pour un chrétien héritier de la tradition esšénienne, une telle préparation impliquait la purification des âmes, dont le baptême était le symbole agissant. Il ne se nourrissait que de miel sauvage, seul aliment qu'on trouve au désert, parce qu'ainsi s'accomplissait une autre prophétie consignée en *Isaïe* (XL, 3) : « Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur. » Il avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de peau autour des reins. C'était jadis l'habillement du prophète Elie (II R. 1, 8). Or le « messager » du Seigneur était présenté en Malachie (IV, 5) comme un nouvel Elie, qui travaillerait à la conversion d'Israël jusqu'à ce que vint le « jour du Seigneur ». En application de ce dernier oracle, l'évangéliste ajoutait que « tout Jérusalem », pharisiens en tête, allait vers lui pour recevoir de lui le baptême de la pénitence. De longs détails venaient ensuite, sans doute à propos de la prédication du baptiste. Celui-ci, aux termes du récit, était, par son père Zacharie et sa mère Elisabeth, de la race d'Aaron. C'était une façon d'affirmer et de mettre en relief la thèse chère au premier auteur de l'*Epître aux Hébreux*, pour qui le nouveau Melchise-

dech est bien supérieur aux représentants de l'ancien sacerdoce.

Jésus, en effet, apparaissait près de Jean comme une personnalité transcendante. Il n'allait vers lui que sur invitation et avec une haute conscience de sa propre valeur : « La mère du Seigneur et ses frères lui disaient : Jean baptise pour la rémission des péchés, allons et faisons-nous baptiser par lui. Mais il leur dit : En quoi ai-je péché pour aller me faire baptiser par lui ? » Il allait, malgré tout, vers le baptiste. Mais c'était plutôt, dans la pensée du narrateur, pour réaliser d'autres prophéties qui se rapportaient à lui-même. Il était dit en *Isaïe* (LXI, 1) : « L'Esprit du Seigneur est sur moi car le Seigneur m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux malheureux. » Ce texte rappelait celui du *Psaume II*, déjà invoqué dans la dissertation « aux Hébreux », où « l'Oint » mystérieux dit de lui-même : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » L'évangéliste montrait à sa manière la réalisation de ces deux oracles : « Comme le peuple était baptisé, Jésus vint aussi et il fut baptisé par Jean. Et comme il sortait de l'eau, les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit Saint de Dieu sous la forme d'une colombe qui descendait et qui entrait en lui. Et une voix vint du ciel, disant : Tu es mon Fils bien-aimé, je me suis complu en toi, je t'ai engendré aujourd'hui. » Un autre oracle, partiellement réalisé en ce dernier passage disait en *Isaïe* (XLII, 1) : « Voici mon serviteur (en grec « mon enfant »), en qui je me suis complu, j'ai mis mon Esprit sur lui. » Le narrateur tient à reproduire cette déclaration en sa forme indirecte. Il l'introduit artificiellement au moyen d'une question que le baptiste, surpris par un détail de la scène, pose à Jésus : « Aussitôt une grande lumière illumine le lieu. Ce que voyant, Jean lui dit : Toi, qui es-tu, Seigneur ? Et de nouveau une voix vint du ciel vers lui : Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé, en qui je me suis complu. »

La morale du récit est tirée aussitôt : « Alors Jean tombant à ses pieds lui dit : « Je t'en prie, Seigneur, toi, baptise-moi. » Mais il lui résista, disant : « Laisse, car c'est ainsi qu'il faut que tout soit accompli. » Les derniers mots sont décisifs. Ils montrent que toute cette histoire a été conçue en fonction d'un groupe d'oracles dont la réalisation, dans l'esprit des judéo-chrétiens, devait s'opérer par le Christ.

Un autre fragment de récit baptismal accentue l'interprétation messianique des vieilles Écritures et fait jouer au Saint-Esprit un rôle plus personnel : « Quand Jésus fut sorti de l'eau, la source entière de l'Esprit Saint descendit et se reposa sur lui et lui dit : « Mon Fils, je t'attendais en tous les prophètes pour que je me repose en toi. Tu es, en effet, mon repos; tu es mon Fils bien-aimé, qui règne éternellement. » C'est l'Esprit qui a ici

la parole. Or il est désigné en hébreu et en araméen par un mot féminin « Rouah ». Son rôle apparaît donc, en l'occurrence, comme celui d'une mère. Le Christ lui-même le déclare en cet autre fragment, qui nous introduit en pleine fantasmagorie : « Aussitôt ma mère l'Esprit Saint me saisit par un de mes cheveux et m'emporta vers la grande montagne du Thabor. »

Dans la pensée de l'évangéliste, Jésus n'en était pas moins, de naissance, un homme pareil aux autres. Il avait alors « trente ans », l'âge de David à son avènement (II *Sam.* V, 4), celui des prêtres à leur entrée en fonction (*Num.* IV, 3, 23, 30). Il était fils de Joseph et de Marie. Son père portait le même nom que le plus célèbre et le plus aimé des Fils du patriarche Jacob, qui, en mourant, accumula les bénédictions sur sa tête en même temps que sur celle du « Nazaréen », d'après la version grecque de la *Genèse* (XLIX, 26). Sa mère s'appelait comme la sœur de Moïse, que l'*Exode* (XV, 20) qualifie de « prophétesse » et de qui se réclamait, selon le témoignage de Philon, le groupe des Thérapeutes, étroitement apparenté à celui des Esséniens. De même que le Père céleste restait enveloppé de mystère et ne se manifestait que par l'intermédiaire de l'Esprit Saint, Joseph n'apparaissait point et Marie entrait seule en scène. D'autres enfants l'accompagnaient, car Jésus avait des frères. Ainsi le voulaient divers textes bibliques où l'on croyait le voir préfigurer (*Ps.* LXIX, 9; LXXXIV, 28, etc.). Mais après son baptême, il ne voulut avoir rien de commun avec sa parenté. « Un jour on vint lui dire : « Ta mère et tes frères sont dehors. Il répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et étendant les mains sur ses disciples, il ajouta : « Voici mes frères et ma mère. Ce sont ceux qui font la volonté de Dieu. »

Aussi n'habitait-il point avec sa famille. Sa résidence était à Kapharnahum, « bourg du Consolateur », près du lac de Tibériade. Sans doute lisait-on qu'il n'avait pas où reposer sa tête. Un autre fragment de l'Evangile nous le montre entrant « dans la maison de Simon surnommé Pierre », avec un groupe de disciples : « Ayant ouvert la bouche, il dit : Comme je passais le long du lac de Tibériade, j'ai choisi Jean et Jacques, fils de Zébédée, et Simon et André, et Thaddée et Simon le Zélote et Judas Iscariote, et toi, Matthieu, qui étais assis à ton bureau de publicain, je t'ai appelé et tu m'as suivi. Vous donc, je veux que vous soyez mes douze apôtres en témoignage pour Israël. »

Une condition préalable était imposée par lui à ses compagnons, celle de tout quitter pour le suivre. C'est ce qu'expliquait un épisode du plus pur essénisme, qui devait faire suite à une première charge contre les possédants : « Un autre riche lui dit : Maître, que dois-je faire de bon pour vivre ? Il lui dit :

Homme, pratique la Loi et les Prophètes. Il lui répondit : Je l'ai fait. Et il lui dit : Va, vends tout ce que tu possèdes, partage-le aux pauvres et suis-moi. Le riche se mit à se gratter la tête et cela ne lui plut pas. Et le Seigneur lui dit : Comment dis-tu : j'ai pratiqué la Loi et les Prophètes ? Car il est écrit dans la Loi : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Et voici que beaucoup de tes frères, fils d'Abraham, sont couverts d'ordure, mourant de faim, et ta maison est pleine de biens et il n'en sort rien du tout pour eux. Et s'étant retourné il dit à Simon, son disciple, assis près de lui : Simon, fils de Jean, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

« Ne soyez jamais contents, disait ailleurs le Christ, que lorsque vous aurez vu votre frère joyeux dans la charité. » « Celui qui trouble l'esprit de son frère, expliquait-il encore, est un grand criminel. » Lui apportait plutôt aux âmes troublées le calme réparateur. Comme l'Esprit Saint était venu « se reposer » en lui, c'était dans sa compagnie que toutes les vaines agitations devaient prendre fin : « Celui qui me cherche, disait-il n'aura pas de repos jusqu'à ce qu'il me trouve. Celui qui m'aura trouvé sera saisi d'admiration. Celui que l'admiration aura saisi dominera comme un roi. Celui qui sera venu à dominer se trouvera en repos. » Nous sommes ici en pleine mystique, une mystique bien conforme à la tradition des Esséniens, qui voyaient dans les passions des maladies de l'âme et dans la maîtrise de soi-même le signe de la royauté spirituelle.

Comme eux il réprouvait les boucheries sacrées : « Je suis venu, déclarait-il, détruire les sacrifices, et si vous ne cessez de sacrifier, la colère de Dieu ne se détournera pas de vous. » A l'offense des victimes il préférait, conformément à la parole d'un prophète (*Osée*, VI, 6), la pratique de la miséricorde. On le vit bien à l'attitude indulgente qu'il adopta, un jour à l'égard d'« une femme accusée devant lui de nombreux péchés ».

Son dédain de toute victime rituelle s'étendait jusqu'à celle du banquet pascal. Peu avant sa mort son entourage lui demandait : « Où veux-tu que nous te préparions à manger la Pâque ? » « L'ai-je donc demandé ? » répondit-il avec humeur. Il rompit le pain avec ses disciples, les fit boire à sa coupe, remplie d'eau non de vin. C'était lui qui devait servir d'agneau pascal. Il était voué à la mort, victime innocente, par Kaïphe, le grand-prêtre du temps, dont la mention, au début de l'Evangile, visait à préparer ce dénouement. Un apôtre de prédilection, « Jacques le Juste », avait juré de ne plus manger de pain avant de le voir ressuscité. Sa fidélité fut récompensée. Jésus, sortant du tombeau et laissant entre les mains du serviteur du grand-prêtre, qui s'y

trouvait posté, le linceul dont il était enveloppé, parut soudain devant l'apôtre, prit du pain, le bénit, le rompit et le lui présenta en disant : « Mon frère, mange ton pain, parce que le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. »

Cette biographie du Dieu Sauveur pouvait rivaliser avantageusement avec celle des Simoniens. On aura remarqué qu'un « Simon » y paraissait aussi et y jouait un rôle de premier plan, mais seulement comme compagnon de Jésus, dont le rôle se trouvait ainsi grandi. C'était Kephas, le second des trois notables de l'Église naissante de Jérusalem. Comme son nom, qui voulait dire « pierre » pouvait être interprété en simple surnom, tandis qu'il n'en était pas de même pour ses deux associés Jacques et Jean, l'évangéliste a fait de lui un « Simon » surnommé « Pierre » et il l'a mis en scène avant tous les autres apôtres, avant Jacques lui-même. L'Hélène des simoniens, cette prostituée de bas étage, dernier avatar de la Sagesse déchue, que le Dieu Sauveur a relevée, se retrouve, elle aussi, en cette « femme accusée de nombreux péchés » que le narrateur fait mener en accusée devant Jésus pour fournir à celui-ci l'occasion de l'absoudre. Seulement il n'est point parlé à son sujet du « transvasement » des âmes, ni de la première femme, source de tous les maux, ni, à plus forte raison, de l'Esprit divin tombé dans la matière d'où la Grande Puissance était seule capable de la tirer. Le récit est moins encombré de mythologie, plus simple et plus familier. Il a toutes les apparences d'une histoire vécue.

Ce premier Evangile, si dépourvu de prétentions théologiques et littéraires, mettait la foi nouvelle à la portée de tous. Il donnait à une doctrine austère et exigente, jusque-là un peu abstruse, l'attrait d'un roman populaire. Aussi devait-il faire plus pour son succès que les plus doctes dissertations du genre de l'*Épître aux Hébreux*. Il portait en lui l'avenir du christianisme.

Le livre d'Elchasaï.

Le travail de fermentation intense qui aboutit à l'Evangile des Nazaréens ne s'enferma pas en un cadre rigide, réputé immuable. Il garda une grande souplesse. A cette époque de lente formation, la pensée chrétienne se trouvait en un constant devenir. Elle prenait les aspects les plus variés et les plus changeants. Des groupes divers s'inspiraient de la même tendance et se donnaient pourtant des formes originales. Ils fraternisaient entre eux, mais en gardant leur personnalité.

Le même Epiphane qui nous a montré les « Nazaréens »

établis en Transjordanie signale à côté d'eux des « Ebionites », qui leur ressemblent singulièrement et dont le nom rappelle celui des anciens « Ebonim » ou « pauvres » de Jérusalem. Il repère dans la même région les « Osséens », qui ont avec les uns et les autres, déclare-t-il, d'étroites affinités, les « Isséens », dont le nom, selon lui, servit quelque temps à les désigner eux-mêmes, les « Sampsèens », ou « adorateurs du soleil », dont les doctrines à son sens, sont à peu près identiques. Sous ces appellations diverses nous retrouvons les Esséniens de Josèphe, les Esséens ou Osséens de Philon. Lui-même le reconnaît, tout en les présentant comme des disciples déclarés, bien que peu orthodoxes, du Christ.

Un écrit judéo-chrétien, qui a dû paraître vers l'an 115, et qui eut un grand succès en chacun de ces groupes, nous fait connaître leur tendance commune et leurs préoccupations dominantes. C'est le livre d'« Elchasaï »[30]. Le mot veut dire sans doute « Dieu caché », en souvenir d'un texte bien connu d'*Isaïe* ((XLV, 15) : « Tu es vraiment un Dieu caché, Dieu Sauveur d'Israël. » L'auteur est un voyant, qui se trouve en communication avec le monde supérieur et qui rapporte ce qu'il a vu et entendu. A l'époque où il écrit, l'empereur Trajan guerroie contre les Parthes. Beaucoup de Juifs en profitent pour se révolter. Ils croient que l'heure de la vengeance est venue, que l'Empire va s'effondrer et que sur ses ruines s'édifiera le royaume de Dieu. Le livre d'Elchasaï participe à cette fièvre. Mais il n'a pas pour but d'organiser la révolte. Il tend plutôt à organiser le relèvement moral d'Israël en vue de la réalisation des promesses divines.

Le voyant, donc, a, un jour, aperçu le Christ et vis-à-vis, sa compagne divine, l'Esprit Saint, qui, en l'occurrence n'est plus sa mère, mais « sa sœur », debout sur un nuage entre deux montagnes, grâce auxquelles il a pu se rendre un compte exact de leur taille colossale. Il a bénéficié de leurs révélations et il s'en autorise pour formuler des règles de conduite :

Abstenez-vous, dit-il, de toutes les viandes, car elles sont l'aliment officiel des démons. Méfiez-vous du feu, qui sert à les préparer, qui brûle et consume; fuyez jusqu'à son apparence, qui produit l'illusion et l'erreur. Cherchez plutôt l'eau courante et écoutez sa voix. C'est elle qui donne la vie et qui sauve.

Quelqu'un a-t-il commis un péché grave tel que sodomie, pédérastie, inceste, adultère, qu'il recoure à un nouveau baptême et se purifie au nom du Dieu Très-Haut et de son Fils le Grand Roi. Quelqu'un a-t-il été mordu par un chien enragé, en qui réside un démon pernicieux, qu'il coure vers une rivière ou une source et qu'il s'y baigne. Même prescription pour les phtisiques, pour tous les démoniaques. Qu'ils renouvellent leur bain rituel

« quarante fois pendant sept jours ». Que chacun, s'étant baigné, prie Dieu avec une foi cordiale, en ayant soin de se tourner vers Jérusalem. « Secourez-moi, dira-t-il et chassez de moi la souffrance. » Qu'il s'engage ensuite à s'abstenir de tout mal, en prenant pour garant de ses bonnes intentions sept grands « témoins ». Les noms de ces derniers varient avec les textes. Mais dans l'ensemble ils désignent sept éléments cosmiques ou cultuels : le ciel, la terre, l'eau, les vents, le pain, l'huile et le sel. « J'atteste devant ces sept témoins, doit dire l'intéressé, que je ne pécherai plus et ne me complairai en aucun mal. »

Pour tenir parole et se conserver pur, il faut observer les commandements de la Loi, ceux du moins qui viennent du vrai Dieu, comme le précepte de la circoncision, car il en est qui ne procèdent pas de lui mais des puissances mauvaises. Il importe aussi de ne rien entreprendre en certains jours néfastes, qui sont sous la dépendance de certains astres, car ceux-ci se partagent en deux séries opposées, il en est de bons comme le Soleil, mais d'autres sont mauvais et impies comme la Lune. Ce sont là des secrets précieux, qu'il importe de ne pas divulguer : « Gardez-les avec soin, concluait Elchasaï, car tous les hommes ne sont pas croyants, ni toutes les femmes droites. »

Le rapporteur à qui nous devons ces citations ne nous les donne qu'afin de s'en moquer. Le livre entier n'est pour lui qu'un ramassis de sottises. Pour le montrer d'ailleurs, il n'en aura extrait que les passages qui lui ont paru les plus extravagants. Mais l'extravagance, en pareille matière, n'apparaît qu'au regard des incroyants. Un païen cultivé qui aurait voulu se moquer de notre *Apocalypse* aurait pu en tirer une belle collection de textes hilarants. Les citations du livre d'Elchasaï qui nous ont été rapportées ne semblent pas dépasser en ce genre la commune mesure.

Ce que les auteurs ecclésiastiques reprochent à cette œuvre, c'est surtout son origine hétérodoxe. Pour eux, les groupes dont elle reflète les croyances ne représentent qu'un christianisme inférieur et peu recommandable. Tous, Isséens, Osséens, Sampséens, les Ebionites eux-mêmes et les Nazaréens, sont étrangers à la véritable Eglise. Ils vivent dans l'« hérésie ». C'est tout simplement parce qu'ils ne se tiennent pas dans la ligne de l'orthodoxie qui a prévalu. Ils ne professent pas le symbole de Nicée. Pour un pur historien ils n'en sont que plus intéressants. Ils se présentent à nous comme des représentants attardés du christianisme originel. Vivant hors des grandes voies de communication, sur les confins de l'Empire, ils ont gardé en substance leur première foi, tandis qu'autour d'eux tout changeait. C'est pour cela qu'ils ont fini par faire figure d'hérétiques.

Notes du Chapitre IV

1. *Je supprime ici quelques pages, relatives aux Dieux en forme humaine, aux Dieux mourants, aux Dieux montants, qui feraient double emploi avec ce qui est dit plus loin. Voir ci-dessous, Origines syriennes, p. 139 (J. M.).*
2. *Genèse*, XLIX, 10.
3. Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVIII. *Guerre des Juifs*, VI, 5, 4.
4. Justin, *Apol.*, I, 32, 1, 4. *Dial.*, LII, 4 et CXX, 3, 5. *Irénée*, Haer., IV, 20, 2.
5. *Isaïe*, VII, 11, 12, 14. *On sait que les traductions chrétiennes de la Bible écrivent ici : « La Vierge concevra », alors que le mot hébreu signifie « la jeune femme » (J.M.).*
6. *Matthieu*, I, 23.
7. *Isaïe*, VIII, 23 et IX, 1 et 5.
8. *Matthieu*, IV, 14.
9. *Isaïe*, XI, 1-11.
10. *Matthieu*, III, 16 et IV, 1.
11. *Isaïe*, XI, 1, 3 et 9, 11.
12. *Marc*, I, 13.
13. *Isaïe*, XLII, 1, 4.
14. *Isaïe*, LII, 13 et LIII, 1, 10.
15. *Malachie*, III, 1, 2.
16. *Ecclésiastique*, I, 1; XXIV, 5, 8; XXIV, 9, 14 et 26, 27.
17. *Proverbes*, VIII, 22, 36; IX, 1, 6.
18. *Sagesse*, VII, 22, 25, 27.
19. *Id.*, II, 12, 20; IV, 7, 20; V, 1, 5.
20. Voir P. Alfaric, *La plus ancienne vie de Jésus, l'évangile selon Marc*, Introduction, p. 60 et suiv.
21. *Sagesse*, II, 13. *Hébreux*, I.
22. *Psaumes*, II, 1, 6, 7, 9.
23. *Hébreux*, I, 1, 5. Voir ci-dessous, p. 107.
24. Voir t. II, p. 115.
25. *Hébreux*, VII.
26. *Marc*, XV, 34.
27. *Jean*, XIX, 26.
28. Entre autres textes : *Matthieu*, XII, 14, 24; XXI, 15, 45, 46; XXII; XXVI, 3, 14, 25; *Marc*, III, 6; *Matthieu*, XII, 46, 50; *Marc*, III, 31-35; *Matthieu*, XXIII; XXVI, 38, 45; *Marc*, XIV, 37; *Matthieu*, XXVII, 46; *Marc*, XV, 34.
29. Ainsi *Matthieu*, I, 22, 23; VIII, 17; XII, 17, 18; XIII, 14, 35; XXI, 4; XXVI, 56; XXVII, 35, etc.
30. *Jean*, V, 30.
31. *Luc*, XXIV, 27; 44, 45.
32. Cf. François Martin, *Documents pour l'étude de la Bible*, t. IV, les Psaumes de Salomon, p. 239.
33. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 5, 9.
34. Cf. François Martin, *Le livre d'Hénoch*, p. 79 et suiv.
35. Id., *ibid.*, introduction.
36. *Hénoch*, XXXIX, 6, 14 (F. Martin, pp. 85, 86); XLV, 3 (id. p. 93); XLIX, 3 (id. p. 101).
37. *Hénoch*, LII, 6, id., p. 106; LV, 4, id., p. 112; LXI, 8-9, id. p. 127; LXII, 9-11, p. 132.
38. *Hénoch*, XLVI, 1-5, p. 94; XLVIII, 2-7, p. 99; LXII, 9-11, p. 132 et 14, p. 133; LXIX, 26-29, p. 156.
39. *Hénoch*, XLVIII, 10, p. 100; LII, 4, p. 105.

40. Cf. François Martin, *Introd. au livre d'Hénoch*, p. XC à XCI.
41. *Isaïe*, XLII, 1 et XI, 4-5. Voir plus haut, p. 84 et suiv.
42. F. Martin, *Introd. au livre d'Hénoch*, p. XXXVIII. *Daniel*, VII, 13, 14.
43. Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, VIII, 11.
44. Testament des douze patriarches, cf. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, col. 853 et suiv.
45. Testament de Job, cf. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, col. 403 et suiv.
46. *Hébreux*, V, 4; IX, 11, 14; X, 5; II, 10; VII, 25; IX, 28; IX, 13, 14; X, 1.
47. *Voir ci-dessous, Origines grecques*, pp. 247-248.
48. *Apocalypse*, XVII, 1, 9; XXI, 1, 4.
49. Id., VII, 9; XIV, 4, 5; XVIII, 16.
50. Id. V, 6, 9; V, 5; V, 1, 7; VII, 6; XIX, 7; XXI, 2.
51. Id., XI, 8 et XI, 4, 15.
52. Isaïe, LII, 14; LIII, 12. *Sagesse*, II, 12, 20. *Psaumes*, XXII, 7, 17.
53. *Genèse*, XLIX, 10. Voir t. II, pp. 118, 119, 120 et ci-dessus p. 79.
54. *Hébreux*, VII, 14.
55. Voir le chapitre suivant, Origines syriennes, p. 184.
56. [illegible]. Voir Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, col. 635 et suiv., et Hilgenfeld, *librorum deperditorum fragmenta*, fascicule IV, appendice au Pasteur d'Hermas.
57. Elchasaï. Voir Hilgenfeld, *Novum testamentum extra canonem receptum*, fascicule III, appendice au Pasteur d'Hermas. Hilgenfeld a publié tout ce qui subsiste du livre d'Elchasaï, c'est à dire les citations tirées d'Epiphane et d'Origène.

DEUXIÈME PARTIE

ORIGINES SYRIENNES

CHAPITRE V

ORIGINES SYRIENNES

SOMMAIRE

I. — *La Syrie au Premier siècle.* Géographie. Les Juifs syriens. Prosélytes syriens. Les Dieux sauveurs. Le Christianisme en Syrie. L'apôtre Paul.

II. — *Du judaïsme au christianisme.* Le christianisme et la loi mosaïque. Missions syriennes. Vers l'antinomisme; la guerre des Juifs. Le Deutéro-Paul. Le crucifiement et la résurrection. La nouvelle Pâque et le retour du Sauveur. Prophètes et glossolales : la Pentecôte.

III. — *Nouveaux sacrements. Nouvelle morale.* Le baptême. L'Eucharistie. Ascétisme.

IV. — *L'Epître de Barnabé.* Israël est réprouvé. Symbolisme de l'Ancien Testament. Morale commune.

V. — *Les premiers textes évangéliques.* L'Evangile selon Marc. La plus ancienne vie de Jésus est judaïsante. L'esprit et la lettre. La part des Gentils. Le Paulinisme. Le Simonisme. Théologie nouvelle. Le Proto-Luc. Tendance antijudaïsante. L'enseignement de Jésus. Répudiation du judaïsme. Le Dieu-Père. La passion selon Luc. Doctrine universelle.

Sommaire de P. A. — Le pays syrien. La population syrienne. Les religions syriennes. Les Juifs en Syrie. Prosélytes syriens. Premiers groupes chrétiens. Premières missions chrétiennes. Après la guerre juive. La gnose antijuive. Le paulinisme. L'Evangile selon Marc. L'Epître de Barnabé. L'Evangile selon Luc. Réactions judéo-chrétiennes. Floraison gnostique (Barbelo). *Ce dernier point n'a pas été traité.*

A partir de ce chapitre, nous disposons de sommaires établis par Prosper Alfaric. En les comparant avec les nôtres, qui sont rédigés a posteriori, d'après le texte, on aura une idée de la différence qui sépare ce que l'auteur voulait faire de ce qu'il a fait (J. M.).

Après la Palestine, la Syrie eut la plus grande part à la fondation du christianisme.

Renan.

I. — LA SYRIE AU Ier SIÈCLE

Dans l'évolution qui se produisit au sein du christianisme et qui fit d'une secte mystique aux effectifs réduits une religion universelle appelée au plus grand avenir, la Syrie commença par jouer un rôle très important et même décisif.

Géographie.

Cette région était, pour les Juifs de Palestine, comme un prolongement de leur propre pays. Son relief avait la même structure, constituée par les deux mêmes chaînes de montagnes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, entre lesquelles s'ouvrait la même dépression. Des fleuves analogues au Jourdain, le Léontès au sud, l'Oronte au nord, arrosaient cette plaine intérieure. A l'ouest venait s'ébattre la même mer, sillonnée de bateaux marchands. A l'est s'étendaient en direction de la Mésopotamie les mêmes plaines plus ou moins désertiques, qu'entrecoupaient les pistes des caravanes. A l'intérieur du quadrilatère, on retrouvait, avec le même climat, des cultures à peu près identiques, des industries également rudimentaires, un trafic terrestre et maritime sensiblement uniforme, mais plus actif dans les contrées du nord. La population appartenait à la même race sémitique. Elle parlait la même langue, l'araméen. Elle était soumise depuis longtemps aux mêmes maîtres.

Le pays avait été dominé jadis, comme pendant quelque temps la Palestine elle-même, par la dynastie grecque des Séleucides, qui siégeait à Antioche et qui avait fait passer sur tous ses sujets un fort courant d'hellénisme. C'est, semble-t-il, à la suite de ce travail d'hellénisation que des communautés esséniennes alliant le judaïsme traditionnel au mysticisme pythagoricien, s'étaient constituées sur les bords du Jourdain. Depuis le temps de Pompée, la Syrie n'était plus qu'une province romaine, régie par un légat qui continuait de résider dans la capitale des anciens rois. C'est

de lui que dépendait, depuis l'annexion du sud de la Palestine par Auguste, le procurateur romain établi en Judée. Jérusalem restait donc étroitement liée à Antioche. En passant d'une ville à l'autre les Juifs n'avaient pas conscience de s'expatrier.

Juifs syriens.

Au début de notre ère, ils étaient répandus un peu partout hors de la Palestine. Ils formaient ce qu'on est convenu d'appeler la Diaspora, d'un mot qui veut dire « dispersion ». Mais ils abondaient en Syrie plus encore qu'ailleurs. Groupés dans les villes en un même quartier, ils formaient une minorité compacte, qui en imposait par sa masse et par sa cohésion, mais plus encore par la nature de ses croyances, de ses pratiques religieuses, de sa vie quotidienne.

Le judaïsme tranchait parmi toutes les religions syriennes par sa foi en un seul Dieu. Une telle conception exclut, par sa nature même, tout compromis avec les autres religions. Le polythéisme est, par essence, accommodant. C'est sa faiblesse. Le monothéisme puise dans son intransigeance même une force supérieure. Il allait fournir le ressort principal de la communauté chrétienne, qui inscrivit de bonne heure en tête de son symbole sa croyance en « un seul Dieu, Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre ».

Pour les Juifs de la Diaspora, qui ne pouvaient aller faire leurs dévotions à Jérusalem, le culte rendu à ce monarque suprême se concentrait dans la « synagogue », dont le nom est synonyme d'« Eglise » ou « Assemblée », et qui fut l'archétype de l'Eglise chrétienne. Comme les sacrifices ne pouvaient avoir lieu que dans le Temple, on y avait renoncé définitivement. On se contentait de se réunir, les jours de sabbat, les yeux tournés vers la Ville sainte. On chantait des psaumes, des hymnes, des cantiques, on récitait des prières collectives. Une place importante était faite à la lecture de la Loi, des Prophètes, des livres sapientiaux ou édifiants, et à un pieux commentaire du texte sacré. Ce culte spirituel, plein d'attrait pour les âmes mystiques, fut celui de l'Eglise naissante. Les « anciens » ou « presbuteroi » qui y présidaient, les « ministres » ou « diaconoi », qui en faisaient le service, fournirent les premiers cadres de la hiérarchie ecclésiastique.

Enfin la vie que menaient les membres de la Diaspora témoignait d'une haute moralité, qui manquait trop souvent aux adeptes des autres cultes. Un premier indice en était fourni, au point de vue individuel, par le sentiment très vif du devoir dont faisaient preuve tous les Israélites élevés dans le respect de la

Loi, qu'ils regardaient comme dictée par Dieu lui-même. Non moins remarquable était l'union qui s'affirmait au sein de leurs familles, groupées autour du chef dans un même amour docile et confiant, comme devaient l'être à leur image celles de la communauté chrétienne. L'étroite solidarité dont ils faisaient preuve en face des Goïms souvent hostiles, et qui les amenait à s'entraider, achevait de resserrer les liens qui existaient entre eux et les acheminait vers l'idée de la « charité ».

Comme l'ensemble de la Diaspora dont ils constituaient en quelque sorte la première région, les Juifs de Syrie devaient payer pour le Temple, à partir de vingt ans, une redevance annuelle dont la perception était assurée par des délégués officiels. Malgré tout ils s'intéressaient assez peu aux sacrifices qui s'y célébraient et aux rites divers du cérémonial mosaïque. L'impossibilité où ils étaient de s'y associer couramment suffisait à les en détacher. Leurs préoccupations étaient d'ordre moral plutôt que liturgique. C'est dire qu'il n'y avait pas chez eux de vrais Sadducéens.

Les Pharisiens eux-mêmes étaient là mal à l'aise. Leur légalisme méticuleux, qui enfermait la vie entière en un réseau serré de prescriptions minutieuses, était d'une observation difficile même en Judée parmi les circoncis. En Syrie, dans un monde étranger aux usages israélites, il devenait presque intenable. Les exigences pratiques de la vie quotidienne en imposaient trop souvent l'abandon. Un rigorisme si étroit cadrait d'ailleurs fort mal avec l'état d'esprit de cette société complexe, formée d'éléments disparates, où les opinions et les coutumes les plus diverses s'entremêlaient, où les barrières les plus fermes finissaient par céder. De vrais *Pharisiens* ne pouvaient y vivre qu'à grand-peine, en rentrant leurs ongles, en assouplissant leurs traditions.

L'on peut en dire autant des Zélotes. Leur nationalisme était aussi étranger que possible à l'âme syrienne. Les gens de Tyr et de Sidon, de Béryte et de Byblos, de Laodicée et d'Antioche étaient depuis longtemps des sujets loyaux de l'Empire. Ils n'avaient pas de nationalité propre et pouvaient d'autant moins s'intéresser à celle des Juifs palestiniens qu'ils la voyaient prendre une attitude agressive à l'égard des Romains.

Des quatre groupes du judaïsme présentés par Josèphe, c'est celui des Esséniens qui était le plus viable en Syrie. Étranger par sa mystique au nationalisme des sicaires et au légalisme des rabbis comme au ritualisme lévitique, il offrait aux pieux Israélites les perspectives alléchantes de la patrie céleste, où chacun pouvait accéder par la pratique d'une vie pure en s'agrégeant à la société toute spirituelle des Saints. Prônant la pauvreté comme la condition initiale du salut il devait attirer particu-

lièrement les croyants de condition modeste, dont l'âme inquiète s'ouvrait par lui à l'espérance.

L'austérité de ses exigences morales mettait un obstacle sérieux au succès de sa propagande. Les Juifs goûtaient peu le célibat et le renoncement, ils n'avaient qu'un goût modéré pour la discipline. Mais nous avons vu[1] qu'aux communautés d'ascètes qui en faisaient profession s'agrégeaient, dans les campagnes de Palestine, des séculiers ayant femme et enfants, suivant dès lors une règle moins stricte. Ceux-là menaient la vie courante des bons Israélites. Sans doute pouvaient-ils avoir en propriété leur maison et leur terre, s'alimenter selon leurs besoins, travailler à leur guise et garder pour eux le fruit de leur travail. On devait seulement les engager à imiter les Saints dans la mesure du possible et à leur donner à l'occasion leur assistance. Cette forme d'essénisme n'avait rien de rebutant. Elle plaisait par sa modération et sa souplesse.

Le christianisme ne pouvait que gagner à une pareille tolérance. Il la prit à son compte et s'en fit un système. Il eut ainsi, dès cette époque, deux morales, l'une très rigoriste pour les âmes éprises de sacrifice, l'autre bien plus adaptée à la faiblesse humaine. Par là il pouvait satisfaire les besoins de la masse comme ceux de l'élite.

Chez les Chrétiens, d'ailleurs, la foi confiante au Christ Jésus passait avant toute considération pratique. Elle était la condition première du salut. Or cette idée d'un Dieu fait homme pour le salut de tous était aussi séduisante pour le commun des Juifs que pour les docteurs en Israël. Par elle les vieilles Ecritures, où l'on croyait en voir l'annonce continue, prenaient un sens nouveau et merveilleux. Toute l'histoire sainte se transfigurait en une longue préparation de l'Evangile. Les rabbins les plus fiers de leur rang et les plus humbles des croyants étaient également heureux de penser que le Fils du Très-Haut s'était fait semblable à eux et les traitait en frères. Leur condition s'en trouvait prodigieusement ennoblie et cette fraternité divine leur offrait la plus sûre garantie d'avenir.

Le christianisme put ainsi pénétrer chez les Juifs de la Diaspora plus vite et plus profondément que chez leurs coreligionnaires palestiniens. Ni en Judée ni en Galilée il ne paraît avoir entamé bien fortement les effectifs de la religion ancestrale. Les Juifs de vieille observance y restèrent les maîtres. En Syrie leur position fut beaucoup plus instable. Un nombre considérable de croyants et des meilleurs passèrent de bonne heure à la nouvelle foi.

Prosélytes syriens.

Plus proches encore de l'Evangile que les Juifs pieux, groupés dans leur ghetto ou dans leur synagogue, nous apparaissent ces sortes de demi-Juifs qu'on désignait sous le nom de « prosélytes ». C'étaient, selon le sens primitif du mot, des étrangers d'adoption, ou plus précisément, des Goïms qui avaient pris parti pour la foi d'Israël et qui étaient admis à partager sa vie. En Palestine, beaucoup d'orthodoxes les voyaient d'un mauvais œil et se défiaient d'eux. Au contraire, dans la Diaspora, où l'on se trouvait en rapports constants avec les Païens, et où l'on avait intérêt à entretenir de bonnes relations avec eux, on faisait très bon accueil aux convertis et on cherchait par tous les moyens à en accroître le nombre. Dans les temps qui précédèrent la guerre contre Rome, cet esprit de prosélytisme était poussé très loin, et il obtenait tout particulièrement en Syrie des succès remarquables. Josèphe note avec orgueil que les Juifs d'Antioche « attirèrent successivement à leur culte un grand nombre de Grecs, qui firent partie dès lors, en quelque façon, de leur communauté »[2]. Ailleurs il note en passant, que toutes les femmes de Damas, « à peu d'exception près » étaient gagnées au mosaïsme.

Les convertis les plus zélés s'engageaient à pratiquer toute la Loi. Ils se soumettaient donc au rite de la circoncision, à tous les interdits alimentaires, à tous les tabous concernant les rapports avec les gens impurs, c'est-à-dire avec leurs compatriotes païens. Ceux-là étaient les « prosélytes de la justice », ou les « prosélytes » tout court. Mais la plupart des néophytes n'osaient prendre de tels engagements. La circoncision surtout leur répugnait. Pour eux on se contentait d'une adhésion partielle à la Loi des ancêtres. Ils se bornaient à en observer les préceptes fondamentaux, notamment les dix Commandements de Dieu. L'essentiel était de professer la foi monothéiste. Aussi ces demi-prosélytes, qu'on appelait parfois les « prosélytes de la porte », étaient le plus souvent désignés sous le qualificatif de « craignant Dieu ».

Ainsi se formait à l'usage des Païens, une religion nouvelle, qui gardait la substance du mosaïsme, mais qui en rejetait le formalisme étroit. Ses adeptes professaient la foi monothéiste. Ils acceptaient comme inspirées par Dieu les Ecritures juives qu'ils lisaient dans la version grecque des Septante. Ils vénéraient comme une histoire sainte les récits de la Bible et s'efforçaient de régler leur vie sur celle des grands modèles proposés à leur imitation, mais sans se croire astreints à toutes les ordonnances inscrites dans la Loi ou formulées par les rabbins. Ce qu'ils aimaient dans le judaïsme, c'était sa morale et non son

rituel. Cette conception libérale et largement humaine était bien plus attrayante que celle des docteurs orthodoxes, qui ne voulaient rien sacrifier de la tradition et qui multipliaient à plaisir les obstacles. Elle explique le succès du prosélytisme juif et aussi celui de la propagande chrétienne qui en est comme un prolongement.

Les premiers Chrétiens venus du judaïsme trouvèrent dans la clientèle des prosélytes un milieu particulièrement favorable à leur propagande. Ils s'appliquèrent à l'étendre et à faire pour leur propre compte de nouvelles recrues parmi les indigènes. C'est de leur propre religion, du judaïsme spirituel représenté par eux qu'ils entendaient les promesses bibliques d'une conversion générale des nations. Ces annonces, interprétées en prophéties, étaient pour eux un stimulant et aussi un programme.

Les Dieux sauveurs.

D'autre part, leur doctrine était mieux adaptée encore que celle des rabbis à la mentalité des masses qu'ils avaient à gagner. L'idée d'un Fils du Très-Haut venant parmi les hommes pour leur montrer, par ses actes comme par ses paroles, la voie à suivre pour monter au ciel et s'assurer du bonheur sans fin était bien faite pour plaire à ces humbles Syriens privés de tout, même d'espoir, dont l'existence chétive et miséreuse était ainsi soudain illuminée. Les humiliations et les souffrances d'un homme Dieu n'avaient pour eux rien de choquant. Elles entraient au contraire, dans le cadre habituel de leurs visions mystiques.

Chaque année, de Byblos à Antioche, on commémorait en grande solennité, au retour du printemps, la mort tragique d'Adonis figurée par celle des plantes éphémères, qu'on avait fait pousser en son honneur dans des jardins portatifs, ou des plantes fragiles. L'on se lamentait en commun. Les femmes faisaient entendre des hymnes suraigus, on jeûnait comme pour un grand deuil. Puis le deuil se changeait en réjouissances, les lamentations en chants d'allégresse. Chacun fêtait, aspergé d'eau lustrale et couronné de fleurs, la renaissance du Dieu.

Ailleurs, dans la partie méridionale du littoral, des cérémonies analogues avaient lieu en souvenir du grand bienfaiteur de l'Egypte, Osiris, indignement trahi par Typhon, enlevé par lui dans des circonstances dramatiques à l'affection de ses fidèles et introduit dans la compagnie des dieux par les recettes sacrées de la pieuse Isis. Des prêtres tonsurés, vêtus d'aubes de lin, et des prêtresses, parées de linges rituels, figuraient ces antiques mystères, aux sons stridents du sistre magique, et purifiaient les assistants par une aspersion d'eau du Nil, gage de la vie éternelle.

Sur les côtes septentrionales, l'on célébrait de même en une semaine sainte particulièrement chère à la piété des masses, Attis, le jeune berger victime sanglante d'un drame terrifiant, qui rendait l'âme dans les bras de Cybèle, pour renaître bientôt en un monde meilleur, symbole douloureux mais consolant de la destinée des croyants. Le 22 mars, on voyait son corps meurtri entrer au temple sous la forme d'un pin coupé, enveloppé de bandelettes et couvert de violettes. Le 23, l'on jeûnait en son honneur et l'on pleurait sur sa mort. Le 24, au son excitant d'une musique trépidante, ses adorateurs hurlants se frappaient, se tailladaient, se mutilaient parfois atrocement. Puis, le 25, à la suite d'une veillée funèbre, un prêtre annonçait son retour à la vie, une joie délirante éclatait aussitôt et se propageait au loin dans la chaleur communicative de cortèges frénétiques, de folles mascarades et d'amples beuveries.

Dans l'intérieur du pays, partout où stationnaient quelques troupes, des mystes rappelaient aussi la mémoire de Mithra, fils du Soleil, qui, après avoir mené parmi les hommes une vie de combat pour la cause du bien, avait brusquement terminé sa rude carrière, puis était remonté vers son Père céleste, laissant à ses adeptes l'exemple d'une vie droite, qui leur permettrait de le suivre en son glorieux destin. Là encore des cérémonies sacrées faisaient revivre ces grandes scènes en de nombreux symboles. Mais elles se déroulaient sous terre, dans l'ombre d'une crypte, à la lueur vacillante de torches rituelles[1].

Toutes ces pratiques frappaient vivement les imaginations. Les dieux ainsi évoqués à intervalles périodiques étaient très populaires. Tous avaient un même air de famille. Leurs légendes se ressemblaient et souvent s'entremêlaient. Ils en arrivaient à se confondre plus ou moins dans l'esprit de leurs adorateurs. Or c'était comme leur image composite qu'offrait le nouveau Dieu d'Israël, ce Fils du Très-Haut qui était venu ici bas sous une forme humaine pour participer à nos misères et qui avait versé son sang pour nous frayer le chemin du ciel. Sa figure apparaissait d'autant plus attrayante que les traits n'étaient pas encore bien fixés et que chacun pouvait la compléter à son gré en l'accommodant à son propre idéal. Elle bénéficiait d'ailleurs d'un avantage considérable sur toutes celles qui avaient jusque-là capté à leur profit la piété populaire. Tandis que toutes émergeaient péniblement d'un passé lointain et mystérieux, elle surgissait soudain comme une apparition récente survenue en « cette fin des jours ». Ce Christ aux traits encore indécis, à la parole mal affermie, se présentait en contemporain, comme un enfant du siècle. A l'attrait de la jeunesse et de la nouveauté, il joignait celui d'une longue tradition. Il se réclamait de l'ensemble des

patriarches, des prophètes, des voyants du temps passé dont s'enorgueillissait Israël. Tout ce qu'il y avait de meilleur dans la croyance et dans la vie morale du judaïsme parlait en sa faveur et les puissants organes de propagande dont disposait la vieille religion fonctionnaient à son compte. Chaque synagogue pouvait servir sa cause.

Le christianisme en Syrie.

Le christianisme trouvait en Syrie un terrain beaucoup plus favorable que celui de la Palestine. Les libertés qu'il prenait par rapport au culte officiel s'y heurtaient à une orthodoxie moins rigoureuse, moins tracassière à l'égard des groupes dissidents. Son éloignement de tout nationalisme militant, qui tenait à un pacifisme foncier lui gagnait plutôt les sympathies. Juifs et prosélytes se sentaient attirés vers lui et constituaient pour lui une clientèle de choix. Aussi pénétra-t-il chez eux de très bonne heure et connut-il de rapides succès. Tandis qu'en Palestine il rencontra de vives résistances et ne fut jamais qu'une secte aux effectifs réduits, il put se développer librement à travers tout le territoire syrien et y faire de nombreuses recrues.

Deux centres surtout l'attiraient, Damas et Antioche. C'étaient comme deux pôles opposés. L'un situé au sud-est, sur les confins du désert arabique, dans le voisinage de la Transjordanie, était, par sa position même, plus traditionaliste. Tout proche des régions où vivaient les judéo-chrétiens, il fut de bonne heure évangélisé par eux et devint un de leurs fiefs. L'autre centre, situé au nord-ouest, dans le voisinage de la mer, en direction de l'Occident, se montrait par là même, plus indépendant à l'égard de la tradition juive, plus accessible aux nouveautés. C'est là que le christianisme allait se dégager de ses contraintes initiales et prendre conscience de sa vie propre. C'est à Antioche, lisons-nous dans le livre des *Actes* [1], que les disciples reçurent d'abord le nom de chrétiens. Pareille appellation convenait mieux que celle spécifiquement juive d'Ebionites ou de Nazaréens, à une Église formée en grande partie de Païens convertis. Elle avait surtout l'avantage de mettre en relief le nom du Dieu Sauveur « Christos », qui, sous la forme à peine différente de « Chrestos », désignait un homme bon et serviable. Les croyants se définissaient ainsi et se classaient à côté des disciples d'Adonis, d'Attis, d'Osiris, de Mithra.

Cette communauté, comprenant une forte proportion de Gentils, était naturellement orientée vers la Gentilité. Elle fut le premier centre de ce qu'on appelle aujourd'hui les « missions étrangères ». Antioche entretenait des relations actives avec tous les

grands ports de la Méditerranée. Par ses navires l'Evangile pouvait être porté sur tout le pourtour de la mer Intérieure. Un autre passage du livre des *Actes*[1] décrit sous une forme mystique un départ de Missionnaires : « Il y avait dans l'Eglise d'Antioche des prophètes et des docteurs : Barnabas, Siméon dit le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Saül. Pendant qu'ils s'acquittaient de leur culte près du Seigneur, le Saint-Esprit dit : « Mettez-moi à part « Barnabas et Saül, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. »

L'apôtre Paul.

« Saül » est le nom que portait chez les Juifs l'apôtre « Paul ». Ce dernier vocable, emprunté aux Latins et toujours mis par lui en tête de ses lettres, lui permettait de se présenter comme un sujet romain et facilitait ainsi sa tâche de missionnaire dans la Gentilité. Lui-même raconte que de Syrie il se rendit en Cilicie[1]. Plus tard, il était en « Galatie », ou, plus précisément, dans la partie méridionale de cette province, qui groupait surtout le Centre de l'Asie Mineure autour d'Ancyre, l'actuelle Ankara, mais qui s'étendait au sud jusqu'à la mer. Nous le voyons ensuite en Macédoine, à Philippes, à Thessalonique, notre Salonique, puis en Achaïe, à Corinthe. Il n'en partait qu'après y avoir mis sur pied des chrétientés bien vivantes, animées de son esprit ardent et conquérant. De loin il leur écrivait pour les stimuler ou les réconforter, parfois aussi pour les reprendre sur un ton véhément. Un jour il adressait aux fidèles de Rome une lettre destinée à prendre contact avec eux et il leur faisait part du projet qu'il avait souvent formé d'aller les voir.

Lui-même rappelle, en une de ses missives, quelques péripéties particulièrement dramatiques de son apostolat. Il le fait en un style haché, saccadé, passionné, qui porte la marque d'un caractère ardent et impulsif : « Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un, trois fois flagellé, trois fois j'ai fait naufrage, un jour et une nuit je tins dans l'abîme. Souvent en voyage, dangers de torrents, dangers de brigands, dangers de mon peuple, danger des Gentils, dangers en ville, dangers au désert, dangers en mer, dangers de faux-frères. Travaux et fatigues, souvent des veilles, dans la faim et la soif, souvent des jeûnes, dans le froid et la nudité. Par-dessus tout, ce qui m'assiège tous les jours, le tracas de toutes les Eglises. Qui chancelle que je ne chancelle ? Qui trébuche que je ne brûle, moi ?[1] »

Cette ardeur débordante, ce ton fougueux, ont fait de Paul, pour la postérité, le type achevé du missionnaire, « l'Apôtre » par excellence. On a vu en lui le grand bâtisseur de l'Eglise. Certains l'ont même regardé comme son vrai fondateur. Un tel jugement est fort exagéré. Paul n'a pas eu, pour ses contemporains, l'importance qui lui a été attribuée dans la suite. Nous savons par lui-même qu'il ne s'est pas imposé comme une personnalité supérieure au respect unanime de son entourage. Il fut très discuté jusque dans les Eglises où il s'était le plus dépensé. A Corinthe notamment, plusieurs partis s'étaient formés contre lui. Un se réclamait de Kephas, venu peut-être en personne de Jérusalem, un autre d'un certain Apollo que le livre des *Actes* nous présente comme un Juif d'Alexandrie, « homme éloquent et versé dans les Ecritures ». Pour lui, on le traitait de faux apôtre, qui s'était introduit sans mandat, de fourbe, dont les succès n'étaient dus qu'à la ruse, de parasite, habitué à se faire entretenir par les Eglises, d'ignorant peu versé dans les Ecritures, et peu expert à discourir, de fou prétentieux, qui de loin se montrait arrogant et n'était, vu de près, qu'un pauvre homme [8]. S'il parle avec tant d'âpreté des peines qu'il a endurées, des dangers qu'il a courus, des soucis qui l'accablent, c'est précisément pour répondre à ces critiques et faire valoir ses titres.

Nous ne le connaissons que par lui-même. C'est de Damas qu'il était parti; là s'était effectuée sa vision décisive du « Fils ». Ce dernier mot, qui est pour lui synonyme de « Christ » est celui que nous voyons employé couramment et dans le même sens à travers la première rédaction de l'*Epître aux Hébreux* [9]. L'idée qu'il se faisait de cette personnalité transcendante ne différait sans doute pas sensiblement de celle qui s'affirme en ce document archaïque. C'est dire qu'elle se fondait pareillement sur des témoignages scripturaires, considérés comme messianiques, plutôt que sur des attestations d'anciens compagnons de Jésus. C'est en méditant sur ces témoignages scripturaires, invoqués par les partisans de la nouvelle foi, que Paul en sera venu à la vision intérieure du Fils de Dieu fait homme. Voilà pourquoi il la présente comme une révélation faite par Dieu lui-même. Les vrais révélateurs sont les Chrétiens qu'il a rencontrés sur sa route et dont la ferme croyance, devenue la règle de leur vie, aura fait sur lui une impression profonde. Sa vision n'est qu'un reflet de celle que chacun d'eux portait en soi, car tous étaient hantés par le même mirage du Christ Sauveur, apparu ici-bas pour remédier à la commune misère. Tous avaient conscience de se trouver en rapports personnels avec lui. Ainsi s'explique l'attitude du nouveau converti à l'égard de ses devanciers dans l'apostolat. S'il ne s'est pas rendu sans retard auprès d'eux, c'est qu'il n'a pas senti le besoin

ni l'intérêt d'une telle démarche. Ayant eu lui-même la vision intime du Fils de Dieu, il croyait le connaître aussi bien que ces anciens témoins. Il pouvait dire alors, comme il dira plus tard : « J'estime que je n'ai été inférieur en rien aux Super-Apôtres [20]. » Mais rien ne montre que, dans ces premiers temps, il y ait eu entre eux et lui la moindre divergence.

De graves difficultés ont surgi plus tard, après que Paul a eu quitté Damas. De cette ville, tombée avant l'an 40 au pouvoir du roi des Nabatéens Arétas IV, dont le Gouverneur voulait le faire arrêter [21], il s'est rendu en « Syrie », c'est-à-dire, selon toute apparence, à Antioche. Sans doute a-t-il eu là une vision nouvelle, celle d'un christianisme élargi, dégagé des contraintes les plus choquantes du légalisme juif, de la circoncision, des interdits alimentaires, des tabous sociaux. Nous le voyons en effet, après un nouveau déplacement de Syrie en « Cilicie », en butte aux attaques violentes de Chrétiens judaïsants, qui lui reprochent les libertés prises par lui à l'égard de la Loi [22].

On a trop vu dans l'Apôtre un novateur de génie, qui avec la fougue d'un tempérament vigoureux, aurait engagé l'Église dans des voies aussi peu explorées avant lui que pleines d'avenir. Rien ne prouve qu'il ait réellement innové. Son attitude est celle de son entourage, qui s'explique elle-même par les conditions sociales de la communauté dont il faisait partie.

II. — DU JUDAISME AU CHRISTIANISME

Le christianisme et la loi mosaïque.

Un grave problème se dressait entre les apôtres de Jérusalem et ceux d'Antioche : quelles conditions fallait-il imposer aux Gentils avant de les admettre au sein de la communauté ? La même question avait déjà été agitée dans les cercles juifs : que devait-on exiger des Goïm avant de leur ouvrir les portes de la synagogue ?

Beaucoup d'esprits éclairés, dans la Diaspora, jugeaient que l'essentiel était de croire au vrai Dieu et de mener une vie honnête. Étrangers aux pratiques du culte traditionnel, qui ne pouvait avoir lieu que dans le Temple de Jérusalem, ils en étaient venus à concevoir le vrai judaïsme comme une religion toute spirituelle, où les rites ne jouaient qu'un rôle secondaire. Ils ne les maintenaient qu'en raison de leur symbolisme et ne pouvaient donc songer à en imposer l'observance effective aux gens du dehors. Du point de vue religieux, la circoncision elle-même

n'avait plus pour eux qu'un intérêt restreint. Cette conception large s'affirme en une œuvre curieuse qui a dû être écrite vers le milieu du Ier siècle. C'est un poème moral mis indûment au compte du vieux Phocylide[13]. Il constitue une sorte d'introduction à la vie juive pour l'usage des Gentils. Or l'auteur s'y borne aux croyances et aux pratiques usuelles qui, au regard d'un juif éclairé, font l'honnête homme.

Les Chrétiens de Syrie, habitués à vivre au contact des Goïms, montrèrent avec eux la même indépendance à l'égard de la Loi. En dehors de la foi au Dieu unique et à son Fils, le Christ Jésus, ils ne leur demandèrent rien de plus qu'une moralité moyenne à la portée de tous. Voici, à titre d'exemple bien typique, les recommandations de l'Apôtre Paul à l'Eglise de Rome, qu'il n'a pas encore visitée. Comme elles ne s'inspirent d'aucune contingence de lieu ni de temps, elles représentent une sorte de sommaire des prescriptions courantes[14] :

« Abhorrez le mal, attachez-vous au bien. Aimez-vous fraternellement les uns les autres. Surpassez-vous de considération réciproque. Soyez prompts en zèle, fervents d'esprit, soumis à l'occasion, joyeux en espérance, patients dans la tribulation, assidus à la prière, serviables aux saints, empressés pour l'hospitalité.

« Bénissez vos persécuteurs et ne maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. Ayez mêmes sentiments entre vous. Ne visez pas aux grandes choses mais soyez portés vers les humbles. « Ne soyez pas sages à vos propres yeux » (*Prov.*, III, 7).

« Ne rendez à personne le mal pour le mal. « Pourvoyez au bien envers tous les hommes » (*Prov.* III, 4). S'il est possible, autant qu'il dépende de vous, soyez en paix avec tous. Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien aimés. Mais laissez agir la colère de Dieu, car il est écrit : « A moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerai, dit le Seigneur » (*Deut.*, XXXII, 35). « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; ce faisant tu amasseras des charbons ardents sur sa tête » (*Prov.*, XXV, 21, 22).

« N'ayez pas de dette envers personne que l'amour mutuel, car celui qui aime autrui accomplit la Loi. En effet, ces commandements « Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne convoiteras point » (*Ex.* XX, 13, 17; *Deut.* V, 17) et ceux qu'il peut encore y avoir se résument dans cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (*Lev.*, XIX, 18). L'amour ne fait pas de mal au prochain; l'amour est donc l'accomplissement de la Loi. »

Cette morale juive teintée d'essénisme, mais largement

humaine, devait exercer une attraction intime et durable sur les âmes droites en quête d'idéal. Elle se trouvait rehaussée et comme divinisée par la croyance en un Dieu fait homme qui l'avait pratiquée pour son compte et avait montré en sa personne un exemplaire parfait de toutes les vertus. Mais les conservateurs trouvèrent qu'elle faisait trop bon marché de la tradition.

Déjà les Juifs attachés à la vieille orthodoxie protestaient contre tout abandon des prescriptions légales. Une anecdote à cet égard très suggestive, nous est contée par Josèphe dans ses *Antiquités Judaïques* [15], à propos du royaume d'Adiabene, au nord de la Mésopotamie. Le roi Izates avait été gagné au judaïsme après les femmes de son entourage et grâce à leur médiation, par un commerçant juif du nom d'Ananias. Ce dernier ne lui demanda point de se faire circoncire. Tout au contraire, il l'en dissuada, lui expliquant qu'un tel rite n'était pas nécessaire et pourrait devenir, en l'occurrence, très compromettant. Survint, à quelque temps de là un autre Juif du nom d'Eléazar, très versé sur la loi de ses pères, qui lui remontra que la circoncision était l'objet d'une loi formelle, dont la violation constituait une faute très grave. Le roi, inquiet, se hâta de se mettre en règle. Il prit le parti le plus sûr. Eleazar représentait près de lui la stricte orthodoxie, Ananie le judaïsme libéral.

Nous retrouvons la même opposition au sein de l'Eglise naissante. Ici, c'est Paul, le porte-parole des Syriens, qui représente la large voie, et ce sont les partisans de Kephas et des autres notables de Jérusalem qui défendent contre lui le sentier étroit de la tradition judaïque. Lui-même s'exprime avec aigreur, dans sa correspondance avec les Corinthiens, au sujet de ces « Surapôtres », qui prêchent un autre Jésus que le sien, qui apportent aux croyants un autre Esprit, qui leur font embrasser un autre Evangile : « Ces hommes-là, dit-il, sont de faux apôtres, des ouvriers félons déguisés en apôtres du Christ. Ce n'est pas étonnant : Satan lui-même se déguise en Ange de Lumière. Il n'est donc pas étrange que ses agents se déguisent aussi en agents de la justice. Leur fin sera selon leurs œuvres... Puisque beaucoup se vantent selon la chair, moi aussi je me vanterai... Ils sont Hébreux ? Moi aussi ! Ils sont Israélites ? Moi aussi ! Ils sont de la postérité d'Abraham ? Moi aussi. Ils sont agents du Christ ? Moi plus... je n'ai été inférieur en rien aux surapôtres [16]. »

Est-ce vraiment un autre Jésus que prêchaient ces Hébreux ? Est-ce un autre Esprit qu'ils portaient avec eux ? Est-ce un autre Evangile qu'ils proposaient à leurs adeptes ? On peut en douter, d'après le propre témoignage de Paul. Lui-même, en effet, recommande aux Corinthiens de participer largement à une collecte qu'il organise pour cette même Eglise de Jérusalem d'où viennent

et au nom de laquelle parlent ses adversaires. Il le fait sur le ton le plus pressant, en homme très soucieux d'aboutir. « Chaque premier jour de la semaine, dit-il, que chacun de vous mette de côté chez lui ce qu'il pourra en épargne, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les dons. Quand je serai venu, j'enverrai avec des lettres porter votre offrande à Jérusalem ceux que vous aurez désignés. Si cela mérite que j'y aille aussi, ils iront avec moi [17]. »

Il revient là-dessus avec une singulière insistance et il se distingue par son habileté manœuvrière en ce genre d'apostolat, où il aura, au cours des siècles, beaucoup d'imitateurs : « Je connais votre bon vouloir, dont je me glorifie pour vous auprès des Macédoniens, en déclarant que l'Achaïe est prête depuis l'an passé et ce zèle de votre part a stimulé le plus grand nombre. J'envoie les frères, afin que l'éloge que nous avons fait de vous ne soit pas réduit à néant... Je vous le dis : Qui sème peu moissonnera peu et qui sème abondamment moissonnera abondamment. Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, non à regret ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie (*Prov.*, IX, 7). Et Dieu peut faire affluer sur vous toute grâce, de façon que, possédant toujours, en toutes choses, de quoi satisfaire à tous vos besoins, vous soyez largement pourvus pour toute bonne œuvre... [18]. »

Un appel si chaleureux en faveur de cette Eglise Mère qui suscitait à Paul tant d'embarras et dont il attaquait si vivement les chefs atteste clairement que l'accord subsistait pour le fond, que l'on n'avait pas seulement le même Dieu, mais le même Christ, le même Esprit, le même Evangile. L'on n'était en litige que sur l'irritante question des pratiques légales. Encore cherchait-on à s'entendre. Le zèle montré pour la collecte tendait visiblement à préparer un terrain de rencontre. L'année même où Paul prenait si vivement à partie les « Surapôtres », quatorze ans après la grande « révélation » qui avait fait de lui leur émule [19], il allait carrément discuter avec eux et finissait par aboutir à un compromis :

« Je montai, dit-il, à Jérusalem avec Barnabas, ayant pris aussi Tite avec moi. Ce fut d'après une révélation que j'y montai. Je leur exposai l'Evangile que je prêche parmi les Gentils, et cela en particulier aux notables, afin de ne pas courir ou avoir couru en vain. Or Tite même, qui était avec moi, ne fut pas contraint, bien que Gentil, de se faire circoncire. Cela à cause des faux frères intrus, qui s'étaient faufilés pour espionner la liberté que nous avons dans le Christ Jésus, afin de nous asservir. Nous ne leur cédâmes pas même un instant, afin que la vérité de l'Evangile fût maintenue parmi vous. Quant à ceux qui

passaient pour notables — ce qu'ils pouvaient être ne m'importe pas, Dieu ne regarde pas la face des gens — les notables, donc, ne m'imposèrent rien. Au contraire, ...Jacques, Kephas et Jean, ceux qu'on regardait comme des colonnes, ...nous donnèrent la main, à moi et à Barnabé. Nous aux Gentils, eux à la circoncision. Que seulement nous nous souvenions des Pauvres, ce que j'ai bien eu soin de faire [20]. »

Paul présente les faits à sa manière, qui est, visiblement, très tendancieuse. Son rôle s'y trouve démesurément grandi. L'on a quelque peine à concevoir que le monopole de l'évangélisation des Gentils lui ait été ainsi officiellement reconnu par ces apôtres dont les émissaires menaient contre lui une campagne si ardente et que l'obligation des observances légales, tant affirmée par eux, leur ait paru soudain si négligeable. La réalité a dû être moins simple et moins satisfaisante.

En fait, de son propre aveu, le conflit ne tarda pas à rebondir. Ces judaïsants, qu'il vient de montrer si coulants sur un sujet aussi grave que celui de la circoncision, rompirent avec lui et provoquèrent un gros scandale pour une question d'une moindre importance, celle des repas avec les Goïms : « Lorsque Kephas vint à Antioche, dit-il, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. En effet, avant que certains fussent venus de la part de Jacques, il mangeait avec les Gentils. Mais quand ils furent venus, il louvoya et se sépara, craignant ceux de la circoncision. Avec lui les autres Juifs usèrent aussi de dissimulation, en sorte que Barnabas lui-même fut entraîné dans leur hypocrisie. Voyant qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile, je dis à Kephas, devant tous : « Si toi qui es Juif tu vis en Gentil, pourquoi forces-tu les Gentils à judaïser ? [21] »

Des faits relatés par Paul il ressort clairement qu'Antioche représentait en face de Jérusalem, vers le milieu du Ier siècle, comme un autre pôle du christianisme, le pôle de la gentilité, opposé à celui des judaïsants. Les divergences signalées étaient limitées à un certain nombre de points litigieux. Mais elles ne pouvaient manquer de se répercuter sur d'autres plans. Si la pratique intégrale de la Loi n'était pas nécessaire pour le salut quand il s'agissait des Goïms, pourquoi continuait-elle de s'imposer aux circoncis et à eux seuls ? Si l'on pouvait s'en dispenser pour un précepte tellement précis et impérieux que celui de la circoncision, pourquoi ne le pouvait-on pas en d'autres matières, par exemple au sujet des jeûnes réglementaires ou même du sabbat ? C'était le grave problème de l'autonomie du christianisme qui s'esquissait déjà sous une forme timide et indirecte. Il allait désormais se poser avec une rigueur croissante et s'orienter progressivement vers une solution libérale.

Missions syriennes.

Paul écrit que le « Fils » lui a été révélé par Dieu pour qu'il « l'annonce parmi les nations ». Son apostolat nous est présenté comme la suite normale de cette illumination intime qui l'a régénéré. Gardons-nous ici encore de croire à une sorte d'élan vital, d'un caractère tout personnel. De même que sa conversion n'a été que la résultante psychique de facteurs sociaux plus ou moins complexes : lectures, conversations, exemples quotidiens, qui ont agi sur lui, de même l'impulsion qui a fait de lui un missionnaire du Christ a sa cause première dans le monde religieux par lequel il a été formé.

Déjà les Juifs avaient de nombreux propagandistes, qui allaient à la faveur de leur commerce ou de leur métier, recruter au loin des prosélytes. Les deux marchands que nous avons vus à la cour d'Adiabène occupés à la conversion du roi Izates en sont des exemples typiques. Le zèle qui inspirait leur démarche tenait à la nature même de leur foi. Quand on croit fermement qu'il n'y a qu'un Dieu, Père de tous les hommes, n'est-ce pas un devoir de le faire connaître à ceux de ses fils qui l'ignorent ?

Élevés dans la même conviction, les chrétiens devaient montrer le même zèle à la défendre. Paul lui-même reconnait qu'il y avait à Jérusalem dès le temps de sa conversion des gens qui l'avaient précédé dans l'apostolat. Il parle d'envoyés de ces « Super-Apôtres », qui le suivaient dans ses courses lointaines pour contrecarrer son action et imposer à ses néophytes, l'observation intégrale de la Loi. Eux aussi travaillaient donc à répandre la connaissance du Christ parmi les nations [1].

Si les Juifs et les judaïsants, malgré leur répugnance à entrer en rapports avec les impurs, parcouraient ainsi les terres et les mers pour se recruter des adeptes, à plus forte raison les Chrétiens d'esprit plus libre, qui vivaient en contact permanent avec les Païens et les comprenaient mieux, devaient-ils rêver de porter à travers le monde la doctrine du salut. Antioche, qui était leur premier centre se trouvait particulièrement qualifiée pour une telle entreprise. Placée au croisement des grandes routes qui allaient de l'Euphrate au Nil et de la Méditerranée au cœur de l'Asie, elle entretenait des relations directes avec tous les pays connus. Elle était prédestinée par sa position même, à devenir un foyer actif de propagande.

Paul n'en fut pas le créateur, mais seulement un ouvrier de choix qui mit à la réalisation du programme commun une énergie exceptionnelle. D'autres en firent autant, peut-être avec moins de fougue mais aussi avec plus de suite et d'équilibre. S'il les a

éclipsés tous, au point de finir par être appelé « l'Apôtre » tout court, c'est parce qu'il a laissé un certain nombre de lettres, d'un style alerte et passionné, qui permettaient de saisir sur le vif son œuvre de propagandiste, et qui en perpétuaient le souvenir. C'est aussi parce que de bonne heure a circulé un récit de ses missions, qui devait venir d'abord en tête de sa correspondance et qui se lit aujourd'hui dans la seconde partie du livre des *Actes*.

Encore faut-il observer que ces écrits ont été beaucoup amplifiés dans la suite. Les textes authentiques de Paul ne représentent qu'une faible partie des *Épîtres* qui portent son nom. Ils disparaissent presque, par endroits, sous les sédiments, de structure et de forme très différentes, qui les ont recouverts. Or ce sont surtout ces additions posthumes qui ont fait la renommée de l'apôtre. D'autre part, le récit que nous avons de ses missions présente, lui aussi, des interpolations nombreuses, et souvent très étendues, qui en modifient singulièrement la tendance. C'est plutôt d'après ces suppléments, d'un caractère plus doctrinal et d'une allure plus littéraire, que la postérité s'est représenté Paul. Ces changements survenus dans l'image qu'on s'est faite de lui reflètent l'évolution qui s'est opérée entre-temps au sein de l'Église chrétienne.

Vers l'autonomie. La guerre des Juifs.

La guerre contre Rome, qui, de 66 à 70, bouleversa la Palestine, eut des contre-coups violents à travers la Syrie. Les Juifs y étaient trop nombreux, ils se trouvaient trop mêlés à la vie du pays pour qu'on assistât avec indifférence à la rébellion de leurs compatriotes. De vieilles haines se rallumèrent. Les milieux cultivés, où les Grecs dominaient, ne nourrissaient déjà aucune sympathie à l'égard du monde israélite. Depuis le temps lointain d'Antiochus Epiphane, où le conflit entre l'hellénisme et le judaïsme avait éclaté sous une forme aiguë, un courant persistait, tantôt violent, tantôt atténué, mais toujours irréductible et souvent agressif, contre les Juifs en général et plus particulièrement contre leurs traditions religieuses. Des critiques nombreuses couraient à leur sujet. Elles s'étalaient en divers écrits. Elles étaient notamment exposées tout au long dans un pamphlet de l'Alexandrin Apion, qui eut, au Ier siècle, une si grande vogue que l'historien Josèphe crut devoir le réfuter point par point. On reprochait aux Juifs de rejeter tous les Dieux adoptés par le reste des humains, de s'opposer tout spécialement au culte de Rome et des Césars, protecteurs de l'Empire, enfin de mettre le comble à cet athéisme et à cette

indiscipline en adorant pour leur part une divinité bizarre à tête d'âne. On se livrait à des railleries faciles sur leur circoncision, leur sabbat, leurs interdits alimentaires et notamment sur leur horreur du porc. On donnait des détails effroyables sur le rituel secret de leur Pâque, dont la victime, disait-on, était un enfant grec enlevé à sa famille, immolé selon les règles et mangé en famille. On se prévalait de l'isolement où leurs dévots se muraient, par souci d'échapper à tout contact impur, et on leur reprochait d'avoir en haine le genre humain. Si fausses, si absurdes qu'elles pussent être, ces accusations trouvaient facilement créance et donnaient lieu, dès que les circonstances s'y prêtaient, à d'effroyables pogroms.

D'ailleurs les Syriens étaient, dans l'ensemble, des sujets loyaux de l'Empire. Pour eux Rome représentait l'ordre, la paix, la prospérité du pays. Les Juifs furent présentés comme des fauteurs d'anarchie, des ennemis du genre humain. D'après le récit de la *Guerre des Juifs*[21] dès le début de la grande révolte, le même jour, à la même heure, tous les Israélites de Césarée furent assaillis et exterminés jusqu'au dernier. Beaucoup de villes syriennes suivirent cet exemple. Dans Antioche même il y eut de grands massacres. La résistance de Jérusalem ne fit qu'accroître la fureur anti-juive. Quand les derniers défenseurs de la ville eurent succombé, une sorte d'hallali sauvage se fit entendre tout le long de la côte syrienne. Près de cent mille prisonniers avaient échappé à la grande tuerie. Beaucoup d'entre eux furent promenés à travers les villes du littoral et obligés de s'entretuer dans des cirques, pour la plus grande satisfaction des spectateurs. Quand le cortège impérial atteignit Antioche, des acclamations sans fin accueillirent Titus, et des pétitions multiples lui furent adressées pour qu'il débarrassât la ville des Juifs qui s'y trouvaient encore.

Les prosélytes eux-mêmes furent fort malmenés. Mais ils eurent généralement la vie sauve. Grâce à eux, la chrétienté syrienne put survivre à la crise, sans doute même accroître ses effectifs, car beaucoup de « craignant Dieu » qui fréquentaient jadis la synagogue se retrouvèrent tout naturellement sous le signe du Christ. L'Église leur offrait la même foi au Dieu Père, une règle de vie à peu près identique, des réunions analogues où on se livrait aux mêmes pratiques religieuses. Elle avait l'avantage de ne pas se confondre avec la masse de ce judaïsme honni que la révolte rendait compromettant. Tous ceux qui partageaient l'idéal d'Israël sans vouloir encourir sa disgrâce s'orientèrent vers elle et fréquentèrent ses assemblées.

Le premier souci de ces nouveaux convertis était de se désolidariser du monde juif, pour ne pas s'exposer à de nouveaux sévices. Leurs aînés, venus précédemment de la gentilité à l'Évan-

gile, étaient dans le même état d'âme. Eux aussi tenaient à ne pas être pris pour des israélites. Ils s'appliquaient donc à éviter tout ce qui eût pu provoquer une confusion regrettable. Cette attitude collective était grosse de conséquences. Elle amena l'Eglise à se détacher de la synagogue et à se donner une organisation autonome.

Les Israélites se distinguaient publiquement du reste de la population par le chômage hebdomadaire du Sabbat, choisi et imposé par Dieu lui-même pour les cérémonies du culte. Dès le début de la guerre, les Juifs d'Antioche avaient été invités par les autorités urbaines à vaquer ce jour-là comme d'ordinaire à leurs occupations. Ils durent se soumettre. L'exemple fut suivi en d'autres villes. Beaucoup de Juifs s'y conformèrent d'eux-mêmes pour éviter les mauvais coups. A plus forte raison les Chrétiens d'origine païenne évitèrent-ils de se compromettre. Ils travaillèrent tout le long du Sabbat comme les autres jours. Or ces néophytes venus de la gentilité avaient leurs propres traditions et tenaient à garder toutes celles qui cadraient avec leurs nouvelles croyances. Beaucoup d'entre eux avaient voué, dès leur enfance, un culte fervent au Soleil, qui était en grande vénération dans toute la région de l'Oronte. Ils le fêtaient tout particulièrement au premier jour de la semaine, qui était pour eux le vrai jour du Seigneur et qui venait au lendemain du Sabbat. Sans doute cet usage existait-il déjà chez les Esséniens, que nous avons vus adresser, le matin, leurs prières au soleil levant et cacher avec soin ce qui aurait pu souiller « les rayons de Dieu ». Les chefs chrétiens des communautés syriennes durent se conformer d'autant plus aisément à cette vieille coutume qu'ils y trouvaient un moyen opportun de rendre un hommage public au Dieu Sauveur, entrevu pour l'occurrence à travers des textes prophétiques comme le soleil des justes, la lumière des nations [16].

Ils reportèrent donc leurs dévotions au lendemain du Sabbat, qui était pour les Syriens le « Jour du Soleil » et qui devint pour eux « le jour du Seigneur », vrai « Soleil de justice ».

Le Deutéro-Paul.

Cette innovation devait en entraîner d'autres.

Nous en avons la trace en certaines parties du recueil des *Epîtres de Paul*, qui par leur style et leur doctrine, tranchent d'une façon très nette avec les pages authentiquement pauliniennes et se révèlent comme des interpolations tardives et tendancieuses: L'auteur, d'ordinaire, ne dit plus « je » mais « nous ». Il n'a

pas de personnalité. Aussi ne retrouve-t-il pas le ton vivant, alerte, familier, combatif, du vrai Paul, qui prenait ses adversaires à partie, les malmenait, les grondait, les invectivait. Lui ne voit les hommes que de loin, à travers une brume d'idées mystiques. Il vit dans l'abstraction. Dès lors ce ne sont pas des lettres qu'il écrit mais des dissertations. Encore les thèmes sur lesquels il disserte diffèrent-ils singulièrement de ceux pour lesquels Paul s'était passionné. Ce n'est plus le judaïsme libéral qui en fournit la substance. C'est plutôt un antijudaïsme radical, basé sur l'opposition des deux « Testaments ». Tout cela ne peut s'expliquer par une simple évolution survenue dans la pensée de l'apôtre et par des corrections plus ou moins importantes qu'il aurait apportées à son œuvre. Nous sommes ici dans un autre milieu qui s'est fait une autre conception du monde et de la vie. Si cette mentalité nouvelle a été mise au compte de l'ancien missionnaire qui tint tête à Kephas, c'est parce qu'on gardait un souvenir vivant et reconnaissant de l'indépendance dont il avait fait preuve à l'égard de la Loi. Devant le désarroi moral causé par la guerre des Juifs dans les cercles chrétiens, l'idée vint d'elle-même à un groupe d'admirateurs de publier un recueil de ses lettres adapté aux besoins du temps. Les éditeurs n'entendaient pas faire œuvre d'archivistes mais de propagandistes. Ils étaient assez peu préoccupés de reproduire le texte exact de ses missives. Ils les agencèrent à leur gré, les complétèrent et même leur en adjoignirent d'autres. Leur intention était de lui faire dire, avec tous les développements nécessaires, ce qu'il aurait dit, à leur sens, s'il eût vécu à leur époque. Ainsi fut constituée une œuvre en grande partie originale, qui comprenait dix Épitres : une aux Galates, deux aux Corinthiens, une aux Romains, deux aux Thessaloniciens, une aux Laodicéens (dite plus tard aux Éphésiens), une aux Colossiens, une aux Philippiens et une à un simple particulier, Philémon.

Les additions qu'on relève en ce nouveau recueil ne sont pas toutes de la même main. L'on y constate des divergences de style et de méthode. Elles ne sont même pas du même temps. Certaines représentent par rapport à d'autres un stade ultérieur de l'évolution du christianisme. Mais toutes procèdent d'un même esprit et s'orientent dans le même sens. Elles sont l'œuvre d'un même groupe de Chrétiens, qui parle et agit au nom de Paul, devenu en quelque sorte sa raison sociale et que nous pouvons appeler pour plus de commodité, le nouveau Paul, ou le Deutero-Paul.

Cette seconde édition a dû se former à Antioche, car c'est de là que nous la voyons portée plus tard vers l'Occident, et c'est là que s'expliquent au mieux les tendances qui s'y révèlent. Sans doute a-t-elle mis un temps assez long à se constituer. Le rappro-

chement de certains passages permet en effet d'y relever des changements profonds, soit dogmatiques soit cultuels, qui n'ont pu se faire en quelques jours ni en quelques années, et qui couvrent peut-être un demi-siècle, du triomphe de Titus aux débuts du règne de Trajan.

Le fait primordial est celui de l'attitude nettement dissidente adoptée désormais à l'égard d'Israël. La ruine de Jérusalem est considérée comme un juste châtiment de Dieu, finalement exaspéré par la conduite réfractaire de son peuple à l'égard de l'Empire et surtout des Chrétiens : « Vous, frères, écrit le Pseudo-Paul aux Thessaloniciens, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée, en Jésus-Christ, parce que vous aussi avez souffert de la part des Juifs, qui ont tué et le Seigneur Jésus et les Prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne se complaisent point à Dieu, qui sont ennemis de tous les hommes, nous empêchent de parler aux Gentils pour leur salut, afin de mettre le comble à leurs péchés. Mais déjà sur eux est venu la colère à jamais »[25]. La mention des épreuves subies par les Eglises de Judée est sans doute fictive, comme celle qui se lit en un passage parallèle de l'*Epître aux Galates*. Elle marque le début d'une légende qui se forme en Syrie sur les origines du christianisme palestinien, dont on ne veut point reconnaître le caractère judaïsant. Mais elle ne fait par là que mieux mettre en relief la tendance antijuive de la nouvelle chrétienté qui s'est formée sur les bords de l'Oronte.

La communauté d'Antioche ne rejette pas pour cela les vieilles Ecritures. Mais on y déclare que les Juifs ne les comprennent pas. Ils prennent le texte sacré à la lettre, alors qu'il faut l'interpréter en esprit, c'est-à-dire d'une manière allégorique, car « la lettre tue, mais l'esprit vivifie ». L'ancienne Alliance dont se réclament les Israélites est ainsi devenue pour eux « le ministère de la mort », « le ministère de la condamnation ». Leur inintelligence fatale se trouve figurée dans le récit de l'*Exode*. On y lit en effet [26] que, lorsque Moïse descendit de la montagne du Sinaï, portant les tables de la Loi, son visage rayonnait à tel point qu'il dut le voiler pour parler à son peuple et qu'il ne le dévoila qu'en retournant vers Dieu. Les fils d'Israël ne pouvaient soutenir l'éclat de la révélation que leur fut accordée : « Leurs intelligences, explique le Deutéro-Paul, furent aveuglées, jusqu'à ce jour, en effet, le même voile demeure quand ils font la lecture de l'Ancien Testament et il ne se lève pas, parce que c'est en Christ qu'il disparaît. Jusqu'à ce jour, quand on lit Moïse, un voile est jeté sur les cœurs, et dès qu'on se tourne vers le Seigneur le voile est enlevé [27]. »

La chrétienté d'où émane ce texte ne répudiait donc pas les

prophéties messianiques. Elle en faisait au contraire un usage d'autant plus large qu'elle prétendait être la seule à les comprendre. Divers passages du Deutéro-Paul invoquent des paroles ou des préceptes du « Seigneur »[illegible]. Rien ne montre que l'auteur ait eu vue un Evangile. On n'est pas plus fondé à penser qu'il se réfère à un recueil d'apophtegmes de Jésus, pareil à ceux qui existaient pour les sages de la Grèce et plus tard pour les grands rabbis. Des textes de ce genre, s'ils eussent été connus de lui, auraient été utilisés par lui beaucoup plus largement et auraient pris dans son œuvre une place éminente. Il s'agit simplement des passages de la Bible juive qui était censés se rapporter au Christ et à l'Eglise, ou, plus précisément, du recueil d'« Oracles du Seigneur » qui s'est formé chez les Chrétiens de Palestine et qui aura eu cours de bonne heure en Syrie.

Le crucifiement et la résurrection.

Par là s'explique l'idée du crucifiement de Jésus, qui s'affirme en divers endroits du recueil paulinien comme une croyance centrale du christianisme. Rien ne montre qu'elle ait été professée par Paul lui-même. Les rares passages qu'on pourrait invoquer en ce sens interrompent fâcheusement le contexte et semblent interpolés. Dans l'œuvre même du Pseudo-Paul, certaines parties semblent encore l'ignorer. On la cherche en vain dans les deux *Epîtres aux Thessaloniciens*, où elle aurait pourtant sa place naturelle. L'*Epître aux Romains* traite longuement de la mort du Christ, qui « a racheté les hommes par son sang ». A peine fait-elle une allusion rapide, dans une phrase incidente qui a pu être modifiée après coup[illegible], à son crucifiement, qui excluait plutôt toute effusion de sang. Jusque dans la première *Epître aux Corinthiens*, où cette idée se trouve au contraire présentée avec force, il est encore parlé du Christ comme de notre « agneau pascal » qui a été immolé (V, 6). Cette conception rituelle de la mort du Dieu Sauveur est celle des anciens croyants de Palestine, celle de la dissertation aux « Hébreux », celle de l'*Apocalypse* johannique. Mais elle était trop foncièrement juive, trop imprégnée de mosaïsme pour les milieux syriens. Dans ce monde anti-juif l'on tenait assez peu à communier avec les Israélites dans la célébration de la Pâque, de même que l'on devait goûter modérément l'idée du Christ issu de Juda que nous avons relevée dans le message aux Hébreux et dans la Révélation de Jean. Le Deutéro-Paul laisse tomber le Christ judéen, qui sera remplacé bientôt, selon les données des « Oracles du Seigneur », par le « Galiléen » plus proche des Gentils. A l'Agneau immolé il substitue de même,

conformément à la doctrine déjà esquissée en ce même recueil, le Christ mis en croix : « Je n'ai pas eu la pensée, écrit-il aux Corinthiens, de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et lui crucifié [10]. » Cette déclaration est insérée entre deux phrases authentiques de Paul, dont la seconde commence en reprenant en termes presque identiques le début de la première. Nous avons là un exemple caractéristique de ce qu'on peut appeler une interpolation avec reprise. Celle-ci a été préparée par une longue tirade, qui montre à sa façon la nouveauté du thème en faisant ressortir les oppositions qu'il soulève. « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la Sagesse. Nous, nous prêchons Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils. Mais Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs qu'Hellènes... »

Il est naturel que l'idée de la crucifixion du Dieu Sauveur ait choqué à la fois les Juifs et les Hellènes. Mais elle n'était pas de nature à déplaire aux Syriens. Ces gens qui fêtaient chaque année la mort dramatique d'Adonis, d'Osiris, d'Attis, ne pouvaient se scandaliser de celle qui était attribuée au Christ. Ils devaient bien plutôt la trouver exemplaire. Toute comparaison instituée à son sujet plaidait en sa faveur. Le Christ crucifié au corps droit et raidi, aux bras tendus sur son gibet, faisait grande figure à côté de ces pauvres êtres, atrocement mutilés, qui n'avaient plus rien de viril. C'est vers lui qu'allait désormais se porter la dévotion des masses.

Le thème du Dieu mourant sur une croix fut d'ailleurs corrigé en ce qu'il pouvait avoir de choquant, par celui de sa résurrection. Cette dernière idée n'appartenait point à la croyance originelle. Les premiers Chrétiens, héritiers de la tradition essénienne, estimaient que l'esprit, étant opposé à la matière, ne peut lui être uni que par suite d'une déchéance fâcheuse et n'admettaient donc pas que le corps, pour les justes, fût appelé à revivre. Telle a dû être la conception de Paul, qui, dès qu'il a eu la révélation du Christ, n'a plus écouté « ni la chair ni le sang » [11]. Les parties sûrement authentiques de ses *Epîtres* ne disent pas un mot de la résurrection du Christ, ni de celle des Chrétiens. La première rédaction de l'*Epître aux Hébreux* n'en parle pas davantage. L'*Apocalypse* johannique porte la marque de la conception primitive. Elle montre, sous le trône du Très-Haut, les « âmes » de ceux qui « furent égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils rendaient » et qui réclament vengeance pour leur sang. « Ce sont eux qui viennent de la grande tribulation... ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif et ils ne seront pas accablés par le soleil ni par aucune chaleur. Car l'Agneau qui est au milieu du trône les fera paître et les conduira aux sources des

eaux de vie et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » Nous sommes ici dans le domaine fantasmagorique du « Seigneur des Esprits » dont parlait le livre d'Hénoch. Plus loin nous retrouvons les « âmes de ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». On nous dit, cette fois, par anticipation des derniers temps : « Ils devinrent vivants et régnèrent avec le Christ durant mille ans... C'est la première résurrection. Heureux et saints ceux qui ont part à cette première résurrection...[22]. » La seconde, dont celle-ci est la préface, n'aura lieu qu'au terme du merveilleux millénaire. C'est celle des pécheurs, qui sortiront alors des profondeurs de la mer et de la terre pour être jugés selon leurs œuvres. « Lâches, incroyants, souillés, meurtriers, fornicateurs, sorciers, idolâtres et menteurs », n'étant pas inscrits dans le livre de vie, seront jetés dans un étang de feu pour y subir une seconde mort, tandis que les justes vivront éternellement[23]. Mais la résurrection dont il s'agit est lointaine et d'ailleurs transitoire. Elle se présente comme un retour sur terre plutôt que dans le corps où l'âme a jadis habité. Enfin, elle ne concerne pas le Christ.

Il en va tout autrement dans l'œuvre du Pseudo-Paul, qui reflète les croyances de l'Eglise syrienne. Une déclaration très nette nous est fournie à cet égard dans un passage célèbre de la première *Epître aux Corinthiens* : « Je vous ai enseigné, y est-il dit, comme je l'avais aussi reçu, que le Christ est mort pour nos péchés, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour. » Le texte reçu ajoute à la différence d'anciennes leçons : « selon les Ecritures », marquant ainsi l'origine de la croyance. L'auteur de ces lignes n'est pas le vrai Paul, qui n'avait pas besoin d'apprendre ainsi à ses correspondants ce qu'il leur avait déjà enseigné. C'est un Pseudo-Paul, venu beaucoup plus tard, car il connaît déjà plusieurs récits évangéliques sur les apparitions du Christ ressuscité. La suite de son rapport le laisse bien entrevoir : « Il est apparu à Képhas, puis aux Douze, ensuite à plus de cinq cents frères réunis dont la plupart sont encore vivants et dont quelques-uns sont morts. Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres; après eux il m'est aussi apparu, à moi, comme à l'avorton, car je suis le moindre des apôtres, « je ne suis pas digne d'être appelé apôtre »[24]. » Nous entrevoyons ici deux cycles bien distincts dont chacun fait d'abord apparaître le Christ à un disciple privilégié, puis à tout le groupe, et dont l'un commence par Pierre, l'autre par Jacques. Le second s'est présenté à nous dans l'*Evangile des Nazaréens*. Le premier suppose un récit analogue, qui fait de Pierre le grand préféré, et qui jouit d'une autorité supérieure, puisque son exposé vient le premier et se subordonne l'autre.

L'on songe naturellement au *Quatrième Evangile*. Quant au détail final sur l'apôtre « avorton », il n'a rien d'autobiographique. Ce n'est qu'un jeu de mots sur Paulus, qui veut dire « petit ». Le vrai Paul, qui se targuait si fièrement, devant les Corinthiens, de n'être inférieur en rien aux « surapôtres », se serait bien gardé, en s'adressant aux mêmes correspondants, de se qualifier d'avorton et de se présenter comme le moindre des apôtres, comme un pauvre indigne d'un tel nom. C'est un Paul de convention qui parle ainsi, un théologien tardif, soucieux de montrer, en l'occurrence, que la grâce divine s'est affirmée en proportion de la misère humaine.

Au temps où il écrit, Pauliniens et Antipauliniens sont d'accord pour enseigner que le Christ est ressuscité : « Que ce soit moi, que ce soit eux, ajoute-t-il, voilà ce que nous prêchons et c'est ce que vous avez cru. » Mais il y a, paraît-il, des gens qui disent crûment que ce n'est pas possible. Pour eux, « il n'y a point de résurrection des morts ». Ils sont proches de ces Athéniens qui, d'après les *Actes des Apôtres* ayant entendu Paul disserter sur ce thème, se gaussèrent de lui et s'égaillèrent en disant : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois [35]. »

Notre théologien s'applique à les convaincre. Mais les raisons qu'il invoque ne sont en somme que des actes de foi qui se fondent sur un dogme déjà bien établi plus qu'ils ne servent à le prouver. La tradition qu'il allègue est du même ordre, car les « visions » de Képhas et de Jacques, même renforcées par celles des douze apôtres et des cinq cents disciples, sont des arguments tardifs qui se justifient par la croyance collective plus qu'ils ne peuvent la justifier. Il faut en dire autant des « Ecritures » dont le témoignage est d'abord allégué. Le texte classique, en l'occurrence, est celui où on lit que Jonas, jeté à la mer, fut englouti par un grand poisson et qu'il séjourna « trois jours et trois nuits » dans le ventre de la bête [36]. Ce prophète, explique-t-on, était une figure du Christ. Comme lui, le Fils de Dieu devait rester « trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre » [37]. Qui ne voit pourtant qu'un tel rapprochement suppose, lui aussi, la foi qu'il s'agit d'expliquer ? Il est bien trop lointain et fantaisiste pour l'avoir engendrée.

La nouvelle Pâque et le retour du Sauveur.

D'où vient donc la croyance en question ? De la croyance aux Dieux Sauveurs qui meurent mais ressuscitent. Rappelons-nous les fêtes populaires qui se déroulaient chaque année en Syrie au début du printemps, pour célébrer leur retour à la

vie. C'était comme une explosion de joie bruyante, accompagnée de chants, de danses, de repas sacrés, de tout ce qui peut plaire aux foules. L'Eglise s'appropria cette liturgie de la Résurrection comme elle s'était appropriée celle de la Passion. Le Crucifié divin, dont la mort avait plongé les croyants dans le deuil, donna, en sortant du tombeau, le signal d'une allégresse sans pareille. Son immolation rituelle, assimilée à l'égorgement de l'agneau pascal, avait été célébrée, tout naturellement, par les premiers croyants de Palestine au premier jour de la Pâque. Du moment où cette assimilation n'était plus retenue, la date ne s'imposait plus. Le souci qu'avaient les Syriens, depuis la grande guerre, de ne pas se confondre avec les Juifs, imposait à cet égard une séparation très nette. Comme, d'autre part, l'habitude était prise de célébrer avec un éclat particulier cette solennité pascale qui était, pour les prosélytes comme pour les Juifs, l'occasion de grandes réjouissances, on commémora ce jour-là, non l'exode des enfants d'Israël échappés à la tyrannie de l'Egypte, mais celui du Christ, sortant glorieux de son tombeau pour remonter au ciel. Pour mieux accentuer la différence des deux cultes, au lieu de la fixer, selon l'usage israélite, au quatorzième jour du premier mois, celui de « nisan », c'est-à-dire à la pleine lune de l'équinoxe du printemps, on la transféra au jour du soleil, au dimanche, qui suivait. Seuls les Chrétiens judaïsants gardèrent le comput traditionnel, qui par eux se maintint quelque temps en divers endroits et qui ne devait disparaître de certaines Eglises qu'à la suite de conflits assez vifs. Par ailleurs la date adoptée pour la résurrection du Christ régla celle de sa mort. Celle-ci fut fixée non pas trois jours et trois nuits auparavant, comme il eût fallu, si l'on s'était basé sur le précédent biblique de Jonas, mais seulement un jour et deux nuits avant le retour à la vie, comme c'était l'usage dans les cérémonies commémoratives des dieux sauveurs de la région. Ainsi s'affirmait la continuité de la vie religieuse. Les Chrétiens qui, le vendredi saint, se lamentaient devant Jésus en croix et qui, au matin de Pâques, criaient joyeusement : « Christ est ressuscité » ne faisaient que reprendre sous une nouvelle forme de vieux rites syriens qui venaient eux-mêmes des vieilles liturgies du Thammouz babylonien ou de l'Osiris d'Abydos.

A l'idée de la résurrection du Christ s'en associait une autre que le Deutéro-Paul met aussi en relief, celle de son avènement prochain et triomphal. Celle-là était dans la perspective générale des anciens prophètes et du Pseudo-Hénoch, qui avaient solennellement annoncé la venue d'un grand justicier chargé de remettre ici-bas toutes choses dans l'ordre et de rendre à chacun selon ses œuvres. Mais elle avait été reléguée à l'arrière-plan

chez les premiers Chrétiens, par la croyance à une apparition récente et plus modeste du Fils de Dieu fait homme, sujet comme tous ses pareils à la souffrance et à la mort. Le mot d'ordre initial du christianisme ne fut pas « Le Christ va venir », mais : « Le Christ est venu ». L'ancienne perspective n'en subsistait pas moins. Elle corrigeait opportunément ce que l'autre avait, à certains égards, de décevant. Surtout après la destruction de Jérusalem et celle du Temple que l'on était habitué à regarder comme la maison de Dieu, les croyants se complurent dans l'espoir d'une revanche divine. C'est de cette attente passionnée que jaillit l'*Apocalypse johannique*. Mais à l'époque où elle fut écrite, la personnalité du Christ n'avait pas encore une consistance assez nette pour jouer le grand rôle du justicier suprême. Le drame des derniers temps fut présenté comme une révolution divine accomplie par le ministère des Anges. Le recueil des « Oracles du Seigneur », en précisant les traits du Fils de Dieu fait homme, le désigna comme le premier acteur de l'ultime tragédie, dont les scènes grandioses allaient se dérouler bientôt. Il dut invoquer en ce sens une longue série de témoignages bibliques, qui allaient orienter le cours de la pensée chrétienne. Plusieurs déclarations du Deutéro-Paul montrent comment on s'y représentait l'évolution de la crise finale d'où devait surgir l'ordre nouveau.

« Tous les morts qui appartiennent au Christ, est-il expliqué aux Corinthiens, revivront en lui lors de son avènement... Comment ressuscitent-ils et avec quel corps viennent-ils ?... Le corps est semé corruptible, il ressuscite incorruptible; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux; il est semé infirme, il ressuscite plein de force; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel... La trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité et que ce corps mortel revête l'immortalité [36]. »

Mêmes affirmations dans la première *Epître aux Thessaloniciens* : « Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, ainsi Dieu amènera par Jésus et avec Jésus ceux qui sont morts en lui. Voici en effet ce que nous vous déclarons, d'après la parole du Seigneur : « Nous, les vivants, qui restons pour l'avènement « du Seigneur, nous ne passerons pas avant les morts. Car lui, « le Seigneur, à un signal donné, à la voix de l'archange, au « son de la trompette de Dieu, descendra du ciel et les morts « en Christ ressusciteront d'abord. Ensuite nous, les vivants qui « restons, nous serons enlevés avec eux, sur les nues, au-devant « du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le « Seigneur... Quant aux temps et aux moments, frères, vous

« n'avez pas besoin qu'on vous en écrive, car vous savez fort « bien que le jour du Seigneur arrive comme un voleur dans « la nuit... » [39]. »

Hélas ! les temps passaient, le Christ ne venait pas. Une deuxième missive aux Thessaloniciens fut lancée pour désavouer la première et en amortir l'effet : « Pour ce qui concerne, y est-il dit, l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, nous vous prions, frères, de ne pas vous laisser facilement ébranler dans votre bon sens et de ne pas vous laisser troubler, soit par quelque inspiration, soit par quelque parole, ou par quelque lettre qu'on dirait venir de nous, comme si le jour du Seigneur était là déjà. Que personne ne vous séduise d'aucune manière, car il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant et qu'on ait vu paraître l'homme de l'iniquité, le fils de la perdition, l'adversaire, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu se proclamant lui-même Dieu. Ne vous souvenez-vous pas que je vous disais ces choses lorsque j'étais encore chez vous ? Et maintenant vous savez ce qui le retient afin qu'il ne paraisse qu'en son temps. Car le mystère de l'iniquité agit déjà; il faut seulement que celui qui le retient encore ait disparu. Et alors paraîtra l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement. L'apparition de cet impie se fera par la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés [40]. »

Ainsi se dessine, avec des éléments empruntés à la tradition apocalyptique et particulièrement au livre de Daniel [41], la figure de celui qu'on appellera l'« Anti-Christ » et, par une altération fâcheuse l'« Anté-Christ ». Il se dressera désormais en face du Christ, comme le Diable devant Dieu, à la manière d'un repoussoir, qui fera ressortir sa beauté supérieure. Il sera la terreur des croyants, l'ultime incarnation de Satan, et il suffira qu'un despote particulièrement odieux et redoutable vienne à surgir pour qu'on croie voir apparaître « l'homme du péché, le fils de la perdition », dont la venue marque l'approche des derniers jours.

Prophètes et glossolales.

C'est en prophète que le Deutéro-Paul se prononce sur la résurrection et le jugement final. Il est ici l'émule du voyant de Patmos, qui a eu la révélation du drame imminent. Il ne

parle pas de lui-même, en simple exégète des oracles du Seigneur, mais en homme inspiré.

Lui-même donne à entendre que son cas n'est pas isolé, qu'il est au contraire fréquent, on pourrait presque dire normal. En même temps il nous fournit sur les communautés chrétiennes quelques détails curieux, qui en font ressortir la complexité, mais qui montrent aussi qu'une organisation s'y dessine, qu'une certaine hiérarchie tend à s'y établir : « Comme le corps, dit-il aux Corinthiens, est un et a plusieurs membres... ainsi en est-il de Christ. Vous êtes le corps de Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part. Dieu a établi dans l'Eglise premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite miracles, dons de guérison, assistances, directions, diversité de langues [42]. »

Entendons par les derniers mots qu'il y a des gens qui parlent toutes sortes de langues inconnues. Ce sont les « glossolales ». Dans une ville comme Antioche, où se rencontrent des hommes de tous pays, on entend beaucoup d'idiomes et de dialectes. Dans l'Eglise chrétienne, comme dans la synagogue, chacun peut prendre la parole. Chacun s'exprime en son jargon natal. Cela suffit pour qu'on ne puisse plus s'entendre. Ce n'est pas tout. Il n'y a pas seulement les « langues des hommes ». Il y a celles « des Anges » [43]. Des orateurs privilégiés en possèdent les vocables. Ils les font résonner aux oreilles de leurs auditeurs ébahis, comme tel ou tel papyrus récemment exhumé dans la vallée du Nil les aligne complaisamment sous les yeux des lecteurs. D'autres font mieux encore. Il leur arrive d'être tellement possédés par l'Esprit Saint et tellement sensibles à son souffle intérieur que c'est lui qui fait vibrer leurs cordes vocales. Les sons articulés qu'ils émettent au cours de ces *crises* mystiques n'appartiennent à aucune des langues connues. Ils n'en ont que plus de prix pour les croyants pieux, car c'est la voix de Dieu qui se fait entendre par eux.

Pourtant, aux yeux du Deutéro-Paul, si excellente que soit la glossolalie, elle ne vaut point la prophétie : « Celui, dit-il, qui parle en langue ne parle point pour les hommes, car personne ne le comprend. Celui qui prophétise, au contraire, parle pour les hommes, il les édifie, les exhorte, les console. Celui qui parle en langue s'édifie lui-même. Celui qui prophétise édifie l'Eglise... Frères, de quelle utilité vous serais-je si je venais à vous parlant en langues et si je ne vous parlais pas par révélation, ou par connaissance, ou par prophétie, ou par doctrine ? Que dans une assemblée de l'Eglise entière tous parlent en langue et qu'entrent des gens du commun ou des non-croyants, ne diront-ils pas que vous êtes fous ? Mais que tous prophétisent

et qu'entre un non-croyant ou un simple auditeur, ...tombant sur sa face, il adorera Dieu [44]. »

Ces remarques théoriques, qui ne manquent pas de saveur, s'accompagnent de recommandations très suggestives : « Que faire donc, frères ? Lorsque vous vous assemblez, ...si quelqu'un parle en langue, que deux ou trois au plus parlent, chacun à son tour, et que quelqu'un interprète. S'il n'y a point d'interprète, qu'on se taise... Quant aux prophètes, que deux ou trois parlent et que les autres jugent; et si un autre qui est assis a une révélation, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser successivement, afin que tous soient instruits et que tous soient exhortés. Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes, car Dieu n'est pas pour le désordre mais pour la paix. »

De ces constatations et de ces réflexions il ressort avec évidence que ce sont les prophètes qui jouent les premiers rôles. C'est sur eux que doit se régler l'Assemblée des fidèles. Sans doute ils ne viennent qu'après les apôtres. Voilà pourquoi le Deutéro-Paul, qui s'est fait le sosie du grand missionnaire de la Gentilité, légifère résolument à leur sujet. Mais ce cas est exceptionnel, et en quelque sorte hors cadre. En règle générale, les apôtres ne font que passer. Mais les prophètes restent. Ce sont eux qui, normalement, donnent le ton. Les autres ministres de la communauté ne viennent qu'après eux. Ils se règlent sur leur inspiration. Eux-mêmes, d'ailleurs, ne sortent des rangs et ne sont investis d'une fonction déterminée que parce qu'ils participent dans une certaine mesure à l'Esprit de Dieu, vivant dans le Christ, qui revit dans l'Eglise : « Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit; diversité de ministères, mais le même Seigneur; diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère en tous. Et à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'utilité commune. Car à l'un est donnée par l'Esprit une parole de Sagesse, à l'autre une parole de connaissance selon le même Esprit, à un autre la foi par le même Esprit, à un autre le don de guérison par l'unique Esprit, à un autre la thaumaturgie, à un autre la prophétie, à un autre le discernement des esprits, à un autre la diversité des langues. Un seul et même Esprit opère toutes choses, les attribuant en propre à chacun comme il veut [45]. »

La Pentecôte.

En somme le christianisme se présente ici comme une religion de l'esprit. Ce fait capital ne peut manquer de se traduire dans

la liturgie officielle. A la fête du Christ ressuscité doit correspondre une fête de l'Esprit vivant et agissant dans l'Eglise. La première est celle de la Pâque chrétienne. La seconde sera celle de la Pentecôte, qui la suit, comme le mot l'indique, « cinquante » jours plus tard et participe ainsi à sa mobilité. Celle-là aussi ne sera donc pas fêtée par les Chrétiens le même jour que par les Juifs. Surtout elle n'aura pas le même objet. C'était primitivement une fête de la moisson. Elle était devenue avec le temps une commémoration de la grande journée où Dieu se manifesta sur le Sinaï et promulgua sa Loi. Les Chrétiens l'ayant subordonnée à leur propre Pâque, c'est-à-dire à la résurrection du Christ, en firent une manifestation de ce même Christ triomphant de la mort. La Pentecôte célébrera la descente du Saint-Esprit, qui, venu sur le Christ au Jourdain, s'est communiqué ensuite aux représentants de la première communauté chrétienne, aux apôtres, dans la première des Eglises, le « cénacle ». L'auteur du livre des *Actes* ne fera que donner une forme littéraire à la croyance commune quand il le montrera faisant irruption dans l'Assemblée et se posant en langue de feu sur chacun des assistants, qui se mettent aussitôt à parler en langues et annoncer « les merveilles de Dieu ». C'est là, expliquera-t-il, ce que Dieu a prédit par le prophète Joel : « Dans les derniers jours, je répandrai de mon Esprit sur toute chair et vos fils et vos filles prophétiseront [44]. »

III. — NOUVEAUX SACREMENTS NOUVELLE MORALE

A cette Eglise, qui a ainsi acquis son indépendance, il faut des sacrements qui lui appartiennent en propre. Elle en a deux : le baptême et l'Eucharistie.

Le baptême.

Ni l'un ni l'autre, il est vrai, n'est primitivement son bien exclusif. Tous deux préexistaient chez les Esséniens. Ils se rattachaient par eux aux bains rituels des Juifs et aux prières eucharistiques qui précédaient et suivaient certains de leurs repas, notamment celui de la Pâque. Les Chrétiens d'origine juive les trouvaient déjà préfigurés aux époques les plus anciennes de l'histoire d'Israël. Une interprétation de ce genre se lit dans la première *Epître aux Corinthiens* et peut venir de Paul lui-même :

« Frères, y est-il dit, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé au travers de la mer, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé le même aliment spirituel et qu'ils ont tous bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher qui les suivait et ce rocher était le Christ [47]. »

Du moment où le christianisme tournait le dos au judaïsme une interprétation plus spécifiquement chrétienne s'imposait. D'autre part les ablutions rituelles que les premiers Chrétiens tenaient des Esséniens, si elles jouaient un rôle considérable dans la vie de tous les Juifs, attiraient par là-même dangereusement l'attention des Païens. Elles étaient d'ailleurs, en bien des cas, d'une pratique fort peu aisée. On s'en abstint pour les mêmes raisons qui avaient fait renoncer au Sabbat. Ceux qui s'obstinèrent à les maintenir firent bientôt figure d'hérétiques. On les désigna sous le nom d' « hémero-baptistes » ou « baptiseurs quotidiens ». De tous les baptêmes auxquels on recourait jadis, on n'en garda plus qu'un dans lequel toute leur vertu se concentra et qui servit à l'initiation des catéchumènes. Ce rite, autrefois usuel, acquit ainsi une importance exceptionnelle.

Pour en comprendre le sens, il faut se rappeler comment s'effectuait le baptême chrétien. Il consistait en une immersion de tout le corps faite au nom du Seigneur Jésus-Christ. Le néophyte disparaissait dans l'eau, puis il reparaissait tout ruisselant. Il semblait alors descendre dans la tombe puis remonter au milieu des vivants. Selon la perspective du Pseudo-Paul, esquissée dans l'*Epître aux Romains* [48], il participait par le premier acte à la mort et à l'ensevelissement du Christ, par le second à sa résurrection. Il mourait avec lui au monde pour revivre en Dieu.

D'autre part, avant d'entrer dans l'eau, le néophyte commençait par se dévêtir. Dès qu'il en sortait, il reprenait ses habits. Ces deux actes se prêtaient à un symbolisme analogue. Au regard du Pseudo-Paul, le croyant doit commencer par se dépouiller de ses passions charnelles, de tout ce qui représentait en lui « le vieil homme »; il se revêtira ensuite de la justice et de la sainteté qui font « l'homme nouveau ». En d'autres termes, il n'apparaîtra plus comme un pauvre fils d'Adam, héritant de sa faute et voué à la réprobation, il se présentera comme un frère du Christ, comme un fils de Dieu, créé à l'image et à la ressemblance du Père [49].

Ainsi compris le rite baptismal est un principe de régénération. C'est par lui qu'on naît à la vie chrétienne. D'autres se plongent aussi dans l'eau pour se purifier de leurs fautes. Seuls ceux qui le font au nom du Christ reçoivent l'Esprit Saint. C'est par là

seulement qu'on s'agrège à l'Eglise[10]. Aussi des Chrétiens de fraîche date dont le père, la mère, des proches, des amis, sont morts sans avoir bénéficié de ce bain salutaire se font baptiser pour eux[11]. Au regard des croyants, Jésus lui-même a dû se plonger dans l'eau régénératrice, pour préluder à son rôle de Sauveur. C'est en partant de ce principe et pour lui donner une forme concrète que l'*Evangile des Nazaréens* et ceux qui l'ont suivi ont été amenés à faire débuter sa vie publique par une cérémonie baptismale au terme de laquelle il devient le réceptacle de l'Esprit Saint. Ce rite initial le pose déjà en modèle de ses disciples les plus lointains. Le baptême chrétien sera conçu désormais comme une participation mystique au baptême du Christ.

L'Eucharistie.

Quant aux repas communs, qui avaient lieu deux fois par jour chez les Esséniens, ils ne pouvaient se maintenir avec cette fréquence que dans une communauté de moines. Eux aussi, d'ailleurs, auraient trop attiré les regards et provoqué les critiques des malveillants. On les réduisit à un seul, qui groupait les fidèles au jour du Seigneur et qui eut, de ce fait, un caractère encore plus saint.

Déjà l'*Evangile des Nazaréens* accentue le caractère sacré de l'agape traditionnelle en y faisant participer Jésus lui-même avec ses douze apôtres à l'heure exacte où va commencer sa Passion. Cette dernière scène clôture la vie du Christ, comme le baptême du Jourdain l'inaugurait. Elle aussi servira désormais de modèle aux Chrétiens. Le repas eucharistique des Eglises sera considéré comme le renouvellement de celui qui eut lieu au cénacle. Les disciples y reproduiront le geste du Maître et se sentiront par là en communion plus étroite avec lui.

Pour mieux souligner la nature mystique de ce repas, on en élimina bientôt tout ce qui constituait un vrai repas, où l'on mange à sa faim, où l'on boit à sa soif. On n'y retint qu'une miniature d'aliments, un peu de pain qu'on se fractionnait entre frères, une coupe qu'on faisait circuler à la ronde.

C'est à ce point précis de l'évolution du rituel, pour en préciser le sens et en accélérer la marche, qu'intervient une réglementation importante inscrite au recueil paulinien.

« J'apprends, écrit le Pseudo-Paul aux Corinthiens, que lorsque vous vous réunissez en Assemblée, des divisions se forment parmi vous... Ce n'est pas là manger le repas du Seigneur. Quand on se met à table chacun commence par manger son propre

repas et l'un est affamé tandis que l'autre est saoûl. N'avez-vous donc pas des maisons pour manger et pour boire ? Ou méprisez-vous l'Église de Dieu et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien ? Que vous dirai-je ? Vous louerai-je ? En cela je ne vous loue point. »

Suit cette présentation de la dernière Cène :

« Moi, en effet, j'ai reçu du Seigneur, ce qu'aussi je vous ai transmis, que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré prit du pain, et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : « Ceci est » mon corps, qui est pour vous; faites ceci en ma mémoire. » Il prit de même la coupe, après le repas, en disant : « Cette » coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci, chaque » fois que vous boirez, en ma mémoire » [14].

Le fait que ce récit est présenté comme « reçu du Seigneur » montre qu'il ne vient pas, tel quel, de la tradition. C'est, en partie du moins, un enseignement personnel. Si Paul l'avait déjà « transmis » aux Corinthiens, il n'aurait pas eu à le leur exposer d'une façon si directe et solennelle, comme s'il en parlait pour la première fois. C'est un pseudonyme qui parle ici et qui exploite son nom pour faire mieux accepter une thèse particulièrement hardie que sa nouveauté pourrait faire écarter. Selon lui, en effet, le Christ ne s'est pas borné à célébrer avec ses disciples la sainte Cène, ni à demander qu'elle fût renouvelée en sa mémoire. Il a voulu encore en fournir lui-même la substance. Il s'est constitué l'aliment des convives.

Pour saisir sur ce point la pensée du Pseudo-Paul, il faut se rappeler la place importante qu'il fait sans cesse au symbolisme. Pourquoi le pain que Jésus rompt avec son entourage est-il son propre corps ? Parce que son corps va être rompu, comme ce pain, pour ses disciples. Pourquoi la coupe est-elle la nouvelle alliance en son sang ? Parce que son sang coulera, comme le contenu de la coupe, pour leur salut commun, réalisant ainsi la « nouvelle alliance » prédite par Jérémie. Le pain et la coupe sont des figures de la mort du Christ. Le Pseudo-Paul insiste sur ce point : « Toutes les fois, explique-t-il, que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Ainsi, quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. »

A ce symbolisme général s'en ajoute un autre plus précis. Comme il s'agit d'un repas, la mort du Christ est ici assimilée à l'égorgement rituel de l'agneau pascal. Ainsi s'explique la mention de la « nouvelle alliance », car c'est avec le sang versé à la première Pâque, celle qui suivit la sortie d'Égypte, que l'ancienne alliance fut scellée par Moïse [15]. Le Christ reparaît donc ici.

conformément à la conception primitive, comme l'agneau de Dieu. De là est venue l'idée qu'il peut être mangé mystiquement par les fidèles. Même en se séparant du judaïsme, le rituel chrétien garde avec lui des attaches profondes.

Pourtant l'influence des souvenirs bibliques ne peut tout expliquer. Moïse se contentait de répandre le sang de la victime sur les fils d'Israël. Il ne le donnait point à boire. L'idée d'un tel breuvage n'est point juive. Elle était réprouvée par la Loi de Moïse [44]. C'est d'ailleurs qu'elle doit provenir. Le Pseudo-Paul lui-même nous le laisse entrevoir. Il écrit, dans une tirade contre l'idolâtrie : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ?... Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons. Vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons [45]. »

Ce parallèle est significatif. Notre théologien conçoit le repas eucharistique comme analogue à ceux qui, dans les autres cultes, accompagnent l'immolation des victimes. C'est, comme eux, un rite de communion. Seulement on communie ici avec le Christ, là avec les faux Dieux. Il faut choisir. On ne peut faire à la fois l'un et l'autre : « Que dis-je donc ? Que la viande sacrifiée aux idoles est quelque chose ou qu'une idole est quelque chose ? Nullement. Je dis que, ce qu'on sacrifie, on le sacrifie aux démons et non à Dieu. Or je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons... Voulons-nous provoquer la jalousie du Seigneur ? »

La tirade vise les repas sacrés où l'on mange la chair des victimes offertes à la divinité. Mais il en est d'autres d'un caractère moins grossier. Ce sont ceux qui ont cours dans les religions de mystère. Ces cultes, qui ont une tendance plus morale, s'écartent par là des traditions courantes et exigent de leurs adeptes une initiation préalable. Ils enseignent que la divinité doit être adorée en esprit par la pratique d'une vie pure et ils ne maintiennent les vieux rites que comme des figures de vérités plus hautes. Par là ils sont très proches du christianisme. Le Pseudo-Paul en a la sensation très nette. Au cours de la même Epître [46], il présente la doctrine du Christ comme un « mystère », qui ne doit être révélé qu'avec réserve, à des initiés de choix. Sa conception de la cène eucharistique a donc pu s'inspirer des pratiques analogues qui avaient cours en Syrie dans ces sortes de cultes.

Les prêtres d'Isis avaient une coupe magique, sur laquelle était prononcée une formule consécratoire, conservée en un vieux papyrus : « Tu es du vin, et pas du vin, mais les entrailles

d'Osiris. » Aux mystes d'Attis, après un charivari bruyant, on servait un aliment solide et un breuvage, dont l'un se prenait sur un tambourin, l'autre dans une cymbale, et qu'un auteur chrétien, Firmicus Maternus, met en parallèle avec le pain et la coupe eucharistiques.[41] Bien mieux, chez les adeptes de Mithra, on racontait que ce Dieu fait homme avait pris un dernier repas avec ses compagnons, avant de les quitter pour remonter au ciel, et on en commémorait le souvenir par une cène tellement semblable à celle des Chrétiens que ceux-ci pouvaient croire à un plagiat. Un d'entre eux, saint Justin, ayant rappelé, dans sa première Apologie, comment l'Eucharistie fut instituée par le Christ, ajoute assez imprudemment : « C'est cela même que, dans les mystères de Mithra, ont appris à faire les mauvais démons. Qu'on présente, en effet, du pain et une coupe d'eau, dans les cérémonies de l'initiation, avec certaines formules, ou vous le savez, ou vous pouvez le savoir[42]. »

Justin parle en chrétien. Comme la ressemblance lui apparaît trop grande entre la pratique des adeptes de Mithra et celle de sa propre Eglise pour qu'il n'y en ait pas une qui provienne de l'autre, il conclut, avec sa logique de croyant, que c'est l'Eucharistie qui est la plus ancienne. Mais sa thèse est contraire à toute vraisemblance. Le mithraïsme s'est formé bien avant le christianisme. Ce n'est donc pas de lui, en l'occurrence, que vient l'imitation. C'est bien plutôt de l'Eglise.

Soucieux d'attirer à eux les adeptes des religions de mystère, les propagandistes chrétiens ont admis volontiers, pour mieux les attirer, celles de leurs pratiques qui se prêtaient assez aisément à une interprétation orthodoxe. Ils pouvaient user d'autant plus largement de cette méthode à l'égard des adeptes de Mithra que ceux-ci se recrutaient surtout dans le milieu ou l'entourage des soldats, qui étaient particulièrement nombreux aux alentours de la capitale syrienne. Déjà ils réalisaient avec eux une entente cordiale en fêtant le lendemain du sabbat, le jour du Soleil (Sonntag, Sunday), comme le jour du Seigneur, dies dominica, le dimanche. Ils se rapprochaient d'eux encore davantage et accentuaient leur rupture avec le judaïsme en célébrant ce jour-là une Eucharistie épurée; devenue au plein sens du mot le « repas du Seigneur ».

Ascétisme.

La morale, dans une religion qui s'ébauche, est en rapport étroit avec la liturgie nouvelle. Là encore, l'enseignement du Pseudo-Paul est caractéristique. Il montre qu'une forte tendance

portait son groupe hors des voies communes du judaïsme vers les sentiers étroits d'un ascétisme rigoureux. Nous en trouvons les lignes directrices fermement tracées dans l'*Epître aux Galates*.

« Marchez selon l'esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit et l'Esprit a des désirs contraires à ceux de la chair. Ils sont opposés entre eux, en sorte que vous ne faites pas ce que vous voudriez... Or les œuvres de la chair sont manifestes : ce sont l'impudicité, l'impureté, la débauche, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, la discorde, l'envie, les emportements, les cabales, les divisions, les factions, les jalousies, les ivrogneries, les orgies et choses semblables, à propos desquelles je vous préviens, comme je vous ai déjà prévenus, que ceux qui font de telles choses n'hériteront pas le royaume de Dieu... Ceux qui sont à Christ Jésus ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises... [69] ».

Ce programme n'est pas nouveau. C'était déjà, réserve faite pour la formule du crucifiement, celui des Esséniens et celui des premiers Chrétiens de Palestine. Chez eux, nous l'avons vu, du moins chez ceux d'entre eux qui acceptaient les règles de la nouvelle alliance dans toute leurs rigueur, la continence absolue s'imposait, en même temps qu'une stricte abstinence. Des atténuations étaient admises, mais seulement pour les profanes sympathisants qui se groupaient autour de la communauté comme les prosélytes autour de la synagogue. Les propagandistes chrétiens usèrent largement de cette tolérance à l'égard des Gentils pour les conduire à l'Evangile. Puis, quand les masses furent venues, les exigences s'accrurent, les moralistes se firent plus impérieux.

Entre toutes les questions qui se posaient, celle des rapports sexuels était la plus délicate. Elle constituait pour l'Eglise une sorte de point névralgique. Aussi est-ce autour d'elle que l'on observe les variations les plus notables.

L'apôtre Paul disait aux Corinthiens en son langage franc : « Pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme et que chacune ait son mari. Que le mari rende à la femme son dû et pareillement la femme à son mari. La femme n'a pas la disposition de son corps, c'est le mari. Le mari aussi n'a pas la disposition de son corps, c'est la femme. Ne vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est d'un commun accord, pour un temps afin de vaquer à la prière et d'être de nouveau ensemble, de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence [40]. »

Ces règles, qui n'ont rien d'ascétique, et qu'un Juif traditionaliste devait trouver très naturelles, ont paru dangereuses dans le cercle de moralistes rigides d'où émane la seconde rédaction des écrits pauliniens. Bien qu'elles soient d'une netteté impérieuse, le Pseudo-Paul feint d'avoir reçu des Corinthiens une demande d'ex-

plications. Il formule, en réponse, d'importantes réserves, dans lesquelles il enclave les observations de Paul et qui témoignent d'un esprit bien différent :

« Quant à ce que vous m'avez écrit, déclare-t-il crûment; il est bon pour l'homme de ne pas toucher une femme. »

Ce principe est mis en tête des règles pauliniennes, dont la portée se trouve ainsi singulièrement affaiblie. A leur suite viennent d'autres remarques qui tendent aussi à en réduire l'effet, on pourrait presque dire à en limiter les dégâts;

« Je dis cela en manière de permission, non comme un ordre. Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi-même... A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves je dis qu'il leur est bon de rester comme moi. »

L'apôtre Paul, dont les premières déclarations légitimaient les rapports sexuels, en vient, par son zèle, à les désapprouver. La désapprobation se limite, il est vrai, « à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves ». Mais plus loin cette réserve tombe :

« Voici ce que je dis, frères : Le temps est court. Que désormais ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas... »

Cette conclusion est, d'ailleurs, la conséquence logique de prémisses formulées dans le chapitre précédent :

« Le corps, y était-il déclaré, n'est pas pour l'impudicité mais pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Vais-je donc prendre les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ? Que non pas ! Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée ne fait avec elle qu'un corps ? « Car les deux, est-il dit, ne feront qu'une chair. » Mais qui s'unit au Seigneur ne fait avec lui qu'un esprit. Fuyez l'impudicité [illegible]. »

Il est clair que les raisons alléguées n'atteignent pas seulement la prostitution proprement dite mais l'union conjugale elle-même. Fuir « l'impudicité », pour le Deutéro-Paul, c'est pratiquer, même si l'on est marié, la stricte continence.

Ainsi s'expliquent les recommandations suivantes, qui se lisent dans l'*Épître aux Éphésiens* et qui, souvent rappelées dans les cérémonies nuptiales, disent à peu près le contraire de ce qu'on leur fait dire [illegible] :

« Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps et dont il est le Sauveur. De même que l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être à leur mari en tout.

« Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, par la parole, pour s'offrir à lui-même cette

Eglise glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de pareil mais sainte et irrépréhensible. C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Qui aime sa femme, c'est lui-même qu'il aime. Personne en effet n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la soigne comme le Christ l'Eglise... « C'est pourquoi l'homme quittera père et mère et s'attachera à sa « femme et les deux deviendront une seule chair » (*Gen.*, *II*, 23, 24). Ce mystère est grand, j'entends par rapport au Christ et à l'Eglise ».

Le texte, si réaliste, de la *Genèse* est ici entendu allégoriquement des rapports du Christ et de l'Eglise. C'est en ce sens qu'il doit servir de règle aux époux chrétiens. Cela revient à dire que leurs rapports doivent être d'ordre spirituel et que rien de charnel n'y doit intervenir.

Une telle conception du mariage était aussi éloignée que possible de celle qui avait cours dans les milieux juifs, même dans ceux des pharisiens rigides. Elle imposait un tel refoulement des instincts les plus vitaux que les meilleurs des croyants risquaient d'en être rebutés. Elle constituait un vrai défi à la nature. Mais c'est cela même qui devait lui gagner des adeptes. Il y a des âmes, dressées à la souffrance, qui trouvent dans le sacrifice une volupté supérieure à tout autre, qui la recherchent et s'y complaisent. Cette mentalité, si exceptionnelle qu'elle puisse paraître, n'était point rare en Syrie. Elle y avait été répandue et presque vulgarisée par les religions de mystère. A force de commémorer et de glorifier ces Dieux Sauveurs qui avaient enduré les pires épreuves avant d'atteindre l'impassibilité finale, on s'était mis à aimer la douleur, on avait pris plaisir à se torturer, on allait parfois jusqu'à s'imposer d'atroces mutilations. Au jour anniversaire de la mort tragique d'Attis, ses adeptes, trépidants et hurlants, se frappaient avec frénésie, se tailladaient férocement, se faisaient des blessures affreuses. Au comble de l'excitation, certains, armés d'un couteau de silex, allaient jusqu'à faire le sacrifice de leur virilité. Ils l'offraient en hommage à la Mère des Dieux, dont ils devenaient ainsi les prêtres attitrés. Eunuques volontaires, ils allaient désormais, attifés en femmes, vêtus d'une robe très ample, maquillés et chargés d'amulettes, célébrer sur les places publiques et dans les carrefours, à grands renforts de flûtes et de castagnettes, de cymbales et de tambourins, le culte du jeune dieu, dont ils avaient reproduit le sacrifice et dont ils offraient en leur personne, avec leur face glabre et leur marche alanguie, comme une lointaine image.

En face d'un tel débordement de passion antisexuelle, la simple abstention de rapports conjugaux, que préconisait le Pseudo-Paul, apparaissait comme un moyen facile de se faire agréger à la

société des Saints et de gagner le ciel. Le pauvre Syrien, à qui l'on avait prêché le danger mortel des voluptés coupables et qui cherchait la voie à suivre pour s'y dérober, avait à choisir entre celle d'Attis et celle du Christ. S'il n'était pas déjà trop engagé dans la première, comment n'aurait-il pas trouvé que la seconde était bien préférable ? Comment n'aurait-il pas opté pour l'Evangile ?

L'Eglise chrétienne fut ainsi amenée à prendre une forme nouvelle. Tandis qu'elle n'était d'abord qu'une réplique de la synagogue, un oratoire doublé d'une tribune, elle devint en outre un « cénacle », où se célébrait la Cène du Seigneur. Vers le fond de la salle commune, au delà de l'ambon, réservé au lecteur ou au prédicateur, se dressa la « sainte table », où les fidèles, après une série de chants et de prières, de lectures et d'homélies rompaient le même pain et vidaient la même coupe, en rendant grâces à Dieu de les avoir instruits et sauvés par le Christ. A l'entrée le baptistère offrait aux catéchumènes le bienfait de l'eau purificatrice, qui leur permettait de participer aux mystères. Le nouveau culte avait désormais sa maison, faite à sa mesure et adaptée à ses besoins.

IV. — L'ÉPITRE DE BARNABÉ

A cette Eglise qui se distinguait désormais de la synagogue, et qui entendait la supplanter il fallait une doctrine qui justifiât ses prétentions. Issue du judaïsme, de quel droit rompait-elle ainsi avec les Juifs ? Elle continuait de professer leur foi. Pourquoi ne se conformait-elle pas à leur loi ? Chaque dimanche, elle lisait dans ses Assemblées leurs livres saints. De quel droit en violait-elle les préceptes essentiels, tels que ceux du sabbat, de la circoncision ?

Une réponse à ces questions troublantes s'offrait d'elle-même aux croyants réfléchis. C'est celle qui est faite par tous les novateurs qui rompent avec l'orthodoxie officielle; les orthodoxes n'ont pas compris la tradition dont ils avaient la garde. Ils en ont dénaturé le sens. C'est nous qui représentons la vraie foi du passé.

Cette explication était si simple et si naturelle qu'elle dut être proposée de bonne heure. Mais elle demandait un long travail de réflexion. Il fallait montrer, par des exemples concrets et bien choisis, que la Bible n'a pas le sens qui lui est donné par les Juifs, qu'elle-même suggère une interprétation différente, conforme à la foi de l'Eglise. Le premier effort de la pensée chrétienne

pour établir ses titres de créance dut être orienté en ce sens. Mais il ne pouvait aboutir qu'après de longs tâtonnements.

Un essai de ce genre se lit dans une longue *Épître* sans nom d'auteur, ni de destinataire, que la tradition attribue à Barnabé, un compagnon de Paul, mais qui n'a rien à voir avec lui [40].

Cet écrit a dû voir le jour en Syrie. Il s'inspire, en effet, des préoccupations qui ont cours dans ce pays. Parlant des gens qui, en dehors des Juifs, sont circoncis comme eux, il nomme en premier lieu « les Syriens » [41]. C'est à eux, apparemment, qu'il s'adresse. Sa composition date des premiers temps du règne d'Hadrien. Jusque là, sous Vespasien, sous Domitien, sous Trajan, les Israélites avaient été fort malmenés.

A la fin du dernier règne, une révolte organisée par eux en diverses régions avait été durement réprimée. La Palestine était, à nouveau, frémissante. Hadrien, proclamé empereur, le 1[er] août 117, par les troupes d'Antioche, inaugura une politique d'apaisement. Le bruit courut qu'il avait donné l'ordre de rebâtir le Temple de Jérusalem. Les descendants des anciens révoltés allaient avoir la satisfaction de le voir rebâtir par les héritiers de ceux-là mêmes qui, un demi-siècle auparavant, l'avaient détruit. « Alors qu'ils étaient en guerre, dit notre *Épître* [42], leurs ennemis le démolirent, et maintenant les serviteurs de ces ennemis le reconstruiront. » Les Juifs exultaient. Ils voyaient dans cette mesure l'accomplissement de vieilles prophéties. Les Chrétiens au contraire en furent bouleversés. Ils virent là le « grand scandale » prédit par des oracles d'Hénoch et de Daniel, qui le mettaient au compte d'un nouveau roi très opposé à la politique de ses trois devanciers. C'est pour les rassurer que notre anonyme prit la plume. Aussi s'attache-t-il à montrer que Israël est depuis longtemps réprouvé et il le fait en retournant contre lui ses propres oracles.

Israël est réprouvé.

« Dieu lui-même, dit-il, nous a formellement avisés qu'il n'a besoin ni de sacrifices, ni d'holocaustes, ni d'offrandes », ni par conséquent d'un Temple de pierres. Ce qu'il demande, c'est un cœur pur, voué à la pratique de la justice. Là est le sanctuaire où il se plaît à résider. Les prophètes n'en ont pas d'autre en vue. C'est celui-là qui doit être détruit et reconstruit. En son premier état, il était un réceptacle d'idoles, une demeure de démons. Par la rémission des péchés, par la pratique d'une vie sainte, il devient la maison du Seigneur [43].

Cette transformation est l'œuvre du Christ Jésus. C'est afin de

la réaliser qu'il s'est fait homme et qu'il a prêché l'Evangile, qu'il a « choisi pour ses apôtres des hommes coupables des pires péchés », qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix [illegible]. Aussi est-ce lui que visent tous les textes prophétiques de la Loi juive : « Le bon Seigneur nous a tout révélé d'avance, afin que nous sachions en toute circonstance à qui nous devons rendre grâces. » De ces prédictions messianiques l'auteur rappelle des exemples nombreux, qui doivent être empruntés pour une grande part au recueil des « Oracles du Seigneur ». Grâce à une exégèse très libre, inspirée par un allégorisme fort capricieux, il y voit minutieusement préfigurés les détails les plus concrets de l'Evangile des douze apôtres, qui paraît être sa seule biographie du Christ.

Symbolisme de l'Ancien Testament.

Certaines de ses interprétations sont d'une fantaisie ahurissante. Savez-vous pourquoi Abraham a circoncis les gens de sa maison (*Gen.*, XVII, 23, 27), au nombre de trois cent dix-huit (*Gen.*, XIV, 14) ? Parce que « dix-huit s'écrit par un iota, qui vaut dix, et un *êta*, qui vaut huit », ce qui nous donne les deux premières lettres du nom de Jésus. D'autre part, « trois cent » est exprimé par la lettre T, qui a la forme d'une croix [11]. Pourquoi est-il dit des deux fils d'Isaac, et plus loin des deux fils de Joseph, que l'aîné servira le cadet (*Gen.*, XXV, 22, 23; XLVIII, 18, 19) ? Parce que l'ancienne Alliance devait se subordonner à la nouvelle. Pourquoi Moïse brisa-t-il les tables reçues au Sinaï ? (*Ex.*, XXXII, 7, 19). Parce que la Loi juive devait être abrogée. Pourquoi étendait-il les bras pendant un combat des enfants d'Israël, qui étaient victorieux dès qu'il les relevait, qui au contraire succombaient dès qu'il les relâchait ? (*Ex.*, XVII, 8, 13). Pour bien montrer qu'il n'y a de salut que dans le Crucifié. Pourquoi le grand législateur a-t-il écrit dans le *Lévitique* (XI) et le *Deutéronome* (XIV) : « Vous ne mangerez ni porc, ni aigle, ni épervier, ni corbeau ? » Pour nous inviter à fuir la compagnie des gloutons et celle des rapaces. Pourquoi a-t-il interdit le lièvre et la hyène (*Lév.* XI, 5) ? Pour nous détourner de certains vices contre nature, que ces animaux figurent par certaines anomalies de leur constitution, car « le lièvre acquiert chaque année un anus de plus », et la hyène « change de sexe tous les ans ». Pourquoi Moïse en veut-il aussi à la belette (*Lév.*, XI, 29) ? « Garde-toi, veut-il dire, de ressembler à ceux qui dit-on, commettent de leur bouche impure l'iniquité : évite toute liaison avec les femmes impudiques qui commettent le crime avec leur bouche, car cet animal conçoit par la gueule. » Pourquoi David compare-t-il le

juste à un arbre planté sur un cours d'eau (*Ps.*, I, 3) ? Parce que l'arbre figure la croix, le cours d'eau le baptême. Pourquoi Dieu dit-il par *Isaïe* (I, 13) : « Je ne supporte pas vos sabbats ? » Parce que le dernier jour de la semaine commémore l'achèvement du monde matériel (*Gen.*, II, 2) celui qui suit, le dimanche, figure, au contraire l'inauguration de l'ordre nouveau établi par le Christ.

Ainsi toute la Bible juive est dépouillée de son contenu judaïque et transformée en une sorte de protévangile. Les vrais Israélites sont ceux qui l'interprètent en son vrai sens c'est-à-dire en esprit. Ce sont les seuls Chrétiens.

L'auteur en est si convaincu, il est si satisfait du bel escamotage opéré en leur faveur qu'il termine son exposé en reproduisant pour eux, en vue de leur direction pratique, un petit livret de morale juive qui devait avoir pour titre : « Les deux Voies. » Deux chemins, explique-t-il, s'offrent à nous, l'un lumineux, que Dieu, Lumière pure, fait garder par ses Anges ; l'autre ténébreux, dont Satan, « le Noir », a confié la garde à ses démons. Le premier consiste à aimer le Seigneur et à observer tous ses commandements, à se montrer bon et serviable envers son prochain. Il conduit en droite ligne au bonheur éternel. Le second en est tout l'opposé. Il est très tortueux et mène finalement à la mort. C'est dire combien il faut s'appliquer à suivre l'un et à se détourner de l'autre.

Morale commune.

La morale de ces dernières pages n'a rien d'ascétique. On y chercherait en vain la moindre trace des règles de continence formulées par le Deutéro-Paul. Ce que le Pseudo-Barnabé demande à son disciple, c'est d'être un époux fidèle et un bon père de famille : « Tu ne commettras ni fornication ni adultère. Tu ne corrompras point l'enfance... Tu ne feras pas mourir l'enfant dans le sein de sa mère. Tu ne le tueras pas davantage après sa naissance. Tu ne retireras pas la main de dessus ton fils et ta fille ; mais dès leur enfance tu leur enseigneras la crainte de Dieu [44]. » Tout cela pouvait être dit à la synagogue aussi bien qu'à l'Eglise.

La doctrine esquissée dans le reste de l'*Epître* n'est pas moins étrangère aux spéculations du paulinisme. Pas l'ombre d'une théorie sur l'opposition de la chair et de l'esprit, de la loi et de la grâce, de la servitude et de la liberté. Pas le plus petit essai de définition sur la nature du Fils de Dieu et des rapports qui l'unissent au Père et à l'Esprit Saint, sur la vie future et la résur-

rection des corps. Pas la moindre allusion au repas du Seigneur, au pain et à la coupe eucharistique qui font communier au corps et au sang du Christ. L'auteur laisse dans l'ombre tout ce qui lui paraît étranger à la Bible. Il ne veut savoir qu'une chose : la révélation faite par Dieu à Israël. Pour lui, l'ancienne Alliance subsiste, ses clauses sont immuables. Seuls ses bénéficiaires ont changé; ce ne sont plus les Juifs mais les Chrétiens : « Ne faites pas, dit-il, comme certains, accumulant les fautes et disant qu'elle est à eux et à nous. Elle est à nous, certes, mais eux l'ont perdue à jamais **. » C'est seulement en ce sens qu'on peut parler d'une Alliance nouvelle. En d'autres termes, le christianisme n'est pas une religion distincte du judaïsme, préparée par lui et appelée à le supplanter. Il en est plutôt la forme exacte, la seule expression authentique.

On voit combien le *Pseudo Barnabé* se trouve loin du *Deutéro-Paul*. Cet ennemi des Juifs est un pur judaïsant. S'il ouvre aux Gentils les portes de l'Eglise, c'est pour en faire un second Israël. Seulement il veut que le peuple élu s'attache à l'esprit de la Loi mosaïque et non point à la lettre. Par là il se distingue des judaïsants de Transjordanie, qui, tout en répudiant les anciens sacrifices, gardent encore la plupart des rites ancestraux à commencer par celui de la circoncision. Il est en quelque sorte à mi-chemin entre ces partisans attardés du mosaïsme et la masse de ses adversaires. Par là il représente sans doute la mentalité commune des Eglises syriennes, soucieuses de se frayer une voie moyenne entre ces deux extrêmes.

V. — LES PREMIERS TEXTES ÉVANGÉLIQUES

a) *L'EVANGILE SELON MARC*

La plus ancienne vie de Jésus est judaïsante.

C'est pour un pareil milieu et en fonction de ses tendances qu'a dû être rédigé l'*Évangile* appelé « *selon Marc* ». Il représente, en effet, une attitude analogue. Lui aussi tient au vieux judaïsme, interprété dans un sens messianique. Mais il se montre résolument hostile aux Juifs, coupables de ne pas s'élever au-dessus de la lettre.

Cette nouvelle vie de Jésus utilise visiblement celle qui avait cours chez les Judéo-Chrétiens de Transjordanie et qui se réclamait des douze apôtres. Elle en garde l'ordonnance générale avec des détails très significatifs.

Ici comme là, Jésus apparaît brusquement au Jourdain, pour recevoir de Jean un baptême rituel, au cours duquel il est rempli d'Esprit Saint et proclamé Fils de Dieu. Il va résider à Kapharnahum et groupe autour de lui douze disciples, en compagnie desquels il accomplira son œuvre salutaire. Celle-ci commence par des guérisons miraculeuses et divers autres prodiges, présentés comme « stupéfiants », qui doivent être empruntés à la même source, car on trouve en leur texture le même matériel scripturaire, la même adaptation de thèmes messianiques. Çà et là viennent de nombreuses instructions, tantôt éparses, tantôt artificiellement groupées, dont certaines au moins sur la parenté de Jésus, sur le jeune homme riche, étaient formulées en termes presque identiques par l'*Evangile nazaréen*. Dans la nouvelle Vie comme dans la première, Jésus prend au soir de la Pâque, un dernier repas avec ses disciples. Ayant rompu le pain avec eux et bu à la même coupe, il est arrêté dans la nuit, jugé et condamné à l'aube par le grand-prêtre. Il meurt le jour même, un vendredi, sur une croix, puis est mis au tombeau et y passe le samedi pour ressusciter à l'aube du dimanche [10].

Marc n'utilise pas seulement une œuvre judaïsante. A son exemple, il invoque expressément les prophéties bibliques, pour montrer que toutes ont trouvé leur réalisation exacte en la personne du Christ.

Le début est, à cet égard, bien significatif : « Ainsi qu'il est écrit dans *Isaïe le prophète* (XL, 3. *Mal.*, III, 1) : « Voici que j'envoie mon messager devant ta face, qui fraiera ton chemin. Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur, rendez droites ses routes. Jean arriva baptisant dans le désert et prêchant un baptême de conversion pour la rémission des péchés [11]. » Dans la suite du récit [12], Jésus lui-même cite à diverses reprises des textes scripturaires, dont il s'approprie le sens. Il dit, par exemple, de ses auditeurs, en reprenant les paroles mêmes d'*Isaïe* (VI, 10) : « Tout arrive afin que, regardant, ils regardent sans voir et que, écoutant, ils écoutent sans entendre, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné. » Plus loin il se réclame expressément du même prophète, dont il applique aux pharisiens le passage suivant : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur se tient loin de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant comme doctrines des commandements d'hommes. » Ailleurs Jésus s'applique à lui-même un passage d'un *Psaume* (CXVIII, 22, 23) : « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissent, c'est elle qui est devenue tête d'angle. C'est de par le Seigneur qu'elle l'est devenue et elle est admirable sous nos yeux. » Il réplique à des contradicteurs sadducéens en citant l'*Exode* (III, 6) : « N'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse

à l'endroit du buisson, comment Dieu lui parle, disant : Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ! » A un scribe qui l'interroge sur le premier des commandements, il répond par un passage du *Deutéronome* (VI, 4, 5) et un autre du *Lévitique* (XIX, 18). A d'autres il oppose le début d'un *Psaume* (CX, 1) : « David lui-même, explique-t-il, a dit en Esprit Saint : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite. » Après la dernière Cène vient l'annonce de la défection des disciples, basée sur un oracle de Zacharie (XIII, 7), lu en sa version grecque : « Vous trébucherez tous, car il est écrit : Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées. » Nouveau rappel de ce même prophète, associé en l'occurrence à Isaïe, au sujet de l'irruption d'une troupe armée d'épées dans le jardin de Gethsémani : « Vous êtes venus vers moi comme vers un brigand avec des épées... C'est afin que les Ecritures soient accomplies. » De fait, Zacharie disait, dans le même passage : « Epée, lève-toi sur mon berger. » Par ailleurs Isaïe montrait le Serviteur (ou fils) de Dieu « mis au nombre des malfaiteurs » (LIII, 10). Marc se réfère expressément à ce dernier texte pour expliquer que deux brigands furent crucifiés aux côtés de Jésus et qu'ainsi « l'Ecriture fut accomplie ». Enfin, pour bien établir que le Christ a réalisé jusqu'au bout les vieilles prédictions, il lui fait prononcer sur la croix, au moment d'expirer, les premiers mots du *Psaume* XXII, considéré comme messianique : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Du rapprochement de ces textes il ressort clairement que le Christianisme est conforme aux prophéties bibliques, qu'il est le vrai judaïsme. C'est la ferme croyance des Chrétiens de Transjordanie, qui se considèrent comme les meilleurs des Juifs. C'est la thèse de l'Evangile des douze apôtres, où s'exprime leur foi.

L'esprit et la lettre.

Mais si Marc participe à la tendance judaïsante des Chrétiens de Palestine, il se distingue d'eux par son aversion prononcée à l'égard du monde juif. Pour lui, comme pour le Pseudo-Barnabé, les Israélites ont bien été favorisés des instructions divines. Seulement ils n'y ont rien compris. Ils en ont gardé la lettre sans en saisir l'esprit. Tels ils furent au temps des prophètes, qui ne cessèrent de dénoncer leur aveuglement, tels ils ont été du vivant de Jésus, qui en diverses circonstances, leur a fait le même reproche. Ils sont, à cet égard, d'une stupidité déconcertante. Ses miracles et ses discours sont sur eux sans effet. Ils regardent sans voir, ils écoutent sans entendre. Ses parents, plus précisément

sa mère et ses frères le déclarent hors de sens, les scribes le jugent possédé de Beelzéboul. Les Pharisiens, qui se livrent, avant de manger, à toutes sortes d'ablutions rituelles, non seulement sur eux-mêmes mais sur les coupes, les cruches et les plats, lui reprochent de ne pas donner à ses disciples les mêmes règles de pureté (VIII, 1, 5). Ils ne comprennent pas que ce qui souille l'homme ce n'est pas ce qui entre en lui mais ce qui sort de lui et qu'il faut éviter avant tout les mauvaises pensées et les mauvais désirs. Les Sadducéens lui demandent sottement pour l'embarrasser, à qui sera, au jour de la résurrection, une femme qui a eu sept maris, comme s'il devait y avoir alors des femmes et des maris : « Vous ne comprenez, leur répond-il, ni les Écritures, ni la puissance de Dieu... Vous êtes grandement dans l'erreur. » La foule entière, ayant à choisir entre lui et Barabbas, pousse l'aberration jusqu'à opter pour ce criminel. Les douze apôtres, vivant en compagnie du Maître, bénéficiant de ses leçons, devraient se montrer plus avisés. Mais eux aussi sont dépourvus de sens. Jésus leur expose la parabole du semeur. Ils l'ont si peu saisie qu'ils en demandent la signification. Ils s'attirent ce propos mortifiant : « Vous ne comprenez pas cette parabole ? Comment comprendrez-vous toutes les paraboles ? » Même besoin de commentaire après l'instruction sur ce qui souille l'homme. Même repartie méprisante du Maître : « Etes-vous à ce point vous-mêmes inintelligents ? » Une fois Jésus leur fait cette recommandation : « Gardez-vous du levain des Pharisiens. » Eux pensent stupidement que c'est parce qu'ils n'ont pas emporté de pains. Ils en sont très vivement repris : « Est-ce que vous ne saisissez pas et ne comprenez pas encore ? Avez-vous votre cœur endurci ? Ayant des yeux, ne voyez-vous pas, et ayant des oreilles n'entendez-vous pas ? » Plus tard en montant à Jérusalem, Jésus leur annonce les épreuves qui l'y attendent. C'est le moment que choisissent Jacques et Jean pour lui demander la faveur d'être assis à ses côtés quand il siégera dans sa gloire ! La réponse est cinglante : « Vous ne savez pas ce que vous demandez [14]. » Pierre qui formait, avec ses deux collègues, le trio des « surapôtres » rencontré par Paul à Jérusalem, n'est pas mieux traité par notre évangéliste. Il apparaît chez lui comme le premier des douze. Mais sa primauté ne fait qu'aggraver son cas. L'inintelligence du peuple juif, qui prend un relief particulièrement accusé dans le Collège Apostolique, s'affirme plus éclatante et plus choquante encore en son chef. Celui-ci fait preuve, en diverses circonstances, d'une incompréhension totale. Une fois, ayant entendu le Maître prédire sa Passion prochaine, il le prend à part pour lui en faire des reproches et il s'attire cette réplique cinglante : « Va en arrière, Satan, car tu ne connais pas ce qui est de Dieu mais ce qui est des hommes. » La

veille du grand drame, comme Jésus annonce qu'il va être abandonné par tout son entourage, Pierre dit fièrement : « Quand même tous trébucheraient, moi pas ! » et il s'entend répliquer : « En vérité, je te le dis, toi, aujourd'hui, cette nuit, avant que deux fois le coq ait chanté trois fois tu me renieras. » Quelques heures plus tard, au jardin de Gethsémani, invité à veiller, avec Jacques et Jean, auprès du Maître qui agonise moralement, il s'endort avec eux et s'entend adresser ce propos peu flatteur : « Simon, tu dors ? Tu n'as pas eu la force, pendant une heure de veiller ? », ce qui ne l'empêche pas de s'assoupir une seconde fois et même une troisième. Au cours de la nuit, tandis que les représentants officiels du judaïsme décident la mort du Christ, lui, assis dans la cour avec les valets, affecte de ne pas le connaître, il le renie par trois fois, entre deux chants du coq. Après quoi, il disparaît définitivement, comme ont déjà fait ses onze compagnons [71].

Ces épisodes portent la marque distinctive de Marc. C'est surtout dans leur texture qu'on peut observer son amour des triades, des scènes tripartites. Ils représentent donc bien une tendance caractéristique de son esprit et de celui du groupe qu'il représente.

La part des Gentils.

Autant cet évangéliste est enclin à présenter les Juifs sous le plus mauvais jour, autant il se montre favorable aux Goïm. Il leur fait porter la bonne nouvelle du salut par le Christ lui-même, dont la mission, commencée en Judée et continuée en Galilée se poursuit jusque sur « le territoire de Tyr et de Sidon ». L'accueil qui lui est fait ici contraste singulièrement avec celui qu'il a trouvé ailleurs. Une païenne, « syro-phénicienne d'origine », le prie de délivrer sa fille, possédée par « un démon impur », symbole manifeste de l'état de péché dans lequel vit la Gentilité. « Il n'est pas bon, fait observer Jésus, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Elle accepte la rebuffade et répond humblement que « les petits chiens, sous la table, mangent des miettes des enfants », et « à cause de cette parole », elle obtient gain de cause. Peu après, « au milieu du territoire de la Décapole », où dominent encore les Goïm, on amène un « sourd-muet », autre figure des Gentils, qui n'ont pas entendu parler du Sauveur promis à Israël et ne peuvent donc le prier. Le Christ touche ses oreilles et sa langue, il prononce un mot magique. « Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent et le lien de sa langue fut délié », image transparente du salut procuré aux Païens. Troisième miracle également symbolique, effectué en ces jours-là et

dans le même cadre : Jésus nourrit une foule nombreuse avec ses sept pains, dont les restes remplissent sept corbeilles. Auparavant, en terre juive, il avait fait de même avec cinq pains, dont les restes avaient rempli douze corbeilles. Ces douze corbeilles correspondaient aux douze tribus d'Israël. Les sept du nouveau récit représentent les « nations » au milieu desquelles vivent les Israélites et qui d'après le *Deutéronome* (VII, 1), sont au nombre de sept. Ainsi se trouve préfigurée, après la propagation de la foi chez les Juifs, celle qui s'opère au milieu des Goïm [70].

La sympathie de Marc à l'égard de la Gentilité s'affirme avec la même clarté dans certains détails du récit de la Passion, qui portent également sa marque de fabrique. Autant il charge le grand-prêtre, qui prend par trois fois la parole, pour prononcer finalement contre Jésus, avec l'ensemble du sanhédrin, la sentence de mort, autant il s'applique à montrer que le procurateur romain a tout fait pour sauver cet innocent. Pilate est « étonné » du silence de l'accusé, qui ne cherche pas à se disculper des griefs dont on l'accable. Il propose d'abord de le relâcher, à l'occasion de la Pâque, mais les prêtres, qui l'ont livré par haine s'y opposent. Il demande ensuite, en homme soucieux de dégager sa sa responsabilité, ce qu'il doit faire de lui et on lui crie de le crucifier. Il intervient une troisième fois, pour savoir quel est son crime, et les cris se font plus forts : « crucifie-le ». C'est seulement alors que, « voulant donner satisfaction à la foule », il lui livre sa victime.

Un dernier trait est caractéristique : Juifs du commun, scribes et prêtres insultent, au Calvaire, le crucifié. Ses Apôtres sont toujours en fuite. Seul un fonctionnaire romain, un « centurion » qui est là en service, lui rend hommage. Témoin de sa mort, il dit : « Vraiment cet homme était fils de Dieu. ». Son acte de foi prélude à celui de tous les Païens qui vont se rallier à l'Évangile [71].

Par cette préférence donnée aux Gentils sur les Juifs, Marc se rattache au milieu paulinien, comme à celui du Pseudo-Barnabé. Il s'accorde plus précisément avec le Deutéro-Paul dans sa description de la dernière Cène. Jésus fait ici les mêmes gestes et prononce les mêmes formules que dans le célèbre passage de la *Première Epître aux Corinthiens*, dont l'auteur déclare avoir reçu ses renseignements « du Seigneur » : « Ayant pris du pain, ayant dit la bénédiction, il le leur rompit et la leur donna et dit : « Prenez et » mangez, ceci est mon corps. » Et ayant pris une coupe, ayant rendu grâces, il la leur donna et ils en burent tous, et il leur dit : « Ceci est mon sang de l'alliance, qui est versé pour beaucoup. » Çà et là d'autres détails trahissent la même provenance. Ainsi Marc professe nettement que c'est la foi qui sauve et il le fait dire avec insistance par Jésus. Il affiche par contre un grand déta-

chement en ce qui regarde l'observation littérale de la Loi; il nous montre le Maître opérant une guérison un jour de sabbat et ses disciples arrachant des épis en pareille occurrence, parce que « le sabbat a été fait pour l'homme, non l'homme pour le sabbat ». Mais ces sortes d'emprunts ne sortent guère du cadre des généralités doctrinales [74].

En somme, l'œuvre de Marc représente le point de vue commun des chrétientés syriennes, qui se sont recrutées d'abord et surtout parmi les prosélytes juifs et qui veulent bien garder le judaïsme, mais seulement dans sa substance dogmatique et morale et à la condition de l'interpréter autrement que les docteurs de la Loi.

b. *LE PAULINISME*

A mesure que le christianisme vivait de sa vie propre, les liens, si spirituels qu'ils pussent être, qui l'unissaient à la religion d'Israël allaient en s'affaiblissant. Il ne se recrutait plus guère que parmi les Païens. Non seulement ceux-ci n'avaient pas les mêmes attaches avec le monde juif, mais encore beaucoup d'entre eux nourrissaient à son égard une antipathie persistante. Ils pouvaient être étonnés et choqués de voir invoquer en toute occasion la Loi de Moïse, alors qu'on en violait systématiquement les règles. Ne convenait-il pas mieux de la répudier franchement que de s'en réclamer sans la suivre ?

Cette attitude était bien plus radicale que celle du Pseudo-Barnabé. Mais elle pouvait se réclamer de considérations diverses, empruntées au judaïsme lui-même aussi bien qu'à ses contradicteurs.

Les premières lui étaient fournies par deux écrits esséniens étroitement apparentés, *l'Apocalypse de Baruch* et le *Quatrième livre d'Esdras*, qui avaient paru après le désastre de Jérusalem et qui cherchaient à l'expliquer. L'un et l'autre, élargissant le sujet, dissertaient sur les malheurs qui accablent les hommes, et ils en faisaient remonter l'origine à la désobéissance d'Adam. Par la faute de notre premier père, déclaraient-ils, nous sommes tous en état de péché. Juifs et Païens ont été également viciés. Nul n'observe la Loi qui lui est assignée. Tous se portent d'instinct vers le mal. Dieu seul peut remédier, en son infinie miséricorde, à cette triste situation. Il le fera au moyen de son Oint, du Christ prédit par les prophètes, qui instaurera un ordre nouveau, celui de la Justice. Gardons-nous donc de murmurer contre lui. Ses desseins ont des profondeurs insondables. Tout arrive selon le plan qu'il s'est tracé en son éternelle sagesse.

Le Simonisme.

C'est à des conclusions analogues qu'aboutissait une doctrine d'inspiration très différente, celle des Simoniens. Le groupe avait beaucoup d'affinités avec celui des Chrétiens. Il était fortement établi à Antioche et dans d'autres villes syriennes. Il y tenait école. Or lui aussi insistait beaucoup sur l'état de déchéance où se trouvent les humains. Il le faisait remonter plus haut encore, à une faute originelle des Puissances Célestes. De mauvais Anges, ayant ravi des parcelles de l'esprit divin l'avaient insufflé dans le corps du premier homme. Leur but était de l'y maintenir éternellement captif. Ils avaient pour cela mis près de lui la femme, qui par le moyen de la génération renouvellerait sans fin leur œuvre créatrice. Plus tard, ils avaient édicté des lois arbitraires, qui n'avaient d'autre but que de maintenir sous leur tutelle les fils d'Adam. Ceux-ci en s'y soumettant ne pouvaient qu'accroître leurs misères. Les œuvres auxquelles ils se livraient ainsi par obéissance ne leur servaient de rien. Mais Dieu, dans sa bonté, leur avait envoyé son Fils le Sauveur Simon, avec mission de leur communiquer la vraie « gnose », de les instruire sur leur origine, leur nature, leur destinée finale et les moyens de la réaliser. C'était seulement par sa grâce, en s'attachant à lui d'une foi confiante, qu'ils pouvaient être libérés de l'étreinte du mal [19].

Du rapprochement de ces doctrines et de leur adaptation aux croyances et aux besoins de la chrétienté syrienne sortit une théologie nouvelle, qu'on peut appeler du nom de Paulinisme.

Théologie nouvelle.

Elle s'éloignait notablement des vues authentiques de Paul. L'Apôtre des Gentils s'accordait en effet avec les Judéo-Chrétiens pour maintenir la Loi. Il voulait seulement l'assouplir à l'égard des Païens. Mais l'indépendance dont il avait fait preuve sur ce point fit oublier son attachement foncier à la tradition mosaïque. Cet Israélite de naissance, attaché de cœur au judaïsme libéral, devint après sa mort le porte-parole d'un antijudaïsme radical. On modifia, nous l'avons vu, et on compléta plusieurs de ses lettres, pour en faire un nouveau recueil, l' « Apostolikon ». La marque du Deutéro-Paul s'affirme d'une façon très nette dans certaines parties de l'*Epître « aux Galates »*, et de celle qui s'intitule « aux *Romains* ».

La mort, disait-il, règne ici-bas depuis Adam. Elle est la suite du péché de notre premier père dont tous, Juifs et Grecs, nous avons hérité. Le péché lui-même est engendré par la concupiscence,

qui réside en la chair et qui s'oppose à la vie de l'esprit. « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Ce n'est pas moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi, qui est en mes membres. Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de la mort ? [illegible]. »

Ce n'est pas la Loi qui le pourra. Promulguée par les Anges au moyen d'un médiateur elle ne sert qu'à provoquer des transgressions. Elle met tous ceux qui la suivent en état de malédiction car elle formule d'innombrables prescriptions, et elle déclare maudit quiconque en enfreindra une seule [illegible]. Elle déchaîne dans nos membres des passions qui provoquent des fruits de mort et elle est ainsi génératrice de péché. « Je n'aurais pas eu l'idée de la convoitise, si elle ne m'avait pas dit : « Tu ne convoiteras pas » (*Exode*, XX, 17. *Deutéronome*, V, 21). Mais prenant occasion du précepte, le péché me séduisit et me tua [illegible]. »

Comment donc pourrons-nous être sauvés? Par la grâce de Dieu manifestée dans le Christ. Car le Père a envoyé son propre Fils dans une chair semblable à la nôtre, pour qu'il mourût en son corps et qu'il ressuscitât en une forme spirituelle. Par là il nous apprenait à ne plus vivre selon la chair mais seulement selon l'Esprit. C'est de cette leçon que s'inspire le Chrétien dans le rite initial du baptême. Il disparaît dans l'eau, pour reparaître bientôt tout purifié. Il meurt ainsi au péché, pour mener ensuite une vie nouvelle et toute sainte. Il a désormais en lui l'Esprit du Christ, qui lui permet de le regarder comme un frère et d'invoquer avec lui le même Père. Il est du nombre des élus, que Dieu a connus d'avance, prédestinés et appelés selon les desseins de sa haute sagesse, dont les jugements demeurent insondables [illegible].

Ces idées étaient dans l'ensemble seulement ébauchées par le Deutéro-Paul. Elles se suivaient sans ordre logique, dans une sorte d'élan tumultueux. C'étaient comme les éléments d'une doctrine qui se cherche plutôt que les articulations d'un système bien défini. Elles n'en avaient que plus d'avenir. Par leurs lacunes mêmes et leur défaut de liaison, elles provoquaient la réflexion, elles appelaient des commentaires. Pendant des siècles, ce Paulinisme, si différent des vues authentiques de Paul, allait être un des plus actifs stimulants de la pensée chrétienne.

e. *LE PROTO-LUC*

A cette théologie nouvelle il fallait un nouvel évangile, qui en authentifiât la doctrine en la faisant professer par le Christ. Déjà celui que l'on appelle « selon Marc » le faisait en partie. A

l'exemple de l'*Epître aux Romains*, il enseignait avec insistance que l'on n'est pas sauvé par l'observation fidèle de la Loi mais par la foi confiante au Christ Jésus et que les Juifs sont, en conséquence, des réprouvés. Mais il professait, comme le Pseudo-Barnabé, une sorte de judaïsme spirituel, où la Bible juive apparaissait comme une sorte d'introduction au christianisme. La critique de la Loi instituée par le Paulinisme impliquait une solution plus hardie, où le Christ ne serait plus présenté comme un nouveau Moïse, mais comme le « désiré des Nations ».

C'est à ce besoin que se proposait de répondre une *Vie de Jésus* sans nom d'auteur, qui se retrouve avec des modifications et des additions notables dans notre *Evangile selon Luc*, et qu'on peut appeler, pour ce motif, le Proto-Luc. Ce récit ne nous a pas été conservé en sa première forme. Mais il est utilisé, dans le second quart du IIe siècle, en même temps que l'édition remaniée des *Epîtres* de Paul, par l'école de Marcion, et nous pouvons le reconstituer dans ses grandes lignes, grâce aux renseignements fournis à son sujet par divers auteurs ecclésiastiques, au cours de leurs controverses antimarcionites.

Comme Marc, le Proto-Luc utilisait l'*Evangile des douze Apotres*. Mais il le modifiait dans un sens beaucoup plus radical.

Tendance antijudaïsante.

Ce ne sont pas seulement les Juifs qui s'y trouvent pris à partie mais le judaïsme lui-même. Cette tendance antijudaïsante se manifeste dès le début avec un relief saisissant. Le récit commence, en effet, par ce bref préambule :

« La quinzième année du règne de Tibère César, aux temps du Gouverneur Ponce Pilate, Jésus-Christ (Fils de Dieu ?) descendit (du ciel ?) à Capharnahum, ville de Galilée. Et il enseignait dans la synagogue : « Croyez-vous que je sois venu pour accom» plir la Loi et les Prophètes ? Je suis venu les abolir, non les » accomplir. »

Ces derniers mots n'ont pas été maintenus dans le texte canonique de Luc. Mais ils sont attestés par le témoignage concordant de plusieurs polémistes antimarcionistes[44]. Ils condensent en quelque sorte l'esprit du livre. Ils en expliquent l'ordonnance, avec les omissions, les additions et les transpositions variées qu'on peut y relever.

L'exclusion initiale de la citation d'Isaïe, associée à celle de Malachie, qui ouvrait le récit de Marc, est caractéristique de la tendance du nouveau biographe. Ce n'est pas là un cas unique. Tous les témoignages messianiques, ou prétendus tels, accumulés

dans le recueil des « Oracles du Seigneur » et invoqués dans les premiers récits évangéliques sont également écartés. Le fait est d'autant plus remarquable que la trace de leur influence reste encore sensible à travers les épisodes miraculeux qui ont été maintenus en substance moyennant certaines transformations, et qui, en dépit des changements subis, apparaissent encore comme des transpositions pseudo-historiques de thèmes scripturaires.

Plus significative encore est l'omission de la scène baptismale qui ouvrait l'*Evangile des douze Apôtres* et celui de Marc. Pour Luc, le Christ n'a pas besoin d'être proclamé Fils de Dieu au sortir d'un bain rituel, il l'est par nature. Il ne monte pas des basses rives du Jourdain, il « descend » du ciel. Aussi se présente-t-il de lui-même, sans être annoncé ni introduit par personne. Jean le Baptiste n'apparaît point ici, parce qu'il n'a aucun rôle à remplir. Le silence gardé à son sujet entraîne dans la suite une certaine incohérence. Pour faire droit à la tradition évangélique, Luc parlera de lui un peu plus tard, bien qu'il ne l'ait pas encore mentionné, comme d'un personnage bien connu, dont les disciples, comme ceux des Pharisiens, se livrent à des jeûnes fréquents. Plus loin, dans un épisode qui ne se lisait point chez Marc et qui tend à remplacer son récit initial, ces mêmes disciples rapportent à Jean certains des actes et des propos de Jésus. Il envoie deux d'entre eux lui demander en son nom : « Es-tu celui qui doit venir ? » Le Christ leur répond par l'énumération de ses œuvres, puis il conclut par cette remarque peu flatteuse : « Bienheureux celui pour qui je ne suis pas un objet de scandale. » Après leur départ il ajoute : « Je vous le dis : parmi les enfants des femmes il n'est pas de plus grand que le prophète Jean. Mais le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui. » Jean est donc exclu du « Royaume ». Pourquoi ? Parce qu'il est un « prophète » de l'ancienne lignée. Il continue la tradition des voyants d'Israël que le Christ est venu abolir. Le Seigneur qu'il annonce est celui qui a donné le *Code* du Sinaï maintenant abrogé. Ailleurs Jésus dira plus clairement encore : « La Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean. Depuis lors le Royaume de Dieu est annoncé[63]. » Aussi Luc laisse-t-il de côté un long récit de la mort du Baptiste, qui se lisait chez Marc. Il se contente d'y faire une brève allusion, à propos des jugements portés devant Hérode le Tétrarque sur le Christ, que certains prennent pour « Jean ressuscité des morts ». Le souverain observe froidement : « Jean, je lui ai fait couper la tête. » C'est tout ce que Luc a voulu retenir de la scène dramatique contée par son devancier[64].

L'enseignement de Jésus.

En revanche, il insiste bien plus que lui sur l'enseignement de Jésus. Après le rappel des premiers miracles accomplis en Galilée et de la désignation des douze apôtres faite sur « la montagne », conformément au récit de Marc, il fait prononcer par le Maître, en une plaine voisine, devant de nombreux auditeurs, un discours-programme absolument inédit.

Quatre béatitudes et quatre malédictions antithétiques en forment le début :

« Bienheureux les pauvres, parce que c'est à eux qu'est le Royaume de Dieu.

« Bienheureux ceux qui ont faim, parce qu'ils seront rassasiés.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils riront.

« Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront et vous invectiveront et rejetteront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme. C'est ainsi que *leurs* pères faisaient aux prophètes.

« Malheur à vous, riches, parce que vous avez reçu votre consolation.

« Malheur à vous, repus, parce que vous aurez faim.

« Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez.

« Malheur quand les hommes vous béniront. C'est ainsi que *leurs* pères faisaient aux faux prophètes. »

Cette ultime remarque, clôturant les malédictions de même que les béatitudes, est caractéristique de l'attitude adoptée envers les Juifs rebelles à l'Évangile. Jésus se présente par rapport à eux comme un étranger. Il ne parle de leur conduite que pour la réprouver. Ce sont des riches, des repus, des jouisseurs, des gens bien cotés, alors que l'Evangile prône la pauvreté, la faim, la souffrance, l'ignominie. Il est clair que ce sont les pharisiens qui se trouvent visés. Ce sont surtout eux qui rejettent la foi nouvelle, vers laquelle vont plutôt les pauvres, les affamés, les malheureux, les parias. A eux, donc, les malédictions, aux autres les béatitudes.

Dans la suite du texte, c'est entre le judaïsme lui-même et le christianisme que le conflit éclate :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras celui » qui t'aime et tu haïras ton ennemi. » Eh bien, je vous dis, à vous qui écoutez : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux » qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez » pour ceux qui vous outragent. »

« Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil et dent

pour dent. » Mais moi je vous dis : « Si on te donne un soufflet » sur la joue, présente l'autre aussi, si on te prend le manteau, » offre aussi la tunique. A quiconque te demande donne. A qui » prend ton bien ne réclame rien. »

Le coup porté ici est si direct que l'édition canonique a laissé tomber les deux citations dénonciatrices, pour ne garder que les deux recommandations subséquentes. Mais le texte primitif est attesté d'une manière ferme par un auteur antimarcionite, Adamantios (I, 12 et 15). Pour notre évangéliste, la loi juive se caractérise par sa dureté, celle des chrétiens par sa douceur.

« Si vous aimez qui vous aime, quelle grâce avez-vous ? Les pécheurs aussi aiment qui les aime. Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quelle grâce avez-vous ? Les pécheurs font de même. Si vous prêtez à des gens de qui vous espérez recevoir, quelle grâce avez-vous ? De pécheur à pécheur on se prête aussi pour recevoir. Mais aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en échange. Vous serez des fils de Dieu car il est bon pour les ingrats et les méchants...[11] »

« Bon » est rendu, dans le texte original, par le mot grec « Chrestos », si proche phonétiquement de « Christos », qu'il se confond fréquemment avec lui. Dieu s'identifie ici avec le Christ, sous le signe de la bonté qui le fait compatir à la misère humaine. Mais il s'oppose par là même, à l'auteur de la loi juive, de ce code rigide qui vient d'être caractérisé par sa dureté. La morale chrétienne se distingue plutôt par sa douceur :

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. Ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. Absolvez et vous serez absous. Donnez et l'on vous donnera. »

Ici encore Jésus affirme l'idéal nouveau en l'opposant à celui du vieux judaïsme, dont les dirigeants n'ont pas la vision du vrai Dieu :

« Il leur dit aussi une parabole : Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tombent-ils pas tous deux dans une fosse ? Aucun disciple n'est au-dessus de son maître. »

Le trait vise les Docteurs de la Loi et les Pharisiens formés à leur école. Ces gens, ne connaissant que la dure loi de Moïse, jugent sans bienveillance tous ceux qui s'en écartent. Par là ils se rendent coupables de fautes autrement graves. Aussi sont-ils vivement rabroués :

« Pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil à toi ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : « Frère, laisse-moi » enlever le fétu qui est dans ton œil », sans regarder la poutre qui est dans ton œil à toi ? Hypocrite, enlève d'abord la poutre

qui est dans ton œil et alors tu verras comment ôter le fétu qui est dans l'œil de ton frère. »

L'opposition qui s'affirme entre Juifs et Chrétiens dans leur conduite journalière tient aux principes même du judaïsme et du christianisme :

« Car il n'est point de bon arbre qui produise de mauvais fruit, ni non plus de mauvais arbre qui produise de bon fruit. Chaque arbre, en effet, se reconnaît à son fruit... [19]. »

Un tel principe est gros de conséquences. Puisque la Loi nouvelle vient du vrai Dieu, du « Père miséricordieux », n'est-on pas en droit de conclure que l'ancienne, celle de Moïse, ne procède point de lui, mais d'un Mauvais Génie, dont elle reflète la malfaisance ?

Cette « parabole » initiale n'a point le caractère aveuglant de celles qui se lisaient chez Marc. Elle est faite pour faciliter la conversion des Juifs, non pour la contrarier. Beaucoup d'autres suivront, tantôt empruntées aux récits antérieurs, tantôt inédites. Toutes auront le même caractère. Jésus, en sa qualité de Fils de Dieu, est un bon Maître, qui ne parle en figures que pour se faire mieux comprendre.

Il va ainsi à travers les bourgs de Galilée, annonçant le règne du « bon Dieu », qui mettra fin à celui des Puissances mauvaises, accordant son pardon aux âmes repenties, comme il fait un jour à l'égard d'une pécheresse notoire, au grand scandale d'un Pharisien (VII, 36, 50), chassant les « esprits méchants » du corps de quelques femmes dont plusieurs le suivront désormais, comme cette Marie de Magdala ou Madeleine, « de laquelle sont sortis sept démons » (VIII, 1, 3) [20].

Ses douze apôtres l'accompagnent. Eux aussi vont bientôt prêcher et guérir les possédés. Ils reçoivent en ce sens des instructions précises, empruntées au récit de Marc. Mais ils se montrent inférieurs à leur mission. C'est ce qu'attestent plusieurs épisodes qui clôturent la période galiléenne et préparent la suivante. Ils n'arrivent pas à chasser tous les mauvais esprits et le Maître, témoin de leur impuissance, s'écrie : « O race incrédule et dépravée, jusques à quand serai-je avec vous et vous souffrirai-je ? »

Ils ont l'inconscience de se demander qui d'entre eux est le plus grand ; lui, prenant un enfant, figure anticipée de l'apôtre « Paul », le « petit », venu en supplément des douze, leur dit : « C'est le plus petit d'entre vous tous qui est grand. » Ils s'insurgent contre quelqu'un qui chasse les démons en son nom, sans appartenir à leur groupe, comme fait l'Apôtre des Gentils, et ils s'attirent cette remarque, d'un esprit bien plus large : « Qui n'est pas contre vous est pour vous. » Mal reçus

dans un bourg, deux d'entre eux, Jacques et Jean, voudraient faire descendre sur lui le feu du ciel, mais s'entendent rappeler sévèrement à l'ordre : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, car le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les vies mais les sauver. » Marc présentait déjà les trois premières scènes (IX, 37, 43-46, 48-49, 50). Il donnait aussi comme un aperçu de la quatrième qu'il avait peut-être lue en entier dans l'*Evangile des Nazaréens* car il dit dans son énumération des douze apôtres, que Jacques et Jean furent appelés « Boanergès », c'est-à-dire : « fils du tonnerre » (III, 17). Mais Luc rapporte ces détails avec une intention spéciale, qui va s'affirmer dans la suite de son œuvre[80].

Répudiation du judaïsme.

Marc faisait aller Jésus de la Galilée dans le « territoire de Tyr et de Sidon ». C'était afin de prouver par les faits que le vrai judaïsme, celui, tout spirituel, du Fils de Dieu, méconnu par un trop grand nombre de Juifs charnels avait été accueilli avec empressement par beaucoup de Gentils. Luc s'applique bien plutôt à montrer que la Loi de Moïse, patronnée par les Prophètes, s'oppose à celle du Christ, prônée par les apôtres. Jésus, étant venu afin de la détruire, n'avait pas à s'égarer en territoire païen. Il devait se rendre en droite ligne à Jérusalem, pour y engager une lutte à mort contre les représentants de ce judaïsme maudit.

La section du récit de Marc consacrée à l'évangélisation des Gentils du sud de la Syrie est donc éliminée. Mais certains de ces éléments sont repris ailleurs sous une forme nouvelle. La « syro-phénicienne », qui a obtenu par sa prière la libération de sa fille, se mue en une pauvre « veuve de Naïm », dont le fils, qui vient de mourir, est rappelé à la vie. Le « sourd-muet » de la Décapole, dont la guérison figure la conversion des Païens, est remplacé par « un mort qui se met ensuite à parler ». Seule la seconde multiplication des pains, symbole de la propagation de la foi hors des frontières juives, ne reparaît plus. C'est parce que son symbolisme a passé inaperçu et qu'elle est apparue comme une simple redite[81].

Mais Luc exploite la même idée de la conversion des Gentils dans toute la seconde partie de son œuvre. Il y montre Jésus allant à travers la Samarie pour se rendre à Jérusalem. Comme les Samaritains, issus en grande partie de races étrangères, affichaient une hostilité tenace à l'égard du monde israélite qui le leur rendait bien, le narrateur voit en eux les prototypes des

Goïm. Il les fait évangéliser par le Maître lui-même qui prélude ainsi à l'œuvre des futurs missionnaires de la Gentilité, qui complète, d'ailleurs, son action personnelle par l'envoi de nouveaux propagandistes, tout pénétrés de son esprit.

Les douze apôtres, ayant fait preuve dans les derniers incidents de tendances trop étroitement juives, passent à l'arrière-plan. « Le Seigneur en désigna soixante-douze autres et il les envoya deux à deux devant lui en toute ville et localité où il devait lui-même aller. Et il leur disait : La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson [44]. » Ce sont les préoccupations de l'Eglise d'Antioche, la grande métropole des missions étrangères, qui s'affirment ici dans la bouche du Christ.

Des instructions sont données aux nouveaux missionnaires. Elles ne font que reprendre et gloser par endroits celles qui ont été déjà adressées aux douze apôtres. Ici comme là, Luc ne fait que démarquer le récit de Marc. Mais il y joint des remarques inédites où s'affirme à nouveau sa tendance :

« Les soixante-douze revinrent tout joyeux, disant : « Seigneur, » les démons eux-mêmes nous sont soumis en ton nom. » Et il leur dit : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair... » A ce moment, il tressaillit de joie dans l'Esprit Saint, et il dit : « Je te loue, Père, de ce que ces choses, qui sont cachées aux » sages et aux habiles, tu les as révélées aux petits »... Et, s'étant tourné vers ses disciples, il leur dit en particulier : « Heureux » les yeux qui voient ce que vous voyez. Je vous déclare que les » prophètes n'ont pas vu ce que vous voyez. »

Il est clair que les disciples sur qui est formulée cette béatitude sont à identifier avec ces « petits » à qui le Père a réservé ses révélations. Ils rappellent cet enfant que Jésus a introduit dans le cercle des apôtres comme plus grand qu'eux tous et qui figurait l'apôtre « Paul ». Les « sages » et les « habiles », à qui les voies nouvelles de l'Evangile ont été cachées, sont plutôt les Scribes et les Docteurs, obstinément attachés à la loi mosaïque. Ici reparaît sous un angle nouveau l'opposition, si nettement affirmée déjà, entre le christianisme tel que le conçoit Luc et le vieux judaïsme. Elle se concentre autour de l'idée, acceptée par les Chrétiens mais rejetée par les Pharisiens, du « Père miséricordieux » dont le Fils est venu délivrer tous les hommes de la tyrannie des suppôts de Satan.

Le Dieu Père.

Ainsi ce concept transcendant prend-il un relief accusé dans la suite du texte. C'est Jésus lui-même qui le met en relief :

« Comme il était en un lieu à prier, lorsqu'il eut fini, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprends-nous à prier... » Et il leur dit : « Quand vous prierez, dites :

« *Père*, que ton Esprit Saint soit sur nous, et qu'il nous purifie. Que ton règne arrive. Donne-nous, chaque jour, ton pain surnaturel. Remets-nous nos péchés, comme nous-mêmes remettons à quiconque nous doit. Et ne nous induis pas en tentation [1]. »

Un sentiment profond de confiance filiale imprègne cette prière que l'évangéliste emprunte sans doute à la liturgie de son Eglise, et qui, mise par lui dans la bouche du Christ, s'imposera désormais à toute la chrétienté.

La même idée du Dieu Père inspire les remarques suivantes, qui viennent un peu plus loin et qui sont également propres à Luc :

« Ne vous inquiétez pas pour la vie de ce que vous mangerez ni pour le corps de ce que vous revêtirez, car la vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement.

« Considérez les corbeaux, ils ne sèment pas et ne moissonnent pas, ils n'ont ni celliers ni greniers, et Dieu les nourrit. Combien valez-vous plus que des oiseaux !

« Considérez les lis, comme ils grandissent, ils ne travaillent pas et ne filent pas. Or, je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'entre eux.

« Vous non plus ne vous demandez pas ce que vous mangerez ou ce que vous boirez et ne vous en inquiétez pas, car c'est de tout cela que les nations du monde se préoccupent; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez seulement son Royaume et cela vous sera donné par surcroît. »

Ce Dieu, si foncièrement bon, qui dispense à chacun le pain quotidien, est toujours prêt à pardonner au pécheur repentant. Il ressemble au berger qui court vers la brebis perdue, la rapporte sur ses épaules et en fête le retour ou encore à la femme qui, ayant égaré une drachme, la cherche partout et se réjouit avec ses amis de l'avoir retrouvée. Il dédaigne le riche vêtu de pourpre et de lin fin, qui fait chaque jour une chère splendide et qui tombe finalement dans les flammes de l'Hadès; sa sympathie va plutôt vers le pauvre Lazare, rongé d'ulcères, qui gît à la porte de cet homme opulent pour tâcher de recueillir des miettes de sa table et qui, à sa mort, est emporté par des Anges dans le sein d'Abraham. Il réprouve l'orgueilleux pharisien, qui ne prie que pour se faire valoir, tandis qu'il regarde avec faveur l'humble publicain qui, n'osant lever les yeux, se frappe la poitrine en se qualifiant de pécheur. A Jéricho, le chef lui-même de ces fonctionnaires réprouvés, le petit Zachée, monté sur un figuier pour voir passer Jésus, est invité par lui à

descendre, pour le recevoir dans sa maison, au grand scandale de l'assistance. Ainsi s'affirme à tout propos, sous des formes variées, l'opposition dénoncée au début entre le régime de la loi et celui de la grâce[94].

La Passion selon Luc.

Le drame final qui se déroule à Jérusalem en est une dernière démonstration. Le récit est ici notablement écourté. Chez Marc, Jésus faisait dans la ville une entrée triomphale, sous les « hosannas » de la foule acclamant « le règne de David ». Passant, le lendemain, devant un figuier bien feuillu, qui n'avait pas de fruit, il le maudissait et l'arbre se desséchait. Il chassait les vendeurs du Temple, en se plaignant qu'on eût fait de sa Maison une caverne de voleurs. Le surlendemain il disait à la foule la parabole du propriétaire qui, ayant planté puis affermé une vigne, voit les vignerons maltraiter ses envoyés puis massacrer son propre fils et prend alors le parti d'aller lui-même vers eux pour les faire périr et prendre d'autres fermiers. Luc supprime ces épisodes, qui ne répondent pas à son idéal. Pour lui, Jésus n'est pas un Messie appelé à recueillir l'héritage de David. Il n'a pas à se soucier de la bonne tenue du Temple, qui n'est point du tout sa maison. Il n'a pu vouloir la perte d'un figuier, car il donne la vie et non la mort. L'extermination des vignerons est encore plus contraire à son esprit.

Mais, chez Luc comme chez Marc, Jésus enseigne chaque jour dans le Temple. Il engage avec les Sadducéens et les Pharisiens, les scribes et les docteurs de la Loi de vives discussions où s'affrontent des doctrines contraires. Il annonce, en une courte apocalypse l'avènement prochain du Royaume de Dieu. Au soir de la cène pascale, il fait part à ses douze apôtres du vif désir qu'il avait d'y participer avec eux, et il leur distribue le pain et le calice eucharistique en disant sur le premier : « Ceci est mon corps, qui est livré pour vous », puis sur le second : « Cette coupe est mon alliance par mon sang, qui est versé pour vous. » Trahi par l'un des convives, il est arrêté peu après, au cours d'une ultime prière, au jardin de Gethsémani et conduit devant le Sanhédrin, qui va demander sa mort à Pilate.

Quelques détails typiques sont ajoutés par Luc. Le procurateur romain renvoie l'inculpé, comme Galiléen, devant le tétrarque de Galilée, Hérode Antipas, pour lui faire endosser la responsabilité de la sentence, à laquelle lui-même finit par se résoudre bien à contrecœur. Conduit au Calvaire et crucifié entre deux malfaiteurs, Jésus prie pour ses bourreaux, qui ne « savent ce

qu'ils font » et promet l'entrée du paradis à un des autres suppliciés qui a eu foi en lui. Au moment d'expirer, il ne dit pas, comme chez Marc : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » mais plutôt, en conformité avec toute la doctrine du livre : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. ». Seules les femmes assistaient, selon Marc, à son agonie. Luc leur adjoint « tous ses amis », c'est-à-dire ses disciples et surtout ses apôtres, qu'il a moins malmenés au cours des récits antérieurs et qu'il a évité de transformer en fuyards. Aussi ne se contente-t-il pas, comme son devancier, de faire annoncer la résurrection du Christ à ces femmes fidèles. Il fait apparaître le ressuscité lui-même d'abord à deux disciples, qui se rendent en Emmaüs puis au groupe des Douze, qu'il envoie finalement prêcher en son nom le pardon des péchés « à toutes les nations [94]. »

Doctrine universelle.

Ce dernier trait est caractéristique de la tendance générale du livre. C'est pour l'ensemble de la Gentilité que l'auteur a écrit. Il n'ambitionne rien de moins que la conversion de tous les peuples à l'Evangile. *Sa Vie de Jésus est* une œuvre de large propagande, qui s'adresse à tous les hommes de bonne volonté. Aussi en a-t-il écarté tout ce qui dans la tradition évangélique lui paraissait soit spécifiquement juif, soit inspiré par l'antijudaïsme. Il n'a voulu garder que les éléments les plus humains, la geste du Dieu Sauveur venu au secours des âmes en détresse. Grâce à cette initiative hardie, le christianisme se suffit désormais à lui-même. Il ne suppose pas une connaissance préalable de la loi mosaïque, des Prophètes d'Israël, du recueil des *Psaumes*. Il peut être compris par les Grecs authentiques, aussi bien que par les Juifs et les Judaïsants qui se mêlent à eux. Devant lui s'ouvre un monde nouveau qui agira puissamment sur son évolution et deviendra un facteur essentiel de sa vie.

NOTES DU CHAPITRE V

1. Voir ch. III, p. 70 et ch. IV, p. 99.
2. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VII, 3, 3 et II, 20, 2.
3. Voir Salomon Reinach, *Orpheus*, pp. 44, 60, 101, 154.
4. *Actes*, XI, 26.
5. *Actes*, XIII, 1, 3.
6. *Epître aux Galates*, I, 21.
7. *IIe épître aux Corinthiens*, XI, 23, 29.
8. *II Cor.*, X, 7; XI, 31.

9. *Hébreux*, I, 2, 5, 8, etc. (voir plus haut p. 107).
10. *II Cor.*, XI, 5.
11. *II Cor.*, XI, 32, 33.
12. *Galates*, I, 21; III, 1.
13. Ce « poème moral », attribué au vieux poète contemporain de Pythagore est cité ou mentionné par Suidas, Athénée, Stobée.
14. *Romains*, XII, 9, 20; XIII, 8, 10. *Il va de soi que les références chiffrées aux Proverbes, au Deutéronome, etc., ne sont pas dans l'Épître aux Romains : Prosper Alfaric les a recherchées et ajoutées (J.M.).*
15. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 2.
16. *II Cor.*, XI, 4-5, 13-14, 22-23 et XII, 11.
17. *I Cor.*, XVI, 1-4.
18. *II Cor.*, IX, 2, 8.
19. *II Cor.*, XII, 2; *Galates*, II, 1.
20. *Galates*, II, 1-10.
21. Id., II, 14.
22. *Gal.*, I, 13; II, 4. *II Cor.*, XI, 4-5, 13.
23. *Guerre des Juifs*, II et VII.
24. *Isaïe*, IX, 9; XLII, 7; LX, 19-20.
25. *I Thess.*, II, 14, 16. *I Gal.* 22, 24.
26. *Exode*, XXXIV, 28, 33.
27. *II Cor.*, III, 14-16.
28. *I Cor.*, VII, 10, 12, 25. *I Thess.*, IV, 15, etc.
29. *Romains*, III, 25 et VI, 5.
30. *I Cor.*, II, 2.
31. *Gal.*, I, 16.
32. *Apocalypse*, VI, 9, 10; VII, 14-17; XX, 4-6.
33. *Apocalypse*, XX, 7, 15; XXI, 1, 8.
34. *I Cor.*, XX, 3-9.
35. *I Cor.*, XV, 11-12. *Actes*, XVII, 32.
36. *Jean*, II, 1.
37. *Matthieu*, XII, 40.
38. *I Cor.*, XV, 22, 35, 42, 44, 52, 53.
39. *I Thessaloniciens*, IV, 14, 18; V, 1-3.
40. *II Thess.*, II, 1-10.
41. *Daniel*, XI, 36.
42. *I Cor.*, XII, 12, 27-28.
43. *I Cor.*, XIII, 1.
44. *I Cor.*, XIV, 1-4, 6, 23-25, 26-33.
45. *I Cor.*, XII, 4-12.
46. *Actes*, II, 1-4 et 16-17. *Joël*, III, 1.
47. *I Cor.*, X, 1-4.
48. *Romains*, VI, 3-11.
49. *Éphésiens*, IV, 21-24. *Colossiens*, III, 9-10.
50. *Actes*, XIX, 1-11.
51. *I Cor.*, XV, 29.
52. *I Cor.*, XI, 18-21, 26-27.
53. *Exode*, XXIV, 8.
54. *Lévitique*, VII, 27; XVII, 10-14.
55. *I Cor.*, X, 16-22.
56. *I Cor.*, II, 7; IV, 1.
57. MATERNUS, *De err.*, 18.
58. SAINT JUSTIN, *Apol.*, I, LXVI, 4.
59. *Galates*, V, 16, 21-24.
60. *I Cor.*, VII, 1-5, 6-8, 29.
61. *I Cor.*, VI, 13-18. *Genèse*, II, 24 (voir ci-dessus, note 14).

62. *Éphésiens*, V, 22-32.

63. *J'ai entre les mains l'édition de l'épître de Barnabé dont se servait P. Alfaric. C'est l'édition Hemmer et Lejay (textes et documents pour l'étude historique du christianisme, Picard, 1907) texte grec et traduction française de M. l'abbé Laurent. P. Alfaric a lui-même corrigé au crayon la traduction d'après le texte grec. Un seul exemple permettra de comprendre l'esprit de ces corrections : quand le texte dit* (I, 5) « γνῶσιν » *et le traducteur* « *connaissance* », *P. A. rétablit le mot* « *gnose* » *(J.M.)*.

64. *Barnabé*, *éd. citée*, IX, 6.

64 *bis*. Id., XVI, 3, 4.

65. Id., II, 4; IV, 11; VI, 15; XVI, 1, 10.

66. Id., V; VII, 1.

67. Id., IX, 8 *et ensuite* XIV, 1-4; XII, 1-4; X, 1-9; XI, 6-8; XV, 1-8.

68. Id., XIX, 4-5.

69. Id., IV, 6-7.

70. Cf. Prosper Alfaric, *La plus ancienne vie de Jésus, examen critique de l'évangile selon Marc* (Rieder). Les détails cités dans ce passage figurent III, 31-35; X, 17-25; XIV, 22-25.

71. *Marc*, I, 1-4.

72. *Marc*, IV, 2; VII, 6-7; XII, 10-11; XII, 26, 29, 36; XIV, 27; XV, 28, 34.

73. *Marc*, IV, 11-12; III, 21, 31; VIII, 1, 5; VII, 14, 23; XII, 24, 26; XV, 6, 15.

74. Id., IV, 13; VII, 18; VIII, 17-18; X, 38.

75. Id., VIII, 33; XIV, 29-30, 38-39, 41, 66, 72.

76. Id., I, 5, 14; VII, 24, 25-30, 31-36; VIII, 1-9; VI, 35-44.

77. Id., XIV, 60-64; XV, 29-32, 39.

78. Id., XIV, 22-24; II, 5; V, 34; VI, 5-6; X, 52; II, 23, 28; III, 1-6.

79. *Sur le Simonisme*, voir t. II, p. 183 et ci-dessous, p. 250 et suiv.

80. *Romains*, III, 9; V, 12; VII, 15-25.

81. *Galates*, III, 19; III, 10.

82. *Romains*, VII, 5, 11.

83. Id., VI, 3-11; VIII, 14-17, 28-30; XI, 33-36.

84. Epiphane, *Panarion* et, surtout, Tertullien, *Adversus Marcionem*, IV, 1.

85. *Luc*, V, 33; VII, 18, 22-28; XVI, 16.

86. *Marc*, 14, 29. *Luc*, IX, 7-9.

87. *Luc*, VI, 17-35.

88. Id., *ibid.*, 35-44.

89. Id., VII, 36-40; VIII, 1-3.

90. Id., IX, 1-6, 37-42, 46-48, 49-50, 50-56.

91. Id., VII, 11-17; XI, 14.

92. Id., X, 1-2, 17-24.

93. Id., XI, 1-4; XII, 22-30.

94. Id., XV, 3-4, 8-9; XVI, 19-31; XVIII, 9-14; XIX, 1-10.

95. Id., XIX, 47; XX, 47; XXI, 5, 34; XXII, 19-20; XXIII, 6, 25, 34-39, 43, 46, 49; XXIV, 13-20, 28-31, 36-43, 47.

TROISIÈME PARTIE

ORIGINES ÉGYPTIENNES

CHAPITRE VI

ORIGINES ÉGYPTIENNES

SOMMAIRE

Alexandrie, capitale intellectuelle. Les Juifs en Egypte. Les thérapeutes. Pénétration chrétienne. Persécution des Juifs. Chrétiens antijuifs. Basilide. Carpocrate. Valentin. Rôle des femmes.

Autant le territoire grec était morcelé, d'une structure disparate, autant celui de l'Egypte était uni et homogène. Il est constitué dans sa partie habitable par une plaine longue et étroite en forme de ruban, qui borde les deux rives du Nil et qui forme avec lui vers son embouchure, en liaison avec ses innombrables canaux, un vaste estuaire en forme de delta. De ce delta ou Basse-Egypte à l'Egypte moyenne, serrée entre le désert de Libye et le désert arabique, puis à la Haute-Egypte ou Thébaïde, et même à l'Ethiopie où se forme le Nil, les communications sont directes, et relativement faciles : cette disposition géographique aura des conséquences très importantes pour l'avenir du christianisme. Tandis que l'Eglise, en terre grecque, sera en butte à des dissensions incessantes, elle formera en Egypte un bloc très consistant.

Alexandrie, capitale intellectuelle.

L'impulsion initiale venait d'Alexandrie, le grand port de l'ouest du Delta. C'était, après Rome, la ville la plus importante de l'Empire, qui laissait loin derrière elle Ephèse et Corinthe et même Antioche. Pour mieux dire c'était la première capitale de l'hellénisme, qui avait depuis longtemps éclipsé Athènes. Nulle part les lettres et la philosophie ne furent étudiées avec plus d'ardeur et de méthode. Là plus que partout ailleurs le christianisme pour se faire accepter devait prendre la forme d'une

haute science et n'avait pas à craindre d'y être combattu, comme il l'était en Asie Mineure, au nom d'un traditionalisme étroit et tracassier.

La religion égyptienne lui donnait l'exemple de cette adaptation nécessaire à l'esprit du temps. Malgré la variété multiple de ses formes, elle était concentrée dans le culte d'Isis et d'Osiris. Or ce culte, qui procédait à l'origine, d'un naturalisme grossier tout imprégné de magie, s'était singulièrement idéalisé, grâce à une exégèse allégorique aussi hardie que complaisante. Plutarque nous expose dans un traité célèbre[1] quelques-unes des interprétations symboliques au moyen desquelles l'on s'efforçait de justifier, au regard de la raison, ses mythes naïfs et ses vieux rites. C'est à une transposition analogue que se voueront les penseurs chrétiens d'Alexandrie. Osiris, dieu bon et secourable, victime innocente des machinations de Typhon, cèdera la place au Christ trahi par Judas et mis en croix. Isis son amante éplorée qui a entouré de soins pieux ses derniers restes, disparaîtra aussi devant Marie. Mais certains traits de l'un et de l'autre se retrouveront sous ces nouvelles figures et maints détails de leur liturgie seront conservés dans l'Eglise.

Les Juifs en Egypte.

Ici encore le judaïsme fraie la voie au christianisme. Les Israélites étaient depuis longtemps très nombreux en Egypte. Ils pullulaient surtout dans Alexandrie où ils occupaient une grande partie de la ville et où ils formaient une sorte d'Etat dans l'Etat, sous la direction d'un chef de leur race, ou « ethnarque ». Vivant dans un monde hellénisé, ils avaient adopté ses manières, dans la mesure où ils jugeaient compatibles avec leur propre Loi. Ils parlaient grec et ne lisaient la Bible que dans la version des Septante, faite pour leur usage. Certains d'entre eux, disposant d'une grosse fortune, avaient pu se donner une bonne culture. Ils s'en servirent pour opérer une sorte de fusion entre leurs traditions nationales et celles de l'hellénisme. Certains écrivirent des livres d'histoire, des drames, des poèmes, qu'ils mirent fréquemment sous les noms d'auteurs classiques et qui étaient tout pénétrés d'idées juives. Ils insérèrent dans le recueil des textes sibyllins divers oracles de leur cru concernant l'avenir de leur race. Un « livre des secrets d'Hénoch » a fait venir des révélations du patriarche antédiluvien les connaissances physiques du temps[2]. Des philosophes présentèrent Moïse et les prophètes comme les maîtres des sages les plus réputés et ils mirent à leur compte les doctrines essentielles du platonisme et du stoïcisme qui s'impo-

saient alors. Un d'entre eux, Philon [3], écrivit en ce sens, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, de nombreux traités, qui faisaient ressortir l'action du Logos ou du Verbe dans la conduite du monde et de l'humanité, et qui devaient exercer une grosse influence sur la pensée chrétienne.

Les Thérapeutes.

Plus proches encore du christianisme étaient des ascètes juifs, les Thérapeutes, dont le même Philon exalte la sagesse en son traité « de la vie contemplative » [4]. A l'en croire, on en rencontre chez les Grecs et même chez les Barbares. Mais ils sont particulièrement nombreux en Egypte où l'on en trouve dans chaque nome. Ils abondent surtout aux environs d'Alexandrie. Leur maison mère se dresse au milieu d'un groupe de métairies et de villages sur une petite éminence dominant le lac Marea (ou Mareotis) qui communique avec la mer voisine. Comme les Esséniens, ils vivent en commun; ils ont même vestiaire, même table, même règle. Comme eux ils pratiquent la pauvreté volontaire, la chasteté, l'obéissance à l'égard des supérieurs. Mais tandis que les Esséniens de stricte observance vivent loin des femmes, eux les admettent dans leur Ordre et même dans leurs assemblées religieuses. Surtout ils ne se livrent pas, même dans l'intérêt de la communauté, à des travaux lucratifs; toute la semaine aussi bien qu'au septième jour ils vaquent uniquement à la lecture et à la méditation des livres saints. Aux textes canoniques universellement admis se joignent pour eux des écrits apocryphes qu'ils tiennent de leurs anciens et dont la liste va toujours en s'allongeant. Ce sont des moines contemplatifs pareils à ceux que nous verrons plus tard dans les mêmes parages voués à la poursuite de la perfection évangélique.

Pénétration chrétienne.

Dans un milieu si bien préparé, le christianisme a dû pénétrer de bonne heure et sans effort, comme une forme particulièrement vivante du judaïsme spirituel que professaient les esprits cultivés. D'ailleurs Alexandrie entretenait des relations directes et fréquentes avec Jérusalem et Antioche, les grandes métropoles de la nouvelle foi. Les Thérapeutes avaient trop d'affinités avec les Esséniens de Palestine pour que la figure du Christ Sauveur, élaborée dans les couvents de Judée, qui répondait si bien à leur propre idéal, n'ait pas trouvé, chez eux aussi, un accueil sympathique.

Les documents, il est vrai, font défaut sur ce point [3]. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour conclure, comme on le fait d'ordinaire, que le christianisme n'a été introduit que tardivement en Egypte. Nous ne connaissons guère, d'une façon un peu sûre, les débuts de la propagande chrétienne que par les débris des lettres authentiques de Paul et par les parties les plus anciennes du récit de ses missions. Or les *Actes* nous le présentent comme originaire de Tarse. Il était donc orienté par sa naissance même vers l'Asie Mineure. Mais Paul n'est qu'un missionnaire parmi bien d'autres, qui n'ont pas bénéficié comme lui d'une publicité posthume. Sans doute serions-nous mieux renseignés sur les commencements du christianisme en Egypte si un hasard également heureux nous avait conservé quelques lettres et quelques récits de missions de l'Alexandrin Apollos, que nous avons vu apparaître, comme lui, à Corinthe et à Ephèse.

Persécution des Juifs.

Une autre raison explique le silence qui pèse sur la fondation des premières Eglises de la vallée du Nil. C'est la persécution violente qui s'y déchaîna peu après contre les Juifs. Ceux-ci étaient depuis longtemps assez mal vus. On les trouvait trop envahissants. Une campagne violente de pamphlets était menée contre eux par des lettrés, notamment sous Tibère par le rhéteur Apion, contre qui Josèphe écrivit plus tard deux livres d'apologie [4]. Un orage s'amoncelait donc vers la fin du règne de Caligula et dans les débuts de celui de Claude; il éclata en l'an 66 lors du soulèvement de la Palestine. Cinquante mille Israélites furent massacrés dans Alexandrie, soixante mille dans le reste de l'Egypte [5]. Le christianisme qui devait, à ses débuts, se recruter surtout parmi eux, fut frappé avec eux et perdit ainsi beaucoup d'adeptes. Il fut réduit à la clientèle des prosélytes grecs ou indigènes et c'est de ce côté qu'il dut chercher à s'étendre. Encore mal détaché du judaïsme, confondu avec lui par les gens du dehors, il avait intérêt à s'en désolidariser. Sans doute rompit-il de bonne heure avec lui et prit-il dès lors une forme antijuive. C'est en effet sous cet aspect, en opposition très nette avec la religion d'Israël, qu'il se montre à nous quand il commence d'apparaître au grand jour.

Ses premières manifestations se situent vers le début du règne d'Hadrien. Il montre alors une vitalité exceptionnelle, qui suppose un long travail de croissance effectué au cours des précédentes décades. Des événements récents expliquent sa soudaine explosion et la forme spéciale qu'elle prend. Vers la fin du règne de Trajan, pendant que l'empereur guerroyait contre les Parthes,

les Juifs d'Alexandrie, qui entre-temps s'étaient reconstitués, et ceux, très nombreux, de Cyrénaïque qui faisaient bloc avec eux, crurent l'occasion favorable pour prendre leur revanche. Une répression féroce s'ensuivit. Beaucoup d'entre eux furent massacrés. L'animosité contre leur race ne fit que croître. Elle dégénéra en une haine implacable.

Chrétiens antijuifs.

Ces événements exercèrent une influence décisive sur l'orientation du christianisme en Egypte. Dans ce conflit violent où Grecs et Juifs se défiaient avec fureur, les Chrétiens prirent nettement parti pour les premiers. Ils se réclamèrent de la tradition hellénique et lui sacrifièrent la Loi et les Prophètes. Cette attitude se précisa et se fixa en plusieurs écoles théologiques, qui imitaient à leur façon celles des philosophes, mais qui, groupant de nombreux adeptes sous une même règle, constituaient de véritables Eglises. Leurs premiers chefs furent Basilide, Carpocrate et Valentin. Les historiens de l'Eglise ne les présentent d'ordinaire que comme des « hérétiques », qui vivaient en marge de la communauté chrétienne et qui s'en réclamaient sans lui appartenir. Erreur profonde. On ne peut parler d' « hérésie » qu'à partir du moment où une doctrine s'impose comme « orthodoxe », au nom d'une autorité reconnue. Rien de pareil n'existait encore au temps de ces premiers théologiens. Basilide, Carpocrate, Valentin étaient aussi chrétiens que l'apôtre Paul ou que l'auteur de l'*Apocalypse*. Leurs idées ne nous sont connues que par des résumés très brefs, faits par des adversaires tendancieux, dans un esprit de dénigrement [1]. Pourtant, à travers la caricature qui nous en est donnée, nous entrevoyons les grandes lignes de constructions savantes et harmonieuses.

Basilide.

Selon la doctrine de Basilide [2] la substance divine, parfaite en elle-même, est le principe d'une série d'incarnations qui s'éloignent graduellement de sa perfection initiale, et dont on peut marquer ainsi les principales étapes : Dieu, l'Intellect, le Verbe, la Raison, la Sagesse, la Puissance, puis les Anges d'un premier ciel, d'un second, d'un troisième, jusqu'à ceux du plus bas, du 365ᵉ, qui sont de tous les plus imparfaits. Ce sont eux qui ont formé ce bas monde, puis l'homme, et ils se le sont assujettis par des lois rigoureuses. C'est l'un d'eux qui, ayant pour sa part le

peuple des Juifs, dont il se fit le législateur, a voulu le faire dominer sur tous les autres et s'est attiré ainsi l'inimitié de tous. Dieu, voyant la misère de l'âme issue de sa substance incorruptible, mais enfermée par eux en un corps périssable et soumise à toutes sortes de vexations, envoya ici bas pour lui révéler la science du salut son premier-né, l'Intellect ou le Christ. Celui-ci descendit jusqu'à nous et parut tel que nous, mais sans l'être vraiment. Il sembla mourir sur une croix, mais ce fut un autre, Simon de Cyrène, en qui il s'était transformé, qui souffrit à sa place. Finalement il remonta vers son Père. Ses disciples feront de même s'ils suivent son exemple, s'ils s'affranchissent des lois par lesquelles les mauvais Anges les ont réduits en esclavage, pour s'inspirer seulement de sa révélation. Rares sont ceux qui peuvent le faire, à peine un sur mille. Ceux-là vivent en apparence comme les autres, ils savent prendre toutes les formes pour se rendre invisibles aux mauvais génies. Leur devise est celle-ci « Connais-les tous et ne sois connu par aucun. » Ils pourront traverser les sphères supérieures sans être arrêtés par eux parce qu'ils sauront les mots de passe qui permettent de franchir leur domaine. Pour cela ils doivent vivre dans le secret, se gardant bien de toute divulgation des mystères. Comme Pythagore, nous est-il dit, Basilide imposait à ses adeptes un silence de cinq ans [10]. Ceci laisse entrevoir au sein de cette Eglise une communauté de moines fortement disciplinés qui montraient par leur exemple au reste des fidèles la voie à suivre pour revenir à Dieu.

Cette doctrine n'est qu'une adaptation chrétienne de celle des Simoniens à laquelle Basilide avait été initié à Antioche, à l'école de Ménandre, auprès de Satornil [11]. Rentré en Egypte, il se mit à la propager, dans les nomes de Prosopis, d'Athribis, de Sais et enfin d'Alexandrie où il se fixa. Il la reprit dans un long commentaire, en 24 livres, d'un Evangile inconnu, celui, sans doute, qu'on appelait « selon Matthias », ce qui ne l'empêchait pas de se réclamer par ailleurs d'une tradition secrète de Glaukias, interprète de Pierre. Il ne voulait ni de la loi mosaïque ni des prophètes juifs; en revanche il mettait en avant des oracles de Cham, de Barrabbas, de Barkoph ou Parchor. A cela s'ajoutaient des « Odes », des « Prières », des « Incantations », dont il était l'auteur [12]. Tous ces textes dogmatiques ou liturgiques devaient rester secrets. Défense était faite aux initiés d'en donner connaissance aux profanes. Ils devaient vivre comme tout le monde, prendre toutes les apparences pour échapper, comme le Christ, aux poursuites des adversaires. C'est ainsi qu'à une fête du 6 janvier où les Egyptiens allaient puiser dans le Nil de l'eau sacrée en souvenir d'Osiris, ils faisaient comme la foule, mais dans un esprit bien différent. Ils commémoraient ainsi l'arrivée

de Jésus au Jourdain et son baptême qui était sa première manifestation. De là est venue la solennité de l'Epiphanie, témoignage concret du lien qui unissait la secte alexandrine au reste de la chrétienté.

Carpocrate.

Carpocrate paraît avoir professé une doctrine très proche de celle de Basilide [11]. Il était parlé dans sa théologie d'un « Père Inengendré », de « Puissances » placées au-dessous de lui et d'« Anges » inférieurs dont certains firent le monde et assujettirent les hommes à leurs lois capricieuses. A ses yeux Jésus était un homme pareil aux autres, mais comme il avait une âme ferme et pure, qui gardait le souvenir de sa haute origine, Dieu lui envoya une de ses Puissances qui lui permit de se libérer et de remonter jusqu'à son premier Principe. Ainsi feront les âmes qui lui ressembleront. Mais il leur faut pour cela s'affranchir comme lui de toutes les lois humaines, car elles ne sont que des institutions arbitraires auxquelles les Maîtres du ciel ont eu recours pour nous tenir en esclavage. Ici tous les commentateurs s'indignent et crient au scandale. A les en croire, Carpocrate aurait invité ses adeptes à violer toutes les prescriptions, à commettre tous les crimes. Il est clair pourtant que du moment où l'on regarde avec lui toutes les lois humaines comme arbitraires, on n'est pas plus tenu à les enfreindre qu'à les observer. Pour lui comme pour tous les gnostiques la vraie règle de vie est la gnose du salut, qui ne vient pas des mauvais anges mais de Dieu lui-même, et qui demande à chacun de se dégager des liens de la chair pour vivre selon l'esprit. Aussi prêche-t-il l'imitation de Jésus dont l'âme resta toujours « ferme et pure ».

On raconte que Carpocrate eut d'une femme appelée Alexandria, un fils du nom d'Epiphane, d'une précocité stupéfiante, auteur d'un important traité « sur la justice », qui mourut à dix-sept ans et fut honoré comme un dieu dans sa patrie. Tous ces détails paraissent bien étranges. Alexandrie est avant tout un nom de lieu, celui de la ville qui fut comme la mère d'« Epiphane », dieu « qui se manifeste » aux humains. « Carpocrate » ressemble singulièrement à « Harpocrate », par lequel on désignait couramment Horus, le fils d'Isis et d'Osiris, représenté d'ordinaire sous les traits d'un enfant. Le culte du jeune Epiphane ne serait-il pas tout simplement celui d'une manifestation d'Horus, qu'une secte gnostique aurait adopté en l'interprétant dans un sens chrétien, en invoquant un écrit théologique mis au compte du Dieu ? Un tel syncrétisme est dans l'ordre des vraisemblances,

car nous en trouvons d'autres exemples typiques au sein du même groupe. En effet, il nous est dit que les Carpocratiens ont des images peintes ou sculptées de Pythagore, de Platon, d'Aristote et d'autres sages, ainsi qu'une œuvre analogue de Pilate représentant Jésus. On ajoute qu'ils exposent ces images, et pratiquent à leur égard les mêmes observances que les nationaux [14].

Ce dernier détail suppose un culte assez complexe. A cela s'ajoute la mention de repas sacrés ou agapes auxquels participaient hommes et femmes. Après avoir bien mangé et bien bu, nous dit-on, ils éteignaient les lumières et se livraient à toutes sortes de désordres [15]. Mais les mêmes bruits couraient sur l'ensemble des Chrétiens. Rien ne prouve qu'ils aient été plus fondés en un cas que dans l'autre. Peut-être les Carpocratiens s'y prêtaient-ils davantage par le mystère plus grand dont ils s'entouraient ou par l'union plus étroite qui s'affirmait entre eux. Ils disaient en effet que Jésus avait recommandé à ses apôtres et à ses disciples de ne faire part de ses révélations qu'à ceux qui en seraient dignes. Ils formaient en conséquence une société secrète où on vivait sous le double signe de la foi et de l'amour. Les purs se distinguaient entre eux par une marque peu apparente, une brûlure dans la partie postérieure de la saillie de l'oreille gauche. C'était pour eux le stigmate du Christ.

Valentin.

La gnose de Valentin, postérieure à celle de Carpocrate comme à celle de Basilide, nous est bien mieux connue. Elle témoigne d'une science plus ample, d'une réflexion plus intime et d'un sentiment plus profond des besoins religieux. On y trouve une théogonie, une cosmogonie, une anthropologie, une morale et une eschatologie étrangement complexes [16].

A l'origine, dit-il, était l'abîme ou le Premier Père, qui vivait avec Taciturne, ou la Pensée. D'eux naquit le Fils unique ou Intellect, avec sa compagne la Vérité. Le second couple donna naissance à un troisième, le Verbe et la Vie, et celui-ci à un quatrième, l'Homme et l'Église. Le troisième couple par de nouvelles conjonctions en produisit cinq autres, soit dix nouveaux Eons, et le quatrième en produisit six autres, soit douze Eons ; ainsi fut constituée la plénitude ou « plérome » de la divinité, en dehors de laquelle il n'y avait que le vide, ou Kénome de la matière.

Le dernier ou trentième de ces Eons, la Sagesse, eut envie de voir le Premier Père, qui ne pouvait être vu que par le Fils Unique. Elle se heurta à une barrière en forme de croix qui la

maintint à sa place. Son envie déréglée fut éliminée hors du plérôme et ballottée dans le Vide dont elle fut le premier habitant. C'était un avorton informe du nom d'Achamoth. Le Christ avait été engendré sur ces entrefaites par le deuxième couple, avec sa compagne, l'Esprit Saint, pour remédier au mal. Il eut pitié de la malheureuse et vint un moment s'allonger contre la Croix pour l'éclairer, puis il disparut. La pauvre Achamoth s'élança vers lui, puis retomba, profondément troublée, riant et pleurant tour à tour. De son trouble procède l'ensemble de la matière, de son élan l'âme qui la pénètre. À sa demande le Christ lui envoya un Sauveur, ou Paraclet, qui lui permit en l'initiant à la gnose de compléter ces deux éléments par l'adjonction de l'esprit. Ainsi constituée Achamoth engendra à son tour un Fils unique. Celui-ci, qui n'avait pas été initié comme elle par le Paraclet, ne connut ni le plérôme divin, ni sa propre mère. Il se prit pour un premier Principe. Il fit sept cieux au sommet desquels il s'installa et les peuple de démons qui devaient l'adorer, et dont les plus bas, les Mauvais Anges, obéissent plutôt à l'un d'entre eux, au Diable, devenu le Prince de ce monde.

C'est par ce Démiurge que l'homme a été fait. Il reçut de lui un corps et une âme, qui fut complétée, grâce à une ruse d'Achamoth, par un esprit de vie. Placé d'abord dans le troisième ciel, il fut ensuite rejeté ici-bas parce qu'il se montrait rebelle à son auteur et parce qu'il aspirait à la science. Plus tard, le sauveur vint ici-bas en la personne de Jésus, pour la lui révéler. Mais tous les hommes ne se montrent pas également dociles à son égard. Certains, les « Pneumatiques », vivent par l'esprit et font bon accueil à la gnose. D'autres, les « Psychiques », à l'âme incertaine, croient sans comprendre et hésitent constamment entre le bien et le mal. Enfin les « Hyliques » ne savent pas s'élever au dessus de la matière [17].

La nature de chacun décidera de sa destinée. Les uns, devenus de purs esprits, entreront, au temps voulu par Dieu, dans le Plérôme, à la suite de leur Mère, qui deviendra l'épouse du Sauveur, tandis qu'eux-mêmes contracteront des noces mystiques avec les bons anges. Les Psychiques iront rejoindre leur Père, le Démiurge, qui, comme eux, a cru au Sauveur sans arriver pourtant à la vraie science, et ils occuperont avec lui la région du milieu laissée vacante par le départ d'Achamoth. Enfin les charnels, les Hyliques, qui s'attachent aux choses inférieures, subiront le sort de ces dernières et seront comme elles consumés par le feu, avec le Diable lui-même, dont ils sont les suppôts.

L'auteur de ce poème théologique nous est fort peu connu. Nous savons seulement qu'il se forma à Alexandrie [18], qu'il propagea sa doctrine dans les nomes d'Athribis, de Prosopis, d'Arsi-

noë, de Thèbes, qu'il les porta ensuite jusqu'à Rome où il fit un assez long séjour, qu'il passa aussi en Chypre, enfin qu'il laissa à ses disciples divers écrits, notamment des Homélies, des Lettres, des Hymnes ou Psaumes liturgiques [19]. En revanche nous connaissons les noms d'un certain nombre de ses disciples, qui devinrent à leur tour des maîtres réputés, et dont certains se firent ses propagandistes en Orient, comme Marc en Asie Mineure et Bardesane dans la région d'Edesse. D'autres travaillèrent plutôt l'occident, comme Héracleon [20], Ptolémée [21], Flotin dont nous suivons la trace vers 180 au centre de la Gaule. Sa gnose pénètre de bonne heure jusqu'en Éthiopie, comme l'attestent des manuscrits coptes découverts au XIXe siècle, notamment celui de la « Pistis Sophia », composition bizarre qui n'est pas, comme certains l'ont cru, l'œuvre de Valentin lui-même, mais qui se rattache sans nul doute à sa tradition [22]. Ainsi la communauté valentinienne allait des sources du Nil à celles de l'Euphrate, et elle pénétrait à travers la Méditerranée jusqu'aux rives du Rhône. Son succès ne venait pas seulement de la mythologie savante qu'elle offrait aux âmes tourmentées par l'énigme du monde, mais aussi des recettes magiques qu'elle mettait à leur service pour leur permettre d'échapper à l'étreinte du mal et de s'assurer un avenir meilleur. Les Valentiniens avaient un rituel complexe, qui combinait de vieilles pratiques des prêtres d'Egypte avec celles que les chrétiens avaient reçues du judaïsme. La « Pistis Sophia » en donne des exemples typiques. Elle décrit trois baptêmes successifs, qui se font par l'eau, par le feu, par l'esprit, avec un grand luxe de gestes, de formules et d'ingrédients liturgiques, et qui passent pour avoir une vertu miraculeuse. L'Eucharistie donnait lieu à une mise en scène analogue. C'est ainsi que le gnostique Marc ébahissait sa clientèle en montrant une coupe remplie de vin, sur laquelle il prononçait une adjuration solennelle et où le liquide s'enflait et débordait en prenant une teinte de sang [23]. (C. H. 1, 13, 2). Il opérait à la façon de l'officiant égyptien qui dans un papyrus magique prononce cette formule sacramentelle : « Tu es du vin, et pas du vin, mais les entrailles d'Osiris. » (R. Rech. H.M.R., 2e éd. 244, 245).

Rôle des femmes.

Les femmes, nous dit-on, se laissaient particulièrement émouvoir par cette liturgie réaliste. Elles tenaient une grande place et jouaient un rôle considérable dans la vie de l'Eglise. Cela se comprend d'autant mieux que dans la gnose valentinienne l'élément féminin intervenait constamment tout en restant au deuxième

plan. Il se montrait jusqu'à l'intérieur du Plérôme divin où les Eons allaient par couples. Une telle conception n'a pu trouver créance qu'en un milieu rebelle au célibat, où l'union de l'homme et de la femme était considérée comme conforme au plan divin. Mais pour le vrai gnostique qui avait pénétré le sens de ces mystères, il ne pouvait être question que d'épousailles mystiques, qui n'avaient rien de charnel. L'on s'aimait dans le Christ, mais comme « frère » et « sœur ». Cette pratique est dans le prolongement de celle des Thérapeutes chez qui l'on voyait les femmes s'asseoir à gauche des hommes dans les repas sacrés, puis organiser en accord avec eux un chœur spécial de danses liturgiques, mais sans renoncer jamais à leur virginité. Elle existait dès l'origine en d'autres églises et devait s'y maintenir par endroits, avec des vicissitudes diverses, pendant des siècles. Mais nulle part, semble-t-il, l'aversion pour ce qu'on appelle « les œuvres de la chair » ne fut poussée aussi loin que dans la vallée du Nil, parce qu'en aucun autre pays la gnose, qui subordonnait tout à la vie de l'esprit, n'eut autant de succès. C'est ce qu'attestent plusieurs citations, faites par divers écrivains, d'un Evangile dit « des Egyptiens », dont le texte est perdu, et dont le titre même indique la large diffusion[14]. Il y était dit que Salomé demanda au Christ combien de temps la mort règnerait en ce monde : « Aussi longtemps, répondit-il, que les femmes enfanteront. » « Je suis venu, expliquait-il, pour dissoudre les œuvres de la femme. » Comme elle lui demandait quand se réaliseraient ses promesses, il ajouta sentencieusement : « Quand les deux ne feront qu'un, l'homme avec la femme n'étant plus ni homme ni femme. » Propos à longue portée, qui hanteront pendant des siècles l'imagination des moines et des moniales d'Egypte.

NOTES DU CHAPITRE VI

1. PLUTARQUE, *Isis et Osiris*. Voir t. II, p. 232.
2. *Ici une référence que je n'ai pu déchiffrer.*
3. Sur Philon d'Alexandrie ou Philon le Juif, voir t. II, p. 360.
4. PHILON, *De la vie contemplative*, opuscule consacré aux Thérapeutes et qui fait suite au traité *Quod omnis probus liber*.
5. *« On ne sait rien sur les origines du christianisme égyptien », dit* M. GOGUEL, *dans « La naissance du christianisme », 1946, introduction, p. 16. Voir pourtant* HARNACK, *« Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten », t. II, p. 705 et suiv. Harnack reconnaît « notre ignorance presque complète de l'histoire du christianisme à Alexandrie et en Egypte ... jusqu'à l'an 180 ». Mais il observe que, contrairement à l'avis de Renan, on ne peut même pas savoir si vraiment, jusqu'en 180, la pénétration chrétienne a été faible. A cette date, à coup sûr, l'Eglise d'Alexandrie est importante. Pour la période préconstantinienne, Harnack cite Eusèbe qui considère l'Egypte comme la terre chrétienne « κατ' ἐξοχήν » (par excellence) (J.M.).*

6. JOSÈPHE, *contre Apion.*

7. JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, II, XVIII, 7-8.

8. *Ces résumés sans bienveillance (qui comportent de nombreuses citations des textes condamnés) se trouvent dans Clément d'Alexandrie*, Stromata, *Hippolyte*, Philosophoumena, *Irénée*, Adversus Haereses; *Épiphane*, Panarion (« *la boîte aux poisons* ») *sive* Adversus Haereses; *Tertullien*, Adversus Valentinos, *Origène*, contra Celsum, *etc. Voir t. II, p. 189. Un exposé des doctrines égyptiennes des premiers siècles, mêlé à des considérations sur Simon le Magicien et Marcion, avec lesquelles Prosper Alfaric aurait été certainement en désaccord, se trouve dans Jean Doresse*, les livres secrets des gnostiques d'Égypte, *Paris*, 1958, *ch.* I (*J.M.*).

9. Sur Basilide : CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Stromata, VII, 17, 106; ÉPIPHANE, Haer., 24, 1; *Hippolyte*, Philosophoumena, VII, 13, 27.

10. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, IV, 7, 3 (d'après Agrippa Castor).

11. IRÉNÉE, Adv. Haer., I, 24, 1. Sur Satornil, Philosophoumena, VII, 28.

12. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Strom., VI, 6, 53, 4. Voir Prosper ALFARIC, *Les Écritures manichéennes*, t. I, pp. 11-12.

13. Sur Carpocrate : *Irénée*, Adv. Haer., I, XXV.

14. *La fin de la phrase est difficile à lire. Le dernier mot est une conjecture, et je n'ai pas pu déchiffrer la référence qui suit.* (*J.M.*).

15. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Strom., IV, 2.

16. Sur Valentin : P. ALFARIC, *les Écritures manichéennes*, t. I, pp. 12-13.

17. Du grec *πνεῦμα*, souffle, *esprit*, *ψυχή*, âme, *ὕλη*, bois, d'où matière.

18. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Stromata, VII, 17, 106.

19. Clément d'Alexandrie parle de Lettres et d'Homélies, Origène, de Psaumes. Voir Harnack, Überlief., p. 183.

20. Nous avons d'Héracléon plus de quarante fragments d'un Commentaire de Jean. Cf. HIPPOLYTE, *Philosophoumena*, VI, 29-35.

21. ÉPIPHANE nous a conservé, de ce Ptolémée, une « Lettre à *Flora* » (Haer., XXX, 3-7).

22. Sur la « Pistis Sophia », voir *Jean Doresse*, œuvre citée, p. 74 et suiv.

23. *Je n'ai pu identifier ni cette référence ni la suivante. La formule :* « *Tu es moi et pas du vin...* » est tirée des papyri égyptiens. On trouvera dans GUIGNEBERT, le Christ, p. 373, les références aux éditeurs allemands de ces papyri, en particulier REITZENSTEIN.

24. *Sur l'Évangile des Égyptiens, voir* Harnack, *Die Mission und Ausbreitung...*, *p.* 700. — *Quatre feuillets, sur lesquels P. Alfaric a noté les extraits de l'Évangile des Égyptiens que nous ont transmis Clément d'Alexandrie* (*Strom.*, *III*, 9-63; 6-45; 13-92; *XII*, 2) *et Hippolyte* (*Philos.*, *V*, 7) *figurent dans le dossier des Origines Égyptiennes.* — *À ces extraits, P. Alfaric a joint des Remarques :* « Noter le rôle de la femme : Salomé. — La forme de questions et réponses du récit — la place tenue par l'idée de la génération (masculin féminin androgyne). Noter aussi que « Celse connaît les Marcelliens issus de Marcellina et les Harpocratiens issus de Salomé » (Origène, Contra Celsum, V, 62). Noter le rattachement à Salomé, qui donne à penser que leur Évangile était celui des Égyptiens, et aussi le nom de Harpocratiens, qui donne pareillement à penser qu'ils se rattachent à la tradition égyptienne de Harpocrate, en égyptien Hor-pa-Khrouti, « Horus l'enfant »... Question de Salomé dans Pistis Sophia, trad. Amélineau, pp. 53-59 ». *Cette note suffit à prouver que le chapitre est incomplet* (*J.M.*).

QUATRIÈME PARTIE

ORIGINES GRECQUES

CHAPITRE VII

LA GRÈCE ET L'ASIE. SAINT PAUL

SOMMAIRE

I. — *La civilisation grecque au début de l'ère chrétienne.* Géographie. Culture. Une ville hellénisée : Antioche. Religions. Juifs de Grèce.

II. — *L'Asie Mineure, seconde patrie du christianisme.* Géographie. Philosophies. Religions. Juifs d'Asie.

III. — *Communautés pauliniennes.* Les voyages de Paul. La prédication de Paul. Communautés pauliniennes. Le Deutéro-Paul.

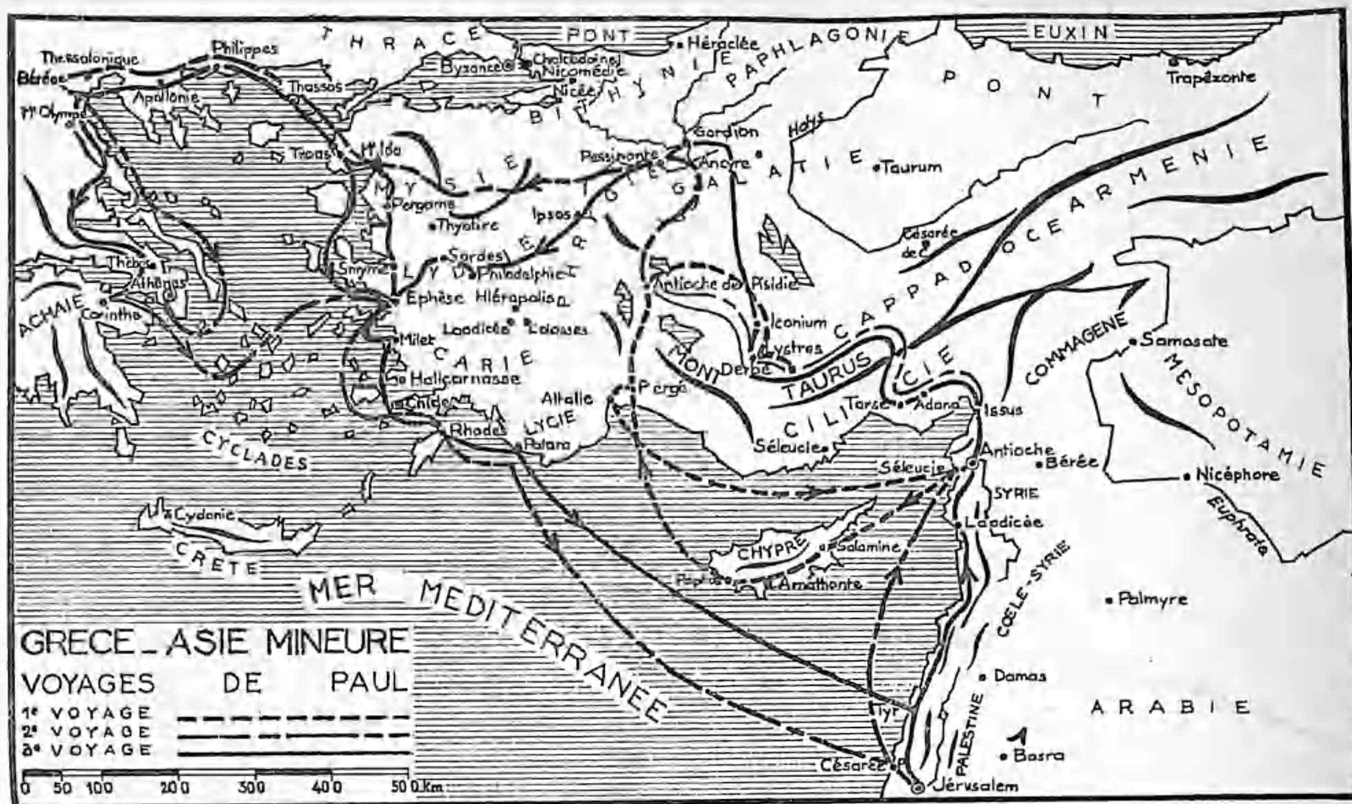
Sommaire de P. A. — Hellade et Grande-Grèce. Grecs et Barbares. Religions helléniques et hellénisées. Déméter, Dionysos. Attis et Cybèle. Juifs de Grèce et d'Asie. Chrétientés pauliniennes : Galates, Corinthiens, Thessaloniciens, Philippiens, Colossiens et Laodicéens.

I. — LA CIVILISATION GRECQUE AU DÉBUT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

La Grèce à la naissance du christianisme n'a plus aucune vie nationale. Elle ne forme plus qu'une faible section de l'Empire romain. Mais elle garde, au sein de cette vaste agglomération, sa race affinée, sa langue souple et harmonieuse, sa vieille et riche culture qui lui assure un éclat exceptionnel. Elle forme une sorte de patrie spirituelle dont le prestige demeure incomparable.

Géographie.

Sa faiblesse vient de son morcellement. Elle est formée de pièces assez hétérogènes qui n'arrivent pas à se rejoindre. Une première tranche est constituée par l'antique Hellade, dont le centre réel n'est plus Athènes, la ville des écoles, mais Corinthe, la grande cité commerçante, sorte d'entrepôt méditerranéen. Elle


GRECE _ ASIE MINEURE
VOYAGES DE PAUL
1e VOYAGE
2e VOYAGE
3e VOYAGE
0 50 100 200 300 400 500 Km
THRACE
PONT
EUXIN
PAPHLAGONIE
BITHYNIE
PONT
GALATIE
ARMENIE
CAPPADOCE
MYSIE
PHRYGIE
LYDIE
CARIE
LYCIE
CILICIE
TAURUS
COMMAGENE
MESOPOTAMIE
SYRIE
COELE-SYRIE
PALESTINE
ARABIE
ACHAIE
CYCLADES
CRETE
CHYPRE
MER MEDITERRANEE
Thessalonique
Philippes
Bérée
Mt Olympe
Apollonie
Thassos
Bysance
Chalcédoine
Nicomédie
Nicée
Héraclée
Trapézonte
Gordion
Halys
Ancyre
Taurum
Pessinonte
Troas
Mt Ida
Pergame
Thyatire
Ipsos
Sardes
Philadelphie
Smyrne
Ephèse
Hiérapolis
Laodicée
Colosses
Milet
Halicarnasse
Cnide
Rhodes
Patara
Attalie
Pergé
Antioche de Pisidie
Iconium
Lystres
Derbe
Césarée de C.
Tarse
Adana
Issus
Séleucie
Antioche
Bérée
Samosate
Nicéphore
Euphrate
Laodicée
Salamine
Paphos
Amathonte
Palmyre
Damas
Tyr
Césarée
Bosra
Jérusalem
Thèbes
Athènes
Corinthe
Cydonie

se prolonge vers le nord par l'Epire, patrie d'Epictète, vers le nord-est par la Macédoine où le grand port de Thessalonique assure un trafic intense. Une seconde portion de territoire grec est constituée par les nombreuses îles éparpillées à travers la mer Egée, ou même en pleine Méditerranée, comme celles, particulièrement importantes, de Rhodes, de Chypre et de Crète. Enfin, une dernière section comprend la partie occidentale de l'Asie Mineure.

Les Hellènes étaient établis, quand parut l'Evangile, sur tout le pourtour de la Méditerranée orientale. Seuls ou à peu près en Hellade, en Macédoine, en Thrace et dans les îles de la mer Egée, ils avaient des colonies nombreuses et florissantes sur les côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Egypte et à l'intérieur de ces divers pays.

Culture.

Toutes les grandes routes commerciales étaient exploitées ou contrôlées par eux. Héritiers des anciens Phéniciens, ils sillonnaient de leurs bateaux la mer intérieure et envoyaient des caravanes en Mésopotamie, dans le Haut-Nil, sur les grands chemins de l'Empire. Tout le trafic entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe passait entre leurs mains. Beaucoup d'entre eux réalisaient ainsi des fortunes considérables auxquelles participait une nombreuse clientèle. Le négoce vaste et complexe auquel ils se livraient leur procurait des connaissances précises et très variées. Les relations actives qu'ils entretenaient avec les contrées les plus lointaines et les groupes les plus dissemblables exigeaient d'eux une curiosité avisée, une richesse de connaissances et une largeur de vues qu'on ne trouvait au même degré chez aucun autre peuple. L'aisance dont ils jouissaient leur assurait les loisirs nécessaires aux travaux de l'esprit et les moyens de faire donner à leurs enfants une instruction solide. Ainsi s'étaient créées et se perpétuaient des écoles brillantes, jalouses de leurs traditions, éprises de progrès, entre lesquelles s'affirmait une émulation féconde et continue. Toutes les sciences y existaient en germe. Au-dessus des savoirs fragmentaires s'élevait la philosophie qui tendait à les coordonner et qui était bien supérieure à toutes. « Les Hellènes, constate le Deutéro-Paul, recherchent la sagesse [1]. » Divers groupes prétendaient en avoir le secret. Platoniciens, Aristotéliciens, Epicuriens, Stoïciens, Pythagoriciens, Cyniques, se faisaient fort de l'enseigner à tout venant, moyennant une honnête rétribution. Chacun d'eux excellait à faire la critique des concurrents. Mais une meilleure compréhen-

sion des problèmes posés et aussi de leurs propres intérêts, les avait peu à peu rapprochés. Chacun s'était appliqué à prendre chez les autres ce qu'il y trouvait de meilleur. L'éclectisme était devenu à la mode. Les doctrines les plus vieilles et, semblait-il, les plus rigides, s'en trouvaient rajeunies jusqu'à devenir parfois méconnaissables. Celles de Pythagore, de Platon, de Zénon avaient ainsi abouti à un néo-pythagorisme, un néo-platonisme, un néo-stoïcisme, que leurs premiers auteurs n'auraient pas reconnus.

Au premier siècle la population grecque qui vivait sur ces terres était, dans l'ensemble, intelligente et cultivée. La formation intellectuelle était beaucoup plus avancée que celle des Juifs palestiniens ou des Syriens. La philosophie y était en grand honneur. Le christianisme, en pénétrant dans ce nouveau milieu, devait, pour s'y faire accepter, en adopter le ton et se présenter comme une sagesse supérieure. Le fond de gnose qu'il portait en lui dès l'origine et qui le distinguait du judaïsme traditionnel, ne pouvait qu'aller en se développant. La pensée chrétienne s'hellénisa.

D'autre part les Grecs étant très dispersés et sur des terres discontinues, parfois dépourvues de communications, se trouvaient, par une sorte de nécessité géographique, très divisés entre eux. Ces dissemblances naturelles se trouvaient renforcées par leur culture même. Habitués à raisonner sans fin, à critiquer tous les systèmes, ils passaient aisément d'une doctrine à l'autre et se montraient dans l'ensemble très individualistes. Ceux qui vivaient à l'intérieur des terres avaient d'ailleurs une mentalité moins souple que ceux du littoral. Enfin, par-delà les limites flottantes de la Grande Grèce, en Phrygie, en Galatie, en Bythinie, dans le Pont, la Cappadoce, la Cilicie, vivaient des populations très frustes, qui restaient à peu près imperméables à la civilisation hellénique, et qui, pensant très peu par elles-mêmes, n'en étaient que plus obstinément attachées à leurs traditions ancestrales.

Les anciennes écoles s'étaient souvent montrées défavorables ou même franchement hostiles aux cultes populaires, qu'elles jugeaient trop peu conformes à la raison. Mais la situation se modifia après la conquête romaine. Toutes les organisations nationales avaient été détruites. Les individus isolés se retrouvaient sans défense devant un pouvoir lointain et absolu. Ils sentaient peser sur eux un lourd destin chargé de menaces. Ils cherchèrent leur consolation et leur soutien dans l'au-delà. Il y eut un regain de foi et de piété. Les anciens dieux, ceux surtout qui avaient une réputation spéciale de bienfaisance, prirent figure de sauveurs. Autour d'eux se formèrent ou se développèrent des groupes de dévots que tourmentait une même inquiétude

et que réconfortait une même espérance. On vit surgir partout des religions de mystères, comme celles d'Attis, d'Adonis, d'Osiris, de Mithra, qui offraient à leurs adeptes un refuge accueillant, une sorte de patrie spirituelle. Les écoles philosophiques suivirent le mouvement. Elles se pénétrèrent de mysticisme. Certaines constituèrent de véritables Églises qui offraient aux esprits cultivés le moyen de connaître le monde supérieur et de communier avec lui. Néo-pythagorisme, néo-platonisme et néo-stoïcisme se présentaient au début de notre ère comme de pieuses sectes où les initiés étaient sûrs de trouver, après une assez longue probation, des recettes de vie éternelle et de bonheur parfait. Leur vogue en fut notablement accrue. L'élite sociale tenait à s'y faire admettre et à s'y assurer un bon rang.

Si la philosophie ne pouvait désormais conserver son prestige parmi les individus cultivés qu'en s'imprégnant de religion, la religion à son tour n'avait chance de s'imposer à eux qu'en se pénétrant de philosophie. Les vieilles croyances et les vieux rites, pris en leur forme traditionnelle, apparaissaient aussi absurdes et déraisonnables que jamais aux esprits réfléchis. Ils n'arrivaient à capter leurs suffrages que grâce à une interprétation bienveillante qui découvrait sous leurs apparences chétives et puériles une haute sagesse digne des plus nobles penseurs. Une exégèse subtile, inspirée par une admiration aussi fervente qu'ingénue, travailla en ce sens. Elle signala partout, même à travers les détails les plus insignifiants ou les plus saugrenus, d'admirables symboles de vérités sublimes. Elle y trouva le système entier des Pythagoriciens, des Platoniciens ou des Stoïciens de la nouvelle école. A cette condition les penseurs les plus réputés, les maîtres les plus pédants purent professer la loi de la masse, tout en se jugeant bien supérieurs à elle.

Une ville hellénisée : Antioche.

Cette tendance était déjà très puissante à Antioche. En dépit de la forte proportion des éléments juifs et syriens qui s'y pressaient sans s'y confondre, la ville était foncièrement hellénique. Fondée par un compagnon d'Alexandre, Seleucus Nicator, chef de la dynastie des Séleucides, dont elle devint la capitale, elle avait adopté tout naturellement la religion des conquérants. Maintes scènes de leur mythologie s'y étaient localisées en de nouveaux lieux saints qui faisaient concurrence à ceux de la mère-patrie. Apollon surtout y était en grand honneur. Il avait, dans un village des environs, à Daphné, la terre bénie du « laurier »[1], un sanctuaire célèbre où se rassemblaient annuel-

lement de nombreux pèlerins. Le culte hellénique du Dieu solaire rayonnait de là dans la Syrie entière. Tous les arts de la vieille Grèce tendaient à le faire valoir : temples et basiliques lui faisaient une riche parure. L'avenue centrale qui traversait la ville était bordée de belles colonnades, des statues du meilleur goût ornaient ses carrefours. Dans un pareil milieu la poésie était en grand honneur et fleurissait spontanément. C'est ainsi qu'au temps de Cicéron, elle trouvait un représentant distingué en la personne d'Archias à qui le grand orateur consacre un de ses plus beaux discours[1]. La philosophie était plus appréciée encore. C'est du cercle paulinien d'Antioche que vient la réflexion sur les Hellènes qui « cherchent la sagesse »[2]. Elle s'applique donc en premier lieu à ceux d'entre eux qui étaient établis dans la capitale syrienne. Pour eux, une religion n'avait de valeur que si elle offrait à ses adeptes un enseignement organique, une théologie, ou pour mieux dire, une philosophie.

Religions.

La diversité des religions s'ajoutait à celle de la culture. Un auteur du premier siècle, Pausanias, nous a laissé une « Description de la Grèce » d'où il résulte que chaque cité, chaque bourg de l'Hellade avait son sanctuaire propre avec des croyances et des pratiques parfois fort singulières. Il en était de même en Asie Mineure. Ephèse, par exemple, avait une grande dévotion pour Artémis, en attendant le jour où elle illuminerait en l'honneur de Marie « mère de Dieu ». Milet honorait Apollon, Dieu des oracles et de la santé, qui avait de nombreux temples tout le long de la côte ionienne, où le Christ bientôt allait prendre sa place. A côté de ces cultes officiels, qui groupaient tous les habitants d'un même lieu, d'autres avaient un caractère confidentiel; on n'y accédait que grâce à une initiation plus ou moins compliquée. Tel était celui de Déméter et Perséphone (Cérès et Proserpine) dont le centre principal était à Eleusis, près d'Athènes. Plus caractéristique encore apparaît celui du Dieu thrace Dionysos, dit Zagreus, dont les sectes orphiques à tendance asiatique commémoraient la Passion, la mort tragique et la résurrection, et qui offrait par là tant d'affinités avec le Christ. Sur les confins orientaux du monde grec, les Phrygiens célébraient de même la fin tragique d'Attis, l'amant de Cybèle, et son retour à la vie. Toutes ces religions de mystères promettaient à leurs adeptes, avec des avantages immédiats, le bénéfice final d'une immortalité bienheureuse. Mais chacune l'assurait à sa façon avec des mythes et des rites variés.

Les Juifs en Grèce.

Les Juifs apportaient, en cet assemblage de cultes si divergents, des variétés nouvelles, qui devaient avoir sur le christianisme une action plus directe. On les voyait aller et venir en nombre sur tous les points du littoral et de l'hinterland où le commerce était un peu actif. Mais beaucoup d'entre eux menaient une existence sédentaire en des régions plus retirées de la Phrygie ou de la Galatie, parce que leurs ancêtres y avaient été transplantés jadis par les maîtres d'alors, Perses et Séleucides. Les premiers se mêlant continuellement aux Grecs, finissaient par prendre goût à leurs spéculations. Chez eux se forma de bonne heure une large fusion d'éléments juifs et étrangers qui frayait les voies à la gnose chrétienne. Tel le culte judaïsant du Dieu phrygien Sabazios, identifié avec le Sabaoth de la Bible. Les autres, vivant à l'écart de l'hellénisme, étaient plus réfractaires aux nouveautés, plus attachés aux traditions ancestrales. Ceux même d'entre eux qui adhérèrent à l'Evangile ne le conçurent que dans le cadre de la Loi mosaïque. Ils n'admirent pas qu'on pût être Chrétien sans être circoncis et luttèrent âprement contre les tendances émancipatrices des missionnaires d'Antioche, que les milieux grecs, au contraire, trouvaient encore trop imprégnés de judaïsme.

Ainsi tout concourait à faire de ce monde complexe, placé aux confins de l'Europe et de l'Asie, au confluent de deux civilisations, comme un champ clos de luttes théologiques, où, à propos du Christ et de l'Eglise, l'Occident et l'Orient s'affrontaient déjà, comme ils allaient le faire, avec des alternances variées, pendant des siècles.

II. — LA SECONDE PATRIE DU CHRISTIANISME : L'ASIE MINEURE

Géographie.

L'Asie Mineure, ou, comme on disait jadis, l'Anatolie, est constituée par un haut plateau qui s'étend de l'Euphrate à la mer Egée et de la mer Noire à la Méditerranée. Une zone basse et alluviale forme sur ses contours, au sud, à l'ouest et au nord, une sorte de ceinture étroite mais très longue, dont le périmètre est encore accru par les replis nombreux qu'offrent certaines côtes, celles surtout du littoral égéen. Les ports naturels y sont

nombreux, spacieux, bien abrités. De bonne heure les Grecs, les Doriens d'abord, puis les Ioniens, s'y sont établis à demeure. De là ils se sont répandus dans les régions voisines et ont essaimé plus ou moins à l'intérieur des terres, le long des cours d'eau et des routes naturelles qui s'ouvraient devant eux. Toute cette région côtière a été ainsi foncièrement hellénisée. Des villes importantes s'y sont fondées et ont constitué des centres de haute culture, dont certains ont rivalisé avec ceux de l'Attique. Un lettré du début de notre ère, Strabon, d'origine asiate, leur a consacré, dans plusieurs livres de sa « géographie », des notices substantielles qui nous font entrevoir la vie qu'on y menait quand le christianisme parut.

Le voyageur épris des traditions de la Grèce antique, qui partait d'Antioche, ce guide à la main[3], pour contourner la grande péninsule, se retrouvait chez lui, dès la première escale, à Tarse, métropole de Cilicie, où la philosophie et les sciences étaient plus étudiées qu'à Rome même, ou dans Alexandrie, et qui fournit à ces villes des maîtres nombreux et distingués. Plus loin venaient dans la même région Soles ou Pompéiopolis, patrie du stoïcien Chrysippe, du poète comique Philémon, de l'astronome Aratos, et Séleucie, qui avait donné le jour à des péripatéticiens notables, Athénée et Xénarque. En Pamphilie se dressait sur une haute cime, Pergé, lieu sacré où de nombreux pèlerins venaient chaque année faire leurs dévotions au sanctuaire d'Artémis. En Lycie, près des rives du Xanthus, Patara, fondée par des Doriens, avait un temple d'Apollon dont les oracles jouissaient d'un grand renom et qui rivalisait avec celui de Delphes[4]. En Carie, à un tournant du littoral, qui monte ensuite vers le nord, Cnide, ancienne colonie de Sparte, patrie de l'historien Ctésias et du savant Eudoxe, était aussi un musée d'art, qu'a immortalisé la fameuse Vénus de Praxitèle. Un peu plus haut, Halicarnasse, patrie d'Hérodote, du poète Héraclite, de l'historien Denys, montrait le célèbre tombeau du roi Mausole, considéré comme une des sept merveilles du monde. A l'entrée d'une large baie où se déversait le Méandre, Milet, l'ancienne capitale des Ioniens, qui fut longtemps le principal marché de l'ancien Orient, et où passèrent tour à tour les philosophes Thalès, Anaximandre, Anaximène, l'historien Hécatée, l'orateur Eschine, et maintes autres célébrités, étalait fièrement les restes de son ancienne splendeur. Ephèse, le grand port de Lydie, avait pris sa place et était devenue le premier entrepôt de l'Asie occidentale. Patrie du philosophe Héraclite, des peintres Parrhasius et Apelle, elle restait une ville d'art et de hautes spéculations. Mais philosophes et artistes y cédaient le pas aux prêtres de la grande Artémis, eunuques sacrés qui avaient le titre de rois

et dont le temple, proche du port, attirait des masses de dévots et faisait vivre une nombreuse clientèle. Smyrne, sa voisine, bien que ravagée sous Tibère par un effroyable tremblement de terre, avait encore une grande et belle allure avec ses rues bien rectilignes, ses portiques carrés, sa bibliothèque. Elle avait le culte d'Homère qui passait pour être né en ses murs et elle venait d'abriter une école importante de médecine, qui suivaient la méthode d'Erasistrate [1]. Plus haut, en Mysie, presque à l'entrée de l'Hellespont, le port de Troas perpétuait le nom de l'ancienne Troie, dont l'emplacement se trouvait dans le voisinage et dont le souvenir hantait les imaginations [2]. A l'autre extrémité de la Propontide, près du Bosphore, Chalcédoine, fondée par les Mégariens, en face de Byzance, restait fidèle à son origine hellénique. On peut en dire autant des deux vieilles colonies des Milésiens, qui s'étalaient sur la côte méridionale de la mer Noire, Héraclée de Bythinie, où naquit le platonicien Héraclide, et Sinope de Paphlagonie, patrie de Diogène le Cynique. Encore, vers l'extrémité de la province du Pont, la ville de Trapézonte — la future Trébizonde — est qualifiée par Strabon de « ville grecque » [3].

De ce point avancé, proche des Scythes, à Smyrne, Ephèse, Milet, comme de ces villes à Troas, en direction d'Antioche, il se faisait un énorme trafic. De nombreux navires se livraient à un va-et-vient ininterrompu. Ils ne transportaient pas seulement des denrées de toutes provenances, mais des gens de tous pays. Les idées les plus neuves faisaient ainsi leur chemin à travers le vieux monde. Elles s'y exprimaient en la même langue et elles trouvaient partout le même accueil, très large et bienveillant. Les Hellènes de cette autre « Diaspora » gardaient de leur commune origine un idéal commun, l'amour du savoir, le désir de s'instruire. Les yeux obstinément tournés vers la mer, ils attendaient toujours la venue de la nef mystérieuse qui leur apporterait avec des vivres et des tissus les nouvelles impatiemment souhaitées de l'au delà. Nul milieu ne fut plus ouvert ni plus favorable à la propagande chrétienne.

Le plateau d'Anatolie, qui se dressait en pentes abruptes dans le voisinage des côtes, à une hauteur moyenne de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, était d'un accès bien moins aisé. Le voyageur qui s'y risquait voyait se dresser devant lui toutes sortes d'obstacles. Le sol se trouvait comme jonché de cônes volcaniques dont les éruptions l'avaient déchiqueté. Son relief était si tourmenté que les eaux arrivaient difficilement à s'y frayer un chemin et se perdaient sans profit dans des lacs ou conduits souterrains. Quelques fleuves pourtant réussissaient à sortir des terres après avoir décrit d'innombrables contours. Tels étaient le Méandre, aux sinuosités légendaires, qui passait devant

Milet, et l'Hermos, qui débouchait dans le golfe de Smyrne. A côté de ces voies naturelles, d'autres avaient été ouvertes par l'État pour les besoins de l'administration et du commerce. Une d'elles, très ancienne, partant de Smyrne allait en direction de l'Euphrate. Elle était rejointe vers son milieu par une autre qui venait d'Éphèse.

Le long de ces routes et de ces cours d'eau des villes importantes s'étaient fondées et avaient eu des destinées brillantes. Vers le nord, au confluent de deux rivières, Pergame, ancienne capitale de la dynastie des Attales, où les lettres avaient toujours été en grand honneur, restait une ville d'études, célèbre par ses parchemins (« pergamenta ») et elle allait acquérir bientôt un nouveau lustre avec un de ses fils, le futur médecin Galien, qui devait personnifier longtemps la science médicale. Elle était reliée à la grande artère de Smyrne à l'Euphrate par une voie importante vers le milieu de laquelle se trouvait Thyatire, une vieille colonie des Macédoniens, renommée comme d'autres villes lydiennes pour ses teintures de pourpre. A la jonction de ces deux routes, près de l'endroit où le Pactole se jette dans l'Hermos, en bordure d'une plaine agréable et fertile que dominait le mont Tmolus, Sardes, ancienne capitale de la Lydie, gardait si bien le souvenir de son ancien faste qu'un historien du temps, Florus, n'hésite pas à l'appeler une seconde Rome. Une autre voie transversale s'ouvrait au-delà de Sardes en direction du sud-est, et passait par Philadelphie, autre ville lydienne, bâtie également au bas du mont Tmolus par le roi de Pergame, Attale Philadelphe. Plus loin, elle longeait Hiérapolis, ville sainte, que ses eaux chaudes tombant en cascades retentissantes et creusant des cavernes bizarres et des souterrains fantastiques, entouraient de mystère. Elle passait ensuite près de la grande et belle ville de Laodicée, établie sur un affluent du Méandre, le Lycus, au croisement de la route d'Éphèse à l'Euphrate. Enfin, elle rejoignait cette grande artère à l'antique cité de Colosses.

Ces trois dernières villes qui formaient entre elles une sorte de triangle, appartenaient à l'ancienne Phrygie. Elles représentaient la partie la plus riche, la plus peuplée, la plus vivante de cette vaste région. Mais elles avaient été incorporées avec toute la partie occidentale du territoire phrygien dans la province d'Asie, qui englobait l'ouest de la péninsule et dont la capitale se trouvait à Éphèse.

Au delà venaient les provinces sénatoriales de la Galatie et de la Cappadoce, qui occupaient respectivement le centre et l'est de l'Asie Mineure, et dont l'une avait sa capitale à Ancyre, sur un affluent du Sangarios, l'autre à Césarée, non loin des rives de l'Halys. L'une et l'autre étaient très étendues. Seulement elles

étaient médiocrement peuplées et ne comptaient qu'un petit nombre de villes. Les routes y étaient plus rares et plus défectueuses. Les habitants de ces contrées perdues n'avaient que peu de communications avec le monde extérieur. Ils vivaient comme repliés sur eux-mêmes. Cicéron s'étant aventuré au-delà du Taurus sur les confins des deux provinces, avait eu l'impression de se trouver chez des sauvages. Peu de régions dans l'empire étaient plus arriérées, plus fermées aux courants étrangers.

Ce n'est pas en un tel milieu que le christianisme pouvait faire ses première conquêtes. Il n'avait chance d'y pénétrer qu'après en avoir occupé le pourtour. Sa propagande initiale devait se porter plutôt vers l'ouest de la péninsule, dans ce qu'on appelait la « province d'Asie », et vers les régions situées en bordure de la Méditerranée et de la mer Noire qui en étaient comme un prolongement, au sud la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, au nord la Bithynie et le Pont.

La foi nouvelle trouvait là un terrain particulièrement favorable à son expansion. Tous ces pays avaient perdu depuis longtemps leur vieille individualité. Le pouvoir impérial s'était employé avec un soin ingénieux à en faire disparaître les derniers vestiges. Les anciens États étaient comme noyés au sein des nouvelles provinces où les frontières fixées par eux étaient systématiquement ignorées. L'Asie proconsulaire ne coïncidait pas plus avec le royaume des Attales que la Galatie du Ier siècle avec celui d'Amyntas, ou la Cappadoce avec celui de Mithridate. Toute idée de patrie avait ainsi disparu. Il s'était constitué sur les ruines des vieux nationalismes un état d'âme international qui tendait au rapprochement, ou pour mieux dire, à l'assimilation des peuples autrefois divisés, et par là même à la fusion de leurs croyances. Du grand brassage de clans et de tribus opéré par les Romains résultait une mêlée confuse des traditions les plus diverses et les plus opposées. L'unité politique appelait l'unité morale et religieuse. On tendait de plus en plus à rejeter dans l'ombre les vieilles divergences qui séparaient les groupes pour ne considérer que les ressemblances foncières, qui leur permettaient de s'entendre.

Philosophie.

Les philosophes, très répandus et très écoutés dans toutes les villes helléniques d'Asie, concouraient activement à cette œuvre de conciliation, et donnaient eux-mêmes l'exemple. Beaucoup se proclamaient pythagoriciens, platoniciens, stoïciens. Mais avec eux le pythagorisme, le platonisme, le stoïcisme avaient perdu

leur ancienne rigidité. Chacun de ces groupes s'appliquait à prendre chez les autres ce qu'il y trouvait de meilleur. D'autre part, aucun ne faisait appel à la seule raison. Tous se réclamaient des croyances populaires, certains même les mettaient au premier plan. Néo-pythagoriciens, néo-platoniciens et néo-stoïciens se ressemblaient étrangement. Ils formaient des sortes d'églises concurrentes où l'on aspirait à libérer les âmes des servitudes matérielles, à les sauver de l'étreinte du mal, et ils relevaient avec complaisance dans les vieilles mythologies et les vieux cultes tout ce qui leur paraissait cadrer avec cette économie de salut. Déjà, au I[er] siècle avant notre ère, le syrien hellénisé Posidonius avait frayé les voies à ce syncrétisme mystique dans l'école célèbre qu'il avait ouverte à Rhodes et qui groupa l'élite intellectuelle de son temps. Il avait laissé de nombreux écrits par lesquels son influence continuait de se faire sentir. C'était l'esprit de son enseignement qui dominait au début de notre ère. Or la philosophie ne restait pas confinée dans les cercles étroits d'une aristocratie intellectuelle. En Asie grecque comme en Syrie elle s'adressait directement aux masses. Des moralistes ambulants s'en allaient prêcher à tout venant la doctrine salutaire qui permettait aux âmes d'échapper aux puissances du mal et de prendre finalement leur essor vers le ciel. Ils parlaient le langage du peuple, s'intéressaient à ses croyances, à ses pratiques journalières.

Les Cyniques s'étaient acquis à cet égard un grand renom. Proches parents des stoïciens dont les premiers maîtres s'étaient formés à leur école, ils gardaient avec eux des rapports très étroits, et se faisaient comme les commis-voyageurs de leurs doctrines. On les voyait, sur les places et dans les carrefours, aisément reconnaissables à leur attirail professionnel, un manteau léger, une modeste besace, un gros bâton, à l'affût des auditeurs bénévoles qu'ils pourraient recruter à leur groupe. Etrangers aux conventions mondaines, sobres et continents, ils prêchaient le renoncement aux jouissances matérielles et la purification graduelle de l'âme, condition essentielle de son relèvement, qui devait lui permettre d'échapper finalement à la prison du corps pour vivre immortelle dans un monde éthéré. Un asiate de Bithynie, l'historien Arrien, fait adresser par Epictète, originaire lui-même de Phrygie, les recommandations suivantes à un jeune homme qui désire se vouer à cette profession :

« Il te faut donc commencer par purifier ta partie maîtresse; et voici quels doivent être tes principes : Mon âme est la matière que je dois travailler, comme le charpentier le bois, comme le cordonnier le cuir... Il faut que [le Cynique] commence par regarder avec grand soin, pour venir ensuite rapporter la vérité; il faut qu'il ne s'en laisse pas imposer par la crainte... Connais-toi toi-

même; sonde la divinité; n'entreprends pas l'affaire sans elle. Si elle t'y encourage, sache qu'elle veut te voir grand ou roué de coups. Car voici une bien belle chose, inséparable du Cynique: il ne saurait éviter d'être battu, comme on bat un âne, et il faut que battu il aime ceux mêmes qui le battent, parce qu'il est le père et le frère de tous les hommes [10]. »

Cette règle de vie eût pu être formulée sans grands changements pour un disciple du christianisme aspirant à l'apostolat. Cyniques et missionnaires chrétiens se ressemblaient beaucoup [11]. En maints endroits les premiers frayèrent la voie aux seconds, et ceux-ci furent souvent confondus avec ceux-là, d'autant plus aisément qu'ils en vinrent souvent à se régler sur eux.

Religions.

Les religions elles-mêmes, ou du moins certaines d'entre elles, se trouvaient très proches du christianisme. Elles allaient subir son attirance et réagir sur lui dans la mesure même où elles sympathiseraient avec lui. La remarque s'applique surtout à celles qui avaient cours dans la zone hellénique. Les Grecs d'Asie, comme ceux de l'Hellade, avaient une grande vénération pour Zeus, dont la théologie classique avait fait le premier des dieux. Des temples anciens et renommés lui étaient consacrés, notamment en Carie, où affluaient non seulement les dévôts de la région, mais ceux de la Lydie et même de la Mysie [12]. Avec le triomphe de la monarchie impériale, ce maître suprême tendait à s'assimiler tous ses subordonnés. Les stoïciens avaient beaucoup contribué à cette évolution. Zeus était pour eux le principe et la fin de tous les êtres. Tous venaient de lui et subsistaient par son action incessante qui prenait les formes les plus variées. Dans l'air il s'appelait Héra, dans les régions inférieures Hadès, dans l'eau Poséidon, dans la terre Déméter, Hestia, Rhéa. L'énumération de ses noms et de ses titres donnait lieu à une litanie sans fin. Il ne fallait pas aux Grecs ni aux chrétiens un grand effort d'imagination pour identifier ce Maître Souverain avec le Dieu de la Bible qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qui s'y trouve, et qui gouverne l'univers.

Un autre Dieu se posait dans l'Asie hellénique en concurrent de Zeus et attirait à lui la piété populaire. C'était Dionysos, qui, associé à la fortune d'Alexandre, avait triomphé avec lui dans les pays conquis. Un peu partout des associations de dévôts étaient fondées en son honneur pour bénéficier de sa puissante protection. Telle était celle des « artistes dionysiaques de l'Ionie jusqu'à l'Hellespont » qui eut successivement son siège social à

Téos, à Ephèse, à Myonnese, à Lébedos, et s'y livrait chaque année à des manifestations bruyantes en l'honneur de son patron[13]. Certains de ces groupes, d'un caractère archaïque, fêtaient leur dieu en des « orgies » ou « bacchanales » dramatiques, au cours desquelles ruisselaient le lait et le miel, mais surtout le vin, don de Bacchus, et où l'on dépeçait vivant un animal sacré participant à sa divine nature, un veau ou un taureau, pour manger sa chair pantelante et boire son précieux sang en une communion rituelle. Déguisés en bouc ou en chevrettes, aux sons aigus de la flûte que scandaient les cris perçants : « Evoé ! Evoé ! » bacchants et bacchantes allaient par monts et par vaux comme possédés par l'esprit divin, jusqu'au moment où, dans leur « enthousiasme », ils tombaient haletants. Aux moments les plus pathétiques de cette « fureur » divine, de ce saint délire, certains formulaient des oracles qu'on recueillait avec un soin pieux. D'autres groupes pratiquaient des « mystères » d'une essence plus délicate, faits pour des initiés d'une culture plus affinée. S'inspirant des traditions soit authentiques, soit apocryphes de l'Orphisme, ils croyaient que l'âme est divine par nature, mais qu'une faute originelle l'a fait déchoir de son rang et que tous ses efforts doivent tendre à son relèvement. Elle est, disait-on en ces cercles mystiques, une parcelle de la substance d'un fils de Zeus, Zagreus, dévoré en son jeune âge par les Titans rebelles. Après que la foudre céleste eût anéanti les meurtriers, elle subsista comme une étincelle dans leurs cendres d'où naquirent les hommes. Il faut la dégager de son élément titanique terrestre et périssable, pour la remettre en son premier état. Telle était la leçon première donnée aux initiés. Elle s'accompagnait d'un ensemble de règles destinées à dégager l'âme des éléments impurs qui s'y trouvaient mêlés, pour la soustraire finalement au cycle des renaissances. Ainsi, l'âme irait rejoindre la société des Bienheureux dans les prés fleuris des champs Elyséens pour y banqueter éternellement avec eux. Cette doctrine des origines et destinées de l'âme offrait d'étroites analogies avec celle qui s'esquissait déjà dans le livre d'Hénoch, dans l'apocalypse johannique, et plus encore dans l'édition gnostique des Epîtres de Paul. Le Dionysos phrygien et lydien était à sa façon un précurseur du christianisme et devait finir par s'absorber en lui.

Asclepios ou Esculape allait jouer un rôle analogue par rapport à la nouvelle foi. Dans l'Asie hellénique comme en Grèce, il avait une réputation exceptionnelle de guérisseur, qui éclipsait celle de son père Apollon. Un temple célèbre lui était dédié à Pergame et bénéficiait du même renom que celui d'Epidaure. Les malades y venaient en foule de partout. Ils commençaient par se purifier d'eau lustrale et présentaient leur requête au Dieu. Les plus favo-

risés passaient la nuit dans un dortoir attenant à son sanctuaire. Souvent il leur apparaissait en songe et leur annonçait la fin de leur misère ou du moins la voie à suivre pour l'obtenir. De nombreux ex-votos suspendus à l'intérieur du temple attestaient l'efficacité de la cure. Là ne se bornait pas son rôle bienfaisant. Il était dans toute la force du mot un « Sauveur » et on n'entendait, paraît-il, jamais dire que dans aucune circonstance on l'eût invoqué en vain. Au IIe siècle de notre ère, un rhéteur de Bythinie, qui lui a voué une dévotion exceptionnelle, déclare avec emphase que « ce Dieu détient tous les pouvoirs ». « C'est, ajoute-t-il, le plus débonnaire des dieux, celui qui aime le plus les hommes [1]. » A ce signe, comment ne pas reconnaître en lui un émule, ou pour mieux dire, comme un sosie du Christ ?

Les religions qui avaient cours à l'intérieur de l'Anatolie étaient plus éloignées de l'idéal chrétien. Là aussi, pourtant s'affirmaient certaines affinités, qui devaient faciliter l'introduction de la nouvelle foi, mais qui allaient en retour modifier sur plus d'un point ses formes antérieures.

Parmi les dieux de la Phrygie, le plus populaire était sans contredit Attis. A son sujet une mythologie complexe et pathétique hantait les imaginations. Sa mère était, disait-on, une vierge, la nymphe Nana, fille de Sangarios, qui l'avait conçu après avoir absorbé une amande sacrée. Il était né et avait grandi parmi les roseaux du fleuve son aïeul. Il s'était identifié avec eux, comme avec les épis de blé qui couvraient les champs de la plaine. Plus tard, devenu pâtre, coiffé du bonnet phrygien et armé de sa houlette, il avait conduit devant lui son troupeau, à travers les cimes de l'Ida et celles du Bérécynthe, au milieu des grandes forêts de pins, tout en jouant de la flûte et du tambourin, des cymbales et des castagnettes. En ces temps fort lointains où les bergers s'alliaient parfois à des princesses, il avait épousé la fille du roi de Pessinonte, qui s'appelait Gallus comme le principal affluent du Sangarios. Mais au cours de la noce avait surgi un personnage étrange, Agdistis, androgyne de nature, qui, à la suite d'une amputation involontaire, avait perdu sa virilité et qui mué depuis lors en femme et devenu la déesse Cybèle, aimait d'autant plus le jeune homme que c'était du sang jailli de son affreuse blessure qu'était venue l'amande sacrée qui avait fait concevoir la vierge Nana. Son apparition avait provoqué une scène de démence sacrée. Tandis que la mariée s'arrachait les seins, son père faisait le sacrifice volontaire de sa virilité. Attis lui-même s'enfuyait, il se mutilait sous un pin et en mourait; son amante désolée hurlait de douleur. Elle recueillait pieusement ses restes et les déposait dans une sépulture royale. Puis, ô miracle, ces pauvres débris se ranimaient, comme il arrive dans

la nature où rien ne meurt que pour renaître. Dans le tombeau d'Attis à Pessinonte, le corps du jeune Dieu resté incorruptible manifestait sa vitalité par la croissance de ses cheveux et le mouvement de son « petit doigt [10] ».

Ce drame pathétique, qui remontait à un temps immémorial mais qui demeurait toujours actuel, était commémoré chaque année, au retour du printemps, dans les centres cultuels et tout particulièrement à Pessinonte. Nous pouvons nous faire une idée assez nette de ce qui se passait dans les lieux saints de Phrygie par la reproduction qui s'en faisait à Rome même dès l'époque de Claude. Une cérémonie préliminaire avait lieu le 15 mars. Des roseaux pareils à ceux parmi lesquels naquit Attis, étaient coupés aux bords de la rivière voisine et portés au sanctuaire du Dieu par une confrérie spéciale, celle des « cannaphores ». Après une semaine de continence et d'abstinence, le 22 mars un pin était abattu, emmailloté dans des bandelettes de laine, enguirlandé de violettes et porté jusqu'au temple par une autre association, celle des « dendrophores », dont c'était la tâche réservée. Le 23 se passait dans le deuil. Le 24 était le jour du « sang ». Au son strident des flûtes, secondé par le grondement des tambourins, le grincement des cymbales et le hurlement des trompettes, les prêtres ou « Galles », sous la conduite et à l'exemple de leur chef, l' « archigalle », dominant tout ce bruit par leurs cris suraigus, se livraient à une danse frénétique, et s'exaltant de plus en plus, se flagellaient, se tailladaient les chairs. Certains même, au comble du paroxysme, faisaient, en s'aidant d'une pierre tranchante, le sacrifice de leur virilité, puis ils jetaient les pauvres débris de l'horrible opération dans le giron de Cybèle. La nuit suivante était consacrée à une sainte vigile, à des plaintes funèbres accompagnées de prières. Puis au matin du 25 mars, qui marquait l'équinoxe de printemps, une lumière brillait dans les ténèbres, un prêtre oignait de baume les lèvres des assistants, et leur annonçait que le dieu était sauvé. Alors les lamentations se changeaient en cris de joie; aux jeûnes succédaient de plantureux banquets, suivis de mascarades bruyantes où la licence avait libre cours. Le 26 on prenait un « repos » bien gagné. Enfin le 27, la fête se terminait par une procession triomphale. La statue de Cybèle dressée sur un char d'apparat, qu'escortait une foule dévote s'avançait lentement jusqu'à la rivière voisine, où elle prenait un bain purificateur, puis elle regagnait son sanctuaire sous une pluie de fleurs. Cette semaine sainte laissait dans l'âme des spectateurs une impression ineffaçable. Les castrats volontaires d'Attis en ravivaient le souvenir par leur seule présence. Ils étaient aisément reconnaissables à leur teint pâle, à leur visage glabre, à leur démarche molle qu'accentuait encore leur costume,

car ces hommes [changés] en femmes portaient des robes amples aux teintes vives, avec de longs cheveux bien ajustés : ils étaient fardés, et chargés de bijoux et d'amulettes [10].

En dehors de ces eunuques sacrés qui formaient le clergé d'Attis, il existait des groupes de pieux laïques, qui étaient affiliés au jeune dieu sans lui avoir fait le sacrifice de leur virilité. Ceux-là s'assimilaient à lui en un baptême sanglant, au moyen d'un « taurobole » ou d'un « criobole » dont le poète Prudence nous a laissé un tableau saisissant [11]. Le myste descendait dans une fosse surmontée d'une claire-voie, au-dessus de laquelle on égorgeait un taureau ou un bélier. Un liquide rougeâtre coulait sur lui de tous côtés. Il lui offrait ses yeux, ses oreilles, ses narines, ses joues, ses lèvres, sa bouche grande ouverte, son corps entier. Après quoi il sortait, « régénéré pour toujours » [12], adoré par l'assistance comme un nouvel Attis. L'union avec le Dieu se faisait encore plus étroite en un repas sacré analogue à celui des chrétiens. C'est l'apologiste Firmicus Maternus qui fait ce rapprochement. Il rapporte à ce sujet le mot de passe suivant des initiés, qui montre qu'on ne s'encombrait pas chez eux de vaisselle : « J'ai mangé au tambourin, j'ai bu à la cymbale. »

Le texte ajoute : « J'ai porté la corbeille, je suis entré sous le rideau nuptial. » La « corbeille » en question est une sorte de reliquaire qui devait contenir la sainte relique d'Attis, en effigie, et les fruits qui s'y rattachaient, l'amande et la grenade. Le « rideau » est celui qui surmontait le lit nuptial. Ceci représente un nouveau sacrement. Le myste chargé de son précieux fardeau était admis dans l'intimité de Cybèle, représentée en l'occurrence par une prêtresse. Il prenait près d'elle la place du jeune dieu, ravi à son amour, et par l'union mystique contractée avec elle il devenait son époux.

Ces pratiques étaient d'un archaïsme bien grossier. Mais les esprits d'une certaine culture s'étaient habitués à les interpréter en « mystères ». Ils les regardaient comme des allégories vivantes qui cachaient des réalités plus hautes d'ordre spirituel. Les détails les plus choquants et les plus scabreux de la vieille mythologie prenaient ainsi un sens nouveau et hautement moral. Le Dieu émasculé devenait un symbole de renoncement aux passions sensuelles. La pauvre survie que lui octroyait l'ancienne légende se transformait en une immortalité bienheureuse à laquelle chacun pouvait participer en se faisant son associé. « Courage, mystes, disait le prêtre célébrant au matin du 25 mars, le Dieu est sauvé, pour vous aussi des peines viendra le salut. » Considéré sous cet aspect, Attis était le premier et le meilleur des Dieux. Dans l'esprit de ses adorateurs, lui seul comptait. Les autres n'étaient que ses représentants, de simples prête-noms. En lui se

résumait le Panthéon. C'est ce qu'atteste l'hymne suivant qui nous a été conservé par Hippolyte [19]. « Je te salue Attis, triste victime de la mutilation de Rhéa. Tu es appelé, en Assyrie, Adonis trois fois regretté, en Egypte, Osiris, en Grèce, le croissant céleste de la lune,... à Samothrace, le vénérable Adamas, chez les Hémoniens, Corybanthe et en Phrygie, tantôt Papas, tantôt le cadavre, ou le dieu ou le stérile, ou le chevrier, ou l'épi vert moissonné, ou le joueur de flûte qu'a enfanté la féconde amande. »

Un autre fragment, qui paraît le début d'un autre hymne disait du même : « Je chanterai Attis, le fils de Rhéa, non au son des trompettes, ni des flûtes des Curètes de l'Ida, mais aux accents de la lyre chère à Phœbus je mêlerai les cris : Evoé, Evan car il est Pan, il est Dionysos, il est le pasteur des astres éclatants. »

Un syncrétisme si accueillant ne pouvait que servir la cause de l'Evangile. Saint Augustin, qui a vu le même culte installé à Carthage, déclare avoir connu un de ses prêtres qui disait volontiers : « Le Dieu au bonnet est lui-même chrétien [20]. » Dès le IIe siècle, beaucoup durent tenir des propos analogues. Ils fraternisèrent avec les représentants de l'Eglise en attendant d'être évincés par eux. Jésus apparut en Phrygie comme un nouvel Attis. Ainsi s'explique la forme particulière que le christianisme était appelé à prendre en ce pays.

Juifs d'Asie.

Les Juifs exercèrent sur lui, là comme ailleurs, une action plus ample encore et plus durable. Ils étaient fort nombreux à travers la contrée, non seulement le long des côtes — à Milet, à Ephèse, à Smyrne, dans tous les ports de quelque importance, mais dans des centres plus éloignés de la mer et d'accès difficile, comme Antioche de Pisidie et Iconium, Laodicée, Colosse, Hiérapolis. De nombreuses familles y étaient fixées depuis des siècles, au témoignage de Josèphe [21]. Deux mille d'entre elles avaient été amenées de Mésopotamie, en Lydie et en Phrygie. D'autres étaient venues de Syrie ou même de Palestine. L'union politique de tous ces pays, réalisée pendant une assez longue période sous l'autorité des Séleucides, avait amené des migrations très amples, dont les résultats continuaient de se faire sentir. Etablis à demeure sur la terre phrygienne, beaucoup d'Israélites en avaient adopté les traditions sociales et religieuses, dans la mesure où ils avaient pu le faire sans renier leur passé. Ils s'étaient adaptés à leur nouvelle patrie. Mais ils y avaient aussi introduit leurs croyances et leurs pratiques cultuelles, et groupé autour d'elles, comme partout ailleurs, de nombreux prosélytes qui les avaient accommodées

à leur propre culture. Ainsi s'était formé un singulier amalgame d'idées judéo-phrygiennes, dont les deux éléments s'étaient si bien soudés qu'il était malaisé d'en faire le clivage. Nous en avons un curieux spécimen dans la conception du Dieu « Sabazius », qui fut identifié avec Iahvé, surnommé « Sabaoth » à cause de la ressemblance, pourtant assez vague, qui existait entre les deux noms. Ce Dieu asiate ne faisait qu'un à l'origine avec Dionysos, et il restait son associé. Il fut, d'autre part, souvent confondu avec Attis. Sa fusion avec Iahvé Sabaoth lui valut, comme à eux, le titre de « Très-Haut », en grec Hypsistos, celui de « Saint », de « Tout-Puissant ». Son culte comportait certains « mystères ». L'on s'y purifiait, par des ablutions appropriées, de toutes les souillures ancestrales, dont la principale était celle du péché originel. On y préludait aussi par des repas liturgiques au banquet des bienheureux, où les initiés devaient être introduits par leur « bon ange ». Les adeptes de Sabazius étaient presque aux portes de l'Église. Ils s'en approchaient tellement que nous voyons un prêtre du dieu asiate inhumé dans un cimetière chrétien, à la catacombe romaine de Prétextat. Des « Hypsistariens » ou « adorateurs de l'Hypsistos » sont signalés en Cappadoce, même après le triomphe de l'Église. Ils sont regardés par les orthodoxes comme des hérétiques mi-juifs, mi-païens. Ils n'en professent pas moins un christianisme sévère, à tendance ascétique. Saint Grégoire de Nazianze nous apprend que son père appartenait à ces groupes. De tels détails suffisent à montrer combien la foi nouvelle a été préparée et influencée par celle des groupes plus anciens dont elle a recueilli l'héritage.

Les Juifs d'Asie n'en restaient pas moins profondément attachés à la religion ancestrale. C'est vers Jérusalem que leurs regards se tournaient à l'heure de la prière. Pour eux comme pour tous leurs coreligionnaires le temple était la demeure choisie du Dieu unique, par là même le vrai centre du monde. Ils payaient pour son entretien un impôt personnel d'un « didrachme », dont le produit global, dans la province d'Asie, représentait, vu le nombre des contribuables, une grosse fortune, bien propre à tenter la cupidité des hauts fonctionnaires, comme il advint à ce Flaccus dont Cicéron eut à plaider la cause. Les délégués ou « apôtres » du Sanhédrin chargés de percevoir cette sorte de denier du culte, entretenaient partout la flamme du judaïsme, et la ravivaient partout où ils la trouvaient défaillante. D'autre part les plus dévôts allaient aussi souvent qu'ils le pouvaient, faire un pèlerinage dans la Ville sainte. Les *Actes des Apôtres*[39], nous montrent « ceux qui habitent... la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie », groupés autour du sanctuaire avec ceux de la Mésopotamie, de l'Egypte, de la Libye, de toutes les Nations

qui sont sous le ciel pour la célébration de la Pentecôte. De cette brève station parmi leurs coreligionnaires palestiniens tous revenaient plus zélés que jamais pour le maintien intégral et la stricte observation de la loi mosaïque. Ainsi se maintenait en Anatolie comme partout ailleurs, à côté d'un courant libéral très accessible aux idées nouvelles, un traditionalisme rigide, d'une orthodoxie scrupuleuse, imperméable à toute influence étrangère.

III. — COMMUNAUTÉS PAULINIENNES

Voyages de Paul.

C'est parmi ces Juifs d'Asie que les propagandistes chrétiens trouvèrent leurs premiers auxiliaires, et c'est aussi contre les tendances conservatrices de certains d'entre eux qu'ils durent livrer leurs premiers combats.

Les missions de Paul sont à cet égard très instructives. Par ailleurs elles nous font connaître quelques-unes des voies qui servirent à la propagande chrétienne. D'après le récit qui en est fait dans le livre des *Actes* [23] et qui, réserve faite des gloses postérieures, doit correspondre aux faits, l'apôtre, associé à Barnabas, partit avec lui d'Antioche, s'embarqua au port de Séleucie pour l'île de Chypre. Il arriva ainsi à Salamine. Les deux compagnons y prêchèrent « la parole du Seigneur ». De là ils gagnèrent Paphos à l'autre extrémité de l'île. S'étant embarqués à nouveau, ils entrèrent en Pamphylie par le port d'Attalie, atteignirent Pergé, puis vers le nord Antioche de Pisidie, ville phrygienne d'où « la parole du Seigneur se répandit dans tout le pays ». Une route les conduisit vers l'est dans la Lycaonie, jusqu'à Léontium. Obliquant vers le sud ils arrivèrent à Lystres puis à Derbé. Après quoi ils revinrent sur leurs pas, et parcoururent en sens inverse le même chemin pour aller enfin rendre compte de leur mission à la communauté d'Antioche.

Au cours d'une seconde mission [24], Paul parti cette fois avec un certain Silas, Silanus ou Silvain, suivit un itinéraire plus normal. Il prit la route qui traversait le nord de la plaine syrienne puis sur sa gauche celle qui allait de Mésopotamie en direction de Smyrne, traversa ainsi la Cilicie et après un crochet sur Derbé et sur Lystre rejoignit Léontium. Il songeait à obliquer sur sa gauche vers l'ouest pour porter l'Evangile dans la province d'Asie. Mais il en fut « empêché par le Saint-Esprit », c'est-à-dire par une inspiration soudaine telle qu'un songe, où il crut

reconnaître sa volonté. Il longea donc cette région et arriva ainsi en direction du nord-ouest, jusqu'aux confins de la Mysie. Là il se disposait à obliquer sur sa droite vers le nord-est, en direction de la Bithynie. « L'Esprit de Jésus ne le permit pas [illegible]. » Allant droit devant lui l'Apôtre descendit à Troas. C'était la bonne voie. Il en eut bientôt la claire vision. Un homme lui apparut en songe et lui dit : « Viens en Macédoine nous aider. » Paul s'embarqua donc, fit voile vers l'île de Samothrace, longea celle de Thasos, gagna le continent au port de Néapolis, et se fixa non loin de là pour quelques jours, dans l'importante « colonie » de Philippe. Prenant ensuite la « Voie Egnatienne », il arriva, par Amphipolis et Apollonie, jusqu'à Thessalonique, où il fit une nouvelle halte. La même route le mena plus loin à Bérée. Mais l'opposition qu'il y rencontra le fit revenir vers la mer. Il vogua vers Athènes, s'y arrêta quelques jours, puis alla se fixer pour dix-huit mois à Corinthe. Au terme de ce séjour plus long que tous les précédents il s'embarqua pour Ephèse et revint de là vers Antioche, non sans avoir fait selon les *Actes* un grand crochet par Césarée sur Jérusalem.

Au bout de quelque temps, nouveau départ. Paul parcourt la Galatie et la Phrygie, les hautes provinces de l'Asie et arrive à Ephèse, où il s'arrête quelques jours [illegible]. Il passe en Macédoine, puis en Grèce. Trois mois plus tard, il revient vers les Macédoniens, s'embarque à Philippes et au bout de cinq jours aborde à Troas où il passe une semaine. Longeant le continent, il gagne Assos, Mitylène, Chios, Samos, Milet, Cos, Rhodes, Patara. Il passe en vue de Chypre, arrive à Tyr, et par Ptolemaïs et Césarée, atteint Jérusalem. Là son apostolat prend fin d'une façon tragique, car il se voit arrêté, mis en prison, puis expédié sous bonne garde à Rome.

Le récit de ces trois laborieuses missions, qui se sont déroulées à travers les terres classiques de l'hellénisme célébrées par Homère, constitue une sorte d'Odyssée nouvelle, qui n'a certes pas le charme poétique de l'ancienne, mais qui la surpasse par son ardeur mystique, et qui l'a très vite supplantée dans l'esprit des générations chrétiennes. Paul est ainsi devenu le grand messager de l'Évangile. Son succès posthume a été tel qu'il est devenu « l'Apôtre » tout court, comme si nul autre ne pouvait lui être comparé. En réalité d'autres propagandistes de la « bonne nouvelle » se sont joints à lui et se sont faits ses collaborateurs. Beaucoup aussi ont dû rester hors de son orbite et rivaliser avec lui d'effort et de dévouement. Il n'en est pas moins vrai qu'il les éclipse tous. Son apostolat est donc éminemment représentatif.

Prédication de Paul.

Or l'esquisse qui nous en est tracée le situe en un monde foncièrement juif ou judaïsant. Paul arrive dans une ville où l'Esprit l'invite à s'arrêter, pour y faire entendre la bonne nouvelle, se rend à la synagogue, ou au modeste oratoire qui en tient lieu. Il y annonce que le fils de Dieu est descendu sur terre envoyé par son père, pour montrer aux hommes, égarés dans les sentiers de la perdition, la voie droite qui mène au ciel. Il invoque à son sujet les textes des prophètes qui ont décrit par avance sa mission salutaire. A ce propos est rappelé l'oracle d'Isaïe (XLII) sur le « Serviteur » ou « Enfant » du Très-Haut, innocente victime de l'iniquité humaine, mené comme l'agneau à la boucherie et retranché de la terre des vivants, mais exalté ensuite dans la mesure même de ses abaissements. Avec lui sont cités les passages analogues des *Psaumes* sur l'Oint du Seigneur (II) venu ici-bas par obéissance et devenu le meilleur des hommes, humble, pauvre et résigné, bon et bienfaisant, haï et traqué pour cela même par les méchants qui le mettent à mort (XXII) puis appelé à siéger à la droite de Dieu en attendant que ses ennemis soient mis comme un escabeau sous ses pieds (CX). L'apôtre conclut en invitant ses auditeurs à marcher sur les traces du Christ, à se confier en lui qui seul peut les sauver. A cet exposé l'assistance s'émeut. Des Juifs d'une orthodoxie rigide protestent contre ce novateur, qui semble oublier qu'il n'y a qu'un moyen de plaire à Dieu, c'est l'observation intégrale de la Loi donnée par lui au Sinaï. Mais des coreligionnaires d'un esprit plus ouvert, plus accessible aux nouveautés, se laissent persuader. Ils trouvent naturelle et opportune cette interprétation des textes prophétiques, cette conception d'un fils de Dieu dont le caractère idéal peut s'opposer avantageusement à celui de Dionysos, d'Asclepios, d'Attis et de tous leurs pareils. Les prosélytes dans leur ensemble font bon accueil à cette forme élargie du judaïsme, à laquelle ils peuvent adhérer sans être astreints à la circoncision et aux multiples interdits du judaïsme traditionnel, dont certains constituaient pour eux une gêne notable. Les femmes surtout témoignent beaucoup de faveur à ce culte prestigieux, où elles sont traitées en égales des hommes, où elles peuvent s'assurer le privilège d'un bonheur éternel sous la seule condition d'une foi agissante en un jeune Dieu, qui a pris en pitié nos misères et qui est mort pour nous sauver. Autour de l'apôtre des groupes de croyants s'organisent. Ces néophytes se livrent à une propagande intense en faveur de la nouvelle foi. Ils font maintes recrues autour d'eux. Le christianisme gagne progressivement du terrain dans le monde

païen. Telle est la conclusion qui se dégage du récit des missions de Paul sur la terre d'Asie. Elle ressort déjà de ses premiers essais à Pergé, Antioche de Pisidie, Iconium, Lystres, Derbé. Elle s'affirme avec une force croissante au cours des voyages suivants, le long de la côte égéenne. Mais la division qui s'était déjà manifestée parmi les croyants de Syrie ne pouvait manquer de se prolonger dans les églises asiates organisées par eux.

*Communautés paulinienne*s.

Ces luttes commencent déjà de s'affirmer dans les Églises qui se réclament de Paul, d'après les renseignements fournis à leur sujet par la correspondance authentique de l'apôtre, dont les destinataires sont fort peu ouverts à la culture grecque. L'apôtre bataille avec vigueur contre ceux qui, abusant de leur candeur, voudraient les ramener sous le joug de la Loi et les contraindre à la circoncision. Puissent ces adeptes du retranchement rituel, leur est-il dit crûment, être eux-mêmes retranchés de la communauté ![27]. Dans la première *Épître aux Corinthiens*, la situation apparaît plus complexe. Il y a ici des Chrétiens de culture hellénique et des judaïsants de stricte observance qui se heurtent et à toute occasion se querellent. Les premiers conçoivent l'Évangile à la manière grecque, comme une sagesse supérieure. Ils ont pour chef un certain Apollos, que les *Actes des Apôtres* nous présentent comme « un homme éloquent et versé dans les Écritures, originaire d'Alexandrie[28]. » Les autres se réclament de Képhas, de l'apôtre Pierre, l'associé de Jacques et de Jean, qui personnifie avec eux l'attachement obstiné à la Loi mosaïque. Paul représente comme un moyen terme entre ces deux extrêmes. Il entend, lui, ne se réclamer que du Christ[29] qui n'est pas divisé. Mais chacun des partis adverses devait en faire autant, et de ce fait le christianisme portait déjà en lui de graves divisions. Les deux *Épîtres aux Corinthiens* en offrent elles-mêmes des traces multiples. À côté de textes authentiquement pauliniens, s'en trouvent d'autres visiblement apocryphes, qui procèdent d'un autre esprit et dont certains professent cette haute sagesse à laquelle Paul était et voulait demeurer étranger[30].

Les représentants du judéo-christianisme strictement attachés à l'observation de la loi mosaïque, qu'on avait vus se dresser au sein de la communauté d'Antioche contre les licences de Paul et de son groupe, se devaient de continuer la lutte sur tous les terrains où se porterait son action. Suivant partout sa trace ils allèrent à travers les pays évangélisés par lui dénoncer les méfaits de son enseignement. À les entendre, c'était un faux apôtre

qui n'avait reçu aucune mission des autorités officielles, un fourbe dont les succès n'étaient dûs qu'à la ruse, un parasite habitué à se faire entretenir par les fidèles, un ignorant peu versé dans les Ecritures, parlant d'ailleurs fort mal, un fou prétentieux qui, de loin, se montrait arrogant et n'était, vu de près, qu'un pauvre homme [21]. Le Christ n'était pas venu détruire la Loi ni l'affaiblir, mais en recommander plutôt la stricte exécution, seule condition du salut. Les Païens convertis devaient donc se faire circoncire, observer strictement le sabbat et les fêtes légales, s'abstenir des aliments interdits, fuir la société des gens impurs, se comporter en tout comme de bons israélites.

Cette contre-propagande eut le même succès près des néophytes d'Asie que celle du juif orthodoxe Eléazar critiquant auprès du prosélyte Izates, roi d'Adiabène, la doctrine trop libérale de son devancier Ananias. Ces Chrétiens de fraîche date furent eux aussi, ébranlés. Beaucoup, prenant le parti le plus sûr se soumirent aux exigences des nouveaux missionnaires. Paul se vit abandonné par ces communautés du sud de la Galatie qui avaient été ses premières conquêtes. Jusque dans Corinthe qui représentait la pointe la plus avancée de son avance apostolique vers l'ouest, il eut à compter avec un parti hostile qui se réclamait de Képhas [22]. Pour garantir son œuvre, il dut se défendre lui-même. Le ton de sa réplique atteste la vivacité du débat. Écrivant à des Galates, il rappelle la cordialité de leur premier accueil, il se plaint de leur volte-face, et il s'en prend aux apôtres judaïsants qui se sont appliqués à détruire son œuvre. « Vous savez, leur dit-il, que ce fut à cause d'une infirmité de la chair que je vous annonçai l'Evangile le premier jour. Vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme un Christ Jésus... Je vous atteste que, si c'eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner. Suis-je donc devenu votre ennemi pour avoir dit la vérité ? Le zèle qu'ils ont pour vous n'est pas pur, mais ils veulent vous détacher de nous afin que vous soyez zélés pour eux... Vous couriez bien, qui vous a *arrêtés* pour vous empêcher d'obéir à la Vérité ? La suggestion ne vient pas de celui qui vous a appelés... Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en portera la punition... [23]. »

Dans une lettre qui se lit maintenant à la fin de la deuxième *Epître aux Corinthiens*, l'opposition entre le christianisme de l'apôtre des Gentils et celui de ses adversaires judaïsants apparait encore plus marquée. Le ton est ici d'une âpreté incisive qui s'accompagne d'une ironie cinglante. « Je crains que, comme le serpent a trompé Eve par sa fourberie, vos pensées ne soient altérées dans leur simplicité envers le Christ. Car si quelqu'un vient vous prêcher un autre Jésus que celui que nous avons prêché, ou si vous recevez un autre Esprit que celui que vous avez reçu, ou

un autre Évangile que celui que vous avez embrassé, vous le supportez fort bien. Or j'estime que je ne suis inférieur en rien à ces Surapôtres... Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres du Christ. Et ce n'est pas étonnant. Satan lui-même se déguise en Ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se déguisent en ministres de la justice. Leur fin sera selon leurs œuvres... Sont-ils Hébreux ? Moi aussi. Sont-ils Israélites ? Moi aussi. Sont-ils de la postérité d'Abraham ? Moi aussi. Sont-ils serviteurs du Christ? Je parle en homme qui extravague, je le suis plus encore: par les travaux, bien plus; par les coups, bien plus, par les emprisonnements, bien plus; par les dangers de mort, souvent. Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coup moins un; trois fois j'ai été battu de verges; une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent en voyage, dangers de fleuves, dangers de brigands, dangers de mon peuple, danger des gentils, dangers en ville, dangers dans le désert, dangers en mer, dangers parmi de faux frères. Travaux et fatigues, souvent en veilles, dans la faim et la soif, souvent en jeûnes, dans le froid et la nudité. Outre cela, mes affaires quotidiennes, le souci de toutes les Églises... J'ai été fou, c'est vous qui m'avez contraint. C'est par vous que j'aurais dû être recommandé, car je ne suis inférieur en rien aux Surapôtres [34]. »

A ces propos fiévreux et haletants, à cette passion qui explose, on voit combien vive était la discorde qui venait d'éclater au sein de la chrétienté. Conservateurs et libéraux, se réclamant pareillement du Christ, se lançaient à la tête les pires accusations, se dénonçaient mutuellement comme des suppôts de Satan. L'esprit d'intolérance inhérent au monothéisme, qui s'était déjà manifesté avec tant de force au sein du judaïsme, commençait ainsi de se déchaîner, dès l'apparition de l'Évangile, en ce monde asiate où il allait faire rage pendant des siècles.

Deutéro-Paul.

L'opposition s'affirme plus vive encore et plus aiguë quand la doctrine de Paul et de son groupe se complique d'une surcharge d'éléments gnostiques qui allaient nettement à l'encontre de la tradition israélite.

La deuxième édition du recueil des *Épîtres*, où les textes authentiques de l'apôtre étaient comme recouverts d'un sédiment de gloses à tendance antijuive, ouvrit une nouvelle phase du conflit. Elle contenait maints passages qui devaient choquer tous les

Chrétiens judaïsants. La missive aux Galates, qui venait en tête du volume et dont les remaniements sont particulièrement accusés, se montrait à cet égard fort agressive. « Ce n'est point par les œuvres de la Loi, y lisait-on, que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ... Tous ceux qui s'attachent aux œuvres de la Loi sont sous la malédiction... Vous tous qui cherchez la justification dans la Loi, vous êtes déchus de la grâce... [34] »

Les deux *Epîtres aux Corinthiens* accentuaient cette tendance. La première constatait que le Christ crucifié constitue un « scandale pour les Juifs ». La seconde ajoutait que ces gens « sont devenus durs d'entendement, qu'ils ne lisent Moïse qu'à travers un voile, qu'ils connaissent la lettre qui tue, non l'esprit qui vivifie [35] ».

L'*Epître aux Romains* les prenait vivement à partie : « Toi disait-elle, qui te pares du nom de juif, qui te reposes sur la Loi, qui te glorifies de Dieu, qui connais sa volonté..., toi qui te flattes d'être le conducteur des aveugles, toi qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même... Où donc est le sujet de se glorifier ? Il est exclu... car nous pensons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la Loi. Nous avons été dégagés de la Loi, étant morts à cette Loi sous laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons dans un esprit nouveau et non selon la lettre qui a vieilli [36]. »

La première *Epître aux Thessaloniciens* s'élevait en propres termes contre les Juifs, « qui ont tué le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne complaisent point à Dieu, qui sont ennemis de tous les hommes, nous empêchent de parler aux Gentils pour leur salut, en sorte qu'ils ne cessent de mettre le comble à leurs péchés. »

A l'intérieur même de la communauté, beaucoup de croyants s'abstenant de tout travail, vivent aux frais du groupe, et professent ainsi une sorte de communisme mystique analogue à celui qui se pratiquait à Jérusalem aux débuts de l'Eglise. Ils sont vivement repris. « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas ! » « Si quelqu'un ne suit pas les directions données, qu'il soit exclu de la communion des fidèles. » « Mais, ajoutait l'épître, faisant allusion aux événements de l'an 70, la colère a fini par les atteindre [37]. »

Une gnose analogue est exposée en deux autres épîtres, sans doute apocryphes, l'une « aux Colossiens », l'autre « aux Laodicéens », qui s'est appelée plus tard « aux Ephésiens ». La doctrine chrétienne y est présentée comme l'expression d'une haute sagesse, la révélation d'un mystère caché dans les âges antérieurs.

Dans l'*Epître aux Laodicéens*, il était expliqué que le Christ ayant aboli les préceptes de la Loi a renversé par là le mur qui

séparait les Juifs des Gentils, de façon à ne faire des uns et des autres qu'un homme nouveau qui vit en lui et par lui [39]. Le Christ est l'image du Dieu invisible en qui tout a été fait au ciel et sur la terre, en qui toutes choses subsistent, en qui le monde entier fait sa jonction avec Dieu. Il est le chef de toute Autorité, de toute Puissance, de toute Domination. Il est la tête mystique de l'Eglise dont nous sommes les membres. En sa personne se rapprochent désormais Juifs et Païens autrefois divisés. C'est par son sang répandu sur la croix qu'il a scellé cette union spirituelle grâce à laquelle Dieu désormais est tout en tous. Au règne de la Loi succède désormais celui de la Grâce : « Que personne donc, conclut le Pseudo-Paul, ne vous juge désormais au sujet du manger et du boire, ou au sujet d'une fête, d'une nouvelle lune ou de sabbats. Qu'aucun homme sous une apparence d'humilité et par un culte des Anges ne vous ravisse à son gré le prix de la course, tandis qu'il s'abandonne à ses visions [40]. »

L'*Epître aux Philippiens* accuse des divisions analogues non seulement chez les fidèles mais chez les propagandistes eux-mêmes, dont certains sont nettement opposés à Paul. Celui-ci ou celui, quel qu'il soit, qui parle en son nom, les combat sans ménagement : « Quelques-uns, dit-il, prêchent Christ par envie et par esprit de dispute, pour des motifs qui ne sont pas purs, avec la pensée de me susciter quelque tribulation dans mes liens [41]. » Plus dure est encore la remarque suivante, qui doit viser les mêmes adversaires : « Prenez garde aux chiens, prenez garde aux mauvais ouvriers, prenez garde aux faux circoncis. Car les circoncis c'est nous... qui nous glorifions en Jésus-Christ et ne mettons point notre espérance en la chair. Moi aussi cependant j'aurais sujet de mettre ma confiance en la chair..., moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux... Mais ces choses... je les regarde comme de la boue, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui non avec ma justice, celle qui vient de la Loi, mais avec celle qui s'obtint par la foi... [42] »

Ces idées s'imposaient d'autant plus à l'attention qu'elles faisaient partie intégrante d'un système doctrinal, d'une « gnose » qui se présentait comme la solution définitive de l'énigme du monde. Elles durent bénéficier d'une faveur spéciale dans les milieux qui avaient été évangélisés par Paul et qui gardaient son souvenir, dans ceux surtout de la Galatie et de la Phrygie, auxquels plusieurs Epîtres étaient officiellement adressées.

Mais d'autres tendances analogues vinrent compléter celle du recueil paulinien. En Asie comme en Syrie l'apôtre des Gentils n'avait été qu'un des nombreux ouvriers de la propagande chrétienne dans le monde païen. Si nous étions mieux renseignés peut-

être verrions-nous que d'autres s'y appliquèrent avec la même passion et ne lui furent pas inférieurs.

Nous avons ici deux thèses qui se heurtent, l'une plus large et plus compréhensive, qui subordonne tout à l'idée du Christ fils de Dieu, créateur et soutien du monde, Sauveur et Médiateur de l'humanité, l'autre spécifiquement juive, qui ne voit en lui qu'un messager du Très-Haut, chargé de rappeler Israël à la stricte observation des règles mosaïques.

Au fond la conception du christianisme que représente Paul était très contestée, même dans les milieux qui se réclamaient directement de lui. Trop peu juive pour les Juifs d'origine, trop peu grecque pour les Grecs, elle était combattue par les uns et par les autres pour des raisons diamétralement opposées. L'accord qui a fini par s'établir à son sujet ne doit pas faire oublier les graves désaccords qu'elle avait d'abord provoqués et qui, d'ailleurs, devaient reparaître plus tard sous d'autres formes.

Notes du Chapitre VII

1. 1 *Cor.*, I, 22.
2. C'est le sens du mot grec « daphoe ».
3. Archias était né à Antioche, « ville alors peuplée et prospère, où affluaient les hommes les plus érudits, où prospéraient les belles lettres » (Cicéron, *Pro Archia*, III, 4).
4. 1. *Cor.*, I, 22.
5. Tout ce qui suit utilise le ch. XIV de Strabon.
6. *Ici, en marge, le mot Rhodes. P. Alfaric a probablement voulu introduire en cet endroit un paragraphe sur Rhodes, mais il ne l'a pas rédigé (J.M.).*
7. *Strabon*, XIV, 10, 13; XII, 8, 20.
8. Id., XIII, 1, 26, 27.
9. Id., VII, 6, 2; XII, 3, 11 et 3, 17.
10. *Arrien*, entretiens d'Épictète, ch. XXIV.
11. *L'archéologie contemporaine souligne la ressemblance qui existe entre le Chrysippe du Louvre, portrait d'un philosophe stoïcien originaire de Pompeiopolis, et certaines représentations anciennes du Christ comme celle qui figure sur un sarcophage de sainte Marie Antique (J.M.).*
12. Strabon, XIV, 2, 23.
13. Id., ibid., 1-24.
14. Ælius Aristide, *Sur le Puits d'Esculape*, XLII, 4; XXXIX, 5.
15. Voir Hepding, *Attis, seine Mythen und sein Kult*, p. 160.
16. Voir Franz Cumont, *les Religions orientales dans le paganisme romain*, p. 69 ss.
17. Prudence, *Peristephanon*, v. 1006-1050.
18. *In aeternum renatus*, *Corpus inscriptionum lat.*, VI, 510.
19. Hippolyte, *Philosophoumena*, V, 9.
20. Saint Augustin, *In Johannis evangelium*], VII, 1, 6.
21. *Antiquités judaïques*, XII, 3-4.
22. *Actes*, II, 9-10.
23. *Actes*, XIII et suiv. Voir la carte p. 216.

24. Id., XV, 40.
25. Id., XVI, 7, 9.
26. Id., XVIII, 23; XIX, 1.
27. *Épître aux Galates*, V, 12.
28. *Actes*, XVIII, 24.
29. *I Cor.*, I, 12-13.
30. Voir H. Delafosse (J. Turmel) *les Écrits de saint Paul*, 4 vol. (Rieder).
31. *II Cor.*, X, 7; XI, 21.
32. *I Cor.*, I, 12.
33. *Galates*, IV, 13; V, 7-10.
34. *II Cor.*, XI, 3-5, 13-15, 22-26; XII, 11.
35. *Galates*, II, 16; III, 10; V, 4.
36. *I Cor.*, I, 23; *II Cor.*, III, 6, 14-15.
37. *Romains*, II, 17-21; III, 27-28; VII, 6.
38. *I Thess.*, II, 15-16.
39. *Éphésiens*, II, 14-16.
40. *Colossiens*, III, 16-17.
41. *Philippiens*, I, 15-17.
42. Id., III, 2-9.

CHAPITRE VIII

LA GRÈCE ET L'ASIE. SAINT JEAN ET LA GNOSE

SOMMAIRE

I. — COMMUNAUTÉS JOHANNIQUES

A côté des communautés paulinienne d'Asie, il y en avait d'autres que l'on peut appeler johanniques, parce qu'elles se réclamaient de Jean, disciple préféré de Jésus. Leur centre principal se trouvait à Ephèse, où cet apôtre, disait-on, avait fini ses jours. Ces Eglises nous sont surtout connues par les premiers chapitres de l'Apocalypse, par le *Quatrième Evangile*, et par trois *Epîtres* qui s'y rattachent étroitement. Une lecture attentive de ces textes nous montre que là encore on bataillait ferme entre croyants et que des tendances extrêmes s'affrontaient. Là encore la lutte était engagée entre les traditions du judaïsme et celles de l'hellénisme.

Apocalypse.

La conception la plus archaïque est représentée par les débuts de l'*Apocalypse*. Le texte initial se présentait comme une « révéla-

tion » de « ce qui doit arriver bientôt » faite par l'intermédiaire d'un Ange au Serviteur de Dieu, Jean [1]. Celui-ci racontait aussitôt comment il fut ravi en esprit au jour du Seigneur, et il entendit une voix, pareille au son d'une trompette qui l'invitait à monter pour voir ce qui devait arriver [2]. Dans les intervalles de ce préambule fut introduit, au premier quart du IIe siècle, un morceau important qui remplit la plus grande partie du chapitre premier et la totalité des deux suivants. Le caractère apocryphe de ce passage est manifeste. Le verset initial annonce la Révélation de « ce qui doit arriver bientôt », et le reste du livre répond à ce programme. Ici au contraire il s'agit plutôt de ce « qui est » de la situation présente des « Eglises d'Asie ». Il est dit au début que cette manifestation de l'avenir accordée par Dieu à son serviteur a *été* faite « par son Ange » et c'est en effet par lui qu'est montré dans la suite tout ce qui va venir. Or, dans l'enclave en question, c'est Jésus lui-même qui intervient, non un esprit anonyme [3]. L'ensemble est constitué par une série de visions dont chacune commence par le même mot : « J'ai vu. » Le texte interpolé débute plutôt par l'audition d'une grande Voix qui demande à Jean d'écrire aux sept Eglises d'Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée. Un message spécial est donné pour chacune de ces villes, qui se succèdent par ordre d'importance, et toujours il débute par le même mot : « Ecris. »

Or ces lettres sont la contrepartie des Epîtres de Paul aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains, aux Thessaloniciens, aux Laodicéens, aux Philippiens, aux Colossiens. Elles ont pour but de mettre les lecteurs en garde contre les innovations de la gnose hellénique. L'apôtre des Gentils n'y est point nommé. L'auteur ne s'en prend directement qu'aux « Nicolaïtes ».

On a dit de très bonne heure, et dès le IIe siècle [1] qu'il s'agit là des disciples d'un certain Nicolas, prosélyte d'Antioche, qui nous est présenté dans les *Actes des Apôtres* comme un des chefs du groupe des Chrétiens « hellénistes » [2]. Ces gens, explique-t-on, étaient des gnostiques. Ils distinguaient le Dieu père du Créateur, Puissance très inférieure, sans communication avec le monde invisible. Pour eux, Jésus était un homme pareil aux autres, issu du Créateur comme tous ses semblables. Le Christ, fils unique du vrai Dieu, descendit en lui, puis, sa tâche accomplie, l'abandonna, pour remonter au sein du Plérôme. Là se bornent nos renseignements. Mais on peut conjecturer que, pour ces gnostiques comme pour tous les autres, le Christ venu ici-bas afin de remédier à l'œuvre néfaste du démiurge, et de délivrer l'esprit divin, captif de la matière, avait présenté la loi des Juifs et celles des autres peuples comme de pures inventions du Créateur, et enseigné qu'on ne peut être sauvé que par la foi au Christ et l'adhésion à

sa doctrine. Ainsi s'expliqueraient les reproches que le voyant de Patmos leur fait adresser par le Christ.

Mais ces critiques semblent viser, à travers la gnose des Nicolaïtes, celle des Pauliniens, dont le chef, venu lui aussi d'Antioche, et souvent traité de « faux apôtre », avait soutenu qu'on peut manger sans se souiller des viandes consacrées aux idoles, et affirmé avec emphase que l'esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu, qui avait d'autre part, gagné à sa foi une Lydienne de Thyatire et élu domicile chez elle [4]. Visiblement les sept lettres de l'*Apocalypse* représentent les tendances du christianisme judaïsant, qui repousse systématiquement tout abandon de la Loi comme une perversion de la foi.

Voici par exemple, la lettre adressée à « l'Ange de l'Eglise d'Ephèse », c'est-à-dire au Président de la communauté : « Je connais tes œuvres, ton travail, ton endurance, et je sais que tu ne peux tolérer les méchants. Tu éprouvas ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, tu les trouvas menteurs... Tu as ceci pour toi : tu hais les œuvres des Nicolaïtes, que moi aussi je hais [1]. »

L'importance donnée ici aux « œuvres » est une leçon à l'adresse de ceux qui soutiennent avec Paul qu'on n'est sauvé que par la foi. La répudiation de « ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas » doit le viser aussi, car lui-même fait une allusion très nette aux judaïsants qui refusent de reconnaître son apostolat [2].

Non moins significative est la lettre à « l'Ange de l'Eglise de Smyrne » : « Je connais ta tribulation et ta pauvreté, quoique tu sois riche, et le blasphème de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais conciliabule de Satan. » Rappelons-nous à ce propos l'insistance avec laquelle Paul mettait en avant ses origines juives, comme si le besoin s'en faisait sentir [3] et la légende tendancieuse des Nazaréens qui lui donnaient une mère et un père païens.

A « l'Ange de l'Eglise de Pergame » il est écrit encore : « J'ai contre toi quelque chose : tu as là des gens qui retiennent la doctrine de Balaam, qui apprenait à Balak à faire trébucher les fils d'Israël, jusqu'à manger des viandes d'idoles et forniquer ; ainsi tu en as toi aussi qui retiennent pareillement la doctrine des Nicolaïtes. » La mention assez imprévue de Balaam vient d'un simple jeu de mots, car ce nom veut dire en hébreu la même chose que Nicolas en grec. Autrement important est le reproche de permettre la consommation de viandes consacrées aux idoles et la fornication. L'accusation atteint directement Paul, qui écrit dans la Première *Epître aux Corinthiens* : « Tout ce qui se vend au marché, mangez-le, sans vous enquérir de rien pour raison de conscience, car au Seigneur est la terre ainsi que son contenu »

(*Ps. XXIV*, 1). Se comporter ainsi, pour l'auteur de l'*Apocalypse*, c'est se prostituer aux fausses divinités, c'est forniquer avec elles [10].

A « l'Ange de l'Eglise de Thyatire » est adressée une objurgation identique : « J'ai contre toi que tu laisses faire la femme Jézabel, qui se dit prophétesse, qui enseigne et qui égare mes serviteurs pour qu'ils s'adonnent à la prostitution et mangent des viandes d'idoles. Je lui ai donné un délai pour qu'elle se repente... Mais je vous dis, aux autres de Thyatire, qui n'avez point cette doctrine, qui ne connaissez pas les « profondeurs » de Satan, comme ils disent, ...je ne jette pas sur vous d'autre fardeau, mais celui que vous avez, gardez-le jusqu'à ce que je vienne [11] ». On a conjecturé que la nouvelle Jézabel, qui comme l'épouse d'Achab entraîne les fidèles vers l'idolâtrie, pourrait bien être une femme de Thyatire nommée Lydia, qui d'après les *Actes des Apôtres* s'attacha passionnément à Paul. En tout cas c'est bien lui même qui semble être visé dans la seconde partie du message, car nous lisons dans l'*Epître aux Romains* : « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! » et dans la première *Epître aux Corinthiens* : « L'esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. » C'est par sarcasme que son adversaire judaïsant parle à ce propos des « profondeurs de Satan ». Le message à « l'Ange de l'Eglise de Sardes » est bien plus vague et se résume en cet avis sommaire : « Je connais tes œuvres : tu as un nom de vivant et tu es un mort. Réveille-toi, ranime ce qui reste et qui allait mourir, car je n'ai pas trouvé d'œuvres de toi achevées devant mon Dieu. » La réflexion serait bien insignifiante par rapport au contexte si elle ne recelait une intention plus ample. L'absence de bonnes œuvres n'est reprochée avec une telle âpreté que pour qu'on voie bien que ce n'est pas la foi qui sauve, comme l'enseigne Paul [12].

Les deux derniers messages, adressés aux Anges des Eglises de Philadelphie et de Laodicée ne font que reprendre les thèmes précédents. L'un vitupère à nouveau contre « ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas ». L'autre prend à partie le destinataire anonyme au sujet de ces mêmes « œuvres » dont l'importance a déjà été tant affirmée et qu'il pratique avec trop de tiédeur.

L'auteur a dit tout ce qu'il avait à dire. Il rappelle pour finir la grande Voix qu'il a entendue au début et qui l'invite à « monter » pour voir « ce qui va arriver ». Ainsi se trouve rejoint le texte primitif. Il s'était arrêté sur ces mots : « Je fus en esprit le jour du Seigneur. » L'auteur reprend maintenant la formule : « Je fus en esprit », faisant ainsi comme un point de suture [13]. Puis comme le texte de l'*Apocalypse* si largement interpolé par lui, risque d'être long pour la lecture du dimanche, il supprime

la conclusion du livre qui est très longue et la remplace par une autre beaucoup plus courte [18], ce qui n'empêchera pas un copiste d'ajouter plus tard bout à bout les deux finales pour ne rien laisser perdre.

L'addition des sept messages est d'un grand intérêt pour l'histoire des origines du christianisme. Elle montre que la gnose hellénisée du Pseudo-Paul s'est solidement installée dans l'importante région des sept églises. Mais elle atteste aussi que les Chrétiens judaïsants sont nombreux et lui font une guerre acharnée. L'opposition des deux cultures qui s'est manifestée de bonne heure en Syrie reparaît ici avec une vigueur accrue. Mais les positions respectives des parties ne sont plus les mêmes. L'hellénisme se trouve ici sur son propre terrain, il a dans le pays des racines profondes; le judaïsme au contraire fait ici figure d'étranger, il est surtout représenté par une population flottante d'immigrés dont l'influence est minime. L'un triomphera facilement de l'autre. La gnose paulinienne elle-même paraît encore trop chargée d'éléments judaïques, qui tiennent à ses premières origines et qui s'imposent à elle en vertu d'un passé déjà long. A ce pays où la pensée grecque a pris depuis des siècles un essor magnifique, il faut une doctrine mieux adaptée à ses traditions et à son idéal.

Le quatrième Evangile.

Tout autre est l'esprit qui anime le *Quatrième Evangile*. Pour comprendre cette œuvre, il faut y distinguer une première rédaction foncièrement gnostique, et une série d'interpolations ultérieures, qui tendent à la corriger en un sens orthodoxe.

Le récit initial diffère profondément de ceux qui portent les noms de Matthieu, de Marc et de Luc. Tandis que ceux-ci nous offrent des épisodes à peu près parallèles, ce qui leur a fait donner le nom de « synoptiques », il se déroule selon un plan qui lui est propre, en une série de grands miracles, dont chacun est symbolique et dont la signification nous est donnée en un discours abstrait et solennel du thaumaturge : « Au commencement, lisons-nous, était la Vie, et la Vie était la Lumière du monde. Et la Lumière brilla dans les ténèbres. Et cette Lumière qui éclaire tout homme vint en ce monde. Et elle donna à ceux qui la reçurent de devenir les fils de Dieu. » La suite tend à montrer la réalisation de ces paroles en la personne de Jésus, qui changea l'eau en vin, qui guérit un paralytique, qui nourrit avec cinq pains une foule de cinq mille hommes, qui rendit la vue à un aveugle de naissance, qui enfin ressuscita Lazare. Nous sommes ici en plein

allégorisme. C'est l'esprit qui sauve, nous est-il dit, la chair ne sert de rien. D'autre part le récit est nettement orienté contre le judaïsme, qui est ici considéré comme une institution charnelle. La Loi, nous est il dit, a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Christ. Dieu est esprit et c'est en esprit qu'il doit être adoré. Il est amour, il nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique, dont le premier commandement est que nous nous aimions en lui. Nul ne l'a jamais vu. C'est son Fils unique qui nous l'a fait connaître. « Tous ceux qui sont venus avant moi, dit-il crûment, sont des voleurs et des brigands. » Il parle de la Loi comme si elle lui était étrangère [11].

La deuxième rédaction s'applique à neutraliser ces assertions d'un caractère trop absolu. Selon cet aspect nouveau de la doctrine, « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Lui-même a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-même. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Une autre fois il déclare aux Juifs : « Si vous croyez Moïse, vous me croirez aussi, parce qu'il a écrit de moi. » Jean le Baptiseur est présenté comme le précurseur du Christ prédit par Isaïe (I, 23). La foi nouvelle n'est plus ici que l'aboutissement normal du judaïsme [12].

La juxtaposition de ces thèses, qui se heurtent au cœur d'un même livre, montre en traits accusés les résistances que la conception d'un Christ spirituel à tendance gnostique rencontre au sein des groupes judaïsants.

Les Epîtres johanniques.

La première des trois *Epîtres johanniques*, qui n'est pas à vrai dire, une Epître, mais comme un raccourci de l'Evangile, présente la même dualité de tendances. D'une part elle répète que nul n'a jamais vu Dieu, elle revient sur le thème de la Lumière et de la Vie qui étaient en Dieu et qui ont été manifestées en son Fils Jésus Christ, qui fait en conséquence de tous ses disciples des enfants de Dieu. D'autre part, elle proteste que le Christ est venu « en chair » et elle dénonce comme un antéchrist quiconque n'a pas la même foi [13].

La deuxième épître est adressée par « l'Ancien » à une dame, « Kuria l'élue », qui doit personnifier l'Eglise, « et à ses enfants ». Elle a pour but de mettre en garde contre ces « séducteurs qui ne confessent point que Jésus Christ est venu en chair ». « Si quelqu'un vient à vous lui dit-elle, et n'apporte pas cette doctrine, ne

le recevez pas dans votre maison, ne lui dites pas salut, car celui qui lui dit : Salut, participe à ses mauvaises œuvres [10]. »

Un tel ostracisme provoque des répliques et se retourne contre ses auteurs. C'est ce que montre la troisième épître, adressée par le même « Ancien » à « Gaïus le bien-aimé », qui personnifie la pure orthodoxie: « J'ai écrit, y est-il dit, quelques mots à l'Eglise, mais Diothrephes qui aime à être le premier parmi eux, ne nous reçoit pas... tenant contre nous de méchants propos. Non content de cela, il ne reçoit pas les frères, et ceux qui voudraient le faire, il les en empêche et les chasse de l'Eglise [11]. »

Ainsi les communautés johanniques, où s'affirme le commandement nouveau du pur amour, ne sont pas moins divisées que celles où domine l'autorité de Paul.

D. — COMMUNAUTÉS GNOSTIQUES

En dehors des unes et des autres s'agitent dans la province d'Asie d'autres groupes d'un gnosticisme plus accusé, où les spéculations de la pensée grecque s'exercent librement sur les traditions du judaïsme et sur celles du christianisme, plus ou moins confondues avec celles de divers autres cultes. Irénée nous donne un exposé général de leurs doctrines, d'où il ressort que les mystères de Cybèle et d'Attis ont joué dans leur formation un rôle déterminant, car l'idée de la Grande Mère, bienfaisante à l'égard des humains, en constitue la trame. L'influence de la Bible juive y est par ailleurs très sensible.

La gnose selon Irénée.

A l'origine, enseignent ces gnostiques, était le Père, lumineux et incorruptible; l'Homme archétype. De lui naquit un Fils qui est sa Pensée substantielle. Du Fils de l'Homme se détacha la première Femme, mère de tous les vivants, qui n'est autre que l'Esprit de Dieu porté à l'origine sur les eaux du chaos. Le Père et le Fils prirent plaisir en elle et s'unirent à elle. Ainsi fut engendrée une Puissance de la Droite, le Christ. Celui-ci monta aussitôt en compagnie de sa Mère, vers ses auteurs, pour constituer avec eux une tétrade sacrée. C'est la sainte église au vrai sens du mot, exemplaire parfait de celles qui existent ici-bas.

Mais une partie de la vapeur lumineuse émise par le Père et le Fils était demeurée en excédent. Elle forma une Puissance de la

Gauche. Celle-ci dont la destinée devait être plus dramatique tomba étourdiment jusqu'au fond des eaux où elle déchaîna une grande agitation. Craignant d'y être diluée pour sa perte, elle se condensa en un corps lumineux et y fut aussitôt entourée par une grande masse de matière qui forma autour d'elle un vêtement très lourd. C'est cette Lumière enveloppée de ténèbres qu'on appelle la Sagesse, et aussi Prounikos. Se sentant mal à l'aise, elle eut un vif regret de sa chute et fit effort pour s'évader. Elle se replia sur elle-même, puis, ayant pris son élan, elle bondit vers les hauteurs, se dilata et détacha d'elle-même, comme en se dévêtant, une partie de sa substance qui constitua le premier ciel, le plus haut. Celui-ci procédant de même en fit un second, qui donna naissance à un troisième. Il s'en forma ainsi jusqu'à sept, qui correspondent aux sept planètes, et qui sont par ordre de naissance Ialdabaoth, Iao, Sabaoth, Adonaios, Eloaïos, Horeos, Astaphaïos, en d'autres termes Saturne, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus. Le premier d'entre eux ayant engendré, au mépris de sa Mère et pour se substituer à elle, toutes sortes de Fils, des Anges, des Archanges, des Vertus, des Puissances, des Dominations, fut, à son tour, méprisé par eux et ne réussit pas à leur imposer sa primauté. Désespéré il se tourna vers le limon de la terre et fit naître le Serpent, en qui se trouvait un Intellect joint à une âme et à une matière cosmique. Celui-là du moins, à cause de sa basse origine, espérait-il, le servirait. Mais c'est en lui qu'il trouva son pire adversaire.

Sa mère elle-même s'attachait à le contrecarrer. Un jour il s'écria, devant le spectacle de sa multiple descendance : « Je suis Dieu le Père et au-dessus de moi il n'y a personne. » Mais sa mère lui cria, sans se montrer : « Ne mens pas, Ialdabaoth. Il y a au-dessus de toi le Père de l'Univers et le Fils de l'homme. » Pour rallier ses compagnons, que cette voix mystérieuse troublait, il leur dit : « Venez, faisons un homme à notre image. » Tous vinrent et ils firent Adam. Celui-ci était d'une hauteur et d'une largeur démesurées, mais dépourvu de vie. Ialdabaoth souffla sur lui un esprit de vie, s'en dépouillant lui-même à son insu. C'était sa Mère qui, sans qu'il s'en doutât, l'avait amené à le faire, pour lui arracher une partie de la substance divine qu'il détenait. Ainsi pourvu d'intelligence, Adam rendit grâces au Père en négligeant ses propres auteurs. Ialdabaoth en fut jaloux. Il voulut lui retirer cette précieuse substance qu'il lui avait donnée. C'est pour cela qu'il détacha de lui une compagne nommée Eve. Mais celle-ci fut vidée furtivement, par la Sagesse de la rosée lumineuse qu'elle avait reçue. Les Archontes à leur tour se vidèrent pour elle, car ils se laissèrent séduire par sa beauté, s'unirent à elle et eurent d'elle des enfants, ces Anges inférieurs qui devaient bientôt s'unir

aux filles des hommes. La Sagesse fit mieux encore. Elle l'amena, par l'intermédiaire du serpent, à transgresser, avec sa compagne, l'ordre établi par Ialdabaoth au sujet de l'arbre de la science du bien et du mal. Adam et Eve mangèrent du fruit défendu. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent. L'un et l'autre connurent le Dieu Suprême. Ils rompirent avec leur auteur. Et la Sagesse cria que l'homme et la femme dont le chef des Archontes se vantait d'être le père n'étaient que de fausses copies de ceux qui existaient à l'origine[38].

Ialdabaoth, furieux, les chassa du paradis et les rejeta sur la terre. Le serpent aussi fut précipité du ciel suprême où il se trouvait avec eux, dans une région inférieure. Très irrité lui-même, il se retourna dès lors contre le couple qui avait causé sa perte. A son tour il engendra six enfants, qui forment avec lui une nouvelle hebdomade, calquée sur celle des sept planètes, et qui s'applique à perdre le genre humain. A cette méchante progéniture appartiennent l'oubli, la malice, la jalousie, l'envie et la mort. Le chef lui-même de cette bande n'est autre que Michel.

Pour ce qui est d'Adam et d'Eve, tandis qu'ils avaient au ciel un corps léger et brillant, comme spirituel, celui qu'ils eurent ici-bas était lourd, opaque, tout matériel. Leur âme aussi fut faible et languissante. Mais la Sagesse les prenant en pitié leur rendit la conscience d'eux-mêmes et la mémoire de leur premier état. Elle fit de même pour tous leurs descendants. C'est grâce à elle qu'après le meurtre d'Abel, suggéré à Caïn par le serpent, Seth fut engendré pour continuer la lignée des justes. C'est en vertu de la même disposition providentielle que naquit ensuite Noria, la femme de Noé, dont la famille échappa au déluge. Ialdabaoth furieux de se voir délaissé par les hommes avait voulu les perdre jusqu'au dernier, mais ses plans furent déjoués et bientôt la terre se repeupla. Toujours soucieux de se faire adorer, il choisit un certain Abraham, fit alliance avec lui, et lui jura que si sa race le servait fidèlement, il lui assurerait la possession de la terre. Dans la suite, il tira d'Egypte ses descendants et par l'intermédiaire de Moïse il leur donna une loi qui fit d'eux un peuple à part. Plus tard encore, il leur envoya des prophètes qui devaient le glorifier. Ses six compagnons firent de même. Mais la sagesse veillait toujours. Elle réussit à glisser dans leurs oracles mensongers des souvenirs du Père incorruptible et des annonces de la prochaine apparition du Sauveur. Par l'entremise de sa Mère, elle demanda et obtint du Père suprême que le Christ fut envoyé à son aide. Elle prépara sa venue en amenant le stupide Ialdabaoth à faire naître, de la stérile Elisabeth, Jean, le Baptiste, son précurseur, et de la Vierge Marie, Jésus, le meilleur des hommes, son digne réceptacle. Quand tout fut prêt le Christ

descendit à travers les sept cieux en prenant tour à tour la forme de chacun. Arrivé ici-bas, il s'unit à sa sœur la Sagesse, descendit avec elle en Jésus, et se mit à opérer des miracles et à dire la vérité sur le Père et le Fils. Ialdabaoth et ses compagnons s'irritèrent et tramèrent sa mort. Comme on allait au lieu du supplice, le Christ se retira, en compagnie de la Sagesse, vers le Père incorruptible. Jésus resta seul et il mourut sur la croix. Mais il ne fut pas oublié par son hôte divin. Une Puissance fut envoyée d'en haut pour le ressusciter, non pas comme le crurent ses disciples, en un corps charnel, car « la chair et le sang n'entreront pas au royaume de Dieu »[23], mais en corps spirituel. Il apprit par la même occasion tout ce qui licot à la Lumière et il en instruisit un petit nombre de disciples qu'il savait capables de si grands mystères et avec qui il resta pendant dix-huit mois.

Passé ce temps il fut reçu au ciel et y prit place à la droite de son père Ialdabaoth. Là, sans être vu de lui, sans que son rôle soit même soupçonné, il attire à soi, comme une sorte d'aimant, les âmes des initiés qui ont dépouillé leur corps mortel; il s'en enrichit sans cesse, tandis qu'il vide progressivement Ialdabaoth de sa substance spirituelle. Ainsi en sera-t-il jusqu'au jour où tout ce qu'il y a de divin au sein de la matière en aura été libéré pour remonter vers son premier Principe.

Ophites.

Cette gnose, si ample et si complexe, se prêtait à toutes sortes de variations. Comme elle exposait la tactique adoptée par la Sagesse pour la libération de l'âme captive, les gens à l'esprit inventif pouvaient toujours imaginer quelque autre action salutaire. Comme par ailleurs diverses traditions étaient utilisées, quiconque en connaissait d'autres qui pussent s'y adapter se trouvait amené à les faire valoir. Aucune autorité doctrinale n'était là pour imposer une orthodoxie, et le public religieux était friand de nouveautés. Sur le même tronc pouvaient ainsi pousser diverses sectes.

A la suite de son exposé général, Irénée signale tout particulièrement un de ces groupes, qui s'impose à l'attention par son étrangeté : « Selon les dires de certains, observe-t-il, ce fut la Sagesse elle-même qui se fit serpent. C'est pour cela que ce dernier se tourna contre l'auteur d'Adam, et qu'il communiqua la connaissance aux hommes. C'est pour cela aussi qu'il a été appelé le plus sage de tous les animaux[24]. »

Une telle croyance ne se conçoit bien que dans un milieu où le serpent était l'objet d'un certain culte. Mais nous savons juste-

ment que dans le monde grec, il jouissait d'un respect religieux. Comme il sort des profondeurs du sol pour se glisser dans les champs, dans les jardins, autour des maisons, l'on voyait en lui une sorte de génie familial, un revenant du monde des morts, en qui revivait l'âme de quelque ancêtre. On l'entourait d'égards, on l'admettait dans l'intérieur du logis, on lui offrait des aliments, ceux qu'on croyait agréables aux morts. Les néophytes chrétiens venus du paganisme tenaient à ces pratiques. Beaucoup se seraient fait scrupule d'y déroger. Seulement ils les interprétaient dans le sens de leurs nouvelles convictions, et ils les adaptaient en conséquence au cérémonial de l'Eglise. C'est ainsi que nous voyons mentionnée, dès la seconde moitié du IIe siècle, une secte chrétienne d'« Ophiens », que des textes plus tardifs appellent « Ophites », et dont le nom vient du grec « ophis », qui veut dire « serpent »[23]. Un chasseur d'hérésies nous dit à leur sujet : « Ils honorent le serpent à cause de la gnose portée par lui aux hommes, et ils lui offrent du pain. Ils ont en effet un vrai serpent qu'ils nourrissent dans une caisse. Au moment de leurs mystères, on apporte cette caisse et l'on dispose les pains sur une table; on ouvre la boîte, le serpent sort, monte sur la table, s'enroule autour des pains. Telle est pour eux l'offrande parfaite. Ils rompent ces pains, autour desquels s'est enroulé le serpent, ils les distribuent aux communiants, et ils magnifient cette eucharistie ainsi consacrée par les enroulements de la bête. Ils terminent leurs rites par un hymne adressé au Père suprême[24]. » Cette eucharistie ophite n'est sans doute que l'adaptation au repas sacré des Chrétiens de quelque pratique religieuse qui avait cours dans des cercles païens d'adorateurs du serpent.

Un Païen du temps d'Irénée, Celse, a connu la même secte. Il a même eu entre les mains une figure symbolique, un « diagramme » qui représentait les grandes lignes de leurs doctrines et il en donne un bref aperçu. Une ligne noire partage ce dessin en deux sections. Dans la partie du haut se lisent diverses inscriptions telles que « Le Père et le Fils ». On y voit le Père appliquant un sceau sur le Fils, qui dit en le recevant : « Je suis oint de l'onction blanche prise de l'arbre de vie. » Il y est question de la « Vierge Prounikos », de l'« âme du monde », figurée par un grand cercle, qui en renferme dix autres, de sept démons principaux qui ont la forme d'un lion, d'un taureau, d'un dragon, d'un aigle, d'une ourse, d'un chien, d'un âne. L'attention est surtout attirée sur le premier d'entre eux, le Dieu des Juifs, par qui le serpent fut maudit pour avoir communiqué aux hommes la science du bien et du mal, et qui, de ce chef, a encouru lui-même une malédiction bien plus grave. Au tableau

s'inscrivent une « figure carrée » — sans doute la sainte tétrade — des « portes du ciel », des « rameaux de l'Eglise terrestre », un mourant qui se trouve placé entre les sept monstres susdits et sept anges de la lumière.

Dans un traité « Contre Celse », le grand Alexandrin, Origène déclare avoir eu connaissance de la secte décrite par Irénée et s'être procuré le même diagramme. Il donne à son sujet quelques détails complémentaires qui achèvent de nous fixer sur le caractère du groupe [29]. Nous apprenons par lui que les Archontes qui président aux sept cieux sont Ialdabaoth, Iao, Sabaoth, Adonaïos, Eloaïos, Horaïos, Astaphaïos et que les démons qui disputent aux Anges de Lumière les âmes des mourants s'appellent Michel, Souriel [30], Raphaël, Gabriel, Tanthabaoth, Erathaoth. Nous sommes également instruits de plusieurs mots de passe que l'âme de l'initié devra prononcer en se présentant devant la porte d'entrée de chaque ciel. Tous ces renseignements cadrent fort bien avec ceux qui viennent d'Irénée. Ils s'expliquent par eux. Les Ophites sont donc bien une branche de la grande famille des gnostiques décrite par l'évêque de Lyon.

Origène affecte de la considérer comme une quantité négligeable. Peut-être étaient-ils peu nombreux, de son temps, dans les régions qu'il a connues. Ils l'étaient davantage ailleurs car c'est par eux que Celse, esprit fort avisé, se représente la doctrine commune des Chrétiens. Ajoutons qu'ils devaient avoir une constitution assez robuste puisque Epiphane, évêque de Salamine, les a trouvés deux siècles plus tard en pleine vitalité.

*Naassénien*s.

Aux Ophiens ou Ophites il convient de joindre un groupe de gnostiques qu'Hippolyte nous décrit longuement sous le titre de « Naasséniens ». Leur nom provient de l'hébreu « naas », qui, comme le grec « ophis », est synonyme de « serpent ». C'est en effet cet animal, nous est-il dit, que ces gens-là adorent [31]. Mais eux-mêmes se donnent plutôt le titre de « gnostiques ».

Leur doctrine, comme celle des Ophites, se rattache étroitement à celle des anonymes décrits par Irénée. Nous n'en avons que des fragments épars, souvent mal compris par leur rapporteur. Mais c'est en elle qu'ils se rejoignent et qu'ils reprennent vie. A l'origine, disent ces gnostiques, existait l'homme type, « être inexprimable, sans forme, qu'on ne peut ni représenter par aucune image, ni concevoir par l'entendement ». Comme l'enseignent les Égyptiens — selon toute apparence, les livres hermétiques, principalement le Poimandrès — en lui n'existait

aucune différenciation sexuelle. Il était androgyne. Un des hymnes nombreux et variés, qui ont été composés en son honneur, lui dit à ce sujet : « De toi le Père et par toi la Mère, ces deux noms immortels, ces procréateurs des Eons, ô citoyen du ciel, Homme glorieux. » De lui naquit un Fils, le Fils de l'homme, celui qu'un autre hymne nous montre vénéré en Phrygie comme Attis, en Syrie comme Adonis, en Egypte comme Osiris, à Samothrace comme Adamas[77], ailleurs sous d'autres noms. Là où se trouvent ce Père et ce Fils, là est aussi un « Esprit », qui en procède et qui en est inséparable. « Etre aux noms variés, aux yeux innombrables après lequel tous les autres soupirent, chacun à sa manière. Verbe divin, par qui s'exprime la Grande Puissance, Racine de tout ce qui existe, des Eons, des Puissances, des Pensées, des Dieux, des Anges. » Parmi ces « noms variés » auxquels le texte fait allusion sont sans doute venus en première ligne ceux de Cybèle, la Grande Mère, d'Isis, la sœur d'Osiris, d'Aphrodite, l'amante d'Adonis, de leur parente, Déméter, de toutes les divinités féminines qui président aux religions de mystère. A cette Trinité indissoluble est associé le Christ qui en procède. Il a reçu la forme du Fils de l'homme, de ce Verbe qui lui-même n'en a pas la forme, et il se tient près de ses auteurs, car nous le voyons dans un autre hymne s'adresser au « Père » pour le prier de l'envoyer en ce monde[78].

Pourquoi cette demande ? Parce qu'ainsi le veut l'intérêt divin. Le monde, en effet, se trouve formé, selon le même hymne, par le concours de trois éléments, l'un spirituel, un autre matériel, un troisième psychique.

L'âme, ou Psyché, est née de l'Esprit mais elle est tombée dans la matière chaotique. Cette chute originelle a fait son malheur. Revêtue d'une forme aqueuse, « elle peine, jouet et esclave de la mort ». La formation du cosmos, qui aboutit à celle de l'homme, est l'œuvre de Ialdabaoth, qui est appelé pour ce motif « Créateur et Père de ce monde des formes », et qui est présenté aussi comme le « quatrième », sans doute parce qu'il vient dans l'ordre des divinités masculines après l'Homme, le Fils de l'homme et le Christ. Il a été assisté dans sa tâche par « de nombreuses puissances », qui tiennent une grande place dans la cosmogonie des Naasséniens, car on nous dit que « chacune est l'objet de longues dissertations ». C'est de leur collaboration que vient Adam. Il fut formé à l'image du divin exemplaire Adamas. Fait de la terre, « il gisait sans souffle, sans mouvement, inanimé, comme une statue », ainsi que l'enseignent les Chaldéens. Puis une âme lui fut adjointe, et le rendit susceptible de souffrance et de châtiment. Elle devait être soumise aux plus étranges vicissitudes : « tantôt investie de la royauté, ...tantôt

précipitée dans le malheur... Infortunée que ses courses errantes ont précipitée dans un labyrinthe de maux. » A la vue de ses incessantes épreuves, le Christ fut ému de pitié. Il s'écria : « Regarde, ô Père ! En butte au malheur, elle erre encore sur la terre, loin de ton souffle; elle cherche à fuir l'odieux chaos et ne sait comment le traverser. C'est pourquoi, Père, envoie-moi ! Je descendrai, portant les secours. Je traverserai la totalité des Eons, je révélerai tous les mystères, je montrerai les formes des dieux et je transmettrai, sous le nom de gnose, les secrets de la Sainte Voie. »

Le Christ vint donc ici-bas. Il parut en « Jésus né de Marie ». En lui existaient trois éléments distincts, dont « un venait de l'esprit, un autre de l'âme, un autre de la matière ». Les trois parlaient à la fois par sa bouche, et chacun s'adressait à ses pareils, qui l'entendaient selon leur propre constitution. En effet, « à entendre les Naasséniens, l'univers comprend trois sortes d'êtres, les Angéliques, les Psychiques, les matériels, auxquels correspondent trois Eglises, l'angélique, la psychique, la matérielle, désignées respectivement par les noms d'Appelée, d'Elue, de Captive. »

Le Sauveur prit douze disciples pris en douze tribus pour parler par leur intermédiaire à toute tribu. Il savait que tous n'avaient pas la même nature, que chacun parlerait selon la sienne propre et serait entendu par ses seuls congénères.

Les Naasséniens se réclament particulièrement de certains d'entre eux. Ils exploitent nous dit-on, l'*Evangile de Thomas*, dont ils invoquent particulièrement le témoignage à propos de la manifestation du Christ, qui a eu lieu, selon eux, « dans le quatorzième Eon », c'est-à-dire dans la quatorzième année. Ils mettent aussi en avant des révélations que Jacques, frère du Seigneur, aurait faites à Marianne, sans doute la Marie mère de Jacques dont parlent nos Evangiles [30]. Ils se réfèrent pour ce qui regarde la nature et la destinée de l'âme à l'*Evangile des Egyptiens*, où une parente de cette Marie, Salomé, reçoit les confidences du Christ lui-même. Mais leurs préférences vont à l'*Evangile de Matthieu* et plus encore à celui de Jean dont ils citent et commentent des passages importants. Ils les complètent par les *Epîtres* de Paul et citent avec une complaisance particulière les *Epîtres aux Corinthiens*, aux *Ephésiens*, aux *Galates*.

Qu'enseigne le Christ à travers tous ces textes ? Que l'esprit et la chair s'opposent par nature, que l'un vient de Dieu, l'autre de la matière, qu'il faut donc mourir à la chair pour vivre selon l'esprit. Il faut, notamment, s'abstenir de rapports sexuels : « Ce qu'on appelle le commerce de la femme avec l'homme est, dans la doctrine des Naasséniens, une abomination et une souillure [31]. »

C'est ce que signifie le sacrifice imposé par la Mère des Dieux à son fidèle amant : « Attis a été mutilé, c'est-à-dire, séparé des parties matérielles et inférieures de la création, pour passer à l'existence éternelle, là-haut où il n'y a ni femelle, ni mâle, mais une Nouvelle créature, un homme nouveau, qui est androgyne. »

C'est par le baptême, expliquent les Naasséniens, que s'engendre cette créature spirituelle : « Il n'a pas, d'après eux, d'autre but que d'introduire dans la volupté impérissable, l'homme qui, d'après leur expression, est lavé dans une eau vive et oint d'une onction ineffable. »

III. — LA GNOSE SIMONIENNE

Les Simoniens.

Pour se faire agréer des cercles cultivés, les cultes les plus frustes et les plus archaïques prirent sur les bords de l'Oronte une allure doctorale. Ils se présentèrent comme les heureux détenteurs d'une gnose transcendante, qui ne pouvait être comprise que par une élite d'initiés. Un exemple caractéristique de cette évolution nous est fourni par la secte des Simoniens dont il nous est parlé dans les *Actes des Apôtres* [38] et par divers auteurs ecclésiastiques, notamment par Justin, Irénée, Hippolyte et Epiphane. Son Dieu sauveur, Simon, paraît n'avoir été qu'un nouvel avatar de l'ancien Esmoun très honoré en Syrie, dont la légende avait déjà subi maintes transformations. Mais en sa dernière issue il se distingue de toutes ses précédentes métamorphoses par son caractère nettement hellénique. Il a revêtu le manteau des philosophes. Il est devenu le plus sage des Dieux, mieux que cela, le protecteur attitré de la sagesse divine.

Au commencement, selon les Simoniens, était le Dieu Très Haut, le Cronos des Grecs, Esprit pur en qui n'existait aucune parcelle de matière, Bien suprême que ne déparait pas l'ombre même du mal, Etre parfait selon l'idéal de Platon. De lui naquit avant tous les temps un Fils en qui se réfléchissait sa riche nature, et qui possédait en conséquence la plénitude ou le « plérôme » de la divinité, notamment sa puissance souveraine, qui, d'autre part, portait en lui l'archétype de l'univers, et tout particulièrement de l'homme, conformément à la doctrine platonicienne du Logos, identifié par les stoïciens avec Zeus. De ce premier né procéda la « Pensée » ou « Ennoia » forme initiale de la « Sagesse » ou « Sophia », identique à l' « Athéna » d'Homère qui jaillit

soudain du cerveau de Jupiter, « Esprit » féminin qui réalisa avec le Père et le Fils la sainte triade. A son tour cette auguste personne se donna une progéniture. Les yeux fixés sur l'Archétype idéal du Logos, elle engendra les Anges, en qui sa nature spirituelle se trouvait encore, mais désormais morcelée, par là-même imparfaite. Ainsi limités dans leur être, ces esprits inférieurs se trouvaient aux prises avec la matière, qui, d'après l'enseignement des philosophes, n'est qu'un « non-être » étranger au plérôme divin. Ils étaient perdus dans l'immensité du vide ou du « kinome ». Ils s'installèrent en sa partie supérieure, l'organisèrent à leur guise et firent les sept cieux où ils fixèrent leur demeure. Mais la discorde se mit entre eux parce que chacun, méconnaissant son origine, se posait comme le Dieu suprême et voulait dominer sur les autres. La Lumière risquait d'être étouffée par les Ténèbres. Pour parer à ce danger, la Sagesse divine fit apparaître le Soleil où le Logos établit sa résidence, puis la Lune, où elle-même s'installa. De là vient que les sages identifient Zeus avec Helios, et Athéna, en qui sa splendeur se reflète, avec Seléné. De sa demeure éthérée, cette même Ennoia, ou plutôt, expliquait-on, une image de sa pure substance détachée en « Messagère » ou « Prounikos », alla vers les Anges rebelles, devenus les maîtres ou les « Archontes » du ciel, pour les rappeler à l'ordre. Mais elle fut retenue par eux, soumise à toutes sortes d'avanies et enlacée en un corps de femme, où elle était selon la formule de Platon comme en une prison. Soumise désormais aux lois de la génération, elle dut, comme l'enseignait déjà Pythagore, se transvaser sans fin d'un corps dans un autre, par un cycle continu de naissances, qui en la morcelant l'affaiblissait sans cesse et la faisaient déchoir de plus en plus. Sa beauté n'en continuait pas moins de rayonner parmi les filles d'Eve. Elle donna lieu en maintes circonstances à des luttes meurtrières, car les Maîtres de ce monde s'en disputaient la possession. C'est ce qui advint notamment dans la guerre de Troie dont le récit, fait par Homère, est plein d'enseignement. L'héroïne pour laquelle se battirent Grecs et Troyens et dont le nom grec, Hélène, rappelle celui de Seléné, finit de chute en chute par échouer, au cours d'une dernière métempsychose, dans un lupanar de Tyr.

Dieu fut ému, dans sa bonté, par le spectacle d'une telle misère. Il envoya au secours de l'Ennoia déchue, son propre fils, qui était, lui, resté debout, et avait mérité, pour ce motif d'être appelé l' « Estos » ou le « Stable ». « Obéissant aux ordres du Père, ce qui lui valut le nom de « Simon »[32], le Sauveur divin descendit à travers les sphères célestes. Comme il ne devait pas y attirer l'attention, il prit en chacune la forme de ses habitants. Il revêtit en d'autres termes les figures des divers animaux qui peuplent,

selon les rapports des esprits ces réunions éthérées. Puis il parut ici-bas comme un homme, et commença son apostolat en une bourgade modeste de Samarie. Mais sous ces apparences modestes il se révéla par ses actes miraculeux comme la Grande Puissance de Dieu, et par ses discours comme l'Auteur de la Sagesse. Allant comme un bon Pasteur, au secours de la Brebis perdue, il se tourna vers la prostituée de Tyr, dernier avatar de l'Hélène d'Homère et de la sublime Selene. Il lui rappela son origine céleste, lui rendit la conscience de sa haute mission, et la prit avec lui. Puis, ainsi escorté, il continua son œuvre salutaire auprès des pauvres humains en qui survivaient des parcelles de l'Ennoia.

Les princes célestes, les « Archontes », s'étaient ingéniés, pour maintenir les peuples sous leur autorité, à leur imposer des préceptes arbitraires. Comme l'ont vu les Stoïciens et aussi les Cyniques, les lois qui régissent les Nations se fondent sur de pures conventions; elles sont contraires à la nature, qui devrait être notre seul guide. Simon les répudiait toutes, à commencer par celles des Juifs, dont le Dieu était dénoncé par lui comme un des Anges rebelles, et même le plus mauvais de tous, le plus ambitieux, et le plus remuant, en qui existaient dès l'origine, à l'état d'archétype, tous les défauts qu'on retrouve en sa race. Les observances légales, était-il expliqué à ce propos, ne servent de rien. Elles ne font que maintenir l'homme en état d'esclavage. Comme l'enseignent encore les stoïciens, le sage seul est libre. On le devient en vivant selon sa nature. Comme l'homme est par essence un pur esprit qu'une faute originelle a fait tomber dans les liens de la chair, il ne peut se libérer qu'en faisant un effort continué pour se dégager des tendances charnelles. Il lui faut revenir aux préceptes de Pythagore, pratiquer une continence absolue et une abstinence sévère. C'est Dieu qui lui a donné le moyen d'échapper aux puissances du Mal et de se sauver en lui révélant la « gnose » rédemptrice. On n'est sauvé que par sa « grâce », dans la mesure où l'on a en lui une foi confiante.

Simon illustrait cette doctrine par son exemple personnel. Il montrait à tout propos comment l'esprit triomphe de la matière. Il luttait sans relâche contre les puissances mauvaises. Soumis par elles aux épreuves en apparence les plus dures, il en triomphait avec une aisance souveraine. Finalement il remontait au ciel devant les regards ébahis de nombreux spectateurs, montrant à tous la voie qu'il fallait suivre, pour retrouver le paradis perdu.

C'est un véritable Evangile que représentent la vie merveilleuse et la doctrine libératrice de ce Dieu Sauveur. Un auteur syriaque du IVe siècle en signale une rédaction qui s'intitulait « le livre des quatre coins du monde », et qui se présentait donc comme un

appel à toutes les Nations [34]. Une œuvre de ce genre doit être à la base des textes les plus anciens que nous possédons sur Simon. Sans doute a-t-elle été écrite vers le début de notre ère, en un temps où on gardait le souvenir vivant des luttes qui furent livrées tour à tour par César, Antoine et Octave autour de Cléopâtre. On comprend mieux ainsi le rôle attribué à la beauté féminine dans le déroulement des guerres. L'Evangile de Simon fut selon toute apparence bien antérieur à celui de Jésus.

Autour de lui se constitue de bonne heure une Communauté religieuse qui avait beaucoup d'affinités avec celle des Esséniens. D'après le témoignage non suspect du livre des *Actes*, elle était fortement installée en Samarie avant que n'y parût aucun apôtre. Selon le rapport d'Irénée, la secte avait un sacerdoce organisé. Ses prêtres pratiquaient certains rites, qualifiés par lui de « magie », à cause de la vertu sacramentelle qu'il leur attribue. Ils se livraient tout particulièrement à des « exorcismes », à des « incantations » pour chasser les esprits mauvais et se concilier les bons. Selon les idées qui avaient cours chez eux, un culte particulier était rendu à des images qui représentaient Simon et Hélène sous les traits de Zeus et d'Athéna. A l'un on donnait le titre de Kurios ou Seigneur, à l'autre celui de Kuria ou « Sagesse ».

Cette religion si foncièrement hellénisée n'en gardait pas moins des attaches étroites avec la terre syrienne. Elle avait sa métropole à Antioche. Divers auteurs ecclésiastiques — Irénée, Hippolyte, Epiphane [35] — parlent d'une école de théologie simonienne qui existait en cette ville. Ils nous donnent comme son premier représentant après Simon un certain Ménandre, dont la personnalité ne se distingue guère de celle du Maître et pourrait bien être également mythique. De lui sont issues, d'après leurs rapports concordants, diverses « hérésies » qui s'inspirent de ses doctrines, tout en se réclamant de l'Evangile et qui ont recruté de multiples adeptes. C'est dire que selon leur propre témoignage la doctrine simonienne a beaucoup influé sur celle du christianisme.



Il n'est pas sans intérêt de noter que l'un des piliers de l'Eglise de Jérusalem, « Képhas » ou « Pierre », mentionné sous ce nom entre Jacques et Jean dans l'*Epître aux Galates*, porte plutôt le nom de « Simon » dans l'Evangile nazaréen et dans les récits postérieurs qui en procèdent. Képhas ou Pierre est un simple surnom. Ce changement est assez surprenant. Il serait singulier que l'auteur de l'*Epître aux Galates*, appelant Jacques et Jean par leur nom, n'eût fait de même pour leur compagnon. L'on peut se demander si ce n'est pas plutôt l'auteur de l'Evangile nazaréen

qui aura donné à l'apôtre en question le nom de Simon, en faisant de Pierre un simple surnom. Par là il rehaussait à sa façon le prestige du christianisme. Il muait en disciple du Christ le grand thaumaturge, le Maître notamment vénéré par les Simoniens comme un Dieu fait homme. C'est ce que fait sous une forme nouvelle, mais dans un esprit analogue, l'auteur du livre des *Actes* qui nous présente Simon comme un magicien de Samarie converti à la foi nouvelle par les premiers disciples du Christ [32].

Ce n'est pas seulement le sauveur samaritain qui s'est infiltré d'une façon indirecte dans la *Vie de Jésus*. Sa compagne y a obtenu aussi une place de choix. Déjà l'Évangile nazaréen mettait en scène une femme de mauvaise vie qui avait été amenée à cause de son inconduite devant Jésus et avait obtenu de lui son pardon. L'épisode a connu des vicissitudes diverses. Très apprécié par certains lecteurs, qui en goûtaient l'esprit miséricordieux, mal vu par d'autres, qui redoutaient la contagion du mauvais exemple, tantôt accueilli avec faveur par les copistes, tantôt écarté par eux comme un sujet scabreux, il s'est finalement échoué en un coin du *Quatrième évangile* [33] où il n'est manifestement pas à sa place, car il s'y trouve sans rapport avec le contexte. Dans la première rédaction de l'*Evangile selon Luc*, il est également parlé d'une pécheresse notoire qui se jette aux pieds du Maître, les arrosant de ses larmes, les essuyant de ses cheveux, les oignant de son parfum, et qui obtint de lui la rémission de ses nombreux péchés [34]. Puis le narrateur montre Jésus escorté par des femmes qui ont été arrachées par lui à l'emprise des Puissances du Mal notamment par Marie de Magdala, de laquelle il a fait sortir sept démons. C'est l'histoire de l'Hélène déchue qui était relevée par Simon et qui marchait désormais à sa suite.

A la lumière de cet épisode particulièrement significatif d'autres scènes évangéliques s'éclairent d'un jour nouveau. Elles laissent apercevoir la marque originelle de la légende simonienne.

Simon et Paul.

Mais c'est surtout dans la deuxième rédaction des *Epîtres* de Paul que son influence s'affirme. Elle transparaît déjà dans les parties qui s'adressent à la masse des fidèles et qui exposent la croyance commune de l'Eglise syrienne. Ouvrons par exemple l'*Epître aux Galates* [35]. Nous y trouvons, à travers les textes qui appartiennent à la seconde couche, des remarques d'un caractère pratique : « Ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus Christ. »... « Pourquoi donc la

loi ?... Elle a été donnée à cause des transgressions... elle a été promulguée par les Anges... ». « Lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage... Mais lorsque les temps ont été accomplis, ... Dieu a envoyé son *Fils*... afin que nous reçumions l'adoption... Ainsi tu n'es plus esclave, mais fils... » « Vous tous qui cherchez la justification dans la Loi vous êtes déchus de la Grâce. Pour nous c'est de la foi que nous attendons par l'Esprit l'espérance de la justice... » « Frères, vous avez *été* appelés à la liberté, seulement ne faites pas de cette liberté un moyen de vivre selon la chair... Marchez selon l'Esprit. »

Mêmes considérations présentées sous une forme plus ample, dans l'*Epître aux Romains*[40]. Elles s'y rattachent à une vision générale de l'humanité, qui se situe dans la perspective des Simoniens. « Nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que tous aient la bouche fermée, et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu. C'est pourquoi personne ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi; car c'est la loi qui donne la connaissance du péché... » « Les Gentils, qui ne cherchaient pas la justice, sont parvenus à la justice, la justice qui est par la foi; et Israël, qui cherchait la Loi de la justice, n'est point parvenu à la Loi de la justice. Pourquoi ? Parce qu'ils ne l'ont point cherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi; car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : Voici, je mets en Sion la pierre d'achoppement et la pierre de scandale; mais quiconque croira en lui, ne sera point confus. »

D'autres parties de la *deuxième rédaction* des *Epîtres pauliniennes* ont un caractère plus nettement ésotérique. Elles ne s'adressent qu'à l'élite des croyants. Celles-là trahissent plus encore l'influence simonienne. Elles présentent le christianisme comme une gnose transcendante, qui ressemble sur des points essentiels à celle de Simon, et qui en reprend même par moments la terminologie.

Voici par exemple comment s'exprime le Pseudo-Paul dans la première *Epître aux Corinthiens*[41]. « Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils mais Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs qu'Hellènes. Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes... C'est une sagesse que nous prêchons parmi les parfaits, sagesse qui n'est pas de ce siècle, ni des archontes de ce siècle, qui vont être anéantis; nous prêchons la Sagesse de Dieu mystérieuse et cachée, que Dieu avant les siècles avait destinée pour notre gloire, Sagesse qu'aucun des archontes de ce siècle n'a connue »...

Cette « Sagesse » de Dieu, cette « Puissance » de Dieu, ce

« Siècle », appellation mystique du monde qui passe, par opposition à l'éternité divine, ces « archontes » qui le gouvernent et dont le règne va finir, ce « mystère » qui enveloppe le tout, ne se comprennent bien qu'à la lumière de la gnose simonienne. Ici encore nous avons des fragments détachés d'un système hors duquel ils sont presque inintelligibles.

Plus caractéristique encore est un passage de l'*Epître aux Philippiens*[41] qui exprime la quintessence de la gnose chrétienne concernant la personne même du Christ : « Lui qui existait en forme de Dieu, n'a point regardé comme un rapt l'égalité avec Dieu. Mais il s'est lui-même vidé, prenant forme d'esclave, fait à la ressemblance des hommes. Et trouvé en son attitude comme un homme, il s'est abaissé lui-même, devenu obéissant jusqu'à la mort. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté et l'a qualifié du nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus fléchisse tout genou des êtres célestes, des terrestres et des infernaux, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. »...

C'est l'épopée théologique de Simon que nous retrouvons ici appliquée à Jésus. Les deux Sauveurs ont la même origine; ils se sont soumis au même abaissement; la même exaltation leur était réservée. L'idée du rapt qu'on peut commettre en s'égalant à Dieu est à rapprocher du mythe simonien des Anges rebelles qui n'ont pas craint de prendre la place du Très-Haut. Le « vide » auquel le Christ s'est astreint en prenant une figure d'homme ne se conçoit qu'en opposition avec la « plénitude » qu'il possédait tant qu'il était « en forme de Dieu ». Ce kinome et ce plérôme rappellent la gnose de Simon.

L'Epître aux Colossiens nous présente en sa seconde rédaction une doctrine analogue où l'on perçoit la même inspiration. Ici encore le Christ occupe le centre de la scène. D'après la forme primitive du texte, que des gloses postérieures ont beaucoup altéré[42] « il est l'image du Dieu invisible », « il a existé avant tous les êtres » qui sont au ciel et sur terre, « en lui habite tout le plérôme de la divinité ». « Il est la tête de toute Principauté et Puissance, il réconcilie tout en lui-même. » En lui apparaît « le mystère caché de tout temps et dans tous les âges, mais révélé maintenant aux saints », « mystère dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la gnose ».

Ces derniers mots caractérisent bien l'esprit du document. Ils laissent deviner dans un arrière-plan obscur une philosophie religieuse très ample, qui englobe Dieu, le monde, l'humanité, qui explique le mal, soit physique, soit moral, par une rébellion contre le Bien suprême, et qui attribue un rôle central de Médiateur au Christ, être divin par essence et humain par libre choix,

unissant en lui les extrêmes, et pacifiant par le sacrifice de sa personne tout l'univers. La mention du « plérôme » qui réside en lui, des « Principautés et Puissances » dont il a détruit la domination, montre que le système a beaucoup d'affinités avec celui des Simoniens.

Nulle part ce genre de gnose n'est aussi accusé que dans l'*Epître aux « Ephésiens »*, primitivement intitulée « aux Laodicéens », qui reprend les instructions aux Colossiens en les glosant très largement, dans un style abstrait et ampoulé [14]. Le Dieu Très-Haut qui siège « dans les lieux célestes », possède une « sagesse infiniment variée », en même temps qu'une puissance d'une infinie grandeur et un amour d'une infinie richesse. Il est « le père de Notre Seigneur Jésus-Christ », « son bien-aimé » en qui se trouve le « plérôme » de la divinité. Au-dessous vient le monde des Esprits, de quelque nom qu'on les appelle, « principauté, puissance, vertu, seigneurie » et autres du même genre. Ces êtres bien inférieurs à Dieu se sont révoltés contre lui. Par eux le mal a pris corps dans le monde, et il s'est fixé dans l'homme où il est entretenu par les « convoitises de la chair ». Tous, jadis, nous nous comportions « en conformité avec le Principe de ce monde, avec l'Archonte de la Puissance de l'Air, de l'Esprit qui opère maintenant dans les fils de la rébellion. » Mais « Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui, nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, qu'il nous a accordée en son bien-aimé. En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon la richesse de sa grâce, que Dieu a répandue abondamment sur nous par toute espèce de sagesse et d'intelligence, nous faisant connaître le mystère de sa volonté, selon le bienveillant dessein qu'il avait formé en lui-même, pour le mettre à exécution lorsque les temps seraient accomplis de réunir toutes choses au Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre... » « Il a déployé en Christ l'infinie grandeur de sa puissance en le ressuscitant des morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute Domination, de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Dignité et de tout nom... Il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise, qui est son corps, le Plérôme de celui qui remplit tout en tous... [15] » « Il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes avec Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce... ». « Vous autrefois Païens, appelés incirconcis par ceux qu'on appelle circoncis... vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le

sang du Christ. Car Il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié, ayant anéanti par sa chair la loi des ordonnances dans ses prescriptions afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau. »

L'auteur est tellement satisfait de cette somptueuse parade qu'il tient à en souligner l'excellence et qu'il s'octroie, à l'occasion, un beau compliment : « C'est par révélation, dit-il, que j'ai eu connaissance du mystère sur lequel je viens d'écrire en peu de mots. En les lisant vous pouvez vous représenter l'intelligence que j'ai du mystère du Christ[49]. »

Les Païens réfractaires à cette gnose sublime montrent par là combien leur esprit est borné. « Ils sont étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux. » Étrange renversement ! Le christianisme issu d'un monde obstinément fermé au savoir hellénique reproche maintenant aux Hellènes d'être étrangers à la vraie science. Il emprunte les idées et le langage des philosophes grecs. « Prenez garde, écrit le Pseudo-Paul, de vous conduire avec circonspection, non comme des insensés mais comme des sages. » Il parle comme un Platonicien : « Devenez, dit-il, les imitateurs de Dieu... Marchez comme des enfants de lumière !... Ne prenez point part aux œuvres infructueuses des ténèbres[41]. » A ce propos il invoque le texte suivant à l'allure rythmique, qui suppose la conception platonicienne de l'âme captive de la matière, comme assoupie dans la région des ombres et oublieuse de sa noble origine : « Éveille-toi, toi qui dors,

« Lève-toi du milieu des morts,
« Et sur toi luira le Christ. »

Sans doute avons-nous là un morceau d'un chant d'église car peu après vient cette recommandation : « Soyez remplis d'Esprit entretenez-vous vous-mêmes de Psaumes, hymnes et cantiques spirituels. » Mais quelque chose de pareil se lisait déjà selon toute apparence, dans la liturgie des Simoniens. Le messager du Très-Haut devait s'y adresser en termes analogues à l'Ennoia déchue, car un appel semblable était formulé en d'autres gnoses, inspirées par celle de Simon, et il s'y accompagnait de détails dramatiques. Un dernier détail nous ramène à la même origine : « Revêtez l'armature de Dieu, conclut le Pseudo-Paul afin d'être capables de tenir contre les Puissances, contre les Souverains de ce monde ténébreux, contre les Esprits de la méchanceté dans les cieux. » C'est la mythologie cosmique des Simoniens qui reparaît ici. La suite n'est pas moins caractéristique : « Tenez bon, les reins ceints de la vérité, couverts de la cuirasse de la justice, les

pieds chaussés de diligence pour l'Evangile de la paix, saisissant avec tout cela le bouclier de la foi, sur lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Méchant et prenez le casque du salut et le glaive de l'Esprit... [41] » Plusieurs détails de cette armure mystique s'offraient déjà chez Isaïe. Mais ils s'y trouvaient très dispersés. Ils y servaient d'ailleurs à d'autres fins. Au contraire l'ensemble était présenté dans la doctrine de Simon comme l'équipement symbolique dont devait se revêtir Hélène, progéniture terrestre d'Athéna. C'est Epiphane qui nous donne ce curieux renseignement. A ses yeux, il ne fait point de doute qu'on se trouve là devant une odieuse parodie de *l'Epître aux Ephésiens*. Mais son interprétation est bien peu vraisemblable. La théologie simonienne est antérieure à l'œuvre du Pseudo-Paul. Elle s'explique parfaitement sans lui. Sa tendance générale donne à penser qu'elle se sera inspirée bien plutôt de la littérature homérique qui décrivait l'armure d'Athéna. Comme la déesse en qui se personnifiait la Sagesse avait pour la lutte contre les aveugles troyens sa cuirasse, son casque, sa lance, tout son attirail guerrier [42] de même Hélène, son incarnation terrestre, qui représentait l'ensemble des âmes prisonnières des puissances mauvaises, devait s'armer des diverses vertus, pour triompher de tous ses ennemis. Cette interprétation symbolique était dans la ligne de l'exégèse courante, car depuis longtemps les commentateurs d'Homère, interprétant son œuvre comme un texte sacré, y cherchaient et y trouvaient toutes sortes d'enseignements utiles pour la conduite de la vie. C'est de cette tradition, par l'intermédiaire des Simoniens, que procèdent les exhortation du Pseudo-Paul. En somme, sa morale, comme sa dogmatique, est toute pénétrée d'hellénisme.

Paulinisme et judaïsme.

Dans la mesure même où la gnose paulinienne s'inspire de la culture grecque, elle tourne le dos non seulement au judaïsme palestinien, mais au christianisme judaïsant de la Transjordanie qui a de nombreuses ramifications en Syrie. La divergence rituelle qui a déjà provoqué des dissidences dogmatiques, dégénère de plus en plus en opposition doctrinale. Les frères séparés tendent à devenir des frères ennemis.

De cette hostilité certains textes du Pseudo-Paul fournissent un témoignage très net. Les chrétiens y sont mis en garde contre ceux qui voudraient les ramener à l'observation de la Loi. Un tel retour en arrière serait une désertion, un reniement du Christ Sauveur qui nous a libérés au prix de sa vie. *L'Epître aux*

Galates traite d'« insensés » ceux qui se laissent ainsi « fasciner » jusqu'à sacrifier la liberté si chèrement acquise. « Lorsque nous étions enfants, leur est-il déclaré, nous étions asservis sous les Eléments du monde. Mais quand vint la plénitude du temps Dieu envoya son Fils afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la Loi et que nous reçussions l'adoption. Jadis, ne connaissant pas Dieu, vous avez servi les Dieux, qui par nature ne le sont pas. Mais maintenant, ayant connu Dieu, ... comment retournez-vous encore aux infirmes et pauvres Eléments que de nouveau vous voulez servir ? Vous observez les jours, les mois, les saisons, les années... [90].

Des remarques analogues mais plus circonstanciées, se lisent dans l'*Epître aux Colossiens* : « Prenez garde, y est-il dit, que nul ne vous prenne par philosophie et vaine tromperie selon la tradition des hommes, selon les Eléments du monde et non selon le Christ... Que nul donc ne vous critique pour nourriture ou boisson ou au sujet de fête, de nouvelle lune, de sabbat; ce sont ombre de choses à venir, mais la réalité est celle du Christ. Que nul ne vous frustre avec son humilité et son culte des Anges, s'appuyant sur ses visions, vainement enflé par sa pensée de chair et ne s'attachant pas à la tête de laquelle tout le corps... tire l'accroissement. Si vous êtes morts avec Christ aux Eléments du monde, pourquoi... vous impose-t-on ces préceptes : « Ne prends pas », « ne goûte pas », « ne touche pas », préceptes qui ne sont fondés que sur les ordonnances et doctrines des hommes ? Ils ont à la vérité une expression de sagesse en tant que « culte volontaire » « humilité », « mépris du corps », mais ils n'ont quelque valeur que pour la satisfaction de la chair [91] ».

Cette gnose judaïsante à laquelle notre théologien, malgré son parti-pris, ne dénie pas une apparence de « sagesse », et qu'il traite de « philosophie », n'est pas à chercher parmi les destinataires de la lettre, car cette instruction « aux Colossiens » de même que celle qui lui correspond, « aux Galates », n'a rien d'épistolaire. Elle se situe bien plutôt dans le milieu même où les deux tirades ont été rédigées, autour de cette Eglise d'Antioche d'où est sortie la nouvelle édition des *Epîtres* de Paul. Elle procède des judéo-chrétiens de Transjordanie, dont la propagande s'exerçait en Syrie jusque dans la capitale, et y faisait assez de progrès pour inquiéter les milieux pauliniens. Nous avons vu combien les Ebionites ou Nazaréens tenaient aux prescriptions de la Loi juive. Nul autre groupe de la chrétienté n'avait un tel souci des règles concernant la « nourriture » et la « boisson », les « fêtes », les « nouvelle lunes », les « sabbats ». Nul autre ne rappelait avec tant d'insistance les interdits traditionnels; « ne prends pas », « ne goûte pas », « ne touche pas ».

Le livre d'Elchasaï, qui reflétait l'idéal de ce plan puritain, et qui se colportait dans les communautés chrétiennes à la fin du règne de Trajan, affichait un respect religieux à l'égard des sept Éléments préconisés par lui, le ciel, la terre, l'eau, les vents, le pain, l'huile et le sel, et à l'égard des Anges préposés à leur garde, qui s'identifiaient plus ou moins avec eux dans la pensée de leurs adorateurs. C'est de l'un de ces Esprits célestes, aperçus au cours d'une vision mémorable, pour mieux dire, c'est du fils de Dieu lui-même, considéré comme le premier d'entre eux, que l'auteur déclarait tenir sa révélation, et il lui attribuait de telles dimensions que, devant un géant d'une telle envergure, les pauvres humains devaient se sentir bien petits. Il condamnait l'usage de la viande et prônait une ascèse sévère. Nous savons qu'il distinguait des « jours » fastes où l'on pouvait donner le baptême ou commencer une entreprise, et d'autres néfastes où l'on devait s'en garder avec soin. Sans doute procédait-il de même pour « les mois, les saisons, les années », car les mêmes raisons l'y poussaient. Il s'agissait dans tous les cas de se mettre sous la tutelle des bons esprits et de se garantir contre les « Anges de l'impiété » qui veulent se faire prendre pour des dieux quoi qu'ils ne le soient pas par nature, et qui résident dans des « astres mauvais ». Lui-même présentait sa doctrine comme une philosophie supérieure à toute autre, car il disait, dans un passage que nous ont conservé les Philosophoumena d'Hippolyte, qu'on ne la trouvait « ni dans les doctrines secrètes des sages de l'Egypte, ni dans celles du philosophe grec Pythagore [42] ».

Tous ces indices qui s'éclairent mutuellement nous permettent de voir en lui l'auteur de la gnose judaïsante que dénonce le Pseudo-Paul. Le ton dur et dédaigneux adopté à son encontre fait ressentir l'âpreté des luttes doctrinales qui se préparent.

Tendance judaïsante.

Cet exclusivisme religieux s'est affirmé avec force chez les Juifs palestiniens qui, vivant presque isolés du reste des humains, suivaient leur tendance naturelle, sans qu'aucune action extérieure pût les en faire dévier. De la synagogue il est passé dans l'église où il a été souvent pratiqué avec une égale rigueur. Le christianisme hellénique, dans la mesure même où il s'était pénétré d'hellénisme, participait encore à l'esprit large et conciliant des philosophes grecs. Par contre, les communautés judaïsantes, celles surtout de la Transjordanie, murées dans leur système d'interdits qui empêchait tout commerce d'idées avec les étrangers jetaient facilement l'anathème à quiconque ne partageait point tout à fait leur manière de voir. Elles furent bien plus

intransigeantes envers la gnose paulinienne que celle-ci ne put l'être jamais à leur égard.

L'apôtre Paul, qu'on ne distinguait pas de son faussaire et qui endossait la responsabilité de tous les propos antijuifs publiés sous son nom, fut honni comme un vil scélérat. On raconta qu'il n'était pas de race juive. Il était né à Tarse d'une mère et d'un père païens. Venu à Jérusalem, il s'y était épris d'une fille du grand-prêtre et avait projeté de l'épouser. Pour cela, il avait pris rang parmi les prosélytes et s'était fait circoncire. Mais il avait été éconduit. Furieux, il s'était retourné contre ses anciens amis et il s'était mis à déblatérer contre la circoncision, le sabbat et l'ensemble de la Loi juive. Voilà ce qu'un lecteur orthodoxe, Epiphane, a retenu de cette violente diatribe [illegible].

En contraste avec les vilenies et les mensonges attribués à Paul, les Nazaréens exaltaient la sagesse et les vertus de leurs propres chefs de file. Ils glorifiaient particulièrement la mémoire de Jacques et le mettaient en scène dans un livre des « Degrés ». L'ancien protagoniste des chrétiens judaïsants de Jérusalem y prônait l'Evangile comme l'aboutissement final de la loi mosaïque. Mais il s'y élevait contre les sacrifices sanglants, contre l'autel des holocaustes, contre le temple lui-même qui abritait ces abus regrettables [illegible]. Il perpétuait, en somme, les vieilles traditions des Esséniens, celles de l'*Epître aux Hébreux*.

Mais c'est surtout l'apôtre Pierre qui se présentait aux yeux des Nazaréens comme la vivante antithèse de Paul. Parmi eux circulait selon le témoignage d'Epiphane [illegible] un livre consacré au récit de ses « Voyages » où il apparaissait sous l'aspect d'un parfait puritain, prenant chaque jour un bain rituel pour se garantir contre les souillures quotidiennes. Il s'abstenait de toute chair parce qu'il la jugeait viciée dès l'origine comme un produit de la génération. Le livre ne nous est pas arrivé en sa forme première. Mais il s'est conservé à travers des compléments nombreux dans un roman théologique qui se donne comme écrit par Clément de Rome, et qui nous est arrivé en deux formes parallèles, mais assez divergentes, les Homélies et les Recognitions. Si nous laissons de côté les additions tardives pour ne considérer que le récit initial des dits « Voyages », nous y voyons Pierre suivre Simon de Samarie en ses déplacements tout le long de la côte syrienne, de Césarée à Antioche, pour montrer à ses adeptes qu'il n'est pas, comme il le dit, la « Grande Puissance de Dieu », le compagnon de la « Sagesse », mais un vulgaire « magicien », un charlatan doublé d'un démon [illegible]. Seulement à travers Simon c'est Paul lui-même qui est visé, parce qu'il professe la même doctrine et qu'il se livre au même apostolat.

C'est ainsi qu'à Laodicée Pierre dit au Magicien : « Tu pré-

tends à savoir mieux que moi ce qui concerne Jésus, pour l'avoir appris de lui-même dans une révélation... Comment t'est-il apparu, alors que tes sentiments sont en contradiction avec son enseignement ? Et si, pour avoir joui pendant une heure de sa présence et de ses leçons, tu es devenu apôtre,... cesse de me combattre moi qui ai vécu avec lui, ... car c'est contre moi que tu t'es dressé [63]. » Tout ceci ne peut s'entendre que des textes pauliniens où l'auteur parle de la révélation dont il a bénéficié [64] comme aussi du conflit où il s'est « dressé » contre Pierre, jugé par lui « répréhensible » [65]. Simon apparaît pleinement ici comme un sosie de Paul. Le reproche qui est fait à l'un de n'être qu'un charlatan doublé d'un démon s'applique donc directement à l'autre.

Un autre écrit du même genre est signalé chez les Nazaréens. Il s'intitulait « la Prédication de Pierre », et présentait donc un caractère plus directement doctrinal. De celui-là aussi des parties importantes ont passé dans les Homélies et Recognitions clémentines. Le début y a même été reproduit en sa teneur première. C'est une « lettre de Pierre à Jacques » lui présentant son œuvre avec la recommandation instante de ne la communiquer qu'à des Chrétiens circoncis qui se destinent eux-mêmes à la prédication et qui ont subi une épreuve sérieuse. Ce texte s'accompagne d'une « attestation solennelle » imposée en conséquence par Jacques à ceux qui recevront l'écrit en question; chacun d'eux, au terme d'une probation de six ans, s'étant baigné dans une eau vive, promettra de le garder secret en prenant à témoin « le ciel, la terre, l'eau... et outre ces éléments, l'air qui pénètre tout », après quoi il partagera le pain et le sel avec celui qui le lui a transmis [66]. Nous sommes ici dans la pure tradition des Eglises transjordaniques, telle que l'exposait le livre d'Elchasaï. Or dès le début l'œuvre se révélait comme antipaulinienne. Pierre déclarait en effet dans la lettre d'envoi : « Certains de ceux qui viennent de la Gentilité ont repoussé ma prédication conforme à la Loi pour adopter l'enseignement contraire à la Loi de l'homme ennemi et ses bavardages frivoles. » Paul n'apparaît pas seulement ici comme un adversaire, entre tant d'autres, de la chrétienté judaïque, mais comme l'adversaire tout court, celui qui représente tous les autres, celui sur qui se concentrent toutes les haines et toutes les rancœurs. C'est qu'il représente, non seulement par son œuvre propre, mais encore et surtout par les suppléments qu'on y a introduits, un monde différent et même opposé, celui des gens de culture grecque, qui en devenant chrétiens n'ont aucunement voulu se faire juifs, et qui n'acceptent l'Evangile qu'en l'accommodant à l'hellénisme.

A mesure que l'orthodoxie se fixera, il ira de soi que ceux qui s'en écartent sont des « insensés », qui usent de « tromperie », et qui n'ont qu'un but, « la satisfaction de la chair ». Le polythéisme est, par nature, accommodant. Comme il croit à l'existence de plusieurs dieux, il admet sans peine que s'organisent autour d'eux plusieurs cultes, plusieurs théologies. Son ambition est de les grouper, de les coordonner en un vaste Panthéon. Le monothéisme, au contraire, est voué, par définition, à l'intolérance. Comme il ne reconnaît qu'un seul Dieu, le sien, il ne supporte pas de groupe dissident, ni d'hétérodoxie. Lui seul possède la vérité, lui seul connaît et pratique le bien.

NOTES DU CHAPITRE VIII

1. *Apocalypse*, I, 1-3.
2. Id., I, 9-10; IV, 1.
3. Id., I, 19 à IV, 1.
4. Irénée, I, 26, 3; III, 11, 1.
5. *Actes*, VI, 5.
6. *I Cor.*, II, 10. *Actes*, XVI, 14-15.
7. *Apocalypse*, II, 2-6.
8. *I Cor.*, IX, 1-2.
9. *Apocalypse*, II, 9. *II Cor.*, XI, 22. *Phil.*, III, 5.
10. Id., II, 14-15. *I Cor.*, X, 25.
11. Id., II, 20, 24-25. Cf. *Actes*, XVI, 14-15.
12. *Romains*, XI, 33. *I Cor.*, II, 10. *Apocalypse*, III, 2.
13. *Apocalypse*, I, 10 et IV, 2.
14. Id., XVII, 10 à XXI, 8 et XXI, 9, 20.
15. *Jean*, I, 17-18; X, 8; VIII, 12; X, 34.
16. *Jean*, VI, 3-4; V, 45.
17. *Première épître de Jean*, IV, 1-2 et IV, 1-3.
18. *Deuxième épître de Jean*, V, 7, 10-11.
19. *Troisième épître de Jean*, 9-10.
20. Irénée, *la gnose au nom menteur démasquée et renversée*, I, 31-2.
21. *I Cor.*, XV, 50.
22. Irénée, I, 30-15.
23. Celse chez Origène, contra Celsum, patrologie grecque, XI, 1320-1351; VI, 24-38. Clément d'Alexandrie, *Stromata*, VII, 17, *patrol. gr.*, IX, 553.
24. Épiphane, Haer., XXXVIII (patrol. gr., XLI, 648) d'après Hippolyte de Rome.
25. Origène, contra Celsum, VI, 30-32.
26. Mis sans doute pour Uriel, comme en plusieurs manuscrits d'Hénoch: voir F. Martin, *le livre d'Hénoch*, p. 18, note 1.
27. Hippolyte, *Philosophoumena*, V, 9.
28. Id., *ibid.*, V, 6, 2, 9.
29. Id., *ibid.*, V, 7-10.
30. *Matthieu*, XXVII, 50-61. *Marc*, XV, 40. *Luc*, XXIV, 10.
31. Hippolyte, texte cité, V, 7.
32. *Actes*, VIII, 9-11. Justin, *Apol.*, I, 26; Irénée, Haer., I, 23; Hippolyte, *Philosophoumena*, VI, 19-20; Épiphane, Haer. 29. (Sur Simon, voir t. II, p. 183).

33. « *Obéissant* ».

34. Il s'agit du traité syriaque « Du saint concile de Nicée », rédigé par l'évêque Marouta de Maïpherkat; voir t. II, pp. 186-187.

35. Irénée, Haer. I, 24, 3. Hippolyte, *Philos.*, VI, 19-20; Epiphane, Haer. 29.

36. *Actes*, VIII, 18-24.

37. *Jean*, VIII, 3-11.

38. *Luc*, VII, 36-50 et VIII, 1-3.

39. *Galates*, II, 16; IV, 9; IV, 3-7; V, 4-5; V, 13-16.

40. *Romains*, III, 19-20 et IX, 30-33.

41. *I Cor.*, I, 21-25; II, 6-8.

42. *Philippiens*, II, 5-11.

43. *Colossiens*, I, 15, 17, 19, 20, 26; II, 9, 20.

44. *Ephésiens*, III, 10; I, 19; II, 7; I, 3, 6; III, 19; I, 21; II, 3,2; I, 4-10.

45. Id., I, 20-22; II, 6-8; III, 11-15.

46. Id., III, 3-4.

47. Id., IV, 12; V, 8-11, 14, 18-19.

48. Id., VI, 14-17. *Isaïe*, XI, 4-5; LII, 7; XLIX, 2; LII, 7; LIX, 17.

49. *Iliade*, V, VIII.

50. *Galates*, IV, 3-5 et 8-12.

51. *Colossiens*, II, 8-9 et 16-23.

52. Hippolyte, *Philosophoumena*, IX, 17.

53. Epiphane, Haer., XXX, 16.

54. Id., *ibid.*

55. Id., XXX, 15.

56. Voir Oscar Cullmann, *le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin.*

57. Clément de Rome, *Homélies*, XVII, 14-19.

58. *II Cor.*, XII, 2. *Galates*, I, 15-16.

59. *Galates*, II, 11.

60. *Homélies*, épître de Pierre à Jacques, en tête de l'ouvrage. Cf. Cullmann, ouvr. cit., p. 25.

CINQUIÈME PARTIE

ORIGINES ROMAINES

CHAPITRE IX

DÉBUTS DU CHRISTIANISME A ROME

SOMMAIRE

I. — *Rome et les Romains.* L'impérialisme romain. La philosophie romaine. La religion romaine. Les religions orientales à Rome. Les Juifs à Rome. Les prosélytes romains.

II. — *Les débuts de l'Église romaine.* Le christianisme à Rome. Chrétienté judaïsante. Religion de la plèbe. Les femmes chrétiennes. Les esclaves chrétiens. Un prophète : Hermas. Un clerc : Clément de Rome.

III. — *La crise antijuive.* Avant la crise. Les origines du conflit. Un docteur : Marcion. L'église marcionite.

IV. — *Premières réactions antimarcionites.* Amendements aux livres de Marcion. *L'Évangile selon Luc. Actes des Apôtres.* L'édition canonique de Paul. Le correcteur anonyme : Clément de Rome.

V. — *Nouvelles écritures.* Première épître de Pierre. Tendances opposées : l'épître de Jacques. *L'Évangile selon Matthieu.*

Sommaire de P. A. — Rome. Les Romains. La religion romaine. Les cultes orientaux à Rome. Les Juifs de Rome. Les prosélytes à Rome. Le christianisme à Rome. La chrétienté romaine : Hermas, Clément de Rome. Chrétiens antijuifs : Marcion. Antimarcionisme : Paul, Actes, Luc.

I. — ROME ET LES ROMAINS

Rome, étant le centre de l'Empire, se trouvait appelée, par là même, à devenir la grande métropole de l'Eglise chrétienne. De toutes parts les provinciaux y affluaient. Certains venaient présenter à l'administration des doléances, des plaidoyers, des demandes d'emploi. D'autres désiraient compléter leur formation près de maîtres en renom, ou vendre leur savoir aux plus riches familles. Beaucoup étaient attirés par la perspective des bénéfices commerciaux qu'ils pourraient retirer du trafic intense de

la capitale. La plupart, vivant du travail de leurs mains, cherchaient là un salaire plus stable et plus lucratif que celui qu'ils trouveraient chez eux.

Dans cette masse d'immigrants, c'étaient les Orientaux qui dominaient. Grecs, Egyptiens, Asiates, arrivaient en troupes serrées au port d'Ostie, d'où ils gagnaient la grande ville. Les plus nombreux étaient ceux qui venaient des régions les plus pauvres, les Juifs, les Syriens, les Phrygiens.

Dans cette ruée d'étrangers partis à l'assaut de la riche cité, les Chrétiens devaient tenir une place croissante. Pour beaucoup, Rome devint, avec le temps, une seconde patrie. Cette nouvelle Babylone dont l'auteur de l'*Apocalypse* dénonçait les méfaits et annonçait la prochaine destruction, se transforma pour eux en une autre Jérusalem, plus vénérée, plus aimée que la première.

L'impérialisme romain.

Sous l'afflux incessant d'éléments étrangers, la vieille cité du Latium était devenue une sorte de petit monde où la plupart des pays connus étaient largement représentés. Ses habitants en ressentaient une légitime fierté. Ils étaient reconnaissants à l'Etat, qui avait assuré à leur ville une belle maîtrise et qui la maintenait avec vigueur envers et contre tous. Aussi associaient-ils dans un même culte le génie de Rome et celui d'Auguste. Ils avaient une âme impérialiste, que traduisent les vers célèbres de Virgile :

« D'autres, je veux bien le croire, réussissent mieux à forger des bronzes pleins de souffle, à tirer du marbre des figures vivantes, à plaider les causes, à décrire au compas les mouvements du ciel, à prédire la venue des astres. Toi, Romain, souviens-toi de soumettre les peuples à ton empire. Ce seront là tes arts [1]. »

Jamais conseil ne fut mieux suivi. Nulle part le désir de dominer et l'esprit de gouvernement ne furent poussés si loin. Rome se considérait comme appelée à régir l'univers. Elle rêvait de porter ses frontières toujours plus loin, et une fois ses conquêtes réalisées, elle s'appliquait à les consolider par une administration éclairée. Elle pratiquait pour son compte et imposait partout le respect de l'autorité, de la hiérarchie, de la discipline, condition indispensable de l'ordre universel.

Son exemple allait être décisif pour l'Eglise. C'est à Rome que le christianisme devint véritablement « catholique », car c'est là qu'il commença de donner une forme concrète et réaliste à son rêve initial d'une maîtrise spirituelle du monde. Là aussi

il corrigea bientôt les allures trop libres qu'il s'était données en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte. Il se mua en une religion d'autorité, à base hiérarchique, où le respect de la discipline était la condition première du salut.

La philosophie romaine.

A ces tendances pratiques, qui devaient s'étendre des Païens aux Chrétiens, il fallait une philosophie du même genre, orientée vers l'action. Les Romains la trouvèrent dans le stoïcisme, non dans celui de Zénon ou de Chrysippe, qui aimait à disserter sur la nature des choses ou sur les règles de la dialectique, mais dans celui de leurs derniers disciples, qui se concentraient de plus en plus sur l'étude des problèmes moraux. Cicéron en avait vulgarisé les préceptes. Sénèque s'en fit l'interprète éloquent, sous Claude et sous Néron, en divers traités où il agitait les problèmes les plus vitaux, et en de nombreuses lettres où il s'instituait directeur de conscience. Ses leçons étaient des exhortations continuelles aux vertus qui font les âmes fortes. Il recommandait le détachement des richesses, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, l'amour de ses semblables, un examen de conscience souvent renouvelé.

Cette morale ascétique avait tant d'affinités avec celle de l'Eglise qu'on s'est imaginé plus tard qu'elle en venait. Au IVe siècle a commencé de circuler une correspondance apocryphe de Sénèque et de Paul, d'où il résultait que le philosophe avait été converti par l'apôtre et tenait de lui le meilleur de sa doctrine. En réalité, rien ne permet de supposer qu'il l'ait seulement connu. L'eût-il rencontré en passant, il se serait fort peu soucié de lui, car il répudiait toutes les religions positives comme des « superstitions » contraires à la raison, et il avait une antipathie particulière pour les Juifs[1].

Sénèque n'est point un isolé. D'autres, vers le même temps, professaient des doctrines analogues, en des écoles privées que fréquentaient les plus nobles familles. Certains les prêchaient dans des salles publiques, ou même aux carrefours de la ville. Beaucoup de Romains opulents avaient leur philosophe qui leur servait de conseiller spirituel et qui veillait sur l'éducation de leurs enfants. Tous ces maîtres de sagesse joignaient à un même amour de la morale stoïcienne une même aversion pour les religions populaires.

Ce n'est point parmi eux que le christianisme, en ses débuts, avait chance de se répandre. C'est plutôt contre eux que se tournèrent ses efforts. Les apôtres de la foi nouvelle, qui aspi-



CARTE GENERALE
DE L'ITALIE A LA PALESTINE
0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000K
Aquilée
Tergeste
Ancône
Salone
Rome
Naples
Brindes
Tarente
MER
TYRRHENIENNE
Nicopolis
Messine
Rhegium
Palerme
MER
IONIENNE
Agrigente
Syracuse
Utique
Carthage
Thapsus
Corinthe
MER MEDITERRANEE
Olbia
Chersonèse
PONT EUXIN
Tomi
Odessus
Sinope
Trapézonte
Héraclée
Byzance
Chalcédoine
Nicomédie
Ancyre
Césarée
Troas
Pergame
Smyrne
Ephèse
Milet
Halicarnasse
Antioche de Pisidie
Séleucie
Antioche
Patara
Rhodes
Salamine
Paphos
Damas
Tyr
Césarée
Jérusalem
Alexandrie
Akaba
Memphis

raient à s'approprier la direction des âmes, les dénoncèrent comme des maîtres sans autorité, dont les doctrines inconsistantes ne reposaient sur rien. Ils se posèrent en champions d'une sagesse plus haute et plus solide, venue du ciel. Certains d'entre eux, qui avaient acquis dans les écoles quelques éléments de philosophie, les retournèrent contre leurs concurrents. Ils se présentèrent comme des philosophes convertis, qui s'étaient convaincus par eux-mêmes de la vanité des doctrines en cours. C'est ce que fit notamment l'apologiste Justin, qui écrivait à Rome vers le milieu du IIᵉ siècle et dont l'exemple suscita beaucoup d'imitateurs.

La religion romaine.

En face de tous ces efforts auxquels se livraient les professionnels, vrais ou faux, de la sagesse, pour faire prévaloir leurs vues parmi l'élite, la religion traditionnelle continuait de s'imposer aux masses. On a trop dit que, quand le christianisme parut, elle était moribonde. Elle faisait preuve, au contraire, d'une santé robuste. Elle devait dominer, pendant des siècles encore, sur la ville, et en faire, à l'encontre de l'Eglise chrétienne, la grande citadelle du paganisme.

Au début de l'ère chrétienne, les temples étaient plus nombreux que jamais. Ils se dressaient non seulement dans les grands centres, au Capitole, au Champ de Mars, mais à travers les plus humbles quartiers, dans tous les recoins de la cité. On y offrait les mêmes sacrifices que par le passé avec le même cérémonial archaïque. Des groupes particuliers, comme ceux des Arvales, des Luperques, des Saliens, étaient chargés de ce soin pour certains sanctuaires et jouissaient d'un grand prestige qu'ils devaient garder jusqu'à la fin du paganisme. Mais l'organisation générale du culte public était l'affaire du Collège des Prêtres. Celui-ci, dont l'origine remontait aux premiers temps de Rome, tenait une grande place dans la vie de l'Etat. Ses membres se recrutaient parmi les plus nobles familles. L'empereur lui-même en avait la direction. Il portait le titre de « Souverain Pontife ». Cet attribut religieux avait pour lui une telle importance que Constantin lui-même, après sa conversion, ne voulait pas s'en défaire. Après l'écroulement de l'Empire, l'évêque de Rome allait bientôt le reprendre à son compte.

Le culte familial allait de pair avec celui de l'Etat. Dans chaque maison l'on vénérait le génie du Maître, qui veillait sur sa personne, les Lares, qui avaient la garde du Foyer, de la demeure entière, et de ses alentours; les Pénates, chargés du

penus, ou garde-manger, en d'autres termes, de l'alimentation. Leurs tâches étaient complémentaires. Aussi se trouvaient-ils étroitement associés. Pour s'assurer leur faveur continue, on leur prodiguait les prévenances, on leur faisait de modestes mais multiples offrandes, auxquelles participait toute la maisonnée.

Ce culte domestique se prolongeait au dehors. Dans tous les carrefours se dressait un autel en l'honneur des dieux Lares. Le génie du maître de la maison y cédait la place à celui de l'empereur. Le cérémonial d'usage était assuré par une Association de représentants du quartier, qui était comme une famille élargie.

Cette religion populaire était si vivace que, longtemps après la conversion de Constantin, elle gardait son empire sur les masses. Encore à la fin du IVe siècle, une loi de Théodose interdit « d'entretenir le feu en l'honneur des Lares, de faire la libation de vin au Génie, d'offrir des parfums aux Pénates, d'allumer des lampes, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes autour de leurs autels » [3].

Les vieux cultes, pourtant, quelle que fût leur popularité, ne suffisaient pas à la foule. Ils avaient un caractère trop exclusivement rituel. Tout s'y bornait à un échange de services, une sorte de prêté-rendu entre les hommes et les Dieux. Le cœur n'y avait qu'une part très réduite. Les Lares, les Pénates, les Génies avaient d'ailleurs trop peu de personnalité pour qu'il pût s'établir entre eux et leurs clients une liaison intime. Quant aux grands Dieux, que l'on fêtait au Capitole ou ailleurs, ils apparaissaient trop lointains et trop distants pour qu'un homme du commun pût nourrir à leur égard une vraie dévotion. Ils consentaient à veiller sur l'État dans la stricte mesure où l'on réussissait à capter leur faveur par des invocations ou des rites appropriés. Mais ils se désintéressaient, en règle générale, de la destinée des individus. D'où vient chacun de nous ? Pourquoi sommes-nous sur terre ? Quel sort nous attend après la mort ? Que faut-il faire pour s'assurer un avenir heureux ? Ces questions qui passionnaient tant d'âmes religieuses étaient étrangères à la théologie officielle de Rome.

Nul, peut-être, n'en eût souffert, si l'on eût pu vivre en vase clos. Mais à mesure que l'État était devenu plus fort et avait soumis de nouveaux peuples, il s'était efforcé de se les concilier, et il avait, par politique, fait bon accueil à leur Dieux. Beaucoup de ces derniers avaient un temple dans la capitale. Ils y étaient desservis par des ministres de leur nationalité, qui observaient fidèlement leurs rites. Ces étrangers excitaient la curiosité. Leur culte étonnait d'abord par sa bizarrerie. Puis il attirait par la vie intense qui s'en dégageait, par ses chants, ses danses, ses proces-

sions, enfin et surtout par la promesse d'un bonheur sans fin assuré en ce monde et dans l'autre. L'on s'approchait pour voir, on se laissait entraîner par l'exemple, bientôt l'on était conquis.

Ces conversions se faisaient d'autant plus aisément qu'elles n'impliquaient pas l'abandon des observances ancestrales. L'on continuait d'adorer en public les Dieux capitolins et tous leurs associés, dans le privé les Génies, les Lares et les Pénates. L'on n'était que plus fidèle à Rome et à Auguste en élargissant comme eux son Panthéon.

Les religions orientales à Rome.

C'est de l'Orient que venaient les cultes en faveur. Ils avaient pour eux le prestige d'un passé très lointain, dont les origines se perdaient dans la nuit des temps, et celui d'une histoire merveilleuse où ils réglaient la vie de puissantes nations.

A cet égard, la religion d'Isis et d'Osiris exerçait un attrait exceptionnel. Un temple avait été élevé au couple divin en plein Champ de Mars. Détruit par ordre de Tibère, il n'avait pas tardé à se relever de ses ruines, et il attirait un nombre de dévôts et surtout de dévotes, dont beaucoup appartenaient à la meilleure société. Des peintures découvertes dans une maison romaine jointes à celles, bien plus riches, d'Herculanum et de Pompéi, et complétées par de multiples allusions d'auteurs latins, nous permettent de nous représenter le culte qui s'y célébrait.

Devant la déesse, parée comme une Madone du Moyen âge, évoluaient des prêtres imberbes, à la tête rasée, vêtus d'une aube en lin blanc. Autour d'eux se pressaient des initiés à l'air grave. Chaque matin, à l'appel bruyant du sistre, analogue à l'appel de nos cloches, avait lieu une sorte de messe, avec prône, prières pour l'Empereur et l'Empire, aspersions d'eau bénite, congé final. Ce premier Office était complété le soir, par de pieuses vêpres, avec salut à Isis, dont on baisait les pieds en se retirant. Aux dates rituelles, on commémorait la fin tragique d'Osiris puis son retour à la vie, dû aux bons soins d'Isis. On pratiquait l'abstinence, la continence, au grand déplaisir des gens comme Ovide et Tibulle, dont les amantes manquaient au rendez-vous [1]. Puis la vie normale reprenait, d'autant plus libre et joyeuse qu'elle avait été plus comprimée. S'étant ainsi associés à la disparition du Dieu et à son retour, les fidèles avaient le ferme espoir de ne pas mourir eux-mêmes pour toujours, mais de participer à sa destinée bienheureuse. Ils communiaient en lui et se traitaient en frères.

Des attractions analogues s'offraient aux amateurs d'émotions

religieuses dans les temples des divinités d'Asie. Le plus ancien de tous et le plus célèbre était celui qui avait été consacré, sur le Palatin, à Cybèle, dès l'an 204 avant notre ère[9]. Il avait été, d'abord, exclusivement réservé à la « Mère des Dieux ». Le culte de son compagnon Attis en avait été exclu par l'autorité romaine à cause de ses rites barbares. Mais il fut autorisé plus tard par un décret de Claude, qui eut soin de l'amender en écartant les détails trop scabreux. Chaque année on célébrait, au retour du printemps, la Passion, la mort et le retour à la vie du jeune Dieu. Ces fêtes constituaient un élément essentiel de l'année liturgique. Aussi les trouvons-nous inscrites, en plein IVe siècle, longtemps après la conversion de Constantin, sur un calendrier romain, qui constitue à ce sujet, notre meilleur document.

Le 22 mars avait lieu l' « entrée de l'arbre » (Arbor intrat). Un pin venait d'être coupé, en souvenir de celui au pied duquel le jeune Dieu avait trouvé la mort. Il était amené, par la corporation des « dendrophores » ou « porteurs d'arbres », à l'intérieur du sanctuaire. Là, on emmaillotait le tronc, comme un cadavre, dans des bandelettes de laine. On l'enguirlandait avec des violettes, nées jadis du sang d'Attis, et l'on y attachait l'effigie de la divine victime. Le surlendemain 24 mars était le jour du « Sang » (Sanguem). C'était celui où Attis avait subi son atroce mutilation, celui où des Phrygiens exaltés imitaient jadis son sacrifice dans sa métropole de Pessinonte. A Rome, où une telle pratique eût fait scandale, on se contentait de se tailladet, au cours de danses frénétiques, au bruit excitant des cymbales et des tambours. Le sang coulait en abondance, associant dans une communion mystique les fidèles à leur Dieu, dont l'effigie était ensuite inhumée. Le 25 mars, considéré comme l'équinoxe de printemps, commémorait la renaissance d'Attis. Aussi était-il consacré à l'allégresse (Hilaria). C'était un jour de joyeux carnaval, où l'on pouvait se déguiser et se permettre toutes les fantaisies. Le 26 était donné au « repos » (requetio), le 27 à la purification des objets du culte (lavatio) dans les eaux de l'Almo, qui se jette dans le Tibre juste sous les murs de Rome. Cette dernière cérémonie donnait lieu à une grande procession, où l'on voyait les nobles marcher pieds nus devant le char de la déesse, qu'escortait le Grand-Prêtre, vêtu d'un robe de pourpre, au son d'une musique bruyante. De tels spectacles frappaient vivement les imaginations.

Plus impressionnant encore était celui du baptême de sang qui se pratiquait dans les mystères d'Attis, et dont un poète chrétien, Prudence, a donné une description réaliste. Le fidèle couronné d'or et entouré de bandelettes, descendait dans une fosse recouverte d'un grillage de bois. Un taureau enguirlandé de fleurs, le

front ceint de lamelles d'or, était poussé sur la grille, puis égorgé avec une lance consacrée. Son sang tout chaud coulait abondamment à travers les ouvertures. Le myste le recevait avec avidité sur toute sa personne. Puis quand il en était tout dégouttant, il sortait de sa fosse et recevait les hommages de ses compagnons. Ceux-ci le considéraient comme un homme nouveau mystiquement régénéré. Il était, en conséquence, soumis pour quelque temps, comme un nouveau-né, au régime lacté.

Cette purification par le sang du taureau n'est pas sans analogie avec celle, d'un caractère plus mystique, qui s'opère dans la théologie chrétienne par le sang du Christ, agneau divin. Un détail rend la concordance encore plus sensible. Au cours de fouilles effectuées en 1608 au Vatican pour l'agrandissement de la basilique Saint-Pierre, l'on exhuma, dans son voisinage immédiat, de nombreuses inscriptions attestant la pratique, sous divers empereurs, des rites en question. Là s'élevait donc un temple important en l'honneur de Cybèle et d'Attis, qui complétait celui du Palatin. Bien mieux, d'autres inscriptions du même genre, trouvées en Gaule et en Rhénanie, attestent que les sanctuaires des provinces copiaient leur rituel sur celui du Vatican. En s'installant sur cette colline, d'où ils allaient dominer le monde, les Papes du XVe siècle n'ont fait que prendre la succession des anciens « archigalles ». Symbole bien caractéristique de la parenté qui existe entre le christianisme et les vieilles religions de mystères.

Comme la « Mère des Dieux », la « déesse syrienne » eût à Rome, à partir du règne de Néron, un sanctuaire très fréquenté, qui se trouvait sur le Janicule. Là aussi les mutilations sacrées, qui avaient lieu, d'après le Pseudo-Lucien, dans le temple d'Hiérapolis, devaient être strictement interdites. Au contact du monde romain, le culte s'était singulièrement amendé. Il avait pris une forme mystique, qui lui permettait de rivaliser avec ceux d'Isis et de Cybèle. C'est ainsi que les fidèles s'y groupaient, à certains jours, autour d'une table sainte. Ils communiaient en un repas sacré. C'était pour eux, une sorte d'avant-goût de la félicité promise dans l'au-delà. Leur âme ne devait quitter le corps que pour être portée par un aigle dans le soleil et pour jouir d'un bonheur sans fin en compagnie de leur céleste patronne.

On comprend que de tels cultes aient séduit beaucoup de Romains et surtout de Romaines. La concurrence qu'ils se faisaient les uns aux autres, loin de les affaiblir, les consolidait car, en dépit de leurs multiples divergences, tous s'accordaient dans un commun souci d'assurer aux initiés par des purifications et des mortifications appropriées le salut de leur âme et un bonheur sans fin. Nul, d'ailleurs, ne cherchait à s'imposer au détriment

de ses voisins. Les fidèles pouvaient aller de l'un à l'autre et s'agréger simultanément à plusieurs. En variant leurs placements ils augmentaient leurs garanties. Ce régime de libre choix était dans la nature même du vieux polythéisme.

Les Juifs à Rome.

Seuls les Juifs, dans leur monothéisme intransigeant, se tenaient à l'écart de tous les cultes étrangers, dans une sorte d'isolement farouche, qui les faisait prendre souvent pour des athées. Ils savaient que leur Dieu était terriblement jaloux et réclamait d'eux une adhésion totale et sans partage.

Ils formaient à Rome une colonie nombreuse et très active. Déjà au temps de Cicéron, quand celui-ci plaidait pour un de ses clients qui avait eu maille à partir avec eux, il les voyait groupés aux abords du prétoire, en une masse si compacte et si menaçante qu'il en était inquiet, tout en se félicitant de son courage[1]. Leur nombre, depuis lors, n'avait fait que s'accroître, grâce aux flots réguliers d'immigrants qui venaient chercher fortune dans la capitale.

Les nouveaux arrivés s'installaient, à l'exemple de leurs aînés, dans un faubourg situé au-delà du Tibre, « Trans Tiberim », d'où lui est venu le nom de Transtévère, non loin de la rive où accostaient les chalands venus d'Ostie. C'était un quartier pauvre et mal tenu. Les gens de qualité se seraient bien gardés d'y paraître. Les Juifs n'en étaient que plus heureux d'y vivre entre eux, à l'abri des regards indiscrets. Le jour ils allaient dans la ville pour leurs affaires. Ils y exerçaient les plus humbles métiers, ceux de portefaix, de commissionnaires, de marchands d'allumettes. Puis, le soir venu, ils se retrouvaient en famille et sentaient revivre en eux l'âme de leurs ancêtres. Serrés les uns contre les autres, dans la chaude atmosphère du foyer, ils oubliaient leurs misères et s'exaltaient au souvenir de leur passé lointain et des grandioses espoirs laissés par les prophètes. Au sentiment de leur modeste condition s'ajoutait celui de leur grandeur morale et de leur noble destinée.

Les inscriptions relevées dans les ruines de leurs cimetières témoignent de leur foi persistante et de leur attachement à la Loi. Le christianisme en est aussi absent que le paganisme lui-même. Certains purent bien se laisser gagner par sa propagande initiale, au temps où elle se réclamait de la tradition d'Israël. Tous durent la combattre, du jour où elle s'en détacha.

Les prosélytes romains.

Ces Juifs, si attachés à la religion de leurs frères, s'en faisaient eux-mêmes les apôtres zélés. Ils profitaient de leurs rapports journaliers avec les Goïm pour leur parler, dès que l'occasion s'en présentait, du seul vrai Dieu, auteur du Monde, et Père de tous les hommes, des commandements donnés par lui-même à Moïse, des récompenses assurées à ceux qui les observent et des châtiments réservés aux pécheurs. Les femmes à cet égard montraient autant de zèle que leurs maris. Beaucoup d'entre elles, s'insinuant dans les riches quartiers pour s'y livrer à une mendicité discrète, s'approchaient des matrones opulentes et s'offraient à leur prédire l'avenir. A celles qui voulaient bien les entendre et qui se montraient généreuses elles parlaient en termes chaleureux de leur religion. Elles se faisaient, dit un satiriste, « les interprètes des lois de Solymes, les messagères du Très-Haut[1] ».

Peu à peu, par ces petits moyens, les idées s'infiltraient dans les âmes. On écoutait d'abord par curiosité, ensuite avec sympathie. On approuvait certains propos, puis d'autres, et on ne tardait pas à prendre le chemin de la synagogue. Ce n'était d'abord que pour se renseigner, pour s'instruire. Mais on passait très vite aux observances les plus aisées. On s'entraînait ainsi graduellement à pratiquer jusqu'aux plus dures. Tel prosélyte, dont le père se contentait de rester en repos le jour du sabbat et de ne pas manger de porc, se faisait lui-même circoncire et se fût bien gardé de montrer le chemin à un incirconcis[2].

C'est avec des procédés analogues et avec une égale souplesse que l'Église allait faire la conquête des Romains. Sa propagande ne fit que se modeler sur celle des Juifs et c'est parmi leurs convertis qu'elle trouva ses premiers et ses meilleurs clients.

II. — LES DÉBUTS DE L'ÉGLISE ROMAINE

Le christianisme à Rome.

Quand le christianisme fit-il son apparition dans la capitale ? Nul ne saurait le dire. Ses premiers représentants, venus de Palestine ou de Syrie, durent passer totalement inaperçus. Le jour où ils débarquèrent en face du Janicule, ils n'avaient rien qui pût les distinguer de leurs compatriotes. Ils étaient comme

perdus dans la masse de ces pauvres hères qui couchaient près du port sur la paille [9].

Quand commencèrent-ils de s'en distinguer au regard des Romains ? Aucun indice sûr ne permet de l'affirmer au cours du I[er] siècle.

On invoque à leur sujet un passage de Suétone selon lequel Claude « chassa de Rome les Juifs qui se livraient à des tumultes continuels sous l'impulsion de Chrestus [10] ». Mais il s'agit là sans doute d'un vulgaire agitateur, qui n'a rien de commun avec le Christ que le nom, assez fréquent à cette époque, d'après les inscriptions, notamment chez les Israélites. Les troubles en question ne sont, selon toute apparence, que le prolongement de ceux qui venaient d'éclater parmi les adeptes de la Loi, vers la fin du règne précédent, lorsque Caligula voulut se faire adorer jusque dans le Temple de Jérusalem. C'est en effet, dès son avènement, selon le témoignage d'un autre historien, que Claude prit ce moyen radical de ramener la paix.

On a fait grand état d'un texte des *Annales* de Tacite [11], qui rapporte un épisode dramatique survenu sous Néron en l'an 64. L'empereur, accusé par la rumeur publique d'avoir lui-même provoqué un violent incendie qui venait de ravager plusieurs quartiers de Rome, voulut se disculper en rejetant la faute sur « des malheureux abhorrés pour leur infamie, qu'on appelait vulgairement Chrétiens ». On arrêta, non seulement ceux qui avouèrent, mais encore, sur leur déposition, « une immense multitude », dont le vrai crime était de haïr le genre humain. Ces pauvres gens furent soumis à d'atroces supplices. « On les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les chiens, on les mettait en croix, ou bien l'on enduisait leurs corps de résine et on s'en servait, la nuit, comme de flambeaux pour s'éclairer. » L'horrible scène se déroulait dans les jardins de l'Empereur, c'est-à-dire sur la hauteur du Vatican.

Ce récit ne se présente que chez Tacite. Rien de pareil ne se lit ni chez Josèphe, que le sort lamentable d'une secte de provenance juive eût dû intéresser, ni chez Suétone, qui ne manque aucune occasion de charger Néron. Bien mieux, les auteurs ecclésiastiques eux-mêmes ont ignoré ces détails jusqu'au XVI[e] siècle, où parut la première édition des *Annales*. Or celle-ci fut faite d'après un manuscrit unique, duquel proviennent tous ceux que nous avons, par le Pogge (Poggio Bracciolini), un savant très érudit mais peu scrupuleux, dont la première publication fut un faux littéraire, et qui se vante dans plusieurs lettres du temps même où il travaillait sur Tacite, d'avoir à son service une équipe de copistes capables d'imiter à s'y méprendre les plus vieux manuscrits. Le rôle attribué par son texte à Néron cadre mal avec

ce que nous savons de cet empereur, qui fut très dur pour les patriciens mais qui cherchait à se concilier les gens du peuple. Il s'accorde, au contraire, fort bien avec l'idée qu'on se faisait de lui au XVe siècle. Il sert par ailleurs la papauté, au service de laquelle était le Pogge, et qui, ayant délaissé depuis peu le palais délabré du Latran pour s'installer au Vatican, avait intérêt à voir présenter sa nouvelle résidence comme le premier des lieux saints de l'Église romaine. L'idée, fort invraisemblable, d'une « immense multitude » de martyrs vient d'une fausse interprétation d'un passage de l'*Apocalypse* (VII, 9, 14), qui a, nous l'avons vu, un sens tout autre. Enfin, l'horrible énumération des supplices est empruntée à une tirade de Sénèque qui a un caractère purement théorique. Tout porte donc à considérer le récit en question comme un faux audacieux [12].

On a dit enfin que le christianisme avait acquis, vers la fin du Ier siècle, un tel prestige qu'il avait pénétré, en la personne du consul Flavius Clemens et de sa femme Flavia Domitilla, jusque dans l'entourage et la parenté de Domitien, qui prit contre lui des mesures sévères. Le témoignage le plus autorisé que nous ayons à ce sujet est celui de l'historien Dion Cassius, conservé par un abréviateur du XIe siècle, le moine grec Xiphilin. Or il dit que le consul Flavius Clemens, cousin de l'Empereur et mari de Flavia Domitilla sa parente, fut mis à mort, tandis qu'elle-même était reléguée dans une île. Mais il ajoute : « Tous deux furent condamnés pour crime d'impiété. De ce chef on en condamna un grand nombre d'autres, qui s'étaient fourvoyés dans les rites judaïques [13]. » Le texte donne à penser que les personnages en question étaient des prosélytes, à qui l'on fit grief d'avoir abandonné le culte des divinités nationales. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas Chrétiens. Mais, s'ils le furent, leur christianisme n'apparut au regard des Païens que comme une simple forme du judaïsme.

En fait, sous le règne même de Trajan (97-117), les Chrétiens paraissent avoir été couramment confondus avec les Juifs. Ils disparaissent derrière eux chez les auteurs du temps. Ni Martial, ni Juvénal, ni Suétone, ni Tacite ne les mentionnent, bien qu'ils aient dû en plus d'une circonstance les rencontrer autour d'eux. Tous, au contraire, parlent souvent des Juifs. C'est apparemment qu'entre les uns et les autres aucune différence appréciable ne se laissait entrevoir pour les gens du dehors, en d'autres termes que les Chrétiens de Rome judaïsaient avec persévérance. Ce simple fait devait avoir pour l'avenir de toute la chrétienté une importance exceptionnelle.

Chrétienté judaïsante.

Ce caractère judaïsant de l'Eglise romaine s'explique par la nature même des éléments dont elle était formée. Elle a dû englober, à ses débuts, une assez forte proportion de Juifs palestiniens, qui ne tenaient au christianisme que parce qu'ils y voyaient une forme épurée de la Loi et la réalisation mystique des vieilles prophéties, qui tenaient autant et plus que la plupart de leurs coreligionnaires à la tradition d'Israël. Mais sa clientèle devait se recruter surtout dans la masse des Syriens venus à Rome pour y chercher fortune. C'étaient eux, en effet, qui représentaient le principal appoint de l'immigration. « L'Oronte s'est déversé dans le Tibre », disait avec colère Juvénal [14]. Ces Chrétiens nomades, venus pour la plupart du paganisme, qui se tenaient à mi-chemin entre l'orthodoxie juive et le gnosticisme antijuif, persévérèrent en leur attitude moyenne et la firent prévaloir, en leur nouvelle résidence, parmi ceux de leurs coreligionaires qui venaient des autres contrées de l'Orient. Rome devint ainsi la grande métropole du judaïsme spirituel élaboré au sein des communautés syriennes. Sans doute dut-elle adopter de bonne heure l'Evangile dit plus tard « selon Marc », qui en était l'expression authentique. De là vient que ce petit écrit, quoique dépassé dans la suite par ceux qui portaient les noms de Matthieu et de Luc, fut maintenu avec eux parmi les textes qui faisaient autorité.

A la masse des Chrétiens venus d'Orient, qui formaient comme le noyau de la communauté romaine, s'adjoignirent très vite, selon toute apparence, de nombreux prosélytes, recrutés dans Rome même par les Juifs. Pour eux l'Eglise était comme une synagogue d'esprit plus large, où l'on professait la même foi sans être astreint aux exigences souvent gênantes de la Loi. Beaucoup durent opter pour elle, dès qu'ils firent connaissance avec elle.

Par ailleurs, à mesure que sa vitalité s'affirma, une portion croissante de Païens fut sans doute gagnée par sa propagande directe. Le courant qui portait un si grand nombre d'entre eux vers les temples d'Isis et d'Osiris, de Cybèle et d'Attis, de la déesse syrienne, d'Adonis, de Mithra, ne pouvait manquer de se manifester aussi en sa faveur. Elle répondait aux mêmes aspirations et offrait les mêmes avantages. Or le néophyte qui avait fréquenté d'autres Dieux pouvait bien aller ensuite vers le Christ. Celui qui venait à lui avait la défense absolue de revenir à d'autres. L'Eglise se faisait remarquer, comme la synagogue, par son intransigeance. Elle gardait jalousement ses recrues.

Religion de la plèbe.

C'étaient surtout les gens du peuple qui se laissaient gagner par sa propagande. Les riches étaient plus réfractaires. Ceux-là étaient passés par les écoles, celles du « premier maître » celles des grammairiens et des rhéteurs, celles mêmes des philosophes. Ils avaient entendu critiquer les « superstitions » et ils s'en défiaient. Ceux d'entre eux qui sentaient le besoin d'une religion en trouvaient l'équivalent dans la mystique des Stoïciens, des Cyniques, des Pythagoriciens ou des Platoniciens. Mais peu de gens pouvaient se payer le luxe d'une telle culture. Il n'y avait pas d'enseignement officiel et gratuit. Les rares écoles où l'on pouvait se former étaient dues à la libre initiative d'un maître qui en vivait. Les leçons étaient payées par les élèves. Seuls les riches en bénéficiaient. Le autres ne trouvaient d'enseignement gratuit qu'auprès des cultes étrangers, qui s'offraient à les initier aux plus hauts mystères et ne leur demandaient rien de plus qu'une libre adhésion.

Le christianisme était, de tous, celui qui leur proposait le programme le plus vaste et le plus attrayant. Il étalait sous leurs yeux les riches perspectives de son histoire sainte, qui allait des origines du monde jusqu'à la mort du Christ, celles de sa théologie, qui descendait du Dieu Très-Haut à l'âme pécheresse, celles enfin de ses prophètes inspirés, qui ne laissaient rien ignorer du sort final des humains, ou, pour mieux dire de l'univers entier. D'autre part, il s'intéressait, de préférence, au sort des humbles. Sa doctrine semblait faite spécialement pour eux. Il disait avec Jésus : « Heureux les pauvres, car ils auront les vraies richesses. Heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, je vous soulagerai. » Comment ne pas répondre avec confiance à un appel si humain et si compatissant ?

Les femmes chrétiennes.

Dans ce groupe de païens qui se ralliaient à l'Evangile, les femmes étaient particulièrement attirées par la douce figure du Christ, prématurément enlevé à l'affection des siens, victime innocente de la méchanceté humaine. Elles se joignaient de cœur aux pieuses compagnes qui l'avaient suivi de Galilée en Judée jusqu'aux pieds de la croix. Elles étaient surtout gagnées par le charme mystique des assemblées chrétiennes, par la mélodie pénétrante des psaumes, des hymnes et des cantiques qu'on y chantait

en chœur, par l'intimité cordiale qui s'établissait très vite entre les assistants.

Les lectures commentées qui avaient lieu tous les dimanches offraient pour elles un intérêt exceptionnel. C'étaient les seuls enseignements dont elles pussent bénéficier. Pour elles en effet, aucune école ne s'ouvrait où elles eussent le moyen de s'instruire. Les plus riches matrones étaient, à cet égard, aussi peu favorisées que les plus humbles ouvrières. Aux unes et aux autres le christianisme offrait des leçons d'autant plus appréciées qu'elles tendaient à leur faire un sort meilleur.

Les femmes étaient traitées en mineures par la Loi romaine, qui les soumettait d'abord à l'autorité du père ou du tuteur, puis à celle du mari. A l'église, au contraire, elles devenaient les égales des hommes. Elles recevaient le même enseignement, elles participaient aux mêmes cérémonies, elles étaient associées aux mêmes promesses d'une immortalité bienheureuse, elles avaient les mêmes droits en même temps que les mêmes devoirs. Bien mieux, elles pouvaient prétendre à des fonctions de choix, car certains ministères leur étaient réservés, surtout dans les œuvres d'assistance sociale, dont le besoin se faisait particulièrement sentir dans ce petit monde aux ressources modestes. Aussi les voyons-nous souvent mentionnées dans les plus anciens écrits de la Rome chrétienne. Elles ont joué un rôle actif dans la vie de la primitive Eglise et c'est souvent par elles que leurs maris ou leurs fils ont été gagnés à l'Evangile.

Les esclaves chrétiens.

Plus caractéristique encore est la place faite aux esclaves. Ceux-ci étaient fort nombreux dans la capitale, où certaines familles les comptaient par milliers. Ces pauvres gens, à qui l'on devait tout, car ils étaient chargés de tous les travaux utiles, ne comptaient presque pour rien. Ils n'étaient qu'un vil bétail. Le maître pouvait user et abuser d'eux, les frapper, les mutiler et les tuer à son gré. Or le christianisme, suivant l'exemple des stoïciens, leur reconnaissait une âme pareille aux autres ayant la même origine, appelée à la même destinée. Aussi les admettait-il dans ses assemblées au même titre que tous les hommes libres.

Il ne combattait pas pour cela l'esclavage. Il le légitimait plutôt et le stabilisait, car il demandait que chacun restât dans sa condition, que l'esclave n'essayât pas d'en sortir, qu'il se montrât toujours bien soumis à son maître[15]. C'est qu'il regardait la situation qu'on pouvait occuper en ce monde comme accessoire et transitoire. La seule qui comptât à ses yeux était celle qu'on

avait devant Dieu. Or, sur ce plan supérieur, les différences sociales n'existaient pas. On ne valait que dans la mesure où l'on se comportait en chrétien. Le Christ lui-même s'était fait esclave, pour obéir à la volonté de son Père, et il avait été ensuite exalté dans la mesure même de son abaissement. Un sort semblable était promis à ceux qui suivraient son exemple.

Une telle doctrine était bien séduisante pour ces pauvres parias de la société romaine, dont nul ne se souciait. C'était comme une sorte d'opium bienfaisant, qui leur faisait oublier leurs misères dans un rêve berceur. Elle dut se propager parmi eux d'autant plus aisément que la plupart étaient originaires de pays d'où venait l'Evangile. De bonne heure la communauté chrétienne compta un grand nombre d'esclaves. Bientôt même l'un d'eux du nom de Calliste, affranchi par sa patronne, allait devenir le Chef de l'Eglise.

Ces recrues serviles avaient pour le clergé romain une grosse importance. Elle lui permettaient de se livrer dans leur milieu à une propagande active et pleine d'avenir. Elles lui offraient, par là même, le moyen de pénétrer au sein des plus riches familles et de tenter leur conversion. Beaucoup d'esclaves avaient une certaine culture, qui leur permettait d'exercer quelque action sur ceux-là même qu'ils étaient appelés à servir. Chargés de l'administration d'un domaine, de la vente des divers produits, de la surveillance du personnel, ou d'autres offices analogues, qui exigeaient une formation appropriée, ils avaient appris à lire, à écrire, à compter. Les plus intelligents arrivaient, par des efforts ingénieux et prolongés, à élargir le cercle de leurs connaissances. Certains devenaient « pédagogues ». Ils enseignaient les premiers éléments aux jeunes fils de leurs patrons, à leurs maîtres futurs, et acquéraient ainsi sur eux une emprise morale qui pouvait persister dans la suite. Il en était de même des nourrices à qui les mères de famille confiaient le soin de leurs enfants, et qui, à force de dévouement et d'affection persévérante arrivaient souvent à s'assurer dans la maison une place honorable et à exercer sur leur entourage une influence discrète mais continue. Plus d'une fois ces humbles serviteurs se montrèrent supérieurs à leurs chefs, non seulement par leur intelligence et leur moralité mais aussi par l'autorité qu'ils surent exercer sans en avoir le titre. Ceux d'entre eux qui adoptèrent la foi chrétienne furent parmi les plus précieux de ses auxiliaires.

Un prophète : Hermas.

A Rome comme ailleurs, tous ces éléments sociaux se trouvaient groupés au sein de la communauté sous l'autorité d'un

groupe « d'anciens » (presbyteri, prêtres), analogue à celui qui se trouvait à la tête des synagogues juives ou esséniennes. Là aussi les services matériels étaient assurés par des Ministres inférieurs, des « servants » (diaconi, diacres). Cette organisation, qui remontait aux premiers temps de l'Église et qui s'expliquait par ses origines palestiniennes, avait un caractère nettement administratif. Elle tendait à maintenir l'ordre, dans la ligne de la tradition.

La vie spirituelle, faite d'un mouvement incessant vers un progrès toujours fuyant, était assurée, comme dans les chrétientés orientales issues de l'essénisme et par lui du judaïsme, par des « prophètes », qui se donnaient comme inspirés et qui, parlant au nom de Dieu, formulaient ses révélations et admonestations, ses ordres et ses conseils. Mais cette fièvre prophétique, qui aboutissait ailleurs à de véritables délires, s'assagissait à Rome, ville de gouvernement et de discipline. Elle y prenait une forme pratique, foncièrement morale.

Un exemple typique du genre ainsi évolué nous est fourni par un livre qui s'intitule *Le Pasteur*, parce qu'il se présente en sa majeure partie, comme révélé par un Ange qui se donne ce titre[14]. L'auteur, Hermas, qui vit à Rome, a dû l'écrire vers la fin du règne d'Hadrien, ou au début de celui d'Antonin (138). Il nous fournit sur lui-même divers détails, qui risquent d'être légendaires, mais qui, même en ce cas, sont très représentatifs du monde croyant dans lequel il vit et auquel il s'adresse. Esclave d'origine, il a été vendu par son maître à une dame de Rome nommée Rhodè (Rose). Plus tard, il s'est acquis, sans qu'il dise comment, une situation indépendante. Il a en sa maison, pourvue d'un domaine assez ample, une femme, malheureusement acariâtre et bavarde, des enfants dont il a négligé l'éducation et qui se sont mal conduits, qui ont même renié leur foi et dénoncé leurs parents comme Chrétiens. Maintenant, déçu, à demi ruiné, il est devenu un apôtre fervent de la pénitence.

Une circonstance fortuite a eu sur lui un effet décisif. Rhodè, qu'il avait retrouvée entre-temps et qu'il s'était mis à aimer comme une sœur, se baignait un jour dans le Tibre. Il lui donna la main à la sortie de l'eau, et se dit : « Que je serais heureux d'avoir une femme si belle et si agréable ! » Or peu après elle lui apparut en rêve dans le ciel entrouvert, et elle lui révéla qu'il avait encouru la colère de Dieu pour son mauvais désir, qu'il devait se hâter d'en demander pardon pour se réconcilier avec lui.

Hermas eut ensuite sept autres visions analogues, au cours desquelles une femme représentant l'Église lui parla dans le même sens que Rhodè, en lui ordonnant de communiquer ses

instructions à l'ensemble des fidèles. Elle avait d'abord les traits d'une personne âgée, parce que l'Eglise est la plus ancienne des créatures, celle pour qui le monde a été fait. Mais elle se rajeunit progressivement, symbole du renouvellement qu'opère la pénitence. A la fin elle se mue en une jeune épousée, sortant de la chambre nuptiale, tout habillée de blanc. Plusieurs fois auparavant elle avait été escortée par six jeunes gens, qui étaient des Anges supérieurs. Près d'elle aussi se montrèrent, à l'occasion, sept femmes figurant sept vertus [11].

A ces visions féminines succède brusquement celle d'un berger, portant une peau de chèvre blanche sur le corps, une besace sur l'épaule et une houlette à la main. Il se présente comme le bon Pasteur chargé de veiller sur le prophète, comme l'Ange de la Pénitence [12] appelé à mettre le pécheur sur le bon chemin. Hermas rapporte longuement douze « commandements » et dix « similitudes » ou paraboles, qui lui ont été communiqués par lui, avec mission de les répandre, et qui confirment et complètent les enseignements antérieurs de l'Eglise.

Au terme de son exposé, le Pasteur qui doit s'éloigner, confie son protégé à douze belles jeunes filles, qui portent une tunique de lin, serrée par une gracieuse ceinture, laissant sortir l'épaule droite. Ces compagnes inattendues sont pour lui autrement aimables que sa méchante femme. Comme il se fait tard, elles l'engagent à passer la nuit en leur société. Sa pudeur s'effarouche. Mais elles le rassurent : « Tu reposeras avec nous comme un frère, non comme un époux, tu es en effet notre frère; désormais nous habiterons avec toi [13]. » Allusion transparente à la conception du mariage spirituel, que nous avons rencontrée déjà dans les Eglises pauliniennes et dans celles de Valentin. Hermas peut être tranquille. Les douze vierges qui l'entourent et le cajolent, sont douze grandes vertus, avec lesquelles tout Chrétien doit se familiariser. A la fin, un Ange supérieur dont le Pasteur n'était qu'un envoyé, apparaît en personne et leur recommande instamment de ne plus quitter leur hôte, qui ne doit pas davantage se séparer d'elles. Cette conclusion mystique fait pendant à la scène, plus réaliste, du début, celle du bain de Rhode dans le Tibre. Elle montre comment au-dessus de l'amour charnel il en existe un autre tout spirituel, et comment Hermas s'est élevé de l'un à l'autre par le repentir de sa faute.

C'est à mettre en relief ce bienfait de la pénitence que tout le livre est consacré. Au fond il ne fait que reprendre le programme initial de l'Evangile : « Proche est le Royaume de Dieu, convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle [14] ». Plus précisément, il tend à établir, comme l'ouvrage similaire d'Elchasaï, paru en Transjordanie sous Trajan, que le Chrétien défaillant

peut encore obtenir de Dieu le pardon. Seulement, pour Hermas, cette faveur ne s'obtient pas, comme pour le prophète de Transjordanie, par une réitération du baptême. Elle est réservée au repentir. Elle implique, en conséquence, une expiation convenable, accompagnée d'un changement de vie.

L'insistance avec laquelle il est recommandé au prophète de faire connaître cette doctrine montre assez qu'elle n'est pas courante, qu'elle va plutôt à l'encontre des idées reçues. Lui-même le fait observer à l'Ange qui l'instruit : Seigneur, j'ai entendu dire par certains docteurs qu'il n'y a pas d'autre pénitence que celle que nous avons faite le jour où nous sommes descendus dans l'eau et où nous avons reçu le pardon de tous nos péchés antérieurs [illegible]. » Le Pasteur lui répond que c'est l'exacte vérité, mais que Dieu, « dans sa grande miséricorde », accorde par son intermédiaire, à titre exceptionnel, « pour ceux qui ont été appelés avant ces derniers temps et qui ont cédé aux tentations du Diable, la possibilité de faire pénitence une fois ». Que ceux-là donc se hâtent d'en user, car cette chance ne se renouvellera plus.

Nous avons là un exemple typique des libertés que peuvent prendre les prophètes. Se trouvant en communication directe avec le ciel, parlant en son nom, ils ne sont pas arrêtés par l'usage ni par la tradition. Ils n'ont pas à s'incliner devant les « anciens » car ils ont conscience de leur être supérieurs. Hermas raconte que l'Eglise lui a ordonné de prendre rang avant eux, à ses côtés [illegible]. Il interpelle avec vigueur « les chefs » de la communauté, qu'il désigne toujours en bloc, dans un vague pluriel et qu'il qualifie indistinctement de « prêtres » ou d' « évêques », car ces termes sont pour lui synonymes. Il leur communique son message, en leur demandant et avec quelque rudesse de s'y conformer. Une fois, sur avis de sa confidente céleste, il le transmet par écrit à « Clément », qui « l'adressera aux autres villes, car il est chargé de ce soin », et à « Grapté », qui « s'en servira pour l'instruction des veuves et des orphelins », dont elle a la garde [illegible].

Un clerc : Clément de Rome

Ce Clément, préposé à la correspondance de la communauté, doit être l'auteur d'une épître très ample adressée par l'Eglise de Rome à celle de Corinthe et attribuée par les témoignages les plus anciens à un auteur de même nom. Des études récentes ont montré que le texte a dû être rédigé non vers l'an 95, comme beaucoup l'ont cru, mais une quarantaine d'années plus tard, vers le même temps que le Pasteur d'Hermas. Il a été provoqué par l'annonce d'une sédition qui a éclaté parmi les Corinthiens. Par

le fait d'un « petit nombre de meneurs », ou plus précisément « d'un ou deux » cette « Église si antique et si ferme » s'est soulevée contre « ses prêtres », dont quelques-uns ont été destitués du Ministère qu'ils exerçaient avec honneur [14].

Des détails incidents montrent que l'attaque a été déclenchée par des gnostiques, qui, n'ayant aucun titre ni aucun rang dans l'Église, se sont posés, malgré leur jeunesse, en rivaux des « anciens » [15]. Ils leur reprochent entre autres choses d'exalter la matière en proclamant la résurrection de la chair et de s'en faire les esclaves en étant engagés dans les liens du mariage. Eux s'en tiennent à l'immortalité de l'âme et ils pratiquent la continence. Nous retrouvons ici l'opposition courante entre les adeptes d'un christianisme spirituel, proche du platonisme et du pythagorisme, qui méprise le corps, et ceux d'un Évangile plus humain, qui l'associe étroitement à l'âme et qui reste nettement apparenté au judaïsme.

Clément se range résolument du côté des seconds. Il consacre une longue tirade à établir que la chair doit ressusciter comme le phénix qui renaît de ses cendres. Ailleurs il invite à la modestie les gens qui font procession de célibat : « Que celui qui est chaste ne s'en vante pas, sachant que c'est un autre qui lui accorde le don de la continence. » Pour lui, ce qui importe avant tout c'est la soumission à l'ordre établi. Que chacun reste à la place qui lui a été assignée, sans envier celle des autres, sans se laisser gagner par la jalousie, dont les effets sont pernicieux. Rien ne vaut la pratique de l'obéissance et de l'humilité, qui en est la condition indispensable [16].

La nature donne l'exemple de la soumission, car elle se conforme strictement au plan divin [17] : « Considérons les soldats qui servent sous nos chefs. Quelle discipline ! Quelle docilité ! Quelle soumission pour exécuter les ordres ! Tous ne sont pas préfets, ni tribuns, ni centurions, ni cinquanteniers et ainsi de suite, mais chacun en son rang exécute les ordres de l'empereur ou des chefs. » Ainsi en est-il dans la loi juive, qui explique où, comment et par qui doivent être offerts les sacrifices, quels sont les rôles du grand-prêtre, des prêtres, des lévites, des laïques. Ainsi doit-il en être dans l'Église. Le Christ, notre Grand-Prêtre, envoyé par Dieu son Père, a transmis sa mission aux apôtres, qui sont allés à travers les nations établir des évêques et des diacres et qui ont prescrit qu'après leur mort leurs successeurs fissent de même. S'insurger contre les chefs de la communauté c'est se mettre en révolte contre son premier auteur, c'est aller contre le plan divin. « Quelqu'un est-il fidèle, capable d'exposer la gnose, sage dans le discernement des discours, chaste en ses œuvres ? Il doit être d'autant plus humble qu'il paraît plus grand. »

Ces propos, tenus au nom de l'Eglise romaine, en reflètent excellemment les tendances. La Rome chrétienne est, comme celle des Empereurs, tout imbue du principe d'autorité. Dès ses débuts elle se pose en gardienne de l'ordre et de la discipline. Elle demande avant tout la soumission aux pouvoirs établis.

III. — LA CRISE ANTIJUIVE

Avant la crise.

L'Epître de Clément aux Corinthiens doit être à peu près contemporaine du Pasteur. Les deux écrits reflètent un même état d'âme, celui d'une chrétienté judaïsante, pour qui la Loi et l'Evangile ne font qu'un. Dans l'un comme dans l'autre la croyance est tout imprégnée de judaïsme.

Hermas ne se réfère jamais à l'Ancien Testament. C'est qu'il ne fait que transmettre une révélation du Très-Haut, qui n'a pas besoin d'invoquer des autorités. Mais on relève chez lui de nombreux passages où il s'inspire de la Bible. Il met tour à tour à profit la *Genèse* et le *Deutéronome*, les juges et les Rois, les grands Prophètes et les livres sapientiaux, surtout le Psautier. Il s'inspire plus encore de certains Apocryphes juifs, notamment du IVe livre d'Esdras et d'une autre apocalypse portant les noms d'Eldad et de Modat, prophètes contemporains de Moïse, qu'il lui arrive de citer comme une « Ecriture »[29].

Clément, qui ne parle pas au nom de Dieu mais de la communauté romaine, peut citer librement ses sources. Il se réfère expressément et avec insistance à de nombreux textes de l'Ancien Testament, qu'il invoque comme des paroles divines. Il dit à leur sujet : « Vous avez pâli (frères), sur les Ecritures sacrées, véridiques, venues du Saint-Esprit. Vous savez que rien de ce qui s'y trouve écrit n'est injuste ni falsifié[30]. » Souvent aussi il les utilise sans les citer. Il en est tellement nourri que les réminiscences s'offrent sous sa plume à tout propos. Son style et sa pensée sont nettement bibliques. Aussi a-t-on proposé avec beaucoup de vraisemblance, de voir en lui un Juif d'origine affranchi ou fils d'affranchi de la Gens Flavia, en qui survivait le nom de l'ancien consul Flavius Clemens[30].

Nulle part ni Hermas, ni Clément n'éprouvent le besoin de défendre et de justifier ces Ecritures juives, dont ils font un usage si courant. L'un et l'autre parlent de gnostiques qui vont et viennent, prêchant des doctrines étrangères[31]. Ils les présen-

tent comme des gens infatués de leur prétendue « science » qui gagneraient à être plus modestes. Mais ils semblent n'attacher qu'une importance médiocre à leur enseignement et ils ne relèvent chez eux aucune critique d'un texte quelconque de l'Ancien Testament. Une telle attitude ne se comprendrait guère au-delà du règne d'Hadrien, ou des premiers débuts de son successeur, car, au cours des années qui suivirent, une controverse violente s'éleva sur ce point au sein de l'Église romaine.

Les origines du conflit.

Une scission était inévitable. Si la masse des croyants tenait, à cause de ses origines sociales, au vieux judaïsme, dont elle se jugeait l'authentique héritière, un certain nombre de fidèles demandaient que cet héritage fût officiellement répudié, comme funeste à la chrétienté. Venus d'Antioche, d'Ephèse, d'Alexandrie ou des autres grands centres de l'Orient méditerranéen, ils y avaient subi l'influence des milieux antijuifs. Ils étaient passés par les écoles des rhéteurs et celles des philosophes, où l'on n'avait que dédain pour la « superstition judaïque ». Surtout ils s'étaient pénétrés de la Gnose syrienne, grecque ou égyptienne, qui présentait le Dieu d'Israël comme un Ange rebelle et ses Écritures, comme des tissus de mensonges, destinés à maintenir les âmes dans la servitude. C'étaient des hommes doctes, qui se posaient volontiers en docteurs. Ces gens, fiers de n'être point dupes et de posséder la « science » du salut, regardaient avec pitié la tourbe des ignorants qui se laissaient encore prendre aux pièges du félon. Ils étaient d'ailleurs, dans l'ensemble, d'un autre monde. Ce savoir même dont ils se prévalaient n'avait pu être acquis que par une situation de fortune assez aisée pour leur permettre des études sérieuses. C'étaient, pour la plupart, des bourgeois cossus qui alliaient une certaine culture à un mysticisme intempérant, avide d'inconnu, comme beaucoup de nos modernes théosophes. Au contraire la masse des croyants était faite de petites gens, qui n'avaient pu se donner presque aucune instruction, et qui croyaient à la Bible sans s'inquiéter des difficultés qui pouvaient être soulevées contre elle par des esprits subtils. Cette différence de niveau social devait aggraver le conflit et lui donner quelque apparence d'une lutte de classes.

C'est d'Antioche, où le courant antijuif fut toujours très puissant, que la critique de l'Ancien Testament fit son entrée à Rome. Son premier représentant fut un certain Cerdon, qui s'était formé à l'école de Saturnin ou Satornil, et qui subissait par son intermédiaire l'influence de la gnose simonienne. Sa venue dans la

capitale eut lieu, nous dit-on « sous Hygin »[32], un des chefs de l'Église, dont l'activité se place autour de 140. Il portait avec lui un recueil des *Épîtres* pauliniennes, celui-là même dont devait se servir Marcion et qui est connu sous le nom d'Apostolicon. L'on y lisait dix lettres, intitulées « Aux Galates, Aux Corinthiens (I et II), Aux Romains, Aux Thessaloniciens (I et II), Aux Laodicéens (mués plus tard en Éphésiens), Aux Colossiens, Aux Philippiens, A Philémon ». Certaines, les premières surtout, étaient beaucoup plus courtes que celles de notre édition canonique. Cerdon avait en outre, de même qu'après lui Marcion, un « Évangile » qui ne portait aucun nom d'auteur, mais qu'on peut appeler le « Proto-Luc », car c'est de lui que procède, par une série d'additions ultérieures, notre texte de Luc[33]. Par contre il répudiait tout l'Ancien Testament[34]. Il opposait le vrai Dieu, bon et invisible, Père du Christ, à celui de la Loi et des Prophètes, qui se pique seulement d'être juste et qui s'est laissé voir à diverses reprises[35].

Cette doctrine, qui allait à l'encontre des croyances de la masse, souleva chez elle une très vive opposition. Cerdon fut condamné. Il se soumit. Bientôt il reprit sa campagne antibiblique. Il s'attira une nouvelle condamnation, que suivit une nouvelle pénitence. Il récidiva une fois de plus et fut finalement exclu de la communauté[36]. Mais Cerdon n'était pas seul; il avait recruté un adepte de choix en la personne de Marcion, qui allait continuer et amplifier son œuvre.

Un docteur : Marcion.

Ce disciple dont l'action et la renommée devaient dépasser largement celles du maître, était un Asiate. Comme Diogène le Cynique, dont il renouvelait la tradition ascétique, il était originaire de Sinope, le grand port de Paphlagonie, dans la province du Pont, sur la côte méridionale de la mer Noire. Sa naissance doit se placer un peu avant la fin du Ier siècle. Ses disciples comptaient entre lui et Jésus un intervalle de cent ans. D'autre part, il était déjà avancé en âge quand il vint à Rome vers 138[37]. Sa vie se passa en grande partie sur mer, à la barre d'un navire dont il était le chef[38]. Ses voyages devaient être très lucratifs, car il jouissait d'une grosse aisance. A son arrivée dans la capitale, il se dessaisit, en faveur de l'Église, d'une somme de deux cent mille sesterces, qui représentait une fortune. L'on peut conjecturer qu'au cours de ses navigations il rencontra de bonne heure Cerdon dans sa patrie syrienne et qu'il se pénétra là de sa doctrine. En tout cas, il fut à Rome son disciple, et il prit après

lui, nous dit-on, la direction de son « école ». Ce fut pour rencontrer la même résistance de la part des chefs de la communauté, qui défendirent âprement contre lui la croyance commune. Un jour de juillet 144 eut lieu entre eux et lui une discussion orageuse. Marcion y soutint avec force que le Dieu Père de l'Evangile ne peut être le Créateur dont parle la *Genèse* et dont l'œuvre s'avère en tant de détails si mauvaise. Il rappela en ce sens une parole de Jésus : « Un arbre bon ne peut porter de mauvais fruits, ni un arbre mauvais de bons fruits. » La conclusion s'imposait. Le christianisme n'avait rien à voir avec le judaïsme. Comme dit encore l'Evangile, « on ne coud pas une pièce neuve sur un vieil habit, on ne verse pas du vin nouveau en de vieilles outres »[22]. Le Conseil des « Anciens » formula des protestations véhémentes. Il expliqua les textes à sa façon, leur en opposa d'autres. Mais tous ses arguments lui furent rétorqués. Le désaccord allait bien au-delà des formules alléguées. Il avait des racines trop profondes pour pouvoir être ainsi résolu à coup de citations. Les anciens rendirent à Marcion ses deux cent mille sesterces. Les deux partis se séparèrent définitivement brouillés, après s'être mutuellement excommuniés.

L'Eglise marcionite.

De ce jour date la fondation d'une Eglise marcionite, dont les membres se groupèrent autour du chef dissident et commémorèrent fidèlement dans la suite ce pieux anniversaire. Ces Chrétiens antijuifs avaient leurs Ecritures : « L'Evangelion » et « l'Apostolicon », qui remplaçaient pour eux la Loi et les Prophètes. Marcion les compléta par une œuvre personnelle intitulée « Antithèses », qui fut pour ses disciples ce qu'étaient dans la troisième partie de la Bible les livres sapientiaux. Il y opposait les deux Testaments et en soulignait les contradictions, pour conclure qu'il fallait répudier l'Ancien et se régler uniquement sur le Nouveau. Cet écrit a disparu avec l'Eglise marcionite. Mais nous pouvons en reconstituer assez bien les grandes lignes, d'après les critiques de ses adversaires orthodoxes, celles surtout de Tertullien.

L'apôtre Paul, y était-il dit, nous met en garde contre la Loi mosaïque, qui nous tient en esclavage, et qui engendre le péché et la mort. Pour se faire d'elle une idée juste, il suffit de voir de qui elle procède. Le Dieu des Juifs, qui l'a révélée à Moïse, est celui qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qui s'y trouve. C'est de lui que viennent les insectes, les sauterelles, les serpents, les scorpions, les crocodiles, les porcs, les punaises. C'est par lui qu'a

été façonné ce corps charnel, qui naît des parties honteuses, qui ne grandit que pour devenir un foyer de concupiscence, qui finit par tomber en pourriture. Ce démiurge, cause de tant de maux, est terriblement jaloux. Il ne veut pas que l'homme touche à l'arbre de vie, de peur que l'immortalité lui soit assurée. C'est malgré lui qu'Adam et Eve ont acquis la connaissance du bien et du mal. Lui-même est fort ignorant. S'il avait su que l'homme lui désobéirait, il se serait bien gardé de le créer. Il va dans l'Eden en criant : « Adam, où es-tu ? » comme il demandera bientôt : « Abel, qu'as-tu fait de ton frère ? » Ses plans sont changeants. Très vite il se repent d'avoir fait l'homme. Il est sujet à la colère et s'irrite contre ses meilleurs amis. Sa cruauté est telle qu'il décide d'exterminer l'ensemble des humains, à l'exception d'une seule famille, et tous les animaux, dans un déluge universel, qu'il détruit la ville entière de Sodome, qu'il frappe l'Egypte de dix plaies effroyables et endurcit le cœur de Pharaon, qu'il punit les parents dans leurs enfants jusqu'à la quatrième génération. Il se lie à des gens fort peu recommandables, à Moïse qui tue en cachette un Egyptien et qui fait attaquer des peuples innocents, à Josué, qui continue ces tueries et qui réduit en esclavage les gens de Gabaon venus vers lui en suppliants, à David, coupable de meurtres et d'adultères, à Salomon, de mœurs très dissolues, à Elie, qui fait descendre le feu du ciel sur un envoyé du roi et sur les cinquante hommes de son escorte, à Elisée, qui punit quarante-deux enfants de leurs railleries innocentes en les faisant dévorer par des ours. Un Dieu qui se complaît dans la société de telles gens n'a pu être qu'un triste législateur. Que prescrit-il ? De faire pour lui des hécatombes d'animaux, d'en brûler un grand nombre, de lui offrir les aliments les plus exquis, des prémices en tout genre, de pratiquer sur les enfants d'Israël une honteuse circoncision, de rendre le mal pour le mal, œil pour œil, dent pour dent, de contracter l'union charnelle, qui souille l'âme, et, plaisante ironie ! de purifier des vases et des lits. Encore ne peut-il seulement s'entendre avec lui-même ! Il prescrit de se reposer au septième jour et fait porter l'arche huit jours de suite autour de Jéricho. Il interdit les représentations figurées et n'en recommande pas moins celle du serpent d'airain et des chérubins du Temple. Il veut qu'on lui offre de nombreux sacrifices puis il les fait interdire par les Prophètes. Il défend de voler. C'est pourtant sur son ordre que Moïse a pillé les Egyptiens. Dernier trait bien caractéristique : le Dieu d'Israël s'est laissé voir en maintes circonstances comme si l'Etre parfait n'était pas invisible.

L'Evangile nous offre un spectacle tout autre. Il est l'antithèse parfaite de la Bible juive. Le Fils de Dieu qu'il nous présente

n'est point le Christ guerrier, qu'ont prédit les Prophètes. Il n'est point né d'une femme, mais il est venu soudainement du troisième ciel, sous la forme d'un homme de trente ans. Il n'avait point un corps charnel mais celui, tout spirituel, des Anges qui ont jadis apparu aux Patriarches. Cela ne l'empêcha pas de souffrir réellement sur la croix, encourant la malédiction portée par le Dieu des Juifs contre celui qui est « pendu au bois »[illegible]. Par cette mort infiniment méritoire, il a racheté l'humanité, qui appartenait auparavant au Démiurge, son véritable auteur, et qui maintenant est tout entière à son Sauveur, sans distinction de races. Aussi est-il descendu sans retard aux enfers, pour libérer les âmes qui s'y trouvaient captives, non celles des saints du judaïsme, d'Abel, d'Hénoch, de Noé, mais celles des réprouvés, de Caïn, des Sodomites, des Egyptiens, car il n'est pas venu sauver les justes mais les pécheurs. C'est en leur compagnie qu'il est remonté au paradis d'où il était venu. Là iront le rejoindre ceux qui conformeront leur vie à sa doctrine. Or celle-ci est nettement opposée à la Loi juive. Elle nous dit : Heureux les pauvres et les persécutés. Aimez vos ennemis et rendez le bien pour le mal. Imitez votre Père céleste qui fait tomber la pluie sur les bons et sur les méchants. C'est là qu'est le salut non dans la pratique de la circoncision et du sabbat. Il ne faut pas coudre une pièce neuve sur un vieil habit. On ne peut servir deux maîtres à la fois. Ceux qui, en dépit de ces sages conseils auront méconnu le vrai Dieu seront abandonnés par lui sans qu'il leur fasse lui-même aucun mal, et tomberont entre les mains du Démiurge, qui les traitera selon la rigueur de ses lois. Ils seront consumés par le feu, où lui-même finira par disparaître avec l'ensemble de son œuvre, et tout désormais sera soumis au Père.

Fidèles à ces principes, les Marcionites refusèrent obstinément de pactiser avec les Chrétiens judaïsants, qui se réclamaient de Pierre et des autres apôtres. Extérieurement ils ne différaient d'eux que sur des points secondaires. Même organisation générale, comprenant, d'une part, les laïques, dont beaucoup n'étaient pas baptisés, de l'autre, le clergé, c'est-à-dire les évêques ou prêtres et les diacres. Même bain rituel, qui ne s'administrait qu'une fois, et qui était complété par une onction d'huile et la présentation aux néophytes d'un mélange de lait et de miel. Même repas de communion — avec fraction du pain et usage commun d'une coupe d'eau pure. Ni vin, ni viande, seulement du poisson. Des jeûnes fréquents, surtout le samedi, le jour sacré des Juifs. Une continence très stricte basée sur une horreur profonde des péchés de la chair. Ces tendances ascétiques, déjà très accusées dans l'Eglise de Rome, prirent un relief encore plus marqué dans celle de Marcion.

IV. — PREMIÈRES RÉACTIONS ANTIMARCIONITES

Amendements aux livres de Marcion.

L'opposition d'un groupe compact, qui faisait profession de ne connaître que le Christ, et qui donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, constituait, pour la masse des croyants restés fidèles au judaïsme, un danger redoutable. Une réaction très prompte s'imposait. Elle devait se produire dans la forme même où l'offensive avait eu lieu. Les Marcionites mettaient en avant des textes sacrés qui leur servaient de Bible. Il importait de neutraliser ces documents et de leur en opposer d'autres qui en combattraient la doctrine. Un effort considérable fut fait, après la grande rupture, pour l'accomplissement de cette double tâche.

Ce qui importait avant tout, c'était d'écarter le danger que représentaient pour la grande Église les livres saints utilisés par Marcion. Les rejeter comme des documents sans autorité n'était guère possible. Dans ce monde croyant, où l'on n'avait même pas le soupçon de la critique littéraire, tout texte consacré au Christ avait la valeur d'un témoignage. C'était une « Ecriture » qui faisait loi. Les livres en question jouissaient d'un crédit d'autant plus grand qu'ils avaient circulé dans la communauté avant toute condamnation des doctrines qui se réclamaient d'eux. La confiance dont ils avaient d'abord bénéficié leur demeurait acquise. Les fidèles qui s'étaient tenus en dehors de la récente controverse y trouvaient un aliment précieux de leur foi et de leur piété. Au lieu de proscrire des écrits si répandus qui pouvaient être si utiles ne valait-il pas mieux les amender et les faire servir contre les thèses même de Marcion qui serait ainsi combattu avec ses propres armes ? L'idée était si naturelle qu'elle fut réalisée en un temps assez court et qu'elle s'exprima en des œuvres nouvelles, qui devaient bientôt supplanter les textes primitifs.

L'Evangile selon Luc.

De ce travail d'adaptation sortit d'abord notre *Evangile selon Luc.* Sa structure trahit son origine. Il conserve à peu près intact le texte utilisé par Marcion, se bornant à introduire çà et là de menues corrections. Mais il y ajoute des compléments notables, qui en modifient singulièrement l'esprit et la tendance et qui vont à l'encontre de la thèse dissidente.

Les additions les plus significatives et les plus amples ont été mises en tête du récit, où elles s'imposent davantage à l'attention. Elles débutent par une brève dédicace à un certain « Théophile », où l'auteur présente son œuvre comme un exposé des faits évangéliques plus suivi et plus complet que ceux de ses nombreux devanciers [41]. A l'appui de cette prétention vient aussitôt un récit fort bien équilibré des origines du Christ, qui remonte au-delà de sa conception même, jusqu'à celle de son précurseur, « au temps d'Hérode ».

La venue de Jean-Baptiste est prédite par « l'Ange du Seigneur, Gabriel » à son père Zacharie, qui remplit les fonctions sacerdotales dans le Temple. Peu après sa mère Elisabeth qui appartient elle-même à la famille d'Aaron et qui était stérile devient miraculeusement enceinte. Nouvelle annonce du même messager à « une vierge de Nazareth nommée Marie », parente de cette femme, qui est donc également de la lignée des prêtres, et qui se trouve « fiancée à un homme appelé Joseph de la maison de David ». Elle aura un enfant du nom de Jésus, qu'on appellera Fils du Très-Haut et qui héritera du trône de son père David, car rien n'est impossible à Dieu. L'accord providentiel des deux conceptions s'affirme au cours d'une visite de Marie à Elisabeth, où celle-ci sent le fruit de son sein tressaillir d'allégresse devant la mère de son Seigneur et, remplie d'Esprit Saint, fait entendre un psaume d'actions de grâces, le *Magnificat*.

Jean naît peu après. Il est circoncis au huitième jour. A cette occasion, son père, rempli à son tour d'Esprit Saint, fait entendre un nouveau psaume, qui fait pendant à celui d'Elisabeth, le *Benedictus*. Puis l'enfant grandit, se fortifie spirituellement et se prépare dans le désert à sa grande mission. Jésus naît à son tour « dans la ville de David appelée Bethléem [42] », où Joseph a dû aller se faire inscrire avec sa femme, car un édit de César Auguste, appliqué en Syrie par le gouverneur Quirinius, a prescrit que tous ses sujets soient recensés dans leur pays d'origine. Comme il n'y a pas de place dans l'hôtellerie, l'enfant est couché dans une crèche et ce sont des bergers qui, les premiers, viennent le visiter. Mais c'est un Ange qui leur a révélé sa venue, avec ses titres, et une troupe de l'armée céleste leur a fait entendre, à cette occasion, un joyeux cantique, le *Gloria in excelsis*. Circoncis au huitième jour, l'enfant est porté, au quarantième, conformément à la Loi mosaïque [43], dans le Temple de Jérusalem. Là le juste et pieux vieillard Siméon, « divinement averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur », entonne le « Nunc Dimittis ». Anne, la prophétesse, de la tribu d'Aser, se met également à parler de lui « à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem ». Revenu à

Nazareth, l'enfant y grandit plein de sagesse et de grâce, tellement que, dans sa douzième année, étant allé dans la Ville sainte pour y fêter la Pâque et ayant été perdu de vue par ses parents, il est trouvé par eux dans le Temple, assis au milieu des docteurs, s'entretenant avec eux, les ravissant par son intelligence.

Tous ces détails tendent à établir que le christianisme est la conclusion normale du judaïsme. Ils montrent, d'autre part que le Christ n'est pas un pur esprit qui a pris une apparence humaine, qu'il faut voir en lui une homme véritable, en chair et en os, né d'une femme comme nous tous. C'est l'opposé de ce qu'enseignait Marcion. C'est aussi l'exacte contrepartie de ce qu'on lisait chez le Proto-Luc [41], où Jésus descendait du ciel en la forme d'un homme de trente ans, à Capharnaüm, pour y annoncer qu'il n'était pas venu accomplir la Loi mais la détruire.

Cette antinomie foncière des deux récits éclate en certains détails de la nouvelle rédaction. Ayant parlé longuement de la conception, de la naissance et de l'enfance du Christ, notre évangéliste reproduit le début solennel de son prédécesseur : « L'an 15 du règne de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de Judée... », à quoi il ajoute, avec un luxe de détails empruntés à Josèphe : « ... Hérode tétrarque de Galilée, Philippe son frère tétrarque d'Iturée et du pays Trachonite, Lysanias tétrarque d'Abylène, sous le grand-prêtre Anne...[42] » De telles précisions chronologiques, en une œuvre qui par ailleurs en comporte si peu, avaient leur raison d'être quand il s'agissait de présenter la venue soudaine du Fils de Dieu en ce bas monde. Elles sont anachroniques, du moment où il est expliqué que sa descente s'est faite trente ans auparavant dans le sein de Marie.

Encore les comprendrait-on jusqu'à un certain point si elles visaient les débuts du Ministère de Jésus, comme dans le Proto-Luc, où elles se rapportent à sa première entrée en scène. Mais notre narrateur intercale à leur suite une longue tirade sur Jean-Baptiste, qu'il nous montre occupé à prêcher, tout le long du Jourdain, le baptême de repentance. Il résume l'enseignement donné par lui aux foules, aux publicains, aux soldats. Le synchronisme initial du Proto-Luc, qui se rapportait chez lui à la prédication du Christ, se trouve donc viser ici celle du précurseur. Plus loin, il est vrai, nous lisons que Jésus fut baptisé par Jean et qu'il fut ensuite tenté au désert par le Diable. Mais aucune précision n'est donnée sur la date de ces deux faits, qui préludent à la campagne évangélique [43].

Une nouvelle maladresse achève de trahir le faussaire. Chez le Proto-Luc, Jésus prêchait d'abord à Capharnaüm, il y opérait des miracles, puis il se rendait à Bethsaïde. Là il faisait entendre le même enseignement. Mais ses auditeurs lui disaient : « Fais ici

ce que tu as fait à Capharnaüm. » Notre évangéliste intervertit les scènes. Il commence par la seconde, qu'il situe à Nazareth, résidence des parents de Jésus [11]. Il n'en attribue pas moins à l'auditoire le même propos : « Fais ici dans ta patrie tout ce que nous savons que tu as fait à Capharnaüm [12]. Il accentue son étourderie en ajoutant un peu plus loin, que Jésus descendit ensuite « à Capharnaüm, ville de Galilée » comme s'il n'en avait pas été déjà parlé.

Des incohérences analogues se présentent souvent dans la suite du texte. C'est que les additions du second rédacteur y sont nombreuses. Elles n'ont pas la même ampleur ni le même relief que celles du début. Mais elles procèdent du même esprit et témoignent d'un égal souci de tourner contre Marcion les textes utilisés par lui. Cette préoccupation transparaît jusque dans la scène finale, où le Christ ressuscité dit aux apôtres à propos du drame sacré qui vient de se dérouler : « C'est bien ce que je vous disais lorsque j'étais encore parmi vous, qu'il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes [13]. » Ainsi, d'un bout à l'autre, l'Evangile des Chrétiens antijuifs se retourne contre eux. Il leur offre des « antithèses » inattendues. Marcion, qui l'a connu déjà sous sa nouvelle forme constate qu'il a été « interpolé par les défenseurs du judaïsme pour l'incorporation de la Loi et des Prophètes » [14].

Les Actes des apôtres.

Un travail analogue fut opéré de bonne heure au sujet de l'apôtre Paul. En tête ou en accompagnement du recueil de ses *Eglises* devait venir un vieux récit de ses missions. Le texte, bien antérieur à Marcion, ignorait les récentes querelles. Il donnait des renseignements précieux sur l'apostolat des premiers temps, sur les débuts de certaines Eglises. Il était écrit en un style simple et familier, vivant et alerte, qui en rendait la lecture agréable. Tout plaidait pour son maintien. On le conserva donc. Mais, pour qu'il ne servît plus, en exaltant la personne de Paul, à combattre la foi commune de l'Eglise, on le munit lui aussi de compléments très amples, qui tendaient à réduire le rôle de « l'apôtre des Gentils » et à mettre en valeur celui de son grand concurrent, Képhas, ou Pierre, patron des judéo-chrétiens. Au lieu de les opposer l'un à l'autre, l'on s'efforcera de les harmoniser. Aux « antithèses » qui alimentaient la controverse marcionite se substitue un effort de synthèse conciliante.

Plutarque avait écrit depuis longtemps déjà ses *Vies parallèles*

des hommes illustres, où un Hellène et un Romain étaient mis en regard et comparés l'un à l'autre, avec le souci de montrer leur accord foncier. L'ouvrage avait obtenu un grand succès. L'auteur de *l'Evangile selon Luc* s'en inspira dans un deuxième récit « à Théophile », qui faisait suite à sa *Vie de Jésus* et qui présentait en une sorte de dyptique les apostolats jumeaux de Pierre et de Paul. C'est ce livre qu'on appelle communément les « Actes des Apôtres ».

Le titre usuel est assez peu exact. Il est bien parlé au début, du groupe des douze premiers disciples de Jésus, dont le douzième, le traître Judas, a été remplacé par Matthias. Mais la plupart d'entre eux ne sont plus mentionnés dans la suite. Pierre est leur représentant On dirait qu'il les incarne tous. C'est qu'il s'agit d'en faire le pendant de Paul, ou pour mieux dire, son archétype.

Dès le début tous les apôtres se groupent autour de lui. C'est sur sa demande qu'un remplaçant est donné à Judas. A la Pentecôte, Pierre parle au nom du groupe devant les Juifs et les prosélytes venus « de toutes les Nations qui sont sous le ciel ». Peu après, il guérit un boiteux, en prend occasion pour prêcher à nouveau et se voit traîné pour ce motif devant le sanhédrin. Un mot de lui terrasse Ananie et Saphire, qui ont voulu frauder le Saint-Esprit. Les malades se mettent à son ombre pour obtenir leur guérison. Mis en prison et miraculeusement libéré. il reprend sa propagande avec plus d'ardeur que jamais. De Jérusalem il gagne la Samarie, où s'accomplit la première mission apostolique. et il y confond Simon le magicien. Il se rend à Lydda, où il guérit un paralytique. à Joppé où il ressuscite une morte, à Césarée, où un païen, le centurion Corneille, est converti et baptisé par lui [61].

C'est plus tard seulement que Paul se voue à la conversion des Gentils. Au début il professait le judaïsme le plus intransigeant [62]. C'est ainsi qu'il avait participé au meurtre du diacre Etienne. Une autre fois, il s'était rendu à Damas, pour y arrêter les Chrétiens. Il s'appelait alors Saül et il imitait la conduite de son célèbre homonyme, parti à la poursuite de David [63]. Arrivé près du but, il fut aveuglé par une grande lumière, comme jadis un autre persécuteur, Héliodore, miraculeusement terrassé au seuil du Temple, et, à son exemple, il recouvra la vue, grâce à la prière secourable d'un Juif pieux. Il se mit aussitôt à prêcher dans les synagogues et revint à Jérusalem, où il fut introduit par Barnabé dans la société des Apôtres [64]. Plus tard, après sa première mission, il eut une vive discussion avec quelques frères du « parti des pharisiens » qui voulaient l'obliger à circoncire les Païens convertis, mais il fut défendu par Pierre, qui fit prévaloir son avis. Paul s'accordait si bien depuis sa conversion avec le Pierre des apôtres

qu'il était comme son doublet. Comme lui, dans sa première mission, il confondait un magicien, qui jouait le rôle de faux prophète. A son exemple il guérit un boiteux de naissance; il sortit miraculeusement de prison il fit descendre l'Esprit Saint sur des néophytes qui eurent le don des langues; il chassa les démons et les maladies par le simple contact de ses linges de corps comme Pierre par sa seule ombre; il ressuscita un mort. C'est le triomphe de la conciliation à outrance [43].

Pour la pousser jusqu'au bout, il restait à montrer les frères ennemis de jadis associés dans la Ville Eternelle au même effort de propagande, mêlant leur sang pour la cause commune et devenant ainsi les patrons jumeaux de la Rome chrétienne. Si le narrateur eût connu un tel dénouement, il n'eût pas manqué d'en parler, ou, tout au moins de le laisser entrevoir sous forme prophétique, comme il l'a fait en ce qui regarde l'arrestation de Paul [44]. S'il n'en dit rien, c'est qu'il n'en sait rien. La légende n'est pas encore éclose. Mais elle est ici pour ainsi dire en germe. Pierre et Paul, étant si fraternellement unis, devaient, dans l'opinion du lecteur des *Actes*, le rester dans la mort et sceller leur accord par un commun martyre.

L'édition canonique de Paul.

L'Apostolicon résistait à cette audacieuse transposition des anciens rôles. L'on y lisait toujours dans *l'Epître aux Galates*, placée en tête de l'édition, que Paul s'était trouvé en conflit aigu, à Jérusalem avec Jacques, Képhas et Jean, sur la question de la circoncision des Païens convertis, et qu'il avait eu avec le second une algarade très vive devant la communauté d'Antioche. Le second livre à Théophile ne fait aucune allusion à ces Lettres, si connues pourtant dans son milieu. C'est, évidemment, que leur perspective ne cadre pas avec la sienne.

Mais le silence n'est pas une solution. Il fallait opérer pour l'*Apostolicon*, un travail analogue à celui qui était intervenu pour le récit inaugural des missions. C'est de l'effort fait en ce sens qu'est sortie notre édition canonique des textes pauliniens. Elle prend avec la précédente les mêmes libertés que celle-ci avec le recueil initial. Aussi nous donne-t-elle un troisième Paul aussi différent du second que le second l'était déjà par rapport au premier.

Un premier indice du changement intervenu s'observe dans l'ordre même des Lettres. C'est maintenant *l'Epître aux Romains* qui vient en tête du recueil. Il convenait qu'il en fût ainsi dans une œuvre faite à Rome et pour Rome. Ce texte, destiné à la capitale de l'Empire, devait recevoir des compléments d'autant

plus amples qu'il ouvrait désormais la série. C'est en tête de chacun des deux livres de Théophile que l'auteur a mis la plus forte proportion de ses gloses. Il a fait de même dans son édition de Paul. C'est dans la première *Epître du Nouveau recueil* qu'il a mis le maximum de charge antimarcionite.

Déjà la salutation initiale est, à cet égard, très représentative. On y lisait auparavant : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Evangile de Dieu... » Le nouvel éditeur ajoute, sans craindre d'alourdir étrangement la phrase : « qui avait été promis auparavant, de la part de Dieu, par ses prophètes, dans les Saintes Ecritures et qui concerne son Fils, né de la postérité de David, selon la chair... ». C'est, en peu de mots, l'exacte antithèse de la doctrine marcionite.

Plus loin[11] est introduite une longue tirade contre les Païens, qui sont présentés en bloc comme des idolâtres, voués aux pires désordres. Ceci tend à réduire l'effet d'une invective contre les Juifs, qui venait en tête de l'exposé doctrinal, et qui, placée maintenant après cette critique virulente de la Gentilité, n'a plus la même force.

Des additions ultérieures[12] visent également à supprimer toute opposition entre circoncis et incirconcis. Entre eux, nous est-il dit, « il n'y a point de distinction ». « Tous ont péché... » Tous « sont gratuitement justifiés ». Les uns et les autres ne le sont que dans la mesure où ils croient au Christ Rédempteur. C'est par là seulement, non par ses propres œuvres, qu'on peut être sauvé. Ceci ne va pas contre la Bible, mais au contraire la confirme. « Que dit, en effet, l'Ecriture : Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice[13]. »

Dans un autre supplément de même tendance[14], le Pseudo-Paul écrit : « J'éprouve une grande tristesse... pour les frères, mes parents selon la chair, qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption et la gloire et les alliances et la loi et le culte et les promesses et les patriarches et de qui est issu selon la chair le Christ. » Pourquoi donc n'ont-ils pas accepté l'Evangile et bénéficié de sa grâce ? Parce qu'ils n'ont pas suivi l'exemple d'Abraham, parce qu'ils ont cherché la justice par les œuvres, non comme lui par la Loi. Ils ont été infidèles à leur propre tradition. Mais cette incrédulité même avait été prédite. Elle ne fait que réaliser des oracles de Moïse, de David, d'Osée, d'Isaïe, qui annoncent que Dieu répudiera les Juifs pour mettre à leur place les Gentils héritiers des antiques promesses. Ainsi la résistance même opposée par eux à l'Evangile témoigne en faveur de leur Bible et en justifie le maintien.

Un supplément final, qui remplit les deux derniers chapitres, exploite encore ce thème : « Tout ce qui a été écrit d'avance

explique-t-il, l'a été pour nous, afin que par la patience et par la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance [61]. » Le Pseudo-Paul évoque en ce sens plusieurs textes bibliques. Puis il donne sur son apostolat quelques renseignements qui sont dans l'esprit du deuxième livre à Théophile : « Je vais, dit-il à Jérusalem pour le service des saints. » Entendons par là qu'il est très attaché aux judéo-chrétiens. Vient enfin une longue série de salutations, qui ne se lisait point dans l'*Apostolicon*, et qui est sans doute destinée à montrer que l'Eglise de Rome a compté de bonne heure un très grand nombre de fidèles. A tous ces correspondants, le Pseudo-Paul recommande instamment de « prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales au préjudice de l'enseignement reçu », serviteurs de leur propre ventre, qui « par des paroles douces et flatteuses, séduisent les cœurs des simples ». Le lecteur pouvait traduire, pour son usage personnel : Méfiez-vous de Marcion et de sa bande. Ces gens-là ne valent pas cher.

Ce souci d'écarter tous les facteurs de division aide à comprendre le rang assigné dans le nouveau recueil à l'*Épître aux Galates*. De la première place, qu'elle occupait dans l'*Apostolicon*, elle est passée à la quatrième, à celle qu'occupait auparavant l'*Épître aux Romains*. C'est qu'elle était devenue le grand arsenal de la polémique marcionite. Aussi ne s'est-on pas contenté de la mettre à l'arrière-plan. On s'est appliqué à la neutraliser par des additions opportunes.

Les passages les plus gênants étaient ceux où Paul expliquait fièrement qu'il n'avait pas éprouvé après sa conversion le besoin de monter vers les apôtres de Jérusalem, qu'il n'était allé à eux que quatorze ans plus tard, pour défendre contre eux les libertés prises par lui à l'égard des Païens et que, discutant âprement avec les plus notables, Jacques, Kephas et Jean, il avait résisté à leurs exigences et obtenu enfin leur assentiment. Des suppléments discrets, qui sont dans le prolongement du second livre à Théophile, lui font maintenant adopter une attitude plus déférente.

D'abord c'est au bout de « trois ans » qu'il gagne Jérusalem. Il s'y rend « pour faire la connaissance de Kephas » devenu ici le héros principal. Il ne voit aucun autre apôtre, excepté « Jacques, frère du Seigneur », qu'il mentionne, en passant comme une figure de second plan [62].

Ayant ajouté ce premier voyage, le Pseudo-Paul explique ensuite qu'il monta « de nouveau » à Jérusalem, quatorze ans après sans qu'on voie maintenant si les quatorze ans sont à compter depuis sa conversion ou depuis son premier déplacement. Il ajoute qu'il amenait avec lui Barnabas parce qu'il s'inspire du récit des Actes, qui le lui donne pour compagnon [63].

Enfin, il note que, dans l'échange de vues qui suivit, les notables reconnurent qu'il avait reçu la mission de prêcher l'Evangile aux incirconcis, comme « Pierre » aux circoncis [44]. Partage à deux bien utopique, qui ne s'accorde pas avec le récit initial, mais qui cadre fort bien avec la perspective générale du livre des *Actes*.

Plus loin, le Pseudo-Paul rappelle ce qu'il a dit aux Romains sur Abraham, le père des croyants, qui fut justifié par la foi [45]. Ses vrais fils, ajoute-t-il, ne sont pas les Juifs, mais les Chrétiens. Les premiers sont figurés par Ismaël fils d'Agar, les seconds par Isaac, fils de Sara. Or l'*Ecriture* dit [46] : « Chasse l'esclave et son fils, car le Fils de l'esclave n'héritera pas avec celui de la femme libre. » La séparation ne devait se faire que lorsque le véritable héritier serait devenu adulte. Il était, en attendant, comme en tutelle sous la Loi. Celle-ci a été « comme un pédagogue pour nous conduire au Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi. » Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu l'a fait dire par son Fils, « né d'une femme, né sous la Loi ».

Ici, comme dans la dédicace de l'*Epître aux Romains*, reparaît le thème initial du premier livre à Théophile. Il tend à démentir la thèse de Marcion sur l'origine purement céleste de Jésus. L'ensemble des additions va nettement à l'encontre des doctrines de l'hérétique.

Parmi les autres Epîtres, seule la *Première aux Corinthiens* a reçu des suppléments notables. Ceux-ci d'ailleurs, visent moins nettement les idées marcionites. Ils tendent plutôt à résoudre des problèmes d'ordre pratique, qui se posent, au sein de la communauté. Mais ils témoignent du même esprit accommodant que le livre des *Actes*.

Voici, par exemple, un tirade contre les Chrétiens qui portent leurs différends respectifs devant les tribunaux civils. Ne savent-ils donc pas que les saints auront à juger le monde et les Anges eux-mêmes ? [47]. A plus forte raison peut-on leur demander de se prononcer sur les questions pendantes au sein du groupe ? C'est à eux que les affaires de ce genre doivent être soumises. N'est-il pas d'ailleurs scandaleux, pour des frères, que de plaider entre eux ? Ne vaudrait-il pas mieux, si l'on a subi quelque injustice, la supporter et se laisser dépouiller, plutôt que de s'en plaindre devant les infidèles ? On reconnaît ici le premier historien des origines chrétiennes, qui a conté que les croyants n'avaient, au début, qu'un cœur et qu'une âme, que tous leurs biens étaient mis en commun et que deux d'entre eux, ayant cherché à frauder la communauté, furent sévèrement jugés par Pierre [48].

Plus loin viennent des instructions complémentaires sur le

mariage [9]. Certaines visent le cas où l'un des conjoints n'est pas Chrétien. Si l'incroyant, homme ou femme, consent à vivre pacifiquement avec le croyant, celui-ci ne doit pas rompre. Si, au contraire, le premier prend l'initiative de la rupture, le second n'est plus lié. D'une manière générale, « que chacun reste devant Dieu dans l'état où il était quand il a été appelé ». « Es-tu lié à une femme, ne cherche pas à rompre ce lien. N'es-tu pas lié, ne cherche pas une femme. Ce n'est pas qu'on pèche en se mariant. Mais ceux qui prennent ce parti auront « des tribulations dans la chair », qu'ils gagneraient à s'épargner ». A ce propos est abordée la question du mariage mystique. Un Chrétien, qui vivait en frère avec une vierge, croit devoir l'épouser. Qu'il l'épouse ! Mais celui qui décide en son cœur de persévérer en son premier état fait certainement mieux. Ces solutions conciliantes sont bien dans l'esprit du narrateur des *Actes*.

C'est de lui que vient, un peu plus loin, cette courte phrase, qui s'adapte mal au contexte, mais qui s'accorde bien avec la glose qu'on vint de lire sur le mariage mystique : « N'avons-nous pas le droit de mener avec nous une sœur comme femme ainsi que font les autres apôtres, et les frères du Seigneur et Képhas ? [10] ». Ainsi, sur ce point particulier comme sur tous les autres, Pierre et Paul se trouvent parfaitement d'accord.

Du même narrateur ces autres passages, où l'écho des vieilles luttes s'est décidément éteint : « Bien que je sois libre à l'égard de tous, je me suis rendu le serviteur de tous, afin de gagner le plus grand nombre. Avec les Juifs j'ai été comme Juif..., avec ceux qui sont sous la Loi comme étant sous la Loi..., avec ceux qui sont sans la loi comme étant sans loi ; j'ai été faible avec les faibles... je me suis fait tout à tout [11]. » « Je m'efforce en toutes choses de complaire à tous... afin qu'ils soient tous sauvés. Soyez des imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » Cette dernière phrase où l'imitation de Paul est recommandée presque à l'égard de l'imitation du Christ, montre combien le culte de l'apôtre est en voie de s'imposer.

Deux menues additions, vers la fin de l'*Epître*, sont caractéristiques du travail subtil qui a été entrepris pour mettre sa doctrine en parfait accord avec celle de l'Eglise romaine. On lisait dans l'*Apostolicon* : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que le Christ est mort pour nos péchés, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour. » Par deux fois, après « le Christ est mort pour nos péchés » et après « il est ressuscité le troisième jour », ont été glissés ces simples mots : « selon les Ecritures » [12]. Ainsi la doctrine chrétienne du salut se trouve d'accord avec la Bible juive. Le nouveau Paul est contre Marcion.

C'est d'un travail analogue d'adaptation aux idées et aux besoins de l'Église romaine qu'est sortie notre *Épître aux Hébreux*. A sa base est une dissertation écrite, au temps où le Temple de Jérusalem était encore debout, dans l'intention de montrer que les sacrifices qui s'y célèbrent n'ont plus aucune raison d'être depuis que le Fils de Dieu s'est sacrifié lui-même pour le salut des hommes[illegible]. Ce document archaïque, destiné à des croyants de Palestine, aura été apporté à Rome par quelqu'un des nombreux immigrants venus de ce pays. L'éditeur canonique de Paul en a fait honneur à l'apôtre et il y a joint divers compléments, qui lui permettaient de formuler pour son propre milieu, sous ce nom d'emprunt, quelques conseils utiles.

Les additions se distinguent assez aisément du contexte parce qu'elles en rompent la suite naturelle. Elles sont, d'ailleurs, d'un style mou et diffus, qui contraste étrangement avec celui de la dissertation initiale, plus dense et vigoureuse. Toutes ont pour but d'exhorter les fidèles à rester fermes dans leur foi, ce qui donne à penser qu'une crise très grave la menace.

Déjà vers le début, au cours d'une argumentation destinée à établir que le fils de Dieu l'emporte de beaucoup sur les Anges, il est dit brusquement, sans souci de la suite logique des idées : si d'autres ont été sévèrement punis pour avoir transgressé les préceptes angéliques, combien plus le serons-nous si nous allons contre l'enseignement bien plus haut qui a été « annoncé d'abord par le Seigneur puis confirmé par ceux qui l'ont entendu, Dieu y joignant son témoignage par des signes, prodiges, miracles variés et distributions d'Esprit Saint selon sa volonté ? »[illegible]. Les « distributions d'Esprit Saint » rappellent divers passages de la première partie du livre des *Actes*[illegible]. Les « signes, prodiges et miracles » qui garantissent la prédication apostolique se rattachent à la finale apocryphe de l'*Évangile selon Marc*[illegible] dont ils constituent l'attestation la plus ancienne.

Un peu plus loin vient une addition nouvelle, qui ne fait que reprendre le thème de la première. C'est une longue glose de quelques versets d'un *Psaume* (XCV, 7-11), d'où il ressort qu'il faut sans retard faire acte de croyant pour ne pas être englobé dans la réprobation où sombreront les incrédules[illegible]. Nous avons ici comme un écho de l'appel que fait entendre Hermas dans le *Pasteur*.

Peu après l'exposé s'interrompt une fois de plus pour faire place à une série de réflexions morales sur le même sujet[illegible]. On y voit que les Chrétiens qui viennent à défaillir sont perdus pour toujours : « Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint-

Esprit, qui ont goûté la belle parole de Dieu et les forces du monde à venir, et qui sont tombés soient encore renouvelés et amenés à la repentance, puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et le mettent au pilori. Lorsqu'une terre est abreuvée par la pluie qui tombe souvent sur elle et produit une herbe utile à ceux pour qui elle est cultivée, elle participe à la bénédiction de Dieu. Mais si elle produit des épines et des chardons, elle est réprouvée et sujette à la malédiction et on finit par y mettre le feu. » Il est difficile de ne pas voir dans cette déclaration une réplique à la thèse du *Pasteur*, le point de vue du clerc traditionaliste opposé à celui, plus personnel, du prophète inspiré.

Pour empêcher que les Chrétiens ne se laissent entraîner à la faute irrémissible dont il s'agit, notre moraliste ajoute à la fin de la dissertation anonyme, de longs développements qui couvrent plusieurs chapitres[15]. Il les exhorte à ne pas perdre le souvenir et à ne pas compromettre le bénéfice de leurs précédentes épreuves, humiliations, tribulations, spoliations, emprisonnements, ce qui suppose une tourmente pareille à celle dont parle par endroits le livre d'Hermas : « Encore, encore un peu de temps, dit-il, celui qui doit venir viendra[16]. » En attendant, le juste doit vivre par la foi[17]. C'est elle qui a soutenu les saints de tous les temps parmi des peines de tout genre. Soyez patients et confiants comme eux, pour obtenir la même récompense. « Recherchez la paix avec tous... Persévérez dans l'amour fraternel... Obéissez à vos conducteurs et ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte... »

A ces exhortations, bonnes pour un temps de crise, font suite de brèves salutations destinées à montrer que l'*Epître* a été écrite par Paul durant son séjour à Rome : « Sachez que notre frère Timothée a été relâché. S'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui. Saluez tous vos conducteurs et tous vos saints. Ceux d'Italie vous saluent. » Finale bien artificielle d'une œuvre qui n'a rien d'une lettre et qui a débuté brusquement sans aucune mention d'aucun destinataire.

Le correcteur anonyme : Clément de Rome.

Selon le témoignage d'Origène, une tradition déjà ancienne de son temps, attribuait l'*Epître aux Hébreux* à Clément de Rome. Eusèbe de Césarée, qui rapporte cette opinion, se montre disposé à l'adopter. Il se fonde sur les ressemblances que ce texte présente avec celui de la *Lettre aux Corinthiens* : « D'une part, écrit-il, l'*Epître de Clément* et l'*Epître aux Hébreux* conservent

la même allure de style. D'autre part, les pensées, dans les deux écrits ont une parenté qui n'est pas éloignée [60]. »

La parallèle serait inexact, si l'on voulait l'appliquer à l'ensemble de notre texte. Il est d'une justesse remarquable, si on le limite aux parties qui viennent du second rédacteur. Celles-ci sont bien dans la manière de Clément. Même style d'homélie, mou et prolixe, chargé d'épithètes et de superlatifs, où les réminiscences bibliques s'enchevêtrent. Mêmes rappels de l'histoire sainte [61], ou défilent les grandes vedettes : Abel, Hénoch et Noé, Abraham, Isaac et Jacob, Joseph, Moïse, « serviteur fidèle dans toute la maison de Dieu », Jésus fils de Noun, ou Josué, avec son auxiliaire d'occasion, la courtisane Rahab, David, les prophètes, dont certains « sont allés çà et là vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres ». Même idée de Dieu [61], qui « pénètre les sentiments et les pensées du cœur », qui est fidèle en ses promesses qui châtie ceux qu'il aime. Même exhortation à maintenir la concorde et l'amour fraternel, à obéir aux chefs préposés à la garde des âmes.

On explique d'ordinaire ces concordances par une dépendance de Clément à l'égard de l'*Epître aux Hébreux*. L'explication est fondée pour les passages de cette épître qui viennent de la première rédaction [63]. Elle ne l'est pas pour les autres car ceux-ci sont plus vagues dans l'ensemble que les passages correspondants de la *Lettre aux Corinthiens*. Ils s'éclairent par elle plus qu'ils ne servent à l'éclairer. Ce qui est dit, par exemple des prophètes qui « sont allés çà et là, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres » ne prend un sens précis que si on le rapproche du texte parallèle de la lettre en question, où les personnages ainsi accoutrés sont appelés par leur nom : « Elie-Elisée-Ezéchiel. » Au fond, les deux épîtres s'accordent et se complètent sans qu'on puisse dire qu'aucune se soit réglée sur l'autre. Elle ne s'harmonisent si bien que parce qu'elles ont une même origine.

Si la seconde rédaction de l'*Epître aux Hébreux* est l'œuvre de Clément, il est naturel de penser que les suppléments apportés à l'*Apostolicon* viennent aussi de lui. On y constate en effet les mêmes caractéristiques de style, la même méthode d'argumentation scripturaire, la même prédominance d'un petit nombre de thèmes essentiels.

Ainsi l'*Epître aux Romains* parle (IV, 12-16) comme la *Lettre aux Corinthiens* d'« Abraham notre Père » [64]. Le passage célèbre de la première qui dit, en se basant sur la *Genèse* que ce patriarche fut justifié par sa foi se retrouve dans la seconde, au cours d'un exposé qui s'explique fort bien sans aucune influence du recueil paulinien. Un autre paragraphe recommande aux Romains « que toute personne soit soumise aux autorités supérieures, car

il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu. » Le texte appartient à la dernière rédaction, car il ne se lisait pas dans l'*Apostolicon* et il s'insère dans une tirade sur l'amour du prochain, dont il rompt la suite naturelle. Or il ne fait que reprendre un thème fondamental de la *Lettre aux Corinthiens* [illegible]. Autre détail révélateur. Dans plusieurs des derniers suppléments de l'*Épître aux Romains*, l'exposé se trouve entrecoupé par une louange à Dieu, que clôture le mot hébreu « Amen ». De telles doxologies ne se lisent ni dans la première rédaction ni dans la seconde. Mais on en relève jusqu'à sept à travers la *Lettre aux Corinthiens* [illegible]. Visiblement nous avons à faire, ici et là, au même auteur.

C'est de lui que doivent provenir aussi les deux livres « à Théophile », car ils offrent, d'un bout à l'autre, les mêmes caractéristiques de la pensée et des styles. Quelques indices sont particulièrement suggestifs.

Dans *l'Évangile selon Luc*, notamment les cantiques du début sont de purs centons de textes bibliques, dont la texture s'apparente étroitement à celle d'une longue invocation qui termine la *Lettre aux Corinthiens*. Bien mieux, les deux côtés sont exploités des thèmes identiques. Maintes formules du *Magnificat* par exemple, coïncident avec celles de la prière clémentine [illegible]. Ici et là, Dieu est le « Seigneur », le « Sauveur », le « Saint ». Son nom est « Tout-Puissant », son bras « Très fort ». Il confond les orgueilleux. Il exalte les humbles et humilie les grands. Il enrichit et il appauvrit. Il rassasie ceux qui ont faim. Il est miséricordieux et compatissant envers ses « serviteurs » et ses « servantes », comme il l'a été envers « nos pères », « d'âge en âge », « dans toutes les générations ». Ces formules bibliques s'accompagnent dans la prière clémentine, d'un grand nombre d'autres, qui ne se lisent point dans le *Magnificat*. Ce n'est donc pas de lui qu'elles procèdent. C'est plutôt lui qui a pu s'inspirer de ce premier modèle.

Dans un autre passage de la deuxième rédaction, l'évangéliste fait dire par Jésus : « Que les morts ressuscitent, c'est ce que Moïse a fait connaître quand, à l'endroit du buisson il appelle le Seigneur le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob [illegible]. » Le texte invoqué se lit dans un passage de l'*Exode* où il est raconté que Dieu se révéla au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer. La formule du renvoi « à l'endroit du buisson » est singulière. Or nous la retrouvons sans accompagnement du texte invoqué pour la résurrection, dans un passage de la *Lettre aux Corinthiens* où il est parlé de « l'oracle du buisson ». Il est clair que la *Lettre* ne dépend pas ici de l'Évangile. L'accord des deux, en ce menu détail, s'explique bien plus naturellement par l'unité d'auteur.

Dans le livre des *Actes*, l'apôtre Pierre présente à ses auditeurs juifs un bref exposé de la foi nouvelle, qui est comme un résumé de l'*Evangile selon Luc* : « Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage devant vous par les miracles, les prodiges et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, cet homme vous l'avez crucifié. Dieu l'a ressuscité... et l'a fait Seigneur et Christ. » Plus loin, il ajoute dans le même sens : « Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus [97]. » Cette présentation traduit bien la pensée dominante du second rédacteur, qui, pour combattre le marcionisme, a mis tellement en relief l'humanité du Christ, sa conception, sa naissance, son enfance, sa généalogie. Mais elle cadre aussi exactement avec la doctrine de la *Lettre aux Corinthiens*, qui déclare que Jésus est « né de Jacob selon la chair » [98] et qui, par trois fois, le proclame en souvenir de textes célèbres d'Isaïe, le « serviteur de Dieu ».

D'autre part, le parallélisme établi entre Pierre et Paul à travers tout le livre des *Actes* se trouve déjà dans la même lettre comme à l'état d'ébauche. Nous y lisons en effet, à propos des ravages que la jalousie a causée dans le monde avant de sévir dans l'Eglise de Corinthe : « Jetons les yeux sur les excellents apôtres. C'est par suite d'une injuste jalousie que Pierre a souffert non pas une ou deux mais de nombreuses souffrances, après quoi, ayant ainsi rendu son témoignage, il s'en est allé au lieu de gloire qui lui était dû. C'est par suite de la jalousie que Paul a montré comment on remporte le prix de la patience. Chargé sept fois de chaînes, banni, lapidé, devenu un héraut en Orient et en Occident, il a reçu pour sa foi une gloire éclatante. Après avoir enseigné la justice au monde entier, atteint les bornes de l'Occident, rendu son témoignage devant ceux qui gouvernent, il a quitté le monde et s'en est allé au saint lieu, modèle de patience [99]. » Non seulement le livre des *Actes* est tout entier consacré à décrire les deux apostolats en question, mais encore on y relève certains détails et même des formules typiques de cette brève esquisse. Nous y lisons que les apôtres sont appelés à être les « témoins » du Christ « jusqu'au bout de la terre », que l'un d'entre eux, le traître « est allé en son lieu », que Paul a appris du Christ lui-même qu'il devait porter son nom « devant les rois » et endurer pour lui de grandes souffrances [100].

Plus on rapproche ces textes, plus on constate qu'ils ont comme un air de famille. C'est sans doute qu'ils viennent d'un même auteur, qui fait preuve en tout ce qu'il écrit d'une personnalité bien tranchée. C'est aussi et surtout qu'ils reflètent par lui l'esprit qui anime la communauté romaine à la suite de la crise antijuive.

V. — NOUVELLES ÉCRITURES

Pour garantir au mieux la croyance de la grande Eglise, menacée par les critiques des dissidents, il importait, puisque le débat se plaçait sur le terrain des textes, de multiplier les témoignages écrits en faveur de la foi orthodoxe. Paul restait suspect à beaucoup, parce qu'il était l'auteur préféré des hérétiques. Il n'est pas cité ni mentionné une seule fois par l'apologiste Justin, qui n'a pu cependant l'ignorer et dont le silence persistant est donc systématique. Ne valait-il pas mieux invoquer, pour l'usage des fidèles qui ne s'étaient pas laissés entamer par la propagande marcionite, l'autorité des grands apôtres qui avaient défendu contre lui les droits de la tradition ? Cette pensée bien naturelle inspira plusieurs écrits qui devaient bientôt prendre place à côté du recueil paulinien.

Première Epître de Pierre.

Pierre apparaissait comme le patron le plus qualifié de la vraie foi. N'était-il pas le premier des Douze, le Prince des Apôtres ? Dans le livre même des *Actes*, où il était mis en parallèle avec Paul, il gardait très nettement la préséance. Lui aussi, lui surtout devait donc intervenir près de la chrétienté pour la prémunir contre les dangers qui la menaçaient. Dans la deuxième rédaction de l'*Evangile selon Luc*, Jésus lui avait annoncé, avant de prédire son triple reniement, qu'il se relèverait et qu'il aurait à raffermir ses frères[66]. C'est du sentiment de ce rôle providentiel que procède une *Epître* importante, qui se donne comme adressée par « Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers élus de la Dispersion de Pont, Galatie, Cappadoce, Asie, Bithynie ».

Pourquoi l'écrit est-il réservé aux membres de la Diaspora ? Parce que l'auteur est censé avoir pour son partage les Juifs, comme Paul les Gentils. Pourquoi se donne-t-il de si lointains destinataires ? On ne se l'expliquerait pas si l'on ne se souvenait que la première des cinq provinces énumérées par lui est celle d'où provient Marcion. L'adresse tend à montrer que le Pont a été initié de bonne heure, comme les autres pays, à la vraie foi et que c'est par la faute de l'hérésiarque qu'il a perdu sa pureté première. Une légende plus tardive traduira cette idée sous une forme imagée; Marcion aurait été le fils d'un évêque de Sinope

et il aurait été excommunié par lui pour avoir séduit une vierge[96]. Pour le moment, par un audacieux renversement des rôles, on fait venir des lieux mêmes d'où est partie son offensive, une attestation solennelle du premier des apôtres en faveur des Chrétiens qui restent attachés à la tradition juive.

Tel est, en effet, le caractère essentiel de l'*Epître*. L'auteur y esquisse à grands traits l'enseignement dogmatique et moral de l'Eglise romaine. Il le fait en suivant la méthode si caractéristique des deux livres à Théophile et du nouveau recueil des textes pauliniens. Il prend, tout spécialement, un des écrits dont se réclament les hérétiques, *l'Epître aux Ephésiens*, dont Marcion a fait un grand usage; il s'en approprie les parties essentielles, en les démarquant de son mieux pour rester fidèle à sa fiction, et il les complète par des remarques de son cru, destinées à faire valoir sa propre conception du christianisme, ou plus exactement celle du groupe qu'il représente.

Comme le Pseudo-Paul de l'écrit en question, le Pseudo-Pierre met en relief l'idée du Christ Sauveur, qui est mort pour les hommes afin de les purifier par son sang, mais qui a été ressuscité en esprit par son Père et élevé par lui au-dessus des Anges, des Principautés et des Puissances, d'où on le verra bientôt venir pour rendre à chacun selon ses œuvres[97]. Il va plus loin encore dans cette voie, car il nous montre le Crucifié descendant aux enfers pour « prêcher aux esprits qui étaient en prison » depuis le temps du déluge. « L'Evangile, dit-il plus loin, a été annoncé aux morts, afin que, après avoir été jugés comme les hommes quant à la chair, ils vivent selon Dieu, quant à l'esprit[98]. » La même idée avait été soutenue déjà par Marcion. En la reprenant à son compte, le Pseudo-Pierre montre assez qu'il veut faire œuvre de synthèse, non d'« antithèse ».

Le souci de la morale l'emporte chez lui sur celui de la dogmatique. On le voit à l'étendue et à la diversité des règles qu'il formule. Détail typique; il recommande avant tout d'être « soumis à toute autorité établie parmi les hommes, soit au roi comme souverain, soit aux gouverneurs comme à ses lieutenants pour le châtiment des malfaiteurs et la récompense des gens de bien[99]. Nous avons là comme un écho de la recommandation formulée dans la dernière rédaction de *l'Epître aux Romains*. Les autres directives concernent les esclaves, les femmes, les maris, les « anciens », les jeunes[100]. La plupart sont calquées sur celles que le Pseudo-Paul adresse aux Ephésiens. Elles visent à faire, des Chrétiens à qui elles sont destinées, « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte[101]. » Un bon Marcionite eût pu y souscrire sans peine.

Mais le pseudo-Pierre ne s'en tient pas là. Il présente toute

l'économie chrétienne de la rédemption comme l'aboutissement final de la religion d'Israël. « C'est de ce salut, explique-t-il que les prophètes... ont fait l'objet de leurs recherches et de leurs investigations, voulant sonder l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit qui était en eux et qui attestait d'avance les souffrances du Christ et la gloire dont elles seraient suivies. A eux il a été révélé que ce n'était point pour eux-mêmes mais pour vous qu'ils préparaient les choses qui, maintenant, vous ont été annoncées... [142] ». Cela revient à dire que le judaïsme constitue une sorte d'introduction à l'Evangile. La suite l'atteste mieux encore et d'une façon plus précise. Nous y voyons invoquer ou exploiter tour à tour la *Genèse* [143], l'*Exode*, le *Lévitique* et le *Deutéronome*, *Osée*, *Isaïe*, *Ezéchiel* et *Daniel*, les *Psaumes* et les *Proverbes*. Ce ne sont donc pas seulement les Prophètes proprement dits mais les auteurs sacrés du Judaïsme dans leur ensemble qui ont prophétisé au sujet de la Nouvelle Loi. C'est toute la Bible juive qui doit être considérée comme une préparation évangélique. Nous sommes ici à l'opposé du marcionisme. Si aucun trait ne le vise d'une façon directe, c'est simplement parce qu'on ne pouvait, sans aller contre toutes les vraisemblances, faire critiquer par un des douze compagnons de Jésus une doctrine du second siècle.

Le texte n'en apparaît pas moins comme écrit en un temps de crise, pour maintenir les fidèles dans la voie de l'orthodoxie, d'où ils risquent d'être détournés par les fausses doctrines d'une communauté rivale. Ainsi s'explique cette déclaration finale bien caractéristique : « C'est par Silvain, qui est à mes yeux un frère fidèle, que je vous ai écrit ce peu de mots, pour vous exhorter et vous attester que la grâce de Dieu à laquelle vous êtes attachés est la véritable [144]. » Ceci donne à penser qu'il y a une autre économie de la grâce qui n'est point selon la vérité, d'autres frères qui s'écartent de la foi.

Le Pseudo-Pierre continue : « L'Eglise des élus qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc, mon fils. » Il est à noter que Silvain et Marc apparaissaient dans l'*Apostolicon* comme des auxiliaires de Paul. En les présentant l'un et l'autre comme ses propres compagnons, le chef des Judéo-Chrétiens montre qu'il s'accorde avec son ancien rival, sans professer pour cela les doctrines que les hérétiques lui attribuent. En donnant le second comme son « fils », il le recommande tout particulièrement à ses lecteurs. Certains critiques ont conjecturé avec beaucoup de vraisemblance qu'il veut couvrir ainsi de son autorité l'Evangile dit « selon Marc ». Bientôt en effet l'on dira, contrairement à toute vraisemblance, que Marc a été le disciple de Pierre et que ce sont les souvenirs du Maître qu'il expose en son œuvre comme si

son récit n'était pas nettement hostile au premier des Douze autant et plus encore qu'à l'ensemble du groupe.

Enfin la mention de « Babylone » peut être prise à la lettre et désigner la vieille cité de ce nom, où notre auteur aura expédié le Prince des Apôtres pour lui faire évangéliser tout l'Orient. De bonne heure on a pensé qu'il s'agissait plutôt de Rome et on s'est appuyé sur ce texte pour soutenir que le chef du Collège apostolique était venu comme sa primauté semblait le demander, au centre de l'Empire. Seulement on ne voit pas pourquoi celui qui écrit en son nom en aurait fait mystère. Il avait tout intérêt à le dire en termes nets. D'autre part, l'identification de la cité impériale avec l'antique Babylone, détestée par les Juifs, se comprend dans une œuvre hostile à l'Empire comme l'*Apocalypse*. Elle ne s'expliquerait pas dans un écrit tel que le nôtre, dont l'auteur demande que les Chrétiens aient une attitude loyale à l'égard des Pouvoirs établis.

Mais il n'est pas douteux que l'*Epître* a été rédigée à Rome. Tout en effet, trahit en elle l'esprit, la méthode, le style de Clément. Elle est le complément naturel des deux livres à Théophile et du recueil des textes pauliniens.

Tendances opposées : l'Epître de Jacques.

La tendance conciliante de ce groupe d'écrits qui visent à rapprocher les frères ennemis et à fondre leurs oppositions doctrinales en une synthèse compréhensive n'allait pas sans heurter des partis pris hostiles et sans provoquer de vives résistances. Dans tout conflit, à côté de gens calmes et modérés, qui voudraient mettre tout le monde d'accord, s'en trouvent d'autres qui ne veulent rien savoir des arrangements éventuels et qui s'obstinent dans une attitude hérissée. Ce groupe d'irréconciliables devait être, à Rome, d'autant plus nombreux et agissant que la crise antijuive l'avait touché au vif. Beaucoup de fidèles avaient été élevés dans le respect et l'amour de la Bible. Ils avaient été profondément choqués par les critiques de Marcion. L'Évangile utilisé par lui et l'*Apostolicon* leur apparaissaient comme des œuvres pernicieuses. Ils ne comprenaient pas qu'on s'appliquât à les maintenir, même en une édition revue et amendée. A tout moment arrivaient de Palestine ou de Syrie des Judéo-Chrétiens farouchement attachés à leurs traditions ancestrales, qui n'admettaient pas qu'on pût transiger avec des ennemis du mosaïsme. Pour eux les textes qu'invoquait Marcion ne servaient qu'à égarer les âmes et les déguisements dont on pouvait les revêtir ne faisaient que les rendre plus dangereux. Les authentiques représentants de

la vraie foi n'étaient à leurs yeux ni Paul ni Luc son associé, mais plutôt les apôtres que Jésus lui-même avait associés à son œuvre, avec mission de la continuer, et, entre tous, Jacques, qui avait été, disait-on, le premier témoin de sa résurrection. C'était dans leurs écrits qu'il fallait chercher la voie qui mène au Christ. De cette conviction nous viennent deux œuvres bien représentatives, qui ont pris place à côté des précédentes dans la Bible chrétienne.

La première de ces productions judaïsantes débute ainsi : « Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, aux douze tribus qui sont dans la Dispersion, salut. »

En s'adressant à l'ensemble de la Diaspora, l'auteur donne à penser qu'il réside au centre du judaïsme. Il y aurait une trop grande invraisemblance à faire écrire loin de Jérusalem le grand défenseur de la Loi, dont le souvenir était indissolublement lié à cette ville. Mais il est clair, pour un lecteur averti que cette prétendue *Epître* n'a pu être rédigée par un homme tel que Jacques, s'adressant de sa vieille métropole à ses congénères de tout pays. On n'y trouve rien de ce qui l'avait autrefois passionné. Il n'y est point parlé du Temple, ni des cérémonies qui s'y déroulent, ni de la circoncision, ni des autres observances dont le respect s'impose aux Païens convertis. Il y est dit, par contre, que « la religion pure et sans tache, devant Dieu notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction et à se préserver des souillures du monde »[349]. Enfin le texte est écrit en grec, dans une langue pure, presque classique, en un style soigné, celui d'une dissertation académique.

Cette fleur précoce et délicate n'a point poussé sur le sol rocailleux de la Judée. Elle est un pur produit du terroir romain. Elle en porte la marque très saillante. L'on y retrouve les tendances foncièrement pratiques de Clément, avec le même éloignement des hautes spéculations. Le pragmatisme y est même plus accusé que dans la *Lettre aux Corinthiens* et dans les suppléments anonymes aux livres saints de Marcion. D'autre part le ton est plus ferme, plus combatif, voire agressif.

Le Pseudo-Jacques s'attaque aux principes même du Paulinisme, à la doctrine de la justification par la foi. Il le fait avec une vigueur particulière qui atteste que la question est âprement discutée autour de lui. Sa critique porte sur les textes bien connus et non pas seulement sur ceux qu'on lisait dans l'*Apostolicon* mais sur certains de ceux que contenait l'édition amendée.

« Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour et si l'on d'entre vous leur dit : « Allez en paix, chauffez-vous et

« rassasiez-vous », sans leur donner ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? [106]. »

La suite vise plus précisément le texte célèbre de l'*Épître aux Romains* (IV, 1-5), ajouté dans la dernière édition, où il est dit que c'est par la foi qu'Abraham fut justifié : « Quelqu'un dira : « Tu as les œuvres, moi j'ai la foi... Veux-tu savoir ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ? Abraham notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Tu vois bien que la foi agissait avec ses œuvres et que c'est par les œuvres que la foi fut rendue parfaite. » Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : « Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice (*Gen.*, XV, 6) et il fut appelé l'ami de Dieu (*Is.*, XLI, 8) [107]. »

L'« homme vain », ainsi rabroué, n'est autre que Paul, ou plus exactement, le Pseudo-Paul de l'*Apostolicon*. C'est du même coup, son dernier éditeur, qui a introduit dans son œuvre le texte incriminé au sujet d'Abraham.

Tout le reste de l'*Épître* s'explique en fonction de cette mercuriale. Comme on ne peut être justifié que par ses œuvres, l'auteur fait une revue détaillée de celles qui s'imposent au disciple du Christ. Son exposé consiste en un tissu de moralités à peine teintées de dogmatique, assez analogues à celles qui se trouvent formulées dans les douze commandements de la deuxième partie du livre d'Hermas.

Le Pseudo-Jacques s'en prend particulièrement aux bavards qui passent leur temps à discourir, surtout à ceux dont les discours sèment la division et ne font entendre qu'une fausse sagesse propre à troubler les âmes : « Que tout homme, dit-il, soit prompt à écouter, lent à parler. » Plus loin il précise sa pensée : « Mes frères, qu'il n'y ait point parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner. » Suit une tirade académique sur les méfaits de la langue, qui aboutit à cette conclusion : « Qui d'entre vous est sage et intelligent ? Qu'il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse. Mais si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute, ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité. Cette sagesse n'est point celle qui vient d'en haut : mais elle est terrestre, charnelle, diabolique [108]. »

Ces propos traduisent l'état d'âme de la grande Église en face des controverses soulevées par les Marcionites. Ils font écho à certaines invectives d'Hermas contre les faux prophètes dont l'esprit vain formule pour les hommes vains des enseignements vains, dont la sagesse ne vient point d'en haut mais de la terre [109].

L'*Épître* n'est pas plus tendre pour les riches. L'argent ne vaut

pas plus que la faconde au regard de celui qui ne juge les hommes que par leurs œuvres. Un saint indigent vaut plus qu'un mondain opulent : « Supposez, dit le Pseudo-Jacques, qu'il entre dans votre Assemblée un homme avec anneaux d'or, en habit magnifique, qu'il entre aussi un pauvre misérablement vêtu, si, tournant vos regards, vers celui qui porte l'habit magnifique, vous lui dites : « Toi, assieds-toi ici à cette place d'honneur ! » et si vous dites au pauvre : « Toi, tiens-toi là debout ! », ou : « Assieds-toi sous mon marchepied ! » n'avez-vous pas jugé partialement, en vous appuyant sur de mauvaises raisons ? Ecoutez, mes frères bien-aimés, Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres aux yeux du monde pour qu'ils soient riches en la foi... ? Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui vous traînent devant les tribunaux ? Ne sont-ce pas eux qui outragent le beau nom que vous portez [110] ? »

Ces remarques trahissent une sourde colère. Plus loin notre moraliste fulmine à la manière des anciens prophètes, contre les possédants :

« A vous maintenant, riches ! Pleurez et gémissez à cause des malheurs qui viendront sur vous. Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les teignes. Votre or et votre argent sont souillés et leur souille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu. Vous avez thésaurisé dans les derniers jours. Voici que crie le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés et que les cris des moissonneurs sont parvenus aux oreilles du Seigneur des armées [111]. »

Nous avons là comme les balbutiements d'une sorte de socialisme chrétien, qui se console des injustices présentes par la perspective vengeresse du grand soir, où les rôles seront renversés. Il ne s'agit point d'une sortie fortuite, due à une circonstance passagère, à une saute d'humeur. Des tirades analogues se lisent déjà dans le *Pasteur* d'Hermas et elles s'y accompagnent de recommandations à peu près identiques. Les riches doivent aider les indigents, « visiter les veuves et les orphelins ». C'est ainsi qu'ils se comporteront en vrais croyants, qu'ils feront preuve d'un cœur pur et sans tache [112].

Si les deux auteurs ne se confondent pas, ils ont une parenté bien étroite, ils sont les représentants d'un même groupe en qui survivent les tendances sociales de l'essénisme.

L'Evangile selon Matthieu.

Comme le recueil des écrits pauliniens a provoqué par réaction l'*Epître* de Jacques, l'*Evangile selon Luc* a fait surgir un récit

concurrent de la *Vie de Jésus*, celui qu'on appelle « selon Matthieu ».

A vrai dire, celui-ci existait déjà depuis longtemps. Il était même le plus ancien de ceux qui avaient cours dans l'Eglise. Tout porte à croire, en effet, qu'il n'est qu'une réédition, considérablement remaniée, de l'*Evangile des Nazaréens ou des Ebionites*, qui décrivait la carrière terrestre du Christ au nom de ses douze premiers disciples. Cette œuvre archaïque constituait la grande charte des communautés judéo-chrétiennes de Transjordanie. Mais elle était largement répandue dans les milieux chrétiens de la Diaspora, et là aussi elle faisait loi. De bonne heure elle dut être connue à Rome et y jouir d'un grand crédit. Les nombreux Palestiniens qui affluaient dans la capitale y portaient avec eux leur livre préféré. L'apologiste Justin s'y réfère avec insistance en de nombreux passages, où il invoque comme une autorité décisive, les « Mémoires des Apôtres ». Pourtant, en dépit de sa vogue, ce vieux récit appelait des retouches. D'abord sa présentation avait quelque chose d'ambigu. Il se donnait comme un rapport collectif des Douze. Or il était difficile d'admettre que tous eussent tenu en même temps la plume, renouvelant ainsi le miracle des Septante traducteurs de la Bible juive, pour aboutir à un texte identique. Il fallait, pour la vraisemblance de l'exposé, qu'un d'entre eux eût écrit pour les autres. Cette unité d'auteur s'imposait d'autant plus que les autres Evangiles portaient un nom unique. Ils racontaient la vie de Jésus selon Marc, interprète de Pierre, selon Pierre lui-même, ou Jean, le disciple bien-aimé, ou Luc, compagnon de Paul, ou Thomas, ou Philippe, ou Matthias ou d'autres encore. Tous portaient le nom d'un grand apôtre ou d'un de ses représentants. Pour que l'*Evangile des Douze* gardât son crédit traditionnel, il devait, lui aussi, s'individualiser.

Déjà en sa forme première, tout en faisant parler l'ensemble du collège apostolique à la première personne, il mettait particulièrement en vedette le publicain Matthieu, qui était assis à son comptoir de douane, quand le Christ avait jeté les yeux sur lui, et qui, sachant manier le calame était plus qualifié qu'aucun autre pour entreprendre le récit de l'épopée mystique. Sans doute le nom de ce témoin avait été préféré à tout autre parce qu'il se lisait déjà en tête du recueil des *Oracles du Seigneur*, et qu'il tenait de ce premier rôle un prestige exceptionnel. Il apparaissait comme un symbole de traditionalisme et une garantie d'orthodoxie, bien plus que celui de Luc, simple associé de Paul, du grand patron des hérétiques.

Pour que l'ancien récit des Douze, mis ainsi au compte de Matthieu, pût faire concurrence au premier livre à Théophile,

Il devait remonter, comme lui, au-delà du baptême de Jésus, jusqu'au début de sa vie. Lui aussi avait à témoigner, contre Marcion et ses pareils, que le Christ était bien véritablement un homme tel que nous, en montrant comment il avait été conçu, où il était né, quels étaient ses ascendants. Ainsi se sont formés les douze premiers chapitres de l'*Evangile selon Matthieu*. Ils constituent comme une contrepartie du récit initial de Luc. Ils en éliminent des particularités choquantes, ils en corrigent certaines anomalies et ils introduisent quelques détails inédits, qui donnent au mythe de la naissance du Christ un aspect tout nouveau.

Pour bien montrer en la personne de Jean-Baptiste le précurseur du Messie, l'auteur du premier livre à Théophile remontait jusqu'à sa conception et il en parlait plus longuement et avec plus de détails que de celle du Christ. Le nouveau Matthieu évite cet excès. Il commence par donner la liste des ascendants de Jésus.

Cette généalogie ne venait chez son devancier que très tardivement après le récit du baptême [115]. Elle allait en remontant de Joseph à David par la branche de Nathan, qui n'avait pas régné, non par la branche plus illustre, mais assez mal famée, de Salomon; puis elle continuait jusqu'au grand aïeul Abraham, et de là toujours plus haut, à travers les patriarches, jusqu'à « Adam fils de Dieu ». Matthieu est plus spécifiquement juif. Il ne va pas au delà d'Abraham et il part de lui pour descendre jusqu'à David, jusqu'à Jeconias, le dernier roi d'avant l'exil, et enfin jusqu'au Christ, en trois tableaux symétriques, dont chacun compte très artificiellement, quatorze générations. Or il suit la branche de Salomon, Roboam et autres souverains de Juda, et il se laisse si peu arrêter par la considération de leur inconduite qu'il introduit dans sa généalogie deux pécheresses notoires, « Rahab la prostituée » et « la femme d'Urie ».

Luc faisait annoncer la conception de Jésus, par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel, à la « vierge » Marie, la « fiancée » de Joseph; sans s'inquiéter autrement de ce dernier, dont l'omission en pareille circonstance pouvait paraître étrange. Matthieu supprime cette scène, tout en la supposant. Il note, en passant, que « Marie, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit avant qu'ils eussent habité ensemble ». Lui aussi fait intervenir un Ange. Mais c'est pour expliquer à Joseph ce qui vient d'arriver. Ainsi cet « homme juste » conserve son honneur. Il peut épouser la vierge sans être le père de l'enfant [116].

Chez Luc, Jésus naissait dans une humble crèche et c'étaient de modestes bergers qui venaient d'abord le visiter. Cette scène n'est pas du goût de Matthieu. Il l'omet délibérément. Pour lui le Christ est le roi idéal. Sa venue doit être saluée par les grands de ce monde. Trois « Mages » viennent d'Orient, conduits par

une étoile. Ils vont trouver Hérode, le souverain de la Judée, et lui demandent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » Les principaux des prêtres et des scribes sont consultés et ils répondent par une citation du prophète Michée qui vise Bethléem [115].

Luc faisait proclamer par les Anges : « Paix sur la terre aux hommes d'élection. » Tout, effectivement, se déroulait, dans les scènes suivantes, de la façon la plus pacifique. Cette présentation est encore trop simple pour Matthieu. Il faut que le Christ, comme maints autres héros, soit, dès sa naissance, en butte à la persécution. Hérode, craignant d'être détrôné par lui, veut le faire mourir. Il échappe aux poursuites, grâce à l'intervention d'un Ange, qui le fait aller en Egypte. Mais de nombreux innocents, tous les enfants au-dessous de deux ans, sont immolés à sa place. Voilà une entrée en scène dramatique, qui échappe vraiment à la banalité [116].

Pour faire naître Jésus dans la patrie de David, Luc avait commencé par y faire venir de Nazara son père et sa mère, à l'occasion du recensement ordonné par Auguste. Matthieu ne veut pas qu'un événement de cette importance soit dû à une circonstance fortuite. Dans sa perspective, les parents du Christ sont fixés à Bethléem. C'est une circonstance fortuite qui les fait aller, à leur retour d'Egypte, vers la bourgade galiléenne. Comme Hérode vient de mourir, Joseph est invité par un Ange à se rendre dans le pays d'Israël. Il craint de revenir en Judée, où règne maintenant Archelaüs. Sur un nouvel avertissement que Dieu lui donne par songe, il se retire vers le nord, dans une ville appelée Nazara, réalisant ainsi l'oracle selon lequel « il sera appelé Nazaréen » [117].

Chez Luc, l'enfant, retiré dans cette humble localité, y croissait en sagesse et en grâce, jusqu'à la quinzième année du règne de Tibère, date mémorable entre toutes, où Jean prêchait sur les bords du Jourdain. Matthieu ne veut rien savoir d'une telle croissance, qui fait de Jésus un enfant pareil aux autres. Il passe sans transition à la prédication du Précurseur, par laquelle s'ouvrait l'Evangile des douze Apôtres. Encore laisse-t-il tomber les précisions chronologiques du début qui n'ont plus la même raison d'être après les scènes précédentes, et qui détonnent si étrangement chez son devancier. Il se borne à écrire : « En ce temps-là parut Jean-Baptiste [118]. »

Ainsi les omissions et les additions de tout ordre qu'on relève dans les premiers chapitres de Matthieu s'expliquent en fonction du texte correspondant de Luc. Elles ont pour but de lui substituer une présentation meilleure du Christ Sauveur.

Détail typique, le narrateur n'introduit un nouvel épisode qu'en

expliquant que le fait avait été prédit. Si Jésus fut conçu par Marie dans les conditions que l'on sait, « tout cela se fit pour que s'accomplit ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : Voici que la Vierge sera enceinte et enfantera un fils et on lui donnera pour nom Emmanuel [119]. » C'est bien dans la ville natale de David, que devait avoir lieu sa naissance « car voici ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem..., tu n'es certes pas la moindre parmi les chefs-lieux de Juda, car de toi sortira un chef qui paîtra Israël, mon peuple ». S'il alla dans la vallée du Nil et en revint, ce fut « afin que s'accomplit ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : j'ai appelé mon fils d'Egypte ». Si des innocents furent immolés à sa place, « alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par Jérémie le prophète : on a entendu des cris à Rama, des pleurs et de grandes lamentations : Rachel pleure ses enfants et elle n'a pas voulu se consoler parce qu'ils ne sont plus ». Enfin il vint habiter à Nazara « afin que s'accomplit ce qui avait été annoncé par les prophètes. Il sera appelé Nazaréen » [120]. Quand Matthieu, poursuivant son exposé, rappellera des faits connus, qui se lisaient déjà chez ses devanciers, il n'aura pas le même souci de marquer ces concordances providentielles. S'il les présente ici c'est afin de garantir son récit en indiquant sa source. Luc la laissait seulement entrevoir. Lui en fait l'objet d'une démonstration.

Le même contraste entre les deux évangélistes transparaît dans la suite du récit et jusque dans les détails les plus insignifiants. Luc faisait prononcer par Jésus, vers le début de sa vie publique, une sorte de discours-programme, « en une plaine », où prenaient place auprès de lui « un grand nombre de ses disciples et une grande multitude du peuple ». Matthieu trouve la plaine trop basse pour la dignité du prédicateur. Il le fait monter sur « la montagne » [121]. Quelle montagne ? Celle où il convenait que, par l'intermédiaire du nouveau Moïse, Dieu fît connaître la nouvelle Loi. C'est le Sinaï de l'Evangile, qui se situe sur le plan mystique, en dehors de toute géographie.

Chez Luc, Jésus disait : « Heureux êtes-vous, pauvres, car c'est à vous qu'appartient le royaume de Dieu ! » Cela veut dire, apparemment, que les riches n'y auront point de part. Pensée bien essénienne, bien familière aux premiers Chrétiens de Palestine. Matthieu maintient la déclaration en lui donnant une forme impersonnelle. Mais il y ajoute un mot qui en modifie singulièrement la tendance : « Heureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ! [122] » La remarque est moins inquiétante pour les riches. Point n'est besoin pour eux de renoncer à leurs richesses. Il leur suffit de n'y point trop tenir, d'honorer la pauvreté en la personne des indigents et de soulager,

avec leur superflu, la misère d'autrui. A cette condition, ils auront part au « Royaume des Cieux ».

Notez cette dernière formule. Luc disait : « le royaume de Dieu ». Matthieu ne veut pas profaner le nom divin. Il le remplace, comme font, de son temps, les pieux Israélites, par un vocable plus commun, moins chargé de potentiel sacré. Ce seul détail suffit à montrer combien il est pétri d'esprit juif.

Il le montre mieux encore dans la suite de ce même discours. L'Evangile qu'utilisait Marcion faisait dire par Jésus : « Ne croyez pas que je sois venu pour accomplir la Loi. Je ne suis pas venu pour l'accomplir, mais pour l'abolir. » Ce passage scabreux avait été supprimé dans l'édition orthodoxe. Un texte diamétralement opposé lui est maintenant substitué par Matthieu : « Ne croyez pas, dit ici le Christ, que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes. Je ne suis pas venu pour les abolir mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas un seul iota, ni un seul trait, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Celui donc qui supprimera un de ces plus petits commandements et qui enseignera aux hommes à faire de même sera dit le plus petit dans le royaume des Cieux. Mais celui qui les observera et qui enseignera à les observer, celui-là sera appelé grand dans le royaume des Cieux [23]. »

Mettons sur ces généralités des noms propres. Il s'est trouvé quelqu'un qui n'a pas craint de supprimer quelques commandements estimés négligeables, et qui, de ce fait, apparaît ici tout chétif. C'est Paul, dont le nom, justement, est synonyme de « petit ». En face de lui s'est dressé, comme une des « colonnes » de la chrétienté primitive, un apôtre qui représentait l'observation intégrale de la Loi. C'est Kephas. Celui-là est appelé à de grandes destinées. Jésus lui dira plus tard, au cours de ce même Evangile : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des Cieux et ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux et que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux [24]. » C'est le triomphe de la conception judéo-chrétienne, la condamnation discrète mais radicale du paulinisme.

En somme, l'esprit qui anime le Pseudo-Matthieu est celui des Nazaréens de Transjordanie, qui se considèrent comme de vrais Juifs, comme les authentiques héritiers de Moïse et des Prophètes. N'oublions pas que les communautés d'au-delà du Jourdain entretenaient des rapports incessants avec celle de Rome. Un de leurs représentants les plus distingués, Hégésippe, qui se fit particulièrement remarquer par sa grande culture et par son

attachement à la tradition, vint dans la capitale peu après le milieu du IIe siècle et y fit un assez long séjour. Il s'inquiétait de la pureté des croyances et de leur continuité. Nul doute qu'il n'ait connu et vénéré l'Évangile des douze Apôtres, qu'il n'ait cherché à le faire prévaloir sur tout autre. L'œuvre du Pseudo-Matthieu, qui en donnait une édition nouvelle, considérablement accrue et adaptée aux besoins du temps, et qui dut paraître quelque temps après sa venue, répondait si bien à ses vues et cadrait si exactement avec son orthodoxie qu'on peut se demander si ce n'est point de lui qu'elle procède. En tout cas elle représente un christianisme d'essence palestinienne, où Jacques, Kephas et Jean auraient pu se complaire.

Luc s'était appliqué à mettre en relief l'accord foncier des deux Testaments, mais sans insister sur le détail des concordances, sans en faire l'objet d'une démonstration rigide. Il avait fait preuve, jusqu'en ces menus détails, de ce goût délicat, de ce sens de la mesure, qui s'affirme déjà dans son prologue. Matthieu procède à la manière d'un rabbi, qui raisonne constamment sur des textes, qui tient à établir que tout a été dit par Moïse et les Prophètes et que tout arrive selon leurs prédictions.

En somme, nos deux évangélistes s'opposent singulièrement l'un à l'autre et c'est par une plaisante ironie du sort que leurs œuvres se trouvent associées dans un même recueil d'Écritures dictées par l'Esprit Saint. Leur juxtaposition, qui s'est opérée à Rome, est un témoignage éloquent de la diversité des courants qui se heurtaient parmi les chrétiens de la capitale, même parmi ceux dont l'union passe pour exemplaire.

NOTES DU CHAPITRE IX

1. *Énéide*, VI, 846-850. *Prosper Alfaric a traduit lui-même ces vers.*

2. Texte de son traité perdu *Contre les Superstitions* cité par saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 11.

3. *Cod. Théodose*, XVI, 10.20.

4. OVIDE, *Amours*, I, VIII, 24. TIBULLE, livre I, élégie 3, v. 23-27.

5. Voir ci-dessus p. 140, et FRANZ CUMONT, ouvrage cité, p. 60 et suiv.

6. CICÉRON, *pro Flacco*, 28.

7. JUVÉNAL, *Satire VI*, 542-547, *Solymes est Jérusalem*.

8. Id., *Satire XIV*, 96-106.

9. RENAN, *Saint Paul*, p. 108. Voir JUVÉNAL, *Satire III*, 14 et *VI*, 542.

10. SUÉTONE, *Claude*, 25.

11. TACITE, *Annales*, XV, 44. Voir t. II, p. 108.

12. Voir P. HOCHART, *Études au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron*, Paris 1885, pp. 7-44, 221-236, 240 et suiv. *L'énumération des supplices est attribuée par Hochart à Sulpice Sévère et non à Sénèque. Celui-ci n'intervient que comme le pseudo-auteur d'une « lettre à saint Paul » qui est un faux reconnu (J.M.).*

13. DION CASSIUS, LXVII, 14.

14. JUVÉNAL, *Satire III*, 62.
15. SAINT PAUL, *I Cor.*, VII, 20-22.
16. *Les pères apostoliques, t. IV : le Pasteur d'Hermas*, éd. Auguste Lelong, Picard, 1912 (texte et traduction). C'est l'édition dont se servait Prosper Alfaric. Son exemplaire comporte quelques notes au crayon et des passages soulignés (J.M.).
17. HERMAS, *Vision II*, 4-1; *III*, 13-4; *IV*, 2-1; *III*, 4-3 et 8-2-8.
18. *Voir Hénoch*, XL, 9.
19. HERMAS, *Similitude IX*°, 10-6 et 11-2; *X*°, 1-4.
20. *Marc*, I, 14.
21. HERMAS, *Précepte*, IV, 3-1-2.
22. Id., *Vision III*, 1-8; *II*, 2-6; *III*, 9-7, etc.
23. *Vision II*, 4-3; *III*, 5-1; *II*, 4-3.
24. CLÉMENT DE ROME, *Epître aux Corinthiens*, I, 1; XLIV, 6; XLVII, 6.
25. Id., *ibid.*, III, 3.
26. CLÉMENT DE ROME, *Epître aux Corinthiens*, XXIV-XXVI; XXXVIII, 2; IV-VI; IX-XII; XIII-XIX.
27. Id., *ibid.*, XX, XXII; XXXVII, 2-3; XL-XVI; XLI, 3; XLII-XLVII, 5-6.
28. HERMAS, *Vision II*, 3-4. *L'Apocalypse* d'Eldad et de Modat est perdue, mais elle est citée par saint Athanase et Nicéphore.
29. CLÉMENT DE ROME, ouvrage cité XLV, 2-3.
30. Voir les *Pères Apostoliques*, t. II, CLÉMENT DE ROME, éd. Hemmer, p. XXXI.
31. HERMAS, *Similitude XX*°, 22; CLÉMENT DE ROME, *Cor.*, XLVIII, 5-6.
32. Irénée, *Haer.*, I, 27-1.
33. Voir ci-dessus, p. 305. Sur l'*Apostolicon*, Ad. Harnack, Marcion, Beilage III, Das Apostolikon Marcions. P.L. COUCHOUD, La première édition de saint Paul, *Revue d'histoire des religions*, 1926, t. XCIII, p. 242, et *Premiers écrits du christianisme*, Rieder, 1930.
34. TERTULLIEN, Praescr., 51 (Patrol. latine, II, 70).
35. Irénée, Haer., I, 27-1.
36. IRÉNÉE, Haer., III, 4-3.
37. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Strom., VII, 17.
38. TERTULLIEN, Praescr., 30. Adversus Marcionem, V, 1.
39. *Luc*, VI, 43 et V, 36-38.
40. *Deutéronome*, XXI, 23. *Epître aux Galates*, III, 13.
41. *Luc*, I.
42. Id., II.
43. *Exode*, XIII, 2-12-15.
44. P. ALFARIC, les Prologues de Luc, *Revue d'histoire des religions*, janv.-fév. 1937, t. CXV, p. 37.
45. *Luc*, III, 1-2.
46. Id., III, 3-20, 21-22; IV, 1-13.
47. Id., IV, 16 (voir I, 26).
48. Id., IV, 23 et 31.
49. Id., XXIV, 44-45.
50. *Je n'ai pu retrouver l'origine de cette citation* (J.M.).
51. *Actes*, I, 15-22; II, 5-40; III, 1-12; IV, 3; V, 1-11, 15, 29; VIII, 14-25; IX, 32-36; X, 1.
52. *Actes*, VII, 58-60; IX, 1-2.
53. *I Samuel*, XXIII, 25.
54. *Actes*, IX, 3-19; voir *II Macchabées*, III, 22-36; *Actes*, IX, 20-29.
55. *Actes*, XV, 1-29; XIII, 6-11 (voir VIII, 9-24); XIV, 8-10 (voir III, 2-8); XVI, 26-30 (voir XII, 7-10); XIX, 6-7 (voir X, 44-46); XIX, 12 (voir V, 15-16); XX, 9-12 (voir IX, 36).

56. Id., XX, 22-25.
57. *Romains*, I, 18 à II, 1.
58. Id., III, 21; IV, 25.
59. *Genèse*, XV, 6.
60. *Romains*, IX à XI.
61. Id., XV et XVI.
62. *Galates*, I, 18-20.
63. *Galates*, II, 1. *Actes*, XV, 2.
64. *Galates*, II, 7-8.
65. Id., III, 6-10; IV, 21-30; III, 24; IV, 4.
66. *Genèse*, XXI, 9-10.
67. *I Cor.*, VI, 1-3; 7-9.
68. *Actes*, IV, 32-37; V, 1-11.
69. *I Cor.*, VII, 12-16, 17-24, 25-27, 29, 36-38.
70. *I Cor.*, IX, 5.
71. Id., IX, 19-23; X, 31-33.
72. Id., XV, 3-4.
73. Voir ci-dessus, *origines palestiniennes*, p. 107.
74. *Hébreux*, II, 1-4.
75. *Actes*, II, 1-21; VIII, 14-17; X, 44-46, etc.
76. *Marc*, XVI, 15-20.
77. *Psaume* XCV, 7-11; *Hébreux*, III, 1 à IV, 16.
78. *Hébreux*, IV, 1-8.
79. Id., X, 19; XIII, 7 et 17-25.
80. Voir *Isaïe*, XXVI, 20-21.
81. Voir *Habacuc*, II, 3-4.
82. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 28, 1-3.

83. Abel : *Hébreux*, XI, 4; *Clément aux Corinthiens*, IV, 1, 6. Hénoch et Noé : *Hébreux*, XI, 5, 7; *Clément*, IX, 3-4. Abraham : *Hébreux*, XI, 8-19; *Clément*, X, 1-7. Isaac et Jacob : *Hébr.*, XI, 20-21; *Clément*, XXX, 3-4. Joseph : *Hébr.*, XI, 22; *Clément*, IV, 9. Moïse : *Hébr.*, XI, 23-29; *Clément*, IV, 10-12; *Hébr.*, III, 2; *Clément*, XVII, 5 et XLIII, 1. Rahab : *Hébr.*, XI, 30-31; *Clément*, XII, 1-8. David : *Hébr.*, XI, 32; *Clément*, IV, 13 et XVIII, 1. Les Prophètes : *Hébr.*, XI, 33-37; *Clément*, XVII, 1.

84. *Hébreux*, IV, 12; *Clément*, XXI, 9; *Hébr.*, X, 23; XI, 11; *Clément*, XXVII, 1; *Hébr.*, XII, 7-13; *Clément*, LVI, 2-16; *Hébr.*, XII, 14; XIII, 1; *Clément*, XIV, 1; XV, 1; XIX, 1-2; *Hébr.*, XIII, 17; *Clément*, XXXIV, 1-4; XLVI; XLVII.

85. Par exemple, *Hébr.*, I, 3-14 et *Clément*, XXXVI, 2-5.
86. *Romains*, IV, 12-16; *Clément*, XXXI, 2; *Rom.*, IV, 3; *Clément*, X, 6.
87. *Romains*, XIII, 1-7; *Clément*, XXI, 6; XXXVII, 1-5; LXI, 1-2.

88. *Romains*, I, 25; IX, 5; XI, 36; *Clément*, XX, 12; XXXII, 4; XXXVIII, 4; XLIII, 6; XLV, 7; L, 7; LXI.

89. *Luc*, I, 46; *Clément*, LXI, 2 et LIX, 3; *Luc*, I, 49; *Clément*, LIX, 3; *Luc*, I, 49; *Clément*, LX, 4; *Luc*, I, 51; *Clément*, LX, 3; *Luc*, I, 51; *Clément*, LIX, 3; *Luc*, I, 52; *Clément*, LIX, 3; *Luc*, I, 53; *Clément*, LIX, 3; *Luc*, I, 54; *Clément*, LIX, 4; *Luc*, I, 50; *Clément*, LX; *Luc*, I, 55; *Clément*, LX, 4; *Luc*, I, 50; *Clément* LXI, 3; *Luc*, I, 48; *Clément*, LX, 1.

90. *Luc*, XX, 37; *Exode*, III, 6; *Clément*, XVII, 5.
91. *Actes*, II, 22-36; III, 13.
92. *Epître de Clément aux Corinthiens*, XXII, 2 et LIX, 2-3-4.
93. Id., V, 2-7.
94. *Actes*, I, 8; I, 25; IX, 15-16.
95. *Luc*, XXII, 32.
96. Épiphane, *Haer.*, XLII, 1.

97. *Première Épître de Pierre*, I, 3-5 et 17-21. Voir *Éphésiens*, I, 3-14; 20-23; II, 1-18; III, 8-12.
98. *Première Épître de Pierre*, III, 18-20; IV, 6.
99. Id., II, 13-17; *Romains*, XIII, 1-7.
100. *Pierre*, II, 18-25; *Éphésiens*, VI, 5-8; *Pierre*, III, 1-6; *Éph.*, V, 22-24; *Pierre*, III, 7; *Éph.*, V, 25-33; *Pierre*, IV, 1-4; *Éph.*, IV, 14-17; *Pierre*, V, 5-7; *Éph.*, VI, 1-3.
101. *Pierre*, II, 9.
102. Id., I, 10-12.
103. *Genèse* : Pierre, III, 5-6; *Exode* : P., II, 9; *Lévitique* : P., I, 16; *Deutéronome* : P., I, 23; *Osée* : P., II, 10; *Isaïe* : P., II, 6-8-12, 22-24; III, 14; IV, 14; *Ézéchiel* : P., IV, 17; *Daniel* : P. I, 23; *les Psaumes* : P., II, 3-7-11; III, 10; V, 7; *les Proverbes* : P., II, 17; III, 6; IV, 8-18.
104. *Pierre*, V, 12.
105. *Épître de Jacques*, I, 27.
106. Id., II, 14-16.
107. Id., II, 18-23.
108. Id., I, 19; III, 1; III, 2-12; III, 13-15.
109. *Pasteur d'Hermas*, Préceptes, XI, 1-20.
110. *Épître de Jacques*, III, 2-7.
111. Id., V, 1-4. Voir *Isaïe*, V, 9.
112. *Pasteur d'Hermas*, Ire Similitude, 8; Préceptes, II, 7. Voir *Jacques*, I, 27.
113. *Luc*, III, 23-38. *Matthieu*, I, 1-16.
114. *Matthieu*, I, 18-20.
115. Id., II, 1-6.
116. *Luc*, II, 14. *Matthieu*, II, 13-18.
117. *Matthieu*, II, 20-23.
118. *Luc*, II, 40; III, 1-2. *Matthieu*, III, 1.
119. *Matthieu*, I, 22-23. Voir *Isaïe*, VII, 14.
120. *Mat.*, II, 5-6; voir *Michée*, V, 1-2. *Mat.*, II, 15; voir *Osée*, XI, 1. *Mat.*, II, 17-18; voir *Jérémie*, XXXI, 15. *Mat.*, II, 23; voir *Genèse*, XLIX, 26 (Sept.). *Deutéronome*, XXXIII, 16 (Sept.). *Juges*, XIII, 5.
121. *Luc*, VI, 17. *Matthieu*, V, 1.
122. *Luc*, VI, 20. *Matthieu*, V, 2.
123. *Matthieu*, V, 17-19.
124. Id., XVI, 18-19.

CHAPITRE X

LA CRISE GNOSTIQUE

SOMMAIRE

I. — *Les milieux sociaux.* La foi des simples. La gnose des lettrés. Le conflit doctrinal.

II. — *Contre les gnostiques.* L'œuvre antignostique de Justin. Les épîtres pastorales de Paul. Un prophète d'ancien régime : le pseudo-Jude. La seconde épître de Pierre.

Sommaire de P. A. — Le gnosticisme à Rome : Valentin. L'anti-gnosticisme : Justin. Religion d'autorité. Les premiers évêques de Rome. Lettres d'Ignace d'Antioche. La Bible romaine. Les directions romaines. Rome et la Gaule. Rome et l'Espagne. Rome et l'Afrique. Rome et l'Égypte. Rome et la Grèce. Rome et l'Asie. Rome et la Syrie.

On remarquera que seuls les deux premiers points de ce sommaire ont été traités, d'ailleurs avec des développements qui ne semblaient pas avoir été prévus. Le texte aurait pu fournir non seulement la fin d'un chapitre normal, mais encore plusieurs autres chapitres (J. M.).

I. — LES MILIEUX SOCIAUX

La foi des simples.

Le *Pasteur* d'Hermas et la *Lettre aux Corinthiens* de Clément, les derniers suppléments aux *Epîtres* de Paul et les deux livres à Théophile, la première *Epître* de Pierre, celle de Jacques et l'*Evangile selon Matthieu* dénotent dans l'ensemble en dépit de leurs multiples divergences, un état d'âme très caractéristique, celui d'une société assez peu raffinée, sans prétentions philosophiques, où la tradition tient lieu de science, où la foi remplace la raison. La croyance qui s'y étale est aussi simple et populaire que celle des livres saints du judaïsme, dont elle se réclame. Elle se tient à l'opposé de la gnose. On ne peut pas dire qu'elle la combat. Plus exactement elle l'ignore. Elle n'en soupçonne ni les

aspirations, ni les méthodes, ni les amples perspectives, ni les dures rigueurs.

On le constate, tout d'abord, dans l'idée très anthropomorphique qu'elle se fait de Dieu. Tout ce qui est dit de lui tend à le présenter comme une sorte de monarque oriental, qui se pique d'être juste et bon, mais qui a ses préférences et ses antipathies, ses élus et ses réprouvés, qui est prompt à la colère, comme aussi au pardon, qui aime la louange et les protestations de dévouement. C'est le vieux Iahvé de la Bible juive, contre qui s'insurgeait Marcion.

De lui est né un fils, qui se présente comme son image vivante, le reflet de sa substance... C'est l'Esprit de Dieu, ou Esprit Saint, souvent mentionné dans l'Ancien Testament. Il existait avant toutes les créatures et c'est par lui que toutes ont été faites. C'est lui qui a parlé par les prophètes. A un moment décisif, sur l'appel de son Père, il s'est incarné en un homme, par qui les autres devaient être sauvés et qui, de ce fait, est devenu Fils de Dieu. Cette théologie très sobre, qui devait être désavouée dans la suite, se tenait dans la pure tradition des Judéo-Chrétiens. Elle s'affirme déjà dans la première rédaction de l'*Epître aux Hébreux*[1]. Elle constitue l'arrière-fond de la scène du baptême de Jésus, qui ouvrait l'Evangile des Douze Apôtres et qui se retrouve chez Marc. C'est en effet l'Esprit Saint qui descend sur le baptisé, tandis que le Père salue en lui son Fils bien-aimé. Hermas expose cette conception sous forme de parabole, avec une assurance candide, dans le Pasteur[2]. Le Pseudo-Luc et le Pseudo-Matthieu l'embellissent à leur façon, en expliquant que la chair même de celui qui devait être le fils de Dieu avait été conçue par l'opération du Saint-Esprit, miraculeusement substitué à l'époux de Marie[3]. D'autre part, les *Actes des Apôtres* nous montrent le même Esprit descendant sur la première Assemblée chrétienne comme autrefois sur Jésus au Jourdain[4], et se manifestant dans la suite sur les nouveaux baptisés comme il l'avait fait au Cénacle. C'est par lui, en se faisant ses dignes réceptacles que les chrétiens, comme le Christ lui-même, deviennent Fils de Dieu.

Au-dessous de cet Esprit suréminent, qu'Hermas paraît identifier avec l'Archange Michael[5], il s'en trouve une multitude d'autres, qui jouent un rôle considérable.

Certains se tiennent devant Dieu, occupés à chanter ses louanges et à exécuter ses ordres. Tel est ce Gabriel, qui porte chez Luc un message divin au père de Jean-Baptiste, puis à la mère de Jésus. D'autres remplissent ici-bas les offices les plus divers. C'est ainsi qu'Hermas parle d'un certain Thegri, préposé à la garde des bêtes sauvages[6]. A l'opposé de ces bons Anges, qui sont au ser-

vice de Dieu, une foule d'autres militent sous les ordres du Diable; celui-ci essaya dès le début, de perdre le Christ, le tentant par trois fois au désert [7]. Il fait de même pour chacun de nous, et « rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera » [8]. Bien mieux, selon Hermas, chacun de nous a près de lui un mauvais Ange qui ne cherche qu'à lui faire du mal. Mais il en a un autre, bon par nature, qui joue le rôle d'un gardien bienveillant. Ainsi chacun se trouve toujours placé entre deux voies, dont l'une mène au salut, l'autre à la perdition.

Que faut-il faire pour être sauvé ? Rien de bien nouveau ni de très malaisé. La règle de vie que préconisent nos divers moralistes n'est au fond que celle qui s'imposait à l'ensemble des juifs pieux. Quelques textes, il est vrai, fidèle à la conception essénienne, préconisent des renoncements étrangers à l'esprit du judaïsme, l'abandon des biens, le célibat. Mais ils en font des Conseils pour l'élite soucieuse de perfection, non des préceptes pour la masse [9]. Hermas a des biens qu'il regrette de voir diminués et qu'il ne songe aucunement à vendre [10]. Il est marié, et il médit bien de sa femme, dont la compagnie lui plaît moins que celle des jeunes vierges rencontrées sur sa route. Mais il n'envisage pas de rompre avec elle. Clément parle en bon père de famille. Il s'adresse à ses pareils et leur expose leurs communes obligations : « Dressons, dit-il, nos femmes au bien... que nos enfants aient part à l'éducation dans le Christ. » Voulant donner aux Corinthiens des modèles à suivre, il va les prendre dans l'Ancien Testament, non seulement parmi les anciens patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, dont la tradition n'a point fait des ascètes, mais parmi des femmes qui n'ont point une réputation virginale, Judith, Esther, voire Rahab la courtisane, à l'hospitalité accueillante. Qu'on lise les derniers chapitres de l'*Epître aux Hébreux*, celle de Jacques, la première de Pierre, c'est toujours la même morale qu'on y retrouve, celle des grands préceptes de la Loi juive, dégagés de leur gangue rituelle, que la synagogue imposait jadis aux prosélytes : servir Dieu dans la crainte et l'amour, parce qu'il est juste et bon; vivre en paix avec le prochain qui a été fait à son image; éviter de lui causer du tort, s'appliquer à lui faire du bien; cultiver les vertus domestiques, les inculquer à ses enfants en qui on survivra. Ces règles de vie ne diffèrent pas essentiellement de celles qui avaient cours dans le monde païen. Elles formaient ce qu'on peut appeler déjà l'honnête homme.

Les Chrétiens du commun se distinguaient des Païens de bonne vie par la foi dont il faisaient profession. Ils croyaient que le Christ Jésus était devenu Fils de Dieu en recevant, lors de son baptême, l'Esprit Saint, et que maltraité, vilipendé, mis en croix

pour le salut des hommes, il avait été par lui ressuscité d'entre les morts puis élevé à travers les cieux à la droite du Père. Ils avaient la conviction profonde que sur eux aussi l'Esprit Saint était descendu au jour de leur baptême, faisant d'eux des fils de Dieu, des frères du Christ, et que, quand les épreuves présentes auraient pris fin, ils en recevraient la juste récompense, qu'ils ressusciteraient dans leur propre chair pour jouir d'un bonheur sans fin au paradis. Le baptême leur apparaissait ainsi comme une sorte de renaissance mystique, et dont il importait de ne pas perdre le bénéfice en retombant dans les fautes passées, car il ne pouvait se renouveler. C'était le sacrement par excellence, équivalent de ce qu'était la circoncision pour les Juifs. Il passait bien avant l'agape eucharistique qui servait seulement à maintenir les liens fraternels et dont nos textes parlent à peine mais qui n'en tenait pas moins une très grande place dans la vie de l'Eglise, à en juger par ce qu'en rapporte Justin. D'autres rites bénéficiaient aussi d'une vertu magique. Tel est celui auquel fait allusion le passage du Pseudo-Jacques : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les anciens de l'Eglise et que les anciens prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le relèvera, et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. Confessez donc vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris[12]. » Il est sous-entendu que la maladie est une sorte de possession démoniaque. Elle résulte de quelque faute, par laquelle l'esprit mauvais a réussi à s'infiltrer en nous. Comment le chasser ? En confessant publiquement sa faute, en sollicitant les prières communes, celles surtout des Anciens, et en se faisant oindre par eux de l'huile sainte, qui, administrée au nom du Seigneur, chassera le démon. Nous avons là une première ébauche de notre extrême-onction. Elle dérive d'une vieille pratique palestinienne, attestée déjà dans l'*Evangile selon Marc*[13], qui suit sans doute ici celui des douze apôtres. Dans un écrit d'origine essénienne, qui décrit la pénitence d'Adam, le premier homme, le sentant malade, en tout son corps, dit à Eve : « Va au paradis avec Seth. Mettez de la terre sur vos têtes. Pleurez et priez Dieu d'avoir pitié de moi et d'envoyer son Ange pour me donner du fruit de l'arbre de vie d'où coule l'huile. Vous me l'apporterez pour que je puisse m'en oindre et trouver le repos[14] ».

Dans une œuvre analogue, le *Testament d'Adam*[15] dont nous avons un long fragment consacré aux douze heures de la nuit, il est dit au sujet de la Septième, celle qui vient après minuit : « Les eaux dorment. Si l'on prend de l'eau, que le prêtre de Dieu y mêle de l'huile sainte et oigne de cette huile ceux qui souffrent et ne dorment pas. Ceux-ci sont guéris. » Nous sommes ici en

plein folklore. Dans son rituel comme dans sa morale et dans sa dogmatique, l'Eglise romaine s'inspire nettement des traditions palestiniennes.

La gnose des lettrés.

Si la masse des croyants s'accommodait fort bien de ce christianisme officiel, resté si proche du vieux judaïsme et comme lui si éloigné des hautes spéculations, les esprits cultivés avaient beaucoup de peine à s'y adapter ou du moins à s'en contenter. Il leur répugnait d'admettre un Dieu tellement semblable aux hommes qu'il semblait façonné à leur image, un Esprit créateur enclos en une de ses créatures, au point de ne faire qu'un avec elle, un homme de Galilée, un crucifié, assis en chair et en os à la droite du Très-Haut, un bain rituel capable d'assurer par lui-même un droit à la vie éternelle, la résurrection de la chair érigée en dogme au même titre que l'immortalité de l'âme.

Cette répugnance était d'autant plus vivement ressentie que les adeptes de la gnose s'appliquaient à l'entretenir et à l'accroître. Ces Chrétiens d'une culture plus raffinée appartenaient par définition aux classes aisées, les seules qui eussent normalement le moyen de se donner une instruction solide. Ils pouvaient donc voyager pour répandre leurs doctrines et les confronter avec les autres. Se piquant d'un « savoir » supérieur à celui du commun, ils se devaient d'en fournir la preuve et d'en étendre à d'autres le précieux bénéfice. Rome exerçait sur eux une attraction exceptionnelle. C'était le centre de l'Empire, le point de rencontre des peuples les plus divers, le Tribunal suprême où les doctrines nouvelles recevaient leur consécration officielle et d'où partaient les grandes directives.

Tous les grands chefs d'école y vinrent tour à tour, ou eurent soin d'y envoyer des représentants qualifiés. Cerdon et Marcion avaient donné l'exemple. Au début, il est vrai, l'un et l'autre se bornaient à faire la critique du judaïsme. Ils ménageaient la croyance commune. Mais après que leurs théories anti-juives les eurent fait exclure de l'Eglise, l'obligation où ils étaient d'organiser leur propre groupe les contraignit à exposer plus librement leurs propres vues. A partir de ce moment ils se confondirent plus ou moins avec les professionnels de la gnose. C'est en leur compagnie qu'ils nous sont présentés par tous ceux d'entre les orthodoxes qui s'attachent à les combattre. Or leurs doctrines trouvèrent à Rome beaucoup d'échos. Un disciple de Marcion, Apelles, les mit en forme logique dans un grand ouvrage intitulé *Syllogismes*. Il fit mieux, car il les présenta en un livre de *Révéla-*

tions comme des oracles divins qui avaient été révélés à une femme de la secte appelée Philomène. Plus tard, devenu vieux, il les défendit même en pleine ville, au cours d'une conférence publique et contradictoire contre un certain Rhodon, qui publia un récit de cette joute théologique, en s'y donnant, cela va sans dire, le plus beau rôle [16].

Malgré tout la gnose de Marcion fut bien moins remarquée que celle des maîtres égyptiens. Ceux-ci jouissaient d'un plus grand renom que les Syriens ou que les Asiates. Leur pays entretenait des rapports particulièrement suivis avec le Centre de l'Empire. Alexandrie était comme le grand entrepôt de Rome. Le gnosticisme y fut toujours plus vivant et plus actif qu'en aucun autre point de la chrétienté. C'est de là surtout qu'il se déverse sur la capitale.

Déjà les idées de Basilide durent avoir une assez large diffusion dans la Communauté romaine, car nous savons qu'elles pénètrent jusque dans les vallées du Rhône et de la Garonne et à travers l'Espagne [17]. Nous sommes mieux renseignés sur celles de Carpocrate. Une de ses adeptes, une certaine Marcelline, vint, nous dit-on, sous Anicet (155-166) à Rome, et y « causa la perte de beaucoup » [18]. Cela veut dire pour l'historien qu'elle y mena une propagande active et qu'elle y obtint de grands succès.

Mais ce fut surtout Valentin qui se fit l'ardent promoteur du gnosticisme. Venu à Rome sous Hygin (138) il y fleurit sous Pie (140-154) et y resta jusque sous Anicet. Cela représente environ un quart de siècle, de 135 à 160 [19]. Il ne paraît pas avoir rencontré d'abord d'opposition, soit parce qu'il n'y avait pas au début d'orthodoxie rigide, soit parce que sa doctrine n'était pas alors aussi accusée qu'elle fut dans la suite. D'après le témoignage de Tertullien, il avait même rencontré assez de crédit pour espérer l'épiscopat, « car il avait beaucoup de talent et d'éloquence ». C'est après s'être vu préférer un concurrent, un martyr, qu'il aurait rompu avec l'Eglise [20]. Explication de polémiste habitué à dénigrer les adversaires et à leur attribuer les motifs les plus bas. Retenons seulement l'hommage rendu à son talent, au prestige de sa parole, à sa popularité dans l'Eglise. Un indice curieux de son rayonnement intellectuel nous est fourni par le *Pasteur* d'Hermas. On sait que le livre est divisé en cinq visions, dix préceptes, douze paraboles ou « similitudes ». Si on examine d'un peu près la première partie, on constate qu'elle renferme en réalité huit visions féminines [21]. Ainsi cette révélation divine renferme une ogdoade, une décade, une dodécade, comme celle du Plérôme de Valentin. Il est difficile de ne voir là qu'une coïncidence fortuite; tout s'explique fort bien si l'on admet qu'Hermas, qui n'a pu manquer de rencontrer souvent le grand maître de la

gnose, a été séduit par sa symbolique des nombres. On s'explique alors certains détails de son œuvre. L'« Eglise » qui lui apparait sous les traits d'une femme âgée, parce qu'elle « a été créée la première avant toutes choses et que tout a été fait pour elle » ressemble singulièrement à l'Eon du même nom, qui dans la théologie valentinienne représente le dernier terme de l'ogdoade[11]. La vision même du « Pasteur » qu'on lit plus loin et de laquelle dépendent les deux parties suivantes avait son modèle chez Valentin. Celui-ci se réclamait de l'apparition d'un très jeune enfant, qui n'était pas encore en âge de parler, et qui, interrogé par lui, avait répondu qu'il était le Logos. Sur ce canevas initial était brodé un long récit exposant les principes de la gnose[12].

Plus proche encore de la théologie valentinienne sont les abstractions personnifiées qui abondent à travers le deuxième et le troisième livre du *Pasteur*. Prenons par exemple les douze vierges dont la société a tellement ravi le cœur d'Hermas. Elles s'appellent : Foi, Tempérance, Force, Patience, Simplicité, Innocence, Pureté, Gaieté, Sincérité, Intelligence, Concorde, Charité. Plusieurs se retrouvent parmi les Eons féminins de la dodécade; les autres leur sont visiblement apparentées. Les rapports fraternels qu'Hermas entretient avec ses aimables compagnes sont bien dans l'esprit des unions mystiques conclues entre « frère » et « sœur » au sein de la communauté valentinienne.

Un dernier trait est particulièrement significatif. Hermas, qui vit dans un milieu très judaïsant, tout nourri de l'Ancien Testament, ne dit pas un mot des Israélites, ni de Moïse lui-même. Il ne cite pas un seul passage de la Bible, il n'y fait même pas la moindre allusion. Un tel silence témoigne évidemment d'un parti pris. Il s'explique fort bien par la critique sévère du judaïsme et de ses Ecritures qui avait cours dans l'École de Valentin comme dans celle de Marcion.

Ces concordances ne sont pas les seules qu'on pourrait relever à travers l'œuvre d'Hermas. Elles suffisent à montrer combien il a subi le charme du maître alexandrin. Comment un esprit de la trempe de Valentin a-t-il pu exercer une telle attraction sur un cerveau aussi peu spéculatif que celui d'Hermas ? Comment a-t-il pu ensorceler une communauté aussi réfractaire à ses idées que celle de Rome, jusqu'à nourrir l'espoir de s'en voir confier la direction ? Parce qu'il n'avait pas seulement beaucoup de « talent » et « d'éloquence », mais qu'il excellait à s'adapter aux milieux les plus divers et à les prendre tels qu'ils étaient pour les rendre tels qu'il voulait. Formés à son école, ses disciples se comportaient de même. « Quand les Valentiniens, dit Irénée, rencontrent les gens de la grande Eglise, ils les attirent en parlant comme nous parlons; ils se plaignent de ce que nous les traitons

ou excommuniés alors que de part et d'autre, disent-ils, les doctrines sont les mêmes; puis ils ébranlent peu à peu la foi par leurs questions; de ceux qui ne résistent pas ils font leurs disciples; ils les prennent à part pour leur exposer le mystère inénarrable de leur Plérôme[14].

Le conflit doctrinal.

La doctrine finalement révélée à ces candides initiés différait singulièrement de celle qui était professée par la masse. Elle en était, plus exactement, l'antithèse constante. Il suffit pour s'en rendre compte, d'en évoquer les articles essentiels.

Le vrai Dieu n'est pas le monarque capricieux entrevu par Moïse et par quelques prophètes, qui du ciel où il trône dispose à son gré des hommes et des choses, qui favorise les uns et maltraite les autres, qui dispense comme il lui plaît la vie et la mort. C'est un pur esprit, infini par nature, abîme insondable, couvrant l'immensité, qui durant des siècles innombrables n'eut d'autre compagne que le silence. En lui résident toutes les perfections et nul défaut ne l'affleure. Aussi n'a-t-il aucun contact avec la matière. Il n'a rien de commun avec nous. Nul ne l'a jamais vu et ne peut s'en faire une idée positive. Ce n'est pas son Fils qui a fait le monde. Il est bien trop parfait, étant son image vivante, pour produire une œuvre si imparfaite, où le mal s'affirme sous tant de formes. C'est une puissance inférieure, issue de lui après beaucoup de générations intermédiaires, qui a fourni les éléments du cosmos, par suite d'une pensée désordonnée, d'une étourderie qui a fait tomber une portion de substance divine au sein de la matière. De cet avatar divin, de cette sagesse déchue naquit un Fils, reflet de sa nature composite, mélange d'esprit et de matière. C'est par lui qu'ont été faits avec les cieux et la terre, les Anges et les hommes avec tous les autres êtres de la création. Il est le Prince de ce Monde. Il s'est pris pour le vrai Dieu et il est confondu avec lui par la Bible juive, dont les auteurs ont écrit sous son inspiration. Mais il n'est qu'un faux Dieu, une image trompeuse du Très-Haut.

Ce n'est certes pas ce Démiurge ignorant et menteur qui est le Père de Jésus. Son vrai fils est le Diable, qui a tout fait pour perdre le Sauveur. De lui viennent aussi les mauvais Anges qui travaillent de même contre nous. Il est le premier auteur du mal qui règne en ce monde, tandis que tout ce qu'il y a de bon ici-bas procède du Bien Suprême.

Quant à Jésus, il n'est pas, comme on le pense communément un homme tel que nous, en qui devait descendre le fils de Dieu,

le Saint-Esprit. C'est un Etre divin par nature, en qui réside la plénitude de la divinité, car tous les Etres du Plérôme ont concouru à sa formation et ont mis en lui ce qu'ils avaient en eux de meilleur. Appelé à jouer ici-bas le rôle de Sauveur, il prit un esprit et un corps, mais seulement l'apparence de la chair car son corps était spirituel.

Les Chrétiens du commun sont donc dans une grande erreur quand ils se réclament de la foi qui sauve. Celle qu'ils professent, bien loin de les sauver, risque de les mener à leur perte. Elle se traduit en effet par des œuvres souvent répréhensibles. Croyant en un Esprit venu en chair, ils sont perpétuellement hésitants entre les hommes charnels et les spirituels. Ils ne veulent pas se confondre avec les premiers qui s'attachent à la terre et ne suivent que l'impulsion des sens. Mais ils ne doivent pas davantage être confondus avec les seconds dont les regards sont tournés vers le ciel et qui mènent une vie exemplaire. Ils font profession de servir Dieu mais se comportent trop souvent comme les fils du Diable. Ce sont des « psychiques », dont l'âme oscille constamment entre des tendances contraires.

Que doivent-ils faire pour être sauvés ? Qu'ils s'élèvent de cette foi aveugle qui les égare à la gnose divine qui les éclairera sur leur véritable nature et sur leurs destinées. Qu'ils se conduisent selon ses enseignements et qu'ils cessent de se conformer aux désirs de la chair pour vivre désormais selon l'esprit. Qu'ils s'appliquent en d'autres termes à se détacher de ce monde pervers, à réprimer en eux la concupiscence, à mortifier leur corps. Dans la mesure où ils y réussiront, leur intelligence s'ouvrira, la semence spirituelle qui est en leur âme germera, ils se sentiront et ils seront les fils de Dieu.

C'est l'acquisition et le développement de cette vie nouvelle que symbolisent les sacrements chrétiens. Il ne la produisent pas par eux-mêmes comme la masse des croyants se l'imagine. Ils la figurent à leur façon et par là-même ils la stimulent. Mais ils n'obtiennent leur effet providentiel que chez ceux qui en ont l'intelligence, chez les spirituels.

Quelle folie de prier Dieu pour qu'il nous rende la santé du corps alors que celle de l'âme est la seule qui compte ! Quelle démence encore plus insigne de s'imaginer qu'il nous ressuscitera un jour en cette chair pécheresse, qui nous porte incessamment au mal, comme si ce n'était point à nous en libérer pour toujours que doivent tendre tous nos efforts ! La vraie résurrection est celle qui nous fait passer de l'état de péché à celui de la grâce. Or celle-là s'opère à tout instant, elle est déjà opérée chez les saints de l'Eglise spirituelle, la seule qui mérite ce nom, comme un fait accompli.

Ainsi connue et présentée sans voiles, la gnose apparaissait, depuis son exposé des premières origines jusqu'à celui de notre ultime destinée, comme l'exacte négation de la foi commune. Elle différait plus du christianisme officiel que celui-ci du judaïsme, tout au moins de celui qui avait cours dans la Diaspora. Un conflit, dans ces conditions, était inévitable. La grande majorité des Chrétiens de Rome devait se montrer plus hostile encore au gnosticisme qu'elle ne l'avait été à l'antijudaïsme. Le mystère qui entourait cette théologie transcendante était bien fait pour déplaire à la masse. La prétention qu'affichaient ses adeptes de s'élever au-dessus du commun par la pratique d'une vie plus parfaite irritait encore davantage. Le public n'aime pas les gens qui posent au savoir sans lacune, à la vertu sans reproche, et qui raillent son ignorance ou sa vulgarité. Il éprouve un malin plaisir à les prendre en défaut, à montrer que leur sagesse confine à la sottise, leur sainteté à la luxure. Il s'écarte d'eux plus encore qu'eux-mêmes ne s'isolent de lui.

Telle fut l'attitude que les Chrétiens de Rome adoptèrent, en nombre, à l'égard des gnostiques. Hermas est en l'occurrence bien représentatif. Il ne nourrit contre eux aucune animosité personnelle. Il a, au contraire, subi dans une assez large mesure leur influence. Mais il est du peuple, il reflète ses tendances, ses antipathies. Aussi dans ce même livre du *Pasteur* qui, sur divers points porte leur marque, il formule sur eux d'assez vives critiques : « Ces gens, dit-il, sont croyants, mais impénétrables, présomptueux, infatués d'eux-mêmes, ils voulaient tout savoir et ne savaient absolument rien. A cause de leur suffisance, l'intelligence s'est retirée d'eux, pour faire place à la folie et à la sottise. Ils se flattent de posséder une grande pénétration et se donnent pour docteurs, alors qu'ils sont frappés de démence. Cet orgueil en les poussant à s'exalter eux-mêmes en a fait tomber un grand nombre dans une vanité ridicule, car c'est un puissant démon que la présomption et la vaine suffisance ! Beaucoup de ces hommes ont été rejetés, mais quelques-uns se sont repentis, sont revenus à la foi, et reconnaissant leur folie, se sont soumis à ceux qui possèdent l'intelligence. Les autres hommes de cette catégorie peuvent également faire pénitence, car leur cas n'est pas tant la méchanceté que la folie et la sottise. Si donc ils se convertissent, ils vivront pour Dieu; mais s'ils négligent de faire pénitence ils iront habiter avec les femmes de mauvaise vie[23]. »

Ces remarques se lisent dans l'avant-dernier chapitre du *Pasteur*, qui appartient à la rédaction la plus tardive. Au temps où elles nous reportent, c'est-à-dire, selon toute apparence, vers le milieu du second siècle, « beaucoup » de gnostiques ont été déjà exclus de l'Eglise. Leur doctrine est désormais jugée hété-

rodoxe. Elle entre dans la catégorie des « hérésies ». Sur ceux qui s'obstinent à la défendre, comme sur tous les gens qui s'écartent de l'orthodoxie, pèsera le double verdict de « sottise » et de « mauvaise vie ».

II. — CONTRE LES GNOSTIQUES

Les gnostiques mettaient trop en danger la foi commune pour qu'on se bornât à les excommunier. Il fallait prémunir les fidèles contre leur propagande et s'appliquer à ramener dans le droit chemin ceux qui commençaient de se laisser entraîner dans les mauvais sentiers. Une campagne de propagande fut organisée en ce sens. Nous pouvons en percevoir, à travers quelques écrits du temps, les premières étapes.

Justin.

Comme les adeptes de la gnose appartenaient aux classes cultivées et se targuaient d'un savoir bien supérieur à celui du vulgaire, il importait de leur opposer le témoignage d'un homme de leur milieu, pénétré de la même culture, familiarisé avec les doctrines des maîtres les plus illustres. C'est ce que fit, un peu avant l'année 150, le « philosophe » Justin, dans un traité depuis longtemps perdu, « contre toutes les hérésies ». Lui-même se présente, ailleurs, comme un ami de la sagesse. Il l'a cherchée, dit-il, d'abord près d'un stoïcien, puis près d'un péripatéticien, plus tard, à l'école d'un pythagoricien, enfin et surtout à celle d'un platonicien. Il ne l'a trouvée finalement que dans la compagnie d'un vieillard qui lui a parlé des anciens prophètes. Ces « hommes justes et chéris de Dieu », antérieurs à tous les prétendus philosophes, ont seuls vu et annoncé aux hommes la vérité sur Dieu, l'auteur de l'univers, et sur son fils le Christ. C'est chez eux qu'il a fini par découvrir l'objet de ses recherches. Depuis lors il a fait profession de christianisme tout en portant le manteau de philosophe [30].

Récit pour le moins stylisé, où la fiction tient une large place. En réalité Justin n'a qu'une connaissance très superficielle de la sagesse antique, celle que possède tout homme cultivé. Au jugement d'un auteur qui l'a scruté de près, ce prétendu platonicien n'a pas lu un seul dialogue de Platon. Les rares citations qu'il fait à son sujet sont empruntées à quelque florilège [31].

Le manteau de philosophe dont il s'est revêtu n'est qu'un habit d'emprunt, dont il se sert pour donner plus d'autorité à sa parole près du monde lettré.

Que disait son traité contre les hérésies ? Nous pouvons nous en faire une certaine idée par un passage de sa première *Apologie*, rédigée en 150 [16] où il renvoie à cet écrit de controverse. Il y dénonce Simon le Magicien, son disciple Ménandre, puis Marcion du Pont, dont les adeptes se parent indûment du nom de Chrétiens [17]. Sans doute suivait-il le même ordre en son premier écrit. Mais d'autres hérétiques devaient y être dénoncés aussi et mis au pilori. De fait il en énumère plusieurs groupes dans son *Dialogue avec Tryphon* [18]. Beaucoup de gens, observe-t-il, se réclament de Jésus, mais seulement de nom : « Parmi eux certains s'appellent Marciens (Marcionites ?), certains Valentiniens, certains Basilidiens, certains Saturniliens, d'autres portent d'autres noms, chacun se dénommant d'après le fondateur de sa doctrine, de même que tout homme qui pense philosopher croit devoir désigner la philosophie qu'il professe d'après son auteur [19]. » Sans doute Justin passait-il aussi en revue ces autres textes au cours de son traité. Lui-même atteste que son œuvre portait sur « toute les hérésies ».

On peut douter qu'il en ait fait une étude approfondie. Ses connaissances sont bien superficielles. Il a d'énormes ignorances. Il ne sait pas que l'Egypte au début de notre ère, était une possession romaine. Il fait vivre au temps d'Hérode le Grand qui régnait sous Auguste, Ptolémée Philadelphe, plus ancien de deux siècles, qui lui aurait demandé « les livres écrits en hébreu de la main même des prophètes », avec des interprètes capables de les traduire en grec. De là viendrait la célèbre version des Septante, qui de son temps se trouve « partout chez tous les Juifs »[20].

Un homme capable de tels anachronismes peut faire les pires confusions. Il écrit au sujet de Simon le Magicien : « On le prit pour un Dieu, il eut comme tel une statue; elle s'élève dans une île du Tibre entre les deux ponts avec cette inscription latine : « Simoni deo sancto » [21]. L'indication est précise. Elle risque fort d'être erronée. On a retrouvé au XVIe siècle, à l'endroit indiqué, dans l'île du Tibre, une statue dont la base portait l'inscription : « Simoni sancto Deo Fidio Sacrum ». Il s'agissait d'un Dieu authentiquement romain, Simo Sancus, patron de la Bonne Foi. Obsédé par le souvenir du Samaritain Simon, considéré comme le père de toutes les hérésies, Justin aura confondu les deux figures.

Ce « philosophe » est d'une crédulité déconcertante. Il voit partout l'action d'esprits mauvais, qui s'évertuent à nous tromper. « Les démons, écrit-il, firent porter la peine de mort contre ceux

qui lisaient les livres d'Hystaspe, de la Sibylle ou des Prophètes, pour effrayer les hommes et les détourner de chercher dans cette lecture la connaissance du bien. » Il ajoute fièrement : « Nous les lisons sans crainte[34]. » C'est par l'action inlassable de ces génies pervers qu'il explique la genèse et les développements de la gnose. Simon était « aidé par les démons », Ménandre opérait « avec leur assistance ». C'est « avec leur concours » que Marcion « sema le blasphème à travers le monde »[35].

Dans un tel état d'âme, Justin ne songe pas à voir comment les idées gnostiques s'enchaînent logiquement et s'adaptent à leur fin religieuse. Il s'applique plutôt à les prendre en défaut, à les convaincre de mensonge et de perversité pour mieux mettre en relief leur caractère diabolique. Lancé sur cette voie il peut faire les pires confusions. On le voit bien dans son exposé initial. Selon les Simoniens, le Dieu très Haut a émis d'abord une « grande Puissance », qui fut suivie d'une hypostase féminine la « Sagesse ». Celle-ci, étant par suite d'une faute originelle, tombée dans la matière, y fut emprisonnée dans les liens de la chair, et passa en divers corps de femmes, notamment en celui de la belle Hélène chantée par Homère. Elle avait fini par échouer, après de nombreux avatars, en une prostituée de Tyr, quand la grande Puissance vint à son secours sous la forme d'un homme du nom de Simon. Ce Dieu Sauveur par ses exploits miraculeux et ses sages propos lui rendit la conscience de son premier état et la ramena vers son premier père. Justin prend à la lettre cette épopée mystique. Il présente ce Rédempteur providentiel comme un vulgaire magicien qui s'est épris d'une courtisane de bas étage[36]. C'est à peu près comme si un vertueux incroyant reprochait à Jésus d'avoir fait des miracles avec l'aide du Diable et de s'être compromis avec la femme adultère, ou avec cette Marie de Magdala qu'il avait arrachée à sept démons.

Si partiale qu'elle fût, l'œuvre de Justin n'en répondait que mieux aux besoins de la communauté romaine. Ses parti pris étaient ceux de la masse. Ils les renforçaient en les couvrant du manteau de la philosophie. Aussi cette première critique des hérésies ne devait-elle point passer inaperçue. Elle allait provoquer beaucoup d'imitations, à commencer par celle de l'évêque de Lyon, Irénée, en qui elle se survit pour une large part. Elle fut le prototype d'un genre littéraire appelé dans l'Eglise à un grand avenir.

Les Epîtres pastorales de Paul.

Malgré tout le succès que put avoir son livre près des Chrétiens instruits, Justin manquait de l'autorité nécessaire pour s'imposer à l'ensemble des croyants. Rien ne montre qu'il ait eu aucun rang

dans la hiérarchie romaine. Il fallait à l'Eglise, pour combattre les fausses doctrines, des noms plus prestigieux. De tous ceux auxquels on pouvait songer, celui de Paul était le plus connu. Il pouvait paraître le plus qualifié. L'apôtre avait été un ardent controversiste. Les sosies posthumes, qui s'étaient appliqués à continuer son œuvre, l'avaient fait parler en docteur inspiré de la Nouvelle Loi. La dernière édition de ses *Epîtres* constituait une sorte de Somme théologique à l'usage des orthodoxes. Il y combattait à mots couverts les thèses marcionites. Il semblait donc particulièrement désigné pour mettre les fidèles en garde contre le gnosticisme.

C'est de cette conviction que procèdent les trois Epîtres appelées « Pastorales » qui ne se lisaient point parmi celles de l'*Apostolicon* mais qui viennent à leur suite dans l'édition canonique. La première est adressée à Timothée, que Paul aurait laissé à Ephèse en partant pour la Macédoine et qu'il compte rejoindre prochainement [17]. Une seconde écrite pour le même destinataire, se donne comme venant de Rome où elle l'invite à se rendre avant l'hiver [18]. La troisième est pour Tite qui est resté en Crète afin d'y veiller au bon ordre de la communauté tandis que l'apôtre est à Nicopolis, où il doit hiverner [19]. Ces lettres tranchent avec les précédentes par leur adresse même, puisqu'elles sont écrites non plus à des Eglises mais à leurs chefs. Elles en diffèrent plus encore par leur objet, car elles ne portent pas directement sur des doctrines, mais plutôt sur l'attitude que les dirigeants doivent adopter à l'égard de ceux qui s'écartent de l'enseignement officiel. Elles n'ont par ailleurs ni la spontanéité vivante, le mordant des textes authentiques de Paul, ni les grandes antithèses abstraites et générales qui abondent à travers les amples suppléments de la seconde rédaction, ni les copieuses citations de la Bible juive qui émaillent les interpolations du dernier éditeur.

C'est un nouveau Paul qui s'offre ici à nous, un Paul antignostique. Détail curieux : son antignosticisme s'accompagne d'une forte poussée d'antijudaïsme. Ce sont les gnostiques qui, d'ordinaire, se montrent antijuifs. Les judaïsants se posent en conséquence [comme] des ennemis naturels de la gnose. Ici les uns et les autres sont pris nettement à partir, au nom de tradition des apôtres.

Dans la première Epître, le Pseudo-Paul écrit à Timothée : « Je t'ai prié, allant en Macédoine, de rester à Ephèse, pour que tu enjoignes à certains de ne pas donner des enseignements étrangers et de ne pas s'attacher à des généalogies interminables qui produisent plutôt des disputes que l'édification de Dieu dans la foi. La fin du commandement est la charité venant d'un cœur droit, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Certains pour

s'en être écartés, se sont livrés à un vain bavardage, voulant être docteurs de la Loi sans savoir ni ce qu'ils disent ni sur quoi ils se prononcent. Or nous savons... que la Loi n'est pas faite pour les justes, mais pour les méchants et les rebelles, pour les impies et les pécheurs, pour les scélérats et les profanateurs, pour les parricides, les meurtriers, les impudiques, les sodomites, les vendeurs d'esclaves, les menteurs, pour tous ceux qui commettent tout ce qui est contraire à la sainte doctrine [40]. » L'énumération de cette triste clientèle donne une idée si fâcheuse du patronat dont il s'agit qu'un lecteur a éprouvé le besoin de mettre une sourdine. Il a fait précéder la phrase compromettante d'une remarque qui en réduit singulièrement la portée, mais qui ne s'accorde avec elle ni pour le sens, ni pour la construction : « Nous savons que la loi est bonne si on en use comme il faut, sachant (au singulier) que la loi n'est pas faite pour le juste, mais pour les pécheurs... »

L'Epître à Tite est comme un doublet de la première à Timothée. Elle débute à peu près de même et elle lance des flèches également acérées contre les docteurs ès lois judaïques : « Je t'ai laissé en Crète pour que tu mettes la dernière main aux choses qui restent à régler, et que tu établisses dans chaque ville des prêtres comme je te l'ai prescrit... un homme irréprochable... car il faut que l'évêque soit sans reproche... attaché quant à l'enseignement, à la parole fidèle, de manière à être capable d'adresser des exhortations conformément à la sainte doctrine et de réfuter les contradicteurs. Car nombreux sont les rebelles, les discurs d'inepties, les séducteurs surtout parmi les circoncis. Il faut leur fermer la bouche, attendu qu'ils bouleversent des maisons entières en enseignant dans un honteux esprit de lucre ce qu'il ne faut pas enseigner... Réfute-les sérieusement, afin qu'ils professent une foi saine, au lieu de s'attacher à des fables judaïques, à des prescriptions humaines qui détournent de la vérité... Evite les questions ridicules, les généalogies, les querelles, les controverses relatives à la loi; elles sont ridicules et vaines. Eloigne de toi l'homme hérétique après un premier et un second avertissement, sachant qu'un tel homme est perverti... [41] ».

En dehors de ces textes qui se rapportent au judaïsme il en est d'autres qui en font abstraction et qui visent directement la gnose. Tel est le suivant qui se lit dans la première *Epître à Timothée* [42] : « L'esprit dit expressément que dans les derniers temps, certains abandonneront la foi pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons, d'imposteurs dont la conscience sera marquée au fer rouge, qui interdiront le mariage et l'usage des aliments que Dieu a créés pour qu'ils soient pris avec actions de grâces par ceux qui sont fidèles et qui ont connu la vérité, car toute créature de Dieu est bonne. »

Même tableau de ces êtres pervers dans la deuxième *Epître à Timothée*, qui les présente comme « bouffis d'orgueil..., affectant les apparences de la piété mais reniant ce qui fait sa réalité »... « Il y en a parmi eux qui pénètrent dans les maisons et qui enjôlent les femmelettes chargées de péchés, à la merci de toutes les convoitises, apprenant toujours et ne pouvant jamais arriver à la connaissance de la vérité. De même que Jannes et Jambres s'opposèrent à Moïse, ainsi ceux-ci s'opposent à la vérité, hommes d'esprit perverti et de foi corrompue. » Timothée ne se laissera pas prendre à leur piège, car il connaît depuis l'enfance « les saintes lettres, qui peuvent l'instruire par la foi dans le Christ Jésus »... « Toute l'Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour l'enseignement, pour la démonstration, pour la réprimande, pour l'instruction dans la justice afin que l'homme de Dieu soit complet, prêt à toute bonne œuvre [42]. »

Il y a une telle différence de ton entre ce qui est dit ici de la Bible et la remarque initiale au sujet de la Loi qu'on a cru être en présence de deux rédactions différentes, l'une *marcionite*, l'autre catholique [43]. A la première appartiendraient les textes concernant le mosaïsme et ses docteurs; les « généalogies interminables » qu'elle réprouve seraient celles du Christ qui se lisent dans les Evangiles de Matthieu et de Luc. Par « fables judaïques » il faudrait entendre celles que professent les Chrétiens judaïsants. La seconde rédaction serait intervenue pour neutraliser la première. Sa tendance s'affirmerait dans la remarque finale de la première épître, qui viserait l'ouvrage principal de Marcion : « O Timothée, garde le dépôt en évitant les inepties grossières et les *antithèses* de la fausse gnose, dont la profession a détourné certains de la foi [43]. »

Hypothèse bien fragile. On ne voit pas que les Marcionites aient jamais invoqué des Lettres de Paul à Timothée. Les textes qu'on leur attribue, s'ils venaient d'eux, auraient un autre ton. Ils recommanderaient de recruter les Ministres de l'Eglise parmi les gens voués au célibat, et plus précisément parmi ceux qui se font remarquer par leur « savoir ». Or ils se bornent à demander que l'évêque et le diacre soient sans reproche, que chacun n'ait qu'une seule femme et s'applique à bien élever ses enfants [44]. Ils tendent à maintenir intact le dépôt de la foi, non à promouvoir la « science » théologique. D'autre part, les textes attribués à la seconde rédaction n'ont rien de spécialement antimarcionite. La réprobation des « antithèses » ne vise pas nécessairement l'ouvrage ainsi intitulé de Marcion. Elle peut s'entendre aussi bien et mieux encore des contradictions opposées par la « fausse gnose » à la croyance catholique. Plus précisément tout se comprend bien mieux si l'on admet que le Pseudo-Paul a en vue

l'école de Valentin. L'ensemble des « Epîtres Pastorales » s'explique ainsi fort bien sans qu'il soit besoin d'y admettre deux rédactions contraires.

Les Valentiniens étaient plus nombreux encore que les Marcionites. Ils se montraient surtout plus dangereux parce qu'ils se livraient à une propagande très souple et cauteleuse. Leur doctrine s'y prêtait plus que celle de Marcion. Valentin ne répudiait pas en bloc le judaïsme. Il y trouvait du bon, du mauvais, un mélange fréquent du meilleur et du pire. Nous avons une longue lettre très remarquable de ton et de doctrine, adressée par un de ses disciples, Ptolémée, à une dame nommée Flora, qui l'avait consulté au sujet du livre de Moïse. Il y distingue trois éléments, dont l'un sacré et immuable, vient du Dieu des Juifs, un second plus imparfait, est l'œuvre de Moïse, un troisième encore plus sujet à caution est dû aux « anciens » d'Israël. Au premier appartient par exemple le *Décalogue*, au second la loi du talion, au troisième, le rituel du *Lévitique*[41]. Du même auteur nous reste un commentaire du Prologue de *l'Evangile selon Jean*, où il s'applique à dégager du texte johannique la doctrine valentinienne de la procession des Eons. Voilà un exemple typique de ces maîtres de la gnose qui se posent en « docteurs de la Loi », et qui mettent en avant des « généalogies interminables ». Leur enseignement devait avoir une résonance profonde dans les milieux cultivés du judaïsme car il leur offrait le moyen de garder le meilleur de la Loi tout en répudiant celles de ses parties qui leur paraissaient intenables. Ainsi faisaient, nous l'avons vu, les Naassénies, les Pératès, les Séthiens, et ce Justin qui mettait en avant le livre de Baruch. Ils trouvaient dans les récits de la *Genèse* les plus hauts mystères de la gnose. Sans doute appliquaient-ils la même méthode d'interprétation aux prescriptions les plus réalistes du code mosaïque. Leurs doctrines devaient être particulièrement répandues à Rome, terre classique du gnosticisme, car c'est de là que nous viennent, par l'évêque Hippolyte, les renseignements que nous avons à leur sujet. Tous ces gens étaient apparentés à Valentin et s'emparèrent de son enseignement. C'est à des gnostiques du même genre que s'appliquent les textes du Pseudo-Paul concernant les « vains discoureurs », nombreux surtout « parmi les circoncis » qui bouleversent des familles entières en colportant des « fables judaïques »[42]. Ce sont eux qui nous sont présentés ailleurs comme des gens d'apparence pieuse s'introduisant dans les maisons pour « enjôler des femmelettes d'esprit faible, soucieuses d'arriver à la connaissance de la vérité »[43]. La gnose de Valentin, par sa conception des couples divins et des noces mystiques, se prêtait singulièrement à ce genre de propagande. C'est elle encore que visent les tirades contre les « faux docteurs opposés au

mariage et à l'usage des aliments créés par Dieu »[39] comme aussi contre ceux qui disent « que la résurrection est déjà arrivée »[31], car les Valentiniens, en bons gnostiques, prônaient la continence et l'abstinence et n'admettaient d'autre résurrection que celle toute spirituelle de la conversion.

Ainsi interprétées les *Epîtres Pastorales* se montrent fort cohérentes. Elle traduisent à leur façon la réaction de la masse croyante contre les doctrines d'une certaine aristocratie qui, au nom d'une science plus haute, ruine la foi des simples. Elles reflètent les tendances dominantes de l'Eglise romaine. Sans doute sont-elles l'œuvre d'un de ses représentants les plus qualifiés, de Clément que nous avons vu écrire pour elle au Chrétiens de Corinthe. La *Lettre aux Corinthiens* ressemble singulièrement à nos trois Epîtres. Même style diffus et onctueux[41]. Mêmes expressions et formules typiques, même doxologies révélatrices[42]. Même souci de la déférence due au pouvoir civil[43]. Même aversion pour les gens « enflés d'orgueil » qui se complaisent dans les « disputes »[44]. La substance même des idées demeure à peu près identique. C'est déjà au fond contre les gnostiques qu'est dirigée la lettre de Clément aux Corinthiens. Ce sont eux qui ont bouleversé l'Eglise du lieu en faisant écarter ses chefs en exercice, « évêques » ou « anciens » dont ils jugeaient la doctrine et la vie trop peu chrétienne. Rappelons-nous qu'ils leurs reprochaient en particulier de professer la résurrection de la chair et aussi d'avoir femme et enfants au lieu de se consacrer uniquement au service de Dieu. Eux seuls, déclaraient-ils, avaient qualité pour conduire les âmes, parce qu'eux seuls s'y conformaient par la pratique assidue de l'ascétisme. C'est contre des prétentions analogues que réagirent nos trois Epîtres pastorales, et c'est le même idéal du pasteur attaché à la tradition de l'Eglise qu'elles opposent à celui du maître de la gnose. Elles n'étalent pas le même luxe de citations bibliques. Elles semblent même s'en abstenir systématiquement, réserve faite de deux ou trois passages qui semblent surajoutés. Mais ce doit être seulement parce que l'auteur, qui recommande d'éviter toute dispute au sujet de la Loi, tient à donner l'exemple en s'abstenant de tout rappel qui pourrait prêter à discussion.

Détail révélateur : la substance des deux *Epîtres à Timothée* se présente déjà dans un épisode du livre des *Actes* qui a par ailleurs le même cadre géographique. Paul s'y adresse aux « anciens » de l'Eglise d'Ephèse, qui ont été établis « évêques » par l'Esprit Saint sur le troupeau du lieu. Il leur prédit que de mauvais maîtres vont surgir pour enseigner des choses pernicieuses. Il les exhorte en conséquence à veiller avec soin sur les brebis confiées à leur garde[45]. Nous avons là comme un raccourci

des prédictions et recommandations faites par le Pseudo-Paul à l'évêque d'Ephèse, Timothée : or le passage en question appartient à la seconde rédaction du livre des *Actes* où nous avons reconnu la main de Clément. Tout nous amène donc à voir dans les lettres en question l'œuvre du même auteur : c'est du dernier éditeur de l'*Apostolicon* et des deux livres à Théophile que viennent les *Pastorales*. Ainsi s'affirme dans sa diversité la continuité de l'église romaine dont il représente excellemment les tendances moyennes.

Un prophète d'ancien régime : le Pseudo-Jude.

Les Epitres à Tite et Timothée, si vif qu'en soit parfois le ton, apparaissent très modérées, en comparaison de celle qui porte le nom de Jude. Celle-ci vise les mêmes adversaires. Elle n'appelle pas les gnostiques par leur nom et n'emploie pour les désigner que des périphrases vagues et ampoulées. Mais ce sont bien eux qu'elle a en vue, car elle s'élève contre de prétendus spirituels qui veulent se distinguer des psychiques, ou sensuels, et qui sont bien de cette catégorie, car ils n'ont pas l'esprit [57]. Ces gens, est-il dit, « transforment la grâce de notre Dieu en licence », apparemment parce qu'ils enseignent, comme le Deutéro-Paul, leur grand patron, qu'on n'est point sauvé par la pratique de la Loi. Ils « renient notre unique Maître et Seigneur Jésus-Christ ». Entendons par là qu'ils lui substituent un Eon venu du ciel, qui n'a rien de commun avec le fils de Marie. Ils « méprisent l'Autorité et injurient les Gloires » [58]. Sans doute s'agit-il du Démiurge et de ses Assistants, assimilés par eux à Satan et à ses acolytes. Ainsi s'explique la réflexion qui suit : ces insolents font ce que n'a point osé Michael lui-même, luttant avec le Diable pour la possession du corps de Moïse, car ce grand Archange ne se permit point de déblatérer contre son adversaire, il se contenta d'en référer au Jugement de Dieu [59]. Allusion très nette à une œuvre d'origine essénienne, *l'Assomption de Moïse* dont les judéo-chrétiens font un grand cas. Un autre écrit de la même famille, mis au compte d'Hénoch, « le septième depuis Adam », est cité un peu plus loin comme une « prophétie » [60]. Visiblement l'auteur se complaît dans cette littérature archaïque, qu'il oppose aux nouveautés gnostiques. Il est tout nourri de la Bible. Les impies sur lesquels il décharge sa bile sont pour lui comme les Juifs incrédules qui trouvèrent la mort dans le désert, comme les Anges déchus qui furent enchaînés dans les ténèbres, comme les mauvais sujets de Sodome et de Gomorrhe, qui périrent dans le feu. Ils ont renouvelé le crime de Caïn, l'erreur de Balaam, la révolte de Coré.

Contre eux s'accumulent les plus lourdes injures qui peuvent s'offrir à l'esprit d'un lecteur de la Bible : « animaux sans raison... qui font tache dans les agapes... nuées sans eau charriées par les vents, arbres d'automne inféconds, deux fois morts, déracinés : vagues furieuses de la mer projetant en écume leurs propres hontes, étoiles égarées, auxquelles l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité [42]. »

Nous assistons ici à un véritable déchaînement de fureur. Le Pseudo-Jude réalise un des premiers et des plus curieux spécimens de cette « *rage* théologique » qui sévira parmi les controversistes chrétiens. C'est qu'en lui persiste et s'enfle au maximum le vieil esprit juif, épris d'absolu, celui des Macchabées et des Zélotes, des pharisiens rigides et des purs esséniens, qui, sûrs d'avoir pour eux le seul vrai Dieu, ne voient dans leurs adversaires que des impies pervers voués à la damnation. Il représente en quelque sorte l'extrême-droite des Chrétiens judaïsants. Lui-même se donne dans l'adresse initiale comme un « frère de Jacques ». Il l'est assurément bien plus qu'il ne peut le penser. Il porte en effet la marque de la même famille. Il représente la même passion fougueuse mise au service de la même tradition archaïque, et du même idéal obstinément réduit à la mesure d'Israël. L'œuvre à laquelle il a donné son nom d'emprunt ne porte aucune indication de lieu. Mais elle se situe d'elle-même sur le plan romain, mieux que partout ailleurs. Elle prolonge à sa façon l'*Epître* de Jacques dans sa lutte contre les partisans de la foi qui sauve sans les œuvres. C'est dans le même milieu de chrétiens conservateurs, très attachés aux traditions du judaïsme, qu'elle aura vu le jour.

La seconde Epître de Pierre.

Il existe une grande affinité entre l'épître du Pseudo-Jude et une soi-disant seconde épître de Pierre, qui fait partie comme elle de la Bible chrétienne. Entre les deux il n'y a pas seulement identité d'objet mais encore répétition de formules typiques. Ici comme là se lit une dénonciation globale des gnostiques, « faux docteurs qui introduiront des sectes pernicieuses » [42]. Ce sont les mêmes méfaits qui s'inscrivent à leur charge, licence effrénée, honteuse, reniement du Maître qui les a rachetés, mépris de l'Autorité, insultes aux Gloires. Même rattachement aux impies les plus notoires du vieux temps, aux anges prévaricateurs [43] que suivent ici les incrédules du temps de Noé, ce « prédicateur de la justice » [44]. Même rappel de Balaam leur précurseur qui aima le salaire de l'iniquité et dont la démence fut arrêtée par la voix d'une ânesse [45]. Même accumulation d'injures déjà connues,

« brutes qui s'abandonnent à leurs penchants naturels,... fontaines sans eau, nuées que chasse un tourbillon, gents faits pour l'obscurité des ténèbres ». Les citations de l'*Assomption de Moïse* et de la *Prophétie d'Hénoch*, « le septième depuis Adam », ont disparu. En revanche nous avons ici une allusion manifeste à un livre de Noé, d'origine également essénienne, où ce patriarche, « le huitième », était présenté comme un « prédicateur de la justice », c'est-à-dire comme un prophète pré-chrétien.

Cette longue tirade qui forme le centre le l'épître et qui reprend les thèmes du Pseudo-Jude, est précédée d'une sorte d'introduction et suivie d'une annexe qui représentent les parties neuves de notre texte. Dans la première, l'auteur oppose aux « fables raffinées » des maîtres d'erreur, appellation qui convient particulièrement aux doctrines valentiniennes, la connaissance personnelle qu'il a du Christ-Jésus Notre Seigneur. Ayant vécu dans son intimité, il a su par lui qu'il quitterait prochainement sa tente corporelle. Aussi veut-il laisser pour le temps qui suivra sa mort un souvenir des instructions qu'il a reçues de lui sur la sainte montagne. Étant avec lui, il a vu de ses yeux Sa Majesté divine. Il a entendu venant du Ciel une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection [66]. » Il n'en est que plus attaché à la « parole prophétique ». Celle-ci en effet a été comme un flambeau allumé dans la nuit, en attendant le jour. On doit y tenir sans défaillance, « sachant bien qu'aucune prophétie de l'écriture ne comporte d'explication arbitraire, car ce n'est point par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est mus par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de par Dieu »: Il est clair que le Pseudo-Pierre vise ici la Bible juive, considérée dans son ensemble comme une grande prophétie. L'allusion précédente à une vision du Christ glorieux et à une annonce de la mort prochaine du premier des apôtres est communément rattachée au récit de la transfiguration qui se lit chez Marc, chez Luc et chez Matthieu et à l'épisode final de l'*Évangile selon Jean* [67]. Mais elle s'explique beaucoup mieux par l'*Apocalypse de Pierre*, où les deux éléments se trouvent réunis [68].

NOTES DU CHAPITRE X

1. *Hébreux*, I, 1-2.
2. *Le Pasteur d'Hermas*, V° Similitude, 5-6; IX° Similitude, 1.
3. *Luc*, I, 35. *Matthieu*, I, 18.
4. *Actes*, II, 1-18, 35, 38; VIII, 14-16; IX, 17-18; X, 44-48, etc.
5. *Le Pasteur d'Hermas*, VIII° Similitude, 1-2, 3-5.
6. *Id.*, Vision IV, 2-4.
7. *Luc*, IV, 1-13. *Matthieu*, IV, 1-11.

8. *Première épître de Pierre*, V, 8. Voir aussi *Jacques*, IV, 7.
9. *Actes*, IV, 32-35; VII, 28-38; V, 4-1. Cf. *I Cor.*, 28-36.
10. *Le Pasteur d'Hermas*, Vision I, 3; VIIe Similitude, etc.
11. Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, XXI, 6-8; XII, 1-7.
12. *Epître de Jacques*, V, 14-16.
13. *Marc*, VI, 13.
14. De vita Adae et Evae, *texte latin publié par W. Meyer, Munich 1879. Voir le supplément au dictionnaire de la Bible de Vigouroux, article Adam (apocryphes sous son nom)*. (J.M.)
15. *Testament d'Adam*, I, 7. Cf. Renan, Fragments du livre gnostique intitulé « la Pénitence d'Adam » ou « le Testament d'Adam », dans le *Journal Asiatique*, 1853, p. 427, et Migne, *Dict. des Apocryphes*, t. I, c. 290.
16. *Ces renseignements, pour lesquels le manuscrit ne donne pas de référence, viennent de Tertullien et d'Eusèbe. Une note prise sur un feuillet isolé, qui figure dans le dossier « Origines romaines », est intitulée « Survivance du marcionisme » et ainsi conçue :* « D'abord en Occident, vivement combattue (il s'agit de la survivance) par Justin, Irénée, Tertullien, Hippolyte; puis plus longtemps en Orient : on a trouvé à cinq kilomètres au sud de Damas des restes d'une église de Marcionites, avec l'inscription sur façade : ΣΥΝΑΓΩΓΗ ΜΑΡΚΙΩΝΙΣΤΩΝ datée de l'an 630 des Seleucides, 318 de notre ère. En Chypre la ville de Salamine, d'après saint Jean Chrysostome, était littéralement investie de Marcionites — surtout en pays syriaque : saint Ephrem, Theodoret, Eznik — encore dans le Khorassan, au xe siècle, d'après An Nadim. En Occident elle s'est effacée devant le Manichéisme) et fondue avec lui. »
17. Jérôme, Ep. LXXV. In Is., XLIV, 4-5.
18. Irénée, I, 25-6.
19. Id., III, 4-3.
20. Tertullien, Adv. Valent., IV.
21. Hermas, Vision I, 4; I, 2-2; II, 1-3; II, 4-2; III, 1-2; III, 1-6; III, 10-6;
22. Hermas, Vision II, 4-1. Voir plus haut, *Origines égyptiennes*, p. 208.
23. Hippolyte, Philosophoumena, VI, 43.
24. Irénée, III, 15, 2.
25. Hermas, IXe Similitude, 22, 1-4. [*La traduction de A. Lelong (éd. Hemmer et Lejay) a été retouchée par P. Alfaric sur le texte grec.*] (J.M.).
26. Justin, *Dialogue avec Tryphon*, II, VIII.
27. J. Geffcken, *Zwei orientische apologeten*, Leipzig, 1907, p. 103.
28. Justin, 1re Apologie, XLVI, 1.
29. Id., *ibid.*, XXVI, 8 et 1-6. On sait que le traité « Contre toutes les hérésies », perdu, a été utilisé par Irénée.
30. Justin, Dialogue avec Tryphon, XXXV, 6.
31. Voir Georges Archambault, *Justin*, pp. 158-159 (note).
32. Justin, Apol., I, 31 1-5.
33. Id., *ibid.*, XXVI, 2.
34. Id., *ibid.*, I, 41, 12-13.
35. Id., *ibid.*, I, 26, 2-4 5.
36. Id., *ibid.*, I, 26, 2-3.
37. *Première épître à Timothée*, I, 3; III, 14.
38. *Deuxième épître à Timothée*, I, 17; IV, 21.
39. *Epître à Tite*, I, 5; III, 12.
40. *I Tim.*, I, 3-10.
41. *Ep. à Tite*, I, 5-11; III, 9-11.
42. *I Tim.*, IV, 1-5.
43. *II Tim.*, III, 29 et 15-17.
44. H. Delafosse (Turmel), *les Ecrits de saint Paul*, éd. Rieder, t. IV, p. 68 et suiv.

45. *I Tim.*, VI, 20-21.
46. *I Tim.*, III, 2-10; 2-12; 4-12.
47. Voir ch. VI, note 21.
48. *Epître à Tite*, I, 10-16.
49. *II Tim.*, III, 1-7.
50. *I Tim.*, IV, 1-3.
51. *II Tim.*, II, 18.
52. *I Tim.*, I, 8-17; *II Tim.*, I, 13-14; *Tite*, I, 1-4.
53. *I Tim.*, I, 17; VI, 16; *II Tim.*, IV, 18.
54. *I Tim.*, II, 1-2; *Tite*, III, 1.
55. *I Tim.*, III, 6; VI, 3; *II Tim.*, III, 4 et *I Tim.*, VI, 4-5; *II Tim.*, II, 23-26; *Tite*, III, 9-11.
56. *Actes*, XX, 17, 28-31.
57. *Ep. de Jude*, 19.
58. Id., 8.
59. Id., 9-10.
60. Id., 14-15.
61. Id., 6-11 et 10-12-13.
62. *Deuxième épître de Pierre*, II, 1.
63. Id., II, 1-2-10 et 4.
64. Id., II, 5 et 6-7.
65. Id., II, 15-16, 17.
66. Id., I, 17-18; 19-21.
67. *Marc*, IX, 2-8. *Luc*, IX, 28-36. *Matthieu*, XVII, 1-8. *Jean*, XXI, 18-19.
68. *Le manuscrit s'arrête ici brusquement. De toute évidence, le chapitre est inachevé. En se reportant au sommaire publié p. 336, on aura une idée de l'importance des problèmes que P. Alfaric se réservait de traiter ensuite. (J.M.)*.

CHAPITRE XI

CONCLUSION

DU MESSIANISME JUIF A L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

Le christianisme vient en ligne droite du judaïsme. Son nom même le dit. Tout le monde sait que le mot *Christ*, qui vient du grec *Christos*, n'est que la traduction de l'hébreu *Massiah* ou *Messie*, qui veut dire « oint ». Il traduit une idée foncièrement juive. Les rois de Juda et d'Israël étaient sacrés par l'onction d'une huile sainte, qui passait pour leur communiquer l'Esprit de Yahvé. Quand le royaume de Jérusalem après celui de Samarie, eut succombé, les Juifs pieux appelèrent de leurs vœux et ne cessèrent d'espérer, avec une ardeur incessamment accrue, l'avènement d'un chef idéal qui restaurerait l'ancien régime et qui gouvernerait avec autant de puissance que de sagesse le peuple élu.

Au début de notre ère, cette attente était plus vive que jamais. Elle avait, en dehors du monde juif, des cercles de prosélytes de plus en plus nombreux. Non seulement en Palestine, mais en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte, en Grèce et jusqu'à Rome, partout où se dressaient des synagogues, l'on trouvait des groupes compacts de circoncis et d'incirconcis qui escomptaient la venue prochaine du Sauveur annoncé. Ils interprétaient en ce sens un grand nombre de textes prophétiques, ou censés tels, d'où se dégageait déjà une certaine figure du Messie. Tous ces gens étaient chrétiens, si l'on peut ainsi dire, par anticipation. C'est dans leur milieu que l'Eglise s'est formée. C'est d'eux qu'elle est sortie.

Comment s'est fait le passage de ces cercles juifs ou « craignant Dieu », qui croyaient que le Christ allait bientôt paraître, aux communautés endoctrinées par Paul, qui le considéraient comme déjà venu, là gît le problème des origines du christianisme.

I

A vrai dire, ce problème n'existe pas au regard des croyants. Pour eux eux, Jésus a prouvé, par ses paroles et par ses actes, qu'il était bien le Messie attendu. Telle est déjà la thèse des évangiles. C'est pour l'établir que tous ont été rédigés. De tous on peut dire ce qui se lit à la fin du dernier : « Ceci a été écrit afin que vous croyez qu'il est le Christ[1]. »

Mais une étude attentive de leur contenu suffit à faire voir combien fragile est la démonstration. Parmi les nombreux récits ou discours qui tendent à mettre en valeur la messianité de Jésus, on n'en trouve pas un qu'on puisse tenir pour historique. Tous ont un caractère foncièrement mythique[2]. Si on les scrute d'un peu près, l'on s'aperçoit très vite qu'ils ne procèdent point de souvenirs vécus, ou de témoignages bien contrôlés, mais de textes fort disparates empruntés à la Bible juive et considérés comme des annonces du Christ. Ils donnent comme réalisé ce qui était prédit parce que leurs auteurs ne doutent point que chaque prédiction n'ait dû se vérifier. De là vient le relief qu'offrent certaines scènes. De là aussi l'incohérence qui s'observe en beaucoup. Les évangélistes transposant sur le terrain des faits les visions des prophètes, sont imagés comme eux, mais, comme eux, décousus. Leurs apparentes précisions dissimulent mal d'effarantes lacunes et leur chronologie est aussi inconsistante que leur géographie. Tous se meuvent dans l'irréel.

Si les théologiens s'obstinent à le nier, les historiens que n'obnubilent point les préjugés confessionnels se trouvent de plus en plus d'accord pour l'affirmer. Certains en concluent que le Christ est un pur mythe. D'autres persistent à juger qu'il a dû exister, malgré l'obscurité dont s'entoure sa vie. Mais les seconds sont moins loin des premiers qu'on ne pourrait le croire et que peut-être ils ne pensent eux-mêmes. Peu importe, après tout, qu'un juif ignoré, à une époque imprécise, ait été affublé d'un masque de Messie et muni d'une légende appropriée à son rôle fictif. Pour un historien, il ne compte vraiment que si son individualité se dégage de cette légende même et transparaît sous ce masque. Or, c'est en vain que les chercheurs les plus subtils s'efforcent de la saisir. Dès qu'on croit l'avoir atteinte, elle s'évanouit. C'est comme un mirage qui se dissipe aussitôt qu'on l'approche.

Il faut donc se résoudre à expliquer les origines du christianisme sans faire intervenir la personne du Christ. Que reste-t-il

alors ? L'idée même du Christ, héritée des anciens juifs. Nous la trouvons, plus actuelle et plus vivante que jamais à travers les textes ecclésiastiques les plus anciens. Elle suffit pour nous faire comprendre leur première genèse.

II

Déjà la conviction de la venue récente du Messie devait naître d'elle-même dans les cercles piétistes habitués à lire son annonce à travers le recueil biblique.

En beaucoup de pages des prophètes, il était dit, en effet que le peuple élu ne serait pas longtemps abandonné à lui-même. Trop grande était la bonté de Yahvé pour qu'il laissât dans la détresse ses fidèles sujets. Le Sauveur approchait. Toute chair allait bientôt le voir.

Comment douter d'oracles si fermes et si précis, dans lesquels on voyait la parole de Dieu ? Chacun les lisait comme s'ils avaient été écrits pour lui-même et sa génération, sans tenir compte des déceptions accumulées de ses devanciers, car la foi ne s'attarde point aux discussions critiques. Avec un tel état d'âme, il était inévitable qu'un jour certains finissent par se dire que les temps étaient accomplis, que le Messie annoncé était enfin venu. Un rien pouvait suffire à le leur faire croire.

Une prophétie notamment devait aider à cette cristallisation de la foi [a]. C'était celle des soixante-dix semaines de Daniel. Nul ne se disait qu'elle avait été formulée pour une époque depuis longtemps dépassée. Par une illusion de perspective familière aux croyants, chacun y voyait une instruction contemporaine. Or l'ange Gabriel y disait au prophète : « Soixante-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte pour mettre fin à la transgression, pour abolir le péché, pour expier l'iniquité et pour amener la justice éternelle, pour oindre le Saint des Saints » (IX-24). Combien il semblait naturel de voir dans cet « oint », dans ce « Saint des Saints » le Messie ou le Christ ! Restait à savoir quand avait commencé les soixante-dix semaines. La suite du texte les faisait partir « depuis la sortie de la parole pour que Jérusalem soit rebâtie » (IX-25). Par là on entendait, selon un contresens tout à fait courant, un édit ordonnant la reconstruction de la Ville sainte et du Temple. On pouvait penser à celui de Cyrus que mentionne la Bible (*Esdr.* I, 2 suiv.), à celui de Darius, fils d'Hystaspe, cité un peu plus loin (VI, 1 suiv.), à celui d'Artaxercès Longuemain adressé à Esdras (VII, 11 suiv.), à un

autre du même roi en faveur de Néhémie (*Néh.* II et VI, 15). Le point de départ oscillait ainsi entre les alentours de 538 et ceux de 460 avant notre ère. Tout le monde était d'accord pour estimer que les semaines prophétiques ne représentaient pas sept jours mais sept années, qu'elles constituaient donc un total de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Même en adoptant la date la plus basse, on était amené à penser que le terme prédit arrivait sous Tibère.

Un autre oracle bien connu suggérait des conclusions analogues et encore plus fermes : on lisait dans la prophétie de Jacob (*Gen.* XLIX, 10) :

Le sceptre ne sera pas enlevé de Juda
ni le bâton souverain d'entre ses pieds
jusqu'à ce que vienne Schilo.

Ce « Schilo » a laissé rêveurs tous les exégètes. Il n'offre pas de sens acceptable. C'est sans doute parce que le texte où il se lit a été altéré. Mais le mystère même qui l'entoure a fait penser de bonne heure aux messianistes qu'il devait se rapporter au Christ. Le verset suivant semblait favoriser cette interprétation. Il disait en effet :

A lui toutes les Nations obéiront,

ou, selon la traduction des Septante :

Et lui il est l'attente des Nations.

Quel autre que le Messie pouvait être si universellement obéi, ou universellement attendu ? Mais alors il fallait admettre que son apparition devait se produire avant que le pouvoir ne se fût retiré de Juda. Or le dernier prince proprement judéen avait disparu à l'avènement de l'Iduméen Hérode, en l'an 37 avant notre ère. Et la dynastie hérodienne elle-même, qui maintenait malgré tout une certaine autonomie juive, avait été, en l'an 6 de notre ère, écartée par Auguste, qui avait installé à sa place un procurateur romain. Depuis lors, les Messianistes fervents pouvaient se dire que les temps étaient révolus, que l'ère de Schilo commençait.

Cette persuasion tenait dans les esprits une si grande place, elle jouait un rôle si actif, que Josèphe, pourtant peu disposé à insister sur un pareil sujet, va jusqu'à dire que ce fut la raison principale qui souleva ses compatriotes contre la domination romaine : « Ce qui les excita le plus à la guerre, dit-il, ce fut un oracle équivoque, trouvé dans leurs Ecritures, selon lequel, vers ce temps-là, quelqu'un venu de leur pays gouvernerait toute la

terre[4]. » La remarque vise directement la révolte finale qui aboutit, en 70, à la ruine de Jérusalem. Mais déjà auparavant d'autres séditions s'étaient produites qui procédaient du même esprit et qui visaient au même résultat.

« Le pays, dit Josèphe, était plein de brigands et d'imposteurs qui trompaient le peuple[5]. » « Des hâbleurs et des charlatans, sous prétexte d'inspiration divine... persuadaient à la foule de se livrer à un transport sacré et la conduisaient dans le désert, comme si Dieu devait lui donner là des signes de liberté[6]. »

Les expressions employées par Josèphe attestent, en dépit de leur discrétion voulue, qu'il s'agit là d'un mouvement religieux à base messianique. Certains détails montrent même qu'on tendait à identifier le chef attendu avec l'ancien conquérant de la Palestine, Iehoshoud ou Ieshoud, Josué ou Jésus. C'était déjà du désert que le successeur de Moïse était venu. Lui aussi avait fait fendre les eaux du Jourdain pour le traverser à pied sec. Lui aussi avait forcé les remparts de villes fortifiées. Il avait été le grand libérateur. Son nom avait été donné par Dieu lui-même et voulait dire « salut sauveur ». A ces titres son souvenir hantait les imaginations. L'on attendait donc qu'il vînt reprendre et compléter son œuvre sous les traits du Messie.

C'est au milieu de cette effervescence mystique, il ne faut pas l'oublier, que le christianisme a paru. Comme les Juifs les premiers Chrétiens étaient persuadés que la grande échéance était enfin venue, qu'une ère nouvelle commençait : « Le temps est accompli[1]. » Tels sont les premiers mots que le plus ancien Evangile met dans la bouche du Christ. Telle est, en d'autres termes, la raison initiale qu'il donne de la propagande chrétienne. Un propos analogue se lit déjà chez Paul. D'après l'*Epître aux Galates* (IV, 4) Dieu envoya son Fils « quand vint l'accomplissement du temps ». Cette remarque est faite incidemment comme si elle allait de soi. Elle n'exprime donc pas seulement la pensée intime de l'auteur mais celle de ses lecteurs, celle de l'Église primitive.

Dans ces conditions, pour expliquer la Genèse de la Communauté chrétienne, il n'est aucunement nécessaire d'admettre *a priori*, malgré la carence des textes, l'action réelle d'un Jésus historique, qui se serait imposé à l'attention puis à la vénération de son entourage en jouant le rôle de Christ. Du moment où l'on était convaincu, par la méditation des oracles divins, que les temps étaient révolus où le Sauveur annoncé devait venir, cette seule conviction, en un cercle ardemment messianiste, suffisait amplement à faire croire qu'il était venu, alors même que nul ne se souvenait de l'avoir vu. En un tel milieu la parole de Dieu comptait plus, en effet, que toute attestation humaine. La foi portait avec elle sa justification.

Cette foi, d'ailleurs ne devait pas tarder à se créer les garanties d'un autre ordre. Autant les mystiques se désintéressent de tout ce qui se dit ou se fait au dehors, autant ils excellent à se donner un spectacle intérieur. Ils voient très vite en eux tout ce qu'ils croient. Les premiers qui se persuadèrent que le Christ avait déjà paru, sans connaître pour cela quelqu'un avec qui ils puissent l'identifier, en arrivèrent bientôt en l'absence de tout portrait réel, à se faire de lui une image idéale. Ils le contemplèrent en songe ou en extase. Puis ils se communiquèrent les uns aux autres le prodige et en hâtèrent ainsi le renouvellement. Leurs visions achevèrent le travail intérieur de la méditation. Elles fournirent à la foi nouvelle la vérification dont elle avait besoin pour durer et prendre corps.

A cet égard, l'apôtre Paul fournit en sa personne un exemple typique[8] : « Je vous déclare, frères, dit-il, que l'Evangile qui a été annoncé par moi n'est pas de l'homme. Car je ne l'ai ni reçu ni appris d'un homme mais par une révélation de Jésus-Christ. J'étais plus avancé dans le judaïsme que beaucoup de ceux de mon âge et de ma nation, étant animé d'un zèle excessif pour les traditions de mes pères. Mais lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce. de révéler en moi son Fils... aussitôt je ne consultai ni la chair, ni le sang[9]. »

Ailleurs, écrivant aux Corinthiens, dont certains se tournent contre lui pour se ranger du côté de Képhas ou de Pierre, Paul revient sur le même sujet, afin de montrer qu'il ne le cède. en rien, à aucune des autorités qui lui sont opposées : « J'estime, déclare-t-il, que je n'ai été inférieur en rien à ces apôtres par excellence. » Et il en donne cette preuve : « N'ai-je point vu moi-même Jésus, Notre Seigneur ?[10] » Ceci ne veut point dire qu'il ait été un témoin oculaire de sa vie, mais plutôt qu'il a été favorisé d'une apparition surnaturelle.

Un peu plus loin, il parle expresément « des visions et des révélations du Seigneur ». Et il ajoute : « Je connais un homme dans le Christ qui fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut dans son corps, je ne sais, si ce fut hors de son corps, je ne sais)[11]. » Le détail est typique. Il montre que l'on se demandait entre chrétiens, si les visionnaires étaient transportés en esprit jusqu'à Dieu, ou si c'était Dieu qui venait jusqu'à eux. Une telle controverse atteste quel rôle considérable jouaient alors les phénomènes mystérieux dont ces gens se réclamaient.

Paul n'en parle, lui-même le fait remarquer, que pour ôter à ses contradicteurs un de leurs arguments. Le parti de Képhas se prévalait contre lui de certaines visions. Il répond que lui-même en a eu d'autres qui les valent bien. A son sens, Pierre et ses

partisans ne connaissant pas mieux que lui le Seigneur. C'est par des révélations analogues à celles dont lui-même a été gratifié que leur conviction s'est formée.

III

Cette origine de la foi chrétienne permet de mieux comprendre la représentation initiale qu'on s'est faite du Christ. Comme les premières visions où sa figure est apparue avaient été provoquées par la lecture méditée des oracles bibliques, c'est de la Bible que dérivent ses premières images.

Les *Epîtres* de Paul sont là pour l'établir. Et elles font entrevoir quelles prophéties ont été surtout utilisées.

Dans un texte particulièrement important de l'*Epître aux Philippiens* [12], qui constitue comme une lointaine ébauche de la christologie, Jésus est présenté comme un être divin qui a pris une forme humaine et s'est fait un serviteur, qui s'est rendu humble et obéissant jusqu'à mourir sur une croix, et qui a été ensuite exalté en proportion de ses abaissements.

Tous les traits de ce tableau se présentaient déjà dans un passage célèbre autant qu'apocryphe du recueil d'Isaïe [13]. Là se trouvait décrit un *ebed Iahve*, devenu dans la traduction grecque des Septante dont se sert l'apôtre, un παῖς τοῦ θεοῦ, un enfant de Dieu. Et on lisait de lui dans la même version :

Nous l'avons vu, il n'avait ni figure, ni beauté,
Son aspect était misérable et évanescent devant les fils des
[hommes...
Le Seigneur l'a livré pour nos transgressions.
Et lui, à travers son épreuve n'a pas ouvert la bouche.
Il a été conduit comme une brebis pour être immolé
Et comme un agneau qui se tait devant le tondeur
Il n'a pas ouvert la bouche...
Aussi il aura de nombreux héritages, il partagera
Les richesses des puissants.

Rien ne manque à cette esquisse pour correspondre à celle de Paul, si ce n'est la mention du crucifiement. Encore peut-on dire qu'elle s'y trouve implicitement ou du moins qu'on pouvait l'en déduire. Il suffisait qu'un lecteur minutieux se demandât quelle mort avait réservée à ce serviteur anonyme. Pour un Juif au début de notre ère, c'était celle de la croix qui se présentait le plus naturellement à l'esprit, car c'était de toutes, la plus

cruelle, la plus ignominieuse, malheureusement aussi la plus courante. Il semble donc que la vision paulinienne du Christ aura été suggérée avant tout par le tableau du Pseudo-Isaïe.

Cela ne veut point dire que Paul l'aura eue le premier. Rien dans son exposé ne permet de penser qu'il la présente comme une nouveauté. Il en parle plutôt comme si ses lecteurs la connaissaient déjà, comme si tous l'admettaient sans discussion, d'après une tradition bien établie. Sans doute faut-il y voir la plus ancienne représentation du Christ qui ait eu cours dans l'Eglise. Il n'en est que plus significatif de constater qu'on n'y relève pas le moindre trait qui ne s'offre déjà comme la réalisation d'un oracle.

On peut, dès lors, concevoir assez bien comment, sans avoir jamais rencontré le Christ ni quelqu'un qui l'eût vu de ses yeux, les premiers Chrétiens sont arrivés à se faire de lui une certaine idée. Convaincus, comme les partisans de Judas le Galiléen, comme ceux de Theudas et de l'Egyptien anonyme, que le temps du Messie était venu, ils n'ont pu se résoudre à l'identifier avec aucun de ces aventuriers. C'étaient des sujets loyaux de l'Empire qui savaient gré à Rome de faire régner l'ordre. C'étaient aussi des pacifistes, à qui toute effusion de sang faisait horreur. Au lieu de concevoir le Christ Jésus comme un guerrier triomphant qui briserait les têtes de ses ennemis ou qui ferait d'eux l'escabeau de ses pieds, ils l'identifièrent avec le Serviteur de Iahvé, humble et méconnu, bafoué, torturé, souffrant et mourant pour expier les péchés de ses frères. Cela leur permettait d'expliquer pourquoi le silence s'était fait sur lui, pourquoi personne autour d'eux ne savait rien de sa vie méritoire, ni de sa passion salutaire. N'était-il pas écrit que rien en lui n'attirait le regard, que sa figure manquait d'éclat, qu'il était le rebut des hommes et ne comptait pour rien ?

D'autres textes, d'ailleurs leur offraient un portrait analogue. Dans le livre de la *Sagesse* (II, 10-20), par exemple, ils voyaient un sage idéal traqué par des insensés qui complotaient sa perte.

En maints passages des *Psaumes*, il était pareillement question d'un innocent persécuté qui mettait sa confiance en Iahvé.

Ces détails suggéraient, plus encore que ceux du Pseudo-Isaïe, l'image du crucifié. Aussi le plus ancien des évangélistes met-il dans la bouche du Christ mourant le premier verset du *Psaume XXII* [14]. Jean rappelle expressément le partage des vêtements, et il a soin d'ajouter que « cela advint pour que s'accomplit la parole de l'Ecriture » [15].

De tels rapprochements sont révélateurs. On ne peut vraiment expliquer par les coïncidences fortuites l'accord étroit qui s'affirme entre les oracles présumés et les récits chrétiens. A moins

d'admettre, avec les théologiens, que les oracles ont été conçus en vue des récits, il faut donc accorder que les récits ont été calqués sur ces prétendus oracles. Les scènes essentielles de la Passion sont de simples transpositions de textes concernant le Juste persécuté. La vision du crucifié s'est faite, dans l'esprit des croyants, à la manière d'un portrait composite dont les modèles se sont successivement superposés et plus ou moins fondus. On peut en dire autant de toutes les autres dont s'est nourrie la foi de l'Eglise naissante et qui ont servi à former le texte de l'Evangile.

Les Chrétiens ont dû constituer de bonne heure, pour les besoins de leur foi et de leur propagande, un recueil des textes bibliques qui répondaient le mieux à leur idée première du Messie. Ils y voyaient autant de prophéties qui n'avaient pu manquer de se réaliser. C'était une sorte de protévangile très simple que chacun pouvait compléter à sa guise. Les évangélistes n'ont eu qu'à le transposer sur le plan historique pour en tirer une *Vie de Jésus*.

Des facteurs d'un autre ordre ont dû intervenir dans la formation de la nouvelle foi. Les religions de mystères du monde hellénistique, celles surtout d'Attis, d'Osiris, de Mithra, ont sans doute joué, à cet égard un certain rôle. Elles aussi mettaient en avant un Dieu Sauveur qui souffre et meurt pour reprendre ensuite une nouvelle vie. Cette conception était très répandue dans tout le monde méditerranéen, particulièrement en Syrie. Sans doute aida-t-elle les premiers Chrétiens à se familiariser avec l'idée peu conforme à l'orthodoxie juive, d'un Dieu fait homme et mis en croix. D'autre part, la parenté des croyances favorisait les rapprochements cultuels. Les disciples de Jésus cherchèrent à s'unir, à s'incorporer avec leur Dieu comme faisaient les anciens mystes. Ils pratiquèrent des rites analogues. Leur Eucharistie, selon le témoignage de Justin, ressemblait fort à celle des adeptes de Mithra[12]. L'apologiste se garde bien de conclure qu'elle en provient. Pour lui, c'est le mithraïsme qui a copié le christianisme. Mais la thèse est très peu vraisemblable et il semble beaucoup plus légitime d'admettre que c'est la religion la plus ancienne qui a servi de modèle. D'ailleurs, Paul lui-même présente déjà la foi nouvelle comme un « mystère »[13] et certaines expressions dont il se sert pour parler de l'union spirituelle que le chrétien contracte avec son Dieu sont comme un écho de celles qu'employaient les adeptes d'Attis ou d'Osiris.

Pourtant les grandes religions de salut ont moins influé sur la pensée chrétienne que les sectes gnostiques. Sans doute même est-ce surtout par cet intermédiaire que leur action s'est exercée.

Elles étaient trop loin du christianisme pour pouvoir bien

l'atteindre. Lui-même se prêtait peu à un rapprochement. Il tenait de son origine juive et de son monothéisme foncier une intransigeance rigide qui devait faire à la fois sa force et sa faiblesse. Le gnosticisme, au contraire, a été, dès le début, très syncrétiste. Convaincu que le bien se trouve, ici-bas, partout mêlé au mal, il s'efforçait de le suivre en tous ses avatars et de l'arracher à sa gangue. Il découvrait une part de vérité dans les mystères grecs, syriens ou égyptiens, aussi bien que dans la Bible hébraïque et il s'efforçait d'en grouper les éléments épars. L'attitude adoptée par lui à l'égard du judaïsme s'accordait trop avec celle des disciples de Jésus pour ne pas les attirer et les séduire.

Il y avait des gnostiques avant que parût le christianisme. Cela ressort du témoignage des auteurs ecclésiastiques qui nous ont exposé leurs doctrines. Tous les font venir de Simon, surnommé par eux « le magicien », qui, selon les *Actes des Apôtres*, était déjà l'objet d'un culte, dans la région de Samarie, avant que l'Evangile y fut prêché [17]. D'après Irénée, qui doit tenir ses renseignements de Justin, ce Simon était, pour ses adeptes, un Fils de Dieu, sa « Grande Puissance ». Il avait reçu de son Père la mission de venir ici-bas, sous une forme humaine, pour relever la « Sagesse » déchue, pour arracher l'Esprit aux Puissances mauvaises qui l'avaient attiré et enlacé au sein de la matière. Il s'était acquitté de sa tâche en rappelant aux âmes pécheresses leur parenté divine, en leur montrant le chemin du paradis perdu, en leur prêchant la gnose libératrice. Grâce à lui, l'ancienne servitude avait pris fin. Il leur avait rendu la liberté des fils de Dieu. Cette théologie dogmatique et morale ressemble étrangement à celle qui se trouve esquissée à travers les grandes *Epîtres de Paul*. Or c'est à elle qu'appartient la priorité, car elle se montre beaucoup plus cohérente.

D'autres groupes gnostiques, ceux, par exemple des Ophites, ou des Naasséniens, des Perates, des adeptes de Barbelo, apparaissent également archaïques. Ils ont une origine préchrétienne. Or, il se trouve qu'eux aussi professaient une loi voisine de celle qu'exposent les écrits pauliniens. Eux aussi invitaient leurs disciples à faire pénitence, à lutter contre leurs passions, à châtier leur corps et à le réduire en servitude pour libérer l'esprit. C'est de ce milieu complexe et très vivant que viennent les grandes lignes de la théologie chrétienne.

Paul parle couramment la langue des gnostiques. Il emploie leurs expressions les plus typiques et les plus mystérieuses, sans éprouver le moindre besoin de les définir ou de les expliquer. C'est évidemment parce que ses lecteurs les connaissent déjà et en ont une longue habitude. De très bonne heure, sans doute même dès le début, leur messianisme s'est imprégné de gnose.

IV

La forme première du christianisme explique le rapide succès de sa propagande et aussi l'opposition violente soulevée contre lui.

L'idée d'un Christ venu ici-bas au temps prédit par les prophètes, pour réaliser toute justice et pour expier par ses souffrances et par sa mort les péchés de ses frères, devait plaire aux juifs pieux, de condition modeste, épris avant tout de perfection morale et durement traités par les maîtres du jour. Ils se retrouvaient en lui. Ils le considéraient comme un des leurs.

Mais cette idée devait avoir plus de succès encore auprès des nombreux prosélytes que leur propagande avait su recruter. Ces étrangers, venus de leur plein gré au judaïsme, avaient été attirés à lui par sa foi monothéiste et par la pureté de sa morale. Seulement la loi de Moïse les rebutait, et l'histoire des rois de Juda et d'Israël restait pour eux sans attrait. Le Messie belliqueux des nationalistes les inquiétait par la perspective des guerres qu'il devait déclencher contre Rome et de la situation inférieure qui serait faite par lui à tous ceux qui n'étaient point de sa race. Au contraire le Christ Sauveur, souffrant et mourant pour l'expiation des péchés d'autrui, répondait à leurs aspirations intimes, précisément parce qu'il n'avait pas de caractère national et ne s'adressait pas aux seuls fils d'Abraham. Les plus lettrés d'entre eux étaient heureux de saluer en lui le juste idéal dont Platon avait fait en sa *République* un portrait célèbre, ou le sage des stoïciens, que Sénèque nous montre « invincible aux plaisirs, heureux dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempête ». Les gens du peuple aimaient à le sentir tout proche d'eux, pitoyable à leurs misères, dévoué jusqu'à la mort. Aucune nationalité n'apparaissait en lui. Avec lui tombaient donc toutes les barrières qui séparaient les Juifs de la Gentilité. Pour qui voulait prendre exemple sur lui, il n'y avait plus à se préoccuper de la circoncision, ni des multiples prescriptions de la loi mosaïque. Il suffisait de vivre selon l'esprit, en mortifiant la chair, et de servir Dieu, en aimant son prochain comme soi-même.

La grande originalité de Paul est d'avoir vu cela et de l'avoir exposé sans ambages à qui voulait l'entendre, d'avoir osé dire, lui pharisien d'origine, que, dans le Christ Jésus, « il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme », mais que « tous ne font qu'un »[12]. Par là il a rendu à la foi

naissante un immense service. Il lui a permis de s'étendre. Réduit à une clientèle d'Israélites dissidents le christianisme n'eût jamais été qu'une secte médiocre. Rendu assimilable à la Gentilité, il voyait s'ouvrir des perspectives infinies. Il était en voie de devenir une religion universelle.

Mais c'est justement ce que beaucoup de Chrétiens ne voulaient pas.

Paul représentait seulement le point de vue de ceux qui étaient établis au sein de la Gentilité, de ceux surtout qui vivaient en Syrie. Selon son propre témoignage, il était à Damas quand il passa dans leur camp, après avoir fait campagne contre eux. Il quitta cette ville pour passer en Arabie, puis y revint. Après quoi il parcourut le pays syrien et la Cilicie. A cette époque ses coreligionnaires judéens ne le connaissaient pas même de vue [10]. Nous le retrouvons ensuite à Antioche, où leurs représentants eurent maille à partir avec lui. La ville était très cosmopolite. L'hellénisme s'y trouvait en honneur. La gnose devait déjà y fleurir, car les Simoniens racontaient que leur Maître y avait recruté de nombreux adeptes, et c'est là que, d'après Irénée, professa Saturnin, disciple de Ménandre. Il n'est pas étonnant que, dans un tel milieu l'Eglise naissante ait rompu assez vite les liens qui la rattachaient au mosaïsme, qu'elle ait dit que, pour être sauvé, il suffisait de croire au Christ sans pratiquer les œuvres de la Loi.

Mais en Judée, et surtout à Jérusalem, beaucoup de Chrétiens ne l'entendaient pas ainsi. Vivant, pour ainsi dire, en vase clos, dans une atmosphère de nationalisme intense, ils ne pouvaient que répudier avec horreur ces doctrines nouvelles qui minaient la vieille foi. Et ce n'étaient pas seulement des gens peu réputés qui parlaient en ce sens, mais les « colonnes » même de l'Eglise, Jacques, Pierre et Jean. Des émissaires furent envoyés sur les traces de Paul et de ses compagnons, pour mettre en garde leurs adeptes contre l'enseignement de ces gens sans mission, de ces faux apôtres, qui séduisaient les ignorants en leur prêchant une foi au rabais. Pour ne pas s'exposer à courir en vain, Paul dut aller à Jérusalem, en compagnie de Barnabé, prendre la défense de son œuvre. Un accord s'établit, sur la promesse faite par lui d'organiser des collectes dans la Gentilité en faveur des Communautés judéennes [11]. Mais, après son départ, les mêmes critiques le suivirent à travers les pays qu'il évangélisait. Il dut se défendre devant ses ouailles et faire le procès de ses contradicteurs.

Nous avons un écho de ses polémiques encore nettement perceptibles, malgré des atténuations et corrections posthumes, dans plusieurs de ses Epîtres. Il y reproche aux fidèles de se laisser ébranler dans leur foi par ces apôtres, tard venus parmi eux, qui

ne s'appliquaient qu'à ruiner son propre apostolat et à leur en faire perdre le bénéfice.

On restreint trop le sens de ces paroles quand on veut n'y voir, comme on le fait d'ordinaire, que l'affirmation du désaccord existant sur la conduite à tenir envers les Gentils. Les termes employés sont beaucoup plus prégnants. Paul déclare nettement que ses adversaires prêchent un Évangile « autre » que le sien, un Jésus « autre » que celui dont il s'est fait l'apôtre. En quoi consiste donc exactement sa propre doctrine ? Lui-même l'a dit aux Corinthiens : « Les Juifs demandent des miracles et les Hellènes cherchent la sagesse. Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils [71]. »

Là est le mot de la situation. Les adversaires de Paul jugent sa doctrine scandaleuse. Ils se font, comme lui-même le dit une fois avec larmes, « ennemis de la croix du Messie » [72]. Sans doute ils sont Chrétiens. Mais leur Christ n'est pas le juste sans patrie qui souffre et meurt pour tous les pécheurs quels qu'ils soient. C'est le héros juif qui doit reprendre l'œuvre guerrière de Josué et de David et restaurer le royaume de Dieu sur les ruines de tous les Empires. Voilà pourquoi il n'accueille pas sans réserve tous les incirconcis. Il n'accepte que ceux qui veulent bien s'agréger à lui par la pratique intégrale de la loi mosaïque.

Cette interprétation des textes pauliniens, si naturelle qu'elle soit, pourrait sembler aventureuse, si elle se trouvait isolée. Mais un autre écrit du Nouveau Testament, *l'Apocalypse*, lui apporte une confirmation précieuse.

Dans cette œuvre, plus mystérieuse en apparence qu'en réalité, qui semble avoir été écrite peu avant l'année 70 où le Temple fut détruit, le Christ joue un rôle de premier plan. Mais sa crucifixion n'est mentionnée que très incidemment, dans un court verset qui se présente de lui-même comme une glose apocryphe [73]. Partout ailleurs il apparaît comme un Être céleste qui existait dès le commencement du monde sous la forme d'un agneau immolé, et qui se montrera sur terre comme fils de l'homme, pour exterminer ses ennemis et faire triompher ses élus, lorsque viendra la fin des temps, considérée comme imminente. Cette conception se rapproche singulièrement de celle des nationalistes juifs contre lesquels les procurateurs romains eurent à sévir. Elle est très éloignée de celle des écrits pauliniens.

Le groupe auquel appartenait l'apôtre des gentils est d'ailleurs expressément visé et réprouvé.

Le ton de la polémique montre combien violent était le désaccord entre les Chrétiens hellénistes et les judaïsants. Mais les premiers avaient pour eux le nombre et des possibilités constantes d'accroissement. Les seconds ne pouvaient que végéter dans

d'étroites limites. La ruine de Jérusalem leur fut fatale. Outre que beaucoup durent périr dans la tourmente, les survivants avaient vu leurs espoirs trop formellement démentis pour garder longtemps leur attitude intransigeante, ou du moins pour la faire adopter à de nouveaux adeptes. Ils disparurent peu à peu.

L'échec du messianisme national amena un recul général de l'idée apocalyptique. Dans les premiers temps, tout en admettant que le Christ était déjà venu sous une forme modeste, les communautés pauliniennes se disaient qu'il allait revenir sans tarder avec tout l'apparat d'un héros triomphant. Elles partageaient sur ce point l'espérance commune des Chrétiens judaïsants. C'est pour cela que, tout en se séparant d'eux sur la question du Christ crucifié, elles restaient en communion avec eux. Les deux *Epîtres aux Thessaloniciens* attestent une conviction aussi ferme de la venue prochaine du Messie que celle qui s'affirme dans l'*Apocalypse*. Cette foi se présentait sous une forme moins nationale et moins belliqueuse. Mais elle se montrait également vivante. Si attrayantes étaient ses promesses qu'elles dominaient tout. On se préoccupait moins de savoir ce qu'avait fait le Christ en son rôle modeste de victime expiatoire que de prévoir ce qu'il allait accomplir au jour prochain de son avènement glorieux. On se le représentait groupant toutes les nations autour de Jérusalem, où Dieu règnerait avec lui et par lui sur l'univers entier. Mais, quand la Ville sainte où il devait faire une entrée triomphale ne fut plus qu'un amas de ruines, quand le peuple juif qu'il avait mission de restaurer fut presque anéanti, l'espérance faiblit, sans d'ailleurs disparaître. On continua d'attendre le grand retour, mais sans le considérer comme imminent. Sa perspective recula dans un avenir de plus en plus lointain.

A mesure que l'attention se détourna de la seconde venue du Christ, elle se concentra sur la première. Jusque-là on ne s'en était fait qu'une idée assez vague et flottante, celle que nous voyons s'affirmer à travers les écrits de Paul ou l'*Epître aux Hébreux*. On se représentait tant bien que mal ce qu'avait fait ou dit Jésus au moyen des textes de l'*Ancien Testament* où on le voyait annoncé. Mais, à mesure que le regard de la foi se fixa sur ce thème vital, on éprouva le besoin de voir avec plus de précision et plus de suite comment s'étaient réalisés les vieux oracles.

C'est pour répondre à cette préoccupation qu'a été écrit notre plus ancien Evangile. Son apparition marque un tournant décisif dans l'évolution de la communauté chrétienne. Si l'image du Christ était restée aussi nébuleuse qu'elle l'est dans les écrits de Paul, elle n'aurait eu qu'un rayonnement très restreint. Jamais les masses ne se seraient passionnées pour ce vague fantôme

qui n'avait ni forme, ni couleur. Le petit livre qui porte le nom de Marc lui donna la vie qui lui manquait. Il peignait, avec un relief saisissant, la douce et attirante figure du Fils de l'homme modeste et secourable, semant les bienfaits et récoltant l'ingratitude, rendant la vie aux morts et mourant lui-même sur une croix.

Jésus était désormais un personnage de chair et d'os, plus proche de nous qu'aucun des anciens Dieux. Tous les autres passaient pour avoir vécu en des temps très lointains. Lui se présentait comme un hôte récent. Dans son intimité avaient vécu, sans d'ailleurs le comprendre, Pierre, Jacques et Jean, avec qui Paul s'entretint à Jérusalem. Comme eux et bien plus qu'eux, il appartenait à l'histoire.

Les Chrétiens pouvaient désormais se passer de la Bible juive. Ils n'avaient plus besoin de scruter les vieux oracles pour y chercher la règle de leur foi. La figure de Moïse pâlissait devant celle de Jésus. L'Eglise se suffisait.

Notes du Chapitre XI

1. *Jean*, XX, 31.
2. Voir Prosper Alfaric, *La plus ancienne vie de Jésus*, ouvr. cité.
3. Voir t. II, p. 117 et suiv., 131 et suiv.
4. *Guerre des Juifs*, VI, 5-4.
5. *Antiq. judaïques*, XX, 8, 5.
6. *Guerre des Juifs*, II, 13, 4. Cf. *Ant. jud.*, XX, 8, 6.
7. *Marc*, I, 15.
8. Voir t. II, p. 165 et suiv.
9. *Galates*, I, 11-16.
10. *II Cor.*, XI, 5; IX, 1.
11. Id., XII, 2.
12. *Philippiens*, II, 5-11.
13. *Isaïe*, LII, 13; LIII, 12. Voir t. II, p. 140, et dans ce vol., ch. IV, p. 84.
14. *Marc*, XV, 24.
15. *Jean*, XI, 19-24.
16. *Justin*, *Apologie*, I, 66, 4.
17. *I Cor.*, II, 7; IV, 1, etc.
18. Voir t. II, p. 183, et dans ce vol., ch. VIII, p. 258 et suiv.
19. *Galates*, III, 28.
20. Id., I, 17-21, 22-24.
21. Id., II, 1-10.
22. *I Cor.*, 22-23.
23. *Phil.*, III, 18.
24. *Apocalypse*, XI, 8.

INDEX DES NOMS PROPRES

Cet index a été établi pour servir à la fois à la consultation du tome II, À l'école de la raison, et du tome III, Origines sociales du christianisme. Chaque nom est donc suivi d'une référence en chiffres romains — II ou III — et d'une référence en chiffres arabes indiquant la page.

A

B

C

D

E

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Les noms suivis du signe II figurent dans le volume « A l'école de la raison »; les noms suivis du signe III, dans le présent ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE. — ORIGINES SYRIENNES

TROISIÈME PARTIE. — ORIGINES ÉGYPTIENNES

QUATRIÈME PARTIE. — ORIGINES GRECQUES

CINQUIÈME PARTIE. — ORIGINES ROMAINES

IMPRIMERIE "L'UNION TYPOGRAPHIQUE"
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-ET-O.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1959

N° d'impression : 37-59